

UNIVERSITE PARIS OUEST NANTERRE LA DEFENSE
Ecole Doctorale Connaissance, Langage, Modélisation
LASI, Laboratoire de psychopathologie psychanalytique des Atteintes
Somatiques et Identitaires

2011

THESE

Pour l'obtention du grade de Docteur en Psychopathologie Psychanalytique de l'Université
Paris Ouest Nanterre La Défense

Présentée et soutenue publiquement par

THOMAS LAMQUIN

Le 11 février 2011

PSYCHANALYSE APPLIQUEE AUX REPRESENTATIONS PICTURALES
DES CAMPS DE CONCENTRATION NAZIS

Thèse sous la direction du Professeur **DOMINIQUE CUPA**

Taslitzky, B. (1945). *Le petit camp à Buchenwald*

MEMBRES DU JURY :

Madame **Michèle Bertrand**, Professeur émérite des Universités, Université Paris Ouest
Nanterre La Défense

Madame **Dominique Cupa**, Professeur des Universités, Université Paris Ouest Nanterre La
Défense

Monsieur **Laurent Ottavi**, Professeur des Universités, Université Rennes 2

Monsieur **François Richard**, Professeur des Universités, Université Paris Diderot-Paris 7

Monsieur **François Villa**, Professeur des Universités, Université Paris Diderot-Paris 7

Cette thèse est dédiée à Jeannette L'Herminier, Walter Spitzer et Boris Taslitzky, ainsi qu'à tous(tes) les disparu(e)s de la Shoah et des camps de concentration nazis qu'ils ont représenté(e)s.

REMERCIEMENTS

Je souhaite d'abord remercier ma Directrice de Thèse, Madame le Professeur Dominique Cupa, qui m'a accompagné et épaulé tout au long de mon travail de réflexion depuis mon D.E.A. jusqu'à l'achèvement de ma recherche. Je souhaite tout particulièrement souligner la disponibilité dont Madame le Professeur Dominique Cupa a su faire preuve à mon égard ainsi que la richesse de ses réflexions.

Je tiens également à remercier Madame le Professeur émérite Michèle Bertrand, Monsieur le Professeur Laurent Ottavi, Monsieur le Professeur François Richard et Monsieur le Professeur François Villa, pour avoir accepté la lourde tâche de faire partie du jury de cette thèse.

Mes remerciements vont aussi aux titulaires et aux étudiant(e)s du Laboratoire des Atteintes Somatiques et Identitaires (LASI) pour leurs remarques, leurs critiques constructives, et surtout leurs encouragements. Parmi eux, je remercie tout particulièrement, pour leur aide précieuse, leur gentillesse, et leur disponibilité, Ananda Blondeau et Guillemine Chaudoye.

Je remercie Hélène Riazuelo, Maître de conférence à l'Université d'Aix-Marseille I, pour tous ses conseils et le tact avec laquelle elle me les a donnés.

Une place à part revient à Patricia Mainier, sans les contributions, innombrables, de qui rien de ces pages n'aurait été écrit.

De nombreuses personnes, associations, et structures m'ont appuyé tout au long de mon parcours de recherche, et je tiens à les remercier vivement, ce sont : l'A.D.I.R., la F.N.D.I.R.P. (notamment le service de documentation), l'Association Française Buchenwald Dora et Kommandos (en particulier M. Fuchs), le Souvenir Français, et aussi la B.D.I.C.

Pensant ne pas l'avoir trop traumatisée, je remercie l'équipe du Centre Gilbert Raby de Meulan qui m'accorde sa confiance depuis plusieurs années déjà, jusque dans cette recherche, en particulier Vincent Ribard, et Christiane Pipon, maintenant ma consœur.

Je remercie les personnes suivantes, qui m'ont été du plus précieux soutien : spécialement Mmes M.-H. Aysel-Tavernier et D. Donnet de la S.P.P. ainsi que les Drs. P. Stoessel et M. D. Tran Van.

Je remercie Aude pour sa patiente présence...

Je remercie ma famille, mes grands parents, ma mère, mon père pour son temps et son pragmatisme, mon frère Nicolas pour son flegme scientifique.

Pour leur amitié, leur affection, leur contenance parfois, je remercie pêle-mêle : Sébastien P., Céline et Philippe L., Sandrine P., Elizabeth B. (dont les compétences en anglais sont toujours très appréciées...), Pierre T., Alexandra M., Adrien M., Michel A., Bertrand G., Aurélie et Nicolas F., Mélanie et Loïc B., Marie C., François C., Jean-Pierre A., Olivier F., Pierre R...

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	3
TABLE DES MATIERES	4
INTRODUCTION DE LA RECHERCHE	9
CAMPS DE CONCENTRATION, TRAUMATISME EXTREME, CREATION : REVUE DE LA LITTERATURE	17
1. REPRESENTATIONS HISTORIQUES DES CAMPS DE CONCENTRATION DANS L'APRES-COUP	17
1.1. Le système concentrationnaire nazi : des distinctions essentielles	18
1.2. Histoire synthétique des camps de concentration et d'extermination nazis de 1933 à 1945	22
1.2.1. Les premiers camps 1933-1934	22
1.2.2. Formation et coordination, 1934-1937	23
1.2.3. L'expansion, 1937-1939	24
1.2.4. La guerre et les massacres de masse, 1939-1941	25
1.2.5. 1942-1944 : Economie et extermination	26
1.2.6. Apogée et effondrement, 1944-1945	27
1.3. La Shoah : éléments historiques	28
1.3.1. L'exclusion progressive des Juifs de la société allemande, 1933-1939	29
1.3.2. 1939 à 1941 : une politique chaotique à l'égard des Juifs	30
1.3.3. Première phase du génocide : « la Shoah par balles » été 1941	30
1.3.4. 1942-1945 : la Solution Finale	31
1.4. Conditions de « vie », fonctionnement des camps de concentration nazis de 1939 à 1945	32
1.4.1. La population des camps	33
1.4.2. L'organisation des camps de concentration	36
1.4.2.1. L'organisation SS	36
1.4.2.2. L'organisation interne des camps de concentration	38
1.4.3. L'aménagement général spatial d'un camp de concentration	39
1.4.4. L'emploi du temps : une « journée » dans un camp de concentration	41
1.4.5. Le travail, la fatigue, le sommeil	42
1.4.6. Règlement, punitions et mises à mort	44
1.4.7. La nourriture et l'eau, faim, soif et conséquences...	46
1.4.8. Les conditions climatiques	48
1.4.9. L'habillement concentrationnaire	48
1.4.10. Les échanges avec le monde extérieur	49
1.4.11. L'utilisation des loisirs	51
1.4.12. Les conditions sanitaires, les maladies et les soins	52
1.4.13. Les installations particulières	54
1.4.13.1. Les crématoires	54
1.4.13.2. Les chambres à gaz	54
1.4.13.3. Les stations expérimentales	54
1.4.13.4. Les « Petits camps » et les camps de tente	55
1.4.13.5. Les baraques d'internement pour personnages de marque	55
1.4.13.6. Les bordels	56
1.4.13.7. Les cinémas	56
1.4.13.8. Les compagnies disciplinaires et sections spéciales	56
1.4.13.9. Les cachots et maisons d'arrêt des camps	57
1.4.14. La durée de l'internement	57
1.4.15. La résistance souterraine	58
1.4.16. La résistance « psychologique »	60
1.5. Conclusion	61
2. TRAUMATISME DES CAMPS DE CONCENTRATION : TRAUMATISME EXTREME, REPRESENTABILITE ET FIGURABILITE	62
2.1. Les camps de concentration nazis envisagés comme des situations « extrêmes »	63
2.2. Du traumatisme au traumatisme extrême : problématiques psychanalytiques	70
2.3. Nature et traitement du traumatisme extrême de l'internement en camp de concentration nazi	92
2.3.1. Nature du traumatisme extrême des camps de concentration	92

2.3.1.1.	<i>Le système totalitaire nazi : « lit » des camps de concentration/extermination</i>	92
2.3.1.2.	<i>La déshumanisation : une condensation de l'expérience du camp de concentration ?</i>	94
2.3.1.3.	<i>Les attaques narcissiques</i>	101
2.3.1.4.	<i>Les attaques du lien : tentatives de destruction des groupes d'appartenance des sujets, déni d'altérité et sentiment d'abandon de la part du monde</i>	105
2.3.1.5.	<i>Les distorsions de la temporalité</i>	110
2.3.1.6.	<i>Les affects dans le camp : réflexions sur la honte, l'effroi, la terreur, l'inquiétante étrangeté, les agonies primitives et la terreur sans nom</i>	115
2.3.1.7.	<i>La question du sens et de la loi dans le camp : absence, destruction, perversion, et paradoxe</i>	123
2.3.1.8.	<i>Imminence de la mort et atteintes du corps : conséquences psychiques</i>	128
2.3.1.9.	<i>Cruauté de mort et Moi-peau dans les camps</i>	130
2.3.1.10.	<i>Une mort psychique avant la mort physique ? La figure du Musulman</i>	133
2.3.2.	<i>Traitement du traumatisme extrême par le sujet</i>	135
2.3.2.1.	<i>L'emprise du réel : la survie dans un camp varie selon différents facteurs externes et internes</i>	136
2.3.2.2.	<i>Fonctionnement psychique, autoconservation et survie dans l'univers concentrationnaire</i>	138
2.3.2.3.	<i>Culture et travail de culture dans le camp</i>	160
2.3.2.4.	<i>Le témoignage du camp, au carrefour de l'indicible et de la transmission</i>	168
2.3.2.5.	<i>Le dessin et l'art dans l'univers concentrationnaire</i>	195
2.3.2.6.	<i>Représentation et camps de concentration</i>	208
2.4.	<i>Conclusion</i>	217
3.	LA CREATION ET L'ART DU POINT DE VUE PSYCHANALYTIQUE : DES AXES COMPLEMENTAIRES DE COMPREHENSION DU PHENOMENE PICTURAL DANS LES CAMPS	218
3.1.	<i>Premières élaborations psychanalytiques sur l'art, la création et la sublimation chez S. Freud</i>	219
3.2.	<i>M. Klein : La sublimation sert la réparation</i>	222
3.3.	<i>J. Chasseguet-Smirgel : La création dépasse la sublimation</i>	222
3.4.	<i>La pulsion créatrice et l'œuvre issue de l'aire intermédiaire chez D.W. Winnicott</i>	223
3.5.	<i>La pensée picturale, le travail de l'œil et de la main : P. Luquet</i>	223
3.6.	<i>A. Green : La sublimation comme fonction objectalisante et la réserve de l'incrédible, le texte ou l'œuvre comme objet trans-narcissique</i>	224
3.7.	<i>Fonction de l'œuvre et phases de création chez D. Anzieu</i>	225
3.8.	<i>L'œuvre comme double extérieur du moi de l'artiste : J. Guillaumin</i>	227
3.9.	<i>La création selon R. Roussillon</i>	227
3.10.	<i>Les pouvoirs de l'image : M. Artières</i>	228
3.11.	<i>Conclusion</i>	228
4.	CONCLUSION GENERALE	229
	HYPOTHESES	229
5.	HYPOTHESE GENERALE	229
6.	HYPOTHESES DE TRAVAIL	230
	METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE	232
7.	POPULATION	232
7.1.	<i>Les sujets</i>	232
7.1.1.	<i>Critères d'inclusion des sujets</i>	232
7.1.2.	<i>Critères d'exclusion des sujets</i>	232
7.2.	<i>Les représentations picturales</i>	232
7.2.1.	<i>Critères d'inclusion</i>	232
7.2.2.	<i>Critères d'exclusion</i>	232
8.	RECUEIL DES DONNEES	233
8.1.	<i>Recueil des dessins</i>	233
8.2.	<i>Recherche des sujets dessinateurs et recueil des témoignages</i>	233
8.3.	<i>Analyse des données</i>	235
8.4.	<i>Retour aux sujets</i>	236
8.5.	<i>Aperçu des défenses et du contre-transfert</i>	237
	ANALYSE DE TROIS ETUDES DE CAS	239

9. WALTER SPITZER : UN JEUNE ARTISTE JUIF EN DEVENIR DANS LES CAMPS

239

9.1.	Trajectoire de Walter Spitzer de sa naissance jusqu'à la sortie des camps	239
9.2.	Les lieux d'enfermement concentrationnaires	241
9.2.1.	Blechhammer : kommando d'Auschwitz III	241
9.2.2.	Gross-Rosen	241
9.2.3.	Buchenwald	241
9.3.	Les dessins de Walter Spitzer	242
9.3.1.	Brève histoire du dessin chez Walter Spitzer	242
9.3.2.	Analyse des dessins de Walter Spitzer	246
9.3.2.1.	<i>Différences entre dessins réalisés pendant la situation extrême et dessins dans l'après-coup : remarques générales</i>	247
9.3.2.2.	<i>Les dessins dans l'après-coup</i>	251
9.4.	L'entretien	258
9.4.1.	Climat relationnel de l'entretien	259
9.4.2.	Réflexions autour des éléments cliniques majeurs de l'entretien	260
9.4.2.1.	<i>Garder les traces exactes du témoignage</i>	260
9.4.2.2.	<i>Le transfert père/fils</i>	261
9.4.2.3.	<i>Risques et bénéfices de l'activité picturale dans le camp</i>	262
9.4.2.4.	<i>Dessin et autoconservation</i>	262
9.4.2.5.	<i>Le dessin comme témoignage</i>	263
9.4.2.6.	<i>La recherche de la distance minimale entre réalité et représentation</i>	263
9.4.2.7.	<i>L'activité picturale contre la passivation et comme véhicule de communication</i>	264
9.4.2.8.	<i>Dessin et culture</i>	265
9.4.2.9.	<i>La réalité du camp : des violences physiques et psychiques indicibles</i>	266
9.4.2.10.	<i>Survivre dans le camp : une autoconservation d'abord physique, ensuite psychique</i>	268
9.4.2.11.	<i>Fin de l'entretien : retour du traumatisme et séparation</i>	269

10. JEANNETTE L'HERMINIER, DE LA MUSIQUE AU DESSIN DANS LES CAMPS

272

10.1.	Trajectoire de Jeannette L'Herminier de sa naissance jusqu'à la sortie des camps	272
10.2.	Les lieux d'enfermement concentrationnaires	273
10.2.1.	Ravensbrück	273
10.2.2.	Holleischen	274
10.3.	Les dessins de Jeannette L'Herminier	275
10.3.1.	Brève histoire du dessin chez Jeannette L'Herminier	275
10.3.2.	Analyse des dessins de Jeannette L'Herminier	276
10.3.2.1.	<i>Origine, présentation des dessins, médias utilisés par leur auteur</i>	276
10.3.2.2.	<i>Premières remarques générales à partir des présentations écrites de Jeannette L'Herminier</i>	278
10.3.2.3.	<i>Les dessins réalisés par Jeannette L'Herminier : analyse</i>	282
10.4.	Les entretiens	287
10.4.1.	Climats relationnels des entretiens	287
10.4.1.1.	<i>Le premier entretien</i>	287
10.4.1.2.	<i>Le second entretien</i>	289
10.4.1.3.	<i>Le troisième entretien</i>	290
10.4.1.4.	<i>Le quatrième entretien</i>	291
10.4.2.	Réflexions autour des éléments cliniques majeurs des entretiens	291
10.4.2.1.	<i>Le témoignage : un impératif surmoïque</i>	292
10.4.2.2.	<i>Un détail dans l'histoire de l'enfermement et de la déportation...</i>	295
10.4.2.3.	<i>Jeannette L'Herminier est déjà une résistante avant sa déportation</i>	295
10.4.2.4.	<i>Le dessin : une activité complexe centrée autour de l'autoconservation mais qui condense des problématiques plurielles</i>	296
10.4.2.5.	<i>Les conditions de vie dans les camps de Ravensbrück et Hollenschein : le travail forcé, les violences physiques et psychiques subies.</i>	312
10.4.2.6.	<i>Humain et non-humain, déshumanisation, nationalité et rapport à l'humanité</i>	315
10.4.2.7.	<i>Défenses et résistance (autres que manifestées par le dessin) du sujet</i>	318
10.4.2.8.	<i>Les relations du sujet dans le camp</i>	318
10.4.2.9.	<i>L'enfance, la famille</i>	320

11. BORIS TASLITZKY : UN ARTISTE COMMUNISTE RESISTANT A BUCHENWALD

323

11.1.	Trajectoire de Boris Taslitzky de sa naissance jusqu'à la sortie des camps	323
-------	--	-----

11.2.	Les lieux d'enfermement concentrationnaires _____	324
11.2.1.	Le camp de concentration de Buchenwald _____	324
11.3.	Les dessins de Boris Taslitzky _____	324
11.3.1.	Brève histoire du dessin chez Boris Taslitzky _____	324
11.3.2.	Analyse des dessins de Boris Taslitzky _____	330
11.3.2.1.	<i>Origine des dessins, problématiques autour de leur présentation</i> _____	330
11.3.2.2.	<i>Remarques générales et points communs à propos des dessins de Boris Taslitzky</i> _____	332
11.3.2.3.	<i>Les portraits : des figures anonymes aux figures de culture</i> _____	337
11.3.2.4.	<i>Les dessins de groupes de déportés : problématique de l'appartenance</i> _____	342
11.3.2.5.	<i>Les activités quotidiennes : de la vie à Buchenwald</i> _____	345
11.3.2.6.	<i>Les dessins des lieux : une recherche de contenants psychiques ?</i> _____	349
11.3.2.7.	<i>Le travail de représentation de la vie psychique</i> _____	351
11.3.2.8.	<i>Les malades, les blessés et les soins : autoconservation physique et psychique</i> _____	353
11.3.2.9.	<i>Les aquarelles : des moteurs d'une activité représentative différente</i> _____	355
11.4.	L'entretien _____	359
11.4.1.	Climat relationnel de l'entretien _____	361
11.4.2.	Réflexions autour des éléments cliniques majeurs de l'entretien _____	363
11.4.2.1.	<i>Le témoignage est une douloureuse coïncidence de l'impossibilité du partage et de l'indicible</i> _____	363
11.4.2.2.	<i>Organisation du camp et analité</i> _____	365
11.4.2.3.	<i>Le dessin : à la jonction de problématiques psychiques multiples</i> _____	367
11.4.2.4.	<i>Défenses et résistances autres que manifestées par le dessin : continuité du travail de culture</i> _____	372
11.4.2.5.	<i>Violences physiques et psychiques subies rapportées dans l'entretien</i> _____	374
11.4.2.6.	<i>Boris Taslitzky est un survivant</i> _____	377
11.4.2.7.	<i>La mort, omniprésente et toujours possible</i> _____	378
11.4.2.8.	<i>La population concentrationnaire : diversité des détenus, morcellement et agglutination</i> _____	380
11.4.2.9.	<i>La politique : de l'engagement communiste, la résistance, à la survie du groupe dans le camp</i> _____	381
11.4.2.10.	<i>La religion et les croyances : une nécessité autoconservatrice de les respecter</i> _____	383
11.4.2.11.	<i>Les relations du sujet dans et hors du camp : absence relative de solitude, solidarité, relations privilégiées et réflexions sur les liens et l'amitié</i> _____	384
11.4.2.12.	<i>Le plaisir « en plus » : une coexcitation libidinale</i> _____	386
11.4.2.13.	<i>L'enfance de l'artiste</i> _____	387
	<i>SYNTHESE DES RESULTATS ET DISCUSSION THEORICO-CLINIQUE</i> _____	388
12.	SYNTHESE DES RESULTATS _____	388
12.1.	Points communs et invariants principaux dans les dessins et chez les sujets dessinateurs _____	388
12.2.	Divergences principales dans les dessins et chez les sujets dessinateurs _____	389
13.	QUESTIONNEMENTS AUTOUR DES HYPOTHESES DE LA RECHERCHE _____	392
14.	DISCUSSION THEORICO-CLINIQUE _____	394
14.1.	L'activité picturale se construit dans une « aire de l'illusion », contenant, permettant une organisation psychique, intra- et intersubjective, pour la conservation d'une activité représentationnelle _____	394
14.2.	Activité picturale, travail de représentation et pulsions dans la situation extrême du camp _____	397
14.2.1.	L'existence d'un travail de représentation dans le camp se suffit pour partie à lui-même en tant que travail de représentation _____	398
14.2.2.	Travail de la représentation et pulsions d'autoconservation _____	398
14.2.3.	Travail de représentation et pulsions sexuelles dans le cadre du traumatisme extrême du camp _____	401
14.2.4.	Travail de représentation, intrication/désintrication, pulsions de vie/pulsions de mort _____	403
14.2.5.	Travail de représentation et affects _____	404
14.3.	Statut de la représentation picturale dans l'univers extrême du camp _____	406
14.3.1.	Représentations picturales, représentations de mot, représentations de chose et figurations _____	406
14.3.2.	Le travail de représentation : une recherche d'un appareil de représentation autre que le langage pour traduire et transmettre la réalité du camp ? _____	408
14.4.	Réel du camp et activité picturale : enjeux de la rencontre entre l'extrême, l'autre et la subjectivité _____	409
14.4.1.	Travail de représentation et surinvestissement d'une « surréalité » déréalisante : réobjectivation et resubjectivation _____	410

14.4.2.	Le rôle central des objets, se représenter soi-même, représenter les autres _____	411
14.5.	Représentations picturales et témoignage : le dessin, un « témoignage pictural » ? _____	412
14.6.	Représentations picturales et temporalité _____	415
CONCLUSION GENERALE DE LA THESE ET OUVERTURES _____		417
Références bibliographiques _____		420
Références bibliographiques thématiques _____		435
ANNEXES _____		451
15.	ANNEXES CAMPS DE CONCENTRATION, TRAUMATISME EXTREME, CREATION : REVUE DE LA LITTERATURE _____	451
15.1.	Annexes Traumatisme des camps de concentration : traumatisme extrême, représentabilité et figurabilité _____	451
15.1.1.	Le syndrome du survivant _____	451
15.1.2.	Le syndrome des déportés _____	451
15.1.3.	Sémiologie de l'état traumatique des déportés suivant le moment-clé du processus concentrationnaire selon Crocq _____	452
15.1.4.	Résumé du concept de passivation selon Green _____	453
15.2.	Annexes des hypothèses _____	453
15.2.1.	Résumé des conceptions psychanalytiques freudiennes autour du travail psychique _____	453
15.2.1.1.	<i>Travail et pulsion</i> _____	454
15.2.1.2.	<i>Travail du rêve</i> _____	454
15.2.1.3.	<i>Le travail de deuil</i> _____	455
15.3.	Annexes de la méthodologie de la recherche _____	456
15.3.1.	Exemple de formulaire de consentement _____	456
15.3.2.	Annexes du cas Jeannette L'Herminier _____	456
15.3.2.1.	<i>Article de l'Encyclopaedia Universalis (1995) sur le portrait</i> _____	456

« [...] lorsque l'analyste est saisi, lorsque l'œuvre, quelle qu'elle soit, l'a touché, ému, ébranlé. Alors l'analyste ressent souvent le besoin d'analyser c'est à dire de comprendre pourquoi il a ressenti cet effet et c'est là que son travail critique, de « déconstruction », commence. [...] L'analyse du texte est une analyse après-coup. »

A. Green (1973a, p. 45)

INTRODUCTION DE LA RECHERCHE

A l'occasion du D.E.S.S. de Psychologie clinique et pathologique¹ de l'Université Paris X Nanterre², et du séminaire de recherche sur les états de détresse³, j'ai pu me pencher sur le vécu traumatique des déportés de la Seconde Guerre Mondiale. Ces différentes investigations m'ont très vite amené à m'intéresser de près au traumatisme psychique, à sa mise en place, à son évolution d'une part, et, d'autre part à ses représentations⁴ que les victimes ont construites, véhiculées, notamment par le témoignage, et nous ont transmises. Ces représentations sont, encore aujourd'hui, plus de 65 ans après la fermeture des derniers camps de concentration et d'extermination nazis, retravaillées, analysées par les chercheurs les plus divers, évidemment historien(ne)s, mais aussi sociologues, psychologues, psychanalystes...

Si l'Histoire est toujours en mouvement, elle l'est tout à la fois parce qu'elle avance sans cesse, et s'enrichit chaque jour des nouvelles péripéties de l'Etre Humain, dans un mouvement progrédient. Mais aussi parce qu'elle est l'objet de remaniements ininterrompus dans un mouvement régrédient, quant à la vision que nous avons de notre passé, des nouvelles découvertes qui parfois bouleversent notre compréhension après-coup⁵ : « Non, tout n'a pas été écrit et tout ne le sera jamais. Car de nouveaux documents émergent et, surtout, de nouvelles questions sont posées. »⁶

¹ Dirigé par Mme le Pr. Dominique Cupa et M. le Pr. Jean-Michel Petot.

² Aujourd'hui Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

³ Sous la direction de M. Yves Thoret.

⁴ La représentation peut être envisagée, dans un premier temps, comme la reproduction d'une perception antérieure, le contenu concret d'un acte de pensée ; elle peut être interne au sujet, ou externe, alors matérialisée sous différentes formes (écrites, orales, picturales, plastiques...).

⁵ On peut ici rappeler la similitude que Freud constatait entre le travail de reconstruction du passé de l'archéologue et celui du psychanalyste, in Freud (1937a, p. 271 et 272).

⁶ Wierviorka, A. (2005). *Auschwitz. La mémoire d'un lieu*. Paris, France : Hachette Littératures, coll Pluriel Histoire, p. 11.

Concernant le phénomène concentrationnaire nazi⁷, cette question de la temporalité se pose avec encore plus d'acuité. Longtemps tu ou ignoré, voire dénié⁸, ou encore clivé, parfois consciemment, souvent inconsciemment, son souvenir fait, après un temps important de sidération, retour, depuis plusieurs années maintenant, sans cesse, dans de multiples formes de répétitions : remémorations, commémorations, reprises, multiples tentatives de symbolisation (tentatives de perlaborations ?) à une échelle quasi-planétaire, et dans les champs les plus divers (culturels, scientifiques, artistiques...) qui interrogent le chercheur en psychopathologie psychanalytique. Ces éléments signent son caractère éminemment traumatique pour l'Humanité dans son ensemble. Je citerai à cet égard, comme prélude à ma réflexion, une pensée de Jankélévitch : « Nos contemporains, paraît-il, en ont assez. Ils voudraient bien qu'on parlât d'autre chose... Les survivants du massacre sont sur ce point d'un autre avis. Nous nous permettrons donc, dans le présent écrit, de contribuer à la lassitude de ceux que tant d'horribles souvenirs dérangent. »⁹

La temporalité, ou plutôt l'atemporalité¹⁰, générée par ce type de traumatisme n'épargne pas le chercheur quel qu'il soit. Dans le champ contre-transférentiel, il y eut pour moi-même, dans ce travail, un envahissement par cette atemporalité, c'est-à-dire que je n'ai pu, à plusieurs reprises, me donner une fin, des limites dans la recherche. Les lecteurs ou les lectrices avisé(e)s repèreront notamment dans la multiplication de certaines notes de bas de page ou de sous-parties, de détails historiques, ou cliniques, combien il est difficile de s'autoriser à terminer, clore, refermer, une pensée sur le sujet des camps de concentration. Si c'est un écueil souvent rencontré dans toute recherche approfondie, il fut pour moi, ici, singulièrement vif.

Plus largement, la psychanalyse et la psychopathologie psychanalytique (si on accepte cette séparation épistémologique qui permet au non psychanalyste de travailler avec les concepts de la psychanalyse) furent et sont encore régulièrement convoquées pour tenter de saisir, comprendre, faire sens de ce que fut, pour les sujets déportés, ce traumatisme particulier. La question de la transmission intergénérationnelle du traumatisme en général, et de celui des camps de concentration et d'extermination en particulier, est un exemple de la pertinence de ces recherches dans la clinique actuelle chez les descendants des rescapés des camps¹¹.

⁷ Pris ici dans une acception très large, depuis ses origines, incluant tous les camps de concentration/extermination, excluant en revanche les camps de prisonniers de guerre, les camps de transit, les prisons...

⁸ Encore actuellement dans le négationnisme, concernant plus particulièrement la Shoah.

⁹ Jankélévitch, V. (1996). *L'imprescriptible*. Paris, France : Le Seuil, p. 13.

¹⁰ Dont je présente une analyse en 2.3.1.5.

¹¹ Voir, entre autres, à ce sujet, tout le travail d'Altounian et notamment Altounian, J. (2000). *La survivance. Traduire le trauma collectif*. Paris, France : Dunod, coll. Inconscient et culture. Rappelons également l'existence actuelle de multiples camps qui relèvent de la définition du camp de concentration, cf. à ce sujet le chapitre 1.2.

La Shoah, et par extension les camps d'extermination et de concentration¹², sont couramment décrits¹³ comme des prototypes quasi-caricaturaux de situations relevant du registre de l'irreprésentable, de l'indicible : des lieux où la représentation est écrasée, éclatée, interdite, et ne peut se déployer.

Pourtant, de ces lieux, de ces vécus, de ce passé, nous sont parvenues et continuent, plus rarement maintenant, de nous parvenir, nombre de représentations sous les formes les plus diverses : témoignages, écrits ou oraux, mais aussi photos, créations diverses, plastiques en deux et même parfois trois dimensions¹⁴. Les dessins ont tout particulièrement attiré mon attention, et suscité ma curiosité, tout spécialement celles qui furent créées pendant la période d'internement en camp de concentration, et exécutées par des sujets adultes.

Je propose dès maintenant d'envisager ces dessins comme des représentations picturales, c'est-à-dire comme le résultat concret, extérieurement visible par un tiers, sur un support externe en deux dimensions, du travail de représentation d'un sujet, à la fois interne, et externe (au sens où il y a un travail psychique interne et aussi un travail de la représentation, manuel ou médiatisé, à « l'extérieur » du sujet) par des moyens graphiques.

Concernant les camps de concentration, ces représentations amènent deux remarques singulières quant à leurs origines :

Tout d'abord, si elles relèvent toutes pour moi du registre de la création, ces représentations sont l'œuvre des individus les plus divers, des artistes les plus reconnus (que ce soit avant, pendant, et/ou après leur internement en camp), Zoran Music par exemple¹⁵, jusqu'aux sujets les plus « communs »¹⁶.

Enfin, et c'est là une donnée très importante à souligner, elles proviennent quasiment toutes¹⁷ (quelques doutes subsistent quant à certains dessins d'Auschwitz¹⁸ sauf erreur et/ou omission de ma part) des camps de concentration ou des camps mixtes, et non des camps d'extermination¹⁹. Cette limite « clinique » m'a amené à ne m'intéresser qu'aux représentations picturales issues des camps de concentration nazis, et ce durant la période 1939-1945. Se limiter à cette période permet une relative homogénéité dans les conditions de

¹² Entre lesquels il faudra amener diverses distinctions, cf. 1.1.

¹³ A commencer par les rescapés eux-mêmes puis par beaucoup d'auteurs comme Steiner (1987), Chiantaretto (2001), Benslama (2001), Nancy (2001), Rancière (2001)...

¹⁴ Visibles par exemple en région parisienne au Musée de la Résistance de Champigny-sur-Marne.

¹⁵ Voir à ce propos notamment l'ouvrage de Jean Clair : Clair, J. (2001). *La barbarie ordinaire. Music à Dachau*. Paris, France : Gallimard.

¹⁶ Voir notamment dans cette recherche l'exemple de Jeannette L'Herminier, cf. 10.

¹⁷ Me référant au catalogue de l'exposition « créer pour survivre » de la Fédération Nationale des Déportés Internés Résistants Patriotes (FNDIRP) qui consacra à cette occasion un immense travail de rassemblement de ces représentations sous l'égide de plusieurs historiens et archivistes : Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP). (1995). *Catalogue de l'exposition « Créer pour survivre » au Musée des Beaux-Arts de Reims du 21 septembre au 26 novembre 1995*. Paris, France : FNDIRP.

¹⁸ Dessins de Léon Delarbre, David Olère et Erwin Olszka.

¹⁹ J'explique les différences entre ces types de camp au chapitre 1.1.

vie de ces différents camps qui facilite leur analyse. Dans le même souci d'une relative cohérence entre les situations et le fonctionnement psychique des déportés, j'ai souhaité me limiter aux représentations de sujets adultes, en mettant de côté les dessins d'enfants, encore plus rares, et à propos desquels encore moins de données sont disponibles²⁰. Toutefois, je ferai un détour par l'histoire des camps de concentration depuis 1933, et de la Shoah²¹, pour resituer dans la temporalité de l'Histoire, toujours problématique dans ces types de traumatisme, les trajectoires des trois sujets dessinateurs que je présente dans ce travail.

Les représentations picturales des camps de concentration ont été, à ma connaissance, peu abordées dans la littérature psychanalytique. Très peu nombreux²², ces dessins firent l'objet de ma part d'un premier mémoire de D.E.A. intitulé « Psychanalyse appliquée aux représentations picturales des camps de concentration nazis » dans le cadre du Laboratoire des Atteintes Somatiques et Identitaires (L.A.S.I.) à l'Université Paris-X-Nanterre, sous la direction de Mme le Pr. Dominique Cupa²³.

Cette première recherche posait les jalons du questionnement suivant que j'ai souhaité approfondir dans cette thèse :

Je pose comme point de départ que les sujets déportés en camp de concentration nazi sont pris dans un « traumatisme extrême », c'est-à-dire un traumatisme psychique grave, de l'ordre de l'irreprésentable, provenant de la rencontre, dans la durée, d'un sujet avec une (ou des) situation(s) extrême(s)²⁴ qui provoque(nt) des effractions considérables en attaquant les structures archaïques de la psyché telles que les pulsions du moi : l'autoconservation et le narcissisme. Elle(s) propulse(nt) le sujet dans un réel mortifère, hors temporalité et hors sens, indicible, qui nécessite, dans la situation, *in vivo*, une adaptation autoconservatrice, considérablement coûteuse, tant psychique que physique. Il découle de cette proposition que les sujets, pris dans cette tourmente, sont mis en demeure (sous peine de mort) d'effectuer un

²⁰ Relevons toutefois dernièrement à ce sujet le livre : Geve, T. (2009). *Il n'y a pas d'enfant ici, dessins d'un enfant survivant des camps de concentration*. Paris, France : Gawsewitch Jean-Claude.

²¹ Notamment en raison du fait qu'une des analyses cliniques que je présente concerne un sujet Juif et victime du processus de la Shoah.

²² Weysow (1995, p. 226) cite, d'après les ouvrages de Janet Blatter l'existence recensée de 30 000 dessins et croquis retrouvés. Chaumont, J.-M. (1995). *L'univers concentrationnaire : une défaite pour l'homme ?*. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis »* du 20, 21 et 22 septembre 1995 (p.27-36). Reims, France : FNDIRP, p. 30 cite à ce propos « un aspect extrêmement *marginal* de l'expérience concentrationnaire », c'est l'auteur qui met en italiques.

²³ Actuellement, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Ecole Doctorale ED 139 Connaissance, langage, modélisation, Psychologie Clinique et Psychopathologie. Corps, Liens, Culture (CLIPSY - EA 3430), Laboratoire de Psychopathologie Psychanalytique des Atteintes Somatiques et Identitaires (LASI) Directrice : Pr. Dominique Cupa.

²⁴ Définies plus en détail au chapitre 2.1.

travail²⁵ de représentation spécifique. On peut alors se demander quant aux dessins effectués dans les camps quels mouvements psychiques, quelles dynamiques sont sous-jacents à l'émergence de ces représentations picturales ? En quoi aident-elles le sujet, dans une valence autoconservatrice notamment, dans la réalité extrême²⁶ des conditions de vie des camps de concentration ? Quel est le statut métapsychologique de ces représentations ? Quelle est leur valeur représentationnelle ? Quels points communs peut-on retrouver entre ces différents sujets créateurs ? Comment articuler la question de l'émergence de ces représentations avec les questions de la création (artistique ou pas) dans les camps, du témoignage ?

Les objectifs de cette thèse découlent directement de ces questionnements :

Cette recherche vise à apporter des éléments cliniques de réponse dans un cadre épistémologique qui est celui de la psychopathologie psychanalytique, et de la psychanalyse appliquée par l'étude de trois cas de sujets dessinateurs, et de leurs dessins, et ainsi enrichir une élaboration théorique métapsychologique autour du traumatisme extrême, de la représentation dans ce cadre particulier, de l'autoconservation tant physique que psychique, et du témoignage.

Dans ce but, une première partie sera consacrée à une revue de la littérature autour des axes principaux de cette recherche.

Seront tout d'abord rassemblées les représentations historiques de camps de concentration dans l'après-coup. Elles se déclineront à leur tour en une introduction, qui précisera les distinctions entre les différents type de camps nazis, puis un rapide aperçu de l'histoire des camps de concentration nazis ainsi que de la Shoah, pour se terminer par une description beaucoup plus minutieuse de leur fonctionnement et des conditions de vie qui y furent généralement rencontrées.

Ces développements ouvriront sur une mise en perspective de la pensée de nombreux auteurs dans une réflexion psychanalytique sur le traumatisme extrême des camps de concentration en deux temps majeurs : sa nature et son traitement par le sujet.

Enfin, une synthèse de différents points de vue sur la création et l'art, du point de vue de la psychanalyse, achèvera ce premier temps.

²⁵ Dans le même sens que « travail » du rêve. Cf. 5. Et les annexes 15.2.1.

²⁶ Comprise en tant que « situation extrême », cf. 2.1.

De ces préludes théorico-cliniques découlera une présentation de mon hypothèse générale qui sous-tend ma compréhension de ces dessins dans les camps à partir de ces réflexions, à savoir que le recours à un « travail de représentation »²⁷ dans des conditions de traumatisme extrême est spécifique, et très largement mis en place dans une visée autoconservatrice à la fois physique et psychique. Des hypothèses de travail suivront à partir de ces propositions.

La méthodologie fait à la fois appel aux ressorts de la psychanalyse appliquée, telle que décrite par Green (1971, 1973a)²⁸, et aux principes d'une étude de cas plus « classique ». Cette particularité est liée à la pluralité du matériel clinique disponible, et à son exploitation, pour tenter de comprendre la production et ses enjeux psychiques chez chaque sujet : dessins, entretiens, articles biographiques ou autobiographiques... Concrètement, l'analyse de chaque cas sera menée de la façon suivante : reconstitution de l'histoire et des conditions de la déportation dans un premier temps, propositions d'interprétation des dessins retrouvés puis analyse, à partir du discours manifeste enregistré, d'entretiens retranscrits. Dans la mesure où il s'agit de témoignages d'une part, et dans le but, d'autre part, d'éviter de redoubler le traumatisme subi, il est important de noter que, dans cette recherche et avec leur consentement, les sujets ne sont pas anonymes.

Trois cas cliniques de sujets dessinateurs seront donc analysés selon cette méthodologie. Tous ont dessiné dans les camps, tous ont survécu à la déportation. Le premier, Walter Spitzer est, lors des événements, un adolescent Juif de l'Est pris dans le processus de la Shoah, mais déporté successivement dans plusieurs camps de concentration, non d'extermination. Il deviendra plusieurs années plus tard un artiste pluridisciplinaire reconnu²⁹. Le second est une femme, Jeannette L'Herminier, résistante française, envoyée après son arrestation dans deux camps pour femmes, dont Ravensbrück. Elle dessine, alors qu'elle n'avait jamais pratiqué cette activité auparavant (et ne cherchera pas par la suite à se faire connaître en tant qu'artiste), des dizaines de silhouettes de femmes, déportées comme elle. Le dernier, Boris Taslitzky est un peintre communiste, déjà reconnu pour son art engagé politiquement. Arrêté à plusieurs reprises pour ses activités de résistance et de propagande, il terminera un long

²⁷ Explicité au chapitre 5 et complété par un résumé sur la notion de travail psychique en psychanalyse en annexes 15.2.1.

²⁸ Dans Green, A. (1971). La déliaison. In *La déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature* (p.11-42). Paris, France : Société d'Éditions Les Belles Lettres, 1992, p. 19-23 particulièrement, et dans Green, A. (1973a). Le double et l'absent. In *ibid.* p. 43-67.

²⁹ Il est notamment l'auteur du Monument du Vél' d'Hiv, quai de Grenelle, Paris 15^{ème}.

parcours d'emprisonnement à Buchenwald où il exécutera environ 150 dessins, dont 111 seront publiés par Aragon³⁰.

Une synthèse des résultats, et une discussion enrichiront et concluront ce travail en mettant en relief notamment comment les dessins de ces sujets visent globalement, dans une aire de l'illusion, à investir l'univers du camp de concentration dans une dimension autoconservatrice à la fois physique et psychique qui fait également l'objet d'une coexcitation libidinale. Les représentations issues de l'activité picturale de ces sujets constituent dans le camp un travail à la fois de liaison et de déliaison, contre la désintrinsication pulsionnelle, qui vient permettre un étayage narcissique, et une inscription dans un fil de culture, de civilisation. Des fantasmes d'omnipotence, d'éternité sous-tendent, au-delà d'une dimension testimoniale, la création de ces dessins qui constituent inconsciemment autant de traces « immortelles » de l'activité de représentation en elle-même, et du sujet créateur que des déportés qui y sont dessinés.

Comme je l'annonce plus haut, aucune recherche sur les camps de concentration nazis ne se fait sans que des « échos » traumatiques ne soient ressentis en retour par le chercheur, dont le contre-transfert est particulièrement mis à l'épreuve, et, par extension, sur son élaboration³¹. Ils expliquent pourquoi à certains moments je vais être en difficulté pour organiser ma réflexion. Longtemps, j'ai dû lutter contre un sentiment d'éparpillement (et un morcellement tout à fait réel de mon activité) reflétant à mon sens la fragmentation traumatique³². La désorganisation majeure du traumatisme extrême m'a entraîné souvent dans l'excès inverse d'une « surorganisation »³³. Cette dernière prend appui sur un fantasme de toute-puissance (en contrepoint du radical sentiment d'impuissance face à la passivité et à la passivation³⁴ que provoque le camp). On la voit à l'œuvre dans ce travail dans un désir de tout traiter, tout analyser, tout en sachant, en fonctionnant par clivage, que c'est impossible. Faire face à ce qui déborde, face à ce qui envahit, face à ce qui effracte, part du besoin de contenir ce débordement traumatogène.

³⁰ Taslitzky, B. (1946). *Cent onze dessins fait à Buchenwald*. Paris, France : Association française Buchenwald-Dora, Editions Hautesfeuille, 1989. **Note importante : tous les dessins et toutes les reproductions sont protégés et ne sont pas libres de droit.**

³¹ Chaque étude de cas est d'ailleurs précédée d'une analyse synthétique du champ relationnel et de la dynamique transféro-contre-transférentielle qui l'anime.

³² Au sens de Férénczi, voir 2.2.

³³ Boris Taslitzky évoque d'ailleurs cette question de l'organisation, de la présentation du traumatisme dans le témoignage, cf. 11.4.2.1.

³⁴ Au sens de Green, cf. à ce sujet 2.3.1.6 et en annexes 15.1.4.

Tout en essayant d'y échapper, ce qui est impossible, je vais essayer dans mon propos de rester le plus possible dans « un équilibre suffisamment précaire » qui n'empêchera pas d'inévitables désorganisations ponctuelles.

CAMPS DE CONCENTRATION, TRAUMATISME EXTREME, CREATION : REVUE DE LA LITTERATURE

Dans un double souci méthodologique et d'intelligibilité, il m'est rapidement apparu important dans cette recherche de réaliser une revue de la littérature en deux parties distinctes : tout d'abord une partie historique et descriptive des camps de concentration nazis puis une partie plus proprement théorico-clinique, principalement psychanalytique. Ce choix tient à plusieurs raisons :

Premièrement, un motif épistémologique général : la clinique, pour moi (et bien d'autres), précède toujours la réflexion théorique avant d'alimenter la boucle qui fait retour vers elle sans cesse dans une confrontation théorico-clinique sans laquelle le critère de scientificité d'une recherche en psychopathologie psychanalytique ne saurait tenir.

Deuxièmement, si on accepte de partir de mon hypothèse que la traversée d'un camp de concentration relève d'un traumatisme extrême tel que je le définis très globalement³⁵, alors nous avons d'abord, et avant tout, affaire à une clinique du réel. Il est donc logiquement nécessaire de prendre en compte précisément la réalité que traverse le sujet pour saisir quelque chose de son fonctionnement psychique. Non symbolisable, cette réalité lui échappe plus que jamais. Les histoires de mes sujets se greffent et sont conditionnées pour partie par l'Histoire.

La partie théorico-clinique, très majoritairement psychanalytique, cherche à rendre compte, quant à elle, plus spécifiquement, du traumatisme extrême particulier des camps de concentration, de sa nature, de son traitement par le sujet, ainsi que d'autres concepts gravitant autour de la création, de l'autoconservation, de la représentation qui convergent en plusieurs lignes de force alimentant ma réflexion clinique³⁶.

1. REPRESENTATIONS HISTORIQUES DES CAMPS DE CONCENTRATION DANS L'APRES-COUP

Les camps, et kommandos³⁷, traversés par les sujets sont les suivants : Ravensbrück, Holleischen, Flossenbürg, Auschwitz III Monowitz, Blechhammer, Gross-Rosen, et Buchenwald. On mesure rapidement combien les décrire précisément historiquement serait une entreprise interminable, à la mesure du gigantisme du système concentrationnaire nazi...

³⁵ Cf. Introduction de la thèse et pour une définition plus complète 2.2.

³⁶ **Je précise que, sauf indication contraire précisée systématiquement en note de bas de page, c'est toujours moi qui souligne ou mets en gras dans toutes les citations d'auteurs de cette revue de la littérature.**

³⁷ Voir définitions *infra*.

J'ai éprouvé le besoin de consacrer une première partie de la revue de la littérature à nos représentations après-coup du phénomène concentrationnaire nazi. Je ne m'attarderai que sur les points essentiels en rapport avec mon travail sur les représentations picturales des camps de concentration nazis. En revanche seront beaucoup plus détaillées, dans la mesure où, d'une part elles sont relativement homogènes dans les différents camps aux périodes d'internement des sujets³⁸, et d'autre part elles éclairent le fonctionnement psychique du sujet, les conditions de vie générales, « habituelles », l'environnement au sens de Winnicott, des internés et l'organisation des camps de concentration³⁹. Un résumé historique rapide de la Shoah prendra place dans cette partie pour mieux situer la trajectoire de Walter Spitzer (premier sujet) qui en fut victime, en tant que sujet juif d'Europe de l'Est.

1.1. Le système concentrationnaire nazi : des distinctions essentielles

Le système concentrationnaire nazi, par son gigantisme⁴⁰, par ses **nombreux types de camps** (camps de concentration, camps d'extermination, camps mixtes, camps de prisonniers de guerre...), par ses liens multiples avec d'autres systèmes d'internement nationaux (prisons, centres de triage, camp de transit...) entraîne souvent des confusions quant à la nature des différents lieux d'enfermement et/ou d'extermination. Il forme un « univers »⁴¹ organisé sur des plans différents qui évolua en se complexifiant largement de 1933 à 1945. Aussi est-il important de délimiter schématiquement les différents éléments qui constituent ce système. Les trois sujets dont je présente l'analyse⁴², même si l'un d'entre eux est juif⁴³ (Walter Spitzer), ont tous traversé des camps de concentration⁴⁴. Je vais donc me centrer principalement sur ces camps, et les distinguer des autres types de camps dans un but de clarification. **Les camps de concentration nazis** (désignés souvent sous les acronymes KL ou KZ : *Konzentrationslager*, parfois en abrégé *Lager*) sont des lieux fermés, de différentes tailles, créés dès 1933 d'abord pour regrouper, détenir et neutraliser toute une population

³⁸ Cette homogénéité est toutefois très sujette à caution, c'est pourquoi mon propos sur la question sera très nuancé.

³⁹ Je ne parlerai des camps d'extermination et des camps de prisonniers de guerre qu'exceptionnellement, à titre comparatif ou anecdotique, mes sujets n'ayant pas été dans ces camps. Cf. partie 1.1.

⁴⁰ A l'apogée du système vers 1944, il existait plus de 10 000 camps, dans toute l'Europe occupée, de diverses tailles selon Ternon, in Ternon, Y. (1999). *Le sens des mots. De mal en pis (« camps », « génocide », « crimes contre l'humanité »)*. In Coquio, C. (dir.), *Parler des camps, penser les génocides* (p. 97-110). Paris, France : Albin Michel, coll. Idées, 1999, p. 98. Il est important dès maintenant de souligner son caractère très évolutif et disparate dans le temps et dans l'espace.

⁴¹ Rousset, D. (1965). *L'univers concentrationnaire*. Paris, France : Hachette Littératures, coll. Pluriel, p. 50.

⁴² Chapitre 9 pour Walter Spitzer, 10 pour Jeannette L'Herminier, 11 pour Boris Taslitzky.

⁴³ C'est pourquoi sera présenté un rappel historique de la Shoah, cf. 1.3.

⁴⁴ Avec, en toute rigueur, une exception : Auschwitz III Monowitz. Faisant partie du camp mixte d'Auschwitz, c'était toutefois une extension d'Auschwitz qui était un camp de concentration, de travail pour l'effort de guerre et non d'extermination.

considérée comme ennemie par les nazis⁴⁵ : leurs adversaires politiques (communistes au premier chef lors de leur création), puis détenus de droit commun, « asociaux », homosexuels etc.⁴⁶, pour vider un pays de sa population, l'empêcher de soutenir des combattants à l'occasion d'une guerre, exploiter un grand nombre de travailleurs forcés et établir un régime de terreur⁴⁷. En cela il fallait qu'ils soient connus des populations à la différence des camps d'extermination de la Solution Finale⁴⁸. Les détentions⁴⁹, précédées de procès sommaires, devinrent au fil du temps de plus en plus arbitraires menant à une existence de paria condamné aux travaux forcés au service du IIIème Reich. Les péripéties de la guerre et les choix politiques des nazis engendrèrent un flot massif d'une population d'opposants, de résistants vers ces camps. Les prisonniers de guerre quant à eux étaient, généralement, dirigés vers les stalags⁵⁰. **Les conditions de vie dans les camps de concentration**, déjà précaires lors de leur création⁵¹, empirèrent au fur et à mesure de leur agrandissement, leur développement et de la radicalisation de l'organisation de ces camps amenant une surmortalité de plus en plus importante. **L'apparition des kommandos nazis**⁵² est directement liée d'une part à la croissance rapide, désordonnée, des camps de concentration, et à leur surpeuplement, puis d'autre part à la nécessité de déplacer les forces de travail (notamment du fait de la guerre) que représentaient les déportés vers divers lieux internes ou externes au camp d'origine. Ces unités de travail forcé pouvaient être entièrement dépendantes du camp fixe d'où elles étaient issues (kommandos internes, kommandos externes) ou acquérir une relative autonomie si les distances devenaient trop grandes⁵³. Ces organisations pouvaient alors édifier un camp extérieur, rattaché administrativement au camp fixe d'origine, ou, notamment si leurs effectifs devenaient trop importants, devenir des camps

⁴⁵ Ils sont destinés au départ à être des « centres de rééducation » pour les « ennemis de l'Etat » et les « asociaux » selon Hoess, R. (1959). *Le commandant d'Auschwitz parle*. Paris, France : Editions La découverte/poche, 2005, p. 217.

⁴⁶ Pour plus d'information sur ces différentes catégories de population délimitées par l'idéologie nazie, cf. 1.4.1.

⁴⁷ D'après Decrop, G. (1995). Préface à l'édition de 1995. In Hoess, R. (1959), *Le commandant d'Auschwitz parle* (p. 5-28). Paris, France : Editions La découverte/poche, 2005. ; Kogon, E. (1946). *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*. Paris, France : Editions de la Jeune Parque, coll. Points histoire H158, 2002, p. 25 ; Wieviorka, A. (2005), *Op. cit.*, p. 205 et Strelbel, B. (2005). *Ravensbrück. Un complexe concentrationnaire*. Paris, France : Librairie Arthème Fayard, coll. Pour une histoire du XXème siècle, p. 47.

⁴⁸ Wieviorka, A. (2005), *Op. cit.*, p. 205.

⁴⁹ Détentions qui n'étaient pas forcément à vie dans les camps de concentration, contrairement à certaines représentations habituelles : Wieviorka, A. (2005), *Op. cit.* p. 73. Toutefois ce fut de moins en moins vrai au fil des années...

⁵⁰ **Stalag** désignait un type de camp pour prisonniers de guerre. Abréviation de « Mannschaftsstamm- und Straflager », ce type de camp était destiné aux hommes du rang, les officiers étant détenus dans des **Oflags**. En général, les conditions de vie y étaient bien meilleures, certains furent toutefois semblables à des camps de concentration à tous égards.

⁵¹ Wormer-Migot, O. (1968). *Le système concentrationnaire nazi (1933-1946)*. Paris, France : P.U.F., p. 125.

⁵² Selon Wormer-Migot (1968, p. 122) le premier kommando de déportés envoyés dans le seul but d'un travail à effectuer en dehors du camp date de 1938 ; pour la partie qui suit : source Kogon, E. (1946). *Op. Cit.*

⁵³ On vit notamment des brigades de construction de Buchenwald jusque dans les îles de la Manche ! (Kogon, 1946, p. 298).

séparés, souvent appelés « **camps annexes** »⁵⁴ qui pouvaient à leur tour devenir le centre de nouveaux déploiements. L'attribution d'un déporté à tel ou tel kommando relevait d'un processus complexe dans lequel beaucoup de facteurs entraient en jeu, depuis le simple hasard jusqu'à l'intervention des forces de résistance des camps, qui influaient plus ou moins directement sur la décision finale de l'administration SS. Les conditions de (sur)vie dans ces kommandos étaient très variables, certains équivalaient à une sentence de mort rapide⁵⁵, d'autres en revanche étaient garants d'un adoucissement considérable des conditions de détention, comme le revier⁵⁶ ou les cuisines⁵⁷ et âprement convoités... **Les camps d'extermination** furent quant à eux des « centres de mise à mort immédiate »⁵⁸ créés en 1941-1942. La confusion avec les autres types de camps nazis est liée, pour certains auteurs, aux « interférences accidentelles de la Solution Finale et du système concentrationnaire »⁵⁹, ou encore au fait que certains survivants ont voulu à tout prix démontrer que leur camp de concentration possédait une chambre à gaz qui avait la même fonction d'extermination⁶⁰. Enfin, l'existence des **camps mixtes**⁶¹ brouille encore un peu plus les cartes. Les camps d'extermination avaient la forme de camps de concentration « classiques » (Auschwitz et Maïdanek l'étaient au départ⁶²) mais où la seule main d'œuvre disponible⁶³ était utilisée pour le fonctionnement du processus mécanique, et quasi-industriel de tuerie des populations jugées « nuisibles » par les nazis, principalement les Juifs⁶⁴. Faire disparaître à grande échelle ces populations en s'assurant de la disparition même des traces de leur mort (crémation des corps, fosses communes...), le plus rapidement possible, était le seul et unique but de ces camps. A ce titre, seuls ces camps participèrent directement, au sens le plus strict à la Shoah. Hilberg (1988, p. 756) en dénombre 6 : Kulmhof (Chelmno, le premier à « fonctionner » le 8 décembre 1941, à l'aide de camions à gaz), Treblinka, Sobibor, Lublin⁶⁵, Belzec et Auschwitz. A noter que deux de ces camps : Auschwitz et Lublin, étaient des camps mixtes, c'est-à-dire des installations complexes où co-existaient à la fois un camp de concentration au

⁵⁴ Où les conditions de vie pouvaient être très disparates, tout comme dans les kommandos, Strebel (2005, p. 432-438). Ces camps purent être très nombreux : 42 pour le seul camp de Ravensbrück d'après ce même auteur, p. 499.

⁵⁵ Citons Dora, le tristement célèbre kommando de Buchenwald : jusqu'à 100 morts par jour (*ibid.*, p.304).

⁵⁶ « Infirmerie » du camp.

⁵⁷ Où il était plus facile de voler de la nourriture par exemple.

⁵⁸ Selon l'expression consacrée de Hilberg, in Hilberg, R. (1988). *La destruction des Juifs d'Europe*. Paris, France : Librairie Arthème Fayard, p. 756.

⁵⁹ Wormer-Migot (1968; p. 13).

⁶⁰ Wieviorka, A. (2005), *Op. cit.*, p. 116.

⁶¹ Cf. *infra*.

⁶² Bensoussan, G. (dir.) et coll. (2009), Dictionnaire de la Shoah, Paris, Larousse, à présent, p. 160.

⁶³ Les kommandos spéciaux : les « *sonderkommandos* ».

⁶⁴ D'autres « races inférieures » pour reprendre la terminologie nazie entraient également dans cette catégorie : les Tziganes, les Slaves, les Noirs...

⁶⁵ Ou « Maïdanek », parfois écrit « Majdanek ».

sens classique, et un centre de mise à mort : « La confusion dans les esprits vient de la dualité d'Auschwitz. Là, les SS font la différence, à l'arrivée des convois entre juifs et non-juifs. La distinction camp de concentration/camp d'extermination [...] c'est la différence du génocide juif »⁶⁶. Précisons que, depuis les études princeps d'Hilberg sur les camps d'extermination, il est maintenant avéré que d'autres camps de concentration possédaient effectivement une chambre à gaz, sans que leur rôle dans le processus d'extermination soit forcément très clair⁶⁷ par exemple le camp KL-Natzweiler du Struthof en Alsace, aujourd'hui en France, mais à l'époque en Allemagne⁶⁸, Mauthausen et Ravensbrück⁶⁹. **Les camps de concentration, et les camps d'extermination, parfois les stalags, furent de plus en plus**, au fur et à mesure de l'évolution du système concentrationnaire nazi, l'aboutissement final d'un internement constitué d'une série d'étapes qui se diversifia et se complexifia au cours de leur agrandissement et du déroulement de la guerre. Dans le processus singulier de la Shoah pour les juifs⁷⁰, et dans une plus ou moins longue série d'emprisonnements pour les communistes, résistants, opposants divers, détenus de droit communs, sujets homosexuels etc., furent utilisés ou apparurent des **centres de détention, de triage ou de transit**. Ils furent des plus divers et autant de préludes aux trajets des futurs déportés jusqu'au camp de concentration ou d'extermination proprement dit. Ce fut le cas par exemple de nombreuses **prisons françaises**⁷¹, des **camps d'internement, de triage et de transit**⁷² qui furent aussi créés, ou certains lieux réaménagés⁷³, dans le but de trier, répartir puis déporter les différentes populations vers le type de camp qui leur était attribué suivant leur groupe ethnique, les besoins en main-d'œuvre de l'Allemagne, les effectifs maximaux des camps de concentration, etc. L'arrivée au camp de concentration ou d'extermination, organisée en convois de trains à bestiaux qui mettaient plusieurs jours à parvenir à destination, était ainsi précédée de séjours parfois très longs dans des endroits variés pour des raisons administratives et logistiques très complexes, ce dans les conditions de détentions les plus variables suivant les lieux⁷⁴.

⁶⁶ Steinberg, M. (1993). Auschwitz ou la différence du génocide juif. In Gillibert, J., Wilgowicz, P., Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 207-209). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995, p. 207 et p. 209.

⁶⁷ Wieviorka, A. (2005), *Op. cit.*, p. 116.

⁶⁸ Steegmann, R. (2009). *Le camp de Natzweiler-Struthof*. Paris, France : Editions du Seuil.

⁶⁹ Wieviorka, A. (2005), *Op. cit.*, p. 116.

⁷⁰ Qui concerne Walter Spitzer, mon premier cas clinique, cf. 1.3 et 9.

⁷¹ Fresnes, Poissy, Riom et bien d'autres : Pedron, P. (1993). *La prison sous Vichy*. Paris, France : Les Editions de l'Atelier – Les Editions ouvrières, coll. Champs pénitentiaires.

⁷² Ils prirent en France les noms les plus divers : camps d'accueil, camps d'internement, camps de séjour, centres de séjour surveillés, camps de prisonniers, cf. Peschanski, D. (2002). *La France des camps : l'internement, 1938-1946*. Paris, France : Gallimard, coll. La Suite des temps. Citons comme exemple le camp de Compiègne qui compte plus de 10 000 prisonniers en 1944, Pilven, P. (2002). *Survivre en camp de concentration. Dora – un monde de pitres tristes*. Paris, France : Editions du Rochet, p. 28.

⁷³ Cas du Vél D'Hiv par exemple, et de façon moins temporaire du camp de transit de Drancy; camps du Pithiviers, de Rivesaltes pour ne citer que les plus célèbres.

⁷⁴ Pilven, P. (2002), *Op. cit.* p. 28-29. Voir aussi l'histoire de l'emprisonnement de Boris Taslitzky, 11.1.

1.2. Histoire synthétique des camps de concentration et d'extermination nazis de 1933 à 1945

Il s'agit dans cette partie de situer rapidement les phases du développement du phénomène concentrationnaire nazi afin de mieux situer dans la clinique de mes sujets les mouvements de l'« Histoire » dans laquelle leur « histoire » singulière a été emportée. Les évolutions des camps d'extermination, et des camps mixtes firent partie intégrante de ce phénomène, c'est pourquoi j'en parle également dans cette partie à titre explicatif.

Les camps de concentration nazis (pas les camps d'extermination en revanche...) eurent des précédents dans l'Histoire. L'expression « camp de concentration » date de la fin du XIX^{ème} siècle et fut utilisée à l'occasion de la 2nde Guerre des Boers⁷⁵ par les Britanniques⁷⁶ qui enfermaient dans des espaces délimités par des barbelés les familles des Boers : l'invention du fil barbelé permettait pour la première fois d'enfermer une grande population dans de grands espaces à un coût très faible.

1.2.1. Les premiers camps 1933-1934

Pour les dirigeants nazis arrivés au pouvoir en 1933, la première tâche était d'assurer l'assise de leur pouvoir sur la population allemande. A la fin de 1933, des centaines de milliers d'opposants au régime ont été ostracisés de diverses manières, des centaines si ce n'est des milliers, furent tués⁷⁷. Un système de détention politique fut mis en place dans les conditions les plus paradoxales : les arrestations par des procédures judiciaires « normales » prirent place aux côtés de procès truqués, lois détournées, jusqu'aux emprisonnements les plus arbitraires sans le moindre jugement. Les prisonniers arrêtés sans motif ont formé la majorité de la population des tous premiers camps construits lorsque les prisons déjà existantes (et souvent agrandies par la suite) furent surpeuplées. Ils furent édifiés dans la plus complète improvisation⁷⁸ et dans les lieux les plus hétéroclites : hôtels, bars, terrains de sport, châteaux abandonnés... Leurs tailles étaient des plus diverses, allant de quelques cellules de torture emprisonnant une poignée de sujets jusqu'aux camps prussiens des Emsland qui contenaient jusqu'à 3000 détenus en septembre 1933⁷⁹. Dans ce contexte, on imagine que les conditions de vie dans ces camps improvisés, leurs organisations, leurs modes de fonctionnement, variaient considérablement. Pour Wierviorka (2005, p. 52-53), c'est Heinrich

⁷⁵ D'après Wormer-Migot (1968, p. 59) Goering a d'ailleurs soutenu à plusieurs reprises que l'idée des camps lui est venue des récits de cette guerre.

⁷⁶ Wierviorka, A. (2005), *Op. cit.*, p. 50.

⁷⁷ D'après Caplan, J., Wachsmann, N., Orth, K., Pingel, F., Fings, K., Wagner, J.-C., ... Marcuse, H. (2010). *Concentration camps in Nazi Germany. The New Histories*. London, England and New York, USA : Routledge, p. 18-20.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 19. Les auteurs précisent que des controverses existent encore sur ce point.

⁷⁹ *Id.*

Himmler, dirigeant de la SS⁸⁰ qui fit triompher sa conception du camp de concentration auprès de Hitler et c'est à Dachau que le premier « véritable » camp de concentration s'ouvre en mars 1933. Cet évènement n'est pas clandestin, Himmler a convoqué la presse : la terreur qui règne dans le camp doit terroriser la population à son tour : c'est une « terreur préventive »⁸¹. Les premiers camps improvisés purent d'ailleurs être construits au beau milieu des villes, au vu et au su de toute la population, ce qui parachevait l'implantation de l'effroi dans l'Allemagne nazie. Decrop (1995, p. 17) affirme ainsi que, même si les controverses sont encore vives, les historiens des camps s'accordent sur **deux objectifs du système concentrationnaire** : établir un régime de terreur, et disposer d'une réserve inépuisable et bon marché de main-d'œuvre pour l'industrie de guerre (ce dernier but apparaissant plus tardivement, cf. *infra*). En octobre 1933, la population concentrationnaire atteint 27 000 personnes pour tomber à 7 000 en février 1934⁸². Il était en ces années-là loin d'être sûr que les camps continueraient à fonctionner⁸³ ...

1.2.2. Formation et coordination, 1934-1937

Cette période consacre une généralisation et une plus grande cohérence du système des camps de concentration. Le 30 juin 1934, la « Nuit des longs couteaux »⁸⁴ marqua le début du déclin de la SA, et consacra le règne de la SS et de Himmler⁸⁵ sur celui-ci. Eicke⁸⁶ met en place un corps professionnel de SS spécialement formés pour les garder en encourageant ces derniers à être sans pitié⁸⁷. Dès lors, les camps qui sont ouverts les uns après les autres le sont par essaimage à la fois des SS et des détenus. A partir de 1934, l'opposition politique a été complètement démantelée en Allemagne et, comme nous l'avons vu dans le paragraphe précédent, le nombre de détenus a chuté de 1933 à 1934⁸⁸, le nombre de camps pareillement : à l'été 1935 il n'y avait que 5 camps de concentration pour environ 4 000 détenus gérés par la SS. Les prisons « classiques » en revanche enfermaient plus de 100 000 détenus (dont environ 23 000 opposants politiques). A titre de comparaison, ce chiffre ne fut atteint dans les camps de concentration qu'à partir de 1943⁸⁹. Ce n'est qu'une fois qu'Hitler ordonna un financement régulier du Reich que les camps de concentration devinrent une structure permanente de l'état

⁸⁰ Schutzstaffel : d'abord garde personnelle de Hitler, puis police du parti, considérée comme le noyau racialement le plus pur de la société nazie.

⁸¹ Selon les termes de Kogon (1946, p. 25).

⁸² Billig, J. (1973). *Les camps de concentration dans l'économie du Reich hitlérien*. Paris, France : P.U.F., p. 20.

⁸³ Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 20.

⁸⁴ Purge sanglante entre le 29 juin et 2 juillet 1934 qui visa, entre autres, à asseoir le pouvoir d'Hitler en écartant les SA (Sturmabteilung, organisation paramilitaire des premiers temps du parti nazi) de l'échiquier politique au profit des SS et de la Gestapo.

⁸⁵ Notamment grâce au contrôle qu'il avait en 1934 de la gestapo : Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 20.

⁸⁶ Premier *Kommandant* de Dachau et nommé en 1934 par Himmler, inspecteur des camps de concentration.

⁸⁷ « La tolérance signifie la faiblesse » selon T. Eicke, cité par Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 20.

⁸⁸ Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 21, les auteurs citent 1243 détenus le 8 août 1934.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 22.

nazi. A partir de 1936, plusieurs camps de la première heure qui n'étaient pas encore sous contrôle SS furent fermés, ou réorganisés. Il n'y avait officiellement que 6 camps de concentration SS en 1936 et à la fin de 1937, dont seuls deux étaient toujours opérationnels (Dachau et Lichtenburg). C'est alors que les formations SS « Tête de mort »⁹⁰ de Eicke élurent domicile dans des garnisons fixes, des casernes, et cités SS qui furent parfois l'occasion de constructions ou d'agrandissements de camps de concentration. Dachau fut entièrement rebâti en 1937/1938, Sachsenhausen achevé en septembre 1936, Buchenwald en juillet 1937. Ces trois grands camps permanents drainèrent la population de divers autres petits camps qui furent alors dissous. D'autres camps leur furent rattachés comme kommandos extérieurs. **Ces nouveaux camps de concentration étaient bien différents :** fondés non plus à la hâte et sans but précis, ils furent construits, sciemment, dans une planification de la terreur, très organisés dans leurs fonctionnements et leurs infrastructures⁹¹. En 1937, la SS contrôle trois grands camps pour les hommes (Dachau, Buchenwald et Sachsenhausen) et le camp de Lichtenburg, réattribué aux femmes à partir de décembre 1937⁹². Caplan et al. (2010, p. 23) s'accordent sur des conditions de vie beaucoup plus homogènes : discipline de fer, humiliations et mauvais traitements systématiques, uniformes de prisonnier avec marquage des différentes catégories de prisonniers⁹³, etc.

1.2.3. L'expansion, 1937-1939

A la fin de juin 1938, les effectifs sont multipliés par 3⁹⁴. Flossenbürg ouvre en mai 1938, Neuengamme en décembre 1938, après la conquête de l'Autriche : Mauthausen en août 1938, Ravensbrück (premier camp de femmes) en mai 1939. Cette augmentation est due principalement aux assauts majeurs de la police nazie sur la criminalité, mais aussi sur différentes catégories d'individus dits « asociaux » dans la terminologie nazie⁹⁵. Le résultat fut une minoration de la part des prisonniers « politiques » dans les camps allemands. Un autre catalyseur de cette augmentation fut les besoins en main d'œuvre : Flossenbürg et Mauthausen⁹⁶ furent construits près de carrières, des briqueteries furent fondées près de Buchenwald et Sachsenhausen... Avec l'expansion du 3^{ème} Reich en 1938-1939 affluèrent les premiers prisonniers étrangers : « politiques » autrichiens, et tchèques. La politique raciale nazie changea également la face des camps. **Les premiers Juifs allemands, furent déportés**

⁹⁰ « Totenkopf » : Unités SS à tête de mort.

⁹¹ Pour une description des infrastructures « type » des camps de concentration, cf. 1.4.3.

⁹² Pendant plusieurs années, il n'y eut que peu de femmes emprisonnées et principalement dans l'établissement pénitentiaire de Moringen, sous la houlette d'un gouverneur civil : Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 23.

⁹³ Pour une description des différentes catégories de prisonniers, cf. 1.4.1.

⁹⁴ Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 23.

⁹⁵ Cf. pour plus d'explications 1.4.1.

⁹⁶ Sur la carrière de Mauthausen voir Bernadac, C. (1974). *Les 186 marches. (Mauthausen 1)*. Paris, France : Editions France-Empire.

dès 1933, et pour la plupart ont été arrêtés en tant qu'opposants politiques. Bien sûr, une fois dans le camp, ils furent des cibles privilégiées des brimades des gardiens. C'est à partir de 1938 que les Juifs furent déportés pour leur seule confession juive, pour la plupart à Buchenwald⁹⁷. La « Nuit de Cristal »⁹⁸ et les arrestations de masse qui suivirent, à partir du 9 novembre 1938, portèrent rapidement la population juive dans les camps (à Buchenwald toujours mais aussi Dachau et Sachsenhausen à partir de cette date) à environ 50 000 personnes⁹⁹ toujours plus torturées. La mortalité dans les camps monta à des niveaux jamais atteints¹⁰⁰ auparavant. Puis, aux débuts de 1939, une fois de plus, les Juifs redevinrent une minorité parmi les détenus du système concentrationnaire.

1.2.4. *La guerre et les massacres de masse, 1939-1941*

A l'entrée en guerre, en 1939, c'est à « une véritable explosion du système concentrationnaire qu'on assiste, avec des ramifications sur l'ensemble du continent. »¹⁰¹ Les premiers buts affichés par le régime ont vite disparu, et c'est la terreur par l'arbitraire qu'il s'agit de faire planer. **Certains historiens, dits « fonctionnalistes », soutiennent que le phénomène concentrationnaire, et surtout génocidaire, soient les produits d'une machine administrative animée d'une intention de destruction diffuse sans que des objectifs précis leur soient assignés.** La machine se serait en quelque sorte « emballée » dans une surenchère de destruction. **D'autres historiens, dits « intentionnalistes », pensent au contraire l'évolution du système concentrationnaire comme un projet d'extermination du régime hitlérien tout à fait construit et précoce**¹⁰². A partir de l'automne 1939, encore plus d'allemands (suspects d'opposition politique, personnes considérées comme socialement inaptes, marginales, dans l'idéologie nazie), et plus de Juifs furent déportés qu'antérieurement. Arrivèrent, par milliers au début de cette période, les prisonniers étrangers : tchèques, vétérans de la guerre civile d'Espagne, le groupe national le plus large étant les polonais¹⁰³. Le nombre total de détenus dans les camps est estimé à 53 000 sujets fin 1940, et augmentera encore en 1941¹⁰⁴. Les

⁹⁷ Où ils constituaient à cette époque environ 30% des détenus : Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 25.

⁹⁸ Cf. le chapitre sur la Shoah et spécialement le 1.3.1.

⁹⁹ Les Juifs constituèrent, brièvement, à ce moment-là et pour la première fois la majorité des détenus des camps de concentration, Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 25.

¹⁰⁰ Il y eut plus de morts à Dachau au cours des 4 mois qui suivirent les rafles de la Nuit de Cristal que depuis la création du camp, 5 ans auparavant. *Ibid.*, p. 26.

¹⁰¹ Decrop, G. (1995). *Op. cit.* p. 18 ; E. Kogon dénombre déjà en 1939 plus de 100 camps de concentration de toutes sortes in Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 35.

¹⁰² Decrop, G. (1995). *Op. cit.*, p. 19. Il est à mon sens intéressant de noter ce clivage dans cette recherche de sens des origines des horreurs concentrationnaires entre une intentionnalité « humaine », planifiée des camps, dont quelques-uns seulement seraient à l'origine, ou un effet quasi-mécanique, et donc sans participation véritablement intentionnelle, consciente, (et peut-être plus acceptable « moralement ») de « décideurs » où il est question d'un « auto-entretien vers le pire » d'un système de destruction forgé par l'être humain sans intentionnalité de tendre vers l'horreur qu'il a été...

¹⁰³ Au seul camp de Dachau, les 10 premiers mois de 1940 virent l'internement de 13 337 d'entre eux. Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 27.

¹⁰⁴ *Id.*

camps existants étant déjà surpeuplés fin 1939, est décidée la construction de 5 nouveaux « camps principaux » : Neuengamme accéda à ce rang le premier au début de 1940. Auschwitz fut le second à devenir officiellement opérationnel en juin 1940, conçu à cette époque dans le but principal d'écraser l'opposition polonaise. En mai 1941 ouvrirent à l'est Gross-Rosen¹⁰⁵ et, en Alsace, Natzweiler. Là encore les considérations économiques influèrent sur les emplacements : ces deux derniers camps furent sciemment construits près de gisements locaux de granit. L'invasion de l'URSS à partir du 22 juin 1941 donna une nouvelle impulsion au système, et radicalisa encore plus le régime nazi. Le rêve de conquête de l'espace vital vers l'est prenait enfin une tournure concrète, et les projets de déportation et/ou d'assassinat de millions d'habitants de ces contrées au profit de l'installation de colons aryens se précisaient... Sur l'impulsion d'Himmler, la SS décida rapidement la construction de deux nouveaux immenses camps de concentration en Europe de l'Est : Lublin¹⁰⁶ et ce qui allait devenir Auschwitz II-Birkenau. Un troisième plus petit vit le jour près de Dantzig, le camp de Stutthof. Ces camps devinrent d'authentiques cimetières pour ces sujets particulièrement haïs par les nazis. Dans les autres camps, **les conditions de (sur)vie empirèrent** également, entraînant une mortalité toujours plus élevée : travaux forcés de plus en plus pénibles, surpopulation et promiscuité intolérables, épidémies galopantes, famines... Rappelons une fois encore les inégalités entre les camps et les sujets : si seuls quelques hommes juifs survivèrent aux camps de concentration où ils étaient enfermés depuis les années de développement des camps, pratiquement toutes les femmes restèrent en vie à cette période à Ravensbrück¹⁰⁷. En marge de ces déploiements, les camps SS participèrent à l'extension des actions d'euthanasie¹⁰⁸.

1.2.5. 1942-1944 : *Economie et extermination*

Au début de 1942, le système concentrationnaire allemand était de 13 camps principaux répartis en Allemagne, et dans toutes les zones occupées par les nazis. L'entrée en guerre fédère l'opinion générale des historiens sur la finalité économique du système. Au tournant de 1942¹⁰⁹, il s'agit de mettre les détenus au service de l'industrie de guerre¹¹⁰. Cette logique économique du système concentrationnaire s'est vite heurtée à son autre logique, exterminionniste, avec la paradoxale « loi d'extermination par le travail », qui aggrava tant

¹⁰⁵ Où a été brièvement interné Walter Spitzer.

¹⁰⁶ Mise en place débutée en octobre 1941.

¹⁰⁷ D'après Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 28.

¹⁰⁸ Avec notamment deux programmes secrets d'extermination de masse : le programme 14f13 qui visait l'élimination des prisonniers malades et/ou épuisés (6000 morts, dont beaucoup de Juifs, déjà « présélectionnés » selon les visions nazies) par le gaz et le programme 14f14 (38 000 morts). Les deux « actions » furent menées selon différentes méthodes et dans différents camps, spécialement Auschwitz par le Zyklon B.

¹⁰⁹ Dès 1941 pour Ternon (1999, p. 98).

¹¹⁰ Les bénéficiaires les plus connues : les entreprises IG Farben et Krupp, mais aussi BMW, MAN, Varta, Volkswagen... d'après Decrop, G. (1995). *Op. cit.* p. 20.

les conditions de vie des détenus que « les gains en termes économiques furent nuls. »¹¹¹ Les dirigeants des camps furent mis en demeure de « faire un geste » pour améliorer les conditions de « vie » et de travail mortifères¹¹²... Sans effet... Face à cette situation, le WVHA¹¹³ ordonna aux commandants d'utiliser tous les moyens possibles pour réduire la mortalité : beaucoup d'historiens¹¹⁴ attestent une baisse relative de cette dernière sur cette période, estimation remise en cause par certains : les conditions de travail se seraient améliorées uniquement pour certains prisonniers privilégiés ou spécialisés et détériorées pour les autres. Les SS falsifiant les statistiques qu'ils transmettaient à leurs supérieurs. En 1943, les deux tiers des prisonniers des camps de concentration étaient utilisés dans l'économie de guerre du IIIème Reich. Les besoins sont énormes, la SS augmenta l'effectif des camps en conséquence. L'afflux de détenus atteint des niveaux jamais égalés les années précédentes : à Buchenwald par exemple, trois fois plus de prisonniers arrivèrent en 1943 qu'en 1942¹¹⁵. Leur provenance : principalement l'Europe de l'Est, prisonniers de guerre de l'Union soviétique, civils hommes et femmes. A l'intérieur de cette enveloppe de l'été 1941 à l'été 1942 la politique nazie d'extermination des Juifs d'Europe était progressivement mise en place¹¹⁶..

1.2.6. Apogée et effondrement, 1944-1945

La fin des camps de concentration, les tous derniers mois particulièrement, marquèrent l'achèvement le plus complet vers l'horreur. En effet, alors que le régime nazi allait vers la défaite, l'univers concentrationnaire s'agrandit encore jusqu'à sa fin. Entre août 1943 et août 1944 le nombre de prisonniers doubla presque, atteignant quasiment les 525 000¹¹⁷, augmentant même jusqu'au début de 1945, les statistiques SS faisant état de 714 211 détenus enregistrés¹¹⁸. Cette augmentation semble à mettre en relation avec la recherche frénétique du régime nazi de travailleurs forcés pour l'industrie. Cet afflux ne fut pas équivalent suivant les camps en raison des avancées des armées alliées, les nazis rassemblant les populations concentrationnaires dans les camps loin des combats au fur et à mesure de l'avancement des fronts est et ouest. Les Juifs, hommes et femmes, formèrent une grande part de ces derniers prisonniers. Ces facteurs modifièrent considérablement les camps de concentration : la hiérarchie concentrationnaire¹¹⁹ s'affaiblit, les camps satellites, et kommandos proliférèrent en Allemagne notamment (quelques 588 nouveaux camps en

¹¹¹ Decrop, G. (1995). *Op. cit.* p. 20.

¹¹² Sur 180 000 prisonniers estimés dans les camps, la moitié d'entre eux mourut entre juillet et novembre 1942 ... D'après Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 30.

¹¹³ Services d'administration et d'économie de la SS, fusion d'anciens services, dirigés par Pohl à partir de 1942.

¹¹⁴ D'après Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 30.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 30.

¹¹⁶ Voir à ce sujet : 1.3.4.

¹¹⁷ D'après Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 32.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 33.

¹¹⁹ Cf. 1.4.2.2.

1944)¹²⁰ dans une recherche désespérée de travailleurs forcés pour l'industrie, l'état, et même la SS¹²¹, le tout dans le chaos le plus complet. Le résultat fut un mouvement global des détenus vers les camps satellites au détriment de la population des camps principaux. Au printemps et à l'automne 1944, les SS fermèrent les camps de Majdanek, Warsaw, Cracow-Plaszów, à l'est, les camps de la Baltique, à l'ouest Herzogenbusch, et Natzweiler furent abandonnés. Une seconde vague de fermetures prit place au début de 1945 : plus de 100 000 détenus d'Auschwitz, Gross-Rosen et Stutthof furent emmenés de force, à pied, sur des camions, dans des trains vers les camps restants situés plus à l'ouest. **Les « Marches de la mort »** clôturèrent ces mouvements au printemps 1945, les SS déplaçant dans une totale déroute les derniers détenus vers les dernières zones occupées par les allemands tant au nord qu'au sud dans des conditions effroyables¹²². Durant les derniers mois de la guerre, la mort domine le système concentrationnaire comme jamais¹²³. En dehors des quelques prisonniers privilégiés¹²⁴, la lutte des détenus contre les fléaux des années précédentes (faim, froid, épuisement, persécutions, humiliations...) s'accroissait. De nouveaux tourments apparurent : marches forcées vers des lieux de travail toujours plus éloignés, ou vers de nouveaux camps, épuisement, surpopulation croissante des camps¹²⁵... Cette escalade dans l'horreur n'empêcha pas, dans un non-sens absolu, les meurtres « habituels » de certains camps, tels Mauthausen ou Ravensbrück, lieux d'expérimentations « médicales », et d'exécution notamment¹²⁶, de se poursuivre... Au cours de cette dernière période 1944-1945, on estime qu'entre un tiers et la moitié les prisonniers détenus à cette époque mourut¹²⁷. Beaucoup périrent également après la fermeture des derniers camps.

1.3. La Shoah : éléments historiques¹²⁸

Si cette recherche ne prétend pas explorer les cas (d'ailleurs rarissimes¹²⁹) de représentations picturales effectuées dans les camps d'extermination, un aperçu historique et

¹²⁰ Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 34.

¹²¹ L'artiste Zoran Music se vit ainsi proposer après son arrestation pour soupçons de résistance et divers interrogatoires « musclés » un poste dans la Waffen-SS en raison de sa haute taille et fut déporté... pour son refus : Clair, J. (2001). *Op. cit.*

¹²² C'est au cours de l'une d'elle que Walter Spitzer s'est échappé.

¹²³ Mauthausen par exemple atteint ainsi d'après Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 35, le taux de mortalité mensuel sans précédent de 12,5% entre janvier et avril 1945 !

¹²⁴ Cf. 1.4.1.

¹²⁵ Qui ajouta aux mauvaises conditions d'« habitation », avec la multiplication des « petits camps » et autres « camps de tente » (cf. 1.4.3), le développement des épidémies.

¹²⁶ Cf. 1.4.12 ; 1.4.13.2 ; 1.4.13.3.

¹²⁷ D'après Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 35.

¹²⁸ Paragraphe élaboré à partir de Bensoussan, G. (1996). *Histoire de la shoah*. Paris, France : PUF, coll. « Que sais-je ? », 1997. ; Hilberg, R. (1988). *Op. cit.* ; Wormer-Migot, O. (1968). *Op. cit.* ; Bensoussan, G., Dreyfus, J.-M., Husson, E., Kotek, J. (2009). *Dictionnaire de la Shoah*. Paris, France : Larousse, coll. A présent. ; Caplan et al. (2010). *Op. cit.* ; et <http://pagesperso-orange.fr/vins.a/Fonctionnement.htm>.

¹²⁹ 3 auteurs seulement sont répertoriés comme ayant dessiné dans ces camps et seulement à Auschwitz sans plus de précision (Léon Delarbre, David Olère et Erwin Olszka), d'après le catalogue FNDIRP. (1995). *Op. cit.*

explicatif de la Shoah est impératif du fait qu'un de mes sujets, Walter Spitzer, est juif et a été directement pris dans les mouvements de ce moment tragique. Il est de plus psychiquement tout à fait différent d'être détenu en camp de concentration, risquer d'être tué, et survivre dans des conditions de « vie » abominables pour ce qu'on pense (cas des communistes par exemple...), pour ce qu'on a fait (cas des résistants par exemple...) ou pour ce qu'on est ou le peuple, l'ethnie auquel on appartient¹³⁰ (cas, dans les camps de concentration, des sujets Juifs ayant échappé aux camps d'extermination...)¹³¹. C'est là d'ailleurs un des aspects du traumatisme extrême que les individus soient aussi différemment frappés psychiquement aux sceaux des réalités extérieures, historiques... La Shoah ne peut être véritablement comprise (si elle peut être comprise...) sans tenir compte des précédentes persécutions, et de l'antisémitisme dont furent victimes les Juifs très tôt dans l'Histoire¹³², les précédents et les contextes historiques. L'arrivée au pouvoir des nazis va ainsi être le départ de l'actualisation d'une idéologie antisémite et raciale¹³³ ancienne. Toutefois, je m'attarderai uniquement ici sur le déroulement de ce processus de 1933 à 1945 dans la mesure où mon sujet Walter Spitzer commença à subir personnellement les conséquences de ce qui allait devenir la Shoah à cette période.

1.3.1. L'exclusion progressive des Juifs de la société allemande, 1933-1939

Dès le 14 juillet 1933, en Allemagne, un arsenal législatif met en place une politique de stérilisation forcée contre les personnes jugées nuisibles. Le régime nazi ne semble pas avoir envisagé d'emblée le meurtre de masse des Juifs, les ouvrages sur la Shoah font plus état d'une progression tragique jusqu'à la Solution Finale. Jusqu'à la guerre, la politique des nazis vise surtout à exclure, et à mettre hors la loi les Juifs. Bensoussan (1996, p. 21) distingue 3 étapes dans cette exclusion : une « **mort civique** » dès 1933, une « **mort politique** » à partir des lois de Nuremberg (1935) puis, enfin, en 1938, une « **mort économique** ». Ces années sont marquées par le début de persécutions plus brutales telles que la « Nuit de Cristal ». C'est aussi le **premier internement massif de Juifs en tant que tels dans les camps de concentration**¹³⁴. Cette aggravation progressive de la vie dans le III^{ème} Reich pour les Juifs

¹³⁰ Quel que soit le critère qui définit cette ethnie : religion commune, langue commune, appartenance à une région démographique, langue...

¹³¹ Ces différentes catégories ne s'excluant pas les unes les autres : on pouvait tout à fait être à la fois Juif et résistant etc.

¹³² Hilberg (1988) et Bensoussan (1996).

¹³³ Si la population juive d'Europe de l'Est a massivement subi l'Holocauste, la théorie raciale nationale-socialiste vise à transformer le monde social et désigne également d'autres populations dont il faut se débarrasser : « malades héréditaires », « criminels irrécupérables et dangereux », Bensoussan, G. (1996). *Op. cit.* p. 20.

¹³⁴ 30 000 hommes arrêtés, 11 000 envoyés à Dachau, 10 000 à Buchenwald, in Bensoussan, G. (1996). *Op. cit.* p. 27 ; et cf. 1.2.3.

s'accompagne de migrations, subies (expulsions), ou consenties sous la terreur (120 000 départs en 1938-1939 après la « Nuit de Cristal »¹³⁵).

1.3.2. 1939 à 1941 : une politique chaotique à l'égard des Juifs

Dans le Reich qui s'étend, les Juifs vont être progressivement « étranglés » par une politique d'exclusion dans un « mélange de rationalité bureaucratique et d'improvisation constante »¹³⁶ : restrictions sur la nourriture, confiscations, restrictions de déplacement, puis interdiction des transports en commun (septembre 1941). Le port de l'étoile jaune devient obligatoire à cette même date pour tout Juif de plus de 6 ans. Au même moment, une interdiction historiquement significative apparaît : interdiction aux Juifs de quitter leur commune de résidence. Un mois plus tard, l'Europe allemande est définitivement fermée à l'émigration juive. Les mécanismes de la Shoah, mis en évidence par Hilberg (1988) : d'abord définition juridique du « Juif », puis concentration des Juifs dans des ghettos, ensuite déportation de cette population vers des camps puis enfin extermination se met lentement en place. Pourtant, à plusieurs reprises des solutions alternatives sont proposées¹³⁷. Dès 1939, les ghettos apparaissent, officiellement pour enrayer le typhus, le choléra, la lèpre... et éradiquer le marché noir, officieusement pour faire jouer la « sélection naturelle » par la faim, l'épuisement et l'épidémie¹³⁸. L'« Aktion T4 » qui démarre en 1939 en Pologne va devenir le modèle, la matrice pour le meurtre de masse. Elle consiste en l'euthanasie progressivement organisée des personnes jugées « inutiles »¹³⁹. Pour la première fois sont utilisées des chambres à gaz¹⁴⁰, maquillées en salles de douche. Elles sont présentées comme un moyen « moins voyant » de tuer, et reprises comme moyen d'extermination avec le camion à gaz, la chambre à gaz fixe au monoxyde de carbone, et la chambre à gaz utilisant du zyklon B¹⁴¹ à Auschwitz le 3 septembre 1941 pour la première fois¹⁴².

1.3.3. Première phase du génocide : « la Shoah par balles »¹⁴³ été 1941

Les *Einsatzgruppen* (traduction littérale : « groupes d'intervention ») sont créés. Ce sont des commandos armés qui, à l'arrière de l'armée allemande combattant sur le front russe, sont

¹³⁵ Bensoussan, G. (1996). *Op. cit.*, p. 29.

¹³⁶ *Ibid.* p. 30.

¹³⁷ Le Projet Nizko par exemple propose une expulsion en masse des Juifs des régions germanophones vers le district de Lublin de Heydrich. Une idée de Himmler, faire émigrer les Juifs vers l'Afrique ou une autre colonie, est reprise par Eichmann qui étudie l'émigration sur 4 ans des Juifs vers l'île de Madagascar. La Solution Finale semble encore loin.

¹³⁸ Ce seront Lodz, Varsovie en octobre 1940, Cracovie, Lublin, Lwow...

¹³⁹ Malades mentaux, handicapés profonds enfants puis adultes... : « vies indignes d'être vécues » selon la terminologie nazie, in Bensoussan, G. (dir.) et coll. (2009), p. 215.

¹⁴⁰ Fonctionnant alors au monoxyde de carbone.

¹⁴¹ Gaz pesticide puissant à base d'acide cyanhydrique permettant une extermination massive pour un dosage minime : 1 kg pour 2000 personnes environ : in Bensoussan, G. (dir.) et coll. (2009), p. 534.

¹⁴² Bensoussan, G. (dir.) et coll. (2009), p. 56-57 et cf. *infra*.

¹⁴³ Expression du père P. Desbois qui désigne la partie du génocide des Juifs qui s'est déroulée hors des centres d'extermination situés sur le territoire polonais, in Bensoussan, G. (dir.) et coll. (2009), p. 497.

chargés de l'assassinat systématique de tous les Juifs et commissaires politiques communistes de l'URSS. Les massacres prennent vite un caractère massif et organisé. Ces actions deviennent les « opérations mobiles de tuerie » de Hilberg (1988). Opérant jusqu'à la fin de 1942, le bilan des *Einsatzgruppen* se monterait à 1 300 000 victimes juives¹⁴⁴. La « Shoah par balles » ne s'arrêtera pas là pour autant et continuera de façon moins systématisée, et organisée jusqu'en 1945. Certains auteurs estiment qu'elle provoquera à elle seule la mort de 2 000 000 de Juifs¹⁴⁵.

1.3.4. 1942-1945 : la Solution Finale

Le 20 janvier 1942, la « Conférence » de Wannsee (Berlin) organise, planifie la « **Solution finale** ». Les premiers assassinats par le gaz (gaz d'échappement) avaient déjà débuté (le 3 décembre à Auschwitz, le 7 décembre 1941 dans les camions de Chelmno). Le processus bureaucratique de **destruction du peuple juif** va commencer, et se dérouler **en quatre étapes : désignation des victimes, confiscation des biens, concentration dans les ghettos et déportation vers les 6 centres de mise à mort déjà cités**¹⁴⁶. En fonctionnement de décembre 1941 à novembre 1944, situés en Pologne pour la plupart, les camps d'extermination furent progressivement libérés par l'avancée des alliés. L'assassinat par gazage se produisit toutefois dans certains camps de concentration¹⁴⁷ mais il fut avant tout effectué dans les camps d'extermination. Parmi ces six camps, quatre furent exclusivement des camps d'extermination, et servirent à tuer en priorité les Juifs de Pologne. Chelmno (environ 150 000 victimes), Belzec (550 000), Sobibor (200 000) et Treblinka (750 000), sont les quatre camps créés dans le cadre de l'«Aktion Reinhard»¹⁴⁸. Les victimes furent tuées dans des salles de douches factices à l'aide des gaz d'échappement produits par de gros moteurs Diesel. Les deux derniers camps, Maïdanek et Auschwitz, furent à la fois des camps de concentration et des camps d'extermination. La sélection pour le travail, qui ne concernait qu'une petite partie des arrivants, équivalait de toute façon à une extermination différée. Les estimations concernant le total des victimes juives de la Shoah s'échelonnent entre 5 et 6 millions de morts suivant les historiens. Les camps d'extermination furent responsables de la mort de près de 3 millions de personnes, et plus d'1 million d'autres personnes juives succombèrent aux privations, et maladies que leur valut l'enfermement dans les ghettos, et les autres camps de

¹⁴⁴ Hilberg, R. (1988). *Op. cit.* p. 832.

¹⁴⁵ Bensoussan, G. (dir.) et coll. (2009), p. 498.

¹⁴⁶ Cités au chapitre 1.1 ; Hilberg, R. (1988). *Op. cit.* p. 756.

¹⁴⁷ Cf. 1.1.

¹⁴⁸ L'« Aktion Reinhard » est l'application aux Juifs du procédé de l'« Aktion T4 », réservé jusqu'ici aux malades mentaux (cf. *supra*) à l'automne 1941 à Chelmno, Belzec, Treblinka et Sobibor sur l'idée d'Himmler à l'automne 1941, Bensoussan, G. (1996). *Op. cit.* p. 59.

concentration. Le résultat fut la disparition de la plus grande partie des juifs d'Europe de l'Est, et notamment de près de 3 millions de juifs polonais¹⁴⁹.

1.4. Conditions de « vie », fonctionnement des camps de concentration nazis de 1939 à 1945

Dans le cadre du traumatisme extrême, comme je pose l'hypothèse¹⁵⁰ qu'**il faut prendre en compte comme cliniquement significative la réalité du contexte historique et environnemental tant pour le traumatisme que pour l'autoconservation du sujet**, cette partie prend une importance particulière. Il s'agit de décrire **le fonctionnement, les conditions de vie, les lieux, les plus généralement rencontrés** dans un « camp de concentration » (expression prise dès maintenant et pour tout le reste de ce travail au sens strict)¹⁵¹ pour mieux comprendre l'impact de cette réalité sur le psychisme des sujets, et le fonctionnement psychique de survie qui peut s'y mettre en place dans l'articulation avec cette même réalité extrême. Certains auteurs, hormis les différences évidentes entre un camp d'extermination « pur » et un camp de concentration « pur »¹⁵², considèrent que les camps de concentration avaient, sur cette période 1939-1945 (et même avant pour certains)¹⁵³, un fonctionnement, et des conditions de « vie » globalement semblables¹⁵⁴, qui, de plus, évoluèrent dans un sens relativement homogène. J'irai dans le même sens pour faciliter, et condenser mon propos. Quelques retours en arrière jusqu'en 1933, date de création des premiers camps, éclaireront çà et là divers paragraphes. Il est toutefois fondamental de garder à l'esprit que des différences importantes ont pu exister sur des points précis (fonctionnement, infrastructures, types de détenus...) entre ces camps¹⁵⁵, entre les différentes périodes des camps, et à l'intérieur même de ces camps¹⁵⁶ et que, naturellement, plus l'analyse est poussée, et détaillée, plus apparaissent les divergences. Ainsi déjà, historiquement, les camps avaient été classifiés par les SS selon trois niveaux de rigueur, I : le plus souple (Dachau, Auschwitz)

¹⁴⁹ Ces derniers chiffres émis par Gutman cité dans Bensoussan, G. (dir.) et coll. (2009), Dictionnaire de la Shoah, Paris, Larousse, à présent, p. 137.

¹⁵⁰ Cf. mes hypothèses aux chapitres 5 et 6.

¹⁵¹ Voir 1.1 pour une définition.

¹⁵² *Id.*

¹⁵³ Wormer-Migot (1968, p. 237) : « Ainsi, l'administration, le régime des camps, les horaires, la discipline, la nourriture, etc., les conditions de vie et de mort sont uniformes dans tous les grands complexes concentrationnaires, leur internationalisation à partir de la 2nde guerre mondiale ayant surtout modifié les rapports de force entre supérieurs et les diverses catégories d'esclaves. »

¹⁵⁴ Wiewiorka, A. (2005). *Op. cit.* p. 53. Il existe : « Au-delà des règlements, une sorte de « culture » commune, avec un vocabulaire spécifique dont usent les Häftlinge dans tous les camps, ceux du vieux Reich ou ceux situés dans des zones annexées par conquête à l'Allemagne nazie [...] »

¹⁵⁵ Rousset (1965, p. 50) insiste : « Les camps ne sont pas tous identiques ou équivalents. L'univers concentrationnaire s'organise sur des plans différents. » Pour lui, Buchenwald, Neuengamme, Sachsenhausen, Dachau, sont des types de camps « normaux », néanmoins semblables, il fait la distinction que j'ai déjà relevée avec les « camps de représailles » contre les Juifs, tel Auschwitz où le but est « la destruction et la torture industrialisée sur une grande échelle ». p. 53-55.

¹⁵⁶ Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 29, p. 33-35.

jusqu'au niveau III, le plus dur (Mathausen)¹⁵⁷. Certains historiens assurent toutefois que « There was no typical concentration camp in the Third Reich. [...] No two camps were the same. »¹⁵⁸

En réalité, « la façon dont on vivait dans les camps, soit que la situation y fut véritablement monstrueuse ou simplement barbare dans son ensemble, tout cela dépendait d'une bonne douzaine de facteurs autres que les principes de répartition des hommes. »¹⁵⁹ De la même manière, au niveau individuel, des différences sont notables suivant les kommandos d'affectation, la place dans la hiérarchie concentrationnaire, et bien d'autres facteurs. Le camp de femmes¹⁶⁰ de Ravensbrück, par exemple, mériterait une place à part avec « une différence incommensurable »¹⁶¹ entre la première période et les mois précédant la libération, les conditions de vie ne cessant de se dégrader du début à la fin du camp¹⁶². L'expression consacrée « l'enfer des femmes » s'applique essentiellement aux deux dernières années d'existence de ce camp¹⁶³. Je m'en tiendrai donc, exceptionnellement, concernant ce dernier camp, qu'aux considérations générales valables sur cette période.

1.4.1. *La population des camps*

Les détenus du camp de concentration sont des « détenus de sécurité » : des *Häftlings*. Les premiers témoins des camps se désignent sous ce nom¹⁶⁴. Le terme de « déporté » est aujourd'hui accepté en français pour désigner celui qui a été déporté, et interné dans un camp de concentration. Le mot « Stücke » (pièce, morceau) est couramment utilisé par les SS.¹⁶⁵ Que ce soit sous le vocable d'*Häftlings*, de déporté(e)s, d'interné(e)s, de détenu(e), de prisonnier(e), la plupart des auteurs, historiens, témoins ou autres s'accordent pour insister sur la **diversité extrême de la population enfermée dans les camps de concentration**, et sur le flou (déjà visible dans les termes disponibles en français ci-dessus) des catégories « officielles ». Chaque camp est à ce titre : « une maison de fous ! »¹⁶⁶ Aux premiers temps des camps, les allemands ont répugné à mélanger les détenus, en majorité communistes, socialistes ou droits communs, aux Juif. Les camps de concentration, avec l'arrivée de la

¹⁵⁷ Wormer-Migot (1968, p. 152), sans que d'ailleurs cette classification soit pertinente en ce qui concerne les variations dans les conditions de vie et même loin de là...

¹⁵⁸ « Il n'y a pas eu de camp de concentration typique dans le troisième Reich. Aucun camp n'était identique à un autre. » in Caplan et al. (2010). *Op. cit.* p. 17.

¹⁵⁹ Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 34 et Wormer-Migot (1968, p. 152), en réalité la vie dans certains blocks de Buchenwald égalera selon eux en horreur à certaines périodes celle de Mathausen ou d'Auschwitz II.

¹⁶⁰ Jusqu'à 1941, il y eut également un petit camp d'homme créé cette année-là, in Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 49.

¹⁶¹ G. Tillion citée dans Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 15.

¹⁶² Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 171.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 16. De 1943 à 1945, soit la période de détention de Jeannette L'Herminier, cf. 10.

¹⁶⁴ Citons Primo Levi dès la p. 27 de *Si c'est un homme* in Levi, P. (1958). *Si c'est un homme*. Paris, France : Julliard, 1987.

¹⁶⁵ Pilven, P. (2002). *Op. cit.* p. 33 et p. 59.

¹⁶⁶ Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 29, p. 43.

guerre, sont pourtant rapidement devenus des tours de Babel où les mélanges de population de toutes langues, religions, origines étaient la règle : pas moins de **21 nationalités**¹⁶⁷ sont représentées dans les camps pendant la seconde guerre mondiale. L'attitude des SS vis-à-vis des différentes nationalités est finalement beaucoup plus variable selon les catégories d'internés¹⁶⁸, les rapports de force entre les différents clans, les capacités physiques individuelles particulières de certains prisonniers¹⁶⁹ que sur un particularisme national hormis la **distinction fondamentale pour eux entre Juifs et non-Juifs**¹⁷⁰. Concernant le sexe des déporté(e)s, la répartition des femmes se faisait théoriquement selon la règle suivante : les occidentales juives¹⁷¹ furent déportées à Auschwitz¹⁷², les occidentales non-juives à Ravensbrück¹⁷³, du moins à partir du printemps 1939¹⁷⁴. En réalité il y eut beaucoup d'exceptions, surtout au début du développement du système concentrationnaire, pendant laquelle les femmes furent relativement épargnées¹⁷⁵ par rapport aux hommes¹⁷⁶. L'internement se faisait dans les prisons, des camps de femmes se construisaient en marge des camps d'hommes préexistants... Il n'y a d'ailleurs pas de règlement spécifique pour les camps de femme, hormis, comme chez les hommes, pour les degrés supérieurs de la hiérarchie détenue¹⁷⁷. Le système des « triangles » (cf. *infra*) fut à peu de choses près semblable à celui des autres camps, avec le même flou entre les catégories de détenues¹⁷⁸. Quant à l'âge, aucune règle écrite pour la Solution Finale, les enfants faisant partie des « races » à exterminer subissaient le sort de leurs familles. **Concernant les enfants et les adolescents dans les camps de concentration**, selon Kogon (1946, p. 294-296), un grand nombre d'enfants y ont été jetés, avec ou sans leurs parents¹⁷⁹. Pour ce qui est des naissances au camp, elles n'étaient, pour leur part, pas prévues et se sont produites généralement quand la grossesse de la future détenue était encore peu visible ou bien cachée¹⁸⁰... Les nouveaux-nés ne survivaient que

¹⁶⁷ Jusqu'à 30 à Buchenwald selon Kogon (1946, p. 308).

¹⁶⁸ Cf. *infra* la question de la hiérarchie concentrationnaire dans l'organisation interne.

¹⁶⁹ Les détenus soviétiques, particulièrement haïs en tant que communistes, étaient aussi très « recherchés » pour leur résistance physique pour les expérimentations médicales nazies dans les camps, cf. Bernadac, C. (1967). *Les médecins maudits*. Paris, France : Editions Michel Lafon, 1996.

¹⁷⁰ Wormer-Migot (1968, p. 431 et 433).

¹⁷¹ Sauf un seul convoi politique pendant la 2nde guerre mondiale.

¹⁷² Où il y eut une section de femmes au camp central, in Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 324-337.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 215.

¹⁷⁴ Strebel (2005, p. 99) : 1^{er} convoi de détenues le 18 mai 1939.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 31.

¹⁷⁶ Strebel pense d'ailleurs que le système concentrationnaire était prioritairement destiné aux hommes, in Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 185.

¹⁷⁷ Wormer-Migot (1968, p. 456).

¹⁷⁸ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 108.

¹⁷⁹ Ses chiffres : 15% des mineurs internés avaient moins de douze ans, 85% d'entre eux avaient entre 12 et 18 ans.

¹⁸⁰ Amicale de Ravensbrück (AR) et Association des Déportées et Internées de la Résistance (ADIR). (1965). *Les Françaises à Ravensbrück*. Paris, France : Gallimard, p. 202.

dans des circonstances exceptionnelles¹⁸¹. Dans tous les cas, il n'y avait aucune limite d'âge supérieure dans les camps. Pour Wormer-Migot (1968, p. 463 et p 471), **la distinction essentielle est celle des politiques et des droits communs.** En effet, les détenus sont classés principalement entre les premiers, affublés d'un signe distinctif, souvent un triangle, de couleur rouge qui ont porté une atteinte « politique » à la nation allemande, et les seconds, les droits communs, qui ont porté atteinte moralement, physiquement ou matériellement à la population allemande sans que soit tenue compte de la gravité des délits, affublés de la couleur verte. Kogon (1946, p. 39) distingue également les « asociaux » qui regroupent de façon très hétéroclite vagabonds, braconniers, sans-abris... Le qualificatif « politique » s'appliquait à tant de personnes dans le IIIème Reich qu'il est également fort difficile d'y retrouver une certaine homogénéité¹⁸². Rousset (1965, p. 59-60) relève également cette hétérogénéité chez les « verts ». L'utilisation des couleurs pour distinguer les catégories de détenus est généralisée dans tous les camps, et fut identique à quelques nuances près : vert pour les droits communs, violets pour les *Bibelforscher*¹⁸³, rose pour les homosexuels¹⁸⁴, jaune pour les Juifs... Des numéros de matricule sont attribués à chaque détenu, ils sont simplement, pour la plupart, le numéro d'ordre d'arrivée au camp du sujet¹⁸⁵. Les prisonniers qui avaient des petits numéros étaient repérés comme des anciens, et jouissaient à ce titre d'un certain respect du fait de leur ancienneté dans le camp. A noter que c'est dans le seul camp d'Auschwitz (et ses camps annexes¹⁸⁶) que cette immatriculation est tatouée, elle était ailleurs inscrite sur des pièces de tissu cousues sur la veste ou le pantalon¹⁸⁷. **Une catégorie de détenus à part : les N.N. (Nacht und Nebel)¹⁸⁸** étaient les adversaires considérés comme les plus dangereux pour le Reich¹⁸⁹, uniquement en provenance des pays occidentaux. Certains auteurs¹⁹⁰ pensent qu'il est difficile de caractériser de façon uniforme la condition des prisonniers N.N. tant leurs parcours sont différents, d'autres affirment au contraire qu'ils subirent des conditions de vie encore pires que celles des autres déportés, et une mortalité

¹⁸¹ Strebel (2005, p. 244-252), quelques cas à Ravensbrück.

¹⁸² Les étrangers qui arrivèrent au début de la guerre étaient, par exemple, systématiquement des « politiques », Kogon (1946, p. 40).

¹⁸³ Témoins de Jéhovah.

¹⁸⁴ Catégorie également très hétérogène selon Kogon (1946, p. 41). Elle était sévèrement réprimée (60% environ de morts selon Harry Oosterhuis) par le régime même si leur persécution n'était pas systématique, cité en note de bas de page par Decrop, G. (1995). In Hoess, R. (1959). *Op. cit.* p. 118.

¹⁸⁵ Durand note toutefois l'approximation de certaines séries de matricules, in Durand, P. (1991). *La résistance des français à Buchenwald et à Dora*. Paris, France : Messidor, p. 63.

¹⁸⁶ Levi, P. (1986). *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*. Paris, France : Gallimard, coll. Arcades n°15, 1989, p. 117.

¹⁸⁷ Wieviorka (2005, p. 175).

¹⁸⁸ « Nuit et Brouillard », tous les déportés ont pu être confondus avec cette catégorie très spécifique de détenus.

¹⁸⁹ Sujets « coupables » d'espionnage, de sabotage, de menées communistes, d'aide à la Résistance etc.

¹⁹⁰ Caudron, G. et Le Rolland, P., in Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP), Union Nationale des Associations de Déportés Internés et Familles de disparus (UNADIF), Fillaire, B. (1997). *Jusqu'au bout de la résistance*. Paris, France : Stock, p. 438.

massive, notamment dans le camp de Natzweiler¹⁹¹. **Le plus important à relever est qu'il n'y eut jamais de camp ne contenant de détenus d'une seule catégorie**, afin de diviser pour mieux régner¹⁹², empêcher la communication¹⁹³, enflammer « les antagonismes inévitables entre les différentes populations de détenus »¹⁹⁴, ce que confirme Hoess lui-même (1959, p. 148)... Cette situation aboutissait à des dominations dans la hiérarchie concentrationnaire de telle ou telle catégorie : notamment les « politiques » en rouge, qui alternaient souvent avec les « verts » : les criminels. Ces considérations montrent à quel point, dans ce mélange de populations, de grades hiérarchiques, de points de vue politiques, de voleurs potentiels, « la méfiance dans les rapports entre détenus cloisonnait très strictement les échanges de vue »¹⁹⁵. Chacun pouvait être « désespérément et féroce ment seul »¹⁹⁶ devant la règle de l'endroit qui était de penser d'abord à soi-même¹⁹⁷, sans le soutien d'un groupe auquel il appartenait, qu'il soit politique, résistant, national, de travail... Les difficultés s'ajoutent quand on considère la multiplicité des langues. « Savoir l'allemand, c'était la vie »¹⁹⁸.

1.4.2. *L'organisation des camps de concentration*¹⁹⁹

1.4.2.1. *L'organisation SS*

Chaque camp était dirigé par un groupe très restreint de SS « tête de mort », affectés constamment aux bureaux de commandement qui se servaient des détenus, et des conflits entre factions, par l'intermédiaire de mouchards, pour maintenir une domination sur le camp²⁰⁰. A la tête du camp était placé le **Kommandant**, son grade n'était pas nécessairement très élevé, des petits camps étaient même dirigés par des sous-officiers SS. Il avait pleins pouvoirs sur le camp. **Un chef administratif dépendant de la Kommandantur**²⁰¹ réglait les questions économiques : bien des choses dépendaient de ses faveurs... Le camp des détenus proprement dit était placé sous le commandement des **Lagerführers**²⁰² dont le nombre pouvait aller jusqu'à trois. Ils se relayaient chaque jour dans la direction du camp de

¹⁹¹ Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 266.

¹⁹² Selon *ibid.* p. 44.

¹⁹³ FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 131.

¹⁹⁴ Pilven, P. (2002). *Op. cit.* p. 86.

¹⁹⁵ Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 85.

¹⁹⁶ Levi, P. (1958). *Op. cit.* p. 94.

¹⁹⁷ Levi, P. (1986). *Op. cit.* p. 77.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 90. Primo Levi alla jusqu'à payer des cours d'allemand à un Alsacien avec ses rations de pain. *Ibid.*, p. 95.

¹⁹⁹ Principalement établie à partir de Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 57-69.

²⁰⁰ Kogon (1946, p. 45).

²⁰¹ « Commandement » en français, est le nom donné par l'armée allemande, au cours des deux guerres mondiales, à un commandement militaire local dans un territoire qu'elle occupe, le mot désigne à la fois les services de commandement, le bâtiment où ils sont regroupés et le territoire concerné.

²⁰² « Chefs de camp ».

prisonniers sous contrôle de la Kommandantur. En pratique, ils pouvaient disposer comme ils l'entendaient des détenus. Un ou deux **chefs inspecteurs**²⁰³ assuraient la liaison entre la direction du camp et le camp même, avec, sous leurs ordres, l'aide de sinistres personnages présents dans maints témoignages : les **Blocksführers**²⁰⁴ qui commandaient chacun un block d'habitation. Pouvant venir dans les blocks, quand il leur plaisait, ils ont terrorisé des milliers de détenus. Egaleme nt très redoutés, **les chefs de kommando** étaient chargés de la surveillance des équipes de travail : ils pouvaient placer n'importe quel détenu dans des conditions de travail ou des kommandos qui pouvaient lui coûter la vie... Concernant le rapport aux détenus des SS, de façon générale pour Kogon (1946, p. 61) : « l'attitude des hommes de garde dépendait entièrement de ce qu'était leur commandant. » Wormer-Migot (1968, p. 364) complète en rappelant qu'« on ne peut toujours distinguer du reste la part de sadisme et celle d'inconscience, d'inorganisation, qui entre dans le régime concentrationnaire. »²⁰⁵ Hoess²⁰⁶ lui-même distingue dans son autobiographie (1959, p. 89-91) trois catégories de gardiens, ce quelque soit le lieu d'emprisonnement, prison ou camp de concentration : les « méchants, les mauvais, les perfides » qui considèrent le prisonnier comme un objet à sadiser ; les « indifférents », qui en forment la majorité, et font leur devoir parce que c'est indispensable, qui considèrent aussi les détenus comme des objets, mais s'en tiennent au règlement ; et enfin les « gens bienveillants de nature, dotés d'un bon cœur et capables de pitié et de sympathie pour les souffrances d'autrui. » Il n'en reste pas moins que dans leur immense majorité, le häftling est dans une sujétion absolue au bon vouloir du SS : « Le SS peut tout se permettre et il ne s'en prive pas »²⁰⁷. Soulignons dès à présent que si ce camp fut globalement organisé comme les camps de concentration d'hommes²⁰⁸, **une particularité de Ravensbrück** réside dans le fait qu'aux échelons inférieurs de la hiérarchie, notamment la surveillance (y compris des kommandos), on ne trouve, presque exclusivement, que des femmes « membres de l'escorte féminine SS », assistées souvent de chiens de garde²⁰⁹. Pour conclure, « l'intimité du camp est faite de cette bureaucratie dirigeante, des passions qui la traversent, des intrigues pour le pouvoir, des aventures de son personnel supérieur dans le réseau compliqué des combinaisons SS. Il en résulte corruption et violences pour le commun des concentrationnaires, exaspération des appétits et des haines,

²⁰³ *Rapportführer.*

²⁰⁴ Chefs de block.

²⁰⁵ Wormer-Migot (1968, p. 364).

²⁰⁶ Kommandant du camp mixte d'Auschwitz de 1940 à 1943 mais aussi ancien officier de deux camps de concentration.

²⁰⁷ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 17.

²⁰⁸ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 49.

²⁰⁹ Les chiens de garde firent partie intégrante du concept de surveillance de Ravensbrück bien avant les autres camps et furent les outils de bien des terreurs, de bien des morsures et de bien des mortes sous le contrôle des *Hundeführerinnen* (maîtres-chiens) qui faisaient partie intégrante des équipes de surveillances, in *ibid.*, p. 82.

approfondissement des dissensions nationales et personnelles, aggravation sinistre des conditions de vie. »²¹⁰

1.4.2.2. *L'organisation interne des camps de concentration*

Il s'agit de l'organisation du côté des prisonniers qui, et c'est une particularité des camps de concentration, est particulièrement complexe. Elle rend difficile pour ne pas dire impossible d'établir un clivage strict entre les bourreaux SS d'un côté, et les victimes déportées de l'autre. Il existait en effet toute une hiérarchie concentrationnaire fondée sur le principe de l'administration du camp par les détenus. Cette hiérarchie était d'ailleurs généralement une sorte de miroir de la hiérarchie SS, en face d'une fonction SS correspondait un détenu qui exerçait cette fonction dans le camp et qui était responsable devant le premier. A la tête de ce doublon hiérarchique se trouvait **le doyen du camp**²¹¹. Choisi par la SS mais aussi, dans de nombreux camps, proposé par les détenus, il y eut jusqu'à trois sujets à ce poste suite à l'extension du système concentrationnaire. Il était le représentant responsable du camp devant la SS, laquelle s'adressait à lui lorsqu'elle avait un ordre à donner. Ce poste-clé pouvait tout à la fois signifier la catastrophe ou un adoucissement des conditions de « vie » pour les prisonniers suivant son occupant. A l'inspecteur du camp²¹² correspondait dans le camp **le Schreibstube**²¹³. Placé uniquement de temps à autre sous la surveillance d'un SS, il réglait toute l'administration interne du camp : fichiers, listes d'appel, affectations dans les blocks, distributions de vivres... On imagine l'importance énorme du Schreibstube qui sauva et/ou condamna des milliers de personnes suivant les détenus qui y officiaient. Entre **le chef du service du travail**²¹⁴, et les détenus, on trouve « **la Statistique du travail** ». Elle possédait les fiches par profession des prisonniers, et les heures de travail. Son importance augmenta lors du développement tentaculaire des kommandos extérieurs des camps, et elle influa aussi beaucoup sur le sort des prisonniers. Elle pouvait par exemple envoyer un détenu dont la vie était menacée dans le camp principal, dans un kommando extérieur, en supprimer un de la liste d'un kommando d'extermination par le travail ou l'inverse... Responsables devant le chef de block SS de tout ce qui se passait dans le block, **les Blockälteste**²¹⁵ étaient proposés par le doyen du camp à l'acceptation de la direction. Ils étaient accompagnés de deux ou trois seconds, **les Studendienstes**²¹⁶, soumis à l'acceptation du doyen du camp uniquement, et chargés de maintenir l'ordre dans le block ainsi que de distribuer les rations

²¹⁰ Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 100-101.

²¹¹ *Lagerälteste.*

²¹² Cf. chapitre *supra*.

²¹³ « Secrétariat ».

²¹⁴ Cf. chapitre *supra*.

²¹⁵ « Doyens de block ».

²¹⁶ « Services de chambrée ».

alimentaires. Selon l'occupation par des sujets plus ou moins tyranniques, sadiques ou justes et bienveillants avec les détenus des baraquements, les conditions de vie des blocks pouvaient s'adoucir ou se durcir. Rôles classiquement plus célèbres, heureusement ou tristement, dans la hiérarchie concentrationnaire, **les kapos**²¹⁷ furent institués plus tardivement dans les camps. Ces détenus, responsables devant le chef SS du kommando (toujours selon ce « principe d'une hiérarchie miroir »²¹⁸) étaient placés par le chef du service du travail²¹⁹. Ils avaient à leurs côtés **des contremaîtres** qui remplissaient bien plus un rôle de surveillant. Là aussi, selon les personnalités, les situations, « les triangles »²²⁰, ces derniers rouages de l'organisation du camp, furent parmi les plus craints²²¹, parmi les plus grands tortionnaires des détenus²²², ou parmi les figures les plus positives du camp avec toutes les nuances qu'on peut imaginer entre ces deux extrêmes. Si les kapos, ou le doyen, frappent, c'est uniquement par délégation du pouvoir du SS, qui n'agit lui-même que sur ordre plus ou moins tacite du Kommandant du camp, responsable à la fois devant Pohl et Kaltenbrunner : les ordres viennent du plus haut niveau, les coups du plus bas. Le SS n'est donc pas directement responsable même si l'ordre lui impose de déléguer ses pouvoirs²²³, l'appareil SS est même « tout extérieur au camp » et se cantonne dans un rôle de direction et de contrôle, la gestion du camp est remise aux détenus²²⁴. Il en fut de même à Ravensbrück, dans les grandes lignes, à ceci près que le système de la hiérarchie détenue mit plus de temps à s'organiser que dans les camps d'hommes²²⁵. Cette organisation avait pour conséquence notable l'absence d'une frontière réelle (et psychique) entre victimes et persécuteurs²²⁶.

1.4.3. *L'aménagement général spatial d'un camp de concentration*²²⁷

La majorité des camps de concentration est située en Pologne, dans des endroits isolés²²⁸, mais à proximité des villes relativement importantes. Les camps devaient être entièrement

²¹⁷ De l'italien, « *il capo* », « la tête », « le chef ».

²¹⁸ L'expression est de moi.

²¹⁹ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 30.

²²⁰ Antelme, R. (1947). *L'espèce humaine*. Paris, France : Gallimard, 1957, p. 133 : « Pour ces droits communs allemands, la qualité de kapo – qui pour un politique devait surtout comporter des responsabilités à l'égard des camarades détenus [...] n'était que le moyen de quitter le rayé, de puiser à volonté dans les rations des détenus, de devenir eux-mêmes, au camp, des hommes d'une nature différente de celle des détenus, d'acquiescer, grâce à la confiance absolue des S.S., le pouvoir absolu. »

²²¹ Balachowski : « Aucune possibilité de révolte contre le kapo car à la moindre tentative c'était l'exécution qui était non seulement tolérée mais approuvée par les S.S. », in *Paroles de déportés. Témoignages et rapports officiels* (2009). Paris, France : Bartillat, coll. Omnia, p. 53.

²²² « Car certains chefs ou kapos étaient des fous dangereux et sadiques. » in Pilven (2002, p. 91).

²²³ Wormer-Migot (1968, p. 277).

²²⁴ Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 103.

²²⁵ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 214-227.

²²⁶ Levi, P. (1986). *Op. cit.* p.42 : « C'est une zone grise, aux contours mal définis, qui sépare et relie à la fois les deux camps des maîtres et des esclaves. Elle possède une structure interne incroyablement compliquée, et accueille en elle ce qui suffit pour confondre notre besoin de juger. »

²²⁷ Chapitre établi à partir de Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 47-55.

coupés du monde extérieur à partir d'une certaine époque, mais la SS devait avoir à sa disposition les sources de revenus, et les agréments des villes. La production SS des camps étant autonome, on ne tenait pas compte des moyens de communication ou des emplacements d'usines préexistantes : s'il était nécessaire, étaient créés les kommandos internes ou externes²²⁹. Chaque camp était une étendue de terrain délimité au départ²³⁰ pour contenir les SS et de 10 000 à 20 000 détenus, entassés dans la plus petite partie prévue. **Trois zones principales** : le camp proprement dit, à l'intérieur des barbelés ; la zone de la Kommandantur et les cités SS. **La Kommandantur** comprenait les bâtiments administratifs, les casernes, les maisons des officiers avec, placés à l'écart, certains espaces agricoles nécessaires au camp, jusqu'aux armureries, et usines d'armements. **Les cités SS** étaient la plupart du temps disposées en cercle autour du camp. Eloignées de 3 à 6 kms, elles étaient constituées de maisons avec jardins accueillant généralement les sous-officiers SS et leurs familles. **La zone des barbelés** était une surface en général nue, défrichée, entourée par ces mêmes barbelés hauts de plusieurs mètres et électrifiés. Tous les 75 mètres environ, se trouvait un mirador en bois ou en pierre²³¹ au sommet duquel était placée une mitrailleuse mobile. Entre les barbelés et les miradors situés à l'extérieur du camp (un chemin de ronde couvert les reliait entre eux) on trouvait une bande de terrain large de quelques mètres : « la zone neutre » sur laquelle étaient braquées des mitrailleuses fixes. **L'entrée du camp** était un bâtiment plat, allongé, généralement à un seul étage avec une tour au milieu, avec une grande porte en son milieu²³². Une grande horloge prenait souvent place en son sommet. En haut du bâtiment, un chemin de ronde était parsemé de projecteurs qui éclairaient la nuit la zone des barbelés. Un système de haut-parleurs part des bureaux du chef de camp de service qui y sont situés jusqu'aux limites du camp. **La place d'appel** s'étend après l'entrée : c'est un vaste espace dénudé, boueux, desséché ou poussiéreux. Derrière la place d'appel viennent ensuite **les baraques**²³³, bâtiments où sont entassés sur des châlits, qu'on peut comparer à « de vulgaires niches à lapin que fabriquent les paysans »²³⁴, les déportés pendant la nuit dans une atmosphère irrespirable

²²⁸ Parfois tellement isolés que les détenus eux-mêmes, s'ils ne connaissaient pas l'allemand, ignoraient où ils se trouvaient et qu'il y en avait d'autres à quelques kilomètres de distance seulement : Levi, P. (1986). *Op. cit.* p. 17.

²²⁹ Cf. 1.1.

²³⁰ Notamment « grâce » au fer barbelé qui fit beaucoup pour l'apparition des camps de concentration dans l'Histoire, cf. 1.2.

²³¹ Exception faite de Ravensbrück où les miradors furent construits uniquement autour du petit camp d'hommes à partir de 1941, Strebel (2005, p. 49).

²³² Où étaient inscrites les célèbres inscriptions telles que « Jedem das Seine » : « A chacun son dû » à Buchenwald (Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 27) ou encore « Arbeit macht frei » « le travail rend libre » au fronton du camp d'Auschwitz.

²³³ Souvent appelés « blocks » ou « baraquements » dans le vocabulaire concentrationnaire.

²³⁴ M. Petit, in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 120.

et nauséabonde²³⁵. Ils sont la plupart du temps infestés de parasites²³⁶. Ils sont généralement bas, parfois à un étage en pierre. Les paillasses sont pleines d'excréments²³⁷ et en sous-nombre²³⁸. A Ravensbrück, chaque moitié de block avait une capacité d'environ 171 lits soit environ 340 femmes par block, en 1944 elles étaient en moyenne 800.²³⁹ A côté, ou parmi les blocks, on trouve généralement **les services intérieurs indispensables** : lavoir, cuisine, crématorium, infirmerie des détenus, latrines²⁴⁰... Avec l'engorgement croissant des camps, des « **Petits Camps** »²⁴¹ annexes feront leur apparition. **Les routes du camp** sont larges, et permettent le défilé des détenus par rang jusqu'à huit à la place d'appel. Elles sont dans presque tous les camps laissées volontairement à l'abandon.

1.4.4. *L'emploi du temps : une « journée » dans un camp de concentration*²⁴²

Le lever s'effectue couramment de 4 à 5 heures du matin l'été, entre 6 et 7 heures l'hiver, à coups de sifflets²⁴³, et dans les hurlements de la hiérarchie internée, terrifiée à l'idée que les hommes de son block pourraient être en retard pour l'appel, et qu'elle en soit tenue pour responsable. **La toilette** est une ruée vers les lavabos, type « abreuvoir », et dans la terreur du temps qui passe²⁴⁴. Il fallait être lavé, être habillé, avoir pris son petit déjeuner et avoir fait son lit : exploit presque impossible à réaliser. Ensuite venait **l'appel** : une brimade pour tous les détenus. Ils prennent place principalement en début et en fin de journée. Les sujets sont appelés un par un par leur matricule, jamais nommément, alignés en rang, debouts sur *l'appelplatz*²⁴⁵. Les appels peuvent durer des heures, voire des jours²⁴⁶, occasions multiples de maltraitances, et de coups voire de morts de détenus épuisés, ou brutalisés. Ils se feront progressivement les jours de repos avec le grossissement de la population des camps pour ne pas perdre les heures de production, et empêcher les kommandos de partir au travail²⁴⁷. Certains détenus étaient appelés pour des punitions, ou pour d'autres raisons, plus ou moins

²³⁵ J. Songy, in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 116 : « trois par lit, tel est l'ordre », « L'atmosphère était absolument irrespirable » O. Richet in *Paroles de déportés. Témoignages et rapports officiels* (2009). *Op. cit.* p. 31.

²³⁶ M. Petit, in *id.*

²³⁷ Strebel (2005, p. 174).

²³⁸ R. Joly in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 117, d'où d'incessants conflits liés à cette promiscuité.

²³⁹ M. Perrin in *ibid.* p. 119.

²⁴⁰ A Buchenwald, elles consistaient en un bâtiment avec des bancs, sans isolement où se mélangeaient excréments, odeurs de désinfectant et... cadavres, J. Moalic et F. Perrot, in *ibid.* p. 117 ; à Ravensbrück, en 1944, les toilettes, dont le toit fuyait, étaient constamment bouchées, les vitres cassées, in Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 175 ; on compte 10 WC pour 1000 femmes à la saleté repoussante, in Amicale de Ravensbrück (AR) et Association des Déportées et Internées de la Résistance (ADIR). (1965). *Op. cit.* p. 92.

²⁴¹ Cf. 1.4.13.4.

²⁴² Chapitre inspiré également de Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 81-91.

²⁴³ Rousset (1965, p. 33-34) : « A quatre heures, le sifflet mitraille le sommeil. La matraque secoue les lentes. »

²⁴⁴ Wormer-Migot (1968, p. 277).

²⁴⁵ Place d'appel du camp.

²⁴⁶ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 56 ; Pilven, P. (2002). *Op. cit.* p. 52 et Levi, P. (1986). *Op. cit.* p. 114.

²⁴⁷ Wormer-Migot (1968, p. 272).

inoffensives. Après le salut au chef du camp de service, c'était le rassemblement en kommandos de travail, puis le **départ vers les lieux de travail**²⁴⁸, parfois accompagné par l'orchestre du camp²⁴⁹, ce toujours dans un ordre qui se devait impeccable. **A midi**, une pause d'une demi-heure en plein air, ou dans le camp suivant l'éloignement du kommando. **Le déjeuner au camp** était possible en une demi-heure, trois quarts d'heure. **Après le travail, vers 5 heures en hiver et 8 en été**, les déportés rentraient au camp. Si un détenu s'était enfui, ou une erreur s'était glissée dans la liste, l'appel du soir se prolongeait du temps des recherches dans le camp tout entier. De temps en temps, une fouille au corps prenait place, mais quoiqu'il en soit : « Tous devaient venir à l'appel, qu'ils fussent vivants ou morts, brûlants de fièvre ou battus jusqu'au sang. N'étaient exemptés que les hommes en détachement de service et ceux qui se trouvaient à l'infirmerie des détenus. Si quelqu'un était mort pendant la journée, dans un block ou dans un kommando de travail, on traînait son corps sur la place d'appel. »²⁵⁰ Après l'appel, seuls les mourants pouvaient être transportés à l'infirmerie et les morts à la morgue. **La fin de l'appel se terminait par les châtiments publics**²⁵¹, parfois en chanson sur l'ordre de l'un des chefs de camp. **Le retour aux blocks** se traduisait souvent par la nécessité pour chacun de retrouver ses affaires après les fouilles et contrôles des chefs de block qui avaient lieu dans la journée, au prix de violentes disputes... Puis **le repas du soir** était distribué, généralement froid après l'interminable appel. Il était l'occasion de mille persécutions au gré de la volonté des chefs de block, coups, exercices physiques imbéciles qui, s'ils n'étaient pas « réussis », se traduisaient par autant de coups de pieds, de gifles, de coups de trique... Si l'appel ne s'était pas prolongé trop tard, le travail continuait après le dîner, parfois tard dans la nuit. Le reste des détenus traînait un moment dans les rues ou allait tout de suite au lit. **Un coup de sifflet marquait la fin de la journée, selon la saison ou le bon vouloir des SS, entre 8 et 10 heures**. Dans cette atmosphère, « même lorsqu'il ne se passait rien dans le block, après l'appel, il était bien difficile de se débarrasser de cette idée obsédante qu'à chaque instant la foudre pouvait vous frapper. »²⁵²

1.4.5. Le travail, la fatigue, le sommeil

Dans tous les camps, **le travail est forcé et principalement manuel**. Les ouvriers spécialisés étaient dirigés vers les usines, c'était une véritable assurance sur la vie, tandis que les intellectuels, ceux qui portaient des lunettes, était sélectionnés d'emblée pour les travaux

²⁴⁸ Cf. Chapitre *infra* : 1.4.5 Le travail.

²⁴⁹ Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 33 : « [...] sous les projecteurs et la musique du cirque au milieu de la place[...] »

²⁵⁰ Kogon (1946, p. 86).

²⁵¹ cf. 1.4.6., Règlement, punitions, mises à morts.

²⁵² Kogon (1946, p. 90).

les plus durs²⁵³. En dehors de ces deux extrêmes, aucune considération pour les aptitudes physiques ou intellectuelles n'étaient prises en compte pour l'affectation à un kommando : « les positions sociales occupées dans la vie civile étaient sans équivalence dans les camps. »²⁵⁴ Une fois affecté, le prisonnier avait bien peu de chances d'en changer, sinon grâce à d'excellentes relations et/ou à la corruption. Ces remarques sont aussi valables pour les femmes déportées²⁵⁵. Selon l'idée d'Himmler, les camps de concentration devaient servir aux besoins de l'armement²⁵⁶. Pourtant Pohl met en application la **pratique de « l'extermination par le travail » à partir du 30 avril 1942**²⁵⁷. A partir de cette date, il n'y a plus de limite à la durée du travail. Elle dépend du type d'établissement de travail dans les camps, et du genre de travail à effectuer, et est fixée par les kommandants. Les circonstances entraînant un raccourcissement de la durée du travail sont dès lors restreintes au strict minimum (repas, appels²⁵⁸...). Il est interdit de mettre de longues marches jusqu'aux lieux de travail. La mise en place de ce décret entraînera la multiplication des kommandos qui deviendront, pour certains, des camps annexes. **Il y avait les « bons » et les « mauvais » kommandos**²⁵⁹. Les kommandos domestiques, même pénibles, comme la maçonnerie ou l'entretien des toitures, apparaissaient en général moins écrasants aux détenus que la plupart des kommandos extérieurs, parce qu'ils correspondaient à une nécessité souvent véritable, et vérifiable par les détenus²⁶⁰. De plus, les kommandos situés à l'intérieur du camp étaient le plus souvent les moins pénibles : cuisine, magasin, cordonnerie... Pour Kogon (1946, p. 97), les kommandos extérieurs étaient presque tous d'égale dureté : coups, travail d'esclave, et outils en nombre insuffisant, qui faisait de celui qui n'en était pas pourvu un « paresseux » punissable... Un certain nombre d'auteurs, et de témoins²⁶¹ pensent que le travail dans les camps a joué un rôle plus exterminateur que véritablement productif, ou encore un rôle de châtement²⁶². Ainsi, on

²⁵³ Levi, P. (1986). *Op. cit.* p. 130 : « En ce qui concerne le travail, qui était principalement manuel, l'homme cultivé, au Lager, se trouvait généralement dans une situation bien pire que l'homme sans culture. »

²⁵⁴ Rousset, D. (1965) *Op. cit.* p. 74 ; « Etant étudiante en médecine, cela ne m'a pas empêché d'être employée comme maçon, terrassier, mineur dans les mines de sel, électricien », M. Rolland in Coll. (2009), Parole de déportés : témoignages et rapports officiels, p. 105.

²⁵⁵ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 186, 190-192.

²⁵⁶ D'après Hoess, R. (1959). *Op. cit.*, p. 176.

²⁵⁷ Il avait même calculé qu'un détenu n'était rentable que s'il vivait au moins neuf mois et estimé les rations de nourriture en conséquence, Decèze, D. (1976), L'esclavage concentrationnaire, Paris, F.N.D.I.R.P., p. 286 ; Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 45 : « Le travail est vidant [...] et les S.S. veulent que nous mourions par le travail [...] »

²⁵⁸ Cf. 1.4.4.

²⁵⁹ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 69 ; Pilven, P. (2002). *Op. cit.* p. 64 ; Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 137.

²⁶⁰ Crémieux, R. (2000). Stütcke or not Stütcke. *Revue française de psychanalyse*, 64, n°1, p. 49 : « Il n'est rien de plus démoralisant que d'être condamné à un travail inutile comme creuser une tranchée pour la reboucher. » On voit bien ici combien la nécessité psychique d'attribuer du sens à la situation du déporté. Pour une analyse de la question du sens dans les camps, voir 2.3.1.7.

²⁶¹ Levi (1986, p. 119-120) : pour lui le travail était dès les premiers camps une pure persécution inutile, insignifiant en regard de la production, afflictif, celui « des bêtes de somme ».

²⁶² Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 116 et Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 186.

verra des mathématiciens, des biologistes²⁶³ charrier la terre, pousser le rouleau sous les tunnels, calibrer des obus... « Ce qu'il faut souligner c'est que toute idée de rendement réel semblait étrangère aux SS. C'est uniquement en raison d'accidents historiques que les camps sont devenus *aussi* des entreprises de travaux publics »²⁶⁴, et principalement pour l'effort de guerre. Le travail n'était qu'un « prétexte à l'exercice de sévices. »²⁶⁵ La dépersonnalisation totale du travail à la chaîne, la crainte perpétuelle qu'il suscitait, l'épuisement, tout concourait à l'anéantissement physique et psychique du déporté. Les travaux étaient inutiles, et mal préparés. Ils nécessitaient souvent d'être reconduits deux ou trois fois²⁶⁶. Certaines compagnies disciplinaires n'avaient jamais de repos, même la nuit²⁶⁷. Hoess (1959, p. 94) lui-même le reconnaît : « dans la vie du prisonnier, le travail occupe une place particulièrement importante. Il peut rendre son existence plus supportable, tout comme il peut le conduire à sa perte. » Certains sujets en effet, qui ont pu en quelque sorte exercer leur propre métier dans le camp (tailleurs, cordonniers, charpentiers...), ont réussi à y retrouver une certaine « dignité d'homme »²⁶⁸. Le travail était sévèrement surveillé, mais le principe des détenus était, devant l'ampleur de la tâche, de réduire au minimum le rythme de travail, et le rendement dès que la surveillance cessait. Aussi, des réseaux de « guetteurs » avertissaient de la présence des gardes-chiourmes. Les « combines » les plus incroyables, l'ingéniosité la plus élaborée étaient déployées pour échapper aux kommandos, au travail, aux coups...²⁶⁹ Etant donné l'intensité du travail forcé, le travail de nuit, les horaires de lever et de coucher²⁷⁰, la faiblesse généralisée chronique occasionnée par les privations de nourriture, les conditions de repos dans les blocks²⁷¹, la fatigue, et le manque de sommeil, étaient accablants²⁷² : « Comment dormir sur une couchette de 75 cm pour quatre où parfois des planches manquaient ? Ce manque de sommeil était comme un matraquage perpétuel. »²⁷³

1.4.6. Règlement, punitions et mises à mort

La discipline dans les camps n'était pas conçue pour faire respecter un règlement logique²⁷⁴, mais pour mettre le détenu en mesure d'enfreindre obligatoirement le règlement²⁷⁵.

²⁶³ Le célèbre exemple du chimiste Primo Levi est à ce titre caricatural, cf. Levi, P. (1958). *Op. cit.* et Levi, P., (1986). *Op. cit.*

²⁶⁴ Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 117.

²⁶⁵ Wormer-Migot (1968, p. 351).

²⁶⁶ Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 96 ; Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 186.

²⁶⁷ Kogon (1946, p. 145).

²⁶⁸ Levi, P. (1986). *Op. cit.* p. 121.

²⁶⁹ *Ibid.* p. 108-109.

²⁷⁰ Cf. 1.4.4.

²⁷¹ Cf. 1.4.3.

²⁷² G. De Gaulle-Anthonioz, in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 256 : « Le manque de sommeil était, pour moi, encore pire que la faim. »

²⁷³ Andrée Rivière in *id.*

²⁷⁴ Cf. à ce propos le chapitre 2.3.1.7.

et de devenir ainsi légalement l'objet de sévices : « Le pire était qu'on ne savait jamais ce qui était interdit ou non. »²⁷⁶ Ni le sexe, ni l'âge, ni l'état physique des détenus n'ont empêché le châtement sanctionnant aussi bien les infractions réelles que supposées au règlement, ou la faiblesse empêchant de respecter les normes, ou le rythme du travail. **Les coups** représentent le châtement le plus redouté, le plus spectaculaire, et le plus fréquent, bien que théoriquement réservé aux cas graves²⁷⁷. **Les punitions, les peines de mort**, sont prévues dans le règlement des camps dès le 1^{er} octobre 1933. Ces sanctions perdureront, et bien souvent empireront, pour tout type d'infraction : refus de travail, trafic d'objets, de nourriture²⁷⁸, insultes envers le régime... motivent des jours d'arrêts, 25 coups de gummi²⁷⁹. Plus graves, l'incitation à la révolte²⁸⁰, l'agression d'un SS, le sabotage d'une installation, les incendies, sont punis de mort par fusillade ou pendaison²⁸¹. Cette dernière avait parfois lieu en musique : « la publicité du châtement doit avoir une valeur « éducative » et décourager toute velléité de révolte. »²⁸² Il est d'autres motifs de punitions qui montrent encore plus l'aspect extrémiste et aberrant de la discipline. Kogon (1946, p. 111-112) cite parmi eux : avoir les mains dans les poches du pantalon lorsqu'il faisait froid²⁸³ ; le col relevé lorsqu'il pleuvait ou ventait, la « resquille » c'est-à-dire la tentative de se faire donner quelques vivres en supplément des rations et toutes les formes du « débrouillage » individuel... Même à Ravensbrück, la vie quotidienne était marquée par une discipline calquée sur celle de l'armée et poussée à l'absurde, bien proche de celle qui était celle des camps d'hommes : corvée des lits, appels, interdits omniprésents et absurdes...²⁸⁴ Il n'est pas possible de donner la liste, même approximative, de tous les prétextes que la SS invoquait pour sévir. **Les châtements prévus par le règlement**, tels que nous les avons vus plus haut, **pouvaient être des plus sadiques, cruels et inventifs et souvent collectifs**²⁸⁵ : rester debout sur la place d'appel, travail ou exercice au peloton de

²⁷⁵ Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 134 : « Ce n'était pas parce que la discipline était troublée que nos kapos frappaient. Nos kapos faisaient tout, au contraire, pour compromettre une discipline [...] qui aurait supprimé leur raison d'être [...] »

²⁷⁶ Témoignage de Lucia Schmidt-Fels, in Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 257.

²⁷⁷ Wormer-Migot (1968, p. 525).

²⁷⁸ Puni de mort en public par pendaison avec une bande de la couverture du détenu concerné à Dachau ; H. Clogenson, in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 266.

²⁷⁹ Matraque de caoutchouc, généralement administrée sur les fesses sur un chevalet en public, pendant que le détenu devait compter les coups à voix haute, Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 190 ; c'était la punition la plus fréquente à Buchenwald d'après R. Joly in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 261.

²⁸⁰ A Buchenwald, « C'était la pendaison ou la balle dans la nuque au moindre geste de révolte » in Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 63.

²⁸¹ La pendaison semble avoir été le moyen de mise à mort le plus courant dans les camps de concentration : M. Arbez : « On pendait un peu partout : à la prison, sur la place d'appel, et même à l'usine sur le lieu de travail », in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 266.

²⁸² Wormer-Migot (1968, p. 124, 125 et p. 529).

²⁸³ Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 46 : « Avoir les mains dans les poches est défendu. Cela dénote trop d'indépendance. »

²⁸⁴ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 252-257.

²⁸⁵ Arbez, in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 262.

punition, suspension à un arbre par les mains²⁸⁶ ou à un poteau, cachot...²⁸⁷ On obligeait quelque fois les détenus à frapper eux-mêmes leurs camarades. Les réactions diverses à ces ordres pouvaient provoquer des punitions supplémentaires pour ceux qui les refusaient ou paraissaient trop doux au regard des SS. L'évasion pouvait entraîner une punition de tout le camp (en générale station debout pendant des heures) et, à ce titre, était souvent interdite et réprimée par l'organisation de résistance dominante du camp²⁸⁸. **Le travail en lui-même était déjà une punition** puisqu'il était le but premier des camps²⁸⁹. Avec la loi d'extermination par le travail, l'accusation de sabotage devient un des motifs principaux de mort²⁹⁰. Il était par ailleurs impossible pour le condamné de tenter de se justifier, s'il tentait de le faire, on disait qu'il accusait de mensonges un SS avec les conséquences qu'on imagine...²⁹¹ Du reste, en général, **qu'il s'agisse de la gravité des peines comme de leur exécution, la réglementation ne pesait guère face à la toute-puissance de la SS, son humeur et l'arbitraire** : « c'est le jugement de la toute-puissante autorité SS, qui prend ses décisions sans procès ni plaidoirie, au nom du Führer »²⁹². « La mort habitait parmi les concentrationnaires toutes les heures de leur existence. »²⁹³, « les exceptions confirmant la règle, la règle était que le crime fût légitime. »²⁹⁴

1.4.7. *La nourriture et l'eau, faim, soif et conséquences...*

Pas un témoignage d'ancien déporté qui ne parle de **la faim** : « RESISTER, c'était peut-être d'abord ne pas mourir de faim »²⁹⁵, « chaque morceau de pain était un morceau de vie »²⁹⁶, « La presque totalité [des détenus] est atteinte de la maladie de la faim. Véritable obsession psychique. »²⁹⁷ Il est toujours difficile d'évaluer précisément la nourriture effectivement reçue par les détenus. Les chiffres retrouvés par les historiens, quand bien même seraient-ils exacts, ne rendent pas compte de la distribution effective des rations, objets de toutes les convoitises, vols, détournements par les SS, les kapos²⁹⁸, certains détenus... De

²⁸⁶ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 75, appelé « l'estrapade », ce supplice aboutissait à la mort du « puni ».

²⁸⁷ A Ravensbrück, on retrouve des punitions sensiblement similaires : privation de déjeuner, block disciplinaire, bastonnade sur les fesses comme dans les camps d'hommes, block disciplinaire jusqu'à la peine de mort par exécution à partir de 1941... in Strebel (2005, p. 259-271).

²⁸⁸ A Auschwitz, les détenus devaient défiler devant le cadavre des évadés rattrapés puis fusillés, Hoess, R. (1959). *Op. cit.* p. 145.

²⁸⁹ Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 111 et cf. chapitre précédent.

²⁹⁰ Wormer-Migot (1968, p. 528).

²⁹¹ Kogon (1946, p. 112).

²⁹² Pilven (2002, p. 98).

²⁹³ *Ibid.*, p. 182.

²⁹⁴ In Maffre Castellani, F. (2005). *Femmes déportées. Histoires de résilience*. Paris, France : Des femmes – Antoinette Fouque, p. 54.

²⁹⁵ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 79.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 81.

²⁹⁷ Abrez, in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 248, à Dora.

²⁹⁸ Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 53 : « Le pain supplémentaire qu'ils bouffent, la margarine, le saucisson, les litres et les litres de soupe, ce sont les nôtres, ils nous sont volés. »

plus la nourriture en quantité tant qu'en qualité variait selon les périodes, les kommandos, les camps. On note toutefois beaucoup de ressemblances dans les différents camps sur une même période, et une tendance globale vers l'aggravation au fil du temps²⁹⁹. Avec l'arrivée de la guerre³⁰⁰, et le rationnement progressif de toute la population allemande, la nourriture fut l'objet de tous les combats, de toutes les tortures, de tous les vols, de tous les trafics³⁰¹, des règlements de compte (tant entre SS qu'entre détenus ou les deux)... Délibérément maintenue au-dessous du minimum vital elle affaiblissait les détenus et anéantissait leurs possibilité de résistance physique et psychique. **Le petit déjeuner** des détenus consistait généralement en un morceau de pain pris sur la ration que chacun recevait pour la journée entière, un demi-litre de soupe claire ou un demi-litre d'ersatz de café sans sucre ni lait. Les portions étaient distribuées dans les différents blocks à des heures variables, le soir ou le matin. Chaque prisonnier devait « gérer » au mieux sa ration journalière³⁰². **Le déjeuner**, souvent unique repas « chaud » de la journée, consistait habituellement « en un litre de brouet plus ou moins consistant, plus ou moins bien garni »³⁰³. Il s'agissait « d'eau chaude dans laquelle baignaient des morceaux de rutabagas et quelques traces de pommes de terre. »³⁰⁴ **Le dîner** : communément ersatz de café, margarine et miel synthétique, ou encore pain et 25 grammes de saucisson ; un pain de 1600 gr. à partager entre 18 hommes³⁰⁵. La situation alimentaire tendit vers le pire à partir de janvier 1945 suite aux conditions matérielles de la guerre qui allait vers sa fin³⁰⁶, et provoquait amaigrissement extrême, oedèmes et ulcérations, phlegmons aux mains, aux jambes, teint terreux, sensibilité aux infections, diarrhées permanentes³⁰⁷ jusqu'à la mort³⁰⁸. En ce qui concerne **l'eau**, les pénuries, liées à la mauvaise conception, et construction des canalisations et/ou à la volonté délibérée des SS de réduire les apports, étaient courantes³⁰⁹, avec toutes les répercussions en termes de morbidité, et de mortalité sur les détenus. Psychiquement : « Elle [la soif] est plus impérieuse que la faim : la faim obéit aux nerfs, elle accorde des rémissions [...] il n'en est pas de même de la soif, qui ne fait pas trêve.

²⁹⁹ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 177.

³⁰⁰ A Ravensbrück, certaines déportées affirment que la situation alimentaire était même supportable avant la guerre, in *ibid.* p. 180.

³⁰¹ « Les trafics sont innombrables », Pilven, P. (2002). *Op. cit.* p. 79 ; Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 35 « Et, la nuit, les *Häftlinge*s s'entretueront pour 10 grammes de pain [...] »

³⁰² Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 81-82.

³⁰³ *Ibid.* p. 84.

³⁰⁴ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 79 et Pilven, P. (2002). *Op. cit.* p. 56.

³⁰⁵ Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 40.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 496-499.

³⁰⁷ Pilven, P. (2002). *Op. cit.* p. 89, elles obligeaient parfois le déporté à rester aux latrines toute la nuit, in Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 33.

³⁰⁸ Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 45 : « Nous sommes tous, au contraire, ici pour mourir. [...] Ils [les SS] ne nous ont ni fusillés ni pendus mais chacun, rationnellement privé de nourriture, doit devenir le mort prévu, dans un temps variable. »

³⁰⁹ A Ravensbrück, « Théoriquement, il y avait quelques lavabos, souvent bouchés, et dispensant un filet d'eau, évidemment non potable. », in Maffre-Castellani (2005, p. 35).

La faim épuise, la soif rend furieux. »³¹⁰ Kogon (1946, p. 129-131) résume : « Dans les deux ou trois mois après leur arrivée, les nouveaux venus perdaient aussitôt 20 à 25 kg de leur poids. Nombreux étaient ceux qui pesaient moins de 50 kg. ». Cet état de fait obligeait les détenus à fouiller les ordures, élever chats et chiens en cachette pour les manger voire même pratiquer l'anthropophagie³¹¹ ou l'autophagie³¹² : « [...] la vie mentale de la plupart des autres détenus était entièrement absorbée par la hantise des nourritures. »³¹³

1.4.8. *Les conditions climatiques*

Le froid revient tout particulièrement dans les témoignages des déportés (-26°C à l'hiver 44-45 à Dora³¹⁴). Il est une cause fréquente de démoralisation, de maladies³¹⁵ et de décès, les détenus étant très peu protégés que ce soit par leurs vêtements³¹⁶, « lorsque vents et neige claquaient les épaules, glaçaient les ventres »³¹⁷ ou que ce soit dans les baraquements, sans chauffage³¹⁸. De plus, dans certains camps, ils n'avaient le droit de dormir qu'en chemise de nuit³¹⁹. **La chaleur** est beaucoup moins évoquée, toutefois, certains témoignages, singulièrement quand il s'agit de détenus travaillant dans certaines usines ou kommandos où il pouvait régner une forte température ambiante, en font un élément supplémentaire de calvaire voire de décès. Couramment rapportés dans les récits, **la pluie, la neige rendent tout boueux**³²⁰, notamment la place d'appel, et éreintent les déportés épuisés qui doivent arracher à la terre le moindre de leurs pas.

1.4.9. *L'habillement concentrationnaire*

En tant qu'**instruments d'humiliation, de brimades et de persécutions** supplémentaires, les vêtements des détenus dans les camps méritent un chapitre à part. « Il est impossible d'aller plus bas : il n'existe pas, il n'est pas possible de concevoir condition humaine plus misérable que la nôtre. Plus rien ne nous appartient : ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures et mêmes nos cheveux. »³²¹ « Quand on a quitté ses vêtements, que l'on est passé à la désinfection, que l'on a été tondu, vêtu en bagnard, on est encore affublé d'un numéro...

³¹⁰ Levi, P. (1986). *Op. cit.* p. 78, dans un passage poignant où il boit, et partage avec son plus proche voisin, quelques gouttes d'eau sorties d'un tuyau.

³¹¹ Wieviorka (2005, p. 74) le rapporte tant à Auschwitz que dans d'autres camps ; Hoess, R. (1959). *Op. cit.* p. 151, le confirme à Birkenau ; Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 90 à Buchenwald.

³¹² Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 130 à 133 et le témoignage de mon sujet Walter Spitzer qui en fait état, cf. partie 9.

³¹³ Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 85.

³¹⁴ Laroche, in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 27.

³¹⁵ Engelures qui donnent des ulcères variqueux, in Amicale de Ravensbrück (AR) et Association des Déportées et Internées de la Résistance (ADIR). (1965). *Op. cit.*, p. 171.

³¹⁶ Pilven (2002, p. 35) : « Et c'est avec cet accoutrement qu'il va falloir vivre par une température de moins 15... Merci à la Nature qui m'a donné un corps résistant. », cf. également 1.4.9.

³¹⁷ Rousset (1965, p. 22).

³¹⁸ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 174.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 91.

³²⁰ FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 113.

³²¹ Levi (1958, p. 26).

Alors on est entré dans l'autre monde. On a laissé derrière soi toute civilité, toute loi. On se sent vraiment déshumanisé ». ³²² Dans l'immense majorité des camps de concentration, ces scènes se répètent, quasi-exactement : le **dénuement**, la **privation de toute possession antérieure**, **tout habit précédant l'arrivée au camp est la règle quasi-incontournable** (il n'en a pas toujours été ainsi au début du système concentrationnaire nazi). A Buchenwald, « après le passage à la tonte, le bain dans un liquide peut-être désinfectant, mais certainement nauséabond et irritant, la transformation en clochard par adjonction d'un pantalon, d'une chemise, d'une veste et d'une paire de « claquettes » (sandales à semelles de bois) venait l'immatriculation qui fait de l'être humain un numéro. » ³²³ « Un caleçon de coton déchiré, un pantalon ou trop grand ou trop petit et une veste civile [...] rayures bleues et blanches ³²⁴ [...] des sortes de galoches faites d'une épaisse semelle en bois et d'un peu de tissu cloué, et des « chaussettes » ! Quelles chaussettes ! Des bouts de tissus vaguement cousus ensemble. » ³²⁵ Les détenus sont ainsi uniformisés, au propre comme au figuré, les seules distinctions sont souvent le « triangle » et le numéro de matricule apposés ou cousus sur la veste ³²⁶. De même, **pour les femmes**, à Ravensbrück, tous les colis, vêtements, etc., sont collectés à l'arrivée, après la douche : « [...] Une chemise qui avait été blanche, une culotte fermée très longue avec cordon à la ceinture, une paire de bas gris en laine « ersatz », des godillots trop grands et une robes à rayures bleues et grises [...] Nous voici dépouillées de tout, en uniforme [...] avec nos têtes rasées, il était difficile de se reconnaître entre nous. » ³²⁷ Les serviettes hygiéniques n'étaient pas prévues ³²⁸, à partir de 1942, les détenues durent marcher pieds nus du printemps à l'automne ³²⁹. Les femmes déportées ont beaucoup résisté à ces humiliations par des tentatives de confection de robes, et aussi surtout de soutiens-gorge, interdits par les SS ³³⁰.

1.4.10. *Les échanges avec le monde extérieur*

« On a parlé avec raison d'un « univers concentrationnaire », mais **ce n'était pas un univers fermé** »... ³³¹, en effet. La correspondance est très réglementée au départ et à l'arrivée, certains auteurs pensent que les SS redoutaient que la « vie » du camp puisse

³²² FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 106.

³²³ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 55.

³²⁴ Ces vêtements rayés donnèrent parfois aux détenus le surnom de « rayés » in Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 24.

³²⁵ Pilven, P. (2002). *Op. cit.* p. 34.

³²⁶ Cf. 1.4.1 à ce propos.

³²⁷ FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 104.

³²⁸ Les menstrues des déportées disparaissaient assez rapidement, souvent dès les premiers mois, in Amicale de Ravensbrück (AR) et Association des Déportées et Internées de la Résistance (ADIR). (1965). *Op. cit.*, p. 170.

³²⁹ Par ordonnance du directeur administratif du camp, in Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 177.

³³⁰ Voir notamment le chapitre 10.3.2.3 où les dessins de Jeannette L'Herminier qui mettent très en valeur ce travail de résistance par l'accommodement et la mise en valeur des vêtements.

³³¹ Levi, P. (1986). *Op. cit.* p. 15.

transpirer au dehors : les rares lettres sont stéréotypées, les déportés qui ont la chance de sortir, et même les SS sont astreints au silence absolu sur ce qui se passe dans les KZ (il existe des controverses sur ce point, le maintien d'un régime de terreur nécessite en effet que ce qui se passe dans les camps se sache. Il semble qu'il y ait eu plusieurs évolutions dans le « secret » qui entourait, ou pas, les camps). Pourtant il y eut quand même des échanges entre l'extérieur et les camps notamment en raison des occasions que les SS avaient de détourner l'argent, ou la nourriture envoyés par les familles aux déportés (30 marks maximums étaient autorisés par mois pour chaque détenu)³³². Les possibilités de recevoir des colis ont varié suivant les périodes. A Buchenwald par exemple, il fut interdit de recevoir des paquets jusqu'en 1941, puis l'interdiction fut levée à partir de l'automne 1942. C'est ainsi que la Croix-Rouge put améliorer sensiblement les conditions de « vie » par l'envoi d'un nombre toujours plus important de colis, mais uniquement destinés aux étrangers dont les noms et les matricules étaient connus de cette organisation. Lorsqu'en 1944 la nourriture devint de plus en plus mauvaise, elle procéda à des envois massifs, en particulier aux Français, aux Danois et aux Norvégiens. La SS en tira d'énormes profits...³³³ A Ravensbrück, l'envoi de colis fut autorisé à partir de la fin septembre 1941 (encore que beaucoup de femmes en furent exclues), mais là aussi les vols du personnel SS sont dénoncés dans les témoignages...³³⁴ Concernant **l'échange de lettres**, il fut toujours autorisé, mais dans des proportions limitées suivant les populations. Pour l'envoi : une lettre tous les quinze jours par détenu à Buchenwald, à écrire sur une partie du règlement du camp, ce qui limitait la place pour écrire. Les Juifs n'avaient souvent pas l'autorisation d'écrire pendant des mois. Les hommes dans les compagnies disciplinaires étaient également soumis à cette règle. De temps en temps, toutes les lettres du camp étaient confisquées. Du courrier qui arrivait pour lui, le détenu ne recevait souvent qu'un fragment de lettre, ou une enveloppe vide. De façon générale, **la censure postale** était dépendante du bon vouloir des SS : toute lettre ou toute carte qui posait le moindre problème n'était pas transmise au détenu et détruite. De nombreux sujets ne surent donc même pas si les lettres qu'ils avaient écrites du camp étaient parvenues à leurs familles, ce qui provoquait anxiété et attente... Le sort des proches leur étant inconnu, la Gestapo poussant souvent au divorce par des messages mensongers des conjoints, il s'ensuivait une guerre des nerfs épuisante qui poussait les déportés à risquer leur vie pour tenter de passer des lettres hors du camp³³⁵. La famille du häftling ignore ainsi la plupart du temps la mort du proche déporté. Elle est pourtant inscrite en général sur les registres du camp, sous deux causes principales :

³³² Kogon (1946, p. 82).

³³³ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 82.

³³⁴ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 49.

³³⁵ Kogon (1946, p. 135-143).

« arrêt du cœur » ou « faiblesse généralisée ». Parfois avec un jugement de valeur, ou d'intention afférant à la qualité du déporté, à ses activités...³³⁶ Des informations du monde extérieur parvenaient au camp par l'intermédiaire de **radios clandestines**³³⁷. Les différentes organisations de résistance des camps veillaient en effet à maintenir un maximum de liens avec l'extérieur dans les deux sens par différents canaux : anciens détenus libérés, détenus des kommandos extérieurs, travailleurs civils, nouveaux arrivants...³³⁸ Ces liens participaient à la résistance psychologique de nombreux détenus³³⁹.

1.4.11. *L'utilisation des loisirs*

« La vie dans les camps était presque entièrement remplie par le travail de forçats et par la lutte pour sauver sa peau. Il y avait naturellement **des heures de repos dans les camps**, mais elles étaient **peu nombreuses**, et elles étaient prises par le nettoyage nécessaire des vêtements, des chaussures et des armoires, et, à chaque occasion, la SS trouvait encore moyen de les réduire. [...] Tous les moments de véritable répit que l'on pouvait grignoter, parfois 10 minutes, parfois une heure, rarement un après-midi, et, en hiver, quand le travail se terminait plus tôt, les soirées avant d'aller se coucher, tous ces moments, on en profitait pour se reposer de ses fatigues.»³⁴⁰ Ils étaient pourtant possibles, parfois interdits pendant une période puis ré-autorisés : promenades dans les « rues » du camp l'été par beau temps, « quelque chose qui ressemblait à du « sport » »³⁴¹ : football, hand-ball, volley-ball et même de la boxe ! **La musique**, comme on l'a vu³⁴², accompagnait souvent les châtiments, et la volonté des SS de pervertir cet art fut souvent à son tour détournée, et reprise par les déportés qui arrivaient à jouer seuls, ou en orchestre, voire à organiser des concerts sur la place d'appel. Je cite cette phrase de Kogon (1946, p. 149) qui illustre bien une partie de ma thèse à propos de l'importance de conserver un travail de culture contre la déshumanisation dans un but autoconservateur : « La volonté de vivre et de se cultiver, presque irrépressible chez les hommes, fit que l'on créa même dans les camps des quatuors à cordes, qui donnèrent plus d'un concert de valeur. » **La radio**, à la fois comme contact avec le monde extérieur³⁴³ et comme distraction, était irrégulièrement disponible selon les camps. Dans certains elle était totalement interdite, dans d'autres permise, la plupart des programmes étaient musicaux, ou

³³⁶ Wormer-Migot (1968, p. 531).

³³⁷ Dont la découverte signifiait la mort, Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 98. Même dans un camp mixte comme Auschwitz, « [...] rien n'était plus facile que d'écouter la radio : les récepteurs n'y manquaient pas. » à en croire Hoess (1959, p. 89).

³³⁸ Kogon (1946, p. 360).

³³⁹ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 98 et Pilven (2002, p. 93) : « C'était un grand soutien de vibrer avec notre pays, tremblant quand ça allait mal, jubilant quand ça allait bien [...] »

³⁴⁰ Kogon (1946, p. 145-146).

³⁴¹ *Ibid.* p. 147.

³⁴² Cf. 1.4.6.

³⁴³ Cf. 1.4.10.

beaucoup plus rarement, les programmes officiels de propagande nazie. **La lecture** était possible, notamment à Buchenwald où dès le début de 1938 fut fondée une bibliothèque, le nombre de livres s'éleva jusqu'à environ 16 000. Autre particularité de ce camp, il fut le premier et un des rares (probablement le seul) à disposer d'**un cinéma**. L'attitude des détenus face à ces diffusions de films et de documentaires était très ambivalente : plus d'un ne put s'y rendre du fait des illusions et des réflexions sur un autre monde, celui en dehors du camp, qu'il provoquait³⁴⁴.

1.4.12. Les conditions sanitaires, les maladies et les soins

Tous les concentrationnaires sont paradoxalement dressés à l'ordre, et à la propreté. Le non-sens³⁴⁵ règne dans ces lieux où la plus grande malpropreté est partiellement tolérée tandis que ne pas être en rang lors de l'appel peut provoquer la mise à mort... C'est, entre autres, au nom de la salubrité des camps qu'est ordonnée, le 6 août 1942 par le WVHA, la collecte des cheveux et des poils, dans tous les camps. **Le rasage** fait cependant partie dès le départ des procédures d'entrée dans tous les camps : il humilie l'interné(e), élimine le problème des poux³⁴⁶ et prévient les évasions³⁴⁷. (Les cheveux furent aussi utilisés par l'industrie à Auschwitz pour la fabrication de chaussons de feutre...) ³⁴⁸. Le nouveau détenu est également passé au désinfectant, « un bain de crésyl visqueux et noir qui brûle les paupières »³⁴⁹, et, dans les camps qui en possédaient, mis en quarantaine dans le « petit camp » en attendant une affectation³⁵⁰. **L'hygiène au camp en est donc un des aspects les plus paradoxaux** : mélange de précisions techniques, et d'intérêt pour des vétilles en matière sanitaire, et d'indifférence parfaite au pourcentage de morts. Les apparences de l'hygiène doivent être respectées³⁵¹. Au revier par exemple, il ne s'agit pas de soigner les malades, mais de tuer (ou laisser mourir...) ceux qui souillent l'endroit, à l'aide de piqûres mortelles. La conception de l'hygiène nazie ne joue que sur les agents de transmission des parasites, virus et microbes : les SS sont terrifiés, pouvant eux-mêmes être infestés, par les poux, les punaises, la tuberculose, le typhus. Ils font assainir les locaux, étuver les vêtements³⁵², inspecter les détenu(e)s nu(e)s à la recherche de parasites³⁵³ mais les laissent périr³⁵⁴ sans remord. **La « morale » SS du soin** dans le camp peut se résumer de la façon suivante : « Dans mon camp, il n'y a pas de

³⁴⁴ Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 150.

³⁴⁵ Cf. 2.3.1.7.

³⁴⁶ Relativement seulement, Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 118 : « Les copains se grattent et se tortillent dans leur chemise pour calmer la démangeaison. Mais on a aussi des poux entre les cuisses [...] »

³⁴⁷ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 55.

³⁴⁸ Wiewiorka (2005, p. 171).

³⁴⁹ Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 24.

³⁵⁰ Cf. 1.4.13.4.

³⁵¹ Rousset (1965, p. 26) fait même état de vaccinations !

³⁵² Notamment lors de la détection de poux, Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 130.

³⁵³ Levi, P. (1986). *Op. cit.* p. 132.

³⁵⁴ Wormer-Migot (1968, p. 375).

malades. Il n'y a ici que des gens bien-portants ou des morts. »³⁵⁵ Kogon (1946, p. 153) rapporte : « Tomber malade dans un camp pouvait être considéré de prime abord comme une catastrophe. [...] Ce n'étaient pas seulement les pénibles conditions extérieures, mais aussi le facteur moral, cette idée d'être désormais devenu complètement inutile et sans valeur, qui jouaient un rôle considérable chez ceux qui tombaient malades. » Le malade pouvait à tout moment être condamné à mort par... le médecin. **Les soins** étaient généralement donnés par des détenus... avec des moyens... concentrationnaires... Le principe médical du camp : mettre de l'iode sur la peau³⁵⁶, et de l'aspirine sous la peau³⁵⁷. Du fait de l'insuffisance du nombre de lits on n'admettait que les cas graves, en se basant surtout sur la température. Ils étaient examinés en toute hâte par un médecin détenu, qui, s'il jugeait leur état très grave, les envoyait dans la salle d'admission, où toutes les pathologies étaient mélangées : typhus, dysenterie, pneumonie...³⁵⁸ En général une bonne partie mourait avant d'avoir été examinée par un médecin SS. Les patients moins graves, admis comme « consultants », devaient revenir le lendemain et étaient classés... par nationalité. S'il arrivait enfin, après une interminable attente, au médecin SS, le malade devait montrer sa carte de maladie, et d'après celle-ci, le médecin faisait un tri, une partie était admise à l'infirmerie, l'autre était « piquée » c'est-à-dire assassinée (même pratique à Ravensbrück³⁵⁹). Il en était ainsi également lorsque le nombre de malades était trop important. Les cadavres, emmenés à la morgue, étaient ensuite proprement pillés. Les infirmeries des camps étaient en général marquées par l'absence de compétence des intervenants (le premier kapo de l'infirmerie de Buchenwald était imprimeur, le second, tourneur sur métaux...), le manque permanent de médicaments, et des locaux inadaptés (tant en matériel qu'en taille) à la masse immense des personnes à soigner. Pointons que, là aussi, la position dans la hiérarchie concentrationnaire, et l'attribution des postes-clés de l'infirmerie, étaient de la plus haute importance pour les déportés. Ces derniers poussaient toujours dans ces rôles les détenus les plus entièrement dévoués à la couche régnante du camp, qui bien souvent n'étaient pas des spécialistes. **Les soins dentaires** étaient variables suivant les camps (Dachau eut un service à part de dentisterie), à Buchenwald le premier dentiste, le caporal-chef Coldwey n'avait jamais exercé de sa vie³⁶⁰. On arrachait ou on brisait

³⁵⁵ Propos du *Kommandant* SS Koch, prédécesseur de Pfister à la direction du camp de Buchenwald, rapporté par P. Durand (1991, p. 86).

³⁵⁶ Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 95 : « L'unique remède du revier est l'aspirine ; quelquefois, une brique ou une pierre que l'ont fait chauffer à la cuisine. »

³⁵⁷ Strebel (2005 p. 238), à l'inverse, signale qu'il y avait pourtant un approvisionnement plutôt correct en qualité et en diversité de la pharmacie à Ravensbrück mais que les quantités étaient très limitées.

³⁵⁸ Richet, in *Paroles de déportés. Témoignages et rapports officiels* (2009), p. 141-142.

³⁵⁹ Strebel, B. (2005), *Op. cit.* p. 235 et 240, à partir de fin 1944 seule comptait la possibilité pour la malade de travailler ou pas, la mort était assurée dans le second cas... Sélection facilitée par l'installation d'une chambre à gaz provisoire au début de 1945.

³⁶⁰ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 86.

en général les dents douloureuses. L'examen dentaire obligatoire, à certaines époques, et dans certains camps, était surtout pour la SS l'occasion de s'enrichir un peu plus en arrachant les dents en or³⁶¹ sur les morts voire sur les vivants, pratique aussi connue à Ravensbrück³⁶².

1.4.13. Les installations particulières

1.4.13.1. Les crématoires

Wierviorka (2005, p. 63) affirme qu'il y a eu un crématoire dans chaque camp de concentration. Il sert à l'incinération uniquement. Sa fonction n'est pas banale : d'abord parce que l'incinération des corps n'est pas alors une pratique courante dans les pays de culture catholique, ensuite parce qu'elle ne l'est pas non plus pour les Juifs, étant même interdite par la religion. La réduction en cendres rend anonyme. « Elle signe l'achèvement du processus de négation de l'individu qui commence dès l'entrée du camp. » Les scènes de corps empilés attendant la crémation n'étaient pas rares et ont été parfois dessinées... La crémation des corps dans les camps s'explique aussi par la nécessité de cacher les traces de torture, ou d'état cachectique des corps, et par mesure « d'hygiène »³⁶³. **La confusion crématoire/chambre à gaz doit être évitée** : ces installations ayant pu exister distinctement. Les crématoires ont pu être utilisés parfois comme lieux d'exécution de masse³⁶⁴.

1.4.13.2. Les chambres à gaz

Comme on l'a vu, seuls quelques camps en possédaient à demeure³⁶⁵. Si **elles sont restées l'apanage, et la marque des camps d'extermination, ou des camps mixtes**, on a vu que d'autres camps ont pu en disposer, et massacrer ainsi nombre de déportés³⁶⁶. Une chambre à gaz « provisoire » fut installée à Ravensbrück au début de 1945 par exemple³⁶⁷. Les déclarations divergent sur d'éventuels gazages qui n'eurent de toute façon que peu de temps pour se mettre en place dans ce camp avec l'avancée des troupes alliées, notamment soviétiques. Certains témoignages signalent aussi leur existence à Mauthausen.

1.4.13.3. Les stations expérimentales

Très redoutées, il s'agissait de **blocks d'isolement pour de prétendues expériences scientifiques**. Selon Kogon (1946, p. 191-202), ce sont Dachau et Buchenwald qui ont connu les plus importantes : expériences sur le paludisme, sur les conditions extrêmes de résistance à

³⁶¹ Kogon (1946, p. 154 -156).

³⁶² Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 231.

³⁶³ Wormer-Migot (1968, p. 22).

³⁶⁴ Kogon (1946, p. 185-186).

³⁶⁵ Cf. 1.1.

³⁶⁶ Notamment Ravensbrück, Strebel (2005, p. 189).

³⁶⁷ *Ibid.* p. 240.

l'altitude, au froid...³⁶⁸. Le Dr Josef Mengele restera comme la figure emblématique de l'idéologie nazie appliquée à la « science médicale »³⁶⁹. Le Pr. Karl Gebhardt, intéressé par la mortalité causée par les infections contractées suite aux blessures sur les champs de bataille, expérimenta divers traitements sur des prisonnières : entaillant ainsi de nombreuses jambes de « cobayes » humains, et les infectant. Ses études sur les réductions de fractures, d'abord assénées à coup de marteau sur les détenues, ont rendu sombremenent célèbres ces femmes qu'on surnomma les « Lapins »³⁷⁰. Dans le cadre de l'idéologie nazie sur l'eugénisme eurent également lieu des expériences de stérilisation des femmes.

1.4.13.4. Les « Petits camps » et les camps de tente

Fréquents lorsque les SS souhaitaient réaliser quelques opérations particulières à l'extérieur, ou pour héberger les détenus en surnombre, les « **Petits Camps** »³⁷¹, comme on les appelait souvent, étaient des zones barbelées séparées du Grand Camp. A Buchenwald, avec l'arrivée de 2000 détenus français en juillet 1944, un de ces « Petits Camps » fut mis en place. Les conditions de « vie » étaient pires encore que dans le Grand Camp : 5 tentes, pas de lit, de couverture, de siège, d'eau, de couverts, de linge, de médicaments, de latrines. Ce « Petit Camp » fut amélioré rapidement par la direction du camp par crainte des épidémies sans pour autant atteindre les conditions de vie du Grand Camp. Il y servit notamment, comme dans beaucoup d'autres petits camps, de lieu de « quarantaine », ou de passage temporaire pour les détenus ne travaillant pas en dehors des corvées³⁷², avant le départ en kommando extérieur, ou l'affectation au « Grand camp »³⁷³.

1.4.13.5. Les baraques d'internement pour personnages de marque

Certains sujets n'étaient pas installés à l'intérieur du camp mais dans de petites villas, notamment à Buchenwald, Mauthausen et Sachsenhausen pour deux raisons selon Kogon (1946, p. 206) : ces personnalités ne devaient pas entrer en contact avec les autres détenus, d'une part, et, d'autre part, les SS ne voulaient pas que leur captivité dans un camp de concentration soit connue. A Buchenwald, par exemple, l'ancien chef du parti social-démocrate allemand, Rudolf Breitscheid, ou encore Léon Blum, y séjournèrent.

³⁶⁸ Attesté par Durand (1991, p. 145-146 et p. 153) qui ajoute qu'à Buchenwald, c'est au « block 50 » qu'ont eu lieu les expériences de brûlures provoquées par le phosphore, les expériences sur la nourriture avec la participation de la firme I.G. Farben, les réductions de tête et les recherches de tatouages dans le « service de la Pathologie ».

³⁶⁹ Bernadac, C. (1967). *Op. cit.*

³⁷⁰ « Kaninchen » en allemand, in Maffre-Castellani (2005, p. 50), puisqu'utilisées comme « lapins de laboratoire »... in Strebél, B. (2005). *Op. cit.* p. 240-243.

³⁷¹ Celui de Buchenwald fut dessiné par Boris Taslitzky, voir 11.3.2.6.

³⁷² Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 27. C'est ce qui arriva à Walter Spitzer à son arrivée à Buchenwald.

³⁷³ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 29.

1.4.13.6. *Les bordels*

Seuls les prisonniers privilégiés avaient le droit d'y entrer³⁷⁴, et seulement sous certaines conditions : fouille, examen préalable à l'infirmierie, temps limité à 20 minutes... Le passage d'officiers SS n'y était pas rare³⁷⁵. Les bordels furent tout à fait « légitimes », puisque créés officiellement par une ordonnance de Himmler à l'été 1943³⁷⁶, et mis en place d'abord à Buchenwald, puis à Sachsenhausen, Dachau et Mauthausen...³⁷⁷ Ce lieu était connu à Buchenwald sous le nom de Sonderbau³⁷⁸, il « fonctionnait » avec 18 femmes ramenées de Ravensbrück³⁷⁹ en tant que « volontaires »³⁸⁰. Pour les SS, un des buts des bordels était de corrompre, et d'espionner les détenus politiques, dont l'influence devenait, dans ce camp, de plus en plus importante. Ceci au point que la direction de résistance clandestine de ce camp, formée principalement par les « politiques », en interdit la fréquentation.

1.4.13.7. *Les cinémas*

Déjà évoqués précédemment³⁸¹, je n'y reviens que dans la mesure où, la salle de cinéma d'un camp comme Buchenwald était très souvent utilisée comme lieu commode de punition : vaste, plongé dans une semi-obscurité, on y trouvait souvent divers instruments de mort, ou de torture. Le fait de savoir, en allant voir un film, que des camarades y avaient été récemment torturés était une brimade supplémentaire pour les prisonniers³⁸².

1.4.13.8. *Les compagnies disciplinaires et sections spéciales*

Chaque camp était pourvu d'un **kommando spécial de travail** qui formait la « compagnie disciplinaire »³⁸³. C'était une section où, à tout point de vue, les conditions de vie étaient d'une sévérité accrue : isolement dans un block spécial, travaux physiques épuisants sans interruption, et plus longs que les autres kommandos, diminution des rations, interdiction d'écrire, ou de recevoir de l'argent... Les sujets affectés étaient particulièrement soutenus par la résistance des camps, sans laquelle ils succombaient rapidement. Les détenus y étaient assignés, soit en raison de leur dossier à leur arrivée au camp, soit par la Gestapo, soit par la direction du camp, pour punition, ou encore, le plus souvent, de façon complètement

³⁷⁴ Wormer-Migot (1968, p. 492).

³⁷⁵ Kogon, E. (1946). *Op. Cit.* p. 208.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 209.

³⁷⁷ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 195.

³⁷⁸ « Bâtiment spécial ».

³⁷⁹ Quelques-unes d'Auschwitz, Strebel (2005, p. 195).

³⁸⁰ Avec la promesse d'être libérées au bout de 6 mois..., in *Ibid.*, p. 196.

³⁸¹ Cf. chapitre 1.4.11.

³⁸² Sans d'ailleurs que l'auteur auquel je me réfère soit sûr que cela soit intentionnel de la part des SS : Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 211.

³⁸³ A suivre *ibid.* p. 212-213.

arbitraire. La durée d'affectation : 6 à 12 semaines le plus souvent et jusqu'*ad vitam aeternam* pour d'autres...

1.4.13.9. *Les cachots et maisons d'arrêt des camps*

« Je peux dire sans exagération que l'on pourrait écrire un livre entier sur les maisons d'arrêt des camps, appelées Bunker (cachots); on pourrait réunir une effrayante documentation. »³⁸⁴. Schwarze Bunker³⁸⁵ à Buchenwald qui ne dura que quelques mois, suivi d'un « bâtiment cellulaire »; « niches de chien » à Dachau... Chaque camp disposait de cachots, ou de cellules particulières où y étaient pratiqués les tortures, les sévices, les morts lentes, les assassinats les plus divers, et où s'y adonnaient les sadismes et les cruautés les plus extrêmes, et les plus « inventifs », au travers souvent des personnalités les plus abjectes des camps³⁸⁶. Il me paraît important de souligner la crainte que représentaient à juste titre ces lieux, et surtout les motifs, encore plus effrayants³⁸⁷, qui pouvaient mener un sujet à y être conduit.

1.4.14. *La durée de l'internement*

Si aux débuts du système concentrationnaire les détenus avaient pu être entretenus par la Gestapo dans l'illusion qu'ils resteraient dans les camps que pour une durée de trois à six mois « selon leur conduite », en réalité, dès le début « que l'on pût échapper au système de la Gestapo après avoir été arrêté, c'est-à-dire éviter le camp de concentration ou en sortir, **c'était une affaire d'arbitraire, de hasard ou de corruption.** »³⁸⁸ D'ailleurs, Himmler lui-même a déclaré une fois officiellement qu'il maintiendrait les détenus politiques pendant toute leur vie derrière les barbelés³⁸⁹. Des démarches de demande de libération étaient malgré tout possibles dans les premiers temps des camps, et accordées **toujours dans l'arbitraire le plus total**, parfois sur simple instruction télégraphique de la Gestapo. Plus tard, « La décision appartenait au bureau qui avait ordonné l'internement : et ce bureau-là n'était jamais prêt à reconnaître qu'il avait commis une erreur. L'interné était la victime de ce bureau qui avait statué sur son sort. Il n'y avait pour lui aucune possibilité de protester ou de faire appel. »³⁹⁰ Plus fréquemment, des mesures générales de libération se faisaient pour des raisons de propagande. Strebel (2005, p. 162) signale la libération d'un nombre non négligeable de

³⁸⁴ Kogon, E. (1946). *Op. cit.* p. 215.

³⁸⁵ « Cachot noir ».

³⁸⁶ Citons l'adjudant S.S. Sommer à Buchenwald, qui avait une tête de mort lumineuse pour lampe de chevet (*ibid.* p. 222)...

³⁸⁷ On retient des motifs comme « paresse », « a fumé pendant les heures de travail », « a regardé la femme du Kommandant », simple « interrogatoire » ou « ordre de la Direction du camp »... Kogon (1946, p. 222).

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 311.

³⁸⁹ *Id.*

³⁹⁰ Hoess, R. (1959). *Op. cit.* p. 89.

détenus même pendant la guerre³⁹¹. Il y eut des « congés », rarissimes, accordés à certains détenus pour voir leur famille³⁹². Dans le sens inverse, quelques visites furent autorisées bien que la règle fût l'interdiction totale. Hoess (1959, p. 88) résume cet état d'arbitraire total qui régnait quant à la durée de l'internement : « [...] elle dépendait de facteurs imprévisibles, les internés le savaient et l'incertitude leur pesait lourdement. [...] l'incertitude au sujet de la durée de leur internement leur paraissait insupportable : elle paralysait les volontés les plus fortes. »

1.4.15. *La résistance souterraine*

Ce qualificatif de « souterraine » provient du fait qu'il était **impossible de mener dans un camp une lutte ouverte contre les SS**. Tout mouvement de résistance, lorsqu'il était organisé, se devait d'œuvrer en silence, en plaçant d'abord des antifascistes notoires aux postes-clés de la hiérarchie concentrationnaire³⁹³, puis en les y maintenant. Ensuite, en mettant sur pied un service de renseignement des détenus³⁹⁴ qui rassemblait les informations pour les porter à « une direction illégale du camp »³⁹⁵ qui pouvait ainsi avoir une vue d'ensemble, et coordonner ses actions. Il y eut des camps, comme Buchenwald, où la résistance organisée prit une forme extrêmement complexe de structure pyramidale avec un Comité International³⁹⁶, des Directions illégales de différentes nationalités etc., qui se concertaient dans leurs actions³⁹⁷. **Des formes de résistance sont présentes peu ou prou dans chaque camp de concentration dès le départ** par la simple formation de groupes de personnes qui se protégeaient, et s'entraidaient. La hiérarchie détenue parallèle à la hiérarchie SS³⁹⁸ agissait, de façon plus ou moins méthodique, dans la direction qu'elle estimait favorable à quelques-uns, ou à beaucoup, ce qui était déjà, en soi, un embryon de résistance structurée. Cette dernière forme, la résistance organisée, pour Kogon (1946, p. 341), fut plus du ressort des détenus politiques qui cherchèrent à prendre en main l'appareil administratif interne (et/ou à le conserver), le cas le plus fréquent étant une lutte intestine entre les « rouges » (les politiques) et les « verts » (les droits communs), ce dans plusieurs buts : faciliter le combat

³⁹¹ A Ravensbrück jusqu'à 1388 femmes entre 1939 et 1941 incluses, in Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 163.

³⁹² *Ibid.*, p. 316.

³⁹³ Cf. 1.4.2.2.

³⁹⁴ A en croire Durand (1991, p. 183), à Buchenwald vers 1944 « rien d'important ne se passait dans le camp sans que les détenus l'apprennent aussitôt, ou, du moins, peu de temps après, y compris les choses les plus secrètes. Toutes ces nouvelles étaient rassemblées par la direction illégale du camp et le milieu qui lui était proche. »

³⁹⁵ Kogon (1946, p. 350), il y eut même plusieurs « sous-directions » des camps suivant les mouvements politiques ou les nationalités : c'est le chef de la résistance tchèque qui sauva mon sujet W. Spitzer à Buchenwald par exemple...

³⁹⁶ Les françaises affirment qu'à Ravensbrück il n'y eut aucune organisation structurée de résistance avec une direction, Amicale de Ravensbrück (AR) et Association des Déportées et Internées de la Résistance (ADIR). (1965). *Op. cit.*, p. 221, attesté également par W. Kiedrzyńska dans Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 535.

³⁹⁷ Très bien décrits dans Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 22-24.

³⁹⁸ Cf. 1.4.2.2.

pour la vie des prisonniers en général, sauvegarder les détenus plus spécifiquement politiques, et participer à la désagrégation, à l'écrasement du système du camp. Comme on l'a entraperçu³⁹⁹, les directions des camps, devant la surpopulation, ne pouvaient exercer de contrôles que sporadiques, et extérieurs sans l'aide de la hiérarchie interne. Aussi plaçait-elle régulièrement des espions dans les différentes factions qui y régnaient, la résistance interne consistant en le dressage d'un mur bien organisé, et étanche entre les SS, et le camp lui-même. Pour ce dernier auteur, ce furent les communistes allemands qui furent les plus efficaces dans ces tâches, en raison notamment de la « stricte discipline du Parti », et de leur expérience plus importante des camps⁴⁰⁰, et, de ce fait, ils vinrent à bout des « verts »⁴⁰¹ dans presque tous les camps. Durand (1991, p. 14) décrit également cette résistance plus organisée des communistes allemands à Buchenwald, mais aussi finalement des « politiques » de tous pays dans un combat là aussi entre « les verts » et « les rouges ». Une part importante de cette résistance échet aussi aux divers groupuscules nationaux de résistance secrète qui tentaient d'aider au mieux les ressortissants de leur territoire. Il est très difficile, hormis cette constante de la lutte des « verts » contre les « rouges », et, souvent, la victoire finale des « rouges »⁴⁰², d'émettre des considérations générales valables dans le temps, et dans l'espace sur ces mouvements de résistance dans les camps de concentration (notamment à Ravensbrück où cette lutte semble beaucoup plus absente des témoignages⁴⁰³ au profit d'une solidarité beaucoup plus générale⁴⁰⁴) : les SS portaient leurs efforts sur l'infiltration des mouvements avec les mouchards, dont je parle plus haut, sur le mélange des populations grâce notamment à l'arrivée, et au départ de nouveaux convois⁴⁰⁵, sur l'entretien des oppositions naturelles (notamment entre « verts » et « rouges ») ; les groupes de résistance tendant à résister en sens contraire dans un mouvement dynamique perpétuel de conflits d'intérêts qui évolua différemment suivant les camps, les époques etc. En tout état de cause, selon Rousset (1965, p. 168) « même les politiques corrompus qui frappaient durement n'étaient pas des sauvages forcenés comme les criminels. Les conditions d'existence dans le camp s'en trouvaient sensiblement améliorées. » **La limite entre actes individuels de résistance, et actions organisées peut toutefois être très floue suivant les camps, notamment à Ravensbrück⁴⁰⁶.**

³⁹⁹ Cf.1.4.2.2.

⁴⁰⁰ Kogon (1946, p. 344) : les communistes allemands furent parmi les premiers détenus des camps de concentration dès les années 30... ; également soutenu à Buchenwald par Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 20.

⁴⁰¹ « Verts » qui dominèrent Buchenwald des débuts jusqu'en 1942-1943 d'après Rousset (1965, p. 64-65), le renversement se produisant avec les grands arrivages de « politiques » de 1944.

⁴⁰² Rousset ira jusqu'à dire que « Les camps ont été faits pour les politiques allemands, précisément pour eux. Ce n'est qu'accessoirement que les camps se sont ouverts aux étrangers » ; in Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 66.

⁴⁰³ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 526-527.

⁴⁰⁴ Maffre-Castellani (2005, p. 83-98).

⁴⁰⁵ Cf.1.4.1.

⁴⁰⁶ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 536.

Les moyens de lutte des mouvements de résistance des camps furent souvent ceux de leurs ennemis : infiltrer des partisans dans la hiérarchie concentrationnaire, décomposer les SS par la corruption pour les forcer à se taire, et à tolérer certaines actions, mais aussi maintenir les liens avec l'extérieur des camps⁴⁰⁷, assurer la protection de certains détenus⁴⁰⁸, obtenir des améliorations individuelles ou collectives.

1.4.16. *La résistance « psychologique »*

Plus proche de mon sujet de recherche, les mouvements de résistance ont vite compris **l'importance des initiatives propres à maintenir la force de résistance morale, et politique** : propagande politique, cours éducatifs avaient lieu à Buchenwald. Des « fêtes antifascistes », des conférences littéraires, eurent lieu en groupes très restreints de détenus de confiance. Toute activité religieuse était interdite sous peine de mort, et pourtant à Dachau, où étaient enfermés des milliers de prêtres catholiques, des réunions spirituelles furent organisées, des messes célébrées⁴⁰⁹. Ainsi, dans de nombreux camps, une vaste résistance psychique, morale, a pu se mettre en place de façon plus ou moins organisée, et efficace : « A Buchenwald, il n'y avait pas que la mort et la désolation. On savait y plaisanter, y rire et même s'y amuser. »⁴¹⁰ L'humour avait également sa place parmi les détenues de Ravensbrück : « C'était une manière de se défendre, une sorte de défi, qui tient de la dérision, du jeu de mots, de la blague, de l'ironie, de la complicité... »⁴¹¹. Les témoignages abondent de cette nécessité de maintenir l'espoir, et de laisser le plus au loin possible les sentiments d'abandon, de détresse, qui pouvaient se révéler tout simplement mortels. Durand (1991, p. 97) rapporte une résistance morale fondée sur les échanges intersubjectifs de soutien, les amitiés⁴¹². **Les moyens de cette lutte étaient divers** : le maintien des liens avec l'extérieur⁴¹³ qui, à la fin de la guerre, permettait de suivre l'avancée des troupes alliées, et anticiper une libération ; les discussions politico-militaires⁴¹⁴, mais beaucoup plus que « cette détente à l'ombre du crématoire. On peut parler d'une véritable vie culturelle. »⁴¹⁵ **La culture** était plus ou moins clandestine, secrète et punie de mort, ou tolérée, connue de quelques cercles, suivant les camps, les époques, les directions, cependant : « La vacuité et l'atrocité de la vie de détenu éveillaient un puissant désir de se consacrer à des questions spirituelles et artistiques. On

⁴⁰⁷ Cf. 1.4.10.

⁴⁰⁸ C'est le cas de TOUS mes sujets dessinateurs...

⁴⁰⁹ Kogon (1946, p. 360).

⁴¹⁰ *Id.*

⁴¹¹ Maffre-Castellani (2005, p. 109).

⁴¹² Pilven (2002, p. 102) : « Notre petit groupe français se maintenait, tissait des relations avec d'autres, et ces amitiés rendaient la vie plus supportable. »

⁴¹³ Cf. 1.4.10.

⁴¹⁴ Parler de politique était pourtant formellement interdit d'après Rousset, D. (1965). *Op. cit.* p. 83-84 et pouvait entraîner la mort.

⁴¹⁵ Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 99-105.

essayait de le satisfaire par les moyens les plus divers. »⁴¹⁶ Ainsi fleurirent dans les camps : orchestres clandestins⁴¹⁷, bibliothèques⁴¹⁸, cinémas⁴¹⁹, soirées littéraires⁴²⁰, **dessins**⁴²¹, **peintures**⁴²², poèmes, chansons⁴²³, écrits, témoignages⁴²⁴, spectacles organisés⁴²⁵, enseignements⁴²⁶... « Tout cela était naturellement entouré de précautions multiples et des milliers de détenus en ignoraient l'existence. »⁴²⁷ Chez d'autres sujets, c'est plus individuellement que la culture aide le détenu, citons ainsi l'exemple très connu de Primo Levi qui se récitait des vers de Dante : « Ils me permettaient de rétablir un lien avec le passé, en le sauvant de l'oubli et en fortifiant mon identité. [...] Ils m'accordaient des vacances, éphémères mais non hébétées – source de liberté et de différence : bref, une façon de me retrouver moi-même. »⁴²⁸ Toutefois, ce même auteur témoigne du danger⁴²⁹ qu'elle peut représenter : « La raison, l'art, la poésie ne nous aident pas à déchiffrer le lieu d'où ils ont été bannis. Dans la vie quotidienne de « là-bas », faite d'un ennui rehaussé d'horreur, il était salutaire de les oublier, comme il était salutaire d'apprendre à oublier la maison et la famille [...] une relégation dans ce grenier de la mémoire où s'accumule le matériel qui encombre et ne sert plus dans la vie de tous les jours. »⁴³⁰ Pilven (2002, p. 121) résume, en quelque sorte, la découverte de cette étrange énergie retrouvée dans l'esprit qui peut-être, s'apparente aux pulsions d'autoconservation : « C'est là [après une marche de la mort] que j'ai compris que le corps vit de la force intérieure de l'homme et qu'il est nécessaire de comprendre de quels accumulateurs cette force tire son énergie. »

1.5. Conclusion

Le nombre total de détenus dans les camps de concentration au sens strict est très difficile à évaluer. De septembre 1939 à avril 1945, Bensoussan (2009, p. 150) cite de 1 million à 1,7 million de détenus. Quant au nombre de morts, les chiffres sont encore plus complexes à

⁴¹⁶ Témoignage cité dans Strebel (2005, p. 526).

⁴¹⁷ En dehors des orchestres « officiels » des camps qui accompagnaient certains moments de la vie concentrationnaire, cf. 1.4.6 et 1.4.11.

⁴¹⁸ Cf. 1.4.11.

⁴¹⁹ Cf. 1.4.13.7.

⁴²⁰ Citées dans Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 101 et également rapportées à Buchenwald par mon sujet Boris Taslitzky auxquelles il participa, récitant notamment des poèmes d'Aragon.

⁴²¹ Strebel (2005, p. 527) et Maffre-Castellani (2005, p. 152, 154).

⁴²² Également citées dans Durand, P. (1991). *Op. cit.* p. 101, 102 où il parle nommément de Boris Taslitzky.

⁴²³ In Maffre-Castellani (2005, p. 102-103).

⁴²⁴ Durand (1991, p. 102) atteste que l'idée de témoigner était déjà présente à Buchenwald pendant le temps d'internement. Il cite Boulongne et Verdet, deux amis de Robert Desnos qui s'évertuèrent à rassembler un maximum de documents, d'autres sujets préférant écrire le leur...

⁴²⁵ A Ravensbrück, célébrations de fêtes religieuses, nationales ou encore politiques, Strebel (2005, p. 526-527) et Maffre-Castellani (2005, p. 157).

⁴²⁶ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 528.

⁴²⁷ *Id.*

⁴²⁸ Levi, P. (1986). *Op. cit.* p. 137.

⁴²⁹ Cf. à ce propos 2.3.2.3.

⁴³⁰ Levi, P. (1986). *Op. cit.* p. 139-140.

estimer selon que l'on compte, ou pas, les morts dans les camps, ceux suite à leur détention. Les chiffres varient selon lui de 550 000 à 900 000. La majorité ayant péri après 1942, sinon 1944. Wormer-Migot (1968, p. 14) parle de 75% de morts pour le système concentrationnaire sans compter les camps d'extermination. En incluant les femmes qui moururent dans les camps satellites de Ravensbrück, Strebel (2005, p. 481) cite le chiffre de 92 000 mortes dans les camps de concentration. L'Institut d'histoire du temps présent, avec les services du ministère des Anciens Combattants, avance le chiffre de 141 000 déportés français dans tous les camps dont 75 000 pour des raisons raciales (2 500 survivants en 1945) et 66 000 pour des raisons diverses dont 42 000 pour faits de résistance (23 000 survivants en 1945)⁴³¹. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes quant à la mortalité dans les camps de concentration et les conditions de vie ou plutôt de survie de l'univers du ou de la déporté(e) décrites tout au long de cette première partie. Ces considérations convoquent d'emblée sur une spécificité du traumatisme du sujet déporté, et au-delà sur divers questionnements : Comment, dans un tel environnement, du registre de l'irreprésentable, pourquoi dessiner ? Pourquoi la représentation au risque de la mort et quelle représentation ? Quel(s) rôle(s) joue(nt) elle(s) dans la résistance psychique des sujets dessinateurs ? Qui sont ces sujets ? Je propose d'affiner cette problématique à partir de la seconde partie de la revue de la littérature qui va suivre.

2. TRAUMATISME DES CAMPS DE CONCENTRATION : TRAUMATISME EXTREME, REPRESENTABILITE ET FIGURABILITE

« Aucune explication, ni historique, ni économique, ni sociologique ou politique, ni psychologique, ni théologique, ne peut à elle seule rendre compte intégralement du phénomène. Le vampirisme absolu déborde du compréhensible. Une tentative d'approche purement métapsychologique du totalitarisme, comme les autres, serait vouée à l'échec, mais chaque démarche de recherche est un appel à la vigilance, une tentative de faire barrage à toute résurgence. »

P. Wilgowicz

⁴³¹ Chiffres rapportés par Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP), Union Nationale des Associations de Déportés Internés et Familles de disparus (UNADIF), Manson, J. (dir.). (1995). *Leçons de ténèbres. Résistants et déportés*. Paris, France : Plon.

Cette citation de Wilgowicz (1991, p. 212), qui concerne toutefois en l'occurrence précisément la Shoah, et non directement les camps de concentration et d'extermination dans leur ensemble, me semble une prémisse heuristique pour présenter la revue de la littérature qui suit, et s'articule avec la partie historique et descriptive des camps de concentration précédente, ce pour deux raisons principales :

Premièrement, elle nous invite à nous confronter à ce qui, *in fine*, est un paradoxe, et constitue au fond le cœur problématique de cette recherche sur les représentations picturales des camps de concentration et leurs dessinateurs : comment penser, alors que je m'apprête à le faire à l'aide des nombreux auteurs qui s'y sont attelés, un traumatisme extrême qui serait justement du registre de l'impensable ? Comment représenter un traumatisme extrême du registre de l'irreprésentable ? Comment, dans un tel environnement, dessiner ?

Deuxièmement, elle met en garde d'emblée contre deux extrêmes dans cette entreprise : éviter le Charybde, tentant, de la toute-puissance de la seule réflexion métapsychologique, tout en prenant garde à ne pas tomber dans le Scylla d'une dispersion, pourtant partiellement nécessaire, théorique et épistémologique.

Je vais donc me hasarder, dans cette seconde partie de la revue de la littérature, au cours d'une navigation entre ces deux limites (extrêmes...), à approcher une compréhension de ces sujets dessinateurs dans le cadre du traumatisme extrême, en prenant appui sur le roc mouvant de la métapsychologie psychanalytique. C'est un chemin nécessairement complexe puisqu'il se fait dans une errance dictée par la clinique, et par le réel⁴³². Aussi, dans un souci de clarté, j'aborderai successivement plusieurs axes thématiques. Premièrement, en articulation avec mes propos sur les conditions de vie des camps, j'aborderai la vie dans les camps comme étant une situation extrême. Cette dernière est à l'origine, deuxièmement d'un traumatisme extrême que j'examinerai d'une part, dans sa nature, et, d'autre part, dans son traitement par le sujet.

2.1. Les camps de concentration nazis envisagés comme des situations « extrêmes »

Le contexte des conditions de vie concentrationnaires, dépeint dans la partie précédente, a été décrit par de nombreux auteurs, dans des champs variés autour de la psychiatrie, et de la psychanalyse, sous diverses appellations qui sous-tendent autant de conceptions qui présentent toutes leurs intérêts et leurs limites nécessaires.

⁴³² Comme je l'ai annoncé dans l'introduction de cette thèse.

On retrouve par exemple souvent dans des articles de référence anglo-saxons l'adjectif « **massive** »⁴³³. Jaffe (1968, p. 312) et Krystal (1968, p. 327-384) qualifient ainsi ce traumatisme dont les origines sont des « **actes d'agression massifs** » chez Laub et Auerhahn (1993, p. 301) par exemple⁴³⁴. Du côté de la psychanalyse française, citons Zaltzman (1998, p. 138) qui reprend l'expression de Blanchot « **expérience-limite** »⁴³⁵, pour décrire un vécu psychique lié à « une situation expérimentale d'urgence à laquelle un être humain se trouve rivé, qu'il ne peut surmonter sans dommage mortel, qu'il ne peut pas ne pas affronter », où il existe une mainmise sur la vie mentale et physique de l'être humain, qui l'exproprie d'un « droit impersonnel à la vie », le prive de ses défenses, et l'expose à une possibilité constante de mort, et dont il n'a pas les moyens de se dégager ou le pouvoir de la modifier. Ce vécu peut tenir pour elle à un réel physique naturel extrême (par exemple le milieu de vie des Esquimaux), mais aussi naître d'un environnement politique et social, dans un totalitarisme destructeur, dont l'exemple extrême est celui du camp de concentration et d'extermination.

Ce dernier qualificatif d'« **extrême** » est utilisé, différemment, en psychanalyse, par d'autres auteurs dans des contextes théorico-cliniques différents. Il me semble pertinent d'utiliser l'expression « **situation extrême** » pour parler du contexte réel, de l'ordre de l'irreprésentable dans lequel se trouve le déporté dans un camp de concentration.

Un rapide survol sémiologique, et étymologique⁴³⁶ pose une base de compréhension de ce choix avec les jalons suivants :

« Extrême » vient du latin *extremus*, superlatif de *exter* (extérieur) qui signifie : « le plus à l'extérieur », « le dernier », « le pire ».

Le mot est polysémique et peut signifier en français : « qui est tout au bout », d'un espace ou d'une durée ; « qui est au plus haut degré », d'importance par exemple, « qui excède la mesure ordinaire », « qui est au-delà des autres, au point de comporter des risques, du danger », « qui est éloigné de la modération », « limite ultime des choses », « au plus haut point ».

Ce mot peut donc indiquer à la fois ce qui est tout proche d'une limite, et ce qui en est déjà au-delà, qui la dépasse. Les notions de temps, d'espace en tant que pouvant être ces limites, dépassables, sont mentionnées. L'idée de danger, de quelque chose de négatif est également

⁴³³ « massif ».

⁴³⁴ Noté par Waintrater in Waintrater, R. (2003). *Sortir du génocide. Témoigner pour réapprendre à vivre*. Paris, France : Editions Payot et Rivages.

⁴³⁵ In Blanchot, M. (1969). *L'entretien infini*. Paris, France : Gallimard.

⁴³⁶ Etabli d'après le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales du C.N.R.S. : <http://www.cnrtl.fr/definition/extrême> et <http://www.cnrtl.fr/etymologie/extrême>.

présente avec aussi le caractère exceptionnel, non ordinaire, inhabituel, de cette position. La dimension de la temporalité, du dépassement des limites communes, du danger de l'« extrême » cadrent particulièrement bien avec l'idée que l'on peut se faire de la situation concentrationnaire (mais pas uniquement celle-ci) comme on a pu le voir dans la partie 1.4.

Dans le fil de cette réflexion sur l'opportunité de penser ainsi l'expérience concentrationnaire, partons de Freud (1930, p. 32) qui nous donne un premier repère : « Si fort que soit l'effroi qui nous fait reculer devant certaines situations, celle du galérien de l'Antiquité, du paysan de la guerre de Trente ans, de la victime de la Sainte Inquisition, du juif qui s'attend au pogrom⁴³⁷, il nous est malgré tout impossible de nous mettre par empathie à la place des ces personnes, de deviner les modifications qu'ont entraîné l'état originel de stupeur hébétée, l'hébétude progressive, la cessation des espérances, les modes plus ou moins grossiers ou plus ou moins raffinés de narcotisation en ce qui concerne la réceptivité aux sensations de plaisir, et déplaisir. Dans le cas d'une possibilité de souffrance extrême, des dispositifs de protection animiques déterminés sont aussi mis en activité. Il me paraît stérile de s'attacher plus avant à cet aspect du problème. »

Cerf de Dudzele (1999, p. 109) note, à propos de cette citation, que Freud, même n'ayant pas eu accès aux écrits concentrationnaires, évoque la possibilité de situations de « **souffrance extrême** », ainsi que de l'existence, en pareil cas, de moyens possibles de défense psychiques sur lesquels il ne s'attardera pas. Le camp est pour elle (*Ibid.* p. 123) un lieu possible de cette « souffrance extrême ».

Benslama (2001, p. 450), dans une réflexion sur les camps et la Shoah, commente ce même extrait en soulignant, d'une part l'impossibilité de mise en place d'une empathie, obstacle à la transmission de l'expérience des camps et, d'autre part ce qui « [...] désigne cela même qui s'effondre dans l'univers concentrationnaire : un commun avec les autres hommes. »

Un autre passage de l'œuvre freudienne peut nous guider vers la nature de cette situation de souffrance extrême de l'individu dans les camps. Il est signalé par Cupa (2007, p. 148) : « Dans « Considérations actuelle sur la guerre et la mort » (1915, p. 133) S. Freud repère que pendant la première guerre mondiale, « l'Etat, censé être le gardien de la justice pratique toutes les violences. Du coup, là, où le blâme de la part de la collectivité vient à manquer, la compression des mauvais instincts cesse et les hommes se livrent à des actes de cruauté et de perfidie, de trahison et de brutalité qu'on aurait cru impossibles à en juger uniquement par leur niveau de culture. » (Freud, 1915, p. 241) « Il y a en l'homme une aptitude à la vie

⁴³⁷ On ne peut s'empêcher de noter ce que cette remarque à propos du pogrom avait de prophétique...

civilisée constituée par la transformation libidinale de ses pulsions cruelles et égoïstes et par les contraintes qu'exerce sur elles l'appareil social par les interdits. En période de guerre, l'homme retrouve ces comportements primitifs d'autant plus que la communauté est permissive et n'oppose pas d'interdit. » (dit-elle, reprenant Laval, 2004) ».

En résumé, il y a déjà, dans la pensée de Freud⁴³⁸, des moments, des situations, des événements particuliers, des contextes (guerres, tortures...), durant lesquelles une souffrance extrême peut advenir sous le coup d'actes perpétrés par d'autres hommes, qui peuvent apparaître lorsque les interdits sociaux sont levés par l'institution même qui les promeut (« l'Etat »), entraînant l'homme à la régression vers des conduites primitives. Ils peuvent apparaître, en « temps normal », comme « impossibles » (inimaginables ? irréprésentables ?), et empêchent la mise en empathie de ceux qui ne les vivent pas. Nous avons là, en germe, une première esquisse de la situation concentrationnaire « avant l'heure ».

L'expression « **situation extrême** », pour désigner les conditions de vie dans un camp de concentration est utilisée par Bettelheim (1952 et 1960)⁴³⁹, à partir de sa propre expérience. Cette dernière n'est pas pour lui seulement le risque de mort imminente, de la confrontation au réel de sa propre mort, qui est le propre du traumatisme de guerre. Elle est plus pernicieuse car elle tend à détruire, dans le sujet, sa dignité, son humanité. Nous avançons donc vers la définition de cet environnement traumatique singulier où il y a plus que la simple confrontation avec sa propre mort, mais où est engagée également quelque chose d'une destruction de l'humanité chez un sujet.⁴⁴⁰

De son côté, Waintrater (2003, p. 12, et 2005) utilise très régulièrement, dans ses travaux sur les camps de concentration et d'extermination, le témoignage, le mot « **extrême** » pour désigner notamment la violence psychique née de la négation du pacte social dans les camps et de la perte de la croyance en un environnement secourable (qui entraîne une attaque du concept même d'appartenance à l'espèce humaine). Le terme s'applique donc plutôt, me semble-t-il, chez cet auteur, aux effets traumatiques des conditions de vie concentrationnaires plus qu'à la situation concentrationnaire elle-même. Ainsi, pour Waintrater (2003, p. 72), ce

⁴³⁸ A une époque où Freud faisait l'expérience de son cancer...

⁴³⁹ Bettelheim, B. (1952). *Survivre*. Paris, France : Editions Robert Laffont, 1979, p. 66-105 et Bettelheim, B. (1960). *Le cœur conscient*. Paris, France : Robert Laffont, 1972, cités dans Bertrand, M. (2004). *Trois défis pour la psychanalyse. Clinique, théorie, psychothérapie*. Paris, France : Dunod, p. 30 et Bertrand, M. (2007). Situations extrêmes : le difficile chemin de la subjectivation. In Aubert A., Scelles, R., *Dispositifs de soins en regard des situations extrêmes* (p. 25-32). Toulouse, France : Erès, 2007, p. 28.

⁴⁴⁰ Question abordée au chapitre 2.3.1.2.

sont des vécus psychiques qui relèvent « **d'états de traumatismes extrêmes** » « dont on ne peut venir à bout ». Waintrater (2003, p12) : La négation du pacte social est une forme de « **violence extrême** », une « catastrophe qui va laisser des marques indélébiles dans leur psychisme [celui des déportés]. »

Bertrand (2004, p. 8) retrouve quant à elle les caractéristiques des « **traumatismes primaires** »⁴⁴¹ « chez les personnes ayant vécu des situations extrêmes, comme celles que suscitent les guerres et les génocides. ». Elle va faire appel, dans de nombreux articles, et ouvrages sur le traumatisme, à cette expression qu'elle ne réduira pas à la seule expérience des camps de concentration. Les situations extrêmes ne sont en effet pas « homogènes », les unes sont liées à des événements collectifs, d'autres peuvent être de nature accidentelle, catastrophique. Elles ont en commun de comporter un même danger potentiel : « danger vital, atteinte, ou menace d'atteinte à l'intégrité physique ou psychique de la personne. »⁴⁴².

Ainsi, parlant des événements de guerre, attentats, comportements de violence, abus sexuels, accidents de la route, ou du travail, elle écrit qu'« [...] il convient de prendre en compte la violence de ces situations extrêmes, en ce qu'elles sont susceptibles de mettre en danger tout sujet [...] que l'on ne doit pas minimiser l'impact psychique traumatique de telles violences, qu'il y a des situations réellement traumatogènes »⁴⁴³, et qu'il faut les prendre en compte dans le traumatisme dans une approche complexe et nuancée de ses causes et manifestations psychiques. C'est pourquoi, dans ce fil de pensée, j'ai tenu à décrire précisément les conditions de vie dans les camps de concentration.

Ces situations sont pour elle d'immenses effractions, un traumatisme violent en termes économiques : « [...] il est bien certain que dans certaines situations extrêmes, que l'on affronte par exemple en temps de guerre de façon plus cruelle en cas de génocide, ou de torture, beaucoup subissent des effractions si considérables, qu'ils ne peuvent trouver d'issue spontanément et doivent être aidés. »⁴⁴⁴, il lui semble, par ailleurs, que beaucoup de traumatismes psychiques à l'heure actuelle semblent reliés à des expériences vécues de situations extrêmes⁴⁴⁵. Pour cet auteur, ces situations sont des situations extrêmes c'est-à-dire des moments où, dans la menace de mort imminente notamment, est réactivé ou activé un trauma

⁴⁴¹ Terme qu'elle emprunte à Roussillon, voir à ce propos chapitre suivant 2.2.

⁴⁴² Bertrand, M. (1997). Les traumatismes psychiques, pensée, mémoire, trace. In Doray, B., Louzoun, C. (dir.), *Les traumatismes dans le psychisme et la culture* (p. 37-46). Toulouse, France : Erès, 1997, p. 37.

⁴⁴³ Bertrand, M. (1996). *Pour une clinique de la douleur psychique*. Paris, France, Montréal, Canada : L'Harmattan, p. 85-87.

⁴⁴⁴ Bertrand, M. (2004). *Op. cit.* p. 8.

⁴⁴⁵ Bertrand, M. (2000a). Les enfants dans les situations extrêmes : l'exemple des Grands Lacs africains. *Cliniques méditerranéennes*, 61, p. 185.

primaire⁴⁴⁶ : « [...] primaire en ce sens qu'il ébranle la certitude d'être, la sécurité intérieure sur lesquelles le sujet avait jusqu'alors fondé sa vie. » Elles « mettent hors jeu la représentation d'une temporalité parce que l'imminence d'un danger de mort rend cette représentation invalide »⁴⁴⁷. Le sujet est ramené ou se constitue une expérience d'agonie avec perte de la croyance acquise de son immortalité. La douleur mélancolique peut survenir avec une telle expérience. Elle précise une partie des raisons de **l'irreprésentable** : « Les personnes ayant vécu des situations extrêmes ne peuvent pas se les représenter. Ce n'est pas seulement l'effroi et la sidération qui s'emparent du sujet lorsqu'il se voit dans l'imminence de sa propre mort ; c'est autre chose : *le surgissement de l'inhumain en l'homme*. [...] C'est le non-sens absolu. »⁴⁴⁸. La disparition des repères ôte tout sens à un monde devenu étranger et rend l'expérience incommunicable : « Comment communiquer aux autres ce qui semble si impossible qu'on ne peut arriver à le croire soi-même ? Jamais le clivage entre savoir et croire n'est poussé à un tel point. »⁴⁴⁹ Dans le cas du génocide, la défaillance des moyens d'élaboration mentale n'est pas que momentanée, mais peut durer et être détruite⁴⁵⁰. En effet, (Bertrand, 2006, p. 215) la situation extrême « tue » les acquis dits « secondaires », les organisations antérieurement acquises et notamment ces capacités de symbolisation et de mentalisation. Bertrand signalera plus tardivement dans son élaboration (2007, p. 28-29) son intention de limiter sa définition de « **situation extrême** » aux situations où existent non seulement le danger pour le sujet de perdre sa vie mais aussi le danger d'une destruction au niveau du psychisme, d'une partie ce qui a été acquis au cours du développement psychique, dans le cas des camps, « un meurtre psychique ».

Arrivé à ce stade de mon élaboration, il me semble opportun de tenter **un résumé définissant les « situations extrêmes » à partir des relectures de ces auteurs**. Cette délimitation s'inspire très précisément des propositions de Bertrand qui me paraissent particulièrement pertinentes dans ce cadre de recherche. Ainsi :

Les situations extrêmes représentent l'ensemble des conditions matérielles et psychologiques, isolables dans le temps et dans l'espace, dans lesquelles un, ou plusieurs sujets, expérimente(nt) des conditions de vie tout à la fois psychiques, physiques,

⁴⁴⁶ Concept que j'examine dans le chapitre suivant.

⁴⁴⁷ Bertrand, M. (2000a). *Op. cit.* p. 185.

⁴⁴⁸ Bertrand, M. (2000b). La mélancolie des personnes ayant vécu des situations extrêmes. In Weil, D. (dir.), *Mélancolie : entre souffrance et culture* (p. 9-17). Strasbourg, France : Presses Universitaires de Strasbourg, p. 10 ; les italiques sont de l'auteur.

⁴⁴⁹ *Id.*

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 10-11.

environnementales, subjectives et intersubjectives, créées par d'autres hommes intentionnellement ou non qui :

- Visent sa ou leur destruction, à la fois physique et psychique, en tout ou en partie, dans une mort vécue comme toujours imminente ou possible.
- Détruisent les acquis des processus secondaires, la confiance en soi et la capacité à qualifier ses ou leurs propres perceptions par des attaques aux liens précoces, aux relations, constitués dans le cadre des processus primaires⁴⁵¹.
- Le ou les confrontent à des effractions économiquement considérables contre des structures archaïques⁴⁵² : notamment l'autoconservation et le narcissisme.
- Entraînent une désintringation pulsionnelle importante avec une mise hors jeu de l'Eros.
- Tendent, par l'humiliation, le rabaissement permanent, vers la déshumanisation.
- Défont les liens sociaux et la croyance dans un environnement secourable.
- Détruisent la croyance en l'immortalité.
- Désinsèrent le ou les sujets de la temporalité « commune », le sujet devient « tuable »⁴⁵³, et ne peut vivre que dans l'instant présent, sans certitude de survivre l'instant d'après.
- Plongent dans une absence et/ou une perversion du sens.
- Attaquent les capacités de penser et de représenter, et donc relèvent de l'irreprésentable, de l'indicible.
- Freinent gravement les possibilités pour les sujets du groupe qui n'a pas vécu ces situations de se mettre en empathie, d'imaginer, de se représenter l'expérience.

Je propose donc, à la suite de ces auteurs, de considérer les conditions de vie dans les camps de concentration nazis comme relevant de ces situations extrêmes. Je rappelle toutefois, avec Bertrand (2004, p. 29 et 31) et Chafai-Sahli (2003) qu'elle cite (*ibid.*, p. 31), que ces situations extrêmes ne sont pas spécifiques des camps de concentration nazis et qu'elles peuvent se rencontrer notamment en temps de guerre et/ou dans les génocides.

Si, au départ, ces développements peuvent paraître fastidieux pour le lecteur ou la lectrice, ils mettent en lumière pour moi plusieurs éléments indispensables pour une compréhension du traumatisme des camps de concentration nazis :

⁴⁵¹ Bertrand, M. (2004). *Op. cit.* p. 8.

⁴⁵² Plus archaïques que dans les traumatismes de nature névrotique.

⁴⁵³ Au sens de l'*Homo sacer* repris par Zaltzman (1999b).

Premièrement, le poids de la réalité et l'importance de la décrire finement, et, j'ajouterais, de l'inscrire, la saisir historiquement, la contextualiser dans la mesure où, justement, elle nous échappe plus que jamais.

Deuxièmement, dans la mesure où j'aborde ici quelque chose de l'ordre de l'indicible, de l'irreprésentable, il me paraît plus que jamais important de bien définir les termes avec lesquels je me propose de mener cette recherche.

Enfin, et cette observation donnera l'occasion d'introduire la partie qui va suivre, il est intéressant de noter que l'emploi du mot « extrême » chez les quelques auteurs que j'ai cités est usité tantôt pour décrire plutôt le contexte extrême (« les situations extrêmes ») tantôt, le vécu psychologique (« souffrance extrême » chez Freud par exemple, cf. *supra*) et/ou ses conséquences dans un « traumatisme extrême ». Cet oscillement sémantique me semble mettre en relief combien la problématique, très classique en psychanalyse, de dire si c'est l'évènement (ici la situation en tant qu'elle dure dans le temps) qui est à lui seul traumatique⁴⁵⁴ et/ou si il (ou elle) entre en résonance avec la trame psychique du sujet, et ne devient traumatique après-coup est... extrême... dans ce cas⁴⁵⁵.

2.2. Du traumatisme au traumatisme extrême : problématiques psychanalytiques

J'ai, dans le chapitre précédent, posé les premiers jalons de ma réflexion sur les situations extrêmes dans leur rapport avec le traumatisme. Ces points étant posés, un tour d'horizon des positions des principaux auteurs qui ont travaillé le traumatisme en psychanalyse s'impose. Il va permettre d'affiner la compréhension du traumatisme extrême dans le cadre très particulier des camps de concentration⁴⁵⁶.

La question du traumatisme, incontournable en psychopathologie psychanalytique, est naturellement présente depuis les premiers écrits de Freud⁴⁵⁷ jusqu'aux derniers. **La théorisation de Freud** va nécessairement connaître divers remaniements, sans pour autant d'ailleurs que ces variations s'excluent les unes les autres. Ces dernières s'offrent bien souvent comme autant de points de vue heuristiques d'un même phénomène.

⁴⁵⁴ Ce qui amènerait à dire qu'un tel évènement ou une telle situation serait traumatique pour tout sujet le rencontrant ou la vivant, et la réalité traumatique dépasse ou est première face à la réalité psychique.

⁴⁵⁵ Auquel cas, c'est la réalité psychique qui prédomine et, dans les situations extrêmes, les sujets seraient, ou non, ou différemment traumatisés selon leur personnalité, leur histoire, leur fonctionnement etc.

⁴⁵⁶ En prélude au chapitre suivant sur la nature du traumatisme extrême des camps de concentration beaucoup plus spécifiquement.

⁴⁵⁷ Traumatisme et psychanalyse sont très historiquement étroitement liés dès l'écllosion de cette dernière, voir à ce propos Bourdin, D. (2000). *La psychanalyse de Freud à aujourd'hui. Histoire, concepts, pratiques*. Rosny, France : Bréal.

Sa théorie est d'abord économique : quantité d'excitation externe, et quantité d'excitation interne, pulsionnelle. Les excitations pulsionnelles sont suscitées par les excitations externes⁴⁵⁸, et désorganisent l'appareil psychique. De 1892 à 1897, le traumatisme concerne un événement qui affecte, désorganise⁴⁵⁹ le sujet de façon plus ou moins importante et durable. Les effets pathogènes du traumatisme sont dus au débordement économique au sein de l'appareil psychique qui est incapable de lier les excitations. L'événement qui affecte le sujet est réel, datable, mais le patient ne se souvient pas de l'événement (c'est aussi le début de la théorie du refoulement). Pour Freud, le traumatisme a une nature sexuelle, et implique deux temps : une séduction sexuelle réelle, précoce (attouchements des organes génitaux) et un second événement qui va réactiver, au moment de la maturité sexuelle, le premier événement, refoulé, qui va agir comme un « corps étranger » c'est la **théorie de l'après-coup**. Le traumatisme est source et explique la névrose qui peut être curable en associant les représentations afférentes qu'on tente de retrouver avec les affects : c'est la méthode cathartique.

Cette théorie de la séduction réelle, « **la neurotica** », Freud va l'abandonner à partir de 1897 au profit d'une séduction, fantasmée cette fois-ci⁴⁶⁰, et ainsi opérer un changement épistémologique majeur. Dans cette nouvelle conception, ces événements, auparavant considérés comme réels, s'avèrent être en réalité des événements fantasmatiques. Si cette modification paradigmatique va lui légitimer la force des fantasmes inconscients et la prise en compte d'une relation psychique entre ces fantasmes, il ne s'agit par pour Freud de substituer systématiquement le fantasme à la réalité ; jusqu'à la fin de sa vie, il cherchera à trouver un matériel clinique qui confirme la réalité de la séduction. Aussi, ultérieurement, Freud ne se prononcera plus sur la réalité ou le fantasme de la scène.

La première guerre mondiale fournira à Freud l'occasion de se pencher sur les névroses traumatiques, qu'il différencie des autres névroses de transfert, comme étant des « névroses actuelles », ou névroses narcissiques⁴⁶¹, le sexuel et la perte y sont traumatiques.

En 1920, Freud va repenser la névrose traumatique. Dans la situation traumatogène, **le parexcitant**, c'est-à-dire l'enveloppe protectrice des excitations externes sous laquelle se trouve la couche réceptrice perception – conscience⁴⁶², **est « effracté »**. Il ne peut plus alors assurer sa fonction régulatrice. Le sujet est submergé, débordé suite à l'effet d'une excitation

⁴⁵⁸ On peut, dans ce chemin de pensée, se demander ce qu'il en est de ces excitations externes dans un environnement extrême ? Quelle est leur nature et quelles excitations internes vont-elles rencontrer ?

⁴⁵⁹ La valeur pathogène du traumatisme peut d'ailleurs sans doute se mesurer à l'intensité de la désorganisation psychique qu'il provoque.

⁴⁶⁰ Freud, S. (1897b). Lettre à Fliess n°69 du 21.9.1897. In *La naissance de la psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., 1973.

⁴⁶¹ Freud (1919a).

⁴⁶² Structure qu'il comparera au bloc-note magique dans Freud (1925).

violente, interne et/ou externe survenant dans une situation telle que le psychisme du sujet n'est pas en mesure d'abaisser la tension provoquée, soit par une action, ou une réaction émotionnelle immédiate, soit par une élaboration mentale suffisante. L'affect alors évoqué est « **l'effroi** ». Ce dernier renvoie à l'expérience de détresse originaire, la première séparation d'avec la mère. Le nourrisson est submergé par les excitations internes face à une situation dans laquelle il est totalement impuissant.

Cette dernière expérience sera reprise par lui en mettant **au premier plan la question de la perte et de la séparation** en 1926. En désaccord avec Abraham et Férenczi, il va introduire deux types d'angoisse : l'angoisse-signal et l'angoisse-automatique. La première indique, prévient dans un mouvement prévisionnel, le sujet que quelque chose va se passer. Le moi se mobilise et ainsi tente de se protéger de l'angoisse-automatique qui est, quant à elle, réactivée par un certain type de traumatisme. Elle renvoie le sujet à l'état de détresse traumatique du nouveau-né, dont l'immaturation biologique et psychique ne permet pas de faire face aux tensions en provenance des énormes quantités d'excitation pulsionnelle qu'il ne peut décharger et donc satisfaire. L'expérience de cessation de l'état de détresse se fait progressivement grâce à l'intervention de l'objet maternel. La perte de ce dernier va être vécue comme le danger qui constitue l'angoisse-signal.

En 1939, Freud propose une notion nouvelle du traumatisme. Tous les traumatismes se situent dans la première enfance jusqu'à la 5^{ème} année. Il s'agit d'impressions d'ordre sexuel ou agressif, et certainement de blessures précoces faites au moi (**blessures narcissiques**). Ajoutons que d'aussi jeunes enfants ne sont pas encore capables comme ils le seront plus tard de distinguer les actes sexuels des actes purement agressifs. **Les traumatismes ont deux sortes d'effets. Des effets positifs** qui sont « des efforts pour remettre en œuvre le traumatisme »⁴⁶³ c'est-à-dire pour ranimer le souvenir de l'incident oublié ou plus exactement pour le rendre réel, le faire revivre. **Des effets négatifs** qui « tendent au but opposé : à ce qu'aucun des éléments des traumatismes oubliés ne puisse être remémoré ni répété. »⁴⁶⁴ s'exprimant alors sous forme d'évitements pouvant s'aggravant jusqu'à devenir des inhibitions ou des phobies.

Ma clinique va m'amener à m'orienter (sans pour autant nier la pertinence des autres modèles de traumatisme), dans la perspective freudienne, vers le traumatisme tel qu'il le conçoit après 1920. La confrontation du sujet avec sa propre mort, combien de fois rapportée

⁴⁶³ Freud (1939, p. 163).

⁴⁶⁴ *Id.*

dans de nombreux témoignages, est toutefois, première nuance, quasi-permanente⁴⁶⁵ au camp⁴⁶⁶, ce qui introduit une observation de toute première importance : une spécificité de la temporalité⁴⁶⁷ du traumatisme des camps⁴⁶⁸. Comme on l'a vu dans la partie descriptive précédente, la vie (ou plutôt la survie) dans un camp de concentration s'inscrit le plus souvent sur une longue période, des mois, voire des années, de même que les persécutions... Autre élément intéressant, la question de la contrainte de répétition : Freud la conçoit comme un moyen pour relancer l'activité psychique sidérée, et donc les capacités de liaison et de représentation. Dans cette optique, il est intéressant de rechercher, chez mes sujets, si cette dimension de répétition est présente, dans les dessins et/ou dans leurs témoignages, et/ou recherchée, remplit-elle sa fonction ? Comment elle se déploie, quels sont ses effets etc.

Férenczi, contemporain de Freud, va axer une partie de son travail sur le traumatisme. Dès 1924, il va commencer à rendre compte des liens entraperçus entre fantasmes infantiles précoces, expériences sexuelles et traumatisme. La répression fantasmatique, chez l'enfant, lorsqu'elle s'exerce dans une éducation idéalisante, rigide et anti-sexuelle, peut être traumatique en tant qu'elle s'oppose aux traumatismes sexuels infantiles nécessaires, ni trop excessifs, ni trop précoces ou trop intenses. Ces derniers, pour la constitution d'une normalité psychosexuelle, peuvent acquérir une valeur de traumatisme anti-trauma en se dressant contre les traumatismes invalidants, seuls vrais traumatismes. Plus tard⁴⁶⁹, il montre que toute histoire de traumatisme, et de traumatisme sexuel, est une histoire d'amour entre un enfant et un adulte. L'enfant attend de l'adulte des gestes de tendresse, et l'adulte met des gestes et des «intentions passionnelles» qui, contrairement à celles de l'enfant, sont empruntées d'une maturation sexuelle et de désir sexuel. Le langage passionné de l'adulte (sexuel) ne peut être qu'hermétique à la compréhension de l'enfant, qui prend les gestes sexuels de l'adulte pour l'expression de sa tendresse. Il y a un malentendu qui repose sur la différence entre le langage sexuel et le langage tendre, entre le désir de l'adulte et celui détourné, dévoyé, de l'enfant.

La nouveauté de la théorie de Férenczi est de montrer que c'est l'écart entre le désir de l'enfant et celui de l'adulte qui est créateur de traumatisme. C'est aussi l'énigme que représente chacun de ces désirs pour chacun des personnages. Pour cet auteur, l'enfant s'attend à un désir, des gestes tendres, et l'adulte y répond sexuellement, c'est ce décalage qui est traumatique. La sexualité est en soi traumatisante à partir du moment où elle n'est pas

⁴⁶⁵ Cf. 1.4.6.

⁴⁶⁶ L'expression « camp » sera à partir de ce point, par commodité, et dans le reste de cette recherche, utilisée dans le sens strict de « camp de concentration », sauf précision contraire, cf. 1.1.

⁴⁶⁷ Déjà soulevée en introduction, qui sera analysée ultérieurement et plus précisément au chapitre 2.3.1.5.

⁴⁶⁸ Expression que j'utilise temporairement avant d'expliquer le recours à l'expression « traumatisme extrême ».

⁴⁶⁹ Férenczi (1931) et Férenczi (1933).

préparée⁴⁷⁰. Face à ce traumatisme, la modalité défensive centrale se situe autour d'un clivage qui est acceptation et déni d'une réalité dans un même mouvement, comme la mort par exemple qu'une partie du moi du sujet mourant accepte et l'autre pas. Le sujet, en proie à une douleur extrême, se dédouble en quelque sorte (c'est l'« **autoclivage narcissique** »⁴⁷¹), et se voit lui-même comme de très haut, de très loin. Il y a d'une part un Je qui souffre, mais ne le sait pas, de l'autre un Je qui sait mais ne souffre pas⁴⁷². Ce dédoublement permet parfois à la partie qui sait d'adopter un comportement de compassion et de réparation à l'égard de la partie qui souffre, d'être un « nourrisson savant »⁴⁷³. Ce dernier figure le développement d'une l'hypermaturité⁴⁷⁴, secondaire à un choc psychique, une sorte de progression traumatique, de prématuration. L'autoclivage narcissique peut provoquer « **l'isolation** » d'une partie du corps qui vient représenter le sujet tout entier. Le plus souvent, ce type de clivage (désigné comme « processus primaire de refoulement ») est intrapsychique, et développe chez le sujet, du fait des capacités de perception autosymboliques, une partie sensible brutalement détruite qui co-existe avec une autre qui sait tout mais ne sent rien. Le traumatisme amène aussi une représentation particulière de l'adulte séducteur par l'enfant qui préfère penser que la scène traumatique est une création fantasmatique, et non réelle, pour en atténuer la portée.

Férenczi remet ainsi en jeu **la question de la réalité du traumatisme**. Il s'agit pour lui d'une séduction réelle de l'adulte. La confusion réalité/fantasma qui est introduite vient du montage défensif de l'enfant. Tout en en reconnaissant quelque chose, il s'en détourne. Comme chez Freud, l'enfant traumatisé sera soumis à l'après-coup. Toutefois, « dans la conception du traumatisme de Férenczi, se différenciant en cela de Freud, l'accent est mis sur l'absence ou la défaillance des réponses de l'environnement aux besoins affectifs des patients, ce qui fait appel à la capacité de l'analyste de pouvoir rendre figurable et symbolisable, ce qui n'était pas vécu sur le plan des affects ni inscrit dans les représentations mais qui pourra ressurgir dans le transfert. »⁴⁷⁵. Apparaît cette accentuation de l'environnement dans ses effets sur un traumatisme « en creux » (« absence de réponses » de l'environnement par rapport aux besoins du sujet) ou « en distorsion », « mauvais ajustement » (« défaillance des réponses »)

⁴⁷⁰ Il rejoint, à propos de la sexualité, les propositions de Freud (1920) sur l'état d'impréparation de l'appareil psychique effracté dans le traumatisme.

⁴⁷¹ Férenczi (1933).

⁴⁷² Conceptualisation finalement proche à mon sens du clivage structurel du moi tel que Freud le définit qui prend la place du refoulement : une partie du moi perdant le contact avec la réalité, l'autre laissant « se dérouler devant elle, comme un observateur désintéressé, toute la fantasmagorie morbide [...] Au lieu d'une unique attitude psychique, il y en a deux ; l'une, la normale, tient compte de la réalité alors que l'autre, [...] détache le moi de cette dernière. » Freud (1940, p. 77-81).

⁴⁷³ Férenczi (1923).

⁴⁷⁴ Reprise comme « maturation précoce » face à un danger vital dans Férenczi (1932a, p. 310).

⁴⁷⁵ Korff-Sausse (2006, p. 29).

avec cette idée que l'objectif thérapeutique, dans le cadre de la cure analytique, consiste à figurer et symboliser des représentations et des affects qui surgiront dans le transfert.

Nous nous rapprochons ici de cette idée que je soutiens d'un travail de la représentation par l'activité picturale dans les camps de concentration : un travail de la représentation qui surgit là où une inscription dans les représentations n'a pourtant pas eu lieu, ou du moins un travail de la représentation qui a besoin de l'autre, du regard d'un autre pour se figurer. On s'interroge dès cet instant sur la nature métapsychologique, le statut de ces représentations picturales des camps de concentration...

Face à l'évènement traumatique qui vient donner corps à quelque chose d'irreprésentable, la psyché ne peut assurer sa tâche habituelle qui est d'intégrer les éléments du monde extérieur. La raison de cette incapacité est d'ordre économique, car l'excès du facteur quantitatif déborde les capacités d'élaboration du moi. Après le tournant de 1920, Freud a privilégié ce point de vue économique, reléguant au second plan l'aspect évènementiel du trauma.

Ferenczi, lui, poursuit **l'idée de la réalité du traumatisme**. Convaincu de la nécessité de la reconnaître, il cherche, dans sa technique, les voies pour l'amener à une remémoration et une résolution psychique. Cette divergence avec Freud n'est pas chez Ferenczi une opposition de principe, mais plutôt une opposition des développements, et des accents mis sur des points différents du processus traumatique. Ils reconnaissent qu'il existe des traumatismes organisateurs et d'autres invalidants. Freud est plus intéressé par l'aspect structurel du traumatisme pour la compréhension des névroses. Il serait ainsi inadéquat de méconnaître la réalité du contexte réel, de ce qui va faire effraction, tout comme il ne faut, à mon avis, pas perdre de vue non plus l'existence d'une appréhension subjective de ce même contexte qui, je le soutiens, est bien présente, et visible notamment dans les représentations picturales des camps que je présente dans la partie clinique de cette recherche⁴⁷⁶.

Dans deux oeuvres posthumes⁴⁷⁷, Ferenczi décrit des modes de réaction au « trauma » (ici dans l'acception de réalité traumatique dont il insiste sur le poids) qui ne sont pas de l'ordre du refoulement, et indiquent **le retrait du sujet hors de l'expérience** :

Le sujet subit un choc inattendu, écrasant, auquel il n'est pas préparé⁴⁷⁸, qui agit comme un anesthésique. Il réagit par un arrêt de toute activité psychique, l'instauration d'un état de passivité, dépourvu de toute résistance, une paralysie totale de la mobilité et un arrêt de la pensée. Cette sidération de la pensée, disparition de la spontanéité, est tout à la fois

⁴⁷⁶ Cf. 9, cf.10, cf. 11.

⁴⁷⁷ Ferenczi (1932b) et Ferenczi (1934).

⁴⁷⁸ Rejoignant là encore une fois Freud (1920) dans l'aspect pathogène de l'absence de préparation du sujet face à la réalité.

conséquence et stratégie de survie psychique face au trauma, elle peut se manifester sous la forme d'un clivage entre la pensée et le corps. Avec le « clivage auto-narcissique » (cf. *supra*), se produit **une fragmentation d'une partie du moi** qui associe une dissociation et une dépersonnalisation qui sont pour lui des tentatives de réponse à l'intensité du choc subi par le sujet. Il les décrit⁴⁷⁹ comme des moments d'hyperlucidité, sorte d'intellectualisation pure du psychisme, débarrassés de l'affect ou au contraire, des moments d'engourdissement accompagnés de cette fragmentation. Le trauma va rester en souffrance, c'est-à-dire en attente de remémoration et de représentations auxquelles se relier, mais aussi en attente d'être souffert.

Dès lors, peut-on se risquer, dans l'axe théorique de Fénénczi, à imaginer l'activité picturale des sujets dans les camps de concentration comme des tentatives de métabolisation, de « re-mentalisation »⁴⁸⁰ (une « intellectualisation » au sens de Fénénczi ?) de ce réel effractant, irréprésentable du camp, en mettant sur un support (papier, carton etc.), dans un mouvement de projection, une représentation de cette réalité qui pourra alors être y travaillée, comme hors psyché⁴⁸¹.

Winnicott, quant à lui, va insister sur le rôle de l'environnement précoce dans le traumatisme. Ce dernier est ramené à la notion **d'empiétement**⁴⁸² qui ne peut être comprise qu'à partir de ses concepts-clés des premières relations que le nourrisson entretient avec son environnement. Celles-ci se caractérisent notamment par les soins de la mère, et les soins que le monde qui entoure le bébé lui donnent. Ils répondent à des qualités précises :

Le « **holding** », qui définit la capacité à contenir le bébé, la façon dont on le porte... Le « **handling** » qui définit la capacité de la mère à maintenir son bébé, c'est-à-dire la façon dont on l'empêche, par le maintien, de tomber, de le mettre dans son bain... L'« **object presenting** », la présentation de l'objet, situe la façon dont la mère introduit l'enfant dans la réalité, et la façon dont elle va faciliter les premières relations d'objet⁴⁸³.

Ces modalités, ces qualités de la relation mère/bébé (et de façon plus générale des relations monde extérieur/bébé) nécessitent **une mère « suffisamment bonne »**⁴⁸⁴ selon l'expression de Winnicott, suffisamment proche, qui réponde adéquatement à son bébé : s'il a faim qu'elle

⁴⁷⁹ Fénénczi (1932a, p. 279-280).

⁴⁸⁰ Le néologisme est de moi.

⁴⁸¹ Voir d'ailleurs à ce sujet la conception de la création de Guillaumin qui s'accorde avec cette hypothèse, cf. 3.8 et 6.

⁴⁸² Abordé à partir de Winnicott, D. W. (1990). *La nature humaine*. Paris, France : Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient.

⁴⁸³ Winnicott, D. W. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, France : Payot, 1989 et particulièrement « Le développement affectif primaire », p. 57-71.

⁴⁸⁴ « Good enough ». Du recueil de textes de Winnicott : Winnicott, D. W. (2006). *La mère suffisamment bonne*. Paris, France : Payot.

lui donne à manger ; s'il a envie de jouer qu'elle joue avec lui⁴⁸⁵. La mère doit reconnaître les compétences de son nourrisson pour lui permettre de s'organiser dans la réalité tout en restant un support suffisant en termes de protection, de sécurité. Leur bon déroulement requiert une adaptation de l'environnement au bébé.

Ces rapports mère/bébé se déploient sous l'égide de la tendresse maternelle, distinguée d'avec la sexualité maternelle. La mère est à la fois **intriquante** (au sens où elle permet une intrication des pulsions de vie et de mort suffisante) et **intrigante** (au sens où elle va censurer une partie de sa sexualité dans ses rapports à l'enfant, et montrer qu'elle a des besoins ailleurs, en dehors de lui).

La question de l'**empiètement** va dès lors se jouer pour Winnicott dans certains aléas de cette intersubjectivité, selon deux modalités opposées :

S'il y a inadéquation entre les besoins de l'enfant et la réponse de la mère : manque de support du moi, manque de protection du bébé, si la mère suffisamment bonne ne joue pas un rôle parexcitant⁴⁸⁶ suffisant, il va y avoir empiètement de l'environnement : une effraction de la mère, trop stimulante, trop excitante, ou trop anxieuse, dans l'univers du bébé.

Inversement, cet empiètement peut advenir en cas d'absence trop importante de la mère. Par exemple, une mère physiquement présente, mais psychiquement absente, au cours d'une dépression périnatale.

Dans les deux cas, il y a traumatisme. Dans le premier cas, traumatisme par excès dans l'autre cas, traumatisme par absence, insuffisance, « traumatisme en creux ». Ces deux variantes empêchent, selon Winnicott, d'une part l'intégration du moi, c'est-à-dire le sentiment d'unification, d'intégration du moi et, d'autre part, la continuité d'être c'est-à-dire le sentiment d'être le même d'un jour à l'autre, présent de façon suffisamment solide chez le sujet « sain ».

L'empiètement, en tant que faillite précoce de l'environnement, peut conduire (Winnicott, 1962) à des « **agonies primitives** » qui sont « l'état de choses [initial] impensable qui sous-tend l'organisation de défense ». L'enfant normal au tout début de sa vie est à considérer comme étant toujours « au bord d'une angoisse dont nous ne pouvons avoir l'idée »⁴⁸⁷, une « angoisse d'annihilation »⁴⁸⁸ qui peut se présenter sous diverses formes subjectives : se morceler, tomber sans fin, ne pas avoir de relation avec son corps, ne pas avoir

⁴⁸⁵ C'est la « contingence » américaine.

⁴⁸⁶ Au sens de Freud (1920).

⁴⁸⁷ Winnicott, D. W. (1962). Intégration du moi au cours du développement de l'enfant. In *Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement* (p. 9-18). Paris, France : Payot, coll. Science de l'homme, 1970.

⁴⁸⁸ Winnicott, D. W. (1961). La théorie de la relation parents-nourrisson. In *De la pédiatrie à la psychanalyse* (p. 358-378). Paris, France : Payot, 1989.

d'orientation... Ces angoisses, dit-il sont des « agonies primitives » en tant que l'angoisse, dit-il, n'est pas un mot assez fort pour les définir.

Cette description d'**une angoisse sans nom**, si elle se rapporte chez Winnicott à un effet des carences précoces de l'environnement sur l'enfant, s'avère un développement théorique précieux qui, pour partie, affine une pensée sur le type et la forme d'angoisse (même si le mot n'est sans doute là aussi pas assez fort : situation très « typique » de l'univers concentrationnaire où les mots sont impuissants à décrire l'expérience⁴⁸⁹) auxquels est confronté le déporté dans le camp.

Plus récemment, Roussillon (1991) va cibler avec acuité la problématique à laquelle se heurte tout traumatisme, et le traumatisme extrême en particulier, nous y reviendrons plus loin, en la dialectisant de la façon suivante :

Au fond, **le traumatisme « en soi »** est-il lié au caractère traumatique « réel » de telle ou telle situation (dont on pourrait penser par exemple qu'elle serait traumatique pour n'importe qui) ou alors est-il forcément lié à une théorie du traumatisme si on réfute cette première position ?

« L'accent se déplace alors du côté de la question de la « reconnaissance » du caractère traumatique de telle conjoncture historique et des conditions de cette reconnaissance, se déplace de la question du traumatisme « en soi » à celle d'une « théorie du traumatisme » qui en permettrait la connaissance. Se fera reconnaître comme « traumatique » ce qui correspond à une « théorie » du traumatique, ne se fera pas reconnaître comme tel un « traumatisme » non conforme à une théorie du traumatisme – c'est toute la question déjà débattue en 1894-1896, et sur laquelle S. Freud revient dans « L'homme Moïse ... », de l'évènement « anodin » provoquant une réaction « exceptionnelle ». Cette question se dédouble elle-même dans celles de ce que l'analyste de son côté et l'analysant de l'autre, peuvent « chacun » reconnaître comme traumatique en fonction de leurs théories du traumatisme respectives. »⁴⁹⁰ Toujours sur cette question de la « réalité » objective du traumatisme, il rappelle que Winnicott suggère de fonder le traitement de certains patients sur la reconnaissance et la reconstruction des effets de la réalité en soi. La réobjectivation devient un mode de la réobjectalisation. J'ai d'ailleurs éprouvé moi-même ce besoin de « réobjectiver » cette « réalité en soi » dans toute la partie traitant des représentations historique des camps de concentration dans l'après-coup⁴⁹¹.

⁴⁸⁹ Cf. le paragraphe 2.3.1.3 à ce sujet.

⁴⁹⁰ Roussillon, R. (1991). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris, France : PUF, coll. Le fait psychanalytique, p. 184.

⁴⁹¹ Cf. toute la partie 1.

Serait-ce aussi un des effets recherchés dans les représentations picturales ? Une forme « d'auto-traitement » où l'investissement de la réalité passe par la réobjectivation qui devient aussi un mode de réobjectalisation de ce qui est désobjectalisé ?⁴⁹²

Roussillon (1991, p. 195-197), face à la problématique énoncée plus haut du traumatisme « en soi » par rapport au traumatisme en référence à une théorie du traumatisme, va tenter de se dégager de ces écueils en proposant **une définition générale du traumatisme** : « La définition qui me paraît la plus heuristique, la plus large et sans doute la moins infiltrée elle-même des neuroticas de l'analyste me paraît être celle qui définit **le traumatisme comme absence de représentation. La question des théories sexuelles infantiles du traumatisme est alors la question des modes de représentation (de représentance ?) de cette absence de représentation.** »

Le problème est ainsi posé quant aux représentations de mes sujets. De ce point de vue, les représentations picturales des camps peuvent être envisagées comme le résultat d'un « mode de représentation » de l'absence de représentation du camp.

Roussillon poursuit (*ibid.*) : dans le traumatisme il y a une importance prépondérante des facteurs économiques⁴⁹³, conception centrale chez Freud à partir de 1920. Il n'y a pas de traumatisme sans qu'à un moment ou un autre, l'intensité de l'excitation n'ait des effets d'effraction, de forçage, qui débordent les capacités de liaison de l'appareil psychique à ce moment-là⁴⁹⁴. La difficulté est de déterminer si cette effraction a une valeur causale, c'est-à-dire conférer à l'intensité « en soi » [la situation extrême entrerait-elle alors dans cette catégorie ?] la valeur d'évènement ou du mode de relation traumatique. Autrement dit, la question se pose de savoir si, dans un certain nombre de situations, l'effet traumatique doit être plutôt rapporté à une intensité quantitative particulière ou plutôt rapporté à une pré-désorganisation dynamique et/ou topique qui conférerait à toute quantité une valeur effractante [Métaphore freudienne de la boule de cristal]. L'effraction ne serait alors qu'un effet de cette désorganisation topique et/ou dynamique. Le travail de G. Bayle (1987) dans le même colloque me semble souligner l'intérêt d'envisager aussi cette seconde éventualité, ce sont des processus psychiques et des désorganisations topiques qu'il place, pour sa part, au premier plan. »⁴⁹⁵

Que penser alors des représentations picturales dans les camps où la représentabilité est particulièrement mise à mal, dans des lieux où le réel échappe plus que jamais au sujet ?⁴⁹⁶ Peut-on hasarder l'idée qu'il y a là un traumatisme particulier au sens où le mode de

⁴⁹² Cf. 2.3.1.3 et toute la question de l'objectalisation et de la désobjectalisation selon Green.

⁴⁹³ C'est d'ailleurs, je le répète, le point de vue que j'ai privilégié dans cette recherche.

⁴⁹⁴ Voir à ce sujet le paragraphe 2.3.1.4 qui traite de la déliaison dans le camp.

⁴⁹⁵ C'est toute la question du traumatisme extrême qui sera examinée plus bas.

⁴⁹⁶ Voir à ce sujet mon chapitre 2.3.2.6.

représentation de l'absence de représentation est tout à fait singulier, que ce soit par le témoignage, l'écrit et, encore plus spécifiquement, par la représentation picturale ?

Toujours dans la pensée de cet auteur, (Roussillon, 1991), l'appréciation des causalités traumatiques reste en large partie subjective. Le traumatisme ne saurait être en lui-même ni qualitatif ni quantitatif, dans la mesure où il est précisément caractérisé par une désorganisation des rapports de la force au sens, de la quantité à la qualité. **Le traumatisme est une relation, pas de traumatisme sans psyché : c'est la relation entre l'intensité particulière et les capacités de liaison qui confère à la quantité une valeur effractive.**

Ultérieurement, Roussillon va introduire le concept de « **terreur agonistique** » (1999) et une distinction entre un « **traumatisme primaire** » et un « **traumatisme secondaire** » qui fait encore avancer la réflexion sur le traumatisme extrême.

Roussillon (1999, p. 71-72) va partir du concept d'agonie de Winnicott⁴⁹⁷ qu'il rapproche du concept d'angoisse ou de « **terreur sans nom** » de Bion⁴⁹⁸, pour explorer plus avant la question du rapport de la représentation, et du traumatisme.

Pour cet auteur, dans l'un et dans l'autre cas, nous sommes en face **d'une faillite de l'organisation représentative**. « Cependant, le concept d'agonie ajoute deux particularités utiles à relever pour rendre intelligible la nature de l'expérience traumatique engagée. L'agonie fait référence implicitement à l'idée d'une souffrance psychique qui serait mêlée à l'angoisse et comporte l'idée d'une confrontation avec une situation extrême, une mort psychique. Autrement dit, pour préciser les choses par rapport à l'angoisse-développement⁴⁹⁹ décrite par S. Freud, par le concept d'agonie Winnicott indique que l'effraction du parexcitation a été étendue et profonde, ce qui a provoqué une douleur psychique intense⁵⁰⁰, et qu'il n'y a pas eu de processus de contre-investissement psychique jugulant le développement de l'effraction quantitative ou de la blessure du moi.

Winnicott réfère cette faillite des processus psychiques de défense à l'extrême immaturité du moi au moment de l'expérience cataclysmique. Il s'agit donc d'expériences archaïques primaires qui atteignent le moi naissant du sujet à une époque où son organisation psychique n'était pas en mesure de faire face *ni même de rester présente à l'expérience* ; la désorganisation a eu lieu dans des conditions qui la rendent inélaborable et empêchent sa constitution postérieure en signal d'alarme.

⁴⁹⁷ Cf. *supra*.

⁴⁹⁸ Cf. *supra* et Bion, W. R. (1983). *Réflexion faite*. Paris, France : P.U.F.

⁴⁹⁹ Je précise que l'expression « angoisse-développement », se rapportant vraisemblablement à l'angoisse-signal, est utilisée textuellement par Roussillon dans l'édition dont je cite l'extrait.

⁵⁰⁰ La notion de « douleur psychique » sera d'ailleurs reprise à ce sujet par M. Bertrand par opposition à la « souffrance psychique » dans plusieurs de ses publications.

Pour comprendre cela, il est nécessaire d'admettre que l'agonie primitive possède les caractéristiques suivantes :

Elle est *extrême, sans fin* – les organisateurs temporels ne sont pas encore constitués -, *sans limites* – elle aboutit à une désorganisation – et *sans issue*. Le sujet n'a eu d'autres ressources que de *se retirer* de l'expérience pour « survivre » à la mort psychique⁵⁰¹, ce qui ne veut pas dire pour autant que celle-ci ne s'est pas inscrite, qu'elle n'ait pas laissé de traces internes, mais plutôt que le sujet met en place une forme particulière de clivage [très proche du clivage auto-narcissique de Férenczi, également repris par Waintrater cf. *infra*]. A la place de juguler le trauma, le sujet se retire de l'expérience traumatique et la laisse ainsi se développer « sans lui ». »⁵⁰²

Il emprunte à Bettelheim la notion de « situations extrêmes »⁵⁰³ et précise qu'il s'agit pour lui de « situations extrêmes de la subjectivité », il fait appel aux « agonies primitives » de Winnicott pour décrire des expériences de mort psychique ou de mort de la subjectivité et le concept des « terreurs sans nom » de Bion, qui peuvent ainsi se produire en dehors de la prime enfance, dans ces « situations extrêmes ». Le recours au terme de Bettelheim semble tout sauf anodin et il est clair que l'expérience du camp de concentration est pour cet auteur une expérience de mort psychique, de la subjectivité qui peut advenir et j'insiste sur ce point, suivant sa pensée, en dehors d'un effet d'après-coup, au cours de la vie adulte, dans ces situations particulières, « extrêmes » (cf. chapitre précédent).

Roussillon (1999, p. 140-141) va décrire le vécu psychique du sujet dans ces situations sous le nom de **terreur agonistique** qui éclaire tout un pan métapsychologique de l'état traumatique de la situation extrême du camp :

« La terreur agonistique est un état de souffrance psychique extrême mêlé à une terreur de cet éprouvé ou de la violence réactionnelle qu'il mobilise. Celle-ci résulte des conditions subjectives de son développement et des principales caractéristiques de l'échec de son intégration narcissique : elle est *sans issue, sans représentation*, sans possibilité de satisfaction, même « latérale » ou secondaire. L'expérience a par ailleurs duré un temps suffisant pour que le sujet ait atteint le désespoir du fait de recevoir un quelconque secours, l'expérience a été vécue comme *sans fin*. Il s'agit donc d'une expérience de souffrance extrême sans issue, sans représentation, et sans fin. »⁵⁰⁴

⁵⁰¹ Le parallèle avec la théorie férenczienne du traumatisme est ici évident. Waintrater (2003, p. 81) reprendra cette assertion dans le cadre du traumatisme extrême des camps comme mécanisme psychique premier face à l'entrée du sujet dans l'univers concentration sous l'appellation « gel psychique » (traduction de Lifton, 1967). Cf. *infra*

⁵⁰² Les termes mis en italique le sont par l'auteur.

⁵⁰³ Cf. chapitre précédent 2.1.

⁵⁰⁴ Les mots mis en italique le sont par l'auteur.

Revient l'impossibilité de représenter l'expérience de la situation extrême, point nodal attracteur de ma réflexion autour de l'existence des représentations picturales des camps de concentration, et également cet aspect bien particulier de la temporalité dans ces traumatismes dont je parlais déjà en introduction comme d'une « atemporalité »⁵⁰⁵. Notons au passage le paradoxe entre la nécessité que l'expérience à l'origine de la terreur agonistique dure un certain temps tout étant vécue comme sans fin. On retrouve bien là aussi un des nombreux paradoxes⁵⁰⁶ des camps de concentration où, dans la situation même de la détention (et non uniquement dans le vécu, psychique, de la situation par le détenu), une sorte d'« hypertemporalité » ou de « surtemporalité », où les journées sont scandées par des horaires inflexibles, où les cadences sont infernales et rythmées parfois même par un orchestre, chemine de concert avec une « atemporalité » (appels interminables, détention dont les sujets ne connaissaient pas la fin, ni si même elle en avait une, mort « finale » toujours possible mais jamais prévisible...)⁵⁰⁷. Ne nous étonnons pas si dans de telles expériences dit Roussillon (1999, p. 141), il est impossible de donner un sens ou même de s'approprier une telle expérience. La survie pour cet auteur n'est possible qu'à condition de se retirer de l'expérience c'est-à-dire donc en se clivant de sa subjectivité : « ainsi « [...] pour continuer à se sentir être, le sujet a dû se retirer de lui-même et de son expérience vitale » en un état d'aliénation de l'identité ou d'une partie de celle-ci. La figure du Musulman⁵⁰⁸ surgit au détour de ce clivage de la subjectivité comme, peut-être, l'aboutissement final d'un sujet qui s'est complètement retiré de l'expérience, sans protéger, par clivage, une partie de sa subjectivité. Plus près de mon propos, peut-on penser l'activité picturale comme une voie de protection de la subjectivité par séparation, clivage d'avec son expérience de l'ici et maintenant ?

L'expérience de terreur agonistique est une expérience au-delà du principe de plaisir. Elle est ainsi soumise à la crainte de répétition tant qu'elle n'a pas reçu un statut psychique « convenable » (Roussillon, 1999, p. 141), va être compulsivement et hallucinatoirement activée. Le retrait de cette expérience de mort psychique doit être répété par le sujet. Elle ne peut être intégrée comme telle dans la subjectivité parce qu'elle est contraire aux logiques du moi, elle n'entraîne pas d'expérience de satisfaction. A l'inverse des expériences de satisfaction inscriptibles au sein du principe de plaisir et par là même au sein de la

⁵⁰⁵ Temporalité que je décris dans la partie 1.4.4 dans sa forme « historique » et en 2.3.1.5 du point de vue psychanalytique dans le traitement du traumatisme extrême des camps.

⁵⁰⁶ Au sujet des paradoxes dans les camps, cf. la partie 2.3.1.7.

⁵⁰⁷ Qu'on m'excuse ce recours à ces trois néologismes, ils montrent combien il est difficile de trouver un langage, des représentations de mot, adaptés à la description de l'univers concentrationnaire. Voir à ce propos Steiner, G. (1987). La longue vie de la métaphore : une approche de la Shoah. *L'écrit du temps*, 14/15, 15-33.

⁵⁰⁸ Cf. chapitre 2.3.1.10.

subjectivité, ces expériences ne peuvent être élaborées seules. Roussillon (1999, p. 141) explique : « elles ont besoin d'un certain type de « réponses » de l'environnement pour être symbolisables : la seule attitude autonome du sujet est la tentative d'évacuation. »⁵⁰⁹ Une illustration clinique de cette réflexion dans le camp de concentration peut s'effectuer autour de l'aspect groupal face aux représentations picturales, et à l'activité de représentation dans lequel s'insèrent mes sujets. Le dessin n'est possible que grâce à un environnement qui le facilite au camp, qui protège le créateur. Le groupe des autres déportés est à tout moment présent psychiquement, et le plus souvent même physiquement (ne serait-ce que par la promiscuité) dans une aire intermédiaire de jeu au sens winnicottien. Le déploiement de la représentation dans le camp ne peut-il se faire que sous cette protection groupale face à un risque psychique mortel ?⁵¹⁰ Roussillon insistera sur ce point : la terreur agonistique ne peut être métabolisée sans le secours d'un environnement qui permet le dégagement de celle-ci sur le dehors et l'aide à la représentation et la symbolisation intégrative⁵¹¹. Roussillon (1999, p. 145) note encore : « La capacité à pouvoir initier, à partir des répétitions intersubjectives, la création ou la re-création d'une aire de jeu reste sans doute la caractéristique essentielle d'un environnement « symboligène » des expériences traumatiques primaires comme Winnicott l'a toujours fortement souligné. » Je reprends cette idée dans mes hypothèses de travail⁵¹².

Ce détour par le concept de terreur agonistique va fonder le « **traumatisme primaire** » selon Roussillon: constitué de l'agonie et de la réaction du psychisme à l'agonie, c'est un traumatisme particulier, difficilement symbolisable et difficilement intégrable dans une logique du conflit intrapsychique ou même dans « une logique fondée sur l'autoconservation, l'intérêt du sujet et l'espoir – autant de conséquences du primat du principe de plaisir », marqué par la destructivité.⁵¹³

Nous sommes donc dans le traumatisme extrême⁵¹⁴ dans cette discussion, cliniquement ancienne dans la psychanalyse, résumée par Korff-Sausse (2000, p. 97 pour la première citation et *ibid.* p. 99 pour la seconde) et Bertrand (2006, p. 211) dans les lignes suivantes :

« Force est de constater la difficulté des psychanalystes à intégrer dans leur pratique et leur théorie des situations cliniques qui comportent cette dimension d'une réalité traumatique qu'elle soit biologique (les maladies somatiques, les handicaps d'origine organique),

⁵⁰⁹ Voir à ce propos le témoignage de Boris Taslitzky où il dit qu'au retour de Buchenwald il a « craché » la déportation sur ses toiles (11.3.1).

⁵¹⁰ Comme l'affirme Zaltzman concernant la régression, cf. 2.3.2.3.

⁵¹¹ Roussillon (1999, p. 144).

⁵¹² Cf. 6.

⁵¹³ Roussillon (1999, p. 142).

⁵¹⁴ Terme que j'emprunte maintenant à Waintrater, cf. *infra*.

historique (les traumatismes de guerre) ou économiques (les patients en situation de précarité sociale). Il n'est pas toujours facile de se dégager du piège dans lequel est tombé J.-M. Masson (1984), de vouloir trancher entre réalité psychique et réalité factuelle en les opposant sans cesse, comme si l'un excluait l'autre et qu'il était impossible de penser l'articulation forcément complexe des deux. [...] Cette logique de l'un *ou* l'autre aboutit à deux positions extrêmes : d'un côté privilégier l'illusoire reconstruction d'une vérité historique au détriment de la participation fantasmatique du sujet ; de l'autre, avantager le fantasme au risque de méconnaître la dimension de la réalité sociohistorique. » Pour Korff-Sausse (2000, p. 99), « Le sujet traumatisé est double : il est celui qui subit la violence des autres, mais aussi celui qui y participe sur le plan fantasmatique. » Bertrand (2006, p. 211) va dans le même sens : « Il nous faut donc dépasser le dualisme simpliste entre l'exogène (l'évènement externe) et l'endogène (les ressources internes) : le trauma, c'est l'écho psychique qu'a un évènement chez un sujet à un moment déterminé. L'évènement a son importance et ce peut être un évènement externe. Mais c'est l'écho psychique qu'il génère chez une personne, le vécu plus ou moins catastrophique de cet évènement selon l'état psychique de cette personne à un moment déterminé, qui va déterminer l'intensité du trauma. »

Ces développements sur le traumatisme primaire vont être repris dans différents articles et ouvrages par Bertrand qui les met en lien plus précisément avec des situations extrêmes, comme les camps de concentration, ou d'autres tout à fait actuelles (génocides, tortures, accidents...) ⁵¹⁵.

Bertrand (1996, p. 87-96) plaide pour **l'existence de deux types de traumatisme** ⁵¹⁶, sans que cette opposition soit d'ailleurs irréductible, ou, du moins, à deux sens du terme « traumatisme », « selon qu'il s'agit de la mise en scène de conflits psychiques relevant d'une organisation oedipienne, ou au contraire d'une organisation plus archaïque, mettant en jeu les pulsions d'autoconservation et le narcissisme. » ⁵¹⁷ Elle repense ce second genre de traumatisme, face à une situation extrême ⁵¹⁸, comme étant un mode inadéquat de préservation de l'identité, et de l'intégrité du sujet, dans ce qui apparaît finalement comme un but autoconservatif. Loin d'être seulement une désorganisation psychique, le traumatisme est aussi réponse à la situation, tentative du sujet pour se reconstituer une enveloppe psychique, qui naît de la brusque collusion, non en l'occurrence entre fantasme et perception de la réalité

⁵¹⁵ Comme je l'ai montré dans le chapitre précédent 2.1.

⁵¹⁶ Ce qu'elle nuancera par la suite.

⁵¹⁷ Bertrand, M. (1996). *Op. cit.* p. 91, réaffirmé dans Bertrand, M. (1997). *Op. cit.* p. 40.

⁵¹⁸ Cf. chapitre précédent.

externe⁵¹⁹, mais entre une angoisse d'anéantissement et la perception présente. Elle note la mise hors circuit de la temporalité. Il y a dans ce type de traumatisme, lié à une situation extrême, une urgence de penser, le sujet se trouvant, comme le montre Férénczi, dans une confusion qui sème le doute dans sa propre perception, il doit se tourner vers l'autre pour être assuré que ce qu'il perçoit est bien ce qu'il perçoit. De plus, « La pensée est, par définition, l'élément de la temporalité. »⁵²⁰, elle réinsère le sujet dans cette temporalité.

A ce point des réflexions de cet auteur, un lien peut être fait entre cette nécessité de s'assurer de sa propre perception et le travail de la représentation par le dessin dans les camps. Il paraît possible de soutenir l'idée que l'activité picturale dans les camps est une de ces activités « de pensée » qu'il est urgent de mettre en place. Elle serait alors une activité particulière où le sujet s'assure qu'il perçoit bien ce qu'il perçoit dans un espace intersubjectif avec les autres détenus par l'intermédiaire de représentations travaillées sur un support extérieur à lui-même. Bertrand, dans le même article, note d'ailleurs que l'exercice de la pensée renverse la passivité en activité, et permet une forme de liaison de l'expérience traumatique avec un plaisir de maîtrise tout en réintroduisant une dimension de succession de représentations et par là même une temporalité⁵²¹. C'est très exactement une de mes hypothèses : un travail de la représentation dans le camp, par l'activité picturale restitue une part d'activité au sujet dessinateur en un renversement de la passivité (plus exactement de la passivation) en activité⁵²². De plus, cette activité peut être à mon avis envisagée comme une tentative de recherche du regard de l'autre, dont on a souligné l'importance (cf. *supra*) sur la représentation créée afin de s'assurer de la vérité de cette perception.

Dans deux articles de l'an 2000, Bertrand reprend l'expression « **trauma primaire** » de Roussillon pour caractériser l'état psychique du sujet confronté à une situation extrême : c'est une expérience qui exclut la représentation d'une temporalité, détruit l'assurance tranquille, la confiance dans le fait que nous vivons tous en temps ordinaire comme si nous ne devions jamais mourir⁵²³, notre sécurité intérieure. « Ces expériences primaires mettent hors jeu la représentation d'une temporalité, parce que l'imminence d'un danger totalement imprévisible⁵²⁴ rend cette représentation invalide. »⁵²⁵

⁵¹⁹ Comme l'affirme Green dans Green, A. (1973b). *Le discours vivant. La conception psychanalytique de l'affect*. Paris, France : PUF, coll. Quadrige, 2004, p. 193.

⁵²⁰ Bertrand, M. (1997). *Op. cit.* p. 43.

⁵²¹ Bertrand, M. (1996). *Op. cit.* p. 96.

⁵²² Cf. 6.

⁵²³ Freud (1915a).

⁵²⁴ Ce danger, dans le système concentrationnaire, est la mort ou la souffrance physique et psychique, il a beaucoup été pensé par N. Zaltzman dans sa conception de l'homo sacer, l'homme tuable, cf. 2.3.2.3.

⁵²⁵ Bertrand, M. (2000b). *Op. cit.* p. 17.

Dans une élaboration ultérieure, Bertrand (2002, p. 107-108), rapprochant le tableau traumatique de moments psychotiques et/ou mélancoliques (cf. *supra*), met en avant le fait que le trauma semble mettre hors jeu le principe de plaisir-déplaisir et la sexualité. : « En d'autres termes, ce qui est au premier plan c'est le retrait de l'intérêt du monde et des objets et le repli douloureux sur soi. On évoque davantage la perte de la confiance en soi et dans le monde, et les symptômes par lesquels Freud décrit la dépression grave, la mélancolie. ». La psychose peut survenir quand un excès de douleur psychique, liée à une effraction considérable s'impose au sujet. Ces « **symptômes extrêmes** » (sic) se retrouvent chez les sujets ayant vécu l'horreur des camps : sentiment de déréalisation (ce qui m'arrive n'est pas réel), sentiment de dépersonnalisation (je regarde ce qui m'arrive comme si ce n'était pas à moi, comme si c'était à un autre que ça arrivait). Ces manifestations sont celles du clivage du moi⁵²⁶ : « ce dédoublement permet parfois à la partie qui sait d'adopter un comportement de compassion, et de réparation à l'égard de la partie qui souffre ». Tous ces symptômes sont ceux d'une grave atteinte narcissique. Ces symptômes, comme elle l'a déjà affirmé, (cf. *supra*), sont une tentative d'aménager la situation pour la survie du sujet : maintenir une consistance minimale du moi, et maintenir le processus de destruction à l'extérieur de soi sinon c'est la dépression mélancolique mortifère⁵²⁷. La possible guérison se produit lorsque le sujet arrive à transformer cette douleur en souffrance psychique, réinvestit le monde et ses objets, ré-érotise le monde, remet en jeu la sexualité. Cette affirmation me semble très pertinente à reprendre dans le cadre de cette recherche et à confronter à la clinique de mes sujets, je l'ai donc reprise dans mes hypothèses de travail⁵²⁸.

Bertrand (2004) va reprendre encore plus en profondeur les concepts de Roussillon de traumatisme primaire, et le traumatisme secondaire. Selon Roussillon (1999) le modèle du traumatisme secondaire est caractéristique des structures névrotiques et n'est valide que si : premièrement le travail de symbolisation primaire, celui qui rend possible une réalisation hallucinatoire du désir, a déjà eu lieu, il y a des représentations de chose, sinon des représentations de mot ; deuxièmement, si l'ensemble du processus se déroule sous l'égide du principe de plaisir-déplaisir et enfin si le narcissisme est suffisamment constitué. Pour Bertrand (2004, p. 7), suivant en cela Roussillon, ces conditions manquent dans beaucoup de souffrances narcissiques-identitaires où : il n'y a pas d'inscription de l'évènement dans le champ des représentations ; les processus psychiques ignorent à ce niveau le principe de plaisir-déplaisir, ils obéissent à une compulsion de répétition qui se situe au-delà de ce principe ; et enfin où les défaillances du narcissisme se révèlent à travers des problématiques

⁵²⁶ Cf. *Supra*.

⁵²⁷ A ce titre, on peut de nouveau évoquer la figure du Musulman.

⁵²⁸ Cf. 6.

différentes de celles de la névrose et du conflit psychique moi-ça ou moi-surmoi. Ces dernières conditions se retrouvent dans **le traumatisme primaire** (entendu dans une perspective structurelle et non ontogénétique) qu'elle va mettre en lien avec les situations extrêmes : « En effet, les caractéristiques de tels traumatismes se retrouvent chez les personnes ayant vécu des situations extrêmes, comme celles que suscitent les guerres et les génocides. Il serait par trop simple de dire que de telles situations extrêmes ont réactivé des traumas précoces du même type, car les traits caractéristiques de traumas « primaires » sont apparus chez des personnes qui ne présentaient pas auparavant de pathologies identitaires-narcissiques avant d'avoir vécu ces situations extrêmes. Ce sont les situations extrêmes qui ont détruit les acquis des processus secondaires, et la confiance en soi (le narcissisme suffisamment « bon ») en particulier par les attaques aux liens précoces constitués dans le cadre des processus primaires. »⁵²⁹ Elle rappelle que Férénczi désignait trois issues possibles face à de tels traumas pour protéger le moi contre le retour des traumas et de réunir la partie clivée du moi (cf. *supra*) : l'affection somatique (tout comme Freud l'avait déjà noté), le délire, la philosophie ou plutôt selon elle le surinvestissement de la pensée. Peut-on introduire un quatrième terme et inclure l'activité de représentation picturale dans ce plan ? Ce d'autant plus que dans l'expérience traumatique ce sont justement les moyens de reconnaissance et de symbolisation qui font défaut, le sujet étant mis brutalement en présence d'un réel qui ne se symbolise pas, un réel sans sens. Ce « mouvement pictural » semble aller à contre-courant de cette effraction du réel. En adoptant encore une perspective économique du traumatisme, on peut suivre l'affirmation de Bertrand (2004, p. 20), qui postule à cette occasion à l'inverse une théorie généralisée du trauma : « On peut donc dire a posteriori que les activités de pensée et de perception sont des moyens de lier (à des représentations) les représentants des pulsions, et ainsi de limiter leur violence. C'est la dimension économique de ces activités. Ce sont aussi nos moyens habituels de protection contre les traumas. »⁵³⁰ Si cela est une affirmation de portée générale dans le traumatisme, que penser des représentations picturales en tant que moyens de liaison des représentants des pulsions dans le camp ? Et de quelles pulsions ? Si l'on suit la pensée de cet auteur, dans le traumatisme des camps, il s'agit d'atteintes contre les structures archaïques de la psyché, et donc les pulsions du moi : autoconservation et narcissisme avec mise hors jeu de la sexualité, de l'Eros. On peut, dès lors, penser aussi l'activité de représentation picturale dans le cadre d'une situation extrême comme un mode, particulier à certains sujets, de liaison des représentants des pulsions du moi et, j'ajouterai, très certainement comme mode de réinjection pulsionnelle et d'érotisation. Dans le

⁵²⁹ Bertrand, M. (2004). *Op. cit.* p. 8.

⁵³⁰ Waintrater (2005, p. 97) pense pour sa part que l'unicité du traumatisme est à chercher non dans l'évènement en soi mais « dans ses conséquences sur le psychisme des survivants et des générations qui suivent ».

traumatisme, c'est la capacité de symbolisation et de mentalisation qui est jeu, une partie de l'expérience ne pouvant être transformée en réalité psychique⁵³¹, j'imagine dès lors ces représentations, comme je l'ai déjà affirmé, comme des tentatives de symbolisation et de mentalisation de la réalité concentrationnaire, peut-être la recherche d'un appareil, autre que le langage, pour la dire, la mettre en sens, la mettre en mot et la partager avec l'autre, sans lequel, nous l'avons vu, il est des états dont on ne peut venir à bout (cf. *supra*)⁵³² : « La symbolisation, loin d'être un préalable, est à reconquérir. »⁵³³

Le plaisir, ou du moins une certaine coexcitation psychique, peut prendre place dans cette activité et agir dans une aire de jeu avec les autres déportés, par exemple, de façon anti-traumatique : « [...] toute création, même modeste, procure un plaisir comparable à la création esthétique⁵³⁴. Le plaisir, la satisfaction, est ce qui va remettre en route le processus de la vie. »⁵³⁵

Waintrater (2003, p. 68) aborde précisément le traumatisme des camps de concentration et d'extermination sous un autre éclairage. Elle considère qu'il y a deux grands axes pour penser le traumatisme :

Un axe unificateur : le traumatisme est un débordement et une rupture. Toutes les théories le présentent comme une effraction qui submerge le sujet en provoquant une coupure radicale entre l'avant et l'après traumatique, qui s'accompagne d'une désorganisation profonde.

Un axe séparateur, qui tourne autour de l'opposition réalité psychique et réalité extérieure. C'est le débat Freud/Férenczi sur l'importance respective de l'évènement et du fantasme. Cette opposition se retrouve actuellement entre le modèle psychanalytique « classique » et ceux d'un courant plus « pragmatique » avec parmi eux les représentants de la victimologie. Pour Waintrater (*ibid.*), il est nécessaire d'aborder les deux axes pour ne pas céder à la paralysie de l'activité de pensée⁵³⁶. Je me propose de la suivre dans cette dernière idée dans la partie qui va suivre en abordant les premières avancées psychanalytiques (résumées) puis en suivant le cheminement uniquement de quelques autres auteurs dont j'ai jugé la pensée pertinente dans ma réflexion sur le traumatisme extrême, par souci de concision devant l'immense champ recouvert par la psychanalyse dans ce domaine.

⁵³¹ Bertrand, M. (2004). *Op. cit.* p. 31.

⁵³² Hypothèse que j'ai évidemment retenue.

⁵³³ Bertrand, M. (2007). *Op. cit.* p. 31.

⁵³⁴ Esthétique dont parlera Boris Taslitzky en 11.4.2.1.

⁵³⁵ Bertrand, M. (2006). Résilience et traumatismes. Un point de vue psychanalytique. In Cyrulnik, B., Duval, P., *Psychanalyse et résilience* (p. 205-222). Paris, France : Odile Jacob, 2006, p. 221, à propos du traumatisme.

⁵³⁶ Paralysie très traumatogénétique, relevant bien souvent de la sidération, surtout dans le cas du traumatisme extrême.

Waintrater (2003, p. 72) va me permettre d'introduire l'expression « **traumatisme extrême** » : pour Férénczi le poids de la réalité dans le traumatisme peut le rendre irréversible et définitivement écrasant. Les « états de traumatisme extrêmes » sont des états « dont on ne peut venir à bout. ». L'expérience traumatique est, selon Bertrand (2004, p.18) un court-circuit de l'activité de pensée et de symbolisation. Le réel brutal dans lequel est plongé le sujet ne se symbolise pas, c'est un réel sans aucun sens.

Waintrater (2003, p.72) constate que face à ces états, la défense ultime consiste en une adaptation énergétique de l'organisme attaqué, qui se met à fonctionner dans un état de conscience modifiée, coupé des affects, sorte de « pilotage automatique » : c'est un mélange de sentiments d'extériorité et d'extrême passivité. Une intellectualisation peut naître de l'arrêt (Ferenczi 1932a, p. 276) ou de la destruction des processus de perception, de défense, et de protection conscients, psychiques et corporels, c'est-à-dire une mort partielle. Les qualités qui émergent alors peuvent être des performances ou bien intellectuelles ou bien physiques quasi impossibles à faire à l'état normal du sujet. Ce sont des compensations à la paralysie psychique complète provoquée par le traumatisme.

L'ouverture des camps (Waintrater, 2003, p. 75) a, selon elle, entraîné une explosion des catégories nosographiques habituelles de la psychiatrie qui ne disposait quasiment que des névroses traumatiques et des névroses de guerre. Ainsi, après les génocides et les guerres, on découvre l'existence du temps de latence préalable à l'éclosion de la névrose traumatique telle que définie par Barrois (1988) comme « un groupe de troubles psychiques qui surgissent après un temps de latence plus ou moins long, au décours d'un choc affectif très intense. »⁵³⁷.

Après la libération, Targowla (1954)⁵³⁸ isole pour la première fois un inventaire exhaustif de ce qu'il nomme le « syndrome des déportés » ou bien « l'asthénie des déportés », ou encore le « syndrome résiduel des camps »⁵³⁹. Par la suite, Kollé (1958) parlera de « dépression réactionnelle des déportés », Eitinguer (1961) proposera le KZ syndrome (Konzentrationslager syndrome).

Les anglo-saxons plaident rapidement pour un traumatisme nosologiquement différent de la névrose traumatique classique : Jaffe (1968, p. 312) estime que si chez les rescapés des camps de concentration le traumatisme peut être relié avec du matériel infantile qui peut le renforcer (ou le limiter), il n'y a pas besoin de présenter une maladie psychique antérieure ou des prédispositions (qu'on pense à la métaphore de la boule de cristal de Freud) pour présenter le tableau d'un « traumatisme massif » donnant là les premiers éléments du traumatisme extrême tel que je le reprends tout au long de mon travail.

⁵³⁷ Barrois, C. (1988). *Les névroses traumatiques*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes, 1998, p. 1.

⁵³⁸ Cité dans Crocq, L. (1999). *Les traumatismes psychiques de guerre*. Paris, France : Editions Odile Jacob.

⁵³⁹ Détaillé en annexes. Cf. 15.1.2.

La sémiologie des tableaux post-traumatiques présentés par les anciens déportés est en effet particulière et ne relève pas de la névrose traumatique « classique ».

Des auteurs comme Niederland (1968) et Krystal (1968), s'inspirant de Friedman (1949), parlent du fameux « **syndrome du survivant** »⁵⁴⁰, souvent appelé à tort « syndrome des camps de concentration ». Y est déjà pointé la difficulté du patient à verbaliser les évènements traumatiques qui relèvent de faits relevant de l'indicible. Niederland (1968) et Krystal (1968) parleront plus précisément de « **massive psychic trauma** », traumatisme psychique massif. Krystal affirmera plus tard qu'il comporte beaucoup de caractéristiques du traumatisme infantile⁵⁴¹ : L'expérience d'impuissance totale des victimes rappelle pour lui l'expérience de dépendance et de détresse du nourrisson : intensité insupportable du ressenti. A sa suite, Waintrater (2004, p. 78) montrera que c'est l'aspect massif de la détresse d'un sujet trop précocement confronté à la perte qui signifie pour lui l'écrasement de toute subjectivité et la difficulté à acquérir une vie psychique autre que sur ce mode effractif, avec cette différence⁵⁴², que chez l'enfant, l'éprouvé des affects constitue à lui seul un traumatisme tandis que, chez l'adulte, l'affect, si intense soit-il, n'annule jamais les fonctions réflexives d'un moi-observateur capable de mobiliser les défenses⁵⁴³.

La fin des années 1960, (Waintrater, 2003, p. 80 et *infra*) marque l'effacement de l'après-coup en un regard d'un traumatisme d'une permanence infinie, le rôle de la prédisposition névrotique antérieure s'efface aussi devant l'étonnante identité des symptômes présents chez les survivants. Laub et Auerhahn (1993) reprendront l'expression « massive psychic trauma » (cf. 2.1.).

Plus récemment, l'Etat de Stress Post-Traumatique (le très connu « PTSD », reprenant pour partie le tableau de la névrose traumatique) du DSM IV se rapproche du syndrome du survivant dans une volonté d'exhaustivité qui donne un grand nombre de symptômes, et un morcellement de la pathologie avec, de plus, une absence totale de prise en compte des facteurs intersubjectifs. Il rend toutefois compte de l'expérience de terreur et d'anéantissement de la personnalité du sujet, on y retrouve l'aspect dissociatif de l'expérience avec les troubles de dépersonnalisation, le gel psychique (à rapprocher de la fragmentation de Férénczi), la « mort dans la vie » pour Lifton⁵⁴⁴ qui l'a constaté chez des survivants d'Hiroshima, à rapprocher selon Waintrater⁵⁴⁵ de la fragmentation narcissique et du concept de narcissisme

⁵⁴⁰ Détaillé en annexe, cf. 15.1.1.

⁵⁴¹ Krystal, H. (1978). Trauma and affects. *The psychoanalytic Study of the Child*, 33, 81-115.

⁵⁴² Waintrater (2003, p. 84-85).

⁵⁴³ Et fait ainsi une référence implicite au clivage que Férénczi constate dans certains traumatismes.

⁵⁴⁴ Lifton, R. J. (1967). *Death in Life. Survivors of Hiroshima*. New York : U.S.A. : Oxford University Press, 1993.

⁵⁴⁵ Waintrater (2003, p. 72).

tertiaire de Kestemberg⁵⁴⁶. Bertrand (2002, p.106) va encore plus loin en affirmant que, non seulement dans maintes situations de guerre les symptômes des traumatisés ne sont pas toujours ceux de la névrose traumatique ou du PTSD, mais que ces mêmes symptômes évoquent plutôt la psychose : « [...] bien que le sujet ne soit pas psychotique. Mais il est sujet à des idées ou perceptions délirantes, souvent à dominante de persécution, ou encore [...], à dominante hypocondriaque, sentiment d'être mort, ou gravement malade ; et en dehors de ces crises, il est « normal ». »

Crocq (1999, p. 174-177) rappelle une donnée très importante de mon point de vue : il est nécessaire de bien distinguer la pathologie manifestée **pendant**⁵⁴⁷ la déportation de celle manifestée **après** et propose une sémiologie fine du traumatisme durant les différentes périodes du traumatisme⁵⁴⁸

Toutes ces études, quelle que soit leur nature épistémologique, psychiatrique, nosographique ou plus psychanalytique pour certaines plaident pour un traumatisme des camps de concentration différent de la névrose traumatique « classique » ou des névroses de guerre. Je vais maintenant chercher à retracer ce traumatisme des camps de concentration à partir des théories psychanalytiques du traumatisme qui m'ont paru les plus heuristiques dans ce cadre de recherche. Les considérations qui vont suivre sont des résumés qui résultent d'une sélection de ma part pour aller plus avant dans ma définition du traumatisme extrême, en délimiter les contours et la problématique dans le champ épistémologique psychanalytique, ils ne sauraient rendre compte de l'immense richesse théorique psychanalytique en la matière⁵⁴⁹.

Je propose, à la suite de ces auteurs, de considérer le traumatisme des camps de concentration comme **un traumatisme extrême**, c'est-à-dire un traumatisme psychique grave, de l'ordre de l'irreprésentable, provenant de la rencontre, dans la durée, d'un sujet avec une (ou des) situations extrêmes telles que définies dans le chapitre précédent. Ces situations provoquent des effractions considérables en attaquant les structures archaïques de la psyché telles que les pulsions du moi : l'autoconservation et le narcissisme. Elles propulsent le sujet

⁵⁴⁶ Kestemberg, J. Brenner, I. (1998). Le narcissisme comme moyen de survie. *Revue française de psychanalyse*, 6, 1393-1407.

⁵⁴⁷ C'est-à-dire précisément ce sur quoi je vais me centrer tout en gardant à l'esprit que je n'ai d'informations sur ce traumatisme « pendant » le camp que dans l'après coup du témoignage.

⁵⁴⁸ Détaillée en annexes 15.1.3.

⁵⁴⁹ Voir à ce sujet Brette, F., Emmanuelli, M., Pragier, G. (dir.). (2005). *Le traumatisme psychique*.

Organisation et désorganisation. Paris, France : PUF, Monographies de psychanalyse de la Revue Française de Psychoanalyse.

dans un réel mortifère hors temporalité et hors sens, indicible qui nécessite, dans la situation, une adaptation autoconservatrice considérablement coûteuse, tant psychique que physique.

Tout comme les situations extrêmes ne sont pas l'apanage des camps de concentration, le traumatisme extrême ne l'est pas non plus. De ce fait, je propose d'en analyser beaucoup plus finement la nature dans le contexte si particulier des camps de concentration dans la partie suivante afin de mieux comprendre les rapports entre ce type de traumatisme dans cette situation extrême et l'activité de représentation picturale qui a pu s'y développer.

2.3. Nature et traitement du traumatisme extrême de l'internement en camp de concentration nazi

Je propose de procéder à l'examen du traumatisme particulier des camps de concentration nazis en deux temps :

Tout d'abord, en décrivant, dans une perspective psychanalytique, la nature des différentes dimensions psychiques de ce traumatisme (les problématiques mises en jeu dans le camp, les affects centraux, les attaques subies par le sujet...) ; pour ensuite aborder le « traitement », le fonctionnement psychique du sujet, face aux implications psychiques de ce réel, et ainsi mieux cibler les enjeux de la production picturale, pendant la période de détention.

2.3.1. Nature du traumatisme extrême des camps de concentration

Je vais tenter dans les différents chapitres qui suivent d'organiser une revue de la littérature qui vise à repérer les grands traits du traumatisme extrême retrouvés généralement dans les camps de concentration, pour une compréhension de l'émergence d'une activité picturale dans ces situations. Cette segmentation, discontinue, peut paraître, et sera nécessairement, assez artificielle face au continuum de la réalité psychique et des théorisations de certains auteurs. On peut la voir tout à la fois comme le reflet d'une forme de fragmentation au sens de Férenczi⁵⁵⁰ à laquelle il est difficile (voire impossible...) d'échapper face à un tel sujet d'étude, ou comme une mobilisation de mes défenses en contrepoint de ce même sujet : face à l'immensité de la désorganisation traumatique, mon travail a été d'organiser (voire « sur-organiser ») mon propos, dans un incessant déséquilibre⁵⁵¹.

2.3.1.1. Le système totalitaire nazi : « lit » des camps de concentration/extermination

Si rien ne naît de rien, les camps de concentration et d'extermination nazis ne font pas exception. Fruits empoisonnés d'une Histoire qui les précède, et les dépasse⁵⁵², ils sont aussi l'aboutissement d'une **idéologie** dans laquelle ils baignent, dont l'analyse peut en éclairer les conséquences sur le psychisme des individus qui en firent la triste expérience.

⁵⁵⁰ Cf. 2.2.

⁵⁵¹ Cf. Introduction de la recherche.

⁵⁵² Histoire résumée en 1.2.

Arendt⁵⁵³ voit dans **le système totalitaire nazi une nouvelle structure de masse, un « oignon », dont les membres contraints sont les pelures collées et écrasées concentriquement les unes aux autres** autour du leader qui ne représente plus la scène sociale.

Zaltzman (1998, p. 101-102) reprend cette image et la compare à la foule freudienne⁵⁵⁴ où l'identification au chef n'a pas de contrepartie identifiante sur chacun ni de chacun pour les autres. Elle y voit un type de fonctionnement pulsionnel sans entrave avec un moi idéal, caricatural de la mégalomanie infantile. Le meurtre est permis par une immunité assurée par le leader, l'anonymat et « l'anonymisation déréalisant » de chacun à personne. « A la réalité individuelle et aux possibilités de la pensée est substituée l'avenir d'une grandeur collective ; la haine ne s'exerce plus dans le registre du « narcissisme des petites différences » mais par la destruction, l'invalidation de l'investissement de liens des particules anonymisées et interchangeables de la masse »⁵⁵⁵.

Cette pensée annonce, dans le système social nazi, le déni d'altérité et la destruction des liens futurs dans les camps qui sont autant de préludes à la déshumanisation, et à la déstructuration. Cette dernière est dénoncée par Vexliard (1999, p. 89-90), pour qui la disparition du père, dans les organisations totalitaires, en fait des organisations par essence déstructurantes. Le dictateur prend l'apparence du père « mais le véritable meneur qui décide au coup par coup et s'infiltré partout, c'est l'organisation au nom de l'idéologie. **L'organisation totalitaire n'est pas structurante.** Au contraire, elle est intrinsèquement déstructurante, et se doit de le rester pour perdurer. Le système ne suppose pas d'idéal du moi par rapport à un chef. Il n'en a surtout aucun besoin. » Elle voit les effets déshumanisants du totalitarisme⁵⁵⁶ dans la négation de l'existence même de la réalité psychique individuelle et des motions inconscientes, et par un surinvestissement très particulier de la « réalité » apparemment objective qui exclut la dimension du désir et des affects.

Pour Cerf de Dudzeele (1999, p. 108) : « L'attaque nazie visait à démolir les fondements narcissiques de l'être humain, à frapper de nullité l'évidence pour lui-même de son appartenance au genre humain. », ce dont je reparlerai dans les chapitres suivants⁵⁵⁷.

⁵⁵³ Arendt, H. (1972). *Les origines du totalitarisme ; Le système totalitaire*. Paris, France : Editions du Seuil, coll. Points.

⁵⁵⁴ Référence à Freud, S. (1921). Psychologie des foules et analyse du moi. In *Essais de psychanalyse* (p. 117-217). Paris, France : Petite Bibliothèque Payot, 1981.

⁵⁵⁵ De façon résumée, chez Bettelheim (1960, p. 67), « Selon l'idéologie bien connue de l'Etat nazi, l'individu en tant que tel était inexistant ou sans aucune importance. »

⁵⁵⁶ Vexliard (1999, p. 76).

⁵⁵⁷ Notamment 2.3.1.2 et 2.3.1.3.

Une autre clé pour comprendre cette déstructuration nous est proposée par Cupa (2007, p. 148-149) qui, reprenant le travail de Laval (2004), écrit : « Pour l'auteur, ces régimes ou ces vacuoles possèdent une structure déstructurant l'appareil psychique qui garde ses capacités de raisonnement mais perd ses facultés de jugement et de discernement. Le surmoi est tenu en lisière, mis hors circuit, ses capacités à filtrer, à limiter sont rendues inopérantes. Robotisé, le sujet transforme alors en actes les idées qui lui sont suggérées. ». Ce surmoi est « un surmoi pervers externe terrorisant » qui « [...] tient la collectivité et ses victimes dans une emprise absolue. L'emprise totalitaire s'emploie à éliminer tout élément, tout facteur, toute forme d'énergie qui serait susceptible de nourrir le désir même de résistance ou de préserver une parcelle d'individualité, d'humanité. »⁵⁵⁸ La généralisation de ce fonctionnement pervers à l'ensemble du corps social est une caractéristique des régimes totalitaires.

On ne sera donc nullement surpris de retrouver, de façon caricaturale (extrême...), ce type de fonctionnement dans les camps.

L'activité picturale y permet-elle une forme de dégagement de l'emprise totalitaire en préservant, en nourrissant, une parcelle d'humanité dans une « résistance de l'humain » pour reprendre le titre de Zaltzman⁵⁵⁹ ou encore dans un mouvement de différenciation par rapport à la masse des autres individus ?

2.3.1.2. La déshumanisation : une condensation de l'expérience du camp de concentration ?

« **Déshumanisation** ».

C'est bien souvent le premier mot, le premier signifiant, la première expression qui vient à l'esprit, ou aux lèvres, de celui ou celle qui parle, ou entend parler, des camps de concentration et d'extermination nazis.

Prise en tant qu'« Action de déshumaniser, de faire perdre les caractères spécifiques à la nature de l'homme et à sa condition. », la locution n'est pas contemporaine des camps nazis et semble apparaître aux environs de 1870⁵⁶⁰. Son succès linguistique dans de multiples langues à leur propos⁵⁶¹ en fait un point de départ quasi-incontournable pour qui souhaite penser la nature du traumatisme concentrationnaire. Dans l'acception que j'ai citée plus haut, le mot

⁵⁵⁸ Cupa (2007, chap. 5).

⁵⁵⁹ Zaltzman, N. (dir.). (1999). *La résistance de l'humain*. Paris, France : P.U.F., Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.

⁵⁶⁰ D'après le site du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) du CNRS d'où je tirerai beaucoup de définition et d'étymologies (<http://www.cnrtl.fr/definition/deshumanisation>).

⁵⁶¹ Peut-être le terme fait-il partie de ce regret de Bloch (1949, p. 57.) : « au grand désespoir des historiens, les hommes n'ont pas coutume de changer de vocabulaire chaque fois qu'ils changent de mœurs »...

semble résumer, cerner l'expérience du camp dans son essence de façon rapide et simple. Pourtant la « déshumanisation » n'est pas sans questionner, sans poser problème à l'examiner de plus près, ce que je propose de faire dans le cadre épistémologique de la psychopathologie psychanalytique⁵⁶².

Une **première remarque** s'impose, quasi-béotienne : la « déshumanisation » n'est a priori pas un concept psychanalytique. Elle est pourtant parfois, semble-t-il, dans certains articles et chez certains auteurs, pensée ou utilisée comme telle. J'incline, pour ma part, à penser que le terme condense (au sens freudien du terme) plusieurs significations, recouvre divers mécanismes, différents mouvements psychiques tant intrasubjectifs qu'intersubjectifs qui sont à penser, et à distinguer.

Complexification supplémentaire : dans toute une partie de littérature psychanalytique (sans que je puisse bien sûr prétendre à l'exhaustivité), se retrouvent des concepts qui expliquent des mouvements psychiques qui peuvent paraître tout à fait relever de la « déshumanisation », ou, tout au moins, l'éclairent en tel ou tel aspect, dans des théorisations parfois très éloignées, à l'origine, de la question du traumatisme extrême des camps de concentration⁵⁶³.

Une **autre difficulté** réside dans l'utilisation par les auteurs, ayant plus ou moins directement travaillé le traumatisme des camps ou des traumatismes similaires, d'expressions diverses pouvant amener une certaine confusion. Ces termes peuvent être trompeurs, sembler de « simples » synonymes de « déshumanisation » (et peuvent l'être) alors que bien souvent ils recouvrent des conceptualisations extrêmement diverses, et précises, suivant ces mêmes auteurs. Ainsi en est-il par exemple de mots comme « désobjectivation », « dépersonnalisation », « déshominisation », « désanthropomorphisation », « désobjectalisation », « animalisation », à côté desquels on entraperçoit des expressions comme : « inhumain », « déshumain », « non-humain » « a(n)-humain »...

Vient aussi la question, si l'on s'en tient à la « simple » « déshumanisation » comme terme désignant un processus psychique intra- ou intersubjectif tel que défini plus haut, de savoir qui est déshumanisé ou qui déshumanise ou encore qu'est ce qui déshumanise dans le camp ? Le déporté ? : « vermine »⁵⁶⁴, « stücke »⁵⁶⁵, chose, simple outil de travail « jetable » ; le SS ? : sans visage, cruel, inhumain, semblable et fondu dans la masse de milliers d'autres

⁵⁶² Quelques auteurs hors de ce champ pourront toutefois compléter ces réflexions.

⁵⁶³ Je pense par exemple au concept de désobjectalisation d'André Green qui me paraît très pertinent dans ce cadre de réflexion. Cf. 2.3.1.3.

⁵⁶⁴ Il est singulier de rappeler que Freud attribue, dans le rêve, à la « vermine » (et aux petits animaux, songeons aux rats par exemple, autre terme repris par les nazis pour désigner les Juifs d'ailleurs...) le symbole des petits enfants, notamment les frères et sœurs « [...] que l'on ne souhaite pas avoir », in Freud (1900, p. 307).

⁵⁶⁵ « Pièce » dans le sens de « pièce » mécanique.

semblables de son rang... Le système concentrationnaire⁵⁶⁶ ? : dans les rets duquel les individus sont agglutinés les uns aux autres dans cette excroissance monstrueuse d'un système totalitaire qui amasse les populations en groupes antagonistes où aucune individualité n'est possible ?⁵⁶⁷

Afin de mieux situer cette problématique de la déshumanisation dans les camps, je vais, dans ce chapitre, passer brièvement en revue quelques points de vue d'auteurs sur la question.

Pour Waintrater (2005, p. 98) la déshumanisation semble aller dans le sens de la désinsertion du sujet du groupe de l'humanité : avec « Le premier coup » reçu dans le camp, dit-elle, citant Améry⁵⁶⁸, « c'est l'idée même d'appartenance à l'humanité et la confiance dans le monde qui volent en éclat, parfois définitivement. » Cette « rupture du pacte social » (Waintrater, 2003, p. 192) est une violence extrême qui a une portée déshumanisante poussant les sujets qui y sont soumis dans une « quête éperdue d'un reste d'humanité jusque dans les représentants les moins humains [les bourreaux, les SS] », pour pouvoir continuer « de croire un peu à leur droit d'exister, dans un monde où l'homme n'était plus qu'un « objet aux yeux de l'homme »⁵⁶⁹.

Zaltzman (1998, p. 151-152) pense, quant à elle, la déshumanisation en rapport avec l'omniprésence de la mort, réelle ou possible, et du besoin : « Dans l'univers concentrationnaire où se sont inventées toutes les formes de mises à mort et celle-ci, la plus extrême qui consiste à dépouiller un vivant de toute raison de vivre, à le contraindre à ne pouvoir se reconnaître qu'en instance de mort, à le forcer à être et à n'être qu'un objet d'extermination appartenant à une espèce différente, à le déshumaniser en faisant de lui un pur sujet de besoin, la résistance à la déshumanisation est la survie et l'investissement prioritaire du registre des besoins. »

Silvestre (1998, p. 116), pour sa part, y voit un mouvement progressif de déliaison et de dénarcissisation totales des déportés : « Les récits sur les camps montrent que le prélude aux massacres était de meurtrir les corps, d'en faire des déchets sans valeur, d'obliger les déportés à abandonner tout repère les rattachant à l'environnement humain habituel et familial, en leur

⁵⁶⁶ Rousset (1965) : « Les conditions sociales de la vie dans les camps ont transformé la grande masse des détenus et des déportés [...] en une plèbe dégénérée entièrement soumise aux réflexes primitifs de l'instinct animal. »

⁵⁶⁷ Cf. 2.3.1.1.

⁵⁶⁸ Améry, J. (1966). *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*. Arles, France : Actes Sud, 1995, p. 62.

⁵⁶⁹ Waintrater citant Levi, P. (1958). *Op. cit.* p. 185.

arrachant les quelques pauvres objets personnels témoignant de liens d'attachement, de possession, puis de les séparer des quelques compagnons qu'ils avaient pu élire, en cassant brutalement, sauvagement les repères identitaires qui, par-delà l'infinie variété des êtres, témoignent de leur appartenance commune à l'espèce humaine. »

Cupa (2007, p. 159), reprenant les travaux de Zaltzman et notamment le concept de « l'homo sacer »⁵⁷⁰, va repenser la déshumanisation en terme de déshominisation, de chute dans un état d'inhumanité, de chosification, par l'action de la cruauté de mort, je la cite : « Dans un chapitre d'une très grande profondeur, N. Zaltzman s'interroge sur l'homme tuable : « Quelle représentation, quel contenu, quel statut occupe ou acquiert un homme pour un autre homme lorsqu'il est mis au ban, situé comme exclu de cet interdit général du meurtre, désigné comme tuable sans que ce soit un meurtre, tuable hors transgression, hors sanction, impunément tuable : une vie nue privée de tout attribut qui l'inscrive dans l'ordre de l'humain tel qu'il serait fondé sur l'interdit du meurtre ? Une vie livrée au meurtre. » Le message cruel de la première expression de la violence pulsionnelle faute de limites, n'est plus pensable, ne peut que s'acter, il s'acte dans la jouissance de la mort. Dans ce cas, la régression effroyable « fait passer le sujet de l'ontogénétique au phylogénétique, lui fait retraverser la frontière de l'hominisation. » La cruauté de mort fait chuter dans l'état d'inhumanité, de déshominisation ; elle chosifie l'Homme, lui arrache sa « peau d'humanité »⁵⁷¹. Elle citera (Cupa, 2007, p.154) un passage du journal de Levy-Hass⁵⁷² particulièrement éclairant sur la déshumanisation ou l'inhumanité des bourreaux cette fois-ci : « H. Lévy-Hass écrit : « Je n'ai pas remarqué, pas une seule fois, chez un seul de ces soldats le moindre indice d'une réaction humaine, la moindre ombre d'un sentiment normal, la moindre trace de gêne ou d'embarras devant l'obligation de se comporter comme ils se comportaient. Rien ! Leurs visages ne reflétaient rien d'humain... » » Dans ce passage, les SS ne sont plus humains, dans leur comportement, sans honte, ni culpabilité envers les déportés, dira-t-on alors qu'ils sont « déshumanisés » ? Cet auteur ajoute que « le système des camps tue chez les sujets le sentiment d'être un être humain par la destruction de la sensation d'une vie humaine antérieure, d'être normal, d'avoir un passé normal. »⁵⁷³.

Crémieux (2000, p. 49) est en accord avec Cupa en ce qui concerne cet effet déshumanisant de la disparition de la temporalité que provoque le camp : « Quand il y a

⁵⁷⁰ « L'homme tuable », in Zaltzman, N. (1999). *Homo sacer* : l'homme tuable. In *La résistance de l'humain* (p. 5-24). Paris, France : P.U.F., Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.

⁵⁷¹ Cupa (2007, p. 16).

⁵⁷² Levy-Hass, H. (1979). *Journal de Bergen-Belsen, (1944-1945)*. Paris, France : Le Seuil, 1989, p. 29.

⁵⁷³ Cupa (2007, chap. 5).

certitude d'une mort prochaine, il est difficile de se projeter dans l'avenir. L'évocation du passé semble figée comme dans une photo-souvenir, sans lien avec le présent. La fragmentation du temps de la vie psychique contribue à la déshumaniser. »⁵⁷⁴

Wardi (1995, p. 97-98), tout comme Silvestre, analyse la déshumanisation comme un processus dont l'enjeu est aussi bien intra- qu'intersubjectif, dans un but de destruction de l'autre et de nourrissage de son propre idéal « d'homme nouveau » : Le SS « entreprend de réaliser une double métamorphose : celle du prisonnier en « vermine » et la sienne en « homme nouveau » dont l'authenticité serait attestée par la reconnaissance de l'Autre de sa dégradation. Le régime concentrationnaire ainsi que la violence sous toutes ses formes qu'il pratique visent à détruire le détenu en tant qu'individu singulier et mouvant et à le rendre conforme à l'image fournie par son idéologie, à la vision immuable à laquelle il croit. » « Tout sera mis en œuvre afin d'imposer à la réalité les représentations imaginaires, de détruire l'Autre physiquement, spirituellement et moralement [...]. Il nommera les victimes « stücke »⁵⁷⁵ ou « tas d'ordures » afin qu'elles se reconnaissent comme telles et justifient ainsi leur extermination. » Elle nous met en garde contre un éventuel « cliché de la déshumanisation », terme qui, par parenthèse, concerne d'abord pour elle les SS⁵⁷⁶, et qui sera repris, après-coup, pour désigner les détenus. Il peut pousser à une grave méprise : « Alors que dans les camps les victimes considéraient leurs bourreaux comme « déshumanisés », elles se voient attribuer ce qualificatif une fois libérées, ce glissement a de quoi inquiéter d'autant plus que nul n'a jamais taxé Soljenitsyne ou les rescapés des goulags de « déshumains » ». Parfois des rescapés, en quête d'un terme qui dépeindrait leur situation en camp l'utilisent, faute de mieux, rejoignant là la problématique aiguë de l'irreprésentable, l'innommable des camps⁵⁷⁷. Il désigne alors selon elle « la condition complexe limitée à l'internement qui leur fut imposé par les nazis qu'ils dénoncent »⁵⁷⁸ ce qui est un sens très différent par rapport à l'acception que lui donnent les personnes qui ne furent pas victimes du nazisme pour qui « il a une signification essentiellement morale et il désigne l'état permanent indélébile de tout rescapé réduit au stéréotype du « déshumanisé »⁵⁷⁹. Wardi (1995, p. 103-104) « Alors que la déshumanisation signifie pour les uns celle des tortionnaires, elle désigne le plus souvent aussi bien dans le langage courant que savant, dans les médias ou la littérature, celle des

⁵⁷⁴ Ce que je reprendrai au chapitre 2.3.1.5 à propos de la temporalité.

⁵⁷⁵ « Pièce ».

⁵⁷⁶ Decrop (1995, p. 13) écrit à ce titre cette phrase édifiante : « S'il y avait des pervers dans le monde de la SS, ils étaient minoritaires. Qu'ils le soient devenus, c'est autre chose : le programme d'éducation de Himmler a atteint son objectif de déshumanisation de ses propres troupes. »

⁵⁷⁷ Cf. 2.3.1.3 à ce sujet.

⁵⁷⁸ Et donc beaucoup plus la situation extrême du camp que ses effets psychiques.

⁵⁷⁹ Wardi (1995, p. 96-97).

victimes. Parler de la déshumanisation des victimes et non de celles des bourreaux, c'est croire que les nazis avaient réussi à transformer l'homme en animal. [...] Sommés de choisir entre l'homme et la bête, de réaffirmer que le meurtre est humain, on préfère jouer sur l'ambivalence du terme, humaniser les bourreaux et déshumaniser les victimes ».

Villa (2004, p. 115), pour sa part, parle de « désanthropomorphisation » à laquelle le déporté a dû humainement se résigner. Il fait de cette résignation le paradoxe d'un sujet qui accepte, pour préserver son humanité, de perdre sa « forme humaine », un moyen de résistance psychique incontournable pour la survie.

La déshumanisation se manifeste très largement, comme je le présentais hypothétiquement dans l'introduction de ce chapitre, dans le camp, pour Chiantaretto (2001, p. 438) par « [...] une entreprise de destruction qui visait à la fois la destruction collective, la destitution collective du statut de sujet humain et la possibilité même de témoigner de cette destruction. » Il s'agit pour lui (*id.*) de « la destruction, chez les victimes de la possibilité de s'éprouver humain parmi les humains, de parler et se parler en présence d'un visage. » On retrouve cette idée d'une destruction de l'humain dans l'intersubjectivité chez André et Fédida (2007), pour qui le déshumain est bien la destitution de la ressemblance du semblable⁵⁸⁰.

Mais la question de la déshumanisation peut aussi se poser autrement :

Benslama (2001, p. 457) nous y invite : « comment l'homme peut-il résister à sa destruction, jusqu'à quel point peut-il rester homme, cesse-t-il donc de l'être, d'où vient cette possibilité et cette impossibilité, et que veut dire un homme devenu « non-homme » ? » Il y répondra en partant des écrits d'Antelme. Pour lui, cet auteur rescapé des camps « [...] fait de l'appartenance à l'espèce humaine un irrévocable⁵⁸¹ qui reste la seule possibilité éthique et politique de résister à ceux qui sont tentés par un forçage de l'impossible. L'espèce humaine désigne un médium que nul ne peut effacer du corps, de la mémoire, de l'être, de l'autre et du sien, quand bien même on peut atteindre les degrés extrêmes de la destruction d'un homme. »⁵⁸² Benslama (2001, p. 450) pose alors, au-delà d'une simple question de sémantique, la question de savoir s'il faut « [...] accepter de nommer ce qui résulte du

⁵⁸⁰ André, J., Fédida, P. (dir.). (2007). *Humain/Déshumain*. Paris, France : P.U.F.

⁵⁸¹ Affirmation d'une résistance intangible de l'humain qui sera la clé de voûte de l'ouvrage collectif dirigé par Zaltzman, N. (dir.). (1999). *La résistance de l'humain*. Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.

⁵⁸² Benslama, F. (2001). La représentation et l'impossible. *L'évolution psychiatrique*, 66, n°3, p. 458, citant Antelme (1947).

commun [le commun avec les autres hommes] effondré : « l'inhumain », « le non-humain » ou « l'a-humain », selon les différentes appellations proposées et théorisées ou – depuis Hannah Arendt, lesquelles veulent signifier ainsi la radicalité d'une condition où intervient une rupture avec la catégorie de l'humain ? »

Ce à quoi je faisais référence en introduction (cf. *supra*), et qui me semble à souligner autour de la déshumanisation, c'est ce lien avec l'irreprésentable et l'innommable des camps⁵⁸³ : cette difficulté de trouver les « bons mots »⁵⁸⁴.

Loroux (2001, p. 46) nous en donne un aperçu lorsqu'il dit : « [...] ce que j'appelle l'inhumain n'étant que l'accomplissement actif et désaffecté du disparaître sans retour. Or le disparaître est accompagné régulièrement de troubles de la représentation. »

« Il y a eu par l'existence des camps de concentration un moment dans l'histoire du XXème siècle où certains hommes ont cessé d'être des hommes pour d'autres »⁵⁸⁵, c'est en tout cas la thèse de Zaltzman (1999a, p. 1-2), qui l'analyse comme l'écroulement de la « certitude minimale de la vie d'un sujet », l'effondrement de « l'assise d'une identification commune, certaine » aux autres hommes de façon massive. »⁵⁸⁶

Quelque soit le sens du mot « déshumanisation », et je terminerai sur cette note, sa mise en place aboutit à une résistance de l'humain. Chaumont (1995, p. 31) la pense comme une animalisation, aux enjeux universels, contre laquelle il faut « conserver les attributs de l'humanité, de ne pas se laisser sombrer dans l'état animal ». « Les concentrationnaires se sont retrouvés à leurs corps défendant en situation d'être les curateurs de l'image de l'Homme avec un grand H. A travers eux, c'est l'humanité qui était mise en péril ; par conséquent, leur victoire était une victoire pour l'humain tandis que corrélativement, leur défaite était une défaite pour le genre humain tout entier. »

La question de la « déshumanisation » est donc éminemment complexe, et mon propos n'est pas de démêler l'écheveau de ses ramifications théorico-cliniques ou d'en faire un exposé complet qui sortirait du cadre de cette recherche. Je propose plus modestement de bien garder en mémoire la complexité de cette notion, d'une part, et de poursuivre, d'autre part,

⁵⁸³ Que j'examine au chapitre 2.3.2.6.

⁵⁸⁴ Difficulté très visible tant chez les différents auteurs que dans cette recherche dans la construction et/ou la recherche d'expressions, de termes qui relèvent plus ou moins du néologisme.

⁵⁸⁵ Nous sommes donc avec Zaltzman toujours dans un processus à la fois intra- et intersubjectif.

⁵⁸⁶ Cette assise narcissique est pensée sous un autre éclairage par Waintrater à partir de la notion de « pacte social », cf. *infra* et chapitres suivants.

une tentative de compréhension de ce qui est en jeu dans le traumatisme extrême des camps, qui sera en lien ou pas avec la « déshumanisation », suivant le sens qu'on lui accorde.

J'ajoute, en faisant un lien encore plus étroit avec ma recherche, qu'il me semble, du fait de son imprécision notamment, tout à fait insuffisant (même si l'assertion est très certainement juste), de cantonner la compréhension de l'activité picturale dans les camps à une « lutte contre la déshumanisation » des camps. Ce flou conceptuel et les liens avec la création picturale poussent à aller plus loin dans la description du traumatisme extrême des camps.

2.3.1.3. Les attaques narcissiques

Révélées par tous les déportés des camps, dans les témoignages, « typiques » des expériences extrêmes⁵⁸⁷, **les attaques contre le narcissisme** (de façon générale) participent de presque toutes les expériences psychiques des détenus des camps (déshumanisation au premier chef bien entendu⁵⁸⁸, honte, expérience permanente d'imminence de la mort, destruction de la confiance en soi, de la croyance en l'immortalité etc.). Elles sont donc, à ce titre, très difficilement isolables en tant que telles. Toutefois leur consacrer un chapitre m'a paru important, pour deux raisons :

Premièrement, en tant que soubassement majeur du traumatisme extrême du camp, la problématique des atteintes narcissiques mérite qu'on lui accorde une place à part entière.

Deuxièmement, l'abord de diverses conceptualisations psychanalytiques autour du narcissisme se révèle très fécond pour affiner, sous cet angle singulier, la compréhension de la nature de ces attaques dans l'univers du camp.

Des théorisations telles que celle de Grunberger (1960, repris 2006, p. 167) offrent cet éclairage métapsychologique dans l'analyse d'une relation d'objet particulière.

Partant de la relation objectale anale dans l'évolution ontogénétique psychique qu'il décrit comme une phase dans laquelle il existe « un facteur énergétique quantitatif qui place le sujet anal au-dessus de l'objet auquel la qualité de sujet est refusée (base de toute discrimination, échelle de valeurs, hiérarchie et organisation futures) », cet auteur affirme que cette relation d'objet est dans sa forme idéale un « couple maître-esclave » qui en est le but en soi. Dans celle-ci (*ibid.*, p. 170) : « L'essentiel pour le sujet est d'occuper, en face de l'objet et par

⁵⁸⁷ Voir à ce propos les parties 2.1 et 2.2.

⁵⁸⁸ Je rappelle une fois de plus, en citant Cerf de Dudzele, G. (1999). *Se maintenir en vie dans l'humaine barbarie. Le narcissisme primaire corporel*. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 107-130). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002, p. 108, que « L'attaque nazie visait à démolir les fondements narcissiques de l'être humain, à frapper de nullité l'évidence pour lui-même de son appartenance au genre humain. »

rapport à celui-ci, une position de supériorité qu'il s'agira de sauvegarder à tout prix, d'autant qu'elle comporte [...] une référence narcissique positive. » Ainsi décrite, l'analyse de cette relation particulière à l'objet, lorsqu'elle persiste à l'âge adulte par fixation et régression, ou qu'elle est favorisée par une organisation, un système tel que les camps de concentration, se montre particulièrement pertinente pour la compréhension de la relation SS/déporté dans leur statut maître/esclave.

Dans une optique économique, Grunberger affirme d'ailleurs plus loin (*ibid.*, p. 173) que dans ce type de relation, l'anal aura tendance à fonctionner dans un système de relation où « [...] la diminution de la puissance de l'un augmentera d'autant celle de l'autre et vice versa. Le but final est le triomphe total du sujet sur l'objet, ce qui vaut à l'objet d'être attaqué et graduellement dégradé pour être finalement dépouillé de toutes ses caractéristiques essentielles qui l'individualisent et devenir une substance anonyme sans existence propre, un déchet. Le processus – sa description est éloquente en soi – est calqué sur la digestion, avec son but final qui est la **fécalsation** et l'**éjection**. »⁵⁸⁹ Cet auteur rappellera d'ailleurs que **ce type de relation d'objet**, présente dans la personnalité de certains individus, **peut exister aussi au niveau des groupes** et citera le fameux mot du commandant d'Auschwitz qui appelait son camp « *l'anus mundi* »⁵⁹⁰. L'anal n'aime pas les individualistes, il est conformiste (*ibid.*, p. 176) « et cela peut aller jusqu'à l'exercice d'une contrainte sociale totale »⁵⁹¹.

Comment le sujet dessinant se situe-t-il dans cette relation anale ? Est-ce que le « pouvoir dessinateur »⁵⁹² lui permet d'y prendre une meilleure place, économiquement, dans la reprise d'une forme de cette « puissance » sur l'autre dont parle Grunberger ? Travaille-t-il dans le sens d'une individualisation ? De lui ? Des autres ?

Autre abord théorique majeur, ultérieur, situé au carrefour des notions de liaison et de déliaison, de pulsion de vie et de pulsion de mort, le concept de **désobjectalisation** de Green (inséparable de son corrélatif : l'objectalisation) offre une compréhension très complémentaire, qui sera d'ailleurs repris et enrichi ultérieurement de multiples points de vue d'auteurs⁵⁹³.

⁵⁸⁹ Rousset (1965, p. 147) en donne un exemple plus que parlant : « Les détenus sont des excréments. Mais on peut encore faire de l'argent avec de la merde. ». L'éjection finale pouvant se comparer à la mort ou à l'extermination plus organisée des camps d'extermination.

⁵⁹⁰ « L'anus du monde ».

⁵⁹¹ Pensée qui résonne avec les esquisses d'une compréhension du système totalitaire nazi telles que dessinées au chapitre 2.3.1.1.

⁵⁹² L'expression est de moi.

⁵⁹³ Cf. *infra* mais aussi 2.3.1.9.

Green (1993, p. 118-199) propose, dans le cadre de la seconde théorie des pulsions freudienne, l'hypothèse d'une part d'une fonction objectalisante, qui serait la visée essentielle de la pulsion de vie ; et d'une fonction désobjectalisante qui serait la visée essentielle de la pulsion de mort.

La fonction objectalisante des pulsions de vie n'a pas pour rôle unique de créer une relation à l'objet (interne ou externe), mais aussi de (*ibid.*, p.118) « transformer des structures en objet, même quand l'objet n'est plus directement en cause. Autrement dit, la fonction objectalisante ne se limite pas aux transformations de l'objet, mais peut faire advenir au rang d'objet ce qui ne possède aucune des qualités, des propriétés et des attributs de l'objet, à condition qu'une seule caractéristique se maintienne dans le travail psychique accompli : l'investissement significatif. D'où les paradoxes apparents de la théorie classique où le moi peut lui-même devenir un objet (du ça), ou de ce qui permet dans certaines théories contemporaines de parler d'objets-soi (selfobjects). Ce processus d'objectalisation ne se confine pas à des transformations portant sur des formations aussi organisées que le moi, mais peut concerner des modes d'activité psychiques, de telle manière qu'à la limite c'est l'investissement lui-même qui est objectalisé. Ceci amène donc à distinguer l'objet de la fonction objectalisante, où bien entendu la liaison, couplée ou non à la déliaison, entre en jeu. »

A l'inverse, « la visée de la pulsion de mort est d'accomplir aussi loin que possible, une fonction désobjectalisante par la déliaison. Cette qualification permet de comprendre que ce n'est pas seulement la relation à l'objet qui se trouve attaquée, mais aussi tous les substituts de celui-ci, le moi par exemple, et le fait même de l'investissement en tant qu'il a subi le processus d'objectalisation. La plupart du temps nous n'assistons, en effet, qu'au fonctionnement concurrent des activités en rapport avec les deux groupes de pulsions. Mais la manifestation propre à la destructivité de la pulsion de mort est le désinvestissement. »⁵⁹⁴

La réification du déporté, sa destitution du statut de sujet, la déliaison généralisée, poussée à l'extrême, qui touche toutes ses attaches⁵⁹⁵ dont il fait... l'objet, trouvent ici une explication métapsychologique dans le déchaînement de la pulsion de mort, désintriquée de la pulsion de vie.

Zaltzman (1998, p. 29-30) s'inscrit dans cette intelligence des **effets de la pulsion de mort dans le camp**, et affirme la nécessité métapsychologique d'utiliser ce concept pour comprendre quelque chose de la violence portée contre le narcissisme du häftling : « L'accent

⁵⁹⁴ Green (1993, p. 118-119), les expressions sont mises en italique par l'auteur.

⁵⁹⁵ Cf. à ce propos notamment 2.3.1.4.

porté sur la dimension narcissique, originaire, souligne que les phénomènes totalitaires et concentrationnaires n'appartiennent pas, ni dans leurs origines, ni dans leurs effets, à une mise en scène des avatars d'Eros. Ils s'inscrivent sur une scène nouvelle que les lois du fonctionnement psychique gouverné, lié par des organisations psychiques inconscientes, sont inaptes et impuissantes à rendre intelligibles. Cette scène nouvelle ne peut s'éclairer que par l'appel à une métapsychologie construite à partir du point de vue de Thanatos, visant la mise à mort du lien de l'humain à l'humain. [...] L'univers totalitaire et l'univers concentrationnaire sont des formes d'organisation de l'instinct de mort. La violence de la cassure accomplie par cette époque n'est pas dans la révélation pour chacun de sa vocation meurtrière potentielle. »

Si elles revêtent ainsi la forme d'une déliaison radicale du lien interhumain sous l'égide de la pulsion de mort, les agressions narcissiques qui visent le déporté, atteignent, pour elle, de façon très élective, des points très archaïques de la psyché, et tout particulièrement **le narcissisme primaire** : « [...] cette violence est l'atteinte portée à l'identification constitutive de l'ensemble humain, celle qui est donnée comme acquise à chacun de ses représentants par un progrès gagné de haute lutte à travers l'évolution de l'histoire humaine. C'est une blessure portée au fondement même du narcissisme là où l'amour de soi, le Selbstgefühl, le sentiment de soi, dépendant vitale de la valeur libidinale que l'humain dans son ensemble a pour lui-même, et qu'il peut de ce fait offrir comme valeur investissable à l'individu. »⁵⁹⁶

Pour elle, **le narcissisme primaire s'inscrit dans une référence profonde à l'ensemble humain** : « Le narcissisme primaire n'est pas d'ordre identitaire auto-référent, s'auto-référant. La racine, la source pulsionnelle du narcissisme primaire est dans l'identification inconsciente, contenu collectif, « propriété générale des êtres humains », qui se transmet, qui s'enrichit ou souffre par l'histoire générale de l'Humanité. Ce narcissisme se nourrit aux mises en sens que cette histoire se donne d'elle-même. »⁵⁹⁷

Dès lors, il est possible de penser le travail pictural dans les camps de concentration comme un travail de culture⁵⁹⁸, singulier, autre que l'écriture/témoignage par exemple, au cours duquel le sujet va renouer avec ces identifications inconscientes grâce à des références collectives, artistiques, graphiques en l'occurrence, et ainsi puiser inconsciemment dans ces sources archaïques propres à « l'espèce humaine », un soutien, une assise narcissique, même friable, dans une filiation avec l'histoire de l'Humanité contre la « dénarcissisation » et

⁵⁹⁶ Zaltzman (1998, p. 29-30).

⁵⁹⁷ *Ibid.* p. 29.

⁵⁹⁸ Concept freudien retravaillé par Zaltzman, voir à ce propos 2.3.2.3.

l'attaque des liens du camp. Le dessin constituerait une voie de lutte, très particulière, incessante contre une « désobjectalisation toujours possible »⁵⁹⁹.

Waintrater, si elle fait le lien entre désobjectalisation et déshumanisation⁶⁰⁰ mettra en relief ultérieurement (2005, p. 97) combien il est différent d'être persécuté, autour des atteintes narcissiquement notamment, pour ce que l'on a fait ou exterminé pour ce que l'on est (abîme de la différence entre les Juifs, sélectionnés pour l'extermination, et les autres prisonniers des camps de concentration) et combien les attaques narcissiques sont encore plus massives pour les Juifs : « Le mal, en la personne du Juif, est ici désigné comme ce qui menace l'espèce humaine [...] Se voir ainsi désigné comme le mal absolu porte atteinte non seulement à l'intégrité physique du groupe désigné, mais aussi aux fondements identificatoires de son existence. »

Je rappelle enfin, avec Korff-Sausse (2000, p. 106), que **les affects du traumatisme**⁶⁰¹ peuvent aussi être considérés comme des attaques narcissiques majeures, notamment la honte : « [...] la honte est l'affect spécifique lié au traumatisme, plus que la culpabilité. Or comme le dit Green (1983, p. 207) : « le caractère destructeur de la honte est majeur : la culpabilité peut se partager, la honte ne se partage pas. [...] Cette atteinte de l'image de soi, qui concerne l'instance du Moi idéal, plutôt que le Surmoi, provoque un effondrement narcissique. »

Ces considérations m'amènent à soutenir qu'il est pertinent de porter une attention particulière aux dessins de sujets Juifs dans les camps de concentration, et aux témoignages de leurs créateurs en comparaison avec les sujets non-Juifs dans la façon de traiter ces attaques narcissiques. Quelles différences peut-on trouver dans les dessins eux-mêmes (si elles sont présentes) ? Les sujets s'organisent-ils différemment dans leur résistance autour de l'activité picturale selon leur appartenance aux groupes définis par l'ordre de leurs bourreaux ?⁶⁰²

2.3.1.4. Les attaques du lien : tentatives de destruction des groupes d'appartenance des sujets, déni d'altérité et sentiment d'abandon de la part du monde

⁵⁹⁹ Laval-Hygonencq, M.-F. (1999). Du fonctionnement psychique de survie dans l'univers concentrationnaire. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 25-52). Paris, France : PUF, coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002, p. 45.

⁶⁰⁰ Cf. chapitre sur la déshumanisation 2.3.1.2.

⁶⁰¹ Affect plus spécifiquement abordé en 2.3.1.6.

⁶⁰² Groupes, catégories du système idéologique nazi qu'on retrouvera au chapitre 1.4.1.

Les déportés sont victimes, dans le camp, d'une « attaque du lien et de l'environnement humain »⁶⁰³ déliante et polymorphe. Celle-ci est très intriquée avec les attaques narcissiques que nous avons entraperçues au chapitre précédent⁶⁰⁴.

Le prisonnier des camps est nié comme membre d'un groupe⁶⁰⁵, Cerf de Dudzele (1999, p. 124) rappelle que, dans les camps, l'espace social, le lien social, est interdit⁶⁰⁶ et détruit⁶⁰⁷ : « Les déportés forment une masse et non un groupe ». Borgel (1999, p. 63-64) abonde dans ce sens, parlant d'univers d'indifférenciation où il n'est question que de numéros, de masse indéfinie si ce n'est par le comptage.

Cette lyse dans la masse participe à une sorte de désindividualisation⁶⁰⁸, l'être humain y est interchangeable. Déraciné de son groupe d'origine, il devient plus précisément assimilé secondairement, presque paradoxalement, à un groupe d'appartenance en fonction de l'idéologie nazie⁶⁰⁹.

Cette attaque des liens va bien plus loin pour Waintrater (2003, p. 123-124). C'est jusqu'à l'histoire du groupe familial et du groupe d'appartenance du sujet qui sont atteints. Les persécutions, « en tuant des individus, visent toujours l'anéantissement du groupe entier. ». Dans les camps de concentration (et d'extermination pour cet auteur), l'expérience traumatique est une « catastrophe à la fois psychique et sociale [...] au sens où Pujet et Kaës (1989) la définissent, c'est à dire comme la destruction de la fonction intermédiaire destinée à gérer les rapports entre l'individu et le groupe, fonction assurée en temps normal par le contexte social⁶¹⁰. Elle rappelle (Waintrater, 1999, p. 209) citant encore Pujet et Kaës (1989) que tous les totalitarismes ont pour but, en interdisant le groupement, la destruction de la fonction d'étayage du groupe, espace où pourrait s'opérer la reprise des processus de pensée de l'individu et de la collectivité traumatisés.

⁶⁰³ Selon la formule de Chiantaretto, J.-F. (2001). Le témoignage et la figure du témoin survivant. Une approche plurielle : réflexions à partir de Primo Levi. *L'évolution psychiatrique*, 66, n°3, 436-447, p. 444.

⁶⁰⁴ Nous retrouvons ici, comme tout au long de cette recherche, cette difficulté majeure à individualiser les différents traits du traumatisme extrême qui interfèrent, sont tressés.

⁶⁰⁵ Je répète cette citation de Bettelheim (1960, p. 67) : « Selon l'idéologie bien connue de l'Etat nazi, l'individu en tant que tel était inexistant ou sans aucune importance. »

⁶⁰⁶ Citons encore un exemple de Bettelheim (1952, p. 105) : « Parmi les méthodes destinées à décourager l'individualisme, on peut citer le système des otages et les punitions collectives pour les fautes personnelles ; l'interdiction faite à chacun de se comporter en dehors des normes du groupe, quelles qu'elles soient ; la mise à l'index des activités isolées, etc. »

⁶⁰⁷ Hurvy (1999, p. 140) parle d'un « abolissement du lien social massif et immédiat. », Levi (1958, p. 94) le dit encore plus directement : « Chacun était féroce, désespérément seul »

⁶⁰⁸ Il est clairement visible ici pour moi que ce processus d'attaque des liens participe du processus de la déshumanisation dans toute la complexité que je soutiens au chapitre précédent.

⁶⁰⁹ Cf. à ce propos les catégories de la population des camps distinguées par les nazis en 1.4.1.

⁶¹⁰ Waintrater (1999, p. 196-197).

Tout à la fois aboutissements et conséquences (il me paraît difficile de distinguer un *primum movens*) de ces attaques des liens, **le déni d'altérité** enfonce un peu plus le déporté dans la déliaison⁶¹¹.

Cette idée est déjà présente chez certains auteurs anglo-saxons. Laub et Auerhahn (1993, p. 287) par exemple en font l'expérience essentielle du traumatisme des camps. C'est une rupture particulière : la rupture entre soi et l'autre empathique, l'effilochage de la relation entre soi et l'autre.

Zaltzman (1998, p. 186) voit dans ce mécanisme l'acceptation inconsciente d'une place d'étranger aux autres du sujet déporté, et son assignation par le social, une action des pulsions de mort : « « Etranger » est une fabrication conjointe et une cible commune à l'activité des pulsions de mort et au fonctionnement social lorsqu'il expulse ou enferme, en tout cas retire à ceux qu'il poursuit les droits qu'ils étaient certains de posséder et de partager avec tous leurs semblables. »

Cette **destitution de la ressemblance du semblable**, du regard porté par l'autre sur soi, sur autrui a été pensée différemment par de nombreux auteurs :

Cupa (2007, p. 155) y voit le fruit de divers mouvements pulsionnels : « L'objet sadisé par la cruauté de mort lié à l'hybris va disparaître dans les mouvements de désintrinsication pulsionnelle, il est morcelé, satellisé. Le désinvestissement libidinal de l'objet sur lequel porte la violence est manifeste. Il n'y a plus d'identification, de mise en lien avec l'objet violenté. L'insensibilité à ce que peut éprouver l'objet agressé passe au premier plan, plus que la jouissance. Le résultat de ce désinvestissement est que l'autre n'est plus conçu comme un semblable, il peut être considéré avec indifférence et aisément devenir l'objet de n'importe quelle destruction, partielle ou totale, sans culpabilité, et sans plaisir. »

Waintrater (1999, p. 197), parlant plus précisément de la Shoah, insiste : « Tout génocide constitue un déni d'altérité qui conduit à une destruction de l'autre désigné comme étranger à l'humanité et, comme tel, non intégrable dans le nouvel ordre « culturel » défini par les maîtres du moment, érigés en maîtres de l'histoire et de l'espace. » Cette assertion peut, au moins pour partie je pense, s'appliquer au *Haftling* des camps de concentration.

Il y a une véritable disparition de la notion de semblable dans le camp pour Villa (2004, p. 120) : « Ce qui alors se révélait était que dans le malheur des camps, chaque homme s'était vu privé, dans le même temps, et du pouvoir de dire « je » et du monde. En ce lieu, où la

⁶¹¹ Loraux (2001, p. 48) : « [...] déliaison radicale du rapport à l'autre où l'autre est en même temps extirpé dans sa souche [...] »

notion de semblable n'avait plus de véritable sens, chacun s'était vu privé du support d'altérité que peut constituer l'autre homme qui est, dans notre monde, à la fois, possiblement un semblable et, radicalement, un autre qui est étranger. »

Chiantaretto (2001, p. 444) résume en parlant d'un « monde a-relationnel ».

Si Green fait de l'humiliation l'une des visées fondamentales de la violence exercée sur autrui, Roussillon (1999, p. 93-94) apporte une compréhension de cette césure radicale du lien à autrui à partir de cette même humiliation et la reprend de la façon suivante : « Humilier l'autre, c'est tenter de l'amener à une reddition de sa propre altérité, de sa subjectivité singulière, c'est tendre à réaliser le meurtre de son existence comme sujet séparé, c'est amener l'autre à se renier et à renier sa subjectivité pour se montrer sous le joug d'un maître ainsi « reconnu ». Le « sujet » humilié quitte ainsi le statut de sujet pour se faire simple objet du pouvoir de l'autre. », source d'un affect concomitant bien connu de l'humiliation : la honte⁶¹².

Ces mouvements de déliaison sont chez Waintrater (1999, p. 198), certes la source d'une **absence d'empathie**⁶¹³, mais surtout d'un **sentiment d'abandon de la part du monde** : « Tous les témoins soulignent le sentiment d'abandon de la part du monde, qui a définitivement miné leur confiance dans un environnement « suffisamment bon » : tous disent avoir éprouvé, à un moment de leurs épreuves, le sentiment d'être seuls au monde, privés à jamais du recours à l'autre, leur semblable. Cette expérience de solitude radicale s'est ainsi ajoutée à l'exclusion dont ils ont été victimes, dans la tentative nazie de les radier du genre humain. ». Cette idée, cet auteur la pensera plus précisément comme **une violence extrême**, définitivement inscrite chez le survivant : « Cette croyance en un environnement secourable, en une humanité de l'environnement, en un réel empathique est rompue brutalement notamment dans le camp. Le souvenir des coups s'atténue avec le temps mais PAS le sentiment d'abandon de la part du monde. C'est une violence extrême en ce sens que quand l'environnement ne se montre pas secourable, c'est le concept même d'appartenance à l'espèce humaine qui se trouve atteint. »⁶¹⁴. Ce deviendra plus tard dans sa conceptualisation une négation du pacte social⁶¹⁵ qui relie les individus entre eux⁶¹⁶.

⁶¹² Affect central dans l'expérience psychique du camp que nous retrouvons encore ici, présenté au chapitre 2.3.1.6.

⁶¹³ Waintrater (1999, p. 198) : « L'absence d'empathie constitue un thème central dans l'expérience du survivant, qui a irréversiblement marqué les représentations internes de son lien aux autres. C'est l'idée même du rapport à un autre en résonance avec soi qui a été détruit ». Repris plus tard dans Waintrater (2003, p. 190).

⁶¹⁴ Waintrater (2003, p. 12).

⁶¹⁵ Le pacte social représentant, pour Waintrater (1999, 2003, 2004, 2005), la croyance en l'humanité de l'environnement, la confiance dans le monde, dans le fait qu'il se montre secourable pour l'individu.

« Le camp représente l'absolue non-appartenance au monde. » (Borgel, 1999, p. 68)

Dans le cadre de cette recherche, ces considérations amènent plusieurs réflexions :

Premièrement, il me paraît intéressant de questionner le ou les groupe(s) d'appartenance d'origine et ceux dans lesquels se sont fait assigner par le pouvoir en place, ou par les autres détenus, les sujets abordés dans la partie clinique. Il est en effet, à suivre Waintrater, à tous niveaux (sociaux, survie physique, survie psychique...), tout à fait différent d'être détenu pour ce que l'on est (au regard tant de l'individu que de l'idéologie nazie), pour ce que l'on pense (cas des communistes par exemple), ou pour ce que l'on a fait (cas du résistant). De plus, comme nous avons pu le constater, ces « appartenances » sont susceptibles de se modifier, untel, Juif ou étiqueté tel⁶¹⁷, peut devenir « résistant » ou autre. Cette remarque me semble d'autant plus féconde si on centre la réflexion sur l'art et la création dans le camp.

En effet, quels impacts, quels avantages, quels inconvénients pour la survie en camp, physiquement et psychologiquement (les deux étant pour moi difficilement dissociables encore que l'existence du Musulman puisse ébranler cette conviction⁶¹⁸) cela peut-il avoir d'être un artiste, du groupe des artistes, reconnu avant de rentrer dans le camp ?⁶¹⁹ D'être un artiste communiste ?⁶²⁰ D'être un artiste en devenir⁶²¹ ? De devenir artiste dans le camp⁶²² ? D'être simple dessinateur ? A côté d'un statut de la représentation du camp de concentration, n'y a-t-il pas un statut de l'artiste ou du créateur, du « représentateur » comme on voudra l'appeler, et cette question ne peut-elle pas s'articuler avec la question du groupe ? On peut tout à fait penser, par exemple, qu'il existe un gain narcissique d'être catégorisé, cette fois non plus par l'idéologie nazie, mais par, en quelque sorte, l'idéologie déportée, comme « artiste », du groupe des « artistes », ou « représentateur », « résistant du camp par la représentation », détenteur d'une capacité de créer, de coucher sur le papier, de témoigner ainsi. Cette renarcissisation, par soi-même et de la part des autres déportés peut, de plus, s'intégrer dans une survie plus physique : protection de la résistance interne des camps par exemple⁶²³.

Au-delà de cette simple catégorisation dans un groupe narcissisant, se dire artiste, ou se réclamer de ce groupe, peut réinstaurer, et je le redis, un fil de culture, une filiation pour celui

⁶¹⁶ Waintrater (2004, p. 67) : « Le témoignage cherche ainsi à refaire du lien là où il y a eu rupture : car c'est la négation du pacte social qui constitue, pour les victimes de violences extrêmes, la catastrophe psychique dont ils continuent à souffrir leur vie durant ».

⁶¹⁷ Je rappelle à ce titre par exemple l'existence dans la hiérarchie idéologique nazie des différentes catégories de « *mischlings* » (« métis » en allemand) Juifs qui brouille considérablement la question de savoir qui est Juif pour le nazi (Cf. Hilberg, R. (1988). *Op. cit.*).

⁶¹⁸ Cf. 2.3.1.10.

⁶¹⁹ Cas de Boris Taslitzky.

⁶²⁰ *Id.*

⁶²¹ Cas de Walter Spitzer.

⁶²² Cas de Jeannette L'Herminier.

⁶²³ Cas de Walter Spitzer et de Jeannette L'Herminier.

qui se dit « fils spirituel de » ou « inspiré par » dans un mouvement artistique. Cette affiliation va à l'encontre de ces attaques des liens qui sont aussi des attaques de la filiation (comme le soutient notamment Cupa) et permettent de situer une éventuelle revendication d'appartenance à l'espèce humaine par une revendication d'appartenance à la culture (à suivre Zaltzman), artistique précisément, et donc, par ricochet, à l'espèce humaine, seule détentrice de ce « pouvoir de création ».

2.3.1.5. Les distorsions de la temporalité

La temporalité dans le camp se présente sous de multiples aspects, très liés aux aléas des diverses situations extrêmes vécues par les déportés. Facteur prééminent de déstructuration psychique et « typique » là aussi du traumatisme extrême⁶²⁴, le délitement de la temporalité « commune » participe de toutes les violences, traumatiques, dont les auteurs et les témoins parlent abondamment. Il existe un véritable « **temps concentrationnaire** », différent selon les contextes, qui présente des spécificités et des conséquences...

Waintrater (2003, p. 165-166) note ainsi que le temps du camp se déroule dans un éternel retour sur lui-même. Une sorte d'« **atemporalité** »⁶²⁵, où les repères temporels habituels disparaissent. C'est « un temps où les notions de passé, de présent et d'avenir n'ont plus cours. »⁶²⁶, « les journées se succèdent, identiques, scandées par une routine abrutissante [que j'aurais tendance à penser comme une sorte d'« **hypertemporalité** »⁶²⁷ pour ma part], dont il faut pourtant essayer de se souvenir pour ne pas perdre totalement ses souvenirs pour ne pas perdre totalement ses repères. La seule trace qui demeure du calendrier extérieur, c'est le dimanche où les détenus qui ne travaillent pas errent dans le camp, à la recherche d'un peu de nourriture ou d'une cigarette. » **La notion de temps dans le sens « d'étendue temporelle » est également touchée** : « [...] ce qu'il en reste se mesure à l'aune de la survie, et à la différence entre les nouveaux arrivés et les anciens, plus à même de survivre parce qu'avertis des règles concentrationnaires. » La routine est émaillée çà et là de moments de ruptures d'intense charge affective : nostalgie, moments de sauvagerie extrême, bombardements...

Un autre élément général de cette « atemporalité » particulière consiste dans **l'ignorance de la fin des persécutions**⁶²⁸.

⁶²⁴ Waintrater (2003, p. 232) : « [...] Le traumatisme massif écrase la temporalité et beaucoup des facultés d'élaboration ».

⁶²⁵ Le terme est, ici, utilisé par moi et non par l'auteur.

⁶²⁶ Levi (1958, p. 125) : « Pour nous, l'histoire s'était arrêtée ».

⁶²⁷ Là aussi le terme est utilisé par moi et non par l'auteur.

⁶²⁸ Ignorance tant quant au temps qu'au sinistre (et irréprésentable ?) « comment »...

Bettelheim (1952) rappelle que, dès les débuts des camps, les prisonniers ignoraient pourquoi ils avaient été arrêtés ainsi que la durée de leur internement. Crémieux (2000, p. 49) en rapporte la portée déstructurante pour le fonctionnement psychique dans son rapport avec sa propre mort : « Quand il y a certitude d'une mort prochaine, il est difficile de se projeter dans l'avenir. L'évocation du passé semble figée comme dans une photo-souvenir, sans lien avec le présent. La fragmentation du temps de la vie psychique contribue à la déshumaniser. » De Wind (1968) considère comme point commun aux traumatismes des camps cette « indefiniteness »⁶²⁹ de l'emprisonnement. Les conséquences psychiques, après le camp (Waintrater, 2003, p. 108), de cette particularité du rapport au temps se feront sentir dans le souvenir traumatique : après le génocide, plus de durée. L'évènement traumatique, par son non-sens, résiste au processus d'historicisation. C'est un passé qui échappe à l'oubli, et est perpétuellement en actualisation. Sous la menace, le rapport à la durée change, il se déforme, faisant du présent un infini, et du passé une chose irréaliste, incroyable.

De même, il est important de remarquer que le processus d'internement, puis la survie dans le camp suivent un parcours temporellement répétitif, et assez clairement défini, avec diverses conséquences psychiques inhérentes à certains moments-clés⁶³⁰. Waintrater (2003) va délimiter ces moments, dans le cadre de la Shoah. Je les rappelle ici pour deux raisons. D'une part parce que Walter Spitzer⁶³¹, en tant que Juif, a vécu une partie de ce qu'elle relate, et d'autre part parce que certaines parties de ce même processus sont communes à tous les déportés, et vont être retrouvées dans une majorité de témoignages⁶³².

L'arrestation (Waintrater, 2003, p. 154, 155) va faire partie d'un des organisateurs du récit du témoignage, au moment de cet évènement est signifiée la fin d'une vie libre. Ce moment charnière est porteur d'une réflexion sur le moi d'alors : peur d'être découvert, ou des réactions au moment de l'arrestation, façon dont la famille s'organise dès les premiers moments de l'internement au camp de transit. Les Juifs de l'Est vivent en ghetto des choses bien plus brutales : une « aktion » peut signifier tout de suite la mort, la séparation, la déportation immédiate.

Autre moment-clé de la déportation : **le voyage puis l'arrivée au camp**. Toujours selon Waintrater (2003, p. 156-158), jusqu'à la déportation proprement dite, le sentiment du danger est tempéré par le fait d'être encore réuni en famille, ou dans le groupe, de résistants, de

⁶²⁹ Littéralement « indéfini », temps sans fin.

⁶³⁰ Ce qui me fait parler « d'hypertemporalité » notamment dans la répétition des ces moments-clés.

⁶³¹ Sujet abordé au chapitre 9.

⁶³² Ce sera le cas pour tous mes sujets. Cf. 9 ; 10 ; 11.

camarades de détention etc⁶³³. Le sentiment de sécurité commencera à céder pendant le voyage vers les camps, pour disparaître totalement à l'arrivée. Jusque là le déni fait son œuvre⁶³⁴ : « Autant l'arrestation, le séjour en prison ou à Drancy pouvaient encore comporter des repères familiers, autant le transport et l'arrivée à Auschwitz marquent une rupture définitive avec l'avant. ». Notons que dans cette citation de Waintrater concernant l'arrivée à Auschwitz telle qu'elle la décrit peut tout à fait s'appliquer aux autres camps de concentration. L'arrivée est toujours une forte rupture, elle provoque une « prostration qui envahit les personnes à ce stade du voyage ; prostration psychique, certes, mais avant tout prostration physique, marquant l'entrée définitive dans une période caractérisée par le primat du corps souffrant, qui va aller en s'accroissant. » On retrouve dans les témoignages la pudeur bafouée, l'humiliation, la faiblesse extrême des enfants, et des vieillards pour qui on ne peut rien⁶³⁵. Dès l'ouverture des portes, le nouvel arrivant bascule dans l'inimaginable. C'est alors l'entrée brutale dans « l'économie psychique d'urgence »⁶³⁶, toute entière tournée vers la survie : elle consiste en un détachement affectif immédiat qui provoque un état de dépersonnalisation, et de déréalisation ; prennent place rapidement des mécanismes tels que le déni, l'automatisation du fonctionnement psychique, et le gel psychique, la régression au stade pré-génital (oral, narcissique primaire), l'identification à l'agresseur. Si cet état défensif, autoconservatif, n'est pas maintenu, l'évolution se fait vers le tableau du Musulman⁶³⁷.

Plus typique de la Shoah, mais parfois rencontré dans le processus de l'internement dans les camps de concentration, **le moment de la séparation d'avec les proches** est, pour les sujets, (Waintrater, 2003, p. 162) un « moment traumatique redoublé par l'ignorance du sort qui les attend »⁶³⁸. L'annonce éventuelle ou la découverte par le sujet de la mort de ses proches est généralement violente, souvent elle « signe l'entrée définitive dans une nouvelle réalité, dont il faut apprendre rapidement les règles, et avant tout la langue : au camp, celui qui n'apprend pas vite est perdu, surtout celui qui ne sait pas un minimum d'allemand. »⁶³⁹

Autre moment omniprésent dans les récits, et cité parmi les plus pénibles : **l'appel**⁶⁴⁰. C'est le moment de tous les dangers, on peut y mourir de froid ou des coups⁶⁴¹.

⁶³³ Cas de Boris Taslitzky.

⁶³⁴ Jeannette L'Herminier le décrit très bien cf. 10.4.2.5.

⁶³⁵ Les récits d'alors sont très « cliniquement » post-traumatiques avec une prévalence massive de la sensorialité, visions d'horreur, bruit effroyable, aboiements des chiens, ordres hurlés...

⁶³⁶ Expression de Waintrater (2003 p. 82-84), l'économie psychique de survie en tant que fonctionnement psychique dans le camp est reprise en détails au chapitre 2.3.2.2.

⁶³⁷ Cf. à ce sujet 2.3.1.10.

⁶³⁸ Waintrater (2003, p. 162).

⁶³⁹ Waintrater (2003, p. 163).

⁶⁴⁰ Cf. 1.4.4.

⁶⁴¹ *Id.*

Je mentionne **la sélection**, toujours possible pour les Juifs, et dont l'ombre mortelle planait sur un de mes sujets. Rappelons aussi l'existence, pour les camps de concentration, d'une autre forme de sélection qui concernait l'envoi dans certains kommandos redoutables où la survie se comptait en semaines... Elle est, quand il s'agit de la sélection pour l'extermination par gazage, selon Waintrater (2003, p. 173), l'exemple-type de la terreur sans nom au camp.

L'évacuation et la marche de la mort, fin des camps, sont irrégulièrement vécues par les sujets suivant le camp duquel ils ont été libérés. C'est le moment où les Allemands évacuent certains camps vers d'autres, fuyant l'avance des armées alliées⁶⁴².

Si mon propos n'est pas de décrire l'après-camp, rappelons toutefois, toujours avec Waintrater (2003, p. 176-177), que **la libération et le retour** n'ont pas représenté pour les déportés un moment de bonheur : beaucoup sont morts dans les premiers jours qui ont suivi la libération des camps, tués par les nazis, tués par les maladies ou d'avoir trop mangé, trop vite... Pour ceux qui restent, la préoccupation majeure est souvent de demeurer ensemble, avec les amis, les proches qui sont encore là. Rester en groupe par peur de perdre une identité précaire, celle du détenu, la seule qui leur reste. Cette crainte s'accroîtra avec le retour. Les sujets doivent opérer le mouvement inverse de l'entrée dans l'univers concentrationnaire : affronter la réalité oubliée des rapports humains, réalité d'un monde dont l'expérience l'a définitivement coupé, proches devenus étrangers... Le retour est souvent décevant pour eux : déception privée et sociale : « on a pas su accueillir les survivants ». C'est la confrontation avec la perte, la famille détruite, le sujet seul survivant, maison vide, pas de maison du tout, émigration par le biais des camps de personnes déplacées... Pour ces derniers : apprentissage d'une langue nouvelle⁶⁴³, trouver un travail, s'adapter au nouvel environnement. Quand retrouvailles il y a, souvent les proches sont totalement ignorants des souffrances endurées par le sujet, sont sans empathie.

Ce découpage des différents « **moments-clés typiques** » de la temporalité du processus de l'emprisonnement dans les camps (de concentration, et d'extermination ici exceptionnellement) que traversent les déportés se font, comme je l'ai déjà fait remarquer, de façon différente suivant la population et la destination des sujets, notamment lorsqu'il s'agit des Juifs de l'Est, destinés d'abord et avant tout aux camps d'extermination⁶⁴⁴. Toutefois, et c'est là la raison d'être de ce paragraphe, selon cet auteur, (*ibid.*, p. 84) : « [...] quels que soient leur origine et leur trajet spécifique, tous ces gens passent par des étapes analogues de remaniement de leur personnalité. »

⁶⁴² Cf. 1.2.6.

⁶⁴³ Le cas de l'écrivain Aharon Appelfeld en est un exemple inouï.

⁶⁴⁴ Ce que Waintrater (2003, p. 8) ne manque pas de rappeler.

Cupa (2007, chap. 5) introduit un autre aspect important, déjà effleuré plus haut, d'une **autre forme de destruction de la temporalité** du système des camps qui passe par l'anéantissement du sentiment d'être un être humain, « par **la destruction de la sensation d'une vie humaine antérieure**, d'être normal, d'avoir un passé normal. ». Relevons avec l'auteur la participation de ce procédé à la déshumanisation qui me maintient dans l'idée déjà énoncée⁶⁴⁵ qu'elle est un processus complexe où sont intriqués divers mécanismes...

Outre cette destruction du sentiment d'une vie humaine antérieure normale, Waintrater (2003, p. 109-110) observe dans les camps de concentration **une inversion de l'ordre générationnel** par la longueur de l'expérience du camp : « L'expérience, pour ceux qui ont réussi à survivre, est ce qui sépare les nouveaux arrivés et les anciens, plus au fait des règles concentrationnaires, mais aussi plus avancés dans le processus de déshumanisation. La sagesse cesse d'être celle des aînés dans la généalogie pour devenir celle des anciens : on assiste à une totale, et cruelle inversion de l'ordre générationnel, qui s'ajoute à la perversion de l'ordre social. Cette distorsion générationnelle peut se doubler, dans le camp, d'une perversion radicale des valeurs avec une perte de la confiance de base dans les valeurs fondamentales que sont l'amour parental, fraternel ou filial⁶⁴⁶ .

« Au final, **le traumatisme extrême est sans fin**, à la différence de la névrose traumatique classique où existe une réversibilité des troubles et un retour vers la personnalité antérieure. La catastrophe semble avoir institué un temps nouveau : il ne s'agit pas ici d'une répétition traumatique mais de la coexistence de deux ordres, dans un état de clivage permanent. »⁶⁴⁷
Les violences extrêmes continuent, quoiqu'il en soit, leur travail mortifère après les persécutions : « [...] il n'y a eu ni refoulement ni même réel clivage de l'évènement traumatique, qui continue son travail de sape à l'intérieur du psychisme, sans lieu où être déposé et contenu et cela en dépit des clivages du moi. [...] Il s'agit alors d'une impossibilité de constituer l'évènement en souvenir, donc de l'intégrer au flux mémoriel du passé. »⁶⁴⁸

Il est délicat, pour ne pas dire très artificiel, de parler du temps « du camp », du temps « après le camp », tant la problématique de la temporalité est saillante dans le traumatisme extrême des camps de concentration. Un recentrage de ces observations vers le thème de ma recherche m'amène à divers questionnements :

⁶⁴⁵ Au chapitre sur la déshumanisation cf. 2.3.1.2.

⁶⁴⁶ Waintrater (2003, p. 153-154).

⁶⁴⁷ Waintrater (1999, p. 204).

⁶⁴⁸ Waintrater (1999, p. 206).

De manière générale, est-ce que l'activité picturale dans les camps entre, d'une façon ou d'une autre, dans la problématique de la temporalité des camps au moment de l'internement ?

Si c'est le cas, et j'incline à le penser ou, à tout le moins à envisager de l'examiner comme hypothèse, selon quelles modalités ? A-t-elle aidé le dessinateur (et/ou les sujets dessinés ou même les simples observateurs) à lutter contre cette destruction de la temporalité, et si oui là aussi selon quelles modalités ?⁶⁴⁹

Est-ce que le temps est représenté, s'il l'est, dans les dessins ?⁶⁵⁰

S'il l'est, comment l'est-il sur un support en deux dimensions, du domaine de l'image immobile ? Le modèle du rêve, et la figurabilité du temps dans celui-ci peut en fournir un pattern⁶⁵¹ approprié qu'il faudra sans doute prendre en compte dans l'analyse des dessins.

2.3.1.6. Les affects dans le camp : réflexions sur la honte, l'effroi, la terreur, l'inquiétante étrangeté, les agonies primitives et la terreur sans nom

Le camp en tant que situation extrême est aussi le lieu des affects extrêmes, tant en intensité (quantum d'affect), qu'en qualité. Certaines expériences affectives qu'on peut y rencontrer, telles que l'inquiétante étrangeté, ou les agonies primitives, sont peut-être même dans une certaine mesure des ressentis complexes « au-delà » du simple affect.

S'il est un affect qui revient densément dans la littérature, et la clinique des camps de concentration, c'est bien **la honte**.

Classiquement tension entre moi et idéal du moi renvoyant à un échec autour du narcissisme⁶⁵², elle est quasi-paradigmatique⁶⁵³ de l'expérience extrême de l'internement en camp de concentration, et relie beaucoup d'autres aspects du traumatisme extrême des camps, en particulier : la cruauté de mort, la déshumanisation, le déni d'altérité... Le phénomène du traumatisme extrême des camps prenant place d'emblée dans une problématique de groupe, d'appartenance à un groupe, ne serait-ce qu'à celui des humains, tout de suite va se jouer

⁶⁴⁹ On sait combien il peut être dangereux de réinvestir momentanément ses souvenirs et régresser vers le passé dans l'univers concentrationnaire où le moindre désinvestissement du réel présent peut conduire à la mort, cf. à ce propos 2.3.2.2.

⁶⁵⁰ Il est ainsi classique lors d'atteintes neurologiques provoquant une désorientation temporo-spatiale que la désorientation temporelle s'installe en premier et soit la dernière à disparaître notamment parce qu'elle s'appuie sur très peu de repères, principalement visuels, à la différence de l'orientation spatiale. (Danziger, N. (2009). *Neurologie*. Paris, France : Estem, coll. Med-Line.)

⁶⁵¹ Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris, France : PUF, 1967.

⁶⁵² Dans Ciccone, A., Ferrant, A. (2009). *Honte, culpabilité et traumatisme*. Paris, France : Dunod, la honte désigne la « perte du sujet ».

⁶⁵³ Waintrater (2003, p. 220), elle cite également l'effroi. Tous deux indicibles cf. *infra*.

quelque chose autour de la honte, cet affect du « lien social »⁶⁵⁴ qui attaque d'une part le narcissisme, la libido objectale et surtout le rattachement à sa communauté humaine⁶⁵⁵.

Pour Roussillon (1999, p. 94), la honte est en effet, de façon générale, un affect situé au carrefour des attaques narcissiques du camp, de la désobjectalisation de la part des bourreaux, de la désobjectivation de la part des déportés. Lorsqu'elle accompagne l'humiliation, elle est une « honte narcissique qui témoigne de l'impossibilité à se soutenir comme sujet en face de l'autre, elle traduit alors le vécu de confusion psychique, la perte des repères symboliques qui caractérise les zones traumatiques de l'espace narcissique. »

La honte dans le processus d'internement concentrationnaire commence par le transport, par la mise à nu du corps, l'obligation de devoir faire ses besoins en public⁶⁵⁶ puis, plus tardivement, par l'inspection corporelle des parties les plus intimes, tonte et tatouage.

Le corps avili devient comme étranger à celui-là même auquel il est censé appartenir. Citons également par exemple la honte des femmes avant l'aménorrhée, dont le sang menstruel s'écoule à la vue de tous, ou la honte de ceux et celles qui, dysentériques, font sous eux. L'humiliation par le travail et son inutilité, la passivation⁶⁵⁷, sont également sources de honte : (Bettelheim, 1952, p. 99) « Ils souffraient de ces corvées stupides alors que leur degré d'inutilité aurait dû les laisser indifférents. Ils se sentaient humiliés et préféraient les travaux, même plus pénibles, qui produisaient un résultat susceptible de passer pour utile.»

L'appartenance au peuple Juif ajoutait encore à cette honte : « Bien avant que les Juifs se laissent emmener vers les camps de la mort, puis vers les chambres à gaz, les nazis avaient systématiquement détruit leur amour-propre, les avaient empêchés de croire qu'ils pouvaient être maîtres de leur destin.»⁶⁵⁸

Selon Waintrater (2003, p. 220), absorbé par la survie quotidienne, le détenu est toutefois globalement de moins en moins sensible à la honte. Pour cet auteur, la honte, à la fois du côté de la liaison, et de la déliaison, plus ou moins mortifère du groupal, et de l'appartenance à l'humanité est bien aussi l'affect majeur de la persécution : « Ou bien, doit-on se résoudre à admettre que certaines réalités détruisent à jamais le sentiment d'appartenance à l'humain, et que leurs effets désymbolisants continuent à agir sans bruit, au-delà de la survie immédiate ? [...] La différence essentielle est, me semble-t-il, à chercher du côté de la honte et des conditions de son élaboration par le groupe. Affect majeur de la persécution, la honte se situe

⁶⁵⁴ Tisseron, S. (1992). *La honte. Psychanalyse d'un lien social*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes, 2007.

⁶⁵⁵ *Ibid.* p. XIV.

⁶⁵⁶ La honte trouve ses sources pulsionnelles notamment dans l'analité et la nudité, la défécation qui la révèlent souvent : Ciccone, A., Ferrant, A. (2009). *Op. cit.*

⁶⁵⁷ Au sens de Green, cf. chapitre 15.1.4.

⁶⁵⁸ Bettelheim, B. (1952). *Op. cit.* p. 126.

à la fois du côté de la liaison et de la déliaison : il est des hontes que l'on surmonte et d'autres dont on meurt.»⁶⁵⁹

Laval-Hygonencq (1999, p. 45) complète en rapportant également l'émergence de cet affect comme une honte d'être vivant, d'avoir survécu au prix de sacrifices psychiques : « Se couper de son inconscient pour ne pas être englouti par lui ? Quitte à porter ensuite la honte d'être vivant : « tu es vivant parce que tu as pu accommoder ton psychisme à la situation de survie, oublier les tiens et les souvenirs du passé ». Pourrait-on aller jusqu'à dire que sont morts ceux qui ne pouvaient consentir à être les meurtriers d'une partie d'eux-mêmes ? »

La défiguration qui fit perdre la face à l'espèce humaine est source de honte pour Villa (2004, p. 114) : « Nous éprouvons la honte de ce qu'elle fit, la honte pour ce qu'elle fit et sut faire avec une industrieuse ingéniosité, la honte devant l'atteinte faite à la figure humaine, la honte devant cette défiguration qui fit perdre la face à l'espèce tout entière. Cette honte est présente dans tous les écrits des survivants écrivains, dans tous les récits des survivants parlants. Cette honte, due à la désappartenance se transmet pour pouvoir être surmontée. » « Si cette honte se transmet, ce n'est pas tant que les survivants voudraient s'en débarrasser, mais parce qu'il ne peuvent qu'en appeler à l'autre humain : « [il cite Zaltzman, 1999b, p. 27] la honte est une atteinte dont personne ne peut se relever seul », relevant d'un moment de désappartenance à l'ensemble humain, elle exige, pour être surmontée, que soit réinstauré un pacte d'affiliation à l'espèce. »⁶⁶⁰ Pour lui, la honte est une douleur née de la destruction du pacte narcissique minimal qui permet aux hommes de se tenir pour semblables les uns aux autres. Cette défiguration est vécue viscéralement, elle concerne toujours le corps, dans ses dimensions somatiques et psychiques⁶⁶¹, et insiste comme tous les auteurs précédemment cités : « Cette expérience de la honte, tous ceux qui sont revenus des camps semblent l'avoir en partage [...] ». La honte des déportés s'éprouve aussi pour le groupe des autres, des gardiens des camps qui ne l'éprouvent plus.

Chez Zaltzman (1998, p. 27-28), « La honte est l'effet de l'atteinte portée à la figuration de l'homme au regard de chacun. C'est une forme de douleur⁶⁶² dont nul n'est indemne, qu'il le sache, qu'il l'ignore, qu'il s'en défende, qu'il la projette hors de ses frontières sur d'autres maudits. Cette douleur de la destruction de la figure humaine, cette dérision accomplie des repères narcissiques, ce statut de matière impunément dégradable désigné à l'humain,

⁶⁵⁹ Waintrater (2005, p. 96).

⁶⁶⁰ Villa (2004, p. 114).

⁶⁶¹ *Id.*

⁶⁶² Le mot « douleur » concernant la honte revient souvent, par exemple chez Zaltzman comme chez Villa et est à mon avis d'une part à mettre en lien avec la « douleur psychique » telle que la conçoit Bertrand (cf. 2.1 et 2.2) et d'autre part avec le lien indissoluble qu'elle entretient avec le corps comme le mettra en relief Cupa. (cf. *infra*).

l'existence de ce mode de férocité indifférente, font partie de l'histoire intime de chacun. [...] La honte ne peut être pensée que sur un mode personnel. Il y va inévitablement des identifications inconscientes que l'ensemble assigne à l'individuel ; il y va de la façon dont l'ensemble traite chacun, et de la façon dont cet ensemble est par chacun considéré et déconsidéré. La honte est une atteinte dont personne ne peut se relever seul. [...] La transformation de la blessure par l'œuvre individuelle portée à la connaissance générale exige de l'ensemble qu'il accomplisse aussi une transformation collective. [...] A un certain niveau, dans un certain registre, la souffrance narcissique, toute souffrance narcissique, réclame d'être soignée à la fois dans l'individu et par l'ensemble. » La honte indique l'existence du lien indissoluble de l'appartenance à l'espèce humaine, elle exige un travail, elle est dans les camps « l'indice que l'humain continue à être malade de ses volontés de mort de l'autre et de soi. C'est aussi l'indice de l'obligation de la tâche psychique à accomplir, de la contrainte à évoluer. »⁶⁶³

Cupa (2007, p. 175-177) analyse très finement la question de la honte dans les camps. Pour elle, destituer un individu d'une peau d'humanité procure une honte effroyable qui va de paire avec les agonies psychiques et les souffrances physiques. C'est un affect « intimement lié à la cruauté »⁶⁶⁴ qui a plusieurs origines dans le système concentrationnaire.

La première origine de la honte, selon Cupa, se situe dans l'acceptation d'être réduit à l'état de déchet. Suivant Freud à travers la question des rapports entre honte et analité au travers de l'exhibitionnisme et les positions de Chasseguet-Smirgel qui développe l'idée selon laquelle, au désir d'exhibition narcissique phallique, se substituerait, dans la honte, le fantasme d'exhibition de l'anus, et à la suite de Grunberger⁶⁶⁵ et Chasseguet-Smirgel, elle reprend une métaphore du camp qui est comme un processus digestif qui transforme le déporté en résidu fécal, expulsé de l'humanité.

La seconde origine de la honte se retrouve dans la dénarcissisation, et la perte de ses enveloppes : « La honte concerne, à un second niveau, le fait d'avoir été dépouillé de son narcissisme, de ses enveloppes et d'être submergé par son intériorité : les larmes coulent, la rage narcissique envahit, la pulsionnalité émerge de façon effractive car les capacités de contenir sont dissoutes. La honte est alors l'affect lié à la découverte de son insuffisance, de son intériorité défaillante, l'affect lié à un regard sur un soi non regardable. »⁶⁶⁶

⁶⁶³ Zaltzman (1999b, p. 30).

⁶⁶⁴ Cupa (2007, p. 175). Voir 2.3.1.9 à propos de la cruauté de mort.

⁶⁶⁵ Grunberger, B. (1989). *Narcisse et Anubis : études psychanalytiques 1954-1986*. Paris, France : Des femmes, p. 616. Cité par Cupa (2007), et par ailleurs déjà abordé en ce qui concerne la fécalisation du déporté en 2.3.1.3.

⁶⁶⁶ Cupa (2007, p. 176).

La passivation⁶⁶⁷, l'impuissance radicale du déporté qui fait écho à l'impuissance du nourrisson humain néotène est une autre origine de la honte dans le camp : « La désorganisation produite par le traumatique conduit à un état d'excitation chaotique, passive le psychisme dont l'activité est annihilée par le débordement. La passivité dont il s'agit ici est à entendre comme « passivation », au sens dégagé par Green, c'est-à-dire comme une contrainte à la passivité. Ce n'est pas la passivité propre à la jouissance mais celle où le sujet est annihilé, où il ne peut rien faire face à une situation dangereuse pour sa vie biologique ou psychique. A proprement traumatique car elle conduit à une submersion du parexcitant, **la passivation est source d'agonies, d'angoisse de mort⁶⁶⁸**, car elle confronte le sujet à son état de détresse initial, lorsque le nourrisson néotène, « sans sa mère il ne pourrait exister », rencontre sa dépendance absolue à l'égard de l'autre, et une première honte liée à son impuissance radicale. »⁶⁶⁹ De ce fait, toujours à suivre cet auteur, la honte est intimement liée à l'autoconservatif, elle est réactivée dans les camps par la situation de désaide sans fin des déportés, c'est une « honte à en mourir »⁶⁷⁰ qui grève le désir de survie. « Cette honte est une honte existentielle chez tout humain car nous ne sommes pas capables de vivre en tant qu'humain sans l'aide de l'autre maternel, elle provient de cette blessure originaire. Dans les camps nazis, la honte est rouverte et devient hémorragique, l'environnement mettant volontairement les prisonniers dans une situation de désaide sans fin. »⁶⁷¹

Relevant pour partie du registre de l'affect sans s'y confondre totalement, **l'inquiétante étrangeté** freudienne, selon Waintrater (1999, p. 195) à la suite de Janin (1996), est une expérience liée à toute expérience traumatique. Pour elle, la Shoah est une expérience de radicale étrangeté. Assertion qu'elle reprendra également pour les camps de concentration : « Le délitement progressif de l'univers familial, la coexistence, dans la vie quotidienne, de repères connus et d'évènements qui marquent la lente infiltration de l'horreur, constituent une expérience « d'inquiétante étrangeté » telle que la définit Freud (1919). »⁶⁷²

L'expérience d'inquiétante étrangeté, selon Freud (1919b, p. 215) : « [...] est cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier. [...] l'étrangement inquiétant serait toujours quelque chose dans quoi, pour ainsi dire, on se trouve tout désorienté. [...] au cours de laquelle le sujet vit [...] le délitement progressif de

⁶⁶⁷ « Passivation » au sens de Green, Cf. Annexes 15.1.4 pour plus d'informations.

⁶⁶⁸ Toute expérience de passivation est d'ailleurs constitutive de la honte primaire selon Janin (2007).

⁶⁶⁹ Cupa (2007, p. 177).

⁶⁷⁰ *Id.*

⁶⁷¹ *Id.*

⁶⁷² Waintrater (1999, p. 200).

l'univers familial, la coexistence, dans la vie quotidienne, de repères connus et d'évènements qui marquent la lente infiltration de l'horreur [...] »

Pour Waintrater (2003, p. 30) : « La Shoah⁶⁷³ demeure donc, à tous égards, une situation paradigmatique de rupture et d'étrangeté. Non seulement les survivants ont été coupés de tout ce qui était leur milieu – tant familial que social -, mais encore ils ont été transplantés dans un univers qui ne présentait plus rien de commun avec leur réalité d'avant. La « planète Auschwitz » constituait un monde à part, peuplé de gens d'origines extrêmement diverses et obéissant à des lois nouvelles. » Cette étrangeté absolue a provoqué une double contrainte : la nécessité vitale d'oublier son monde d'avant au risque de sombrer douleur nostalgique mortelle et le besoin de s'étayer sur les souvenirs d'avant qui sont en quelque sorte un réservoir affectif d'une humanité que les bourreaux s'attachaient à faire disparaître. Les états de clivage morcelant s'accompagnent d'un vacillement des limites : « les frontières entre l'extérieur et l'intérieur tendent à s'abolir et [...] le sujet ressent alors un sentiment d'étrangeté »⁶⁷⁴.

Waintrater (2003, p. 75) reprend Janin en affirmant que « Confronté à une situation où la réalité est pire que le pire fantasme infantile d'abandon, il voit [le sujet] son psychisme ébranlé et ne sait plus quelle est la source de son excitation, si elle est d'origine interne ou externe. [...] Il s'agit là d'un véritable effondrement qui, dans la confusion totale des limites, provoque une perte du sentiment de la réalité. »

Le creuset de l'expérience d'étrangeté du camp se constitue dans la métamorphose du corps et se prolonge dans l'étrangeté à soi et au monde. Toujours selon Waintrater (1999, p. 198), la métamorphose du corps constitue un aspect essentiel de l'expérience d'étrangeté inaugurée par le camp, le corps rasé, tatoué, et dénudé du concentrationnaire devient un corps étranger, lieu de toutes les souffrances et de toutes les offenses. Mais, aussi intolérable soit-elle, la métamorphose physique n'est qu'un aspect de ce changement radical qui s'opère chez le survivant. L'étrangeté à soi et au monde en constitue un aspect plus cruel encore, dans ce qu'il comporte d'irréversible.

Gampel (1995, p. 176-177) va également comparer l'expérience de l'inquiétante étrangeté et l'expérience de la situation extrême : « Ce concept freudien s'applique aux **sentiments d'effroi et d'horreur**. Tout en reconnaissant leur lien inéluctable avec **la peur** ; Freud voulait distinguer, dans le champ de l'effrayant, un sentiment particulier et central d'Unheimliche

⁶⁷³ Je pense ici que ces développements peuvent s'appliquer pour partie aux camps de concentration.

L'expression « La planète Auschwitz » qu'elle cite m'a été rapportée textuellement au cours de son témoignage sur Buchenwald par Walter Spitzer. De même, beaucoup de titres d'ouvrages sur les camps de concentration sont, à ce sujet, évocateurs, par exemple « L'univers concentrationnaire » de Rousset, D. (1965). *Op. Cit.* pour ne citer que lui.

⁶⁷⁴ Waintrater (2003, p. 74).

utile pour aborder cette « appropriation » symbolique du crime contre l'humanité. L'Unheimliche n'est pas une organisation symptomatique, comportementale ou névrotique. C'est une expérience vécue (Erlebnis) sans signification, qui ne peut être verbalisée. Ce concept difficilement traduisible en français, l'a été en France par l'expression d'« inquiétante étrangeté », qui laisse tomber le « Heim » (sens de « chez soi », « à la maison », heimliche, le familier). Freud a ajouté à la notion de caché, « le dangereux, éveillant une peur horrible » (Freud, 1919, p. 222-224). Il évoque quelque chose d'origine déjà expérimenté. C'est comme si l'expérience de l'étrangeté était une dialectique entre la réminiscence, et l'oubli. Avec l'« Unheimliche » subsiste un vide, un irréductible, alors qu'en même temps quelque chose commence à prendre des contours à se présenter comme non représentable. »

Ce terme d'« inquiétante étrangeté » peut nous aider à décrire avec précision les expériences inexprimables. Je me réfère surtout aux souvenirs de terreur et d'horreur provoqués par la violence sociale extrême, c'est-à-dire par quelque chose d'originel, expérimenté déjà dans l'histoire de notre siècle, transmis de génération en génération. L'expérience d'un tel monde peut estomper, ou effacer la distinction entre l'impossible et le possible. Une telle agression, entre fantasme et réalité, devient traumatisante en elle-même et entraîne la peur face à ses propres pensées et attentes.⁶⁷⁵ C'est comme si les sentiments d'étrangeté devenaient une structure organisée. L'incertitude, l'état de désorganisation deviennent par là-même un cadre et font partie de la personne : Alors que tous les individus abritent en eux-mêmes cet héritage tacite et caché d'agression, il est très important de souligner que les individus ayant souffert de violents traumatismes sociaux connaissent une agression terrible, celle d'un monde extérieur brutal qui n'est pas celle de leur propre agressivité cachée. »⁶⁷⁶

Ouvrant la perspective de l'Unheimlich⁶⁷⁷ vers d'autres dimensions, notamment la terreur, en faisant bien la distinction avec l'effroi, Bertrand (2004, p. 75) apporte des éléments de pensée pour saisir quelque chose des affects des camps : « Pour Freud, l'Unheimlich, c'est l'effet d'épouvante que crée la rencontre par le sujet d'un fantasme inconscient, comme s'il était donné dans la réalité. Mais on peut penser que le traumatique d'une telle rencontre est ailleurs : l'Unheimlich est le signe de la perte de la réalité, de sa consistance telle qu'elle résulte des données de la perception. Cela marque l'irruption d'un réel impossible à

⁶⁷⁵ Gampel me semble rejoindre là la réflexion que j'ai entreprise sur le traumatisme extrême aux chapitres 2.1 et 2.2.

⁶⁷⁶ Gampel rejoint là me semble-t-il la conception d'un traumatisme extrême résumée plus haut, où le traumatisme survient bien plus du réel que du contexte pulsionnel du sujet.

⁶⁷⁷ Généralement traduit en français par « inquiétante étrangeté ».

symboliser. Les mots manquent, la terreur surgit. Du coup, le sujet tombe dans le vide, ou plutôt dans le rien, une expérience très primaire, au même titre que l'expérience primaire d'effroi, ou l'expérience primaire de satisfaction. Ce n'est pas une expérience d'effondrement (Winnicott), mais une expérience de terreur (Bion). La croyance au surnaturel peut être une mode d'apprivoisement de ce monde devenu fou, une manière de le réintégrer dans du connu. »⁶⁷⁸

L'effroi freudien est aussi à considérer comme un affect typique des camps selon certains auteurs. Il se dévoile plus dans les blancs et les effets de blocage qu'il suscite, dans les témoignages selon Waintrater (2003, p. 221) : « Pour Freud⁶⁷⁹, il est le degré ultime de la peur, un « état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé ». Dans les situations insensées de persécution, où l'arbitraire déjoue toute tentative de préparation ou d'anticipation, le sujet est en proie à une terreur semblable aux terreurs infantiles qui le débordent et le paralysent.

La terreur est analysée par Clit (2003, p. 152) comme proche de l'état de détresse qui renvoie aussi à l'effroi du trauma abordé ci-dessus. La terreur serait une forme d'affect représentable qui suppose la passivation de l'individu, contraint à déléguer un surcroît de pouvoir aux instances collectives. En tant qu'expression interne d'une réalité externe effrayante qui suppose la passivation, elle resterait représentable, « La terreur [...] serait la réponse interne devant des périls dépassant les possibilités de défense du sujet, et lui posant la question de son intégrité corporelle. [...] Ceci prouve que la terreur est une expression interne d'une réalité externe effrayante, mais qui est proche de l'angoisse vitale primordiale de l'être humain. [...] La terreur serait donc une dimension du monde interne, une sorte d'avatar de l'angoisse qui s'exprime dans le réel, sans y être réductible. Ce type de rapport permet d'avancer que la terreur, à la différence du trauma, est un vécu intense, qui pousse à la passivation, mais qui serait représentable. »⁶⁸⁰

Waintrater (2003, p. 84) soutient à l'inverse que **la terreur** est un affect « à la limite du somatique, que rien ne vient soutenir, et qui ne peut cesser qu'en présence d'un environnement empathique. Cette terreur innommable se retrouve dans certains états psychotiques et dans les moments de persécution qui constituent le traumatisme massif. »

⁶⁷⁸ Waintrater reprendra l'utilité de la création de mythes ou de la croyance dans le surnaturel dans les camps pour mettre de compréhensible dans un univers de non-sens.

⁶⁷⁹ Freud (1920, p. 56).

⁶⁸⁰ Clit, R. (2003). La terreur comme « passivation ». *Topique*, 81, p. 151-152.

Comme au chapitre précédent, on peut se poser la question de savoir si et comment le dessin s'insère dans la question des affects des camps.

Quelqu'en soit la réponse il me paraît important de l'examiner attentivement dans la clinique. La prééminence de la honte dans les camps, le fait que l'affect « n'est jamais loin », métapsychologiquement parlant, ni de la représentation, ni de la pulsion, me semble aller dans ce sens. Je propose d'ailleurs, après avoir effectué une première analyse de la clinique une hypothèse sur l'activité picturale et la honte.⁶⁸¹

2.3.1.7. La question du sens et de la loi dans le camp : absence, destruction, perversion, et paradoxe

Autre « planète », autre « univers », autre « monde », le Lager a ses règles propres, qui le sépare, lui et ses occupants, tant détenus que bourreaux, radicalement du monde « extérieur » ou « normal ». En son sein, le règlement, ses lois elles-mêmes, sont pervertis dans une absence, des paradoxes, annihilant leur sens⁶⁸², leur portée, brouillant toutes les limites, et faisant place à la destructivité, et au non-sens. Ainsi « l'horreur survient dans la civilisation lorsque les valeurs et les lois qui la régissent sont bafouées. »⁶⁸³ Le rapport avec la déshumanisation est d'ailleurs très proche, à suivre la citation suivante, tirée d'une introduction au droit civil : « L'aptitude à la mise en œuvre des règles du droit objectif est reconnue *a priori* et par principe, aux êtres humains. Ce principe oppose nettement les êtres humains, personnes physiques, aux choses : alors que les premières sont les animatrices de la vie juridique, les secondes, au sein desquelles il convient de ranger les animaux, n'en sont que l'objet. »⁶⁸⁴

La désinsertion des sujets du droit commun ouvre psychiquement, physiquement et socialement la porte à tous les paradoxes et les sauvageries.

Bettelheim (1952, p. 76-77) signale que les prisonniers ne savaient pas pourquoi ils avaient été arrêtés et « Le summum de cette comédie de la légalité était atteint quand les prisonniers, au camp, devaient signer un document où ils reconnaissaient le bien-fondé de leur emprisonnement et où ils se disaient tout à fait satisfaits de la façon dont ils avaient été traités. Pour la gestapo, cette formalité n'avait rien d'une farce : c'était bien la preuve que tout se

⁶⁸¹ Cf. hypothèses de travail, chap. 6.

⁶⁸² Dans une problématique non-sexuelle et d'où leur portée traumatogène à en suivre Clit (2003, p. 148) : « Les traumatismes non-sexuels se produiraient d'emblée dans le manque de sens. ».

⁶⁸³ Wilgowitz, P. (1997). Un demi-siècle après la Shoah, la survie toujours devant soi ? In Doray, B., Louzoun, C. (dir.), *Les traumatismes dans le psychisme et la culture* (p. 73-80). Toulouse, France : Editions Erès, 1997, p. 73.

⁶⁸⁴ Aubert, J.-L. (1998). *Introduction au droit et thèmes fondamentaux du droit civil*. Paris, France : Dalloz, p. 189.

passait en accord avec la loi et l'ordre. Les SS, par exemple, avaient le droit de tuer les prisonniers, mais il leur était interdit de les voler ; au contraire, ils les obligeaient à vendre ce qu'ils possédaient et à faire « don » de l'argent recueilli à une institution charitable quelconque de la gestapo. »

Tout est permis en vue de l'autoconservation, Bettelheim (1952, p. 83) : « Les sentiments des prisonniers peuvent se résumer ainsi : « ce que je fais ici, ou ce qui est en train de m'arriver, ne compte absolument pas ; ici, tout est permis à condition que (et dans la mesure où) ça m'aide à servir. » »

Zaltzman (1999b, p. 10-12) précise cette exclusion du droit en la reliant à la désobjectalisation de l'homme dans les camps, pour reprendre le concept de Green : « l'homme peut devenir une pure denrée de destruction hors toute loi [...] son assassinat a cessé pendant un temps d'être considéré comme un meurtre. ». Pour elle, « L'interdit du meurtre est la condition de la vie des hommes entre eux. En tant que psychanalystes, nous tenons cet interdit, cette loi, pour une structure psychique de base. Mais alors quelle représentation, quel contenu, quel statut occupe ou acquiert un homme pour un autre homme lorsqu'il est mis au ban, situé comme exclu de cet interdit général, désigné comme tuable sans que ce soit un meurtre, tuable hors transgression, hors sanction, impunément tuable : une vie nue privée de tout attribut qui l'inscrive dans l'ordre humain tel qu'il serait fondé sur l'interdit du meurtre ? Une vie livrée au meurtre. »⁶⁸⁵

Agamben (1997) montre bien comment la disparition de la loi, la désinsertion de la loi « habituelle » prive aussi du sens, confond réalité et interdit/transgression : « Toute question sur la légalité ou l'illégalité de ce qui se produit dans les camps est simplement privée de sens. Le camp est un hybride de droit et de fait, dans lequel ces deux termes sont indiscernables ». ⁶⁸⁶

Le règne de l'arbitraire dans le camp s'impose aux côtés d'une « hyper-réglementation » dans un paradoxe qui provoque une confusion des limites et la dissolution du sens. Le camp, c'est aussi le « Hier is kein warum »⁶⁸⁷ de Primo Levi.

Bettelheim (1952, p. 102-103) : « Les S.S. imposaient souvent, par pur caprice, des règles stupides. Ces règles étaient le plus souvent très vite oubliées, mais il se trouvait toujours quelques anciens qui s'entêtaient à les respecter et tentaient de les imposer aux autres, bien après que la gestapo les avait oubliées. », « La défécation, au camp, était sévèrement

⁶⁸⁵ Zaltzman (1999b, p. 18).

⁶⁸⁶ Agamben (1997), cité par Zaltzman (1999b), p. 21.

⁶⁸⁷ « Ici il n'y a pas de pourquoi » : Levi (1958, p. 29).

réglémentée ; elle constituait un des évènements les plus importants de la journée, et on en discutait dans les moindres détails. »⁶⁸⁸

Selon Laub et Auerhahn (1993, p. 288), les survivants ne peuvent attribuer de sens à leur expérience hors du commun de la culture et de l'expérience de la vie « habituelle », étant trop « proches » de cette réalité hors réalité.

« [...] nous vivions dans un état hors de toute règle, où notre crainte ne pouvait se fixer, sans aucun répit, où tout, à chaque instant, était toujours possible [...] » témoigne Antelme⁶⁸⁹.

Le camp constitue le paradoxe d'un système qui autorise la transgression, comme l'analyse Zarka (2002, p 129-133). La provocation à transgresser, omniprésente dans les camps de concentration, est une des violences les plus extrêmes qui soit : obéir ou mourir. L'incitation, et même l'obligation à transgresser, sont deux principes au fondement même de la vie concentrationnaire, comment le sujet peut-il se situer dans la loi, dans le sens, dans un système, un ensemble qui défie toutes les lois, et qui autorise voire sollicite la transgression ? Le paradoxe entraîne par ailleurs une confusion à l'inverse par exemple de ce qui peut se produire dans l'aire de jeu décrite par Winnicott⁶⁹⁰.

Ces particularités font, comme je l'annonçais en début de chapitre, de **l'univers concentrationnaire un univers radicalement à part**. Borgel (1999, p. 63-64) signale l'univers concentrationnaire comme une autre planète, un monde tellement différent du monde « normal » qu'à la limite y existent d'autres règles de la physique. **Les effets sur le sens** sont dévastateurs : le camp « exige une prise de connaissance particulière de la réalité : elle doit s'accomplir sans intelligibilité. Il faut abandonner le sens et apprendre la soumission à l'arbitraire, à l'insensé, à l'absurde, à l'incompréhensible. »⁶⁹¹, également souligné par Hurvy (1999, p. 140) : « Le Lager apparaît à ceux qui y pénètrent, comme incompréhensible. » ou encore Waintrater (2003, p. 30), qui parle, elle aussi, d'un monde à part, obéissant à des lois nouvelles. Beaucoup sont morts faute de ne pas comprendre la langue, ou le fonctionnement du camp, de cette néo-réalité. **L'absence totale de choix et une perversion de toutes les valeurs** sont considérées par cette dernière comme une des bases de

⁶⁸⁸ Bettelheim, B. (1952). *Op. cit.* p. 98, la question de la défécation suggère le rapprochement avec un règne de l'animalité qu'on retrouve dans la fécalisation des déportés telle que Grunberger l'a pensée. Résumée en 2.3.1.3.

⁶⁸⁹ Antelme, R. (1996). *Textes inédits sur l'espèce humaine ; Essais et témoignages*. Paris, France : Gallimard, p. 20.

⁶⁹⁰ Dont j'aurai l'occasion de reparler dans les hypothèses.

⁶⁹¹ Cerf de Dudzeele, G. (1999). *Op. cit.* p. 111.

la persécution nazie : « face à des événements dénués de sens, le sujet ne pouvait exercer aucune de ses facultés de discrimination ou de raisonnement. »⁶⁹²

Sans conjecturer de manière manichéenne, ce qui « de la poule ou de l'œuf était là en premier », la perversion de la loi s'accompagne d'**une radicale absence ou de perversion du sens** avec ses effets, là aussi psychiquement destructurants : l'homme a psychiquement besoin de sens comme nombre d'auteurs psychanalystes l'ont soutenu depuis des dizaines d'années. Citons simplement Aulagnier (1979, p. 202 et suivantes) qui explique plus précisément que, pour vivre, l'être humain a besoin de croire que le monde n'est pas indifférent à sa disparition, et que son existence a un sens⁶⁹³.

Or, dans le camp, **les catégories habituelles de pensée, en couples d'opposés par exemple ne sont plus suffisantes** pour comprendre le phénomène concentrationnaire.

Zaltzman (1998, p. 150) l'explique : « Parce que le système concentrationnaire instaure un rapport de forces hors de proportion avec la vie ordinaire, ce qui s'y développe est sans commune mesure avec nos habituelles interprétations des phénomènes de la vie. Les catégories psychanalytiques connues défont à rendre compte de ces matérialisations des pulsions de mort, comme défailtantes, et deviennent dangereusement périmées dans les camps de concentration les jugements, les actes, les valeurs, les modes d'intelligence, et les liens d'affection qui régissent la vie sociale « ordinaire ». Les couples habituels : bourreau/victime, maître/esclave, agresseur/identifié à l'agresseur sont aussi dérisoires à saisir la nature du rapport entre les forces destructrices, et la lutte contre ces forces qui sont dérisoires dans cet univers ».

Rousset en témoigne : « tu ne peux pas raisonner comme si tu te trouvais dans le monde ordinaire. Tu es dans la société concentrationnaire. »⁶⁹⁴

L'absurdité du travail a des effets démoralisants et participe à cette destruction du sens.

Zadje (1993, p. 150) : « Le déporté est soumis régulièrement à des vécus d'incertitude, de non-sens et de terreur. » L'incertitude, par exemple dans la destination des trains, le non-sens, sont illustrés par les travaux absurdes qu'on lui impose.

⁶⁹² Waintrater (2003, p. 115-116).

⁶⁹³ Aulagnier, P. (1979). *Les destins du plaisir. Aliénation, amour, passion*. Paris, France : P.U.F., p. 202.

⁶⁹⁴ Rousset (1965).

Crémieux (2000, p. 49), psychanalyste et ancienne déportée, complète : « Donner un sens à sa vie. L'expression prend toute sa valeur dans les camps. Il n'est rien de plus démoralisant que d'être condamné à un travail inutile comme creuser une tranchée pour la reboucher. »

La destruction des présupposés de base de la vie du sujet qui sont (selon Waintrater 2003, p. 88) la croyance dans l'invulnérabilité personnelle, la perception du monde comme compréhensible, et ayant un sens, la vision de soi sous un angle positif concomitant à la perte de la confiance dans les valeurs morales de protection représentées par les parents et/ou par D..., Dieu..., le sentiment d'abandon du reste du monde, la perte de confiance dans un environnement contenant, dans la possibilité d'être secouru par l'autre, la perte de la confiance en l'humanité avec un sentiment de déchéance personnelle, tout cela participe à l'anéantissement du sens dans les camps.

Pour d'autres auteurs, et de manière complémentaire, **l'absence de sens est fortement liée à l'absence d'un langage possible pour comprendre l'expérience concentrationnaire.** Ainsi, Antelme (1957), cité par Gampel (1995, p. 173-174) raconte : « Dès les premiers jours, il nous paraissait impossible de combler la distance que nous découvriions entre le langage dont nous disposions et cette expérience que, pour la plupart, nous étions encore en train de poursuivre dans notre corps. Comment nous résigner à ne pas tenter d'expliquer comment nous en étions venus là ? Nous y étions encore. Et cependant c'était impossible. »

Là encore, comprendre un éventuel lien avec l'activité picturale se révèle une entreprise ardue. On peut toutefois émettre plusieurs commentaires :

Du point de vue du sens de l'activité picturale dans le camp, en tant que résistance, il est, à mon avis, là encore, complètement différent de dessiner en tant que Juif (déporté pour ce qu'il est ou pour son appartenance à un peuple, à une religion ou une nation⁶⁹⁵), en tant que communiste (déporté pour ce qu'il pense mais non pour ce qu'il est), en tant que résistant (déporté pour ce qu'il a fait), ou encore en tant qu'artiste (déporté aussi pour ce qu'il a fait, son activité s'apparente pour les nazis à une résistance). Ces « catégories » (qui ne s'excluent pas je le rappelle les unes des autres) peuvent donner un sens très différent à cet exercice.

Se réclamer du statut d'artiste peut permettre une inscription dans une filiation, ou dans un travail de culture qui vient mettre du sens, au moins dans l'activité. L'artiste communiste y trouvera peut-être un combat politique à mener. Le déporté Juif, par contre, ne peut quant à lui

⁶⁹⁵ Ces termes portent eux-mêmes à critique à suivre Sand, S. (2008). *Comment le peuple juif fut inventé : De la Bible au sionisme*. Paris, France : Fayard.

dénier ou combattre ce qu'il est (au sens de la terminologie nazie), il paraît pertinent de penser que si travailler des représentations vient soutenir le narcissisme de tous les sujets créateurs, le sujet dessinateur Juif, attaqué sur les fondements mêmes de son identité y soit encore plus sensible que les autres sujets.

2.3.1.8. Imminence de la mort et atteintes du corps : conséquences psychiques

La partie descriptive concernant les conditions de vie dans les camps de concentration⁶⁹⁶ résume les représentations historiques de la réalité de ces violences dans le camp telles que j'ai pu les recueillir au travers de divers ouvrages. Il m'a paru pertinent, contre la sidération et contre le clivage corps/psyché qu'elles peuvent provoquer, de rapporter très brièvement les conséquences sur le psychisme des sujets des attaques du corps dans leur relation directe avec leur omniprésent corrélatif possible : la mort. Nous sommes dans une problématique du réel et du fantasme, non du fantasme seul ou du réel seul. Même si les violences concernent des attaques réelles du corps, il y a une psyché, tout à fait réelle elle aussi, qui les subit également et a à les traiter⁶⁹⁷. La proximité de la mort est, dans ce cadre, un enjeu central⁶⁹⁸.

En effet, comme je l'ai souligné auparavant⁶⁹⁹, **les attaques contre le corps** le métamorphose aux yeux du sujet, le plongeant dans une expérience d'inquiétante étrangeté⁷⁰⁰. Le corps (Waintrater, 2004, p. 90), c'est celui qui fait que les détenus ne se reconnaissent plus, tondus... La souffrance du déporté est d'abord et avant tout une souffrance du corps qu'il faut protéger. Le corps est dans les camps rendu à sa dimension première, celle d'avant la psychisation, celle d'avant le langage (Waintrater, 2004, p. 89).

La rencontre toujours possible du sujet avec sa mort⁷⁰¹ constitue l'effet final, attendu, redouté, omniprésent de ces attaques contre le corps, en sus de la souffrance qui en résulte. Dans son rapport avec la temporalité, et la finitude, Crémieux (2000, p. 49) en rapporte la portée déstructurante pour le fonctionnement psychique⁷⁰². Waintrater (2003, p. 82) signale la

⁶⁹⁶ Cf. 1.4.

⁶⁹⁷ Condamnée à investir pour reprendre encore une fois le titre de l'article d'Aulagnier : Aulagnier, P. (1982). Condamné à investir. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 25, 309-330. Pour tout le traitement du traumatisme extrême par le psychisme, voir toute la partie 2.3.2.

⁶⁹⁸ Relevé déjà par Bertrand à propos du traumatisme extrême, cf. 2.1.

⁶⁹⁹ Cf. 2.3.1.6.

⁷⁰⁰ Waintrater (1999, p.198) : « La métamorphose du corps constitue un aspect essentiel de l'expérience d'étrangeté inaugurée par le camp, le corps rasé, tatoué, et dénudé du concentrationnaire devient un corps étranger, lieu de toutes les souffrances et de toutes les offenses. », déjà rapporté au chapitre 2.3.1.6.

⁷⁰¹ Soulignée dans De Wind, E. (1968). The confrontation with Death. *International Journal of Psycho-Analysis*, 49, 302-305.

⁷⁰² Cf. chapitre 2.3.1.5.

mort comme un facteur traumatique majeur⁷⁰³ dans sa rencontre sous une forme imminente ou différée : « La vie à l'ombre de la mort qu'évoque le survivant a constitué un facteur traumatique d'une telle importance qu'il ne peut être évacué totalement même tant d'années après les événements. »⁷⁰⁴

Cupa (2006b, p. 154) nous donne des précisions sur cette **insoutenable idée de la perte de soi** : « La douleur de mourir est liée à l'insoutenable idée de la perte de soi comme chute hors du monde [...], [il s'agit de] larguer les amarres du sentiment d'appartenance, d'identité, de lien, de relation à l'autre. »

En tant que telle, elle est un dernier travail psychique de tout sujet, travail qui doit s'accomplir dans le camp tout en restant dans une dimension autoconservatrice. Cupa (2006b, p. 147) rappelle que la mort est un événement psychique : « ultime travail du deuil de soi » avec De M'Uzan (1976) « un dernier travail que tout être doit accomplir au cours de ce passage qu'est littéralement le trépas. ». La mort, un objet de refus, atteinte majeure du narcissisme fondamental, nécessite (Racamier, 1992, cité par Cupa, 2006b, p. 148) « un renoncement d'être », c'est dit-il un processus de désubjectivation (supporter sa propre perte) qui va de pair avec un processus de désobjectalisation (cf. *supra*) car la mort oblige le désinvestissement des objets d'amour, la déliaison des attaches, des liens. « Mourir en paix » suppose de traiter la culpabilité et la honte (*ibid.* p. 149).

La mort serait une ultime expérience relationnelle que De M'Uzan (1976, p. 194), repris par Cupa (2006b, p. 151), pense comme un paradoxe chez le sujet mourant : « Alors que les liens qui l'attachent aux autres sont sur le point de se défaire absolument, il est paradoxalement soulevé par un mouvement puissant, à certains égards passionnel. Par là, il surinvestit ses objets d'amour, car ceux-ci sont indispensables à son dernier effort pour assimiler tout ce qu'il n'a pu être jusque-là dans sa vie pulsionnelle [...] »

Choisir sa façon de mourir procure selon Cupa (2006b, p. 153) un réconfort narcissique qui éclôt quand le sujet s'apprête à mourir comme il l'a choisi : « on meurt fier de ce qu'on a fait », à l'opposé d'un affect de honte. Ceci explique peut-être les risques de mort encourus par tous les dessinateurs à être pris à dessiner, et l'organisation autour d'eux qui figure une

⁷⁰³ A l'inverse du témoignage de Boris Taslitzky, cf. 11.4.2.7.

⁷⁰⁴ Waintrater (1999, p. 198).

sorte de renarcissisation « par procuration » en protégeant, en aidant à ce travail, le dessinateur.

Les traces du sujet voué à la mort sont sous-tendues par un fantasme d’omnipotence, un fantasme d’éternité

L’article de Cupa (2006b) « Mourir » illustre très bien la problématique de certains sujets dessinateurs dans les camps qui souhaitent « laisser des traces », ou de certains sujets qui ont tenu à être dessinés (ou à témoigner sous une autre forme inscriptible, transmissible dans le futur) pour que restent des traces d’eux.

Elle y montre par une réflexion clinique comment, pour le sujet mourant ou voué à une mort proche, le pire est l’idée de l’anéantissement de sa vie « [...] sans que persiste une trace symbolique de lui-même comme effet et fruit de ses actes de filiation, de pensée, de création. » et comment cette idée est maintenue par un mécanisme de clivage qui permet « [...] au moi d’accepter et de l’autre de dénier la réalité de la mort en particulier par ces fantasmes d’omnipotence que sont les fantasmes d’éternité. »

Le dessin dans les camps peut tout à fait être envisagé comme une trace du dessinateur (et du dessiné), pris dans des mouvements sous-tendus par ce type de fantasme de toute-puissance ; mouvements économiquement d’autant plus forts et significatifs que le sujet dans le camp fait face à une impuissance, à une passivation⁷⁰⁵ et à un risque de mort réels et omniprésents.

2.3.1.9. Cruauté de mort et Moi-peau dans les camps

Je présente ici une partie de la conceptualisation de Cupa qui, partant de sa réflexion sur la cruauté, va analyser et mettre en lien de façon particulière à la fois les concepts de cruauté, de cruauté de mort, de désobjectalisation, et de Moi-peau⁷⁰⁶ et leurs aléas pour le sujet pris dans le système des camps de concentration⁷⁰⁷.

⁷⁰⁵ Telle que définie plus haut.

⁷⁰⁶ Dans toute cette recherche, j’écrirai « Moi-peau » et non « moi-peau », respectant ainsi l’orthographe exacte originale du terme telle qu’utilisée par Anzieu dans Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes, 1995.

⁷⁰⁷ Dans son livre : Cupa, D. (2007). *Tendresse et cruauté*. Paris, France : Dunod, particulièrement le chapitre 5, p. 145-182.

Pour aborder la nature du traumatisme extrême à partir de l'axe proposé par Cupa, il est nécessaire de comprendre les différences dans sa pensée entre tendresse et cruauté d'une part ; puis entre **la cruauté de mort** et la cruauté infantile « normale » d'autre part.

Pour cet auteur, tendresse et cruauté sont deux formes opposées de pulsions d'autoconservation⁷⁰⁸, préambivalentes, de la vie somatique et psychique. Elle propose, dans cette optique, l'idée d'une pulsion de cruauté spécifique, intriquant pulsion de vie et pulsion de mort. A l'intérieur de ce mouvement de cruauté, elle va isoler **la cruauté de mort** qui, comme toutes les formes de la cruauté, attaque tout ce qui est du registre de la peau, et va surgir là où manque la tendresse. Les cliniques de la survivance reflèteront les défenses contre cette pulsion.

Ainsi, parlant de **la cruauté de mort** : « Si ce mouvement porte les marques de la cruauté infantile qui ne se sent pas concerné par la maltraitance imposée à l'objet, si la forme est identique, la visée est radicalement différente. La cruauté infantile s'exprime dans le mouvement d'investissement de l'autre, car elle n'est pas désintriquée de la pulsion de tendresse, son but est la décharge qui attaque la tension provoquée par l'objet par mesure autoconservatrice. Le but est aussi d'éprouver la viabilité de l'objet ou comment sa propre destructivité n'est pas létale. Dans la cruauté de mort le but est de prendre un pouvoir sans limite en désinvestissant l'autre et en s'enfonçant dans un narcissisme sans fond, le narcissisme de mort. Ce mouvement est au service de la mégalomanie de l'objet et au service de l'emprise mortifère. Pour violenter l'autre, il faut bien marquer une distance absolue avec lui, le concevoir comme n'étant pas de la même espèce. »⁷⁰⁹

Cruauté de mort et pulsion de mort sont liées : « La fonction désobjectalisante s'observe dans la mélancolie, l'autisme, la dépression essentielle, la désublimation etc. ; elle est aussi au service de la cruauté de mort comme A. Green lui-même l'a fait remarqué en des termes un peu différents, dans « Pourquoi le Mal ? ». »⁷¹⁰ »⁷¹¹

Une fois circonscrits ces concepts, l'auteur va penser « l'environnement du camp de concentration » comme un « appareil cruel de mort, une machine à dépecer chacun des qualités du Moi-peau telles que définies par Anzieu. »⁷¹² Elle va ainsi, en suivant ce fil,

⁷⁰⁸ La cruauté du surmoi ayant chez S. Freud et M. Klein une fonction autoconservatrice.

⁷⁰⁹ Cupa, D. (2007). *Op. cit.* p. 175 ; on retrouve d'ailleurs ici une pensée sur la nécessité de la déshumanisation de la victime et de la mégalomanie du bourreau pour pouvoir attaquer cruellement cette première.

⁷¹⁰ Green, A. (1988b). Pourquoi le mal ? In *La folie privée* (427-464). Paris, France : Editions Gallimard, coll. Folio essais, n°424, 1990.

⁷¹¹ Cupa (2007, p. 157).

⁷¹² *Id.* se référant à Anzieu (1985).

pouvoir analyser comment les fonctions du Moi-peau sont attaquées dans les camps. Je résume en reprenant avec elle (Cupa, 2007, p. 157-161) la plupart de ces fonctions :

« **La première fonction du Moi-peau** est d'être un objet support du fonctionnement psychique partant du support maternel ; cette « maintenance » est du ressort du holding tel que l'a décrit Winnicott⁷¹³. Il permet au sujet de tenir psychiquement, mais aussi somatiquement. [...] L'extermination nazie doit briser, humilier, anéantir avant de tuer. Le but de la cruauté de mort est d'anéantir tout ce qui peut maintenir le sujet physiquement et psychiquement, il s'agit de saper les fondements somatiques, psychiques, mais aussi les fondements de son humanité. [...]

La contenance psychique, comme **seconde fonction du Moi-peau**, est constituée par les différents enveloppements de l'environnement du nourrisson : l'enveloppe liée aux contacts, au toucher et aux odeurs, l'enveloppe sonore, l'enveloppe visuelle avec le regard de la mère comme miroir. La contenance devient dans les camps un infâme cloaque⁷¹⁴ sans parois, sans intérieur et extérieur, ce qui rend la pensée de s'en sortir impossible.[...] Le but de la cruauté de mort est de décontenancer le sujet, de lui faire perdre tous ses contenus psychiques, de le placer dans des enveloppes de souffrance telles qu'il ne puisse plus utiliser son masochisme, jusqu'à ce qu'il tombe hors de ses enveloppes psychiques rendues atroces, invivables. [...]

La fonction parexcitante de la mère, **troisième fonction**, permet de donner à l'enfant des capacités autorégulatrices des stimulations, elle protège des effractions traumatogènes. Le camp est fabriqué pour traumatiser l'autre, pour le rendre fou, pour le mettre sous terre. [...] On conçoit ici une carapace autistique permettant de tenir.⁷¹⁵ [...]

La quatrième fonction des enveloppes est de bien séparer le sujet de l'autre, elle permet l'affirmation de soi. » J'ai décrit plus haut comment les détenus étaient considérés comme une masse anonyme : « Dans cette masse comment les prisonniers peuvent-ils se différencier, maintenir un espace interne et garder un soi à soi et ne pas tomber dans l'indifférenciation, l'indifférence à soi ? Aucun espace social n'est possible, tout ce qui est un début d'organisation est systématiquement détruit, toute identité comme point commun à l'ensemble est attaqué. La cruauté de mort vise à une agglutination mortifère. » On peut ici se demander si le statut de dessinateur, ou d'artiste, ne vient pas créer un espace psychique en délimitant une identité particulière permettant, pour le coup, une déliaison, une césure d'avec

⁷¹³ Winnicott, D. W. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, France : Payot, 1975, p. 249.

⁷¹⁴ Grunberger, B. (1989). *Op. cit.* p. 615-617.

⁷¹⁵ Carapace autistique qu'on peut rapprocher de « l'économie psychique d'urgence » développée par Waintrater et notamment le « gel affectif » (cf. 2.3.2.2) et de la figure du Musulman abordée au chapitre suivant.

cette masse, dans une visée autoconservatrice et préservant cette fonction particulière de séparation.

« L'investissement de la peau du petit par sa mère, les soins tendres qui accompagnent la satisfaction des besoins conduisent à ce que l'infans se recharge libidinalement et qu'il acquiert les premiers érotismes (c'est la **sixième fonction du Moi-peau**). [...] La cruauté de mort vide la substance vitale, elle est vampirique. Elle attaque la fonction même de l'autoconservation et le point précis où elle se sexualise : l'étayage. Se nourrir peut devenir douleur. »

« **La huitième fonction du Moi-peau** est celle de l'inscription des traces sensorielles, le Moi-peau est une sorte de parchemin originaire. L'emprise nazie paraît marquée sur la surface du corps de certaines victimes par une inscription infamante, déshumanisante et indélébile, gravant, tatouant sur la peau des gitans et des juifs un numéro mortifère. [...] »

Pire encore, l'enveloppe corporelle de l'autre humain est transformée à la lettre en objet. L'écorchage va devenir dans certains camps une pratique ordinaire pour fabriquer aux bourreaux ordinaires des enveloppes de peaux humaines déshumanisées bien élégantes : gants, pantalons etc. [...] L'Homme est chosifié par la cruauté de mort ; la cruauté la plus extrême consiste à arracher à l'humain sa peau d'humanité. Ceux qui ont pu faire cela étaient incapables de se mettre dans la peau d'un autre. »

La clinique de l'activité picturale ne peut que gagner à être examinée selon cet éclairage.

2.3.1.10. Une mort psychique avant la mort physique ? La figure du Musulman

Personnage inquiétant, très spécifique des camps de concentration et d'extermination nazis⁷¹⁶, sorte de figure emblématique de l'aboutissement final du processus de destruction psychique du Lager avant la destruction physique, il est indispensable d'en dire quelques mots en tant qu'« exemple » clinique ubiquiste très redouté par la population concentrationnaire, en tant que résultat ultime des attaques contre le psychisme engendré par la situation extrême du camp et ainsi mieux en comprendre leur portée.

Je laisse à Améry (1966, p.49) le soin de le décrire : « Celui qu'on appelait le « **Musulman** »⁷¹⁷ dans le jargon du camp, pour désigner le détenu qui cessait de lutter et que les camarades laissaient tomber, n'avait plus d'espace dans sa conscience où le bien et le mal, le noble et le vil, le spirituel et le non-spirituel eussent encore pu s'opposer l'un à l'autre. Ce

⁷¹⁶ Retrouvé régulièrement dans les camps les plus divers sous ce vocable ou d'autres (« Crétin » à Dachau).

⁷¹⁷ Pour plus de facilité de lecture, j'écrirai ce terme ultérieurement, dans cette acception, sans les guillemets mais avec une majuscule.

n'était plus qu'un cadavre ambulante, un assemblage de fonctions physiques dans leurs derniers soubresauts. »

Le Musulman était également connu des SS, Hoess (1959, p.162), par exemple, le dépeint dans ces termes, à Auschwitz : « La plupart d'entre eux [Les Juifs] ne se faisaient pas d'illusion : fatalistes, ils subissaient avec patience et sans réaction toutes les misères, les souffrances et les tortures que comportait la détention. Prévoyant leur fin inévitable, ils devenaient indifférents à tout et leur défection morale accélérât leur déchéance physique. N'éprouvant plus la volonté de vivre, ils succombaient au moindre choc. » Il précise à cet endroit, dans une note de bas de page, « Ils devenaient des « musulmans » dans l'argot du camp. »

Cette « présence sans visage »⁷¹⁸ est un « Mort-vivant dont le spectre hante tous les esprits dans le camp »⁷¹⁹, le Musulman n'habite plus son corps.

Selon Waintrater (2003, p. 83), on ne peut que faire des hypothèses sur cet état à partir des descriptions d'autres détenus : « il représente l'essence de la condition de déporté. Pour Niederland, le Musulman se trouve dans un état comparable à ce que l'on connaît du marasme infantile : en ne réagissant plus aux stimuli extérieurs et en retournant son agressivité contre lui, il a basculé dans la régression au service de la survie à l'état de mort psychique, jusqu'à ne plus « avoir d'histoire du tout » (Levi). Il a renoncé au monde extérieur et même à sa propre survie. Dans le camp, le Musulman est fui comme un pestiféré, parce qu'il préfigure le sort qui attend chaque détenu s'il se laisse envahir par la pulsion de mort. » Je pense, à partir de ce point et comme je l'ai déjà esquissé plus haut, qu'il est possible de penser le dessin comme une tentative de lutte contre cet envahissement par le truchement d'un combat contre la désintringation pulsionnelle selon des modalités à retrouver cliniquement.

Cupa (2006a, p. 80 et 2007, p. 172) propose, quant à elle, de penser le fonctionnement du sujet, en général, dans le camp de concentration comme relevant de la pensée opératoire telle que définie par Marty⁷²⁰ : « [...] cette pensée, formatée par l'action, devient une pensée qui se robotise, s'automatise et se protège de tout fantasme, ne peut plus fantasmer ».

⁷¹⁸ Levi (1958, p. 96-97).

⁷¹⁹ Waintrater (2003, p. 168).

⁷²⁰ « La pensée opératoire est une pensée consciente, sans liaison avec des mouvements fantasmatiques (représentatifs) appréciables. Elle double et illustre l'action, la précède ou la suit dans un champ temporel cependant limité. Les rapports du sujet avec ses interlocuteurs habituels ou particuliers [...] se traduisent par une

Cette dernière description me semble tout à fait en cohérence avec celle du Musulman telle qu'on peut la retrouver dans les témoignages des déportés : une sorte de caricature tragique de l'aboutissement final de ce fonctionnement opératoire généralisé, d'un sujet qui n'est plus même plus un sujet, ni au regard des autres, ni à son propre regard qui n'existe plus, robotisé (pour reprendre le terme de Cupa) à l'extrême dans un psychisme vidé de toute substance, de toute pensée, de tout appareil de pensée, un psychisme saigné à blanc par la pulsion de mort, vampirisé, précédant de peu la mort physique d'un corps inhabité et réduit à des réflexes élémentaires.

Si on retrouve les Musulmans dans les témoignages écrits, qu'en est-il des témoignages (si on accepte que le dessin en fasse partie⁷²¹) picturaux ? Comment sont représentés ces personnages qui ne représentent plus ?

2.3.2. Traitement du traumatisme extrême par le sujet

Dans la partie précédente, nous avons vu, d'un point de vue très majoritairement psychanalytique, comment la situation extrême concentrationnaire exerce, pour tout sujet qui y est plongé (ce dans certaines variations dont il a été question tant cette section que dans la partie historique⁷²²), un grand nombre de violences, quantitativement et qualitativement diverses, tant physiques que psychiques.

Il est temps de poursuivre un dégagement de la sidération conséquente des effets de ce réel violent, débordant, effractant, impensable, et de focaliser notre attention sur les modalités de sa rencontre avec la psyché du déporté dans le camp.

Comment le sujet va résister psychiquement⁷²³, s'organiser dans la désorganisation, se situer dans l'absence de repères, « s'autoconserver » dans différentes dimensions, « traiter » psychiquement le traumatisme extrême est l'objet des chapitres suivants.

Je précise à nouveau⁷²⁴ qu'il va s'agir de porter de façon prééminente l'attention sur le traitement psychique du traumatisme extrême par le sujet pendant le temps de la détention. Cet *a priori* ne sera toutefois pas intangible pour des raisons qui ont trait à la nécessaire prise en compte de l'après-coup de la clinique des camps de concentration qui nous parvient à l'aide de témoignages qui ont pu se faire pendant mais aussi (et souvent surtout) après la période des camps de concentration nazis.

relation « blanche » » in Marty, P. (1990). *La psychosomatique de l'adulte*. Paris, France : P.U.F., coll. Que sais-je ?, 2000, p. 27.

⁷²¹ A ce sujet, cf. le chapitre 2.3.2.3.

⁷²² Cf. 1.

⁷²³ La séparation corps/psyché est ici méthodologique et sert la clarté de mon propos. Il me semble évident qu'il y a dans les camps une puissante intrication entre autoconservation physique et autoconservation psychique comme je l'ai déjà affirmé et que je décrirai tout au long de cette partie avec divers auteurs.

⁷²⁴ Ce sont les limites de la recherche, explicitées en introduction.

2.3.2.1. L'emprise du réel : la survie dans un camp varie selon différents facteurs externes et internes

« Pas de pensée sans corps, il faut un corps habité affectivement, un corps qui éprouve pour pouvoir penser. »⁷²⁵ : nous avons affaire dans le camp à une situation extrême où la survie du corps est intriquée avec la survie psychique, le tout sous une emprise massive du réel. Nous sortons, je le répète, dans le camp, de la fantasmatique de la castration et entrons (sans pour autant l'exclure la précédente) dans une réalité de la castration : « Les conditions de vie sont telles que l'individu, s'il essaie de survivre, doit adapter tout son être au fonctionnement propre du camp, c'est-à-dire abandonner tout ce qu'il était auparavant et **devenir un survivant**. La faim est le principal élément qui donne toute sa force, son moteur aux modalités de la vie inhumaine dans un camp de concentration et d'extermination⁷²⁶. [...] Dans cet univers de menace psychique et physique permanent, le déporté devient un survivant, s'adapte aux règles de survie en abandonnant définitivement celles qui jusqu'alors avaient été les siennes et constituaient l'expression de ses croyances et des ses valeurs, celles que partageaient son groupe d'appartenance. En camp, il devient un autre : il utilise une autre langue, possède de nouvelles façons de réagir, de penser, de bouger, de dormir ; il acquiert une nouvelle notion du temps, de l'espace, des limites dedans/dehors, enfin, la survie devient la raison même de vivre. »⁷²⁷

Certaines qualités personnelles, certains facteurs de résistance, intérieurs ou extérieurs à l'individu, relevant des domaines les plus divers, influent peu ou prou sur les chances de survie du déporté. Il n'est pas inintéressant de les rappeler, dans la mesure où, pour paraphraser Zadjé (1993, p. 153), ils montrent bien la diversité et l'impossibilité d'émettre une vérité lorsqu'on se situe dans une recherche causale, scientifique, du type : « les survivants ont survécu grâce à une cause connaissable, circonscrite, et donc mesurable... » Ils me permettent d'insister à nouveau sur cette puissance (non totale cependant) du réel sur le sujet, tant physique que psychique.

⁷²⁵ Dejours, C. (2001). *Le corps, d'abord*. Paris, France : Editions Payot et Rivages, Petite Bibliothèque Payot, 2003, p. 150.

⁷²⁶ Relevons une fois de plus qu'effectivement la faim est prédominante dans les témoignages des survivants mais que la soif peut aussi y être présente. Cf. 1.4.7.

⁷²⁷ Zadjé (1993, p. 152).

La chance⁷²⁸, le hasard, le sort, (ou encore le destin selon les croyances) peut être le premier de ces facteurs, sans l'être puisque qu'elle n'est a priori pas mesurable (cf. remarque *supra.*). En tant que prototype de la cause inconnaissable, mais est-ce vraiment une cause là encore ? Ne relève-t-elle pas du registre de la croyance, du mythe⁷²⁹ ? Ne la voyons-nous pas dans un fantasme, comme une mise en sens où l'inexplicable, le hasard, trouve une explication dans cette entité ? Restituant pour partie un sens : « c'est la faute à pas de chance ». Pourtant omniprésente, elle est un trait caricatural de la situation extrême où tout, et à commencer par la vie ou la mort, peut se jouer à ce rien ineffable et impalpable, sur lequel le sujet n'a aucune prise. Certains déportés ont eu « la chance » d'aller dans ce camp-ci plutôt que dans celui-là, plus meurtrier, ou dans tel kommando moins dur que tel autre... sans qu'il soit possible de déterminer (et c'est là aussi une caractéristique du potentiel traumatogène du traumatisme extrême⁷³⁰) un sens, des causes, des raisons particulières à cette « chance », à ce hasard.

Dans un ordre d'idée complémentaire, Levi⁷³¹ a fait une **liste de ce qu'un nouvel arrivant doit savoir pour résister** au mieux :

Apprendre les nouveaux codes. Et surtout la langue allemande.⁷³²

Apprendre à ne pas poser de question.

Apprendre les multiples interdictions et les innombrables rites imposés par un règlement absurde, sans logique.⁷³³

Apprendre la valeur de la nourriture.

Apprendre que tout sert.

Apprendre à dormir, à s'habiller.

Zadje (1993, p. 153), que j'ai déjà citée plus haut, a également proposé **une liste de « facteurs » positifs pour la survie** qui réunit à la fois des éléments antérieurs et contemporains de la détention du sujet :

⁷²⁸ Chiantaretto (2001, p. 444-445) : « Le problème vital rencontré par chacun tient aux ressources psychiques qu'il peut opposer à cette privation, outre différents autres facteurs comme sa constitution physique, l'appartenance à des réseaux de solidarité, une maîtrise minimale de l'allemand et... la chance. »

⁷²⁹ C'est une vision fréquente chez le déporté, mise en évidence par Waintrater (2003, p. 127). Le mythe de la chance est fréquent dans un univers privé de sens où les déportés font du moindre événement un symbole ou un signe, avec parfois un recours à l'irrationnel.

⁷³⁰ Telle que dégagée au chapitre 2.3.1.7.

⁷³¹ Levi (1958, p. 33-35).

⁷³² Je rappelle une fois de plus ici que Primo Levi à Dachau a été jusqu'à échanger de la nourriture (autant dire de l'or) contre des leçons d'allemand.

⁷³³ C'est-à-dire, pour les deux derniers items, supporter finalement dans la survie quotidienne l'absence de sens dont je parle en 2.3.1.7.

Le jeune âge.

Un bon état de santé antérieur.

Des conseils à l'arrivée de la part d'anciens détenus.

L'exercice d'un travail non-épuisant tels que médecin, charpentier, cuisinier, interprète.

L'appartenance à un groupe politique, religieux ou d'entraide.

Un lien privilégié d'amitié entre deux personnes.

Les convictions politiques (résistance), religieuses ou humanitaires, ou leur absence chez les kapos par exemple.

La force du caractère, la force du moi.

Le « moral ».

Un « soi » fort permettant des réactions rapides et adaptées.

La force de la pulsion de vie.

Le désir de survivre.

La capacité à s'endurcir.

La perspicacité.

L'habitude de la lutte.

L'existence d'une raison de vivre (pour se venger, pour témoigner, pour aider quelqu'un...).

La capacité à se fondre dans la masse et à ne pas se faire remarquer.

La capacité à avoir des modalités de communication non-verbales ne déclenchant pas l'agressivité des SS et des kapos et déclenchant des réactions d'aide.

La capacité à sentir l'humeur des gardes.

La conviction de survivre.

Le hasard, déjà relevé, de ne pas tomber dans un camp extrême dur, dans un mauvais kommando, sur un kapo particulièrement cruel.

Peut-être que la capacité et la réalisation de créations (artistiques, picturales ; activités toutefois rarissimes je le rappelle) pourront légitimement trouver leur place dans ces facteurs utiles pour la survie. C'est mon avis.

2.3.2.2. Fonctionnement psychique, autoconservation et survie dans l'univers concentrationnaire

Il est temps maintenant de porter une attention beaucoup plus fine et soutenue sur les mécanismes, l'adaptation, les transformations, les défenses, la résistance, les mouvements du

psychisme dans la situation extrême du camp de concentration du point de vue psychanalytique.

De nombreux auteurs, de différents courants de pensée, se sont attelés à cette vaste tâche, aussi, dans un esprit d'ouverture à ces différences, ce chapitre est-il à la fois très dense et très résumé. Le fil rouge de mon propos tient dans l'affirmation, avec Laval-Hygonencq d'une double fonction autoconservatrice présente chez l'être humain, une autoconservation physique d'une part et psychique d'autre part⁷³⁴. Il paraît à ce titre pertinent de revenir un instant à la pensée du père du concept d'autoconservation...

La théorie freudienne de l'autoconservation a relativement peu évolué tout au fil de la vie de son auteur. Notion effleurée en 1895 dans l'« Esquisse d'une psychologie scientifique » où Freud accorde une grande importance à l'attention, l'investissement de la perception et des processus de pensée par le moi au service de l'adaptation. En 1905⁷³⁵, elle réapparaîtra dans la théorie de l'étayage des pulsions sexuelles sur les pulsions d'autoconservation, à partir du cas princeps du suçotement. C'est en 1910 dans l'article « Les troubles psychogènes de la vision » qu'il opposera (premier dualisme pulsionnel) explicitement pulsions sexuelles et pulsions du moi dont, pour les dernières, le but est la conservation de l'individu. Notons, en 1911, que dans l'opposition entre principe de plaisir et principe de réalité : les pulsions du moi forcent le passage au principe de réalité, tandis que les pulsions sexuelles restent bien plus durablement au service du principe de plaisir. Constat qui n'est pas sans intérêt dans cette recherche où on peut constater combien le principe de réalité est prégnant et sa prise en compte immédiate... autoconservatrice, à l'inverse du principe de plaisir. En 1915, dans « Pulsions et destins des pulsions », seront affirmées l'identité entre pulsions du moi et pulsions d'autoconservation en même temps que l'hypothèse d'un « donné biologique fondamental » les concernant. Dans le cadre de la seconde topique et de la seconde théorie des pulsions (second dualisme pulsionnel : pulsions de vie/pulsions de mort) le moi devient l'agent des fonctions d'adaptation tant au regard du monde extérieur que dans ses tiraillements avec le ça et le surmoi, la notion d'autoconservation devient alors plus incertaine... Ajoutons qu'une note de bas de page d' « Au-delà du principe de plaisir » place, en 1920, « d'autres pulsions qu'il convient de situer dans le moi et qu'il faut peut-être reconnaître dans les pulsions de destruction. »⁷³⁶

⁷³⁴ Laval-Hygonencq (1999, p. 27).

⁷³⁵ Freud (1905).

⁷³⁶ Note de bas de page 16 dans Freud (1920, p. 110).

La possibilité d'une autoconservation du psychisme, distincte et/ou intriquée avec une autoconservation physique (ou servant des buts moins immédiats comme la conservation de l'espèce) n'a, à ma connaissance, pas été évoquée dans ses écrits.

Ce préambule fournit une base métapsychologique sur laquelle vont s'appuyer les quelques auteurs (il y en existe plusieurs autres que je ne mentionne pas pour des raisons de concision) dont je présente la pensée sur le fonctionnement psychique du sujet en camp de concentration. Leur pensée va élargir considérablement la portée de la pulsionnalité autoconservatrice⁷³⁷.

Laval-Hygonencq (1999), s'appuyant sur les écrits d'Antelme et de Levi, va analyser le travail accompli par le psychisme pour appréhender la réalité concentrationnaire comme un **fonctionnement psychique de survie**. C'est pour elle, un « travail de civilisation »⁷³⁸ qu'elle pense en 4 points majeurs qui feront les lignes de force de sa réflexion : premièrement le surinvestissement de la réalité actuelle, intraitable, deuxièmement l'extrême attention aux besoins du corps, troisièmement l'état de vigilance et de contre-investissement permanent pour empêcher le surgissement des souvenirs et images du passé individuel, dangereux par rapport à la survie et enfin l'attention des uns envers les autres qui évite la perte du droit « de se penser comme un être humain ».

Toujours dans un impératif de concision, je ne vais reprendre que quelques aspects de sa conceptualisation, en rapport avec ma recherche, ce qui peut donner un aspect morcelé à ces quelques paragraphes.

Le surinvestissement de la réalité par les déportés, telle qu'elle le décrit, exprime l'acharnement du détenu à donner un sens, à comprendre la réalité du camp : « la surréalité s'oppose à l'irréalité qui ferait « tomber hors du monde »⁷³⁹. Pour elle, pas de survie physique sans « un travail actif et permanent de la pensée pour soutenir cette double fonction d'auto-conservation de l'être, physique et psychique, « condamné à investir »⁷⁴⁰ la réalité quoi qu'il lui en coûte. [...] L'urgence dans les camps est de connaître cette nouvelle réalité humaine, le déni de la réalité pouvant être mortel. »⁷⁴¹ Le principe de réalité prend ici toute

⁷³⁷ Citons d'ailleurs à ce propos, la remarque de M. Aisenstein et H. Troisier (1996, p. 5) qui remarquent qu'à côté de la mort physique, « le terme de « mort psychique » apparaît dans la littérature psychanalytique. Peut-on appliquer cette métaphore au coma, à la sidération traumatique de l'appareil mental ? »

⁷³⁸ Laval-Hygonencq, M.-F. (1999). *Op. cit.*

⁷³⁹ Laval-Hygonencq, M.-F. (1999). *Op. cit.* p. 27 : « Tomber hors du monde » est le titre d'un article de Zaltzman (1989). Elle-même emprunte ce titre à une citation de D.C. Grabbe, Hannibal que l'on trouve chez Freud (1930, p. 6) : « Certes nous ne tomberons jamais hors du monde. Si nous y sommes, c'est une fois pour toutes. »

⁷⁴⁰ Titre de l'article d'Aulagnier : Aulagnier, P. (1982). Condamné à investir. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 25, 309-330.

⁷⁴¹ Laval-Hygonencq, M.-F. (1999), *Op. cit.*, p. 28.

son épaisseur, l'auteur souligne bien à quel point ce **travail psychique est lié à l'autoconservation tant physique que psychique**. Ce surinvestissement, selon Laval-Hygonencq (1999, p 29), peut être pensé métapsychologiquement comme un « surinvestissement du système Pc-Cs et du moi Pc-Cs au détriment du moi Pcs⁷⁴² et confirme l'intuition freudienne de l'opposition entre l'investissement de l'attention et celui des systèmes mnésiques. » On est là dans un fonctionnement de l'actuel, du présent, de l'urgence, avec une mise à l'écart du passé, de la mémoire. Il s'agit pour l'auteur de souligner les « immenses ressources du psychisme pour investir le déplaisir et inventer des fonctionnements sublimatoires nouveaux dans un « au-delà » de dépassement des principes de plaisir et de réalité. ». Ici pointe un premier lien potentiel avec l'activité picturale : peut-on la penser comme une facette, une voie possible, pour quelques individus, de ce travail psychique pour une autoconservation, tant physique que psychique, dans un investissement voire un surinvestissement d'une réalité actuelle déplaisante ?

Le surinvestissement de la conscience et de l'attention face à la réalité traumatique impose un renforcement de la deuxième censure entre Pcs et Cs provoquant un clivage dans le moi. Ce clivage est à considérer comme un mode de défense, non comme une déficience, rendu nécessaire par la réalité. Le **Pcs** se trouverait en quelque sorte « **fonctionnellement mis en sourdine**, le renforcement de la deuxième censure venant le préserver d'un excès de quantitatif ; les champs de la conscience et de l'attention s'en trouveraient élargis : la conscience tendrait à devenir alors une qualité permanente du psychisme, le Pcs-Ics ne restant accessible que sous conditions. Les témoignages nous permettent de postuler que l'ouverture au préconscient est régulée par le surmoi devenu sentinelle de garde. Ce fonctionnement pourrait être appelé « actuel » du fait de la coupure fonctionnelle avec l'inconscient dynamique et le passé. »⁷⁴³ Car, en effet, **l'inconscient est dangereux parce qu'il ne connaît pas la mort**, son accès individuel doit donc être étroitement surveillé. Mais la coupure d'avec lui peut entraîner une « mort psychique »⁷⁴⁴ ce qui va bien dans le sens de mon propos dans l'existence d'une autoconservation psychique ou plus exactement du psychisme, ici justifiée par l'existence d'une possibilité d'une mort psychique. Cette « coupure » n'est pas non plus

⁷⁴² J'utilise, à la suite de Laval-Hygonencq, les abréviations de Freud [Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Gallimard, coll. Folio, essais, p. 108] Ics = inconscient, Pcs = préconscient, Cs = conscient, Pc : perception.

⁷⁴³ Laval-Hygonencq (1999, p. 43). Le « fonctionnement actuel » rappelle la pensée opératoire telle que définie par Marty et mise en évidence dans les camps par Cupa, Cf.2.3.1.10.

⁷⁴⁴ *Ibid.*, p. 44-45. Si elle n'est pas explicitement citée par l'auteur, la sombre figure du Musulman transparaît ici et rappelle la citation de M. Aisenstein et H. Troisier (1996), cf. *supra*.

sans conséquence, peut survenir notamment **la honte** d'être vivant, **d'avoir accommoder son psychisme à la situation de survie**, oublier le passé, les liens anciens⁷⁴⁵.

L'extrême attention portée aux besoins du corps consiste en « comportements d'autoconservation [...] il faut se protéger du froid, il faut dormir, il faut manger, il faut se laver, il faut veiller au mieux aux besoins du corps, économiser son énergie le plus possible, être toujours sur le qui-vive [...]»⁷⁴⁶. Elle insiste sur **l'importance dans la compréhension de ces problématiques de prendre en compte les réalités du camp et les stratégies de survie des sujets**⁷⁴⁷ et précise que toute forme de régression (formelle, topique, temporelle), ou un envahissement par l'imaginaire⁷⁴⁸, représentent **un risque de mort, sans le soutien du collectif**. Elle résume : « Laisser le psychisme sous l'emprise de l'inconscient était un luxe qui pouvait se payer de la vie car il ne fallait jamais oublier la mort possible. »⁷⁴⁹ Pour l'auteur, (1999, p. 49), **les activités de soin quotidiens prennent une valeur libidinale et sociale** importante à rapprocher des soins maternels qu'on se prodigue à soi-même.

La fonction d'autoconservation du surmoi est mise en avant : « Il faut pouvoir survivre à cette surveillance de son fonctionnement psychique. Les « il faut » qui martèlent ces récits [les témoignages] mettent l'accent sur la fonction d'auto-conservation et **le rôle de gardien de la survie du surmoi**, qui prend ici **une dimension collective** sans perdre son caractère individuel. »⁷⁵⁰. Laval-Hygonencq (1999, p. 45) précise que **le surmoi est l'opérateur de la conscience de la mort et du support de l'activité de l'inconscient du survivant** en tant qu'il soutient la conscience de la mort d'une part et limite l'accès à l'inconscient d'autre part. Le groupe prend ici toute son importance, le surmoi individuel se soutenant à son tour sur l'« identification au surmoi de l'autre semblable pour lutter contre une désobjectalisation toujours possible ».⁷⁵¹

A propos de la **déshumanisation**, l'auteur reprend Antelme pour qui « La mise en question de la qualité d'homme provoque une revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine »⁷⁵² et insiste sur cet « arrimage » qui tient sa source dans la pulsion d'autoconservation. **La revendication d'appartenance à l'espèce humaine passe entre autres par le groupe des autres déportés** : « Ne pas se couper des « copains », de ceux qui

⁷⁴⁵ Primo Levi dans « Les naufragés et les rescapés », notamment dans le passage sur la « zone grise » l'explique fort bien... In Levi, P. (1986). *Op. cit.* chap. II.

⁷⁴⁶ Laval-Hygonencq (1999, p. 30).

⁷⁴⁷ D'où la très rapide présentation au chapitre précédent, cf. 2.3.2.1.

⁷⁴⁸) Notons que pour l'auteur (Laval-Hygonencq, M.-F. (1999), *op. cit.* p. 46, note de bas de page n°1) il existe une différence entre un souvenir singulier, personnel et un souvenir culturel, collectif, le dernier appartenant à l'humanité. Nous retrouverons cette dualité dans les dessins.

⁷⁴⁹ Laval-Hygonencq (1999, p. 31) : ce danger sera aussi mis en relief par Waintrater cf. *infra*.

⁷⁵⁰ Laval-Hygonencq (1999, p. 32).

⁷⁵¹ La pertinence conceptuelle de la désobjectalisation dans ce contexte est abordée en 2.3.1.3.

⁷⁵² Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 200.

vous reconnaîtront jusqu'au bout comme un être singulier, vous appelleront par votre prénom et sauront recevoir et renvoyer ce qui du plus profond de l'être se projette à sa surface ; la particularité d'un sourire et la lueur d'un regard résisteront toujours à l'emprise uniformisante des S.S. S'obliger à vivre pour lutter contre la volonté mortifère du S.S. : il s'agit que tous ne meurent pas pour sauver l'humain, pour le respect de l'humanité et représente chaque être vivant dès sa naissance. »⁷⁵³ Le dessin d'un humain représente-t-il un enjeu similaire ? Comme trace d'autres humains mais aussi comme activité de lien, de partage : « l'objet-dessin » est en effet un objet partageable, échangeable, montrable, il peut passer de mains en mains, sa création même peut revêtir un aspect collectif⁷⁵⁴. **La nécessité de la conscience d'appartenance à l'espèce humaine** témoigne « de la poursuite de l'auto-construction de l'être par le biais du renforcement du système Pc-Cs et du surmoi, permettant ainsi une vigilance contre la régression psychique, une régulation de l'accès à l'inconscient avec l'appui du lien social nouveau qui trouve à s'établir dans le collectif des détenus. »⁷⁵⁵

Il y a en effet **un risque de la régression solitaire, isolé du groupe**, mortifère : « la première condition pour survivre un minimum est la suppression radicale de toutes les images qui n'appartiennent pas à l'empire du mal » mais « La mise au repos du conscient n'est pas sans risque : c'est à deux ou à plusieurs qu'on peut se ressourcer à ces images si nécessaires à l'alimentation de la vie psychique ; des séances à valeur de rêve et de remémoration⁷⁵⁶ sont alors organisées pour ne pas laisser se creuser le désespoir solitaire. »⁷⁵⁷

Une « désidentification »⁷⁵⁸ est nécessaire pour préserver son identité : « Il faut préserver son intégrité et se garder des identifications aux rôles assignés de déchet, de victime ou de bourreau. Ce qui transcende la haine dans ces récits [les témoignages], c'est la résolution de démontrer ce qu'il y a de l'irréductible en l'homme [...]. »⁷⁵⁹ La formule rappelle la proposition de Grunberger et la fécalisation du déporté⁷⁶⁰. Une identification à une figure d'artiste ou de créateur me semble valable pour contrer ces attaques fécalisantes...

« Le principe de réalité ne vise plus la modification du principe de plaisir mais une endurance du psychisme à supporter une surcharge permanente d'excitations. ». La fuite et l'évitement de la situation de danger, la modification active de la réalité telles que Freud dans

⁷⁵³ Laval-Hygonencq (1999, p. 33).

⁷⁵⁴ Ce sera le cas peu ou prou pour tous les sujets de cette recherche où, parfois, une véritable organisation d'un groupe de déportés autour de l'activité naîtra.

⁷⁵⁵ Laval-Hygonencq (1999, p. 45).

⁷⁵⁶ Ces « séances » seront notamment très présentes dans le récit de Boris Taslitzky. Cf. 11.

⁷⁵⁷ Laval-Hygonencq (1999, p. 33-34), pour ces deux dernières citations.

⁷⁵⁸ Le terme n'est pas de Laval-Hygonencq.

⁷⁵⁹ Laval-Hygonencq (1999, p. 34).

⁷⁶⁰ Cf. p. 101.

« L'analyse avec fin et l'analyse sans fin »⁷⁶¹ étant impossibles dans les camps, il reste la possibilité de sacrifier la réalité de la situation déplaisante (déli à encore impossible dans le camp sous peine de mort) ou, selon l'auteur, « la modification active du fonctionnement psychique, avec la prime donnée à la vérité. »⁷⁶² (Cette prime donnée à la vérité se retrouvera en filigrane ou très directement exprimée, comme recherche de ressemblance entre le dessin et le dessiné, chez tous mes sujets). L'auteur tirera d'une réflexion autour de ces thèmes, **l'existence d'un principe de survie à côté des principes freudiens de plaisir, de réalité et de nirvâna**. Ce principe est fortement lié selon elle à deux principes relevés par des auteurs psychanalystes post-freudiens, le principe de savoir⁷⁶³ (Aulagnier) et le principe de vérité⁷⁶⁴ (Lagache). Avec le déni de la réalité de la mort et ce principe : « L'affirmation du prix de la vie devient l'ultime résistance de l'homme. »⁷⁶⁵

La liaison contre la déliaison : nous avons pu mettre en évidence le règne de la dernière dans le camp⁷⁶⁶. Face à elle, pour Laval-Hygonencq (1999, p. 44), le seul recours reste « la mise en jeu de tous les processus de liaison possibles ». La mise en place d'un réseau autour de la création et la création en elle-même, telle que nous le constaterons dans la partie clinique crée des liaisons tant inter- qu'intrasubjectives.

Libido narcissique et libido objectale peuvent être difficiles à distinguer dans les camps, « Il ne s'agit plus seulement du narcissisme du moi, mais du narcissisme de l'humain : c'est l'humain dans l'homme qui résiste et c'est pour sauver l'humain que l'homme résiste et se porte un amour impersonnel à lui-même, à la fois narcissique et objectal, - comme si la libido narcissique de la personne qui va mourir avait suffisamment migré chez l'autre pour que le mourant ait le sentiment de continuer à vivre dans l'autre. »⁷⁶⁷

Face à l'absence ou à la perversion du sens, déjà isolées⁷⁶⁸, Laval-Hygonencq (1999, p. 49) affirme que « La littérature concentrationnaire nous révèle **le travail d'élaboration qui permet de ne pas perdre le sens de la réalité** dans une réalité qui n'a plus de sens, en maintenant l'objectif apparemment le plus humble, celui de « seulement survivre ». » Là

⁷⁶¹ Freud (1937b, p. 252).

⁷⁶² Laval-Hygonencq, M.-F. (1999). *Op. cit.* p. 38-39 pour les deux dernières citations.

⁷⁶³ Aulagnier, P. (1974). A propos de la réalité : savoir ou certitude. In *Un interprète en quête de sens* (p. 202-218). Paris, France : Petite bibliothèque Payot, 1991.

⁷⁶⁴ Lagache, D. (1986). *Œuvres t.6 : 1964-1968 : la folle du logis ; la psychanalyse comme science exacte*. Paris, France : P.U.F., p.110 a distingué un principe de vérité : « Le principe de vérité, différenciation du principe de réalité concordant avec les idées de S. Freud sur l'identité des pensées et sur la conscience, semble permettre ainsi le dépassement des l'antithèse « fantasmatique – réalité », à la condition que l'idée de vérité puisse elle-même se situer au-delà de l'une comme de l'autre. »

⁷⁶⁵ Laval-Hygonencq (1999, p. 41).

⁷⁶⁶ Cf. 2.3.1.4.

⁷⁶⁷ Laval-Hygonencq (1999, p. 47).

⁷⁶⁸ Cf. 2.3.1.7.

encore nous pouvons postuler que nous retrouverons cette dimension dans l'activité picturale concentrationnaire⁷⁶⁹.

Dans le même ouvrage, et dans une optique très complémentaire à celle de Laval-Hygonencq, Cerf de Dudzele (1999) élabore d'autres propositions concernant l'autoconservation et la survie dans le camp. Je vais tenter de résumer ses positions qui recourent parfois celles de Laval-Hygonencq.

Cerf de Dudzele (1999, p. 110-111) suit Laval-Hygonencq dans l'idée que **l'investissement, sous contrainte, de la réalité concentrationnaire est une condition sine qua non dans un but autoconservatif**. Il n'est possible que sous réserve de mobiliser des capacités d'adaptation, de vigilance et d'attention au regard d'une réalité sans sens : « Pour maintenir cet investissement, il est nécessaire de réprimer sentiments et émotions, de refouler toutes les représentations liées à la vie menée jusqu'alors, de se garder de toute évasion imaginaire. Tout ce qui éloigne de la réalité du camp est dangereux. La confrontation de la réalité antérieure et de la réalité actuelle ne peut avoir qu'un effet traumatique désorganisant rendant le camp irréel et la tentation du désinvestissement irrésistible⁷⁷⁰. »⁷⁷¹

Cet investissement est une affirmation de la vie : la satisfaction des besoins, la protection du corps, en constituent les représentations-buts. « L'investissement libidinal de la psyché porte massivement sur le moi-corps⁷⁷² et la visée narcissique des investissements d'objet occupe une place prépondérante. » et c'est au moi de s'en charger, lui qui assure la conservation de l'humain. »⁷⁷³

L'auteur suit globalement Laval-Hygonencq dans l'idée que « S'occuper de son corps joue aussi un rôle primordial quant à la conservation d'un capital de vie »⁷⁷⁴ et ajoute une précision intéressante sur la nourriture dans le camp, « **l'objet-nourriture** » qui « diminue la douleur de la faim mais surtout assure à la psyché un potentiel d'avenir », est « vécu comme source de vie, présence, objet sans prix. Cet infini investissement de l'aliment, les gestes délicats qui l'entourent, tout cela évoque les soins nourriciers donnés à l'infans et le regard de celui-ci

⁷⁶⁹ De façon plus très explicite chez Walter Spitzer, cf. 9.

⁷⁷⁰ Pour compléter, Wilgowitz (1997, p. 76) pense que la tension vers la survie dans les camps entraîne un affaiblissement de la sensibilité, l'émoussement des sensations, l'atténuation des manifestations habituelles des sentiments. Ces remaniements psychiques sont nécessaires pour supporter la détresse, combattre les angoisses d'effondrement psychique, pour ne pas sombrer dans l'abandon de tout espoir, de tout esprit de lutte comme les Musulmans.

⁷⁷¹ Cerf de Dudzele, G. (1999). *Op. cit.* p. 111, en accord avec Laval-Hygonencq.

⁷⁷² D'où l'intérêt de la pensée de Cupa sur les rapports entre cruauté de mort et Moi-peau dans les camps. Cf. 2.3.1.9.

⁷⁷³ Cerf de Dudzele (1999, p. 113).

⁷⁷⁴ *Ibid.* p. 115.

contemplant la beauté de la mère. Ce rapport à l'alimentation rend compte d'un maintien du lien libidinal inconscient à la mère dispensatrice d'amour et de vie. »⁷⁷⁵

Cerf de Dudzeele (1999, p. 115-116) aborde également **la question du plaisir dans les camps**, pour elle, « [...] ils [les plaisirs] sont toujours liés à des éprouvés de sécurité corporelle ou à la satisfaction de besoins vitaux. [...] L'enjeu des investissements n'est pas un gain de plaisir mais un gain de vie [...] « Ici, la tentation n'est pas de jouir, mais de vivre. »⁷⁷⁶
La question se pose avec encore plus d'acuité quant à la création picturale : plaisir ? Moyen d'autoconservation ?

Alors que nous avons pu constater qu'elle n'était pas conceptualisée chez Freud⁷⁷⁷ cet auteur va poser l'existence d'une **autoconservation psychique dans les camps**.

Précisant que la survie du corps doit demeurer un but investi par la psyché, chez les Musulmans⁷⁷⁸ ce n'est plus le cas, la raison ? : **la déliaison** consécutive de l'empire des pulsions de mort provoque une indifférence massive tant face aux demandes du corps qu'aux dangers extérieurs. « Ne plus ressentir le besoin fait mourir. C'est parce qu'ils ont une inscription psychique que les besoins vitaux sont pris en compte par le sujet. »⁷⁷⁹ **La question de la représentation** surgit dans cette problématique : chez les Musulmans le corps devient un espace hors psyché, il n'existe plus cette « corrélation entre l'animique et le corporel »⁷⁸⁰ qui est le fait de la pulsion en tant que « représentant psychique des stimulus issus de l'intérieur du corps et parvenant à l'âme. »⁷⁸¹

« **Le besoin** constitue l'étayage de l'auto-conservation pour autant qu'il est affirmation de la vie dans sa dimension biologique : il relance la recherche des objets de subsistance, il est résistance au désinvestissement. Si les hommes parviennent à investir un objet de besoin lequel est source de conservation et non de satisfaction, c'est parce que cet investissement a fonction de maintien de la référence narcissique primordiale : ils ne deviennent pas de la vermine. » Est-ce que le dessin peut acquérir ce statut d'objet de besoin en tant qu'il peut être, comme « monnaie d'échange » source de conservation ? On peut le supposer d'autant plus que le dessin est l'apanage de l'homme, non de la vermine, le maintien narcissique est ici assuré...

A la suite de ces réflexions, l'auteur affirme qu'une référence anté-objectale est nécessaire dans le camp, le moi ne peut plus s'aimer comme objet, **le narcissisme secondaire** est mis à

⁷⁷⁵ Cerf de Dudzeele (1999, p. 114).

⁷⁷⁶ Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 105-106.

⁷⁷⁷ Cf. *supra*.

⁷⁷⁸ Cf. 2.3.1.10.

⁷⁷⁹ Cerf de Dudzeele, G. (1999). *Op. cit.*, p. 117.

⁷⁸⁰ *Id.*

⁷⁸¹ *Id.* à partir de Freud (1915e, p. 167).

mal, il n'y a plus de source sexuelle objectale de l'amour de soi, aussi cette référence anté-objectale sera celle du narcissisme primaire⁷⁸² sur lequel l'autoconservation s'appuiera économiquement. En effet, dans une économie psychique de survie, **le maintien d'un capital narcissique élémentaire est la condition sine qua non de l'auto-conservation.** « L'une des caractéristiques de l'économie psychique de survie serait le réinvestissement de traces anciennes, quand pulsions d'auto-conservation et pulsions sexuelles suivaient les mêmes trajets ; traces d'un temps où la sexualité s'étayait sur les fonctions vitales, où le plaisir sexuel de l'infans surgissait des lieux de satisfaction de ses besoins. En régime d'économie psychique de survie, la libido subit une forme de régression et le sexuel est ramené à ses buts d'auto-conservation. »⁷⁸³

Cerf de Dudzele (1999, p. 120-121) : « [...] dans l'économie psychique de survie, disparaît l'opposition, affirmée par Freud jusque dans ses derniers écrits⁷⁸⁴, entre les buts de l'auto-conservation individuelle et les buts de l'auto-conservation de l'espèce : l'homme du camp accomplit un « travail de la culture. »⁷⁸⁵ [...] à l'échelle de l'humanité, ce qui compte est le « combat vital de l'espèce humaine⁷⁸⁶ », celui d'Eros contre la mort », qui se manifeste par la tendance « culturelle », la culture, qui réunit les individus dans des unités toujours plus grandes. »

La référence identificatoire commune à l'espèce humaine (Cerf de Dudzele, 1999, p. 121-122) est saisie, de façon active, par les déportés, inconsciemment le plus souvent, parfois consciemment, ce qui leur permet de s'inscrire dans l'humanité. « Survivre exige de survivre à la perte des identifications secondaires, celles de l'histoire singulière, et de mettre en activité, de mobiliser, des éléments identificatoires porteurs de cette inscription collective ». On peut concevoir le dessinateur comme porteur de cette possibilité d'identification dans une inscription collective, dans le fil la création au sens large ou dans l'art pictural dans un sens plus restreint, là encore éléments de l'espèce humaine et nulle autre.

Le socle identificatoire de l'espèce humaine est indestructible, son appui toujours possible : « Etre nié comme membre de l'espèce dans l'espace social du camp ne détruit pas pour autant ce socle identificatoire. Antelme témoigne de ce que cette négation peut, au

⁷⁸² Cerf de Dudzele (1999, p. 117-118) : « Le narcissisme primaire est l'état précoce où l'enfant investit toute sa libido sur lui-même, il est également une structure permanente du sujet. Il conditionne le fonctionnement neuro-végétatif du corps, le fonctionnement physiologique des organes, celui des grandes fonctions vitales, celui du sommeil, du rêve. Chez chacun, la vie durant, du primaire circule qui ne connaît ni la différence des sexes, ni le temps, ni l'espace. Dans ce registre, le moi s'aime en tant qu'existant, en tant que faisant partie du monde, en tant qu'être au monde. Ce sentiment d'exister, d'être vivant, constitue la toile de fond, la permanence sur laquelle viennent s'inscrire les avatars du narcissisme secondaire. »

⁷⁸³ Cerf de Dudzele, G. (1999). *Op. cit.* p. 118-119.

⁷⁸⁴ Dans Freud (1927).

⁷⁸⁵ Dont je reparlerai au chapitre 2.3.2.3.

⁷⁸⁶ En référence à Freud (1930).

contraire, mettre en activité, mobiliser, cette identification résistante à la destruction. En tant que référence commune à tous, celle-ci constitue un trait inscrit dans l'inconscient de chacun. [...] L'attaque des fondements narcissiques de l'homme provoque **un travail collectif contre la déshumanisation** qui s'accomplit de façon solitaire alors que c'est du collectif qui est en jeu. Dans un état de dépossession extrême, les hommes exhument des points de certitude indestructibles qui témoignent d'une reconquête identificatoire. »⁷⁸⁷

Comme chez Laval-Hygonencq, **le surmoi est un agent de l'autoconservation** étant en contact direct avec le ça, il est le vecteur de la transmission phylogénétique. Sous son égide, il permet comme cela a déjà été mis en évidence par la première, un maintien des idéaux et des références communes : il met des règles dans un monde où il n'y en a plus⁷⁸⁸.

Pour terminer, Cerf de Dudzele (1999, p. 129) met aussi en évidence le **rôle central de la langue dans la survie** : « Le pouvoir nazi rencontre une barrière infranchissable : déposséder l'homme du langage, de sa langue, est hors de portée ; « Toutes les races humaines parlent, aucune espèce non humaine ne peut parler. » »⁷⁸⁹

Là encore, dans le même ouvrage⁷⁹⁰ que Cerf de Dudzele et Laval-Hygonencq, Zaltzman propose, dans un riche chapitre⁷⁹¹, un autre déroulement autour de la survie psychique dans le camp, qui reprend pour partie ce qui a été déjà dit par ces deux premières auteurs de façon très complémentaire avec, de plus, une théorisation originale poussée sur d'autres aspects dont je vais tenter de retracer les grandes lignes.

Zaltzman (1998, p. 20) met la question **des modalités de l'investissement de la réalité au centre de la survie dans le camp**. Comment s'accomplit ce « miracle » qui fait que l'homme maintient un « investissement d'une réalité quotidienne sans méconnaissance possible de son horreur, sinon au risque de la mort immédiate. » ? Est-ce que le dessin peut en être une modalité ajouterai-je ?

L'attention portée aux besoins corporels, déjà rapportée précédemment **est une libidinalisation** qui représente pour Zaltzman (*id.*) un saut du psychique dans le corporel : « c'est-à-dire une forme de psychisation du corporel » non hystérique dans laquelle les besoins corporels ne fonctionnent plus comme étayage érogène mais acquièrent une valence libidinale directe.

⁷⁸⁷ Cerf de Dudzele, G. (1999). *Op. cit.* p. 125-126.

⁷⁸⁸ Certains actes restent en effet par exemple prohibés dans le camp : autant voler de la nourriture aux nazis est permis autant la voler à un camarade d'infortune est un crime.

⁷⁸⁹ Levi (1986, p. 88). Waintrater offre une alternative de pensée à cette affirmation, cf. *infra*.

⁷⁹⁰ Zaltzman, N. (dir.). (1999). *Op. cit.*

⁷⁹¹ Zaltzman, N. (1999b). *Homo sacer* : l'homme tuable. In *La résistance de l'humain* (p. 5-24). Paris, France : P.U.F., Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.

Elle établit (Zaltzman, 1998, p. 130) **les limites du travail psychique par rapport au besoin⁷⁹² et à l'objet libidinal** : autant il est possible de survivre à la perte d'un objet d'amour, autant il n'est pas possible de survivre à la perte d'un objet qui satisfait un besoin physiologique qui, au-delà d'un certain seuil, menace de mort et puis tue réellement. **La résistance psychique passe donc par l'investissement prioritaire des besoins.**

Cet auteur va passer en revue **les différents modes de fonctionnement mental de la survie spécifiques et communs à toutes les expériences-limites⁷⁹³**, je vais me cantonner à ne relever que ceux qui concernent les camps de concentration. On pourra y constater derechef des recoupements avec la pensée d'autres auteurs :

« L'auto-conservation repose sur la rapidité à détruire ses illusions. Repose sur la lucidité. Repose sur l'assimilation du fonctionnement de la volonté de mort et ses règles. Repose sur le retournement de la volonté de mort SS en obstination de vie. L'obstination de survivre obéit aux lois mêmes de l'univers concentrationnaire. Elle donne au registre du besoin priorité sur le registre du désir. La survie commande la solitude. Répudie les nostalgies. Ferme la mémoire des tendresses⁷⁹⁴. Les confiances ne s'engagent que sous le signe de ruptures imminentes. Dans l'univers concentrationnaire, l'autre cesse d'être un témoin possible. [...] Le suicide lui-même n'a plus de sens. »⁷⁹⁵

Une certaine « **docilité à se laisser détruire** »⁷⁹⁶ peut se mesurer à l'aune de trois éléments psychiques : « L'angoisse de mort, le Moi renonçant à lui-même comme objet, la chute de l'auto-conservation. »⁷⁹⁷

Chaque **retrait de libido objectale** (oubli des souvenirs, renoncement à comprendre la réalité immédiate, renoncement à des liens actuels) contribue à « une dissociation entre les deux variétés de pulsions »⁷⁹⁸ : **La libido narcissique et la libido objectales** amoindries laissent la voie libre à la pulsion de mort dans le surmoi. On peut alors penser que l'investissement libidinal dans une activité valorisée par le surmoi dans un fil de culture, collectif, tel que le dessin peut aller à l'encontre de cet envahissement mortifère.

Le rôle autoconservateur du surmoi est réaffirmé dans le fait qu'une **croissance, un idéal, un credo ont un rôle positif pour la restauration psychique et la survie⁷⁹⁹** : « Le maintien d'un idéal maintient la certitude que tous les semblables humains n'ont pas encore été effacés, tous remplacés par des assassins sans loi, exécutants actifs de cette réalité ou témoins

⁷⁹² Dans le sens du besoin « autoconservatif ».

⁷⁹³ Cf. 2.1 pour une rapide présentation des « expériences-limites ».

⁷⁹⁴ Élément à rapprocher de la conceptualisation de Cupa sur la tendresse et la cruauté, cf. 2.3.1.9.

⁷⁹⁵ Zaltzman (1998, p. 152-153).

⁷⁹⁶ Zaltzman (1998, p. 201).

⁷⁹⁷ *Id.*

⁷⁹⁸ *Id.*

⁷⁹⁹ Repris par Waintrater, cf. *infra*.

indifférents. Il assure que l'abandon ne peut pas être absolu, l'exécution définitive, et l'homme rendu étranger par l'exclusion de l'humain, disparaître sans trace. La libido objectale reste mobilisée; des représentations impersonnelles remplacent le caractère personnel du destin, écartent le Surmoi haineux. Le pouvoir consolateur des entités morales abstraites ne se mesure pas à leur caractère crédible ou illusoire. Comme la conviction qu'on ne peut pas tomber hors du monde, qu'il y a forcément des témoins, ne se mesure pas seulement au pouvoir d'action de ces témoins contre les réalités criminelles. Le pouvoir des unes et des autres est de redonner vie aux instances individuelles issues de l'Œdipe et des identifications collectives, les unes et les autres par l'histoire individuelle et par l'histoire collective, liées aux interdits de l'inceste et du meurtre. Les instances surmoïques retrouvent leur capacité d'assurer au moi le capital narcissique nécessaire à ses fonctions d'autoconservation. »⁸⁰⁰

Zaltzman pose l'hypothèse (1999b, p. 23-24) d'un trait inconscient résistant à l'univers concentrationnaire de la vie tuable : **L'identification survivante**. « Au sein de la réalité humaine, au plus profond de l'effondrement de l'évolution culturelle au sens freudien (passage du meurtre à l'interdit du meurtre), je concluais l'analyse de la littérature concentrationnaire par la mise en évidence de l'existence d'un reste, un reste indestructible de l'humain, un reste non effaçable de la condition psychique humaine par toute thanatopolitique. » Elle conclut par l'idée qu'il y a une décision, l'homme, dit-elle, doit décider : « Jeter et laisser jeter l'autre dans l'abandon, le traiter comme homo sacer, et de ce fait n'être lui-même qu'une vie tuable [C'est-à-dire finalement que considérer l'autre comme tuable revient à se considérer soi-même comme tuable et faire partie du même ensemble humain]. Ou bien se reconnaître comme élément d'un ensemble, lié à cet ensemble, voué par ce lien à savoir qu'il n'est pas contingent pour l'autre, ni l'autre pour lui. »

Un autre aspect très original de la pensée de cet auteur réside dans **un aspect possiblement autoconservateur des pulsions de mort**. En effet, les pulsions de mort peuvent avoir pour Zaltzman (1998, p. 136) un aspect autoconservateur dans leur mission « ce sont elles qui inscrivent dans l'appareil psychique les relevés d'un corps définitivement résistant aux phantasmes de désir [...] un domptage libidinal que tous ces facteurs ne peuvent qu'acculer les pulsions de mort à s'assouvir par des formes de représentations autres que psychiques, où la mort dénie de son statut inconscient, fait acte de matérialité brute. » Elle va isoler une catégorie de pulsion de mort particulière : la pulsion anarchiste qui va travailler « [...] à ouvrir une issue de vie là où une situation critique se referme sur un sujet et le voue à la

⁸⁰⁰ Zaltzman (1998, p. 201-202).

mort. »⁸⁰¹ et va l'expliquer ainsi : Zaltzman (1998, p. 139-140) « Dans un rapport de forces sans issues, seule une résistance née de ses propres sources pulsionnelles de mort peut braver la mise en danger mortelle. » C'est un courant de la pulsion de mort, individualiste, anarchiste, libertaire. Elle « sauve une condition fondamentale du maintien en vie de l'être humain : le maintien pour lui de la possibilité d'un choix, même lorsque l'expérience-limite tue ou paraît tuer tout choix possible. [...] La lutte entre Eros et l'instinct de mort organise les rapports entre l'individu et la société. Tantôt la victoire d'Eros se porte vers l'auto-conservation de la civilisation, au risque de son usure, tantôt la pulsion de mort travaille à la poussée libertaire la plus individuelle contre les normes sociales. Dans l'expérience-limite, rapport entre la fragilité des raisons de vivre et leur indestructibilité, la volonté individuelle de vivre, l'arrachement à la destruction, trouvent leur force de lutte dans la menace de mort. **Seule l'énergie dissociative de la pulsion de mort peut propulser la poussée libertaire.** La révolte contre la pression de la civilisation, la révolte contre l'ordre qui protège le primat d'un bien commun à tous au détriment de l'intérêt individuel de chacun, ou justifie ainsi sa raison d'être, la destruction d'une organisation sociale existante, oppressive et injuste, peuvent s'enrôler sous la bannière de l'amour pour l'humanité, mais ce n'est pas de cet amour idéologique qu'elles tirent leur forces. C'est de l'activité déliante d'une pulsion de mort libératrice. La poussée libertaire est une activité anti-sociale, comme est anti-sociale l'activité de la pulsion de mort. », d'où le nom de « pulsion anarchiste ». L'anarchisme ayant pour vocation doctrinaire de s'opposer à tout courant sociétair autoritaire.

En guise de conclusion sur la conceptualisation de Zaltzman sur cette dimension économique, pulsionnelle, de l'autoconservation, je citerai cette affirmation : « Pouvoir résister à la mort c'est d'abord en reconnaître la présence et renoncer aux faux-fuyants. C'est aux pulsions de mort anarchistes que l'esprit humain emprunte la force de ne pas se réfugier dans le déni, l'illusion, la dénégation. Cette forme de lucidité est un trait commun dans toute expérience-limite. L'auto-conservation dépend de la rapidité avec laquelle un être humain soumis au risque de destruction est capable de saisir que cette destruction obéit à des lois qui n'appartiennent qu'à elle. »⁸⁰²

Dans un courant de pensée similaire à ces trois derniers auteurs, Borgel (1999, p. 64, 65) complète : « Les détenus veillent à ne pas se laisser contaminer par l'anti-idéal collectif incarné par les « musulmans », ceux qui ont abandonné le combat. Ces derniers représentent l'adéquation à l'idéal de destruction SS. » Il faut se différencier et maintenir un espace

⁸⁰¹ Zaltzman (1998, p. 137-138)

⁸⁰² *Ibid.* p. 151. La problématique de l'acceptation de l'absence de sens de la situation et de la destruction possible de l'être humain est ici au premier plan.

interne, un état de différenciation des autres, de la foule des autres, tout en gardant le soutien. Le rôle, le statut, la fonction de dessinateur peut me semble-t-il tout à fait accomplir cette nécessité que délimite Borgel. Il va d'ailleurs préciser un **travail du détenu** qui va tout à fait dans ce sens : « Le fil de ce travail sur le trauma individuel et le trauma collectif porte sur l'individuation, la différenciation maintenue, nécessaires à la vie. Tous les auteurs, dans leurs témoignages de l'univers concentrationnaire, parlent de la nécessité de garder un ailleurs. Il faut continuer à savoir qu'il y a de l'ailleurs constitutif de l'autre en soi⁸⁰³ pour démentir l'image du même anonyme, image démultipliée, imposée, celle que le regard immédiat renvoie. Il s'agit de se désidentifier d'une place assignée de déchet à laquelle on est soumis. »⁸⁰⁴

L'attention aux besoins du corps déjà mise en avant par Zaltzman et d'autres est reprise comme témoignage d'un lien libidinalisé au corps, une sorte de « **préoccupation maternelle primaire** » pour soi qui permet de ne pas mourir. »⁸⁰⁵ Pour lui, **la chute hors du monde, est le risque mortifère lié à l'arrêt d'une pensée minimale, d'un investissement minimal du corps.**

Certes, **l'auto-conservation passe par la désidentification au déchet ou à la victime mais cela ne va pas sans conséquences.** Selon Benslama (2001, p. 454) : « Il n'est pas difficile de penser que dans les camps le sujet est affecté d'une haine destructrice, massive et permanente. Cela implique que pour survivre, il doit y échapper en se préservant de l'identification à la victime et au déchet qu'on voudrait qu'il soit [...]. On pourrait dire ici que la lutte pour la survie entraîne l'éclatement du sujet de la représentation dans la Shoah. Cet éclatement salutaire pour la survie, la désidentification qu'il entraîne et qui sauve le sujet en lui permettant d'attribuer à un autre lui-même ce qu'il a vécu, peut tourner au drame au moment du témoignage. »

En accord avec Zaltzman, Laval-Hygonencq, Borgel, Benslama (2001) pense que ce qui est en jeu dans l'auto-conservation au camp c'est la mobilisation du narcissisme primaire, l'activité contre la passivation et la désidentification : « Tous les témoignages dont nous disposons sur les camps, et celui de Primo Levi au premier chef, montrent jusqu'à quel point certains peuvent supporter l'insupportable et survivre, en essayant de conquérir sans cesse la possibilité de « rester homme » ; mais aussi comment, pour d'autres, la résistance est très vite entamée et comment ils passent du côté de ce que les survivants considèrent comme le passage de frontière de l'humain, voire un basculement du côté « non-homme » [...] pour

⁸⁰³ Ce que J.-F. Chiantaretto soulignera, cf. *infra*.

⁸⁰⁴ Nous retrouvons là la fécalisation du déporté de Grunberger.

⁸⁰⁵ Borgel, M. (1999). Témoignages. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 53-74). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002, p. 70.

survivre, ils ont dû se défendre de la tentation de se laisser aller, mobiliser en eux le narcissisme primaire lié si puissamment à l'auto-conservation⁸⁰⁶, affronter la contestation de leur humanité organisée par les nazis et, dû rejeter donc ce qui pourrait en eux et chez d'autres semblables les entraîner vers leur perte. De tels mots désignent le mouvement d'une désidentification violente avec des semblables où une part de soi qui se laisse périr, pour maintenir l'identification avec d'autres, où une partie de soi qui veut se garder en vie. « Non-homme » serait en ce sens le « non » à l'homme qui laisserait s'accomplir en lui l'œuvre d'extermination des camps. »⁸⁰⁷

Dans toute une série d'articles et d'ouvrages, Waintrater a beaucoup travaillé autour de la clinique des camps de concentration et d'extermination. Elle a, entre autres, proposé de penser le fonctionnement psychique du déporté comme une « **économie psychique d'urgence** ». Celle-ci apparaît devant la nouvelle réalité, imposée du camp, et occasionne des changements importants du moi et du surmoi : « On assiste alors à un « néo-développement », tentative d'adultes de s'adapter à la « néo-réalité » nazie ; cette adaptation forcée est une tragique déformation des processus de développement normal. »⁸⁰⁸ Elle relève notamment l'apparition chez ces sujets d'**un fonctionnement automatique et une morale d'urgence**⁸⁰⁹, **une perte de l'empathie** : « Les fonctions du Moi et du Surmoi sont partiellement ou totalement remplacées par des fonctions nouvelles, plus adaptées à la survie : il s'agit essentiellement d'un fonctionnement automatique, qui n'obéit plus à la problématique du choix et du sens. On constate alors la suspension partielle du jugement moral et de l'auto-évaluation : à l'économie psychique d'urgence se superpose une morale d'urgence [...] l'installation d'une indifférence au sort des autres, du moins jusqu'à la récupération, pour certains, de figures proches. »⁸¹⁰

Dans cette économie psychique d'urgence, on assiste (Waintrater 2003, p. 31) à une rupture entre les valeurs d'avant et les valeurs du camp qui nécessite un **clivage de la personnalité**⁸¹¹

⁸⁰⁶ Szafran, Thanassekos, Chaumont et Fischler (1995, p. 109) : « Dans les conditions de vie déshumanisantes de l'univers concentrationnaire le sujet a dû désinvestir les autres et recentrer toutes les pulsions libidinales sur lui-même afin de consacrer toute son énergie à son éventuelle survie. Les réactions sont liées à la blessure narcissique qu'il a subie dès son arrivée dans les camps : il y a retrait des traits du narcissisme secondaire conscient, désinvestissement des objets et régression au niveau des traits narcissiques primaires, à un niveau archaïques. »

⁸⁰⁷ Benslama, F. (2001). *Op. cit.* p. 460.

⁸⁰⁸ Waintrater (1999, p. 204).

⁸⁰⁹ Bettelheim, B. (1952). *Op. cit.* p. 83 : « Les sentiments des prisonniers peuvent se résumer ainsi : « ce que je fais ici, ou ce qui est en train de m'arriver, ne compte absolument pas ; ici, tout est permis à condition que (et dans la mesure où) ça m'aide à servir. ».

⁸¹⁰ Waintrater (1999, p. 204), repris dans Waintrater (2003, p. 85).

⁸¹¹ Trevisan (2004, p. 5-6) : « Tout se passe comme s'il y avait avant une scission de l'être divisé en un moi exposé, menacé et un moi détaché du premier, tentant de regarder les choses, les décors de façon désintéressée, ou du moins conservant une certaine sensibilité optique, celle d'avant la barbarie. », un moi observé et un moi observant ou encore séparation de soi et de son corps.

où le moi concentrationnaire vient souvent s'opposer au moi d'avant, à (Waintrater, 2003, p. 86) une **passivité**, une soumission absolue à l'autorité, **un gel affectif**⁸¹², une **absence de réaction aux stimuli affectifs**⁸¹³, à (*ibid.*, p. 87) une **introjection partielle des valeurs du bourreau**, conséquence d'une **identification inconsciente avec l'agresseur**⁸¹⁴. Ce clivage peut confiner à **la fragmentation** qui « consiste en un morcellement de la souffrance, qui évite l'implosion psychique en supprimant momentanément le sentiment d'unification du sujet, devenu insupportable en raison de l'intensité traumatique. Il s'agit alors d'états assimilables au somnambulisme, caractérisés par une « absence d'émotions et de spéculations troublant le sens et défigurant la réalité ». »⁸¹⁵

Tout comme Cerf de Dudzele, Laval-Hygonencq et Zaltzman, cet auteur s'est attaché à décrire un statut particulier de la mémoire (les précédentes mettaient plutôt l'accent sur la régression concomitante, le renforcement de la censure Pcs-Cs, des liens sont à mettre en avant avec la nécessité vitale de l'investissement de la réalité concentrationnaire également, cf. *supra*) pendant le camp en soulignant **le paradoxe du souvenir au double statut à la fois consolateur et torturant** : « Pour le détenu, en effet, se souvenir de la vie et des objets d'avant permettait de ne pas perdre le lien avec tout ce qui constituait son identité, donc de ne pas devenir fou. [...] Au début, donc, les détenus s'accrochent aux bribes de la vie d'avant. Cette période correspond au choc initial de l'arrivée et à un refus de la réalité concentrationnaire. [...] Mais au fur et à mesure que le séjour se prolonge, l'attitude par rapport au souvenir se modifie. Penser à une réalité humaine qui n'a plus cours affaiblit le moi, occupé à des tâches primaires de survie. [...] il [le souvenir] risque d'épuiser les maigres forces du détenu, contraint désormais de se séparer de tout ce qui constituait son univers familial⁸¹⁶. Il s'agit là d'un **clivage** indispensable à la survie, qui marque l'entrée dans l'économie d'urgence caractéristique de la période des persécutions. Les jours passant, les

⁸¹² Gampel (1995, p. 175) : « Les personnes atteintes par la violence sociale, qui vivent un cauchemar lancinant de l'impensable affrontent la perception de l'horreur consciemment et inconsciemment à travers différents mécanismes de défense tels que « l'anesthésie affective » (Minkowski, 1946) et « l'engourdissement psychique » (Lifton, 1967). Elles peuvent aussi s'éloigner consciemment les perceptions de la violence en ne pas lire, écouter ou regarder ce qui a trait à leur traumatisme. »

⁸¹³ Waintrater (2003, p. 221-222) : « Pendant la persécution, la capacité du survivant à s'auto-affecter est provisoirement gelée [...] »

⁸¹⁴ De Wind (1968, p. 303) rejette l'idée d'une identification totale à l'agresseur, nocive pour la survie mais accepte l'idée d'une identification partielle à l'agresseur avec l'acceptation de ces « valeurs des bourreaux » relevées par l'auteur.

⁸¹⁵ Waintrater (2003, p. 73).

⁸¹⁶ Bettelheim (1952, p. 90-91) témoigne : « Le temps que mettait un prisonnier pour cesser de considérer comme réelle la vie hors du camp dépendaient en grande partie de la force des liens affectifs qui l'attachaient à sa famille et à ses amis. Ce changement, qui consistait à accepter la vie du camp comme sa propre vie « réelle », n'intervenait jamais avant deux ans de présence au camp. [...] le prisonnier manoeuvrait pour se trouver une « planque » dans le camp au lieu d'essayer de rentrer en contact avec le monde extérieur ; ou il cessait de se poser des questions sur sa famille, ou sur les affaires mondiales, pour concentrer tout son intérêt sur les événements qui avaient lieu à l'intérieur du camp. »

survivants se mettent à douter de la réalité d'avant : la réalité concentrationnaire est devenue la seule réalité de référence. »⁸¹⁷ L'absolue étrangeté du monde concentrationnaire⁸¹⁸ provoque une difficulté de conserver un sens de soi (Waintrater, 2003, p.30), et de ce fait cette double contrainte : la nécessité vitale d'oublier son monde d'avant avec le risque de plonger dans une douleur nostalgique mortelle et le besoin de s'étayer sur les souvenirs d'avant qui sont en quelque sorte une réserve affective d'une humanité que les bourreaux s'attachaient à faire disparaître. **Le danger de la régression** est toujours présent, citant Levi : « la douleur de se souvenir, la souffrance déchirante de se sentir homme », qui le « mord comme un chien à l'instant où sa conscience émerge », le contraint à écrire « ce qu'[il]ne pourrait dire à personne. » »⁸¹⁹

Le soutien du groupe du sujet « fournit pendant la persécution un soutien concret et un soutien moral : exister en tant qu'humain aux yeux d'un autre humain. Ce soutien vient en butte contre la destruction de la fonction d'étayage du groupe envers l'individu qu'interdit le totalitarisme. »⁸²⁰ **La seule conscience d'appartenance à un tel groupe suffit à inscrire un sujet dans la résistance**⁸²¹ : « le détenu, qui, dans le camp, se trouvait dans la situation du pauvre absolu, peut [...] échapper à sa condition d'opprimé, en refusant le projet nazi de le faire mourir. Sa survie qui s'appuie sur la conscience qu'il a d'appartenir à un groupe, suffit à faire de lui un résistant. »⁸²² Cette inscription dans la résistance, peut être facilitée par **un idéal**, objet de partage dans le groupe et **soutien narcissique** : « Il s'agit là d'un étayage idéologique fondé sur l'idéal du Moi, objet narcissisant qui protège le sujet des menaces de désintégration éprouvées suite à la défaillance de l'environnement. »⁸²³ **Cet étayage idéologique** s'appuie sur l'édification d'un **mythe** : « Le mythe est une construction qui relève de l'individu et du groupe. Dans chaque génocide, l'histoire du groupe familial et celle du groupe d'appartenance ont partie liée : tous les deux sont également atteints par les persécutions qui, en tuant des individus, visent toujours l'anéantissement du groupe entier. Face à la désymbolisation

⁸¹⁷ Waintrater (2003, p. 104-105).

⁸¹⁸ Cf. à ce propos 2.3.1.6 et 2.3.1.7.

⁸¹⁹ Waintrater (2003, p. 41).

⁸²⁰ *Ibid.* p. 15), par ailleurs, Waintrater (1999, p. 209), citant R. Kaës (1989), rappelle que tous les totalitarismes ont pour but, en interdisant le groupement, la destruction de la fonction d'étayage du groupe. « Le groupe, dans sa dimension de gestion de l'intrapsychique et de l'interpersonnel, constitue l'espace commun où peut s'opérer la reprise des processus de pensée de l'individu et de la collectivité traumatisés. »

⁸²¹ A propos du groupe, Crémieux (2000, p. 49) ajoute qu'il offre une base de temporalisation : « la possibilité d'établir un lien entre nos actions passés et nos conditions présentes. Dans cet effort de liaison, même si chacun utilise les ressources dont il dispose, le lien à l'autre reste essentiel. La solidarité est communément décrite comme un élément indispensable à la survie. Solidarité du groupe, lien d'amitié qui permettent de penser à un ailleurs, un avant ou un après et de maintenir une continuité psychique. »

⁸²² Waintrater (2005, p. 104).

⁸²³ *Ibid.* p. 106).

massive produite par le génocide, le groupe réagit par une hypersymbolisation, dont la production de mythes destinés à contrebalancer l'éradication dont il est l'objet. »⁸²⁴

La langue du sujet est un outil à double tranchant : « Antelme pose la langue comme outil de résistance : quand il parle français avec ses camarades de déportation, il renforce son appartenance à une communauté linguistique et culturelle⁸²⁵ qu'aucun aboiement SS ne pourra lui ôter. Il inverse ainsi le rapport de force, faisant du SS un exclu qui ne comprend pas la langue des déportés. »⁸²⁶ Lorsque cette langue est l'allemand en revanche, cette langue est celle de l'ennemi, ainsi « Au contraire d'Antelme, qui se conforte en usant de sa langue maternelle, Améry se retrouve aliéné dans une langue à laquelle il ne peut trouver aucun substitut satisfaisant. [...] Pour lui, il n'existe plus d'espace culturel possible : l'allemand l'a banni, le français lui demeure étranger, en dépit de sa parfaite maîtrise des référents qui le constituent. »⁸²⁷

La douleur du corps porte une fonction autoconservatrice « Pour P. Levi, la souffrance infligée au corps rattache le détenu à la vie : tant qu'il se rappelle qu'il a un corps et qu'il tente de le préserver. »⁸²⁸

Waintrater (2005, p. 96) remet en cause **la résistance de l'humain** : « L'insistance sur la pérennité de l'humain, que l'on retrouve dans une partie des écrits sur les camps, me semble devoir être questionnée, comme un effet de cette difficulté à penser le mal absolu que serait l'anéantissement du pacte identificatoire, socle de l'existence humaine. Peut-on vraiment affirmer, avec Nathalie Zaltzman, que le travail de culture garantit un « ancrage narcissique qui résiste aux diverses formes de négation de la spécificité humaine »⁸²⁹ ? Ou bien, doit-on se résoudre à admettre que certaines réalités détruisent à jamais le sentiment d'appartenance à l'humain, et que leurs effets désymbolisants continuent à agir sans bruit, au-delà de la survie immédiate ? [...] La différence essentielle est, me semble-t-il, à chercher du côté de la honte et des conditions de son élaboration par le groupe. Affect majeur de la persécution, la honte se situe à la fois du côté de la liaison et de la déliaison : il est des hontes que l'on surmonte, et d'autres dont on meurt. »

Enfin, je conclurai ce résumé des conceptions de cet auteur sur **le rôle éminemment antitraumatique des activités de pensée dans la résistance au camp**. La pensée,

⁸²⁴ Waintrater (2003, p. 123-124).

⁸²⁵ Tout comme les dessinateurs le font parfois avec la communauté des artistes et d'une forme de « culture universelle de l'humain » ?

⁸²⁶ Waintrater (2005, p. 99-100).

⁸²⁷ *Ibid.* p. 100).

⁸²⁸ Waintrater (2003, p. 168).

⁸²⁹ Citant Zaltzman, N. (1998). *De la guérison psychanalytique*. Paris, France : P.U.F., coll. Epîtres, 1999, p. 22.

notamment la philosophie, fonctionne « comme dispositif contre la sidération et la déliaison produites par la douleur. »⁸³⁰

Penseur, entre autres, du témoignage, Chiantaretto nous livre plusieurs remarques très fécondes sur le fonctionnement psychique du *häftling*.

Pour lui, la survie passe par **le maintien d'un regard**, celui de l'autre et celui de soi vers soi-même ; garder un dialogue interne avec **un interlocuteur interne** : « La résistance à la destruction de l'humain – donc indissociablement en soi et dans le regard de l'autre – ne peut advenir que si elle repose pour chacun sur le maintien d'un dialogue intérieur, de la possibilité d'être témoin : l'enjeu est de supporter de voir et de vivre ce qui ne devrait pas être la mise en acte d'un projet de destruction de tout tissage relationnel, qui inclut celle de l'interlocution interne, en tant qu'elle repose sur le maintien d'un espace de mutualité avec quelques autres : l'interlocuteur interne est attaqué en chacun dans sa substance et sa subsistance relationnelle. »⁸³¹ Cette mobilisation psychique, qui dépend évidemment des différents facteurs de survie entraîne « une disposition à conserver une distance, un écart interne, par rapport au présent catastrophique du monde a-relationnel systématisé par les camps. »⁸³²

Cet interlocuteur est une sorte de témoin interne, un regard de l'autre intériorisé. Ainsi (Chiantaretto, 2004b, p. 135), l'écriture par exemple est un espace psychique qui permet de maintenir vivant ce témoin interne⁸³³ représentant le regard de l'autre dont le sujet humain a besoin pour se sentir exister. La destruction systématique de tout espace relationnel par les nazis met en cause en chaque sujet la possibilité du dialogue intérieur d'où l'hypothèse du témoin interne c'est-à-dire une figure intrapsychique représentant ce regard de l'autre dont le sujet humain a besoin pour se sentir exister.

Survivre dans les camps c'est **supporter d'affronter l'effroi de l'Hilflosigkeit**⁸³⁴ (Chiantaretto, 2004b, p. 121), ce qui passe par des clivages très spécifiques, débutant par une auto-protection de l'ordre de la sidération puis par une mise en œuvre progressive d'un fonctionnement au sein duquel l'effroi traumatique, comme gelé à l'intérieur de la psyché, coexiste avec la mobilisation physique et psychique pour la survie. Toutefois, (Chiantaretto, 2004b, p. 123), l'enjeu psychique de la survie dans un camp nazi ne peut en toute rigueur se comprendre comme un retour ou une régression à l'Hilflosigkeit parce que la plupart des nourrissons sont confrontés à l'éprouvé plus ou moins aigu de la possibilité antérieure d'une

⁸³⁰ Waintrater (2005, p. 99) ; déjà présent dans sa réflexion dans Waintrater (2003, p. 62).

⁸³¹ Chiantaretto (2004b, p. 114).

⁸³² *Ibid.* p. 115.

⁸³³ Le dessin entre-t-il dans cette catégorie d'espace psychique ?

⁸³⁴ Concept de Freud, qui renvoie à la condition d'être démuné du nouveau-né à la naissance, un état de détresse, Freud (1913b).

défaillance de l'environnement au moment de l'installation de la différence moi/non-moi, c'est-à-dire dès lors que ce possible danger se trouve définitivement écarté.

De même, **le modèle winnicottien** se révèle insuffisant pour comprendre ce à quoi fait face le déporté. En effet (Chiantaretto, 2004b, p.123), l'organisation quotidienne des camps oblige à faire l'expérience non pas d'un environnement défaillant mais de la mise en acte d'un projet mortifère de destruction de tout environnement humain c'est-à-dire des fondements relationnels, intersubjectifs et sociaux de l'intériorité en tant qu'ils actualisent et rendent possibles l'œuvre identifiante de la psyché de l'autre, reposant dans les premiers temps de la vie sur l'environnement par la psyché maternelle.

Suivant la pensée de Zaltzman, il est nécessaire, pour lui (Chiantaretto, 2004b, p. 122-123), **d'accepter l'idée de soi-même comme tuable**⁸³⁵ pour supporter l'attaque par le fonctionnement du camp, de la confiance dans le monde, cette dernière reposant sur le lien narcissique entre le sujet, les prochains et l'ensemble humain. Il faut (Chiantaretto, 2004b, p. 118) trouver un remède psychique pour supporter l'attaque en soi du sens de l'humain, la déshumanisation de la vie et de la mort. Il met en relief le caractère vital de l'investissement à plusieurs de la survie individuelle de chacun. Ces regards de l'autre sur soi déterminent notre propre existence.

Pour Cupa (2007), le fonctionnement du sujet en camp passe dans **un régime opératoire** au sens de Marty : « Ici cette pensée formatée par l'action, devient une pensée qui se robotise, s'automatise et se protège de tout fantasme, ne peut plus fantasmer. »⁸³⁶.

La lutte contre la déshumanisation passe par **la transmission et la filiation** : « La transmission vient contre l'attaque de la filiation. L'humain déshumanisé recherche son humanité en l'humain, dans sa filiation⁸³⁷. La transmission est centrale dans la vie psychique, pour la survie, elle inscrit, elle s'oppose à l'oubli et à la vengeance, assure l'inscription dans

⁸³⁵ Pour De Wind (1968, p. 303), la possibilité de la mort et son omniprésence déterminent une attitude particulière du déporté par rapport à elle. Il développe des représentations particulières de sa propre mort : sécurité ultime, retour à l'utérus maternel, ou encore pour d'autres sujet retour vers Dieu et de là pouvoir se venger sur les persécuteurs. Il cite également l'humour noir.

⁸³⁶ Cupa (2007, p. 172). Jaffe (1968) en donnait déjà une description proche, repérant un fonctionnement du détenu caractérisé par des états de conscience particuliers : les « dissociative states ». Ils consistaient (1968, p. 311) en un abaissement général du niveau normal de conscience avec un état d'alerte important permanent dû aux exigences autoconservatrices de la survie concentrationnaire. A côté de cet état d'alerte, l'auteur note l'indifférence généralisée des détenus, renfermés sur eux-mêmes. Ils se décrivent selon lui (1968, p. 312) comme des « robots semi-stuporeux » : les événements qui se déroulaient autour d'eux, même s'ils étaient enregistrés, notés par les prisonniers, n'étaient pas émotionnellement ressentis, vécus par eux.

⁸³⁷ Crémieux (2000, p. 50) « Selon mon expérience, la force du lien entre le petit enfant que nous avons été et nos parents apparaît comme un des éléments déterminants de notre comportement en camp et de nos chances de survie ; il contribue à renforcer notre désir de vivre. S'identifier aux parents, éprouver de la peine qu'ils auraient à nous perdre, prendre soin de nous-mêmes comme ils l'avaient fait, nous voir avec leurs yeux, permet d'instaurer un jeu intérieur entre les différentes représentations de soi. Cette mise en perspective, en introduisant la durée, pourrait renforcer les liens avec l'extérieur. »

les mémoires. Elle construit une histoire. »⁸³⁸ Il me semble intéressant de rechercher si le dessin peut s'inscrire dans ce mouvement. En effet, il peut se réclamer de l'humain (cf. *supra*) mais aussi d'une filiation, impersonnelle par exemple avec les grands artistes créateurs antérieurs au sujet auxquels, il peut se référer, ou d'une filiation plus personnelle, au sein de la famille, par une transmission plus précises : leçons données par les parents, ancêtres artistes par exemple, etc.

Contre la déshumanisation, les attaques narcissiques, le travail est collectif⁸³⁹ : « A juste raison G. Cerf de Dudzeele fait remarquer que l'attaque des fondements narcissiques de l'humain conduit à un travail collectif contre la déshumanisation qui se fait solitairement, ce qui est visé étant le maintien de l'ensemble « Homme », ce mouvement permettant de sortir de la massification mortifère et de survivre. »⁸⁴⁰

En accord avec sa compréhension des attaques cruelles dans les camps⁸⁴¹, Cupa (2007, p. 177) pense la survie comme **une capacité à maintenir chacune des enveloppes du moi**. « Ainsi, pour survivre dans les camps nazis, chacune des enveloppes du Moi dans leurs aspects les plus somatiques est traitée dans des stratégies autoconservatrices : il s'agit de trouver de quoi avoir chaud, de se laver même dans les pires conditions, être économe de chacun de ses gestes. La nourriture devient l'objet de soins exceptionnels : « La ration journalière de pain est mesurée au centimètre, elle n'est aujourd'hui que de 3,5 cm. On tremble pour ce morceau comme pour l'or⁸⁴². » (p. 47). L'ensemble de l'économie psychique se cristallise sur les buts autoconservateurs, la libido régresse à sa fonction autoconservatrice sans pour autant être soutenue par l'étayage sexualisant. »⁸⁴³

Cupa (2007, p. 177-178) dégage **la valeur de l'affect dans le camp** : « L'autoconservatif est ici entièrement mis à la disposition du maintien du narcissisme. Ce qui permet de vivre est de ressentir les besoins vitaux, plus encore, c'est le sentiment d'éprouver qui permet de tenir, le fait d'éprouver certains affects minimaux, même pénibles, il n'y a plus que cela à quoi se

⁸³⁸ Cupa (2007, p. 174-175).

⁸³⁹ Villa, F. (2004). *Op. cit.* p. 120 « Dans ces circonstances d'exceptionnelle précarité, l'homme fut confronté à la double existence qu'il est toujours contraint de mener, même si, communément, il a névrotiquement tendance à négliger cette duplicité de son être au monde. Car si l'homme en tant qu'individu est « à lui-même sa propre fin », il n'est aussi qu'« un maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci. » Quand disparaît l'autre homme comme recours possible, il s'impose que le combat qu'il faut livrer « les meilleurs d'entre nous, comme l'écrit Antelme, n'ont pu le mener que de façon individuelle ». A cette dernière extrémité, l'homme découvre à quel point sa vie tient au corps et en dépend fondamentalement et, dans le même temps, il ne peut plus ignorer que son existence est déterminée par l'indispensable existence d'autres hommes et par leur appartenance singulière et commune à une seule et même espèce. » C'est moi qui souligne, les italiques sont de l'auteur.

⁸⁴⁰ Cupa (2007, p. 176).

⁸⁴¹ Cf. à ce sujet 2.3.1.9.

⁸⁴² H. Lévy-Hass, *Op. cit.*, p. 47.

⁸⁴³ Cupa (2007, p. 177).

raccroche le déporté. », l'affect y est profondément une représentance : « Il représente le corps, mais il le représente à une psyché capable de se le re-présenter et de se sentir vivre. »⁸⁴⁴

2.3.2.3. Culture et travail de culture dans le camp

« Une autre technique de défense contre la souffrance se sert des déplacements de libido qu'autorise notre appareil animique [...] La tâche qu'il faut résoudre est de situer ailleurs les buts pulsionnels, de telle sorte qu'ils ne puissent être atteints par le refus du monde extérieur. » La sublimation entre dans ce champ de défenses et donne des satisfactions « telles que la joie de l'artiste à créer, à donner corps aux formations de sa fantaisie [...] pour l'heure nous pouvons seulement dire de manière imagée qu'elles nous apparaissent « plus délicates et plus élevées » [...] Mais la faiblesse de cette méthode réside en ceci qu'elle n'est pas d'une utilisation générale, qu'elle n'est accessible qu'à peu d'hommes. »⁸⁴⁵ Freud ajoute dans une note de bas de page « Aucune autre technique pour conduire sa vie ne lie aussi solidement l'individu à la réalité que l'accent mis sur le travail, qui l'insère sûrement tout au moins dans un morceau de la réalité, la communauté humaine. »⁸⁴⁶

On conçoit dans ces passages du « Malaise dans la culture »⁸⁴⁷ l'intérêt tout particulier qu'il peut y avoir, dans cette recherche sur la création picturale (artistique ?) dans les camps de concentration, à relire ces lignes et les mettre en rapport avec ce sujet⁸⁴⁸. Quelques auteurs, que je vais brièvement aborder, ont pensé un « **travail de culture** » spécifique dans le camp, à partir, notamment, de la pensée freudienne sur la culture.

C'est pourquoi, dans les paragraphes qui suivent, je vais m'attacher tout d'abord à rappeler quelques concepts de Freud autour de la culture pour ensuite résumer rapidement quelques théorisations qui mettent en lien directement ces notions avec les mouvements psychiques de survie ou de résistance dans les camps. Je précise d'ores et déjà que je ne m'attarderai pas sur les enjeux de la sublimation dans les camps si ce n'est en la mentionnant çà et là. Pour passionnante qu'elle soit, la question est éminemment complexe et nécessiterait un travail de recherche qui dépasserait à lui seul de beaucoup les limites de cette thèse.

Pour Freud (1930, p. 32-33), « le mot « **culture** » désigne la somme totale des réalisations et dispositifs par lesquels notre vie s'éloigne de celle de nos ancêtres animaux et qui servent à

⁸⁴⁴ Cupa (2007, p. 178).

⁸⁴⁵ Freud (1930, p. 22). La dernière remarque résonne avec le fait que si peu d'hommes utilisent l'art comme moyen de détournement des buts pulsionnels, c'est particulièrement le cas dans une situation extrême comme je l'ai déjà relevé dans l'Introduction de cette recherche.

⁸⁴⁶ *Ibid.* note de bas de page 1, p. 23.

⁸⁴⁷ Freud (1930).

⁸⁴⁸ Rappelons qu'une vie « culturelle » a existé dans les camps de concentration, cf. 1.4.11 et 1.4.16.

deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux. »

Dans les deux cas apparaît l'esprit autoconservatif (« protection de l'homme ») de cette définition tant de l'homme vis-à-vis des agressions de la « nature » que vis-à-vis de lui-même (*homo homini lupus*⁸⁴⁹...). Cette dernière s'étant quelque part effondrée ou, à tout le moins, violemment attaquée, dans le camp, il est aisé d'imaginer un travail par la culture, un travail de culture⁸⁵⁰ qui viendrait, si ce n'est rétablir, tout au moins tenter de remettre en place une protection psychique de type, ôtée par l'univers concentrationnaire, cette régulation des « relations des hommes entre eux, les relations sociales qui concernent l'homme comme voisin, comme aide, comme objet sexuel d'un autre, comme membre d'une famille, d'un Etat. »⁸⁵¹. Ce dernier trait d'une culture « consiste en ce que les membres de la communauté se limitent dans leurs possibilités de satisfaction [...] L'exigence culturelle suivante est alors celle de la justice, c'est-à-dire l'assurance que l'ordre de droit, une fois donné, ne sera pas de nouveau battu en brèche en faveur d'un individu. »⁸⁵²

Cette conceptualisation a été reprise par Zaltzman dans son ouvrage sur la résistance de l'humain dans les camps de concentration et d'extermination, pour elle (1999a, p. 2), « **La Kultur** est cet ensemble de représentations inconscientes qui intercèdent entre l'homme et lui-même, entre chacun et les autres. Elle est ce que chaque histoire transforme et ce qui traverse chacun. Elle est ce qui élabore le pulsionnel anhistorique, dans sa poussée constante vers la vie et la mort, et le constitue comme une réalité possible à habiter. Elle est la force de médiation qui œuvre à arracher l'évolution humaine à l'attraction du meurtre. »

Elle précisera sa lecture de Freud sur la question : « La Kultur freudienne ne coïncide totalement ni avec la civilisation ni avec la culture, surtout au sens hexagonal contemporain de ce signifiant élitiste, bien qu'elle participe de l'une et de l'autre. Elle participe de la civilisation désignant l'existence d'une évolution de l'histoire humaine et ses différentes étapes. »⁸⁵³ A suivre la pensée de Freud, selon cet auteur, l'homme en tant qu'individu ne peut qu'être relié à l'ensemble de son espèce : « A partir du Moïse, toutes les œuvres anthropologiques de Freud viennent montrer comment chaque destin individuel est tributaire dans ses enjeux libidinaux des enjeux libidinaux de la masse à laquelle il appartient et

⁸⁴⁹ L'homme est un loup pour l'homme.

⁸⁵⁰ Ce qui est tout à fait présent dans la pensée freudienne, dans l'esprit d'une situation de souffrance extrême (Freud, 1930, p. 32) : « Dans le cas d'une possibilité de souffrance extrême, des dispositifs de protection animiques déterminés sont aussi mis en activité. » Il remettra à plus tard cette étude. D'autre part, des réalisations culturelles, en suivant cette définition, ont été réalisées dans les camps de concentration. Cf. 1.4.16.

⁸⁵¹ Freud, S. (1930), *Op. cit.*, p. 38.

⁸⁵² *Id.*

⁸⁵³ Zaltzman (1998, p. 44).

comment la place qui lui est assignée en tant qu'élément organique de cet ensemble rend son destin inséparable du destin collectif. »⁸⁵⁴ C'est ainsi que la « **Kultur** » au sens de Freud **est un processus civilisateur** qui, en tant que réglementation des relations des hommes entre eux, « vise en priorité l'agrégation des individus isolés en une unité collective. »⁸⁵⁵ C'est pourquoi Zaltzman (1999b, p. 15), partant de la question de la responsabilité individuelle et/ou collective des camps de concentration, avance « l'existence, la présence, la référence inconsciente de l'ensemble humain dans chaque réalité psychique individuelle, et cela tant sur le versant de l'acte meurtrier, où une responsabilité collective fait partie de la responsabilité individuelle, que sur le versant du déporté dont la résistance à la mort, la sienne et au-delà de la sienne, repose sur son appartenance irréductible à l'ensemble humain. »⁸⁵⁶ Pour Zaltzman (1998, p. 17-18), la culture (ou « Kultur » selon sa terminologie) est : « un processus psychique qui débute dès « l'aube de la vie psychique de l'humanité et de chaque individu » elle est « par son tissage entre l'unique et l'impersonnel ce garant narcissique minimal. Du fait de sa dépendance à ce qui arrive à l'ensemble, du fait que la survie de l'espèce dépend de la survie des individus qui en font partie, c'est elle, cette œuvre commune-individuelle qui inscrit l'existence individuelle comme non indifférente au regard des destinées de l'ensemble, comme affectant cet ensemble par les faillites et par les conquêtes accomplies par chaque destin individuel. Cette donne culturelle précède chaque individu. Elle est ce minimum vital, ce viatique indispensable qui assure chacun du caractère d'évidence de ses investissements libidinaux, qui l'assure du caractère viable de la condition humaine. En temps normal, ce qui permet à l'humain de faire face à tout ce qui peut venir l'éprouver, c'est l'existence d'un tissu libidinal, tremplin et toile d'araignée, où les repères établis par la trame de la civilisation dans laquelle il se meut, lui font signe de son existence pour l'ensemble. »

Pour elle, « le totalitarisme et les camps sont l'effondrement advenu de ce qui constituait les critères mêmes de la civilisation. A cet effondrement a pris part une forte culture, une culture contraignante, qui sur plusieurs générations a substitué aux Idéaux du Moi altruistes (aussi évidemment hypocrites aient-ils été), aux figures surmoïques morales, aux valeurs identifiantes issues des interdits structuraux de l'inceste et du meurtre, l'exaltation des vertus d'un Surmoi « obscène et féroce » selon l'expression lacanienne, « pure culture de l'instinct de mort », selon l'expression freudienne, érigeant en valeurs la haine, la délation, l'impunité du meurtre. »⁸⁵⁷

⁸⁵⁴ Zaltzman (1998, p. 99).

⁸⁵⁵ *Ibid.* p. 100.

⁸⁵⁶ Zaltzman (1999b, p. 15).

⁸⁵⁷ *Ibid.* p. 17.

Quand, dans les camps, on a ôté à l'homme tout ce qu'il possède, tout ce qu'il est, il y a un reste : « Ce reste appartient à ce processus psychique actif individuel – phylogénétique qu'on peut appeler la Kulturarbeit⁸⁵⁸. La donne narcissique individuelle, résistance dans et par son lien à l'ensemble est ce reste. »⁸⁵⁹ Ce « travail de culture » est le média par lequel les œuvres de témoignage des camps ont pu naître : « C'est par la Kulturarbeit qu'elles accomplissent et par celle à laquelle elles contraignent chacun que le reste, l'indestructible de l'appartenance à la réalité humaine continue à exister. [...] ces livres [ceux d'Antelme et de Levi] sont exemplairement une œuvre de la Kulturarbeit : l'œuvre d'un sujet, d'un auteur, saisissant en mots sans trahir les morts qu'il a vécues, dans sa chair et dans la chair des autres, et les portant au niveau d'un morceau de réalité commune donné à la connaissance collective. Et cette connaissance, à son tour, saisit chacun dans son fort intérieur le plus singulier. »⁸⁶⁰

Peut-on dès lors, dans la mesure où ils peuvent saisir un vécu intérieur et le porter à la connaissance collective, penser les dessins des camps comme des œuvres de la Kulturarbeit au sens de Zaltzman ?

Cet auteur ajoute qu'il existe plusieurs fonctions particulières de la Kulturarbeit. En tant qu'œuvre à la fois collective et individuelle, elle « transforme les sources pulsionnelles libidinales, narcissiques et sexuelles de la vie psychique en une filiation identifiante. »⁸⁶¹ et s'inscrit dans un mouvement qui va tenter de satisfaire à la fois les pulsions de vie et les pulsions de mort : « Tandis qu'Eros invente des processus de liaison, des organisations de désir, des voies d'alliance possibles entre les exigences pulsionnelles du Ca et les exigences narcissiques du Moi, Thanatos exige de l'individu et de l'ensemble humain que la Kulturarbeit, œuvre conjointe du singulier et de l'ensemble, invente une alternative à l'attraction du meurtre et à l'attraction de l'auto-destruction mais qui puisse contenter Thanatos. »⁸⁶²

Le travail de la culture vient jeter un pont entre l'individu humain et son espèce et plus spécialement dans les situations extrêmes où la culture (toujours au sens de Kultur qu'elle définit plus haut) devient une « **référence inconsciente** qui, dans ces situations extrêmes, prend la forme consciente ou non que chaque vie représente de façon impersonnelle la vie humaine, la condition humaine, dans son ensemble. Elle témoigne de l'existence d'une référence inconsciente d'inclusion indestructible de l'individu dans le devenir de l'humain. »

⁸⁵⁸ « Travail de culture ».

⁸⁵⁹ Zaltzman (1998, p. 18).

⁸⁶⁰ *Ibid.* p. 24.

⁸⁶¹ *Ibid.* p. 56, et vient de ce fait réaffirmer une filiation dont on a vu combien elle pouvait être attaquée dans les camps.

⁸⁶² *Ibid.* p. 33.

Cette référence, cette appartenance à l'espèce humaine (Antelme) survivrait à « la destruction des tous les repères de la civilisation ». ⁸⁶³ Ce sentiment d'appartenance à l'espèce humaine est irréductible : il s'agit d' « **une identification survivante** », à l'écroulement de ce que la civilisation est supposée préserver, à la mort individuelle et collective. Elle est inscrite dans l'homme, consciemment ou pas : « l'homme ne cesse pas d'être un homme, quoi qu'il lui arrive, et ne cesse pas d'exister par rapport à un ensemble humain jusque dans la réalité bestiale et mécanique. » ⁸⁶⁴ « L'évènement historique des totalitarismes et des univers concentrationnaires dévoile que l'intérêt de l'espèce peut constituer pour l'individu une raison d'être impersonnelle, une source libidinale d'investissement de soi tirant sa force non pas du narcissisme moiïque dépositaire de l'histoire individuelle des liens objectaux, mais d'une participation narcissique directe à l'investissement d'un but commun insécable. L'investissement d'une continuité et d'un devenir de l'espèce, en tant que humaine, constitue un ancrage narcissique qui résiste aux diverses formes de négation de la spécificité humaine. [...] L'inconscient individuel n'existe pas dans l'auto-référence mais d'abord par sa référence à l'ensemble [...] L'individu massivement acculé à mourir investit par-delà sa mort propre un devenir qui le dépasse et auquel, même mort, il ne cesse pas de participer. » ⁸⁶⁵ Comment ne pas faire le lien avec l'activité picturale qui participe certainement du même type d'ancrage narcissique et de la même identification survivante que celle dont parle cet auteur ?

Dans une mouvance de pensée similaire, Cerf de Dudzeele (1999, p. 120-121) pense que « [...] dans l'économie psychique de survie, disparaît l'opposition, affirmée par Freud jusque dans ses derniers écrits ⁸⁶⁶, entre les buts de l'auto-conservation individuelle et les buts de l'auto-conservation de l'espèce. » Pour elle, l'homme du camp accomplit un « **travail de la culture**. » A l'échelle de l'humanité, « ce qui compte est le « combat vital de l'espèce humaine ⁸⁶⁷ », celui d'Eros contre la mort » qui se manifeste par **la tendance « culturelle »**, la culture, qui réunit les individus dans des unités toujours plus grandes.

Dans le camp, ayant dû renoncer à la recherche du bonheur, les hommes obéissent à cette tendance « culturelle » : être dans la survie et non dans la vie oblige à investir le but de l'espèce, à reprendre à son compte le travail de la culture qui est de contrer la mort.

Ce « combat vital de l'espèce humaine » s'accomplit à travers chaque homme, isolément, pour lui-même. Eros est le garant de l'union pulsionnelle du corps et de la psyché ; il permet à celle-ci de maintenir le biologique intégré dans l'économie psychique, de ne pas le laisser

⁸⁶³ Zaltzman (1998, p. 20).

⁸⁶⁴ *Ibid.* p. 21.

⁸⁶⁵ *Ibid.* p. 22 -23.

⁸⁶⁶ Dans Freud (1927).

⁸⁶⁷ En référence à Freud (1930).

livré à lui-même dans une déliaison mortelle, et permet d'écarter le spectre de la désintrinsication pulsionnelle et, à suivre à cette pensée, à éviter un clivage corps/psyché mortifère.

Plus encore, « si chacun peut accomplir ce combat de la culture contre la mort, c'est grâce à son appartenance à l'espèce humaine, et non pas grâce à ses identifications secondaires. Cette inscription au sein de l'espèce s'origine dans un ensemble de représentations communes à tous les hommes, probablement liées à **l'identification primordiale**, et fonctionnant comme références identificatoires pour chacun d'eux. Ces représentations inscrivent dans l'inconscient de l'individu ce qui préexiste à son histoire singulière, les liens symboliques qui organisent les rapports des humains entre eux, au monde, à l'histoire. ». Au fond, il est possible de repenser le travail par la culture, de la culture comme un moyen de lutte contre la mort par un appui narcissique et identitaire à une identification primordiale à l'espèce humaine qui inscrit ou réinscrit l'homme ou la femme des camps dans l'arbre phylogénétique de son espèce au-delà du simple arbre généalogique des quelques ancêtres connus de l'individu et encore moins du plus court parcours ontogénétique de l'individu. Ce recours à ce fond narcissique primordial ou primaire comme on voudra l'appeler, dit-elle, prend source pour l'auteur dans un réseau de représentations inconscientes : « dans un ensemble de représentations communes à tous les hommes, probablement liées à l'identification primordiale, et fonctionnant comme références identificatoires pour chacun d'eux. Ces représentations inscrivent dans l'inconscient de l'individu ce qui préexiste à son histoire singulière, les liens symboliques qui organisent les rapports des humains entre eux, au monde, à l'histoire. »⁸⁶⁸

Cette référence identificatoire peut rester inconsciente ou devenir consciente mais, toujours selon cet auteur, « survivre exige de survivre à la perte des identifications secondaires, celles de l'histoire singulière, et de mettre en activité, de mobiliser, des éléments identificatoires porteurs de cette inscription collective. »⁸⁶⁹ Une fois de plus, comme je l'ai déjà suggéré, il me semble que l'activité picturale se place tout à fait dans cette problématique identificatoire collective et narcissique de survie et justifie ainsi qu'on puisse la penser comme **une lutte contre la désintrinsication pulsionnelle**. Cerf de Dudzeele va plus loin dans la réflexion autour de ce **travail de culture** en affirmant que « C'est la vie, impersonnelle, celle de l'espèce qui s'affirme à travers la lutte singulière de l'homme du camp. Le travail de conservation qu'accomplit le moi est un processus d'appropriation subjective, faisant passer cet impersonnel dans la sphère des intérêts du moi. Ceci implique un agrandissement du moi :

⁸⁶⁸ Cerf de Dudzeele, G. (1999). *Op. cit.* p. 120-121.

⁸⁶⁹ *Ibid.* p. 121-122.

« Là où était du ça, du moi doit advenir. C'est là un travail culturel, à peu près comme l'assèchement du Zuydersee. »⁸⁷⁰. On peut y voir une invitation à penser le dessin comme un travail de subjectivation ou de resubjectivation dans l'acceptation qu'elle propose « d'appropriation subjective » du travail de conservation par le travail de culture, passant du collectif, impersonnel, à l'individuel, personnel.

J'ajoute à ces conceptualisations quelques remarques d'autres auteurs qui me semblent fécondes. Ainsi, Borgel reprend et définit plus simplement la *Kulturarbeit* comme « un appui de l'individuel sur l'impersonnel de la phylogenèse en nous référant aux travaux de Zaltzman⁸⁷¹ à propos de ce concept freudien. Cette fonction de la *Kulturarbeit* comme fondation commune à l'espèce humaine nous semble primordiale dans des conditions totalitaires qui imposent un écrasement, une agglutination de l'individuel et du collectif. »⁸⁷² Il y a pour lui de ce fait une nécessité de faire appel au collectif, par différents moyens pour « continuer à faire partie d'un ensemble autre que celui du camp. Le camp représente l'absolue non-appartenance au monde. Garder un ailleurs créé une nécessaire différence à soi-même, une altérité interne vitale⁸⁷³. L'appel au collectif fonde l'inscription dans la communauté humaine. C'est ce qui fait sortir du magma. »⁸⁷⁴ L'ensemble des artistes, ou des dessinateurs dont peut se réclamer le sujet qui dessine, peut fort bien être le porteur de cet appel au collectif tout en créant cet espace nécessaire, cette « altérité interne vitale » pour reprendre l'expression de Borgel.

Cupa (2007, p. 32) va dans un sens similaire lorsqu'elle reprend elle aussi Freud et affirme, contrairement à lui, l'existence de ce tressage de l'autoconservation de l'individu par l'autoconservation de l'espèce dans le camp : « Dans Malaise dans la culture, Freud affirme que l'évolution individuelle et celle de l'espèce ont un but identique mais avec des priorités différentes. L'individu aspire égoïstement au bonheur quand ce qui compte d'abord pour l'humanité est le « combat vital de l'espèce humaine », le combat d'Eros contre Thanatos qui se révèle dans la culture. Des hommes enfermés dans les camps, contraints à survivre, ont renoncé au bonheur pour œuvrer au but de l'espèce. Ils ont réalisé un travail de culture en se

⁸⁷⁰ Freud (1933b, p. 163)

⁸⁷¹ Zaltzman, N. (1998). *De la guérison psychanalytique*. Paris, France : PUF, coll. Epîtres, 1999.

⁸⁷² Borgel, M. (1999). p. 66. On retrouve d'ailleurs ici les premiers propos qu'émettait Arendt à propos du système totalitaire et « la métaphore de l'oignon » et cette problématique de devoir penser le prisonnier des camps à la fois dans l'individuel et dans le collectif.

⁸⁷³ Le concept du « Témoin interne » de Chiantaretto semble fort approprié, cf. 2.3.2.4.

⁸⁷⁴ Borgel, M. (1999). *Op. cit.* p. 67-68.

battant contre Thanatos et sa cruauté pour survivre, montrant ainsi que l'autoconservation est vectorisée par la conservation de l'espèce. »

La culture peut renforcer le lien à l'autre et aller dans le sens d'Eros contre Thanatos, certains exemples montrent que parfois l'autoconservatif psychique peut passer devant l'autoconservatif physique (toujours si on accepte cette hypothèse d'une scission possible entre un autoconservatisme physique et un autoconservatisme psychique). Crémieux (2000, p. 49-50) nous en rappelle un exemple célèbre : « Le lien à l'autre peut passer par un fort investissement de la culture. Ainsi, Primo Levi allait jusqu'à sacrifier sa ration de pain pour un échange sur Dante. Jean Améry, pour sa part, a décrit son désarroi lancinant de ne pouvoir partager avec personne sa réminiscence d'un vers d'Hölderlin et de constater qu'il avait la même culture que des oppresseurs. »

Waintrater (2005, p. 98) apporte un bémol à cette vision si positive de la culture dans le camp. Elle rappelle que finalement, la culture ou l'appui sur le collectif peut se révéler différent dans ses conséquences d'un individu à l'autre en prenant deux auteurs de témoignage pour exemple : « Chacun de ces auteurs [Jean Améry et Robert Antelme] a tenté de se raccrocher à un idéal collectif, que ce soit la littérature, la philosophie, le témoignage, la lutte politique ou l'amitié. Mais, contrairement à Robert Antelme, aucun de ces idéaux, voire de ces idéologies, n'ont pu fonctionner comme étayage définitif. Pour eux, la culture n'a pas joué son rôle traditionnel de garante d'un lien indestructible. Au contraire, dirons-nous, c'est cette culture qui a parfois porté le coup ultime au sentiment de soi qu'elle était censée garantir ».

Certains auteurs non-psychanalystes apportent un éclairage tout à la fois complémentaire et nuancé sur ce thème de la culture et son rôle dans la résistance contre l'univers mortifère du camp.

Ainsi, Clair (2001, p. 106), très proche de mon propos quand il travaille sur les dessins de Zoran Music à Dachau, affirme que « la mémoire et la culture, qui sont choses à peu près synonymes, jouèrent, on le sait, un rôle majeur dans le destin des déportés. Qui se souvenait pouvait espérer survivre. Qui conservait en soi une trace du monde cultivé pouvait encore espérer résister à la mort. Ce que l'on garde en tête est le seul bien que la barbarie ne puisse

vous ôter. C'est le dernier trait d'identité quand tout vous a été retiré, jusqu'à votre identité même. »⁸⁷⁵

Plus précisément, dans la culture, Ferry (2002, p. 467-468) pose que c'est l'entrée dans l'historicité qui est le seul véritable critère du propre de l'homme. Les animaux n'ont pas d'histoire, englués dans le réel naturel, et c'est la culture, et surtout à l'intérieur d'elle la mise en récit, qui nous donne cet accès dont le camp cherche à déposséder l'homme : « A cet égard, la possibilité du récit est beaucoup plus fondamentale que celle du langage lui-même, avec laquelle on la confond pourtant si souvent et si platement. Car avec le récit, il en va de l'existence même d'un monde commun en tant que propre de l'homme. Et dans ce monde, le langage, l'art, l'éducation, la religion, l'amour et la haine ne doivent pas être identifiés, comme les penchants contemporains au scientisme nous y invitent de façon indigente, avec leurs analogues animaux : éducation n'est pas apprentissage, culture n'est pas mœurs, brutalité n'est pas méchanceté, attachement n'est pas amour, gène égoïste n'est pas sacrifice – où l'on voit, au travers de ces confusions, comment la notion de monde commun, dont la possibilité du récit est le signe même, est à chaque fois manquée. »⁸⁷⁶

C'est pourquoi je consacre le chapitre suivant à cette mise en récit si particulière qu'est le témoignage, qui a pris historiquement une dimension tout à fait particulière suite à la Shoah et aux camps de concentration. Il peut d'ailleurs tout à fait être vu comme un travail de culture, c'est en tout cas l'opinion de Waintrater (2004, p. 68) pour qui, par ailleurs, « c'est un espace intermédiaire entre l'individuel et l'interpersonnel, entre le sujet et le groupe », un espace d'intersubjectivité, de travail de mémoire et de pensée, qui est si fortement attaqué dans les camps.

2.3.2.4. Le témoignage du camp, au carrefour de l'indicible et de la transmission

La thématique, la pensée autour du témoignage est un passage obligé, long et complexe pour cette recherche, ce à plusieurs titres :

Premièrement, les représentations qui nous sont parvenues, et continuent de nous parvenir⁸⁷⁷ des camps, sur lesquelles nous nous appuyons dans une démarche de recherche, quel qu'en soit le champ épistémologique, sont des représentations d'après-coup, dans leur immense majorité communiquées, médiatisées, par le témoignage au sens le plus large.

⁸⁷⁵ Clair, J. (2001). *Op. cit.* p. 106

⁸⁷⁶ Ferry, L. (2002). *Qu'est ce qu'une vie réussie ?* Paris, France : Grasset, Le livre de poche n°30244, p. 168.

⁸⁷⁷ De nouveaux documents, de nouvelles archives sont régulièrement découverts, voir à ce propos la citation de Wiewiorka en introduction de la recherche.

Deuxièmement, dans les expériences extrêmes, du registre de l'indicible, de l'irreprésentable⁸⁷⁸, la question d'une forme possible d'en rendre compte⁸⁷⁹, d'en rapporter quelque chose et le véhiculer au corps social de ceux qui n'ont pas vécu l'expérience se pose avec acuité.

Enfin, il me paraît heuristique de poser l'hypothèse de penser les dessins des camps de concentration justement comme une forme de témoignage, et il est, en toute rigueur, prééminent d'examiner en quoi plus précisément peuvent-ils prétendre, ou pas, être des témoignages comme me l'ont affirmé les dessinateurs que j'ai pu rencontrer, et ainsi quelles sont leurs spécificités qui les incluent ou les excluent, partiellement ou concrètement, ou les individualisent dans cette catégorie.

Je propose, avant d'étudier les apports des auteurs psychanalytiques, comme point de départ de ce chapitre quelques « simples » définitions du témoignage⁸⁸⁰ :

A/ « Fait de témoigner; déclaration qui confirme la véracité de ce que l'on a vu, entendu, perçu, vécu. »

En droit B/ « Déposition faite par une personne, le plus souvent sous la foi du serment, pour éclairer la justice.

Dans le champ religieux C/ « Acte par lequel on atteste publiquement l'authenticité de ses croyances. »

Quelques points me paraissent d'emblée importants à souligner :

Le témoignage est un « fait », un acte délimité, il n'est pas immatériel.

Il est une « déclaration » et donc met en jeu le langage. Peut-on parler d'une déclaration en ce qui concerne par exemple une photo d'un camp et a fortiori d'un dessin ? L'idée d'une déclaration sous-entend de plus à mon sens l'existence d'un ou de plusieurs auditeurs à qui cette déclaration est destinée.

Il vient donner une attribution d'existence de cette réalité, en cela il est finalement un jugement⁸⁸¹. Cette réalité fait l'objet d'une perception, visuelle ou sonore par le témoin qui peut être extérieur à elle en ce sens qu'il peut avoir vécu cette réalité ou en être le simple observateur.

⁸⁷⁸ Cf. 2.2 sur ce point.

⁸⁷⁹ Elie Wiesel lors de son témoignage au procès de Klaus Barbie le 2 juin 1987 « Je sais qu'il nous fait parler, je ne sais comment. Comme il s'agit d'un crime absolu, tout langage ne peut être qu'imparfait. D'où le sentiment d'impuissance du survivant. » Tiré de Wilgowitz (1991, p. 68).

⁸⁸⁰ D'après le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales du C.N.R.S., <http://www.cnrtl.fr/definition/teemoignage>.

⁸⁸¹ Jugement qui rappelle « l'acte de jugement qui doit décider impartialement si une représentation déterminée est vraie ou fausse, c'est-à-dire si elle est ou non en accord avec la réalité [...] » de Freud (1911, p. 137-138).

La définition juridique apporte une précision sur cette déclaration en ce qu'elle est une « déposition », une inscription, une trace laissée dans le cours de la recherche de la vérité de la justice. Avec, encore une fois, ce doute permanent sur sa véracité qui nécessite un « serment » pour s'en assurer...

Deux auteurs anglo-saxons, Laub et Auerhahn (1993, p. 290-291) vont me permettre d'introduire une compréhension psychanalytique de la problématique du témoignage dans le cadre du traumatisme psychique massif (selon leur terminologie).

Pour elles, ce type de traumatisme casse le parexcitant et la capacité du sujet à formuler l'expérience. Il s'inscrit comme un moment de panne des barrières du moi et provoque une fragmentation du self. Des mécanismes de défense archaïques, clivage, déni, amnésie, déréalisation, dépersonnalisation apparaissent et entraînent une non-réceptivité du vécu et, à des degrés variables, un détachement de la réalité. Lors du témoignage, dans l'après-coup, apparaissent ainsi des comportements, des cognitions, des affects détachés, clivés, qui sont des morceaux du vécu traumatique. Cette émergence de percepts réels, parfois souvenirs-écrans ou condensations d'évènements réels permet l'émergence d'un « savoir » partageable.

Le partage de ce savoir pose problème non seulement pour son émetteur, le témoin, mais aussi pour son receveur, ainsi (Laub et Auerhahn, 1993, p. 288) comment ceux qui n'ont pas vécu ou été en contact avec des scènes d'horreur peuvent-ils les connaître ? Pour ces auteurs, les récipiendaires doivent utiliser leurs propres mondes intrapsychiques et leurs structures développementales, leur imaginaire pour internaliser, assimiler ces questions. C'est un travail qui nécessite une distance, une capacité, un degré de fantasmatisation, d'élaboration directement lié à la distance qu'ils peuvent mettre en place par rapport à cette expérience. Plus cette distance est faible (spatialement, temporellement, émotionnellement) plus il est difficile de l'élaborer et inversement.

Tout travail qui intègre le témoignage comme source clinique me semble donc devoir, en plus du contenu de ce témoignage tenir compte à la fois des personnalités et fonctionnements du témoin et de son écoutant.

Grande penseuse de la Shoah, des camps de concentration, et également du témoignage, Waintrater, dans de nombreux articles et ouvrages offre une pensée très vaste et très approfondie sur le sujet dont je vais tenter d'en résumer le moins imparfaitement possible les grandes lignes.

Chez cet auteur (Waintrater, 2003, p. 9), **le témoignage est avant tout fondé sur un paradoxe** en ce sens qu'il est la forme privilégiée pour dire une expérience qualifiée

d'intransmissible : « De quels souvenirs peut se prévaloir un adulte dont le monde a été détruit, les valeurs foulées au pied et l'humanité contestée ? »⁸⁸² Chaque expérience extrême pose en effet la question d'une forme capable d'en rendre compte pour ceux qui ne l'ont pas vécue. Elle note ainsi qu'un clivage s'est vite opéré après le camp entre ceux qui savaient communiquer et les autres. « Le niveau d'expression et les facultés d'auto-analyse antérieures à l'expérience traumatique ont déterminé la prise de parole. »⁸⁸³

Ces aspects paradoxaux sont ainsi nombreux. En effet, (*ibid.*, p 26) une sorte de « double bind », de deux injonctions paradoxales encadrent la position du témoin : ou il est au plus près de l'expérience et il se voit accusé d'être trop impliqué, ou il élabore son témoignage, le rend plus clair et on l'accuse d'un récit trop distancié, trop fabriqué. La suspicion n'est jamais loin. En ce sens, Waintrater (2003, p. 24-25), le témoignage est indissociable de l'intérêt d'un groupe social par rapport à un évènement qu'il raconte, d'une dimension de « vérité juridique » ce qui fait que le témoin est toujours en position de ne pas être cru. Témoigner c'est s'engager devant les autres. Et ces autres, les « témoins des témoins » sont toujours comme un juge. Ainsi de là découle une des questions principales du témoignage, **son intelligibilité** : « le témoin ne peut prétendre à une vision globale de l'évènement dont il témoigne, car de sa place il manque de perspective, surtout de distance, même cinquante ans après. C'est que le témoin a souvent « vu sans comprendre », comme le dit Shoshana Felman »⁸⁸⁴.

Le témoignage sur les camps est un dilemme. Le silence tout comme l'écriture sont impossibles tous les deux : le silence parce qu'il condamne à une seconde mort ceux qui n'ont même pas eu droit à la trace procurée par une sépulture, et la parole parce qu'elle a une dimension impie par rapport à la sainteté d'un tel sujet⁸⁸⁵. Dans cette alternative, le groupe de ceux qui n'ont pas vécu l'expérience et vont entendre le témoignage (les « témoins ») intervient de façon princeps, Waintrater (2003, p. 14). **Le témoignage est une recherche du semblable**, une adresse à l'autre qui représente la communauté humaine, il est dans une référence constante au groupe imaginaire des autres témoins⁸⁸⁶. Waintrater (2003, p. 64-65) dialectise cette présence de l'autre dans le fait de mettre des mots, de faire un travail de séparation entre réalité et représentation en passant par l'autre à qui s'adresse le témoignage :

⁸⁸² Waintrater (2003, p. 111).

⁸⁸³ Waintrater (2003, p. 49-50).

⁸⁸⁴ Felman (1990) citée par Waintrater (2003, p. 29).

⁸⁸⁵ Waintrater (2003, p. 51).

⁸⁸⁶ « Comment eux ont-ils témoigné ? » est une question incontournable pour le témoin qui « doit faire le récit d'une vie [et] se trouve confronté à des choix inévitables : comment raconter en quelques heures cette « démolition de l'homme » qui constitue la vie au camp ? « Comment décrire avec pudeur et dignité des actes qui ont avili et humilié la personne ? », se demande Pollak in Pollak, M. (1991). La dynamique du dire. *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*. Bruxelles, Belgique : n°27, mars 1991, p. 27 ; cité par Waintrater (2003, p. 167).

ce qu'elle illustre en prenant pour exemple Antelme : « Dans la trajectoire qu'il retrace, Antelme illustre la nécessité de la représentation et du passage par l'autre, qui implique une transformation par les mots pour la rendre intelligible à soi-même⁸⁸⁷, mais aussi à l'autre, en tant qu'autre de soit. [...] l'importance du témoin du témoin ; seule sa présence concrète, telle qu'elle est donnée dans le témoignage, permet au témoin de s'engager dans le nécessaire processus de déprise du traumatisme. »

Le statut de l'autre et de la relation témoin/témoignaire (le témoin du témoin) sont particuliers, pour une raison primitivement relativement simple : « Ce qui sépare les survivants des autres, c'est de n'avoir pas vu la même chose. Ce qui constitue le témoin, souvent malgré lui, ce n'est pas le simple fait d'avoir été persécuté : c'est d'avoir été contraint à assister à des choses qu'il n'aurait pas dû voir. »⁸⁸⁸ L'auteur va donc comprendre **le témoignage d'abord comme un processus groupal qui fonctionne comme une formation intermédiaire entre témoin(s) et témoin(s) du(es) témoin(s)** : « Plus le lien social a été attaqué, plus se fait sentir le besoin de recourir à des formations intermédiaires restauratrices. [...] **le témoignaire** se pose lui comme représentant d'un groupe composé de tous ceux qui n'ayant pas partagé cette expérience, se retrouvent étrangers au groupe des témoins. Il devient de ce fait l'étranger de l'exclu, ce qui l'expose à des risques psychiques spécifiques. Le témoignage devient dans ce sens un processus groupal de l'étrangeté et de son risque, tant dans son dispositif concret qu'au niveau symbolique. Il fonctionne comme une formation intermédiaire permettant à chacune des deux parties en présence de retrouver le lien avec une groupalité psychique interne et externe. Témoin et témoignaire sont unis dans la démarche créatrice qui va permettre la constitution d'un espace de reprise des processus de pensée et de représentation où l'autre est impliqué en tant qu'étranger. »⁸⁸⁹ Cette démarche va se mettre en place selon un **pacte testimonial**, c'est-à-dire un « Contrat à durée limitée, qui vient faciliter la mise en place du processus testimonial et permettre la prise de parole. Cet accord est un véritable contrat moral entre deux parties : l'engagement éthique du témoignaire à « faire tout ce qui est son pouvoir » pour protéger et accompagner le témoin fait pendant à l'engagement éthique de celui-ci à dire la vérité, dans une perspective quasi judiciaire. Il est indispensable pour permettre la prise de parole du témoin, et requiert un climat de confiance et de sécurité affective. »⁸⁹⁰, il s'agit (Waintrater, 2003, p. 187) d'un pacte idéologique : l'idée d'une mission à remplir. Une idéologie de la mémoire à instruire est nécessaire pour que la prise de parole, la rencontre ait lieu et lui donne un sens. Témoin et témoignaires sont délégués par le

⁸⁸⁷ Conceptualisation proche de la figure du « témoin interne » de Chiantaretto, cf. *infra*.

⁸⁸⁸ Waintrater (2003, p. 15).

⁸⁸⁹ Waintrater (1999, p. 201).

⁸⁹⁰ Waintrater (2003, p. 185).

groupe : le témoin par le groupe des disparus, témoignaire par la société qui l'envoie recueillir une « parole qu'elle n'a pas su écouter en son temps »⁸⁹¹. La délégation est à entendre ici comme envoyer quelqu'un en mission. Le délégué fait une prestation pour une autre, le délégataire qui l'accepte sur ordre d'une troisième. Elle implique toujours un tiers, présent ou imaginaire. Dans le processus testimonial, c'est la société qui est tiers mandataire. C'est elle que représente le témoignaire, c'est à elle que s'adresse le témoin en délivrant son récit. Témoin et témoignaires, issus ou non du même groupe ethnique sont pris dans un réseau de loyauté groupale : loyauté de réparation, de fidélité à un héritage, loyauté aux morts de la famille ou du groupe. Ces délégations sont souvent implicites et inconscientes.⁸⁹² « Le témoignage est une adresse à l'autre, représentant de la communauté humaine dont le témoin a été exclu par l'évènement dont il témoigne. Avec lui, c'est un groupe entier (autres victimes, compagnons) qui est banni et c'est au nom de ce groupe qu'il parle. »⁸⁹³

Découlant de ces prémisses, le témoignaire va supporter une position très particulière, il aura (Waintrater, 2003, p. 189) à s'orienter entre les besoins contradictoires du témoin et l'impossibilité partielle dans laquelle il sera d'y répondre. **Le témoignage est une mission pour le témoin, crainte et désirée**⁸⁹⁴. **De fait, existe une grande ambivalence du témoin envers le témoignaire**⁸⁹⁵. Au niveau conscient, (Waintrater, 2003, p. 189-190), le témoin légitime cette ambivalence par la grande difficulté de l'entreprise, la souffrance qu'elle apporte et l'insatisfaction inévitable qui en découle. **Le témoignage est une quête d'un reste d'humanité jusque dans ses représentants les moins humains**. « Dans son besoin d'humaniser l'autre, la victime peut même se raccrocher à des figures intrinsèquement négatives comme celle du bourreau. »⁸⁹⁶ **La demande du témoin est une demande de fiabilité, de confiance**. Le témoignaire est ainsi souvent sommé de donner des lettres de créance⁸⁹⁷. Le témoin doit montrer qu'il s'est documenté. Le témoignaire doit ainsi avoir quelques connaissances, tout comme il doit pouvoir les oublier pour permettre au témoin d'expliquer sa vision des évènements. Trop de connaissances encombrant l'écoute et empêchent le récit du témoin. Le témoin souvent vérifie les connaissances du témoignaire,

⁸⁹¹ Waintrater (2003, p. 187).

⁸⁹² *Ibid.* p. 188.

⁸⁹³ Waintrater (2004, p. 67).

⁸⁹⁴ Ce qui sera tout à fait présent dès le début des entretiens que j'aurai avec les sujets.

⁸⁹⁵ Waintrater (2004, p. 77) : Le témoin a une grande méfiance par rapport à autrui et en même temps une soif objectale infinie, il recherche et craint le rapprochement testimonial d'où cette ambivalence dans la prise de parole.

⁸⁹⁶ Waintrater (2003, p. 191-192).

⁸⁹⁷ Ainsi aurai-je systématiquement à justifier l'origine et la portée de ma recherche ou encore me faire connaître par la recommandation d'un proche ou d'une association connaissant le sujet.

parfois c'est un vrai examen que passe le témoin⁸⁹⁸. **Le devoir du témoignaire doit être d'accepter d'être utilisé par le témoin pour ses besoins, parfois blessants narcissiquement. Sa fonction peut être comparée à une fonction maternelle.** « Le témoignaire va prêter son psychisme au témoin pour lui permettre d'externaliser des contenus toxiques par leur portée traumatique. C'est en cela que sa fonction peut se comparer à la fonction maternelle : une prothèse provisoire. »⁸⁹⁹ C'est une fonction d'objet facilitateur : à la fois protecteur et parexcitant, et en même temps dépositaire, contenant, exutoire, comme si c'était une fonction poubelle ou dépotoir, sur un versant évacuateur. L'auteur va ainsi différencier **3 fonctions du témoin** : une « **fonction pare-excitatrice** », qui consiste en ne pas retraumatiser le témoin par un excès de stimulations ingérables, l'incitation à tout dire peut effracter les limites du sujet, une « **fonction-dépôt** » qui se situe du côté du plein, de la mise en latence de contenus déposés par le témoin qui restent disponibles pour une éventuelle réappropriation dans l'après-coup, une « **fonction-poubelle** » qui est une transformation par évacuation, détoxification et assimilation des contenus traumatiques du récit.

Ces statuts particuliers du témoin et du témoignaire vont déterminer des **particularités de l'écoute testimoniale. Par rapport à l'écoute thérapeutique** (Waintrater, 2003, p. 195-201), le témoignage se situe dans le partage d'expériences et fonctionne dans le registre de l'identification : transmission d'expériences, tentative de partage d'une même connaissance de l'objet. L'imagination y joue un grand rôle, elle fournit des représentations à ce qui les repousse toutes. Le témoignaire doit rester au plus près de ce qu'il éprouve d'où des sentiments très forts à l'écoute. L'idéal du bon témoignaire, compatissant, secourable, imprégné de fantasmes réparateurs fait qu'il s'efforce de réprimer les manifestations d'ennui, de dégoût, de honte, ou plus avant, le sadisme ou la fascination de l'horreur. A noter : l'auteur préfère garder les termes de « transfert » et « contre-transfert » à la cure psychanalytique et parler dans ce cas précis de **résonance**. Il y a là une forme de « **subjectivisation** »⁹⁰⁰ par l'Autre dans le témoignage. Témoin et témoignaire recherchent la précision. Si l'idéal historien peut être celui du témoin, ce n'est pas le cas du témoignaire. Pour le témoignaire-psychanalyste, la vérité historique s'entend comme Freud, comme vérité psychique. C'est bien sûr sur cette dernière, même si elle est en contradiction avec la réalité historique, qu'il faudra s'attarder et ainsi **se décentrer de la réalité historique**. Le témoignage est toujours à la limite de la connaissance et du sens, la Shoah est avant tout une expérience de non-sens, c'est de cette absence de sens que le témoin va témoigner. Pour autant, même s'il cherche ce

⁸⁹⁸ Walter Spitzer n'aura de cesse de me demander si j'ai lu son livre ou encore de tester mes connaissances sur l'art en général.

⁸⁹⁹ Waintrater (2003, p. 192-193).

⁹⁰⁰ Waintrater (2003, p. 198).

sens, il répugne à donner des explications qui justifieraient quelque part la persécution. L'interprétation est souvent ressentie par le témoin comme une position de savoir intolérable, une quasi-justification de ce qu'il a enduré⁹⁰¹ d'où **le nécessaire renoncement à l'interprétation** (Waintrater, 2003, p. 200). L'idéal du « tout dire » chez le témoin engendre aussi un idéal du « tout entendre » chez le témoignaire. On trouve alors chez ce dernier une tendance à dépasser ses limites dans une habitude douteuse à l'horreur. Le témoignaire soit **savoir ne pas entendre** pour mieux écouter et mieux faire résonner la lamentation intime du témoin.

Le pacte testimonial rencontre des limites (Waintrater, 2003, p. 207-212). Il n'existe pas de règle précise pour la rencontre testimoniale qui nécessite une prise de contact téléphonique ou épistolaire, première étape du processus testimonial, comme dans une prise en charge psychothérapeutique avec les attentes mutuelles et les fantasmes subséquents notamment chez le témoin le désir de bien faire avec la peur du souvenir et le sentiment que c'est une occasion unique d'accomplir sa mission. Le premier temps téléphonique installe le rôle de chacun dans le témoignage. Le jour du témoignage, c'est le témoignaire qui doit veiller à la bonne marche des opérations, depuis le soutien affectif jusqu'au verre d'eau, aux pauses. La démarche a souvent lieu au domicile du témoin. A la fin du récit, le témoignaire reste avec le témoin dans un moment de partage indispensable pour faire la transition entre le récit testimonial et le retour à la vie quotidienne. **Les déceptions inévitables du témoignaire et du témoin sont nombreuses.** « Souvent grande est l'envie du témoignaire de réparer son témoin en lui offrant l'empathie dont il a manqué pendant et, souvent, après les persécutions. Ces fantasmes de sauvetage ne peuvent qu'être voués à l'échec. Aucun témoignaire ne peut effacer le traumatisme subi, il est forcément déçu dans cette attente. »⁹⁰² Le témoignaire doit être capable d'accepter en contrepoint la déception du témoin (Waintrater, 2003, p. 211) : Il ne sera jamais « la bonne personne », l'échec partiel est inévitable quand il rentre en contact avec « le contenu privé d'une expérience qu'il n'a pas partagée. ». Le témoignage est une occasion douloureuse d'éprouver la carence du dire qu'il y a dans tout récit testimonial.

Il y a un travail psychique du témoignaire que Waintrater (2003, p. 228-232) va séparer en plusieurs phases. Première étape : le temps de la sidération. C'est un sentiment d'accablement dans une accumulation compulsive d'informations, gavé de faits, tout comme Widlöcher qui parle de la séduction du réel quand « le discours informatif prend possession de l'appareil psychique [de l'analyste] » pour le fixer sur un objet désigné, tel un papillon

⁹⁰¹ Là encore le cas de Walter Spitzer est tout à fait parlant. Cf. 9.4.2 notamment.

⁹⁰² Waintrater (2003, p. 210).

épinglé sur sa planche.»⁹⁰³ Les faits du traumatisme empêchent le témoins de laisser monter en lui des « images », empêchent son travail associatif. « Cette destruction de l'espace imaginaire caractérise l'emprise traumatique. »⁹⁰⁴ Le témoins accumule en général à ces moments-là la documentation, « au manque à dire se substitue un trop-plein de réalité, des faits bruts. [...] Ce besoin forcené de visible privilégie l'évènement et le souvenir, sans pouvoir prendre en compte la représentation et les images mentales, interdites, ou empêchées. » Seconde étape : la mise en suspens. « Arrive le moment où, saturé de témoignages, le témoins se sent incapable d'en assimiler davantage : tout ce qui a trait au génocide provoque chez lui un mouvement de recul, une sorte d'allergie au sujet. Ce moment est plus difficilement repérable, ou risque d'être pris à tort pour un manque ou une faiblesse du témoins, devenu incapable d'affronter sa mission. »⁹⁰⁵ « Dans une certaine mesure, le destinataire du récit, auditeur ou lecteur potentiel, éprouvera lui aussi ces mêmes sentiments de fascination et de saturation : il se reconnaîtra sûrement dans cette oscillation entre une recherche compulsive de tout ce qui a trait aux violences extrêmes et un rejet total qui le rend soudain incapable d'en entendre davantage. Après s'être ouvert aux multiples récits de la persécution, il ressent lui aussi le besoin de se reconstituer une enveloppe psychique, dans un réflexe protecteur de fermeture. Nul ne peut s'exposer totalement au traumatisme qui vient de l'autre, sous peine de s'abîmer dans un deuil infini. »⁹⁰⁶ Troisième étape : le détachement nécessaire du témoins et son travail psychique dans un espace intermédiaire de transformation. Waintrater (2003, p. 231-232) affirme que pour que le travail psychique s'accomplisse, un espace intermédiaire de transformation doit être formé, il faut que le témoins puisse se fermer à ce qui vient de l'autre à certains moments. Moment souvent en aval, dans l'après-coup du témoignage. Besoin de se retirer en soi-même pour laisser monter en soi ses propres représentations et ainsi récupérer sa liberté d'association, retrouver ses images. En faisant ça, il prolonge le processus de co-création du récit, « après un temps de relative indifférenciation, chacune des parties en présence récupère sa propre subjectivité afin de ne pas demeurer sous l'emprise du traumatisme. [...] De même que le témoin est lui-même devenu témoin, de même on peut dire que le témoins, au terme de sa mission, se constitue lui aussi en témoin. Mais pour que la transmission échappe à la délégation mortifère, les interlocuteurs doivent renoncer à l'illusion testimoniale, sorte d'état fusionnel dominé par la

⁹⁰³ Widlöcher, D. (1986). *Métapsychologie du sens*. Paris, France : P.U.F., coll. Psychiatrie ouverte, p. 27, cité par Waintrater (2003, p. 228).

⁹⁰⁴ Waintrater (2003, p. 229), ce trait est d'ailleurs éminemment présent dans les dessins des déportés où l'imagination est quasi-complètement absente.

⁹⁰⁵ *Ibid.* p. 229-230.

⁹⁰⁶ *Ibid.* p. 230-231.

recherche de la complétude : il faut désormais que les deux scènes psychiques – celle du témoin et celle du témoignaire –, après avoir été confondues, soient à nouveau distinctes.

Concernant un autre aspect du témoignage, cet auteur va proposer plusieurs réflexions sur **la mémoire dans le témoignage**. Waintrater (1999, p. 205) note ainsi que « les témoins oscillent souvent entre deux positions opposées, **l'oubli ou l'hypermnésie**, exprimés par des phrases comme « je ne me souviens plus de rien » ou « je m'en souviens comme si c'était hier », révélatrices du conflit inhérent à l'acte de souvenance. » et va relier **la problématique entre souvenir, traumatisme et affect**. Waintrater (2003, p. 217) explique que le traumatisme arrête net toute activité psychique, en particulier les processus associatifs qui rendent la mémoire vivante. « [...] il n'y a eu ni refoulement ni même réel clivage de l'évènement traumatique, qui continue son travail de sape à l'intérieur du psychisme, sans lieu où être déposé et contenu et cela en dépit des clivages du moi. [...] Il s'agit alors d'une impossibilité de constituer l'évènement en souvenir, donc de l'intégrer au flux mémoriel du passé. »⁹⁰⁷ Le souvenir traumatique opère par flashes qui assaillent l'esprit du survivant mais sans mise en perspective possible, sans temporalité : « Les images traumatiques ramènent avec elles le poids affectif des épreuves, et le psychisme ne doit sa survie qu'au gel affectif qui s'instaure alors. » Se met alors en place un refoulement inhabituel, beaucoup plus rigide, sorte de garde qui empêche l'implosion psychique. Elle va approfondir le **statut ambigu de la mémoire dans le témoignage**, déjà souligné plus haut : « Le survivant doit mener une lutte mémorielle sur plusieurs fronts : contre l'oubli et contre la mémoire. [...] Il doit lutter pour recouvrer les souvenirs positifs, mis hors d'atteinte par une idéalisation massive, mais aussi les souvenirs pénibles, tapis sous bonne garde au fond de la mémoire profonde. Pour la victime de traumatisme massif, la mémoire a un statut ambigu : à la fois consolation et souffrance, elle est celle qui contient les souvenirs de l'époque prétraumatique et celle qui renferme les scènes du traumatisme extrême. Les témoins oscillent alors entre deux positions opposées, l'oubli ou l'hypermnésie [...] »⁹⁰⁸ Il peut y avoir également paradoxalement un **surinvestissement du passé dans le témoignage** (Waintrater, 2003, p. 101), ce pour plusieurs raisons : fidélité aux disparus, la mémoire du survivant est une mémoire occupée où les morts comptent plus que les vivants⁹⁰⁹. C'est aussi une défense contre la perte et le deuil. : oublier c'est perdre définitivement les objets chers, les parents disparus, les lieux, l'enfance, le monde d'avant. On a voulu tuer leurs souvenirs. Peut apparaître alors un processus particulier, « pour recouvrer le souvenir et les émotions qui l'accompagnent, le survivant va

⁹⁰⁷ Waintrater (1999, p. 206).

⁹⁰⁸ Waintrater (2003, p. 100).

⁹⁰⁹ La mémoire représente, comme on le verra au paragraphe suivant, un danger. Pour Sandler (1987) c'est, par exemple, essentiellement le souvenir de la régression ayant accompagné le traumatisme qui constitue un facteur de retraumatisation chez l'adulte et de ce fait un péril de la remémoration dans le témoignage.

devoir procéder à **une opération de réaffectation** et réunir ensemble des motions psychiques qui ont été radicalement séparées. En finir avec les stratégies défensives qui l'ont protégé pendant les persécutions implique pour le survivant de se faire à nouveau violence ; rendre à l'affect son rôle d'informateur pour le moi, c'est avant tout, pour le témoin, être à nouveau capable d'être affecté, et prendre le risque de s'entendre proférer des choses inavouables, inaudibles et indicibles à la fois. » **Les moments traumatiques dans le témoignage sont fétichisés** (Waintrater, 2003, p. 103), ces fragments de temps, notamment les moments de séparation brutale sont élevés à la dignité de relique, sacrés.

Ces spécificités du témoignage en font une entreprise risquée avec **des dangers réels, tant en ce qui concerne le témoignage écrit qu'oral, ou même en images**⁹¹⁰. Ainsi, (Waintrater, 2003, p. 57-58) les écrits rédigés pendant les persécutions étaient à la fois un devoir, une entreprise périlleuse et un besoin : un devoir parce qu'ils étaient ressentis comme une mission historique, une inscription de quelque chose de l'histoire dans l'Histoire ; une entreprise périlleuse parce que les moyens sont rares d'écrire et le risque mortel ; un besoin « quasi-biologique »⁹¹¹ à en croire les manuscrits des sonderkommandos⁹¹² en yiddish retrouvés dans la terre des crématoires d'Auschwitz, écrits au seuil de la mort. Dans la Shoah, l'écriture a pour objectif de ne pas sombrer dans la folie et de faire connaître le sort des Juifs, elle acquiert une valeur de refuge identitaire et de révolte contre l'oubli. **Le témoignage présentait également un péril certain au retour** : (Waintrater, 2003, p. 106) les rescapés voués à la mort ont été confrontés à une double impossibilité : oublier et se souvenir, se souvenir c'est transformer des images insupportables en contenus psychiques intégrables et, que ce soit au retour ou longtemps après : « A leur retour, saisis du besoin urgent de communiquer, ils [les anciens déportés] doivent affronter la surdité d'un monde que rien n'a préparé à les entendre. »⁹¹³ **La crainte de la fragmentation**⁹¹⁴ (Waintrater, 2003, p. 111) fait qu'au moment de la remémoration, le témoin éprouve une crainte de fragmentation analogue à celle qui l'a saisi au moment du traumatisme, qu'il n'a pas pu éprouver et donc constituer en souvenir. La remémoration naît de la menace qui pèse sur le moi d'une chute sans limite, hors de l'éprouvé d'une douleur reconnue. **Cette crainte de la remémoration** dans le témoignage est parfois ouvertement exprimée et est **pour partie comme la crainte de l'effondrement**

⁹¹⁰ Désignant notamment les photographies, les dessins et les films, Waintrater (1999, p. 202) : « [...] Le témoignage est un acte subversif, qui ne va pas sans une certaine violence. Tous ceux qui s'y sont essayés – que ce soit comme témoin, comme témoins, ou comme récipiendaire passif d'une parole écrite ou filmée auront senti les effets de cette violence, sans toujours pouvoir la nommer. »

⁹¹¹ Waintrater (2003, p. 59).

⁹¹² Unités de travail dans les camps d'extermination, composées de prisonniers, Juifs dans leur très grande majorité, forcés à participer au processus de la Solution Finale

⁹¹³ Waintrater (1999, p. 203).

⁹¹⁴ Déjà citée dans la théorie férenczienne du traumatisme, cf. 2.2.

chez Winnicott⁹¹⁵ : « Pour lui, c'est l'édifice entier du moi qui est ici menacé, par suite d'un effondrement qui a déjà eu lieu, mais n'a pu être éprouvé par le sujet. Celui-ci a été vécu sans possibilité de psychisation, donc de mise en latence : on peut considérer qu'il n'y a eu ni refoulement ni même clivage de l'évènement traumatique, lequel continue son travail de sape à l'intérieur du psychisme, sans lieu où être déposé et contenu. »⁹¹⁶ Ainsi, par exemple, certains épisodes entravent fortement la continuité psychique, et la remémoration du passé peut réunifier des parties clivées et provoquer, à cause de la douleur insupportable, un effondrement psychique total. L'acte testimonial n'est jamais anodin (Waintrater, 2003, p. 202-207), le sujet craint ses retrouvailles avec lui-même autant que leur échec. Le témoin souvent se blinde contre l'irruption d'éléments incontrôlés du récit. Investi de sa mission, il devient le mémorial vivant des autres. Le témoignaire est celui qui va tenter de délivrer le récit, parfois de l'extorquer dans un quasi-accouchement. C'est là **une violence inévitable du témoignage**, violences multiples mais nécessaires que l'auteur propose d'individualiser avec : une **violence du dire**. La tentative d'effacement de la trace même des témoins agit sur la parole testimoniale dans un effet délétère qui s'apparente au déni. C'est un effort de témoigner, qui s'apparente souvent à une transgression, c'est aussi se confronter à la dérélition⁹¹⁷ ; une **violence de la réunification**. L'indicible du témoignage ne tient pas seulement à l'horreur des persécutions subies, mais aussi à celles dont le témoin a été le témoin impuissant. La prise de parole renvoie le témoin au changement de valeurs morales qu'il a été obligé d'opérer pendant l'internement⁹¹⁸, la morale d'urgence, l'absence de choix etc⁹¹⁹. Elle le ramène ainsi directement à la honte qui s'y rattache. D'où le risque que le témoin redécouvre ce qu'il aura tenté de refouler dans un coin de sa mémoire. Par lui-même, des endroits où personne, pas même lui n'a pénétré : « La violence de la réunification réside dans cette opération de liaison et dans le danger qu'encourt le témoin de se condamner, en se montrant incapable d'avoir pour lui-même [un] regard plein de chagrin et de pitié »⁹²⁰ ; une **violence de la dépossession** (Waintrater, 2003, p. 206-207), après le témoignage, le témoin se sent souvent vidé voire dépossédé de sa parole pour plusieurs motifs : l'effort du récit testimonial, l'idée que le témoignage, une fois donné, n'appartient plus tout à fait au témoin, l'impression d'être analysé, que le témoignage sera débité en tranche, d'être spolié de sa parole par les « experts » comme un écho du temps où tous étaient réduits à un état de

⁹¹⁵ Winnicott, D. W. (1975). La crainte de l'effondrement. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 11, 35-44.

⁹¹⁶ Waintrater (2003, p. 111-112) et Waintrater (1999, p. 206).

⁹¹⁷ Définition tirée du centre national de recherche textuelle et lexicale <http://www.cnrtl.fr/definition/dérélition> : « Solitude morale, en particulier par rapport à Dieu ».

⁹¹⁸ Citons par exemple la « zone grise » de Primo Levi, Levi (1986, chap. II).

⁹¹⁹ Cf. 2.3.2.2.

⁹²⁰ Waintrater (2003, p. 205).

choses⁹²¹, le temps du témoignage est le temps du traumatisme mais aussi celui du monde d'avant avec le risque de le perdre comme il l'a été une première fois.

Si ces multiples dangers, ces souffrances psychiques bordent le témoignage et son déroulement, il a toutefois bien évidemment des aspects positifs et « témoigne », si j'ose dire, de **fonctions particulières pour le témoin, comme pour le témoignaire**. Le témoignage écrit peut ainsi être **thérapeutique par la catharsis** (Waintrater, 2003, p. 42) : beaucoup sont un genre d'écriture « où la catharsis était le moteur principal de ce qui était avant tout une décharge de douleur. » Pour certains le recours à l'écrit est le substitut d'une parole qu'ils ne peuvent prendre face à un monde sourd, non préparé à les entendre. Certains « témoignage-décharges » pour ceux qui ont écrit dès le retour des camps, sont des récits très proches du traumatisme. **Le témoignage a** (Waintrater, 2003, p.114) **une fonction de repère, de limite** entre l'imagination et la réalité du récit : l'expérience du déporté est si incroyable que lui-même doute de sa réalité. « Le récit de vie est ce qui permet à un sujet de souligner ce qu'il a en commun, mais aussi ce qui le distingue des autres, de façon à être identifié comme un narrateur particulier, avec une histoire particulière. »⁹²² Les images du témoignage, leur extériorisation, permettent **une mise en représentation de la réalité psychique du témoin** et contribue à son élaboration. (Waintrater, 2003, p. 218-220) « **Ouvrir ses images** » Expression de Fédida, par le biais de **la création dans le témoignage d'une représentation partagée pour des évènements** qui par nature ne sont pas représentables. Le témoin est obligé à l'extériorisation, à donner à voir et à sentir à celui qui n'était pas là. Nous pouvons ici, à ce titre, je pense, considérer certains dessins, comme relevant du témoignage. L'auteur souligne, comme Tisseron (1992), que **les images remplissent ici une fonction essentielle de lien entre des affects indicibles et des représentations mentales**. Les souvenirs traumatiques s'inscrivant sous forme d'images sensorielles de toutes sortes, elles fonctionnent lors de la mise en récit, comme des supports au travail de symbolisation, en une co-création de métaphores pour créer avec le témoignaire une communauté d'images partageables. Le processus testimonial est une tentative de restauration des processus intermédiaires et de reprise des processus de pensées absorbés par le traumatisme, il vient réhabiliter la mort (Waintrater, 2003, p. 232), comme le préconise Freud. Il vient aider à « faire à la mort, dans la réalité et dans nos pensées, la place qui lui revient »⁹²³, réhabiliter la mort dont le meurtre de masse a modifié la signification. Le **thème central de l'expérience** que transmet le survivant est pourtant ailleurs, il est dans **l'absence d'empathie** qui a « irréversiblement marqué les représentations internes de son lien aux autres. C'est l'idée même du rapport à un autre en

⁹²¹ Très présent chez Walter Spitzer.

⁹²² Waintrater (2003, p. 115).

⁹²³ Freud (1915a, p. 40).

résonance avec soi qui a été détruite »⁹²⁴, d'où le sentiment d'être seul au monde, privé du recours à l'autre, au semblable. **Ce sentiment de solitude radicale découle de la destruction irrémédiable du pacte social** qui garantissait leur existence que rien ne pourra venir restaurer. **Le témoignage renseigne d'abord et avant tout sur les représentations de l'évènement**, il est une voie tierce entre l'Histoire et le récit privé. Waintrater (2004, p. 66-67) affirme que « [...] la masse documentaire constituée par le témoignage est vue comme un complément d'archive qui nous renseigne davantage sur les représentations de l'évènement que sur l'évènement lui-même. »⁹²⁵ A ce titre, « Le témoignage, qui prescrit à la fois une recherche de vérité et la fidélité aux évènements, dans leur double dimension de réalité et d'expérience, peut constituer une voie tierce, à mi-chemin entre la froideur distante de l'histoire documentaire et la proximité brûlante du récit privé ». Tout comme Zaltzman, Waintrater (2004, p. 68) pense **le témoignage comme un travail de culture** (seul capable de panser un peu la blessure irréversible pour le survivant d'avoir eu le sentiment d'avoir été abandonné du reste du monde), **c'est un espace intermédiaire entre l'individuel et l'interpersonnel**, entre le sujet et le groupe. C'est espace est celui de l'intersubjectivité, catégorie de la réalité psychique ruinée par les camps. Le groupe a une fonction dans le travail de mémoire et de pensée dont il est le gestionnaire et le dépositaire. C'est cette dernière fonction qui est particulièrement attaquée dans les systèmes totalitaires.

Ce travail de culture, cet espace intermédiaire, posent rapidement la question du langage, de l'indicible, dans le témoignage, de la représentation. Waintrater (1999, p. 54) reprend ainsi Langfus⁹²⁶ pour qui il faut, dans l'écriture testimoniale, où la réalité est pire que la fiction, pire que le fantasme, réduire la narration, la minimiser pour qu'elle puisse être audible⁹²⁷ sinon le trop-plein risque de déborder le lecteur qui, pris dans la sidération traumatique, cesse d'entendre. L'accumulation de faits bruts, à trop vouloir reproduire la réalité, entraîne un échec de la restitution de l'expérience. La question devient alors : comment faire coïncider, si c'est possible, réalité et langage. Le problème, pour moi, se retrouve dans le dessin, qui présente aussi ce travail de représentation où se pose cette question dans le visible cette fois, non dans le jeu du langage, dans des signifiants qui sont autres. Il y a dans beaucoup de témoignages un **refus de l'indicible**, d'après Waintrater (2005, p. 96-97) un certain nombre d'écrivains (elle cite Améry et Antelme) se sont refusés à considérer comme indicible

⁹²⁴ Waintrater (2003, p. 190).

⁹²⁵ D'où le titre de la partie 1 : « Représentations historiques des camps de concentration dans l'après-coup »...

⁹²⁶ Langfus, A. (1960). *Le sel et le soufre*. Paris, France : Gallimard. et Langfus, A. (1981). *Les bagages du sable*. Paris, France : Gallimard, coll. Folio.

⁹²⁷ Le phénomène me semble présent dans certains dessins à la fois dans le fait que le thème est souvent unique, centré sur affect par exemple comme chez Boris Taslitzky ou dans le fait que certains dessins condensent la perception de la réalité comme dans un résumé non plus écrit mais pictural.

l'expérience qu'ils ont eue des camps et se sont trouvés confrontés au **langage comme médium indispensable de transmission de cette même expérience**⁹²⁸. « La même croyance dans la raison et la force de la pensée est là l'origine de leur prise de parole. » N'oublions pas en effet que « **raconter sa vie est un besoin fondamental de l'être humain**⁹²⁹ : c'est le récit que l'on fait de sa vie qui lui donne forme et cohérence. Mais raconter sa vie, c'est avant tout la raconter à soi-même, cet autre de soi que le récit tente de cerner, pour le constituer comme être historique, dans sa double dimension de permanence et de changement. »⁹³⁰ Pour cela (Waintrater, 2003, p. 116), une mise en intrigue est nécessaire, le récit doit être cohérent et surgit alors la question cruciale : comment rendre cohérent ce qui ne peut avoir de cohérence ? Un univers dénué de sens ? Quelle compréhension de lui-même le survivant peut-il avoir ? L'expérience pourra-t-elle jamais être vraiment une expérience de vie ? Face au danger de mort psychique, la seule option reste encore pour le sujet l'évacuation coûteuse (déli, clivage) des épisodes intolérables. Cette nécessité de la cohérence fait que par exemple, **l'organisation du récit oral oblige le témoin à finir par un credo personnel** : « Le témoignage oral n'a pas ce recours naturel [une conclusion dans les écrits] : souvent, il s'appuie sur la chronologie pour tenter de donner fin à une histoire qui, par nature, n'en comporte pas. La nécessité psychique de clore le récit, même provisoirement, pousse le témoin à offrir au témoin une occasion de conclure par un credo personnel. »⁹³¹ **Pour dire l'indicible**, Waintrater (2003, p. 220), le témoin a recours à des métaphores, des images. « L'indicible invoque tout à la fois l'idée d'un incommunicable et d'un inavouable. Placé sous le signe de la déliaison, il est ce qui ne peut se dire, ni à autrui, ni à soi-même. ». Comme il en a déjà été question dans les chapitres précédents⁹³² c'est bien souvent **la honte** qui se révèle comme le plus indicible : elle opère en silence, se traduit plus souvent par un **non-dit**. **La culpabilité se laisse dire** : culpabilité du survivant, celle d'avoir survécu et de n'avoir pu protéger les siens⁹³³. Elle est une façon de se relier à l'autre par la demande de pardon qu'on lui adresse. Mais, plus que tous les autres éprouvés, la honte isole l'individu et compromet gravement le travail de psychisation⁹³⁴. **La honte empêche la parole et isole le sujet**, le sépare de ses semblables (Waintrater, 2003, p. 117). Le témoin, pour pouvoir dire « j'ai honte », doit d'abord se relier à lui-même « et effectuer le douloureux travail de réunification

⁹²⁸ Je repose la question au risque de la redite : qu'en est-il du dessin ? Est-ce un langage ? Un médium possible de transmission de l'expérience ?

⁹²⁹ Waintrater (2003, p. 117) : Tant pour la psychanalyse que les sciences du langage, le récit est ce qui donne un sens au passé et constitue le sujet dans sa double dimension de continuité et d'historicité.

⁹³⁰ *Ibid.* p. 113, on notera qu'elle est en plein accord avec Chiantaretto qui lui pense ce récit à soi-même comme un « témoin interne », cf. *infra*.

⁹³¹ Waintrater (2003, chap. VI).

⁹³² Cf. notamment 2.3.1.6.

⁹³³ Waintrater (2003, p. 222).

⁹³⁴ Cf. Tisseron, S. (1992). *Op. cit.*

entre des parties de lui qu'il ne reconnaît plus comme siennes. » « On se demande ce qui fait qu'un témoin peut « récupérer sa honte » alors qu'un autre, lui, demeure prisonnier de l'inavouable. »⁹³⁵ Cet affect va teinter le récit du témoignage dans ce registre de l'indicible Waintrater (2003, p. 221-223). **La honte massive**, présente dans les états de menace aiguë, torture, sélection ou tueries organisées, « désarticule le sujet, détruit son sentiment d'identité et le ramène à un état d'indifférenciation première où corps et psyché ne sont plus vécus comme séparés. Il s'agit là, nous l'avons vu, de mécanismes de survie où la victime se replie sur elle-même dans un mouvement narcissique salvateur. »⁹³⁶ **Une honte est encore pire** : lorsque le témoin évoque le reniement de son système de valeur pour survivre et quand il peut quitter ce régime de survie il se trouve confronté à une image de lui amoindrie, pervertie, humiliante. Elle peut survenir dans le camp, Levi le décrit, ce sont les moments dangereux où dans le camp même, le détenu sortait de son engourdissement affectif et prenait conscience de son état. Après le camp, ces moments périlleux menacent de retour. C'est cette honte que le témoin évoque avec réticence, c'est la « zone grise » de Levi⁹³⁷. Face à cet indicible, à **l'irreprésentable**, le témoignaire va prêter son psychisme et son appareil à penser pour permettre au témoin « une mise en images, représentations de scènes irréprésentables »⁹³⁸. L'activité psychique, le travail de la pensée du témoin, va être de trouver des représentations à des vécus intolérables qui dépassent les catégories habituelles de pensée, travail qu'il renouvelle à chaque nouveau témoignage. **Le témoin doit élaborer l'absence de sens de son vécu, le récit intervient comme organisateur de celui-ci**, Waintrater (1999, p. 197) l'explique : « Dans ces récits, le témoignage occupe une place particulière : plus que tout autre texte autobiographique, il devient pour le survivant un effort d'organisation causaliste, où le récit intervient comme principe organisateur de l'expérience. [...] Le psychisme humain ne peut tolérer longtemps la privation totale de sens. Après avoir traversé la Shoah, les témoins tentent sans relâche de suppléer à la carence du figurable, en élaborant des versions personnelles ou collectives de leur expérience. »

Forte d'une immense expérience de la clinique du témoignage, Waintrater (2003, p. 136-138) va proposer une catégorisation des témoignages selon plusieurs différents critères. Cette classification n'augure pas d'un bon ou mauvais témoignage, elle traduit pour elle une donnée clinique. Elle va ainsi spécifier **les récits militants**, faits par des individus qui se plaçaient dans une position d'observateur participant, ils sont souvent ceux des détenus qui avaient une position privilégiée dans les camps. **Les récits privés** : personnels, ils sont plus une

⁹³⁵ Waintrater (2003, p. 223).

⁹³⁶ *Ibid.* p. 221).

⁹³⁷ Levy (1986).

⁹³⁸ Waintrater (2004, p. 79).

biographie du témoin centrée sur la persécution. **Les récits avec une importante position de mobilité** : ce sont les témoignages élaboratifs. **Les récits empêchés**, quant à eux, témoignent d'une position fixe par rapport à l'affect, soit dans une distance et un évitement majeurs, soit à l'inverse dans un très intense souvenir du traumatisme. Enfin, pour elle (Waintrater, 2003, p. 179), les **récits écrits** parlent beaucoup du difficile retour à la normale, à la différence des **récits oraux**. Les témoins sont fatigués à ce moment-là. Le mandat du témoin des camps se termine quand se termine le récit des persécutions. Le retour est un autre temps psychique. Cette distribution se complexifie par l'existence de deux types de transmission opposées dans la co-création avec le témoins. D'un côté, **une transmission vivante**. Elle ne va pas de pair avec une narration captivante pour autant (le côté « vivant » du témoignage n'en augure pas) mais plutôt de la présence ici d'un travail psychique conjoint, c'est le fruit d'une vraie rencontre où le témoin se sert du témoins pour « retrouver, transformer et, finalement, transmettre cette part de son histoire personnelle qui lui est demeurée longtemps étrangère »⁹³⁹. Le témoins dans ces récits se sent mis à une place de partenaire, co-créateur d'un récit, d'une pensée et d'une figuration. Il se voit autoriser l'accès aux contenus de pensée du témoin, parfois en même temps que lui, il peut intervenir, poser des questions, associer librement à partir des images proposées par le témoin. Le témoin prend le risque de modifier son histoire, d'en découvrir de nouveaux aspects, en retisser des fils dans un véritable travail de transformation et d'appropriation. De l'autre côté, **une transmission morte** dans laquelle le témoins se sent consigné à une place fixe, spectateur impuissant et passif, parfois voyeur de la souffrance du témoin. L'interaction n'y est que formelle, les récits sont ou très construits ou au contraire complètement déconstruits, envahis par des contenus traumatiques bruts. Les contenus de pensée du témoin demeurent inaccessibles aux deux acteurs du témoignage. Soit le témoin s'est blindé totalement, soit il est toujours en proie à l'emprise traumatique. Ces récits, souvent désaffectés montrent parfois une narration riche en rebondissements.

Un aspect central de la théorisation de Waintrater réside, comme nous l'avons entraperçu, dans **l'existence d'un travail psychique du témoignage**. Waintrater rappelle que « La psychanalyse parle de travail psychique pour désigner l'obligation constante dans laquelle se trouve le psychisme humain de traiter et maîtriser « les excitations qui lui parviennent, et dont l'accumulation risque d'être pathogène ». »⁹⁴⁰ **Le travail psychique est un travail de transformation**. « L'emprise traumatique se reconnaît à la sidération qu'elle instaure lorsque penser devient la cause d'une angoisse intolérable. Le souvenir des situations terrifiantes que

⁹³⁹ Waintrater (2003, p. 214).

⁹⁴⁰ *Ibid.* p. 215-216.

l'on a vécues ramène avec lui le chaos et la folie qui les imprègnent ; en attendant d'être traitées par la pensée, ces scènes agissent à la façon d'un toxique qui infiltre le psychisme. »⁹⁴¹ Le travail de pensée est une condition nécessaire pour transformer (travail psychique) les événements survenus en expériences. Korff-Sausse, citée par Waintrater (2003, p. 216), là encore le remarque très justement : « le traumatisme a ceci de paradoxal qu'il interrompt l'activité psychique tout en forçant l'esprit à la reprendre pour remettre de la pensée là où elle a fait défaut. Dans sa majeure partie, cette activité consiste à trouver des représentations à des vécus intolérables qui dépassent les catégories habituelles de pensée : trouver des mots et des images aptes à rendre compte ce qui hante son esprit, c'est le travail qu'accomplit le témoin à chaque nouvelle narration. »⁹⁴² C'est pourquoi je parle d'un travail de représentation dans mes hypothèses concernant l'activité picturale.⁹⁴³ **Ce travail est un processus par lequel le témoin réduit ainsi le décalage entre son expérience et celle des autres mais aussi pour se relier aux aspects de son moi qu'il a dû refouler pour survivre.** « en ce sens, il s'agit d'un dialogue avec l'extérieur, mais aussi, avant tout, d'un dialogue très privé avec lui-même. »⁹⁴⁴ Tout le travail psychique est, toujours selon cet auteur, conditionné par la reprise des processus associatifs et « constitue en quelque sorte l'inverse du traumatisme, caractérisé par l'arrêt momentané ou définitif de ces processus. »⁹⁴⁵

Pour conclure avec la pensée très vaste de cet auteur, il est intéressant de rappeler quelques développements plus disparates à propos du témoignage. Ainsi, Waintrater (2003, p. 126) repère, entre autres, **une fonction du mythe dans le témoignage.** Le psychisme humain ne peut supporter longtemps une totale privation de sens. Les survivants élaborent donc des versions tantôt personnelles, tantôt groupales, pour faire la lumière sur leur vécu, le mythe vient alors combler une privation d'histoire. **Certaines « mythes » typiques sont ainsi repérables. Le mythe familial** de la famille unie en est un exemple courant : on le retrouve dans l'évocation idéalisée de la famille d'avant le génocide d'où sont gommés les différences et les désaccords. Il révèle un besoin de maintenir les liens familiaux, face au traumatisme, contre la dilution d'identité, la valorisation de la famille fait contrepoids au vécu d'impuissance et de déréliction. La croyance dans l'amour parental empêche un désinvestissement qui entraîne la mort psychique. L'idéalisation forcée est pour elle (2003, p. 148) une défense contre des sentiments agressifs qui pourraient s'exprimer au détour d'une évocation. La honte peut entraîner le sentiment d'éprouver des affects interdits comme la

⁹⁴¹ Waintrater (2003, p. 216-217).

⁹⁴² Korff-Sausse, S. (2001). Le trauma : de la sidération à la création. In Marty, F. (dir.), *Figures et traitements du traumatisme*. Paris, France : Dunod, 2001.

⁹⁴³ Cf. mes différentes hypothèses de travail partie 6.

⁹⁴⁴ Waintrater (2003, p. 217), ce en quoi elle rejoint à nouveau la compréhension de Chiantaretto, cf. *infra*.

⁹⁴⁵ *Ibid.* p. 225.

haine envers les parents. **Le mythe de la chance** (Waintrater, 2003, p. 127) : dans un univers privé de sens, les déportés font du moindre évènement un symbole ou un signe, avec parfois un recours à l'irrationnel. Le mythe de la chance notamment dans la chance de survivre fait que le déporté attribue parfois sa survie à un attribut personnel. C'est une tentative de restauration narcissique face à la blessure que représente la confrontation dans l'après-coup d'une image de soi dévalorisée. Cette image de soi, tant attaquée par la honte et les humiliations, entraîne bien souvent (Waintrater, 2003, p. 182-183) le **besoin pour les témoins de donner la meilleur image d'eux.** Enfin, l'auteur note (*ibid.*, p. 191) **l'évocation d'un objet chéri et protecteur chez presque tous les témoins.** La destruction irrémédiable du pacte social qui garantissait l'existence, une certitude fondatrice dans un environnement suffisamment bon provoque un besoin : « le besoin d'humaniser l'autre [...] besoin vital, qui persiste en chacun, au plus profond de la détresse. Mais quand la victime ne peut plus se raccrocher à un reste d'humain dans l'autre, elle bascule dans un monde vide, sans objets, où nul ne peut vivre très longtemps ; c'est pourquoi, chez presque tous les témoins, on trouve l'évocation d'un objet chéri ou protecteur. » Cela peut être une personne réelle ou le souvenir d'une personne chère. Rencontrée pendant ou avant les persécutions, dans le monde d'avant ou dans ce présent infini. Ces objets ont tous la même fonction : protéger de la chute dans la désespérance. Il y a ainsi des « figures tutélaires » (le déporté qui donne un peu d'eau à boire, celui qui vous met sur une liste autre que celle du kommando...), sortes d'anges gardiens, ils permettent chez leurs semblables de garder un peu cette croyance en l'autre secourable, indispensable à la survie.

Autre auteur là aussi incontournable à propos du témoignage, Chiantaretto offre une analyse multifocale du témoignage.

Il note, à propos de la Shoah en particulier mais pouvant à mon avis s'appliquer aux camps de concentration, que « Les témoins survivants du génocide perpétré par les nazis témoignent d'une entreprise de destruction visant à la fois l'anéantissement collectif, la destitution collective du statut de sujet humain et la possibilité même de témoigner de cette destruction. »⁹⁴⁶ et qu'en cela (Chiantaretto, 2004b, p. 120) les camps nazis d'anéantissement inscrivent pour la première fois de l'histoire **la possibilité de tuer l'homme tout en le privant de son statut d'homme**, donc une destruction de la figure humaine au sens de ce face-à-face avec soi-même et avec l'autre sans laquelle il ne saurait y avoir de lien humain.

Il va proposer **une définition du témoignage** comme : « [...] récit en première personne authentifié par celui qui raconte et qui garantit par l'acte même le constituant comme témoin,

⁹⁴⁶ Chiantaretto (2004b, p. 99-100).

l'existence de l'évènement raconté. L'acte testimonial ainsi envisagé engage la responsabilité du témoin mais aussi celle du (ou des) groupe(s) recueillant le témoignage et, plus largement, celle de « l'espèce humaine » pour reprendre le terme de Robert Antelme (1957). »⁹⁴⁷ Il est donc un acte de langage, une parole requérant un psychisme autre représentant à la fois son être et le groupe auquel il appartient (le « témoins » selon la terminologie de Waintrater avec qui on constate la parenté de pensée). Notons que dans cette stricte acception le dessin ne peut être un témoignage.

Chiantaretto (2004b, p. 101 et 2005, p.110-111) précise **l'indicible de la destruction dans les camps** qui « doit être très précisément circonscrit ; ni généralisé, ni banalisé et réduit à l'impossibilité d'être le témoin de sa propre mort et d'en témoigner. La destruction systématique d'un peuple s'accompagne d'une (tentative de) déshumanisation du sujet et de sa mort ; c'est cette expérience-là, faite par ceux qui n'ont pas survécu, qui est indicible. » Cette particularité du témoignage des camps entraîne **la disqualification possible du témoignage du survivant par le fait même que le témoin a survécu en tant que sujet** (Chiantaretto, 2004b, p. 102 et Chiantaretto, 2001, p. 439). De ce fait, la seule manière de témoigner des morts est de témoigner du processus de la destruction à partir de sa propre expérience de survie. Le témoignage des survivants est donc à la fois un témoignage de l'effacement (l'absence irréparable des morts, morts en l'absence de témoins) et de la construction langagière de ce témoignage. C'est aussi un témoignage de la résistance de l'espèce humaine au projet nazi d'une radicale déshumanisation : « L'enjeu premier de l'écriture de soi – au moins lorsque domine la rétrospective autobiographique – apparaît ainsi dans sa forme la plus radicale, puisqu'il s'agit de faire l'expérience, dans l'immédiat avant de la mort, de l'impossibilité d'être le témoin de soi, au sens où cela supposerait d'être le témoin de sa propre mort. »⁹⁴⁸ **En résumé, ce dont témoignent les témoins des camps c'est non seulement de l'anéantissement des témoins eux-mêmes mais aussi l'anéantissement de la possibilité même de témoigner.** (Chiantaretto, 2001, p. 438) **Le but de tout témoignage** selon Chiantaretto (2004b, p. 103-104) va ainsi être de « Montrer au présent l'absence irréparable et s'en faire le témoin tout en prenant à témoin : telle est la visée de tout témoin survivant, qu'il parle ou qu'il écrive. Il s'agit pour lui de témoigner pour appeler et en appeler à des témoins. »

Le témoignage va entretenir des rapports étroits avec la subjectivité. Ainsi, par exemple, l'écriture testimoniale apparaît naturellement paradoxale, elle vise à « donner consistance à ce qui est vu, qui littéralement signifie la mort et son immédiateté, c'est-à-dire

⁹⁴⁷ Chiantaretto (2004b, p. 100).

⁹⁴⁸ Chiantaretto (2004a, p. XX).

lutter contre la destruction de la pensée amenée par l'expérience traumatique, se réapproprier sa subjectivité, tout en s'installant au-delà de l'expérience vécue, en se défaisant et en se séparant de soi, dans la représentation de soi mort. »⁹⁴⁹ Un travail autour de la subjectivation du témoin peut être entrepris : **le témoignage est un travail de subjectivation particulier** (Chiantaretto, 2001, p. 440-441) **qui resubjectivise par la réanimation de la capacité à être affecté**⁹⁵⁰. Chiantaretto (2004b, p. 104-105) écrit alors que le témoignage est l'œuvre subjective d'une reconnaissance des affects et des émotions dans leur mise en mots et d'une confrontation assumée à l'impossibilité de tout nommer en soi de ses affections traumatiques. « Le témoignage n'est énonçable et recevable qu'avec la « marque » [terme emprunté à Walter Benjamin] subjective du témoin : le témoigné n'est transmissible qu'avec cette marque. » **La subjectivité du témoignage est de ce fait une condition sine qua non de sa transmissibilité** : « le témoignage n'est énonçable et recevable qu'avec la « marque » subjective du témoin : le témoigné n'est transmissible qu'avec cette marque. Celle-ci constitue donc l'agent de la transmission, bien que le témoigné soit aussi marqué subjectivement par celui auprès duquel il est attesté par le témoin et que les deux « marques » soient par nature condamnées à ne pas coïncider. »⁹⁵¹ En accord avec Waintrater, Chiantaretto (2004b, p. 113) écrit que « le témoin en appelle à l'autre pour lui faire savoir ce qu'il a vu et le partager. [...] il s'agit aussi de lui faire savoir ce qu'il a appris en étant affecté, corps et psyché confondus, par l'expérience traumatique de la survie. » **La survie passe ainsi par le maintien d'un regard, celui de l'autre et celui de soi vers soi-même ; la possibilité de garder un dialogue interne avec un interlocuteur interne** : « La résistance à la destruction de l'humain – donc indissociablement en soi et dans le regard de l'autre – ne peut advenir que si elle repose pour chacun sur le maintien d'un dialogue intérieur, de la possibilité d'être témoin : l'enjeu est de supporter de voir et de vivre ce qui ne devrait pas être la mise en acte d'un projet de destruction de tout tissage relationnel, qui inclut celle de l'interlocution interne, en tant qu'elle repose sur le maintien d'un espace de mutualité avec quelques autres : l'interlocuteur interne est attaqué en chacun dans sa substance et sa subsistance relationnelle. [...] Cette mobilisation psychique, qui dépend évidemment des différents facteurs de survie entraîne « une disposition à conserver une distance, un écart interne, par rapport au présent catastrophique du monde a-relationnel systématisé par les camps. »⁹⁵²

Cet interlocuteur est une sorte de témoin interne, un regard de l'autre intériorisé, il permet un espace psychique contre l'agglutination mortifère. Ce « témoin interne »

⁹⁴⁹ Chiantaretto (2004a, p. XX).

⁹⁵⁰ Chiantaretto (2004b), p. 108 et Chiantaretto (2001, p. 443-444), il ranime une disposition à être affecté qui passe d'abord par ce travail de subjectivation.

⁹⁵¹ Chiantaretto (2001, p. 441).

⁹⁵² Chiantaretto (2004b, p. 114-115).

« serait à définir comme un interlocuteur interne figurant l'inscription intrapsychique du semblable, un interlocuteur interne reposant originellement sur l'introjection de la fiabilité du rapport de la psyché maternelle au langage et supposant un étayage intersubjectif actuel sur des semblables différents prenant fonction de tiers garants – les témoins du témoin interne. »⁹⁵³ Ainsi, l'écriture par exemple, « en matérialisant l'espace psychique, offre la possibilité d'incarner, soit en l'occurrence de maintenir vivant, ce témoin interne représentant le regard de l'autre dont le sujet humain a besoin pour se sentir exister. »⁹⁵⁴. La notion de témoin interne désigne, plutôt qu'une instance une « figure dialogale interne »⁹⁵⁵.

Le témoignage des camps entretient bien évidemment des rapports particuliers avec le langage. Chiantaretto (2004b, p. 128) affirme ainsi que **le langage rend garant la justesse du témoignage**, des sens et des émotions, des percepts, des affects, en tant qu'il atteste l'appartenance à l'espèce humaine du fait de sa tiercéité structurelle, intrinsèque. **L'indicible réside dans le meurtre du langage** : « Les nazis ont fomenté le meurtre du témoin, c'est-à-dire le meurtre du langage au sens où le langage a porté le témoignage tout en portant témoignage, porte le témoin [...] c'est dire que, pour le survivant, dans l'acte même de son témoignage, le témoin interne témoigne de sa survie en l'absence de témoin garant, en même temps que l'absence de témoin pour le non survivant ».⁹⁵⁶ Ce n'est pas sans conséquence dans le témoignage puisque « Le témoin apparaît ainsi comme celui qui assume, éventuellement jusqu'à l'extrême, l'impossibilité de faire coïncider dit et dire (écrit et écriture), l'écart irrémédiable entre le « je » parlant et le « je » parlé, entre le langage et l'existence. Il apparaît aussi et surtout comme celui qui assume pleinement l'impossibilité de renoncer à rendre sensible et pensable la présence du passé. »⁹⁵⁷

Chiantaretto relève ainsi **un thème latent fréquent dans le témoignage** (2001, p. 439-440) : tout témoin survivant, qu'il parle ou qu'il écrive (quid de celui qui dessine ?) centre son témoignage « sur **le processus de la destruction et non sur la destruction** » elle-même par définition. C'est une limite inhérente au témoignage du survivant qui cherche avant tout à « montrer au présent l'absence irréparable [de ceux qui n'ont pas survécu] et s'en faire le témoin [est-ce que les sujets dessinateurs ont eu pendant le camp cette intuition d'un témoignage trace des morts à faire dans le futur ?] tout en prenant à témoin.

Tout comme Waintrater et Zaltzman, cet auteur montre que pour penser le témoignage, il faut penser le lien de chacun avec l'ensemble humain : « Après la Shoah, définitivement, penser le témoignage suppose de penser ce qui fonde le lien indissoluble entre

⁹⁵³ Chiantaretto (2004a, p. XIII).

⁹⁵⁴ Chiantaretto (2001, p. 445).

⁹⁵⁵ Chiantaretto (2004b, p. 129).

⁹⁵⁶ *Ibid.* p. 132.

⁹⁵⁷ *Ibid.* p. 135.

la place de chacun et l'ensemble humain : l'appartenance humaine. »⁹⁵⁸ Les catastrophes humaines mettent en cause l'appartenance humaine des victimes, individuellement et collectivement. Chiantaretto (2001, p. 440) rejoint par là Waintrater en affirmant que **tout témoignage est un appel à témoin**, témoigner c'est « appeler et en appeler à des témoins ».

Autre aspect intéressant de sa théorie, l'auteur soulève l'idée que **le témoignage écrit augmente la crédibilité et la reproductibilité du témoignage**. On peut penser la même chose du dessin avec la limite marquée par le fait suivant : comment faire parler un matériel qui ne parle pas ? Il explique : « La reproductibilité du témoignage écrit démultiplie son pouvoir de conviction : si l'écriture renonce à la force de conviction du corps du témoin [de sa présence], elle accroît le pouvoir d'attestation du témoignage, précisément en consacrant la séparation du témoin et du témoignage, tout en renforçant la certification autoréférentielle du témoigné, l'écrit engageant sans retour la responsabilité personnelle du témoin, à l'instar du témoignage judiciaire. Dans cette perspective, l'écriture apparaît davantage susceptible de rendre présent tant le témoigné que le témoin. »⁹⁵⁹

A ce propos, **ce type de témoignage**, Chiantaretto (2001, p. 441 et, 2004b, p.108) **ne peut se déployer que dans une continuité minimale, l'écriture du témoignage offrant le plus cette possibilité en tant qu'objet intermédiaire**. Une continuité minimale « entre passé et présent, entre l'espace social et relationnel de l'évènement témoigné et l'espace social et relationnel de l'inscription du témoignage. [...] Le témoin a (se donne) la charge d'incarner et/ou de rendre possible la continuité d'un partage d'expériences au moins potentiel. Ladite continuité est susceptible de trouver une consistance maximale avec l'écriture, qui lui donne un lieu d'inscription sous la forme d'un objet partageable, susceptible d'être reproduit, répété à l'identique, objet constituant également un objet intermédiaire mêlant le passé et le présent, la trace du témoigné et son actualisation dans l'appel par le témoin à la communauté recevant le témoignage. »⁹⁶⁰

En conclusion, chez Chiantaretto, « **Le témoin apparaît comme celui qui assume l'impossibilité de faire coïncider dit et dire (écrit et écriture)**, qui assume l'écart irrémédiable entre le je parlant et le je parlé, entre le langage et l'existence. Il apparaît surtout comme celui qui assume l'impossibilité de renoncer à rendre sensible et pensable la présence du passé. Et c'est aussi en cela que l'acte testimonial du survivant vient questionner la

⁹⁵⁸ Chiantaretto (2004a, p. XX), lien indissoluble que nous avons rencontré chez Zaltzman et la « résistance de l'humain », cf. 2.3.2.3.

⁹⁵⁹ Chiantaretto (2001, p. 442).

⁹⁶⁰ Je me pose ici la question de ce partage dans les dessins publiés par rapport aux dessins non-publiés.

fonction intrapsychique du témoignage dans la construction de tout sujet comme membre de « l'espèce humaine ».⁹⁶¹

Je vais maintenant évoquer, dans un « survol » un peu moins structuré, diverses vues d'auteurs qui m'ont semblé pertinentes à relever.

Pour Wilgowicz, l'expérience du traumatisme ne peut être partagée comme expérience vécue, parlant plus précisément de la Shoah mais pouvant s'appliquer aussi, *a minima*, aux camps de concentration, elle explique : « L'irreprésentable du mode d'extermination et de la mort des déportés, l'irreprésentable des affects éprouvés, ne peuvent être partagés dans une expérience vécue. La réalité de la violence fait indéfiniment appel à une élaboration d'images inatteignables même par le cauchemar. Le traumatisme ne peut s'apaiser, s'exorciser, dans un témoignage qui aide à franchir l'excès de la souffrance vécue, sans le tissage dans un registre de vie, des paroles non dites des « Martyrs du silence ». »⁹⁶²

Selon elle, (Wilgowicz, 1991, p. 208) **La recherche des mots pour dire l'indicible, le non-dit, l'irreprésentable, fait œuvre de processus vampirique à rebours. Elle est une tentative d'instaurer une symbolisation**, de remettre en circulation les fantasmes originaires, de donner sens à l'ensevelissement des souvenirs, délimiter un temps et un lieu⁹⁶³ qui permettent de garder les morts en mémoire, de conserver leur mémoire, pour pouvoir la transmettre.

Laval-Hygonencq apporte une compréhension supplémentaire sur le témoignage, dans le fil de sa théorie que je retrace dans un chapitre précédent⁹⁶⁴. Elle relève en effet que **le surinvestissement de la conscience et de l'attention se voient aussi dans les écrits du camp**, notamment de Levi et de Antelme, **par leur acharnement à faire exister la réalité du camp** : « « Ce surinvestissement de la conscience et de l'attention semble difficile à lâcher. R. Antelme et P. Levi témoignent de son maintien par la précision de leur écriture et par leur acharnement à faire exister la réalité du camp dans les mots, avec simplicité et clarté⁹⁶⁵. Ils ont affronté, à leur retour, l'épreuve de l'écriture de cette expérience-là : comment saisir avec des mots l'impossibilité à se représenter et à faire exister une surréalité⁹⁶⁶ qui demande toujours plus de surinvestissement pour ne pas être oubliée. »⁹⁶⁷

⁹⁶¹ Chiantaretto (2001, p. 447).

⁹⁶² Wilgowicz (1991, p. 207).

⁹⁶³ En accord avec Waintrater, cf. *supra*.

⁹⁶⁴ Cf. 2.3.2.2.

⁹⁶⁵ On retrouve ce même « acharnement » dans bien des dessins des camps.

⁹⁶⁶ « Surréalité » dont parle Nancy, cf. 2.3.2.6.

⁹⁶⁷ Laval-Hygonencq (1999, p. 35).

Chez Gampel (1995, p. 171) « **L'horreur** s'introduit et s'inscrit dans le psychisme comme une marque qui ne peut s'articuler en un récit apte à rendre compte de la nature de cette irruption. **Ces scènes, monstrueuses et douloureuses, endommagent nos systèmes de perception et de représentation.** Nous vivons dans un monde de parole, de langage et de récit et en même temps, nous vivons dans un monde fait d'images, d'action, de violence, où la parole est brisée. » Ces systèmes (Gampel, 1995, p. 175) sont « surchargés ou détruits par des stimuli trop puissants ». L'aspect économique vient alors au premier plan et rappelle la position de Freud sur le traumatisme de 1920 et sa conception du parexcitant.

Tout comme Waintrater et Chiantaretto⁹⁶⁸, cet auteur souligne que « témoigner c'est faire appel à l'autre, l'affecter, le pousser à s'engager », il s'agit d'expliquer, de raconter pour tenter de « dominer ce monde dont ils furent les victimes. Elle souligne de même l'existence de dangers du témoignage⁹⁶⁹ : « La parole est impossible mais l'oubli intolérable. Les survivants ne réussissant pas à transformer ces expériences traumatiques en mots, ressentent une obligation morale à rompre le silence, car celui-ci s'assimile à l'oubli, à l'effacement de la Shoah. [...] La parole agit comme une parole qui peut détruire ou qui peut donner une forme. Mais parler n'est pas une activité aussi innocente qu'il y paraît parfois, elle débouche sur l'accès à l'horreur, à un espace discursif qui implique des **dangers, celui du terrorisme de la théorie [...] celui de rester enfermé dans le récit de la scène sadique, dans la fascination voyeuriste** suscitée par ces évocations du récit de la victime, du martyr du héros. Entre l'horreur à l'état brut et l'acte de penser, il y a un sentier très étroit qui d'un côté mène à l'abîme, mais de l'autre permet de s'en dégager et de réfléchir. Il est important de créer des espaces de transition entre l'horreur et la réflexion. Celle-ci tente de symboliser le patrimoine mortifère qui est notre héritage, pour rendre, de cette manière, le crime « transmissible » et inscrire une histoire, en réduisant la distance qui sépare deux mondes d'expériences incommensurables. »⁹⁷⁰

Zarka met en évidence **la double contrainte** dans laquelle se trouve le témoin et les **paradoxes du témoignage** : « [...] comment révéler le non-sens d'un univers irréal et chaotique sans lui donner du sens ? » de cette réflexion naît pour elle un contrat tacite entre témoin et interviewer qu'elle explique : « ce dernier ne cherchera pas à donner du sens à

⁹⁶⁸ Cf. *Supra*.

⁹⁶⁹ Spécifiquement dans la Shoah mais je pense là encore que ses propos peuvent en grande partie s'appliquer au phénomène concentrationnaire dans son ensemble.

⁹⁷⁰ Gampel (1995, p. 172-173).

l'incompréhensible et encore moins à juger, il ne cherche qu'à entendre. »⁹⁷¹. **Le témoin se voit piégé dans un paradoxe.** Il est (Zarka, 1995, p. 120) celui qui assiste à la scène, qui la voit mais aussi la victime est celui qui la subit, le témoignage se situe sur les deux plans. On retrouve là quelque chose de l'ordre d'un espace intermédiaire winnicottien où le paradoxe vient soutenir le développement du travail représentatif.

Un aspect supplémentaire du processus testimonial est mis en valeur par Silvestre, celui de l'éventuel plaisir dans le témoignage chez les déportés. Il existe, et est lié pour elle au plaisir de la répétition. Elle le compare au plaisir des enfants à se raconter ou à se faire raconter le même récit, le récit correspond là à un équivalent psychique du bercement, assurant à l'adulte traumatisé le contenant qui lui a fait défaut au moment du traumatisme.

Le travail de la représentation dans le témoignage transmet un contenu mais aussi le fait que ce contenu a été travaillé, issu d'un travail de représentance. C'est un aspect autoconservateur du psychisme pour Benslama : « La représentation à laquelle nous donne accès le témoin n'est pas donc la représentation d'une chose, d'un moment ou d'une exposition unique et d'un seul tenant, elle est composée de plusieurs temps, strates de mémoire et niveaux d'élaboration supplémentés sans cesse par leurs effets. Assurément c'est d'un travail de la représentation qu'il s'agit. Il ne cherche pas seulement à transmettre un contenu, à communiquer un message sur la cruauté humaine, mais il dit comment il a été œuvre de représentance, au sens où la psychanalyse y voit une exigence essentielle pour maintenir le psychisme en vie, en corrélation avec le corps des pulsions et des émotions. Le témoignage n'est pas une représentation de la cruauté, il témoigne de la représentance à l'épreuve d'une cruauté dont la destructivité va au-delà du meurtre [...] »⁹⁷²

Le travail du témoignage est une appropriation par le sujet de son vécu et le palliatif à une carence du figurable : travail douloureux qui sert aussi « à faire en sorte que ce qui est arrivé puisse être pensé comme étant bien arrivé à lui et non un autre. »⁹⁷³

Trevisan (2004, p. 2) suit Benslama sur ce dernier point de vue en exposant que: « Tout se passe comme si, avant même de pouvoir en faire part à autrui, le témoin devait d'abord s'assurer en lui donnant consistance par l'écriture, non seulement de la réalité de ce qui a eu lieu – la guerre étant fréquemment qualifiée de « délire » -, mais de sa propre présence à l'évènement : « j'ai vécu ça, moi » ». Elle rapporte (*id.*) l'importance pour les témoins, de

⁹⁷¹ Zarka (1995, p. 120), notons au passage la proximité avec la particularité de l'écoute testimoniale chez Waintrater, cf. *supra*.

⁹⁷² Benslama, F. (2001). *Op. cit.*, p. 453.

⁹⁷³ *Ibid.* p. 455-456.

noter au plus vite leurs impressions pour en garder la trace, la mémoire tendant à éroder très rapidement les aspects les plus douloureux de l'expérience.

Trevisan (2004, p. 13-14) rappelle, sous une autre forme, **le danger de l'écriture testimoniale**. Cette action consiste en se remémorer, se revoir, éprouver la bienfaitante séparation d'avec l'individu exposé que l'on fut mais aussi éprouver, rééprouver l'impossibilité qui a saisi l'individu, à ce moment invivable et crucial, de coïncider avec lui-même. L'écriture permet au témoin de retrouver son intégrité, de pacifier l'étranger qu'il sent porter en lui, réduire la distance de soi à soi vers un état personnalisé⁹⁷⁴.

Il y a toutefois, pour cet auteur également, un danger, le témoin est pris, tout comme pour Zarka, dans une double contrainte : à la fois lutter contre la destruction de la pensée et éviter de penser parce que penser est une menace pour la survie⁹⁷⁵.

L'écriture testimoniale va toutefois représenter un abri où déposer les archives du moi, de fixer les pensées, des impressions, de conserver des traces de soi qui peuvent disparaître dans l'amnésie, l'oubli ou la déréalisation du passé. « Il semble que c'est d'abord lui-même que le témoin doit convaincre qu'aussi monstrueux et inconcevable cet évènement ait été, il fut possible, humain, sien. »⁹⁷⁶ L'écriture favorise cette appropriation de l'expérience, elle permet au sujet de reconnaître qu'il est devenu autre que ce qu'il était tout en maintenant le sens de son identité. A ce propos, elle aura une remarque intéressante qui propose un élément de compréhension de l'efflorescence des portraits dans les dessins des camps en écrivant que l'auto-observation peut permettre de retrouver des affects normaux, de l'humanité commune. Le témoignage permettant une ressaisie de soi par lui-même, peut être lu comme l'expression d'un souci de soi⁹⁷⁷.

Le récit va dans le sens inverse du trauma pour Bertrand (1997, p. 45). Ce par la mise en forme qu'il impose qui premièrement « permet la mise à distance de la réalité perceptive, et par là rend possible une représentation », deuxièmement « réinstaura les relations défailtantes au niveau de la temporalité » et enfin parce qu'il se fait dans univers, supposé commun, de pensée partagée. Elle rejoint très précisément à la fois Waintrater et Chiantaretto sur ce dernier point en ce sens que pour elle, la mise en forme du récit est « adressée à un interlocuteur à la fois imaginaire et réel : réel en ce qu'il est autre, source d'altérité, et peut donc renvoyer au sujet quelque chose qui soit le représentant de l'altérité, l'inattendu ; l'imaginaire, en ce que cet autre se prête à être le lieu, l'écran sur lequel se projette et se

⁹⁷⁴ Le témoin interne de Chiantaretto est là un double interne « étranger » qu'il faut rapprocher de soi-même.

⁹⁷⁵ Ce qui est particulièrement pertinent en ce qui concerne les témoignages PENDANT le camp avec notamment les risques liés au désinvestissement de la réalité du camp suite à la régression. Cf. 2.3.2.2.

⁹⁷⁶ Trevisan (2004, p. 23-24), une fois de plus en accord avec Benslama.

⁹⁷⁷ *Ibid.* p. 16, 20.

reconstruit la réalité psychique du sujet. »⁹⁷⁸ Elle conclut sur la nécessité d'éviter particulièrement dans le traumatisme et sa mise en récit le leurre de la toute-puissance de penser qu'on peut être soi-même son thérapeute. « En général, ce qui est mis en avant dans l'expérience traumatique, c'est la dangerosité de l'autre, la possibilité d'être détruit. Mais l'autre est aussi celui qui assure au sujet la vérité de sa propre perception [...] La résolution d'un trauma ne saurait donc faire l'économie de la confrontation à la réalité de l'autre, comme garant de la réalité de sa propre survivance. »⁹⁷⁹

Pour conclure ces lignes, je pense que plusieurs questions se posent autour de la dialectique dessin/témoignage. Que se passe-t-il quand le sujet s'adresse à un autre témoin ou à un témoin interne quand le vécu traumatique va être travaillé sur une feuille de papier ou son ersatz ? Peut-on toujours considérer cela comme un processus testimonial et quelles en sont les particularités par rapport aux autres formes de témoignages plus « habituelles » : oral, écrit, film... ?

2.3.2.5. Le dessin et l'art dans l'univers concentrationnaire

Pour aller plus avant dans le sujet de cette recherche, je propose un tour d'horizon focalisé sur l'activité picturale concentrationnaire. Très peu d'auteurs psychanalytiques ont eu l'occasion de s'y intéresser spécifiquement, c'est pourquoi cette partie fait appel à des sources issues de champs épistémologiques divers. Comme je le précise en introduction et le rappelle avec Wilgowicz plus loin quant aux limites de cette entreprise, un travail sur le traumatisme extrême et les camps de concentration rend ces incursions nécessaires avec toutefois le risque de tomber dans « l'idéal historien »⁹⁸⁰ que je tâcherai d'éviter dans ces quelques pages. Dans ce but, je vais m'attarder sur plusieurs auteurs historiens, auteurs chercheurs en art, philosophes, qui se sont intéressés à la création picturale dans les camps de concentration et d'extermination nazis dont je vais relever les remarques qui m'ont semblé pertinentes, dans un premier temps, pour enrichir dans un second temps ce chapitre avec quelques réflexions psychanalytiques.

Une question très récurrente chez les quelques auteurs que je présente ici consiste à se demander si les dessins faits dans les camps sont des œuvres d'art et/ou s'ils peuvent être considérés comme des témoignages, ce qui est loin d'être sans intérêt pour ma réflexion.

⁹⁷⁸ Bertrand, M. (1997). *Op. cit.* p. 45.

⁹⁷⁹ *Ibid.* p. 46.

⁹⁸⁰ Mis en évidence par Waintrater, cf. 2.3.2.4.

Ainsi, Alemany-Dessaint⁹⁸¹ (1995, p. 194-195), se posant cette question, pense que **pour ces créations la finalité première n'était pas, ou pas seulement la qualité esthétique** et que si elles « n'ont pas toutes un intérêt pour l'Histoire de l'Art mais elles en ont toutes un pour l'Histoire de l'Homme et pour celle des camps », souligne (*ibid.*, p. 196) l'intérêt qu'il y a à **distinguer les œuvres d'artistes professionnels de celles d'artistes amateurs**. Les uns avaient une conscience esthétique, des références culturelles, leur permettant des associations conceptuelles plastiques, les autres étaient libres de références et de critères de jugement artistique (*ibid.*, p. 197). Les artistes professionnels, devant l'horreur, ont pu la regarder aussi comme un objet de beauté à transcrire spontanément : « Tout comme le besoin vital de dessiner éprouvé par B. Taslitzky et d'autres, Zoran Music évoque l'état fébrile qui était le sien face à « l'élégance tragique » des corps entassés dont il détaille avec précision les parties qui attirent son œil de dessinateur [...] »⁹⁸² L'amateur, en revanche, (*id.* p. 195-196) « qui pour la première fois de sa vie a éprouvé un besoin de créativité dans sa situation d'interné, agissait de façon neutre, naïve, pure de toute éducation préalable et sans filiation artistique ; manquant de métier, il n'a pas manqué d'inspiration et son mérite n'est pas moindre. ». Elle ne dira pas beaucoup plus sur les artistes professionnels non reconnus par la critique avant leur internement tels Henri Gayot ou Léon Delabre⁹⁸³.

Elle relève aussi un fait intéressant concernant la possibilité d'un tel travail dans un camp⁹⁸⁴ : « Des déportés à qui je faisais part du sujet de mes recherches ont été choqués. **Il était impossible à un détenu de dessiner, vu ses conditions de vie** : pas le temps (travail, appel), pas les moyens matériels (manque de matière première et d'« outils »)⁹⁸⁵, pas la force (trop de fatigue à récupérer dès qu'on avait le moindre moment de repos, et surtout pas l'idée, car cela était trop dangereux : alors que la préoccupation quotidienne, celle de chaque instant, était la survie physique, comment risquer sa vie pour un dessin, toute forme de désobéissance, spécialement celle d'une expression de la pensée et de l'âme, étant punissable de mort ? »⁹⁸⁶ Tout comme en psychanalyse⁹⁸⁷, les dessins font très peu l'objet d'études de la part des historiens, elle-même ne relève que quatre livres d'histoire qui abordent le sujet⁹⁸⁸. **La possibilité de dessiner dans les camps pouvait faire des individus créateurs des**

⁹⁸¹ Conservateur en chef du Musée des Beaux-Arts de Reims et Commissaire de l'exposition « Créer pour survivre ».

⁹⁸² Alemany-Dessaint (1995, p. 196).

⁹⁸³ Cas de mon sujet Jeannette L'Herminier, cf. 10.

⁹⁸⁴ Tout à fait typique de la situation extrême où le réel s'impose dans toute sa puissance.

⁹⁸⁵ Tapié (1995, p. 219) : « Dans le temps de la déportation, tout commence avec le dessin, avec des moyens qui sont des bouts de papier volés aux S.S., de minuscules bouts de crayons, des consignations fugitives, des croquis complétés après le retour, des brins de paille, des charbons, du papier de journal, de l'eau avec du savon calcaire, de la moisissure ou de la rouille diluée dans l'eau. »

⁹⁸⁶ Alemany-Dessaint (1995, p. 193).

⁹⁸⁷ A ma connaissance et à l'heure actuelle.

⁹⁸⁸ Alemany-Dessaint (1995, p. 192).

individus certes privilégiés, dans des réseaux de solidarité, mais également « louches » : « Des témoins « créateurs », à qui je faisais part de ces remarques, n'ont pas nié le fait qu'ils étaient des « privilégiés » sans que cela suppose, comme me l'a spontanément précisé Walter Spitzer [un des mes sujets], qu'ils aient été des « salauds ». »⁹⁸⁹ L'auteur précise que **ces réseaux de solidarité étaient essentiels** pour réaliser, conserver, protéger une œuvre, de plus, les conditions de vie différentes suivant les camps⁹⁹⁰ conditionnaient pour une bonne part la création des dessins, de même suivant le temps, l'époque de l'internement⁹⁹¹. Notons que **la question du statut de ces représentations en psychanalyse se pose également**, de manière différente, finalement assez complémentaire à ma réflexion, **pour certains historiens**. Ainsi, Alemany-Dessaint (1995, p. 197-198) pose le problème de la manière suivante : « Pourquoi la représentation graphique serait-elle un meilleur vecteur de communication que la parole et que l'écrit de ce qui, unanimement, est considéré comme indicible, innommable ? Pour certains, l'image photographique est plus vraie et rend mieux l'horreur de la situation ; en conséquence, une exposition d'œuvres plastiques réalisées dans les camps n'illustre pas à elle seule l'expérience concentrationnaire, chaque représentation d'une situation vécue et transcrite avec des impressions particulières à chacun des créateurs étant forcément sélective et subjective. [...] Christian Pineau analyse **le rapport photographie-dessin** : « déjà au lendemain de la libération, ils avaient lu les articles dans les journaux, regardé des photographies, assisté même à la présentation de films sur les camps de concentration. **Mais l'Art apporte autre chose que le Document. Il est un témoignage non seulement des évènements qu'il dépeint, mais de la pensée et des souffrances de ceux qui les ont vécus.** Le premier photographe venu à Buchenwald le 12 avril 1945 avait peut-être beaucoup de talent. Mais pouvait-il inscrire sur les plaques la misère morale, l'inquiétude, le désespoir qui avaient précédé les jours de joie ? Favier et Mania, eux, ont souffert. Et leur œuvre est née du sein même de leur propre souffrance. Ils ont vécu notre vie, ils ont vu, comme nous, mourir par milliers nos camarades [...] Et ils ont dessiné avec des crayons qui tremblaient de leur propre fatigue. Je les vois tous deux au block 34, leur feuille de papier posée sur la table maculée et reproduisant le visage maigre et émerveillé d'un camarade, heureux d'avoir un souvenir des heures tragiques. Hélas ! Combien de ces visages dessinés sont leur seul reste que des femmes ou des enfants retrouveront des corps disparus ! » » A propos des **portraits des camps**,

⁹⁸⁹ Alemany-Dessaint (1995, p. 193).

⁹⁹⁰ *Ibid.* p. 194 : « A Terezin, camp-ghetto modèle, un centre culturel existait où acteurs, musiciens, peintres s'exprimaient « librement », tandis qu'à Buchenwald, même s'il y avait une bibliothèque, les artistes oeuvraient dans la clandestinité et qu'à Auschwitz-Birkenau, camp d'extermination, l'expression artistique était exceptionnelle. »

⁹⁹¹ *Ibid.* p. 199 : « Il faudrait faire une différence entre les œuvres réalisées au début de la déportation et à la fin, également du point de vue des thèmes ; Zoran Music a dessiné au moment de la libération, c'est-à-dire à un moment où il y avait d'énormes charniers qui l'ont tant marqué. »

Aleman-Dessaint (1995, p. 194) relève qu'ils « sont nombreux, tous expressifs même si certains sont naïfs, insistant pour la plupart sur le regard de l'être figuré ; outre par un sentiment amoureux, ils ont pu être inspirés par un fort lien de camaraderie, une amitié solide pour lesquels le dessinateur prenait sans hésiter un crayon. »

Weyssow⁹⁹² (1995, p. 226), pour sa part, estime que « si l'on considère l'art comme une manière de s'exprimer, comme une expression développée à l'aide d'une technique choisie, il va de soi que **les dessins et œuvres issus de l'univers concentrationnaire relèvent bien d'une activité artistique**, tout autant d'ailleurs que d'une activité historique, mais il ne faut pas oublier que l'objectif principal des auteurs n'était pas la plupart du temps de « faire de l'art » mais bien de rendre compte de la vie concentrationnaire⁹⁹³. Il soutient qu'il n'y a pas d'« art concentrationnaire » proprement dit mais un art varié ou plus exactement des expressions variées issues de l'univers concentrationnaire, soit directement du vécu concentrationnaire, soit, indirectement, de l'« empreinte » qu'a laissée l'évènement sur la conscience contemporaine. Ces « expressions artistiques issues de l'univers concentrationnaire [...] sont de facto celles de la résistance à l'oppression et à l'injustice. »⁹⁹⁴ Elles inscrivent « la pérennité du message déposé par les survivants dans notre culture. »⁹⁹⁵ L'auteur (1995, p. 225) note la rareté des représentations de signes de révolte, ou de violence dans les dessins, comme si l'expression de l'agressivité était impossible. Les scènes les plus dures sont peu représentées⁹⁹⁶ (*ibid.*, p. 227), il faut y voir le fait que la plupart de ces dessins ont été réalisés en cachette et que la (sur)vie de leur auteur s'achevait la plupart du temps là où le SS ou le kapo mal intentionné découvrait une critique du système concentrationnaire. Néanmoins, une série appréciable de travaux réalisés à couvert rendent bien compte de la réalité vécue sous ces diverses facettes Il soulignera (*ibid.* p. 226-227) l'empreinte subjective que chaque artiste ou créateur a pu y apporter tout en rappelant que les thèmes de ces représentations et leur facture sont à relier fortement avec les conditions très variables d'un camp à l'autre, d'un sujet à l'autre suivant sa situation, la période d'internement etc. Il insistera (*ibid.* p. 229) à la suite de cette réflexion sur la différence entre les tentatives de représentations de l'univers concentrationnaire des déportés, des survivants et des non-déportés ainsi qu'entre l'art pendant et après le camp. Pour lui, l'art concentrationnaire en

⁹⁹² Chercheur à la Fondation Auschwitz, Belgique.

⁹⁹³ Souligné cette fois-ci par l'auteur.

⁹⁹⁴ Weyssow (1995, p. 228).

⁹⁹⁵ *Ibid.* p. 230.

⁹⁹⁶ Tapié (1995, p. 220) : « Dans les années de détention, le dessin représente surtout la vie quotidienne. Dans les moments de libération, le dessin portera surtout sur l'horreur, sur l'extermination. »

général est inclassable mais ses représentations « nous parlent »⁹⁹⁷ en donnant à voir l'évènement.

Chaumont⁹⁹⁸ (1995, p. 31) rappelle **les attributs classiques de l'humanité** : « l'homme se distingue de l'animal en ceci qu'il parle, qu'il pense, qu'il crée, qu'il est capable de transcender ses besoins vitaux, de maîtriser sa nature corporelle... C'est grosso modo ce que la philosophie –largement relayée sur ce point par la religion – enseigne depuis plus de deux millénaires : l'homme partage avec les animaux des fonctions réputées « basses » - se nourrir, protéger son intégrité corporelle, procréer... - et se distingue d'eux par des fonctions « nobles » **au premier rang desquelles on compte les activités de l'esprit, la création intellectuelle et artistique**. Dès lors, s'il est possible – et ce l'est assurément – de produire la preuve que même dans les camps, des individus ont réussi à créer et à goûter des œuvres d'art, c'est l'indice de la victoire de l'humain, la démonstration de l'irréductibilité de l'esprit humain dans les pires circonstances », ce quand bien même on ne peut pas dire que l'art était indispensable à la survie⁹⁹⁹ (ce qu'il fut pourtant pour certains). On comprend de ce fait que trouver des pratiques artistiques dans les camps revête une signification considérable, même si cette victoire de l'humain fut l'œuvre d'une infime minorité. Cet auteur ajoute à ce propos : « Les traces de pratiques artistiques portent témoignage non seulement par ce qu'elles représentent mais du seul fait de leur existence : au mépris des interdits, au prix souvent de précieuses rations pour « organiser » le matériel nécessaire, certains se sont livrés à une activité non dictée par les impérieux besoins de leur corps. »¹⁰⁰⁰ Cette pratique avait pour fonction de « rassembler, de créer du lien là où le camp cherche à les détruire »¹⁰⁰¹.

Chez Cochet¹⁰⁰² (1995, p. 45), le point de vue d'un historien se décline selon **trois grandes réactions qui sont à l'origine des créations artistiques dans les camps** : la fuite, une « auto-thérapie », un témoignage cadré par la solidarité du groupe. « Dans un premier cas de figure, il s'est agi de fuir l'horrible quotidienneté. La création artistique a été une bulle d'oxygène proche du rêve, une fuite débouchant souvent sur la mort. La seconde réaction a pu être celle de personnalités exceptionnelles qui ont fait de leurs pratiques littéraires et artistiques une véritable thérapie contre l'univers du camp. Non une fuite, mais une

⁹⁹⁷ Weyssow (1995, p. 228).

⁹⁹⁸ Chercheur qualifié au Fonds National de la Recherche Scientifique belge (FNRS), rattaché à l'Université de Louvain.

⁹⁹⁹ Chaumont, J.-M. (1995). *Op. cit.* p. 33

¹⁰⁰⁰ *Ibid.* p. 32.

¹⁰⁰¹ *Ibid.* p. 34.

¹⁰⁰² Maître de conférence d'Histoire contemporaine, Université de Reims Champagne-Ardenne.

intégration et une catharsis, et plus encore peut-être un devoir de témoignage, qui soit le plus ardent hommage rendu à leurs camarades morts sans avoir pu dire ce qu'était le camp. [...] Il me semble pourtant que l'ultime clé de ces pratiques dans les camps de concentration doit être recherchée dans l'existence des solidarités de groupes restreints. » Cet auteur (*ibid.*, p. 44-45) reprend l'extrême précarité des conditions nécessaires à la création et en tire une conclusion importante : « On conçoit quelle volonté il fallait pour y parvenir. La victoire des nazis est d'avoir rendu quasi impossible une évasion mentale des camps, de la même manière qu'ils rendaient quasi-impossible toute évasion physique. [...] Il n'y a guère de place, dans ces conditions, pour la création littéraire et artistique. »

Pastwa¹⁰⁰³ (1995, p. 211) pour sa part pointe le fait que **dessiner c'est garder trace des morts**. Il parlera notamment d'un des sujets que j'ai pu rencontrer : « Autres dessins au crayon, ceux de Jeannette L'Herminier, déportée à Ravensbrück puis au kommando d'Holleischen qui, faute de posséder l'art du portrait, laisse ses camarades sans visage. Séries de silhouettes rayées où gestes et attitudes évoqués avec beaucoup de sensibilité permettent de garder en mémoire la trace de celles qui ne sont pas revenues. »

Dans une perspective différente du champ spécifiquement historien, mais là aussi très complémentaire, Clair¹⁰⁰⁴ a consacré un ouvrage aux œuvres de l'artiste Zoran Music au camp de concentration de Dachau¹⁰⁰⁵ très riche d'enseignements.

Pour lui (2001, p. 28), « Le triomphe du nazisme, c'est d'avoir fait perdre la face à l'homme. Ou, si l'on veut, son aplomb, son assurance, sa contenance. Comme une enveloppe trouée, tout fuirait, tout s'écoulerait. Des peintres qui, avant la guerre, avaient su affronter la stature humaine, Otto Dix ou Beckmann, aucun ne semblait plus, après la guerre, capable de surmonter l'épreuve. Leur peinture se faisait acide et dissonante, et leurs visages des masques dérisoires et figés. Ne demeuraient du maintien humain que des silhouettes indécises et cruelles. [...] Mieux valait l'abstrait, là encore, que le risque du faciès. »¹⁰⁰⁶

L'enseignement artistique antérieur au camp du sujet facilite le témoignage, prépare à la vision du camp : « Music, en attendant, serait-il devenu le témoin oculaire de ces tueries si l'enseignement des Beaux-Arts, 10 ans auparavant, ne l'avait préparé à voir ce qu'il aurait à

¹⁰⁰³ Conservateur au Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.

¹⁰⁰⁴ Conservateur général du patrimoine, écrivain, essayiste et historien de l'art, académicien.

¹⁰⁰⁵ Clair, J. (2001). *Op. cit.*

¹⁰⁰⁶ Cette citation se montrera particulièrement explicative avec le cas de Jeannette L'Herminier, cf. 10.

voir ? [...] C'est armé de la leçon du dessin que Music pourrait à Dachau assumer la qualité de témoin. »¹⁰⁰⁷

La mort est aussi une des sources de l'art en ce qu'elle, tout comme l'artiste, travaille les formes : « La mort, mystère plus grand que la sexualité, a fait naître en nous, impérieux, le besoin de ce que aujourd'hui, nous appelons art. »¹⁰⁰⁸ « La mort travaille comme un artiste. Elle façonne les formes. Le travail du peintre est de parachever son œuvre. De poursuivre l'œuvre de la mort. Il n'obtient de victoire sur elle qu'à accomplir sa visée, qui nous délivrera de sa hantise. Il est celui qui se souvient que la mort sera. »¹⁰⁰⁹

Chez Zoran Music, l'art a permis de personnaliser, au sens large, la mort des déportés dessinés : « Au fond, son seul effort, mais infini, épuisant, c'est de redonner à des morts « irréels » - « une vision », dit-il à leur propos – une sépulture. »¹⁰¹⁰ « Il [Zoran Music] veut savoir, dit-il, en les regardant, en dessinant la position des corps, la forme des doigts, comment exactement ils sont morts, de quelle mort singulière ils ont été les proies. »¹⁰¹¹

Le dessin complète une carence du langage en ce qu'il vient donner une forme à ce qui ne peut se décrire : « Mais surtout le peintre qu'il est recourt spontanément à l'image, à la familiarité des images pour tenter de donner forme à l'indescriptible. »¹⁰¹²

Peindre, dessiner, c'est s'inscrire dans la civilisation et sortir pour partie de la vie, sans sens ni culture à laquelle réduit le camp : « par le seul usage de sa mémoire, de sa raison, de sa pensée, de ses mains, Music, et d'autres écrivains, artistes, professeurs ont réussi à repousser la déchéance du camp et à maintenir les lois de la cité. Par la pauvre action, obstinément poursuivie, de quelques dessins, de quelques vers remémorés, ou de quelques cours, la vie nue, la vie biologique, l'existence commune aux autres êtres vivants, la vie-sous-la-personne à laquelle le camp les avait réduits, susceptible donc d'être ôtée à tout moment comme elle le fut dans le monde concentrationnaire, n'a pas réussi à prévaloir sur l'habitus de la vie dans sa dimension de rapport à autrui, la vie en société, la vie comme façon réfléchie de vivre et de se comporter dans la vie et dans la mort, avec ses semblables. »¹⁰¹³

Rancière¹⁰¹⁴ nous offre un résumé d'une réflexion philosophique (2001, p. 81-82) qui s'avèrera féconde à propos des créations dans les camps autour de **l'art et l'irreprésentable**.

¹⁰⁰⁷ Clair, J. (2001). *Op. cit.* p. 29.

¹⁰⁰⁸ *Ibid.* p. 39.

¹⁰⁰⁹ *Ibid.* p. 44.

¹⁰¹⁰ *Ibid.* p. 79.

¹⁰¹¹ *Ibid.* p. 87.

¹⁰¹² *Ibid.* p. 51.

¹⁰¹³ *Ibid.* p. 114-115.

¹⁰¹⁴ Philosophe.

« Que dit-on au juste lorsqu'on dit de certains êtres, évènements ou situations qu'ils sont irreprésentables par les moyens de l'art ? Deux choses différentes, me semble-t-il. On dit, en un premier sens, qu'il est impossible de rendre présent le caractère essentiel de la chose en question. On ne peut ni le mettre sous les yeux ni trouver une représentation de son absence¹⁰¹⁵ qui soit à la mesure de ce qu'il est. On ne peut pas trouver de forme de présentation sensible à la mesure de son idée, ou, à l'inverse, de schème d'intelligibilité à la mesure de sa puissance sensible. **Cette première impossibilité allègue un impouvoir de l'art.**

La seconde, en revanche, met en cause les pouvoirs de l'art en eux-mêmes. Elle dit qu'**une chose est irreprésentable par les moyens de l'art, en raison de la nature même de ces moyens**, de trois propriétés caractéristiques de la présentation artistique. Premièrement, celle-ci se caractérise par son excès de présence, laquelle trahit ce qui fait la singularité de l'évènement ou de la situation, rebelle à toute présentation sensible intégrale. Deuxièmement, cet excès de présence matérielle a pour corrélation un statut d'irréalité qui soustrait à la chose représentée son poids d'existence. Enfin, ce jeu de l'excès et du défaut s'opère selon un mode d'adresse spécifique qui livre la chose représentée à des affects de plaisir, de jeu ou de distance incompatibles avec la gravité d'expérience qu'elle renferme. **Il y a des choses, en bref, qui ne sont pas du ressort de l'art**, qui ne peuvent s'accommoder de l'excès de présence ou de la soustraction d'existence qui en sont constitutifs, soit, en termes platoniciens, de son caractère de simulacre. »

Je propose maintenant de reprendre rapidement quelques données des auteurs que j'ai visités primitivement dans ce chapitre, éclairantes dans une vision plus psychanalytique.

Dans les lignes précédentes est soulignée la valeur accordée à la subjectivité, à l'individualisation, à la différenciation de la foule des autres déportés qu'apporte le travail pictural comme je l'ai déjà relevé précédemment comme hypothèse de travail.¹⁰¹⁶

On y trouve également la proposition importante dans l'abord de ces sujets de différencier les dessinateurs/artistes amateurs des dessinateurs/artistes professionnels. Cette distinction pourrait s'avérer pertinente notamment dans le rapport que ces sujets peuvent entretenir avec la culture et le travail de culture.¹⁰¹⁷

¹⁰¹⁵ Dans cette dernière partie soulignée on retrouve l'absence de représentation d'absence de représentation commune à tous les traumatismes selon Roussillon, cf. 2.3.

¹⁰¹⁶ Cf. 6.

¹⁰¹⁷ Ce qui renvoie à la question du fil de culture, dans une dynamique de filiation (plus ontogénétique et/ou phylogénétique) ou d'un travail plus dans l'actuel, dans le moment du traumatisme et qui est à mettre en lien avec toute le chapitre 2.3.2.3.

Du point de vue testimonial, Alemany-Dessaint (cf. *supra*) affirme que les dessins sont non seulement un témoignage des événements qu'ils dépeignent, mais aussi de la pensée et des souffrances de ceux qui les ont vécues. En cela cet auteur nous ramène dans l'axiome fondamental de cette thèse qui est que les représentations picturales présentent certes des invariants, mais véhiculent aussi quelque chose du sujet, de son histoire, de sa subjectivité. Il témoigne ainsi de l'évènement mais aussi de la subjectivité, de la souffrance du sujet, du fonctionnement singulier du psychisme en fonctionnement dans une situation extrême.

De plus, elle ira plus loin en assurant que ce qui a été important dans ce travail pictural où cette production n'est pas seulement la représentation elle-même mais la représentation que ce travail nous transmet qu'il a été fait œuvre de représentation¹⁰¹⁸. Et là, cet auteur rejoint Benslama (2001) dans une idée que je soutiens, à savoir qu'il est aussi important dans le cadre de la situation extrême des camps qu'il y ait eu des représentations qui ont circulé que d'avoir la représentation qu'il y ait eu un travail ou une tentative de travail de représentation en lui-même, à lui seul. Cette réflexion m'inspire l'importance, dans le traumatisme extrême de l'existence d'une sorte de méta-représentation, d'une œuvre de représentation, de travail de représentation qui peut se suffire à lui seul. Ce qu'on pourrait d'ailleurs porter encore plus loin en rapport avec les propos de Green, qui dit bien qu'une activité créatrice d'objet, par l'objectalisation peut devenir un objet elle-même au sens psychanalytique¹⁰¹⁹.

Weysow (cf. *supra*) remarque dans l'article que j'ai cité que bien rares sont représentées des scènes de révolte ou d'agressivité dans les dessins. L'indice est important, peut-on faire l'hypothèse que dans l'univers concentrationnaire le mouvement pulsionnel d'agressivité ne peut même pas se déployer, se représenter dans l'œuvre¹⁰²⁰ ? Se retourne-elle contre le sujet ? Est-elle enfouie dans d'autres mécanismes de défenses comme par exemple dans l'identification projective dans l'œuvre ?¹⁰²¹ Ou certaines identifications à l'agresseur ?

Les mots de Chaumont (cf. *supra*) amènent là aussi à s'interroger sur un aspect fondamental concernant les sujets dessinateurs dans les camps. En effet, il rappelle qu'on ne peut pas dire que l'art était indispensable à la survie dans les camps, beaucoup d'exemples vont dans ce sens, alors que pourtant il fut une ressource vitale pour certains tandis que d'autres y étaient insensibles voire pire... D'où la question : comment expliquer que certains individus se soient organisés psychiquement (et même physiquement au sens « dans la réalité de la situation extrême ») autour d'un travail de représentation du type du dessin ? Est-ce lié à

¹⁰¹⁸ N'est-ce pas là que Chaumont y voit « une signification considérable. », cf. *supra* ?

¹⁰¹⁹ Green (1993, p. 118).

¹⁰²⁰ La situation extrême du camp empêchait bien évidemment toute expression directe de l'agressivité d'un détenu sous peine de rétorsion immédiate.

¹⁰²¹ J'en fais l'hypothèse pour un dessin de Walter Spitzer, cf. 9.3.2.

l'individu ? Aux circonstances dans lesquelles il a été plongé ? Probablement les deux, la situation extrême plonge le sujet dans un type de traumatisme où on ne peut pas ne pas tenir compte de ces deux variables que sont le réel extrême dans lequel il se trouve et sa subjectivité, son fonctionnement psychique et son histoire. Certains artistes se sont retrouvés dans les camps de concentration et n'ont pas pu créer alors qu'à l'autre extrémité d'autres ont déployé leur créativité presque pour la première fois dans le camp¹⁰²². Cet auteur utilise le terme « volonté » en se demandant : Quelle « volonté » a-t-il fallu au déporté pour créer ? L'égide pulsionnelle pointe ici avec ses impératifs certes mais avec en face les transformations, les mécanismes de défense, ce « travail » du moi qu'il a fallu mobiliser face au réel avec qui il faut composer drastiquement pour juguler, diriger le pulsionnel. Pourquoi certains individus ont-ils pu le faire et pas d'autres ? La plurifactorialité, l'hyper-complexité du sujet humain rendent la réponse bien... complexe. Le risque de mort dont parle Alemany-Dessaint pour les dessinateurs (tout à fait réel) et le choc des autres déportés devant l'existence de tels dessins, leur incrédulité, montrent, d'une part, leur rareté et, d'autre part, combien ils devaient être précieux pour l'économie psychique et la survie de leur créateur.

Lorsque Chaumont rappelle (cf. *supra*) les attributs classiques de l'humanité, il s'agit bien de ramener le questionnement que j'ai posé sur la déshumanisation, concept toujours flou mais pourtant bien présent et à relier avec les représentations picturales des camps. Faire de l'art, se réclamer de l'art, c'est bien se réclamer de l'humain et se placer dans cette filiation phylogénétique que Zaltzman pense comme travail de culture ou travail de civilisation dans le camp¹⁰²³.

La question de savoir s'il s'agit d'art ou pas, s'il y a un « art concentrationnaire » ou pas, ne me semble pas relever de la psychanalyse. En revanche, elle l'invite à se pencher sur l'art tel qu'elle en décrit les ressorts dans le cadre de ce sujet, ce que je me propose de résumer plus loin.¹⁰²⁴

Clair offre aussi des voies de compréhension intéressantes lorsqu'il affirme que « le travail du peintre est de parachever son œuvre. De poursuivre l'œuvre de la mort. Il n'obtient de victoire sur elle qu'à accomplir sa visée, qui nous délivrera de sa hantise. Il est celui qui se souvient que la mort sera. »¹⁰²⁵ Est-ce que, finalement, le travail du peintre dans le camp n'est pas une façon de réaliser investissement de représentations de la mort tel que Zaltzman le décrit comme un auto-investissement d'homo sacer, d'homme tuable ?

¹⁰²² En tout cas picturale, pour Jeannette L'Herminier, cf. 10.

¹⁰²³ Cf. 2.3.2.3.

¹⁰²⁴ Cf. 3.

¹⁰²⁵ Clair, J. (2001). *Op. cit.* p. 44.

Selon Clair, pour Zoran Music, l'art a permis de personnaliser, au sens large, la mort des déportés dessinés : « Au fond, son seul effort, mais infini, épuisant, c'est de redonner à des morts « irréels » - « une vision », dit-il à leur propos – une sépulture. »¹⁰²⁶ C'est peut-être aller dans un fantasme de toute-puissance d'éternité où il s'agit d'inscrire « la pérennité du message déposé par les survivants dans notre culture. »¹⁰²⁷, que décrit très bien Cupa (cf. *infra*). Par ailleurs, quand il dit « Il [Zoran Music] veut savoir, dit-il, en les regardant, en dessinant la position des corps, la forme des doigts, comment exactement ils sont morts, de quelle mort singulière ils ont été les proies. »¹⁰²⁸, n'est-on pas proche de la réhabilitation de la mort dont Freud fait état dans « Considérations actuelles sur la guerre et la mort »¹⁰²⁹ et qui a été repris comme un des enjeux du processus testimonial par Waintrater¹⁰³⁰ ?

S'il est possible de se laisser aller à ces réflexions autour de ces auteurs (et de bien d'autres), de trouver çà et là dans l'immense corpus analytique consacré au traumatisme (au sens large) des liens ponctuellement mis en relief avec la création, les études spécifiquement attachées à la compréhension de la création de dessins d'adultes dans les camps de concentration, relevant du champ épistémologique psychanalytique restent, actuellement et à ma connaissance, rarissimes comme je l'ai déjà signalé¹⁰³¹.

Korff-Sausse s'est prêtée à cette mise en perspective traumatisme extrême/dessin d'adulte dans les camps à travers l'œuvre de Music. Elle « montre que **la fragmentation et la destruction de la vie psychique ne sont pas le destin inéluctable du trauma**, mais qu'un autre devenir psychique est possible. [...]. Selon le point de vue adopté, le « vertex », ils [les effets du trauma] seront positifs ou négatifs, cause de détérioration ou au contraire source de croissance psychique. Certains artistes témoignent de ces chemins sublimatoires entre trauma, mémoire, et métamorphose. »¹⁰³² Elle pose ainsi, dans l'après-coup en ce qui concerne cette citation, la très épineuse question de la sublimation qui est encore plus délicate en ce qui concerne les dessins réalisés dans les camps¹⁰³³.

Pour elle, **le réel du camp peut être transformé, mis en forme, contenu par l'artiste dans des images qu'il produit et nourrir les tendances artistiques.** Le traumatisme ne rend pas artiste toutefois, « Malgré l'horreur de ce qu'il voit, Zoran Music ne peut s'empêcher de

¹⁰²⁶ Clair, J. (2001). *Op. cit.* p. 44. p. 79.

¹⁰²⁷ *Ibid.* p. 230.

¹⁰²⁸ *Ibid.* p. 87.

¹⁰²⁹ Freud (1915a, p. 40).

¹⁰³⁰ Cf. 2.3.2.4.

¹⁰³¹ Dans l'introduction générale de cette recherche et dans l'introduction de ce chapitre.

¹⁰³² Korff-Sausse, S. (2000). La mémoire en partage. *Revue française de psychanalyse*, 64, n°1, 97-110, p. 100.

¹⁰³³ J'aurai l'occasion d'y revenir brièvement dans la partie 3.

voir des formes, des couleurs, la matière, la transparence, la texture de la peau, la composition des membres désarticulés. C'est avec ses yeux de peintre qu'il enregistre les traces mnésiques du trauma, transformant une vision d'épouvante en images réalisées au moyen de son art. Le peintre opère ainsi (Korff-Sausse, 2000 p. 103) « une conjonction entre son regard interne et la réalité externe »¹⁰³⁴.

Plus indirectement, puisqu'il s'agit d'une pensée psychanalytique sur des dessins envoyés sous forme de cartes postales par un père, emprisonné dans un stalag¹⁰³⁵ à son fils, détenu quant à lui dans un camp de concentration avec lequel elle s'entretiendra, Cupa propose plusieurs réflexions riches d'enseignements et d'ouvertures pour cette thèse¹⁰³⁶.

Pour Cupa (2007, chap. 5) dans ce cadre si particulier : « Les dessins du père de Jean étaient dans **un effort de transmission inter-générationnel père/fils**, le dessin ici est créateur de lien dans une filiation, une transmission et une mémoire. ». Elle note (*ibid.*) que le père de Jean travestissait la réalité par ses dessins. Il la rendait plus attrayante, plus psychisable, moins indicible peut-être. L'hypothèse mérite d'être posée dans le cadre des dessins réalisés dans les camps de concentration eux-mêmes.

Le dessin est ainsi une tentative de mise en représentation dans une aire entre réalité et rêve ou souvenir : « Cela lui permet de ne pas perdre le sens de la réalité dans une réalité qui perd son sens. Le père de Jean, en dessinant des cartes postales pour ses enfants, représente une réalité quotidienne du camp banale, acceptable et teintée par des affects de vie. Cette mise en représentation maintient l'enfant dans une aire entre la réalité et le rêve qui lui permet de « s'en sortir ». »¹⁰³⁷ **Cette aire est une « aire d'illusion »** « qui crée pour l'enfant un espace acceptable dans l'inacceptable des camps. Ainsi la réalité du camp est-elle revue et corrigée de façon à être viable. L'illusion maintient entre le déni et l'acceptation de la réalité ; elle autorise une suspension des jugements d'existence et d'attribution. »¹⁰³⁸

L'activité picturale et écrite dans les camps fait partie des moyens de préserver les liens, la pensée, la mentalisation (Cupa, 2006a, p. 82). Les dessins, tout comme les écrits, offrent ainsi un étayage qui va à l'encontre de la logique totalitaire, en soutenant la continuité d'un travail conscient et inconscient.

¹⁰³⁴ D'où mon hypothèse sur ce type de dessin comme émanant d'une aire intermédiaire, cf. 6.

¹⁰³⁵ Dont les conditions de détention sont radicalement différentes, la majorité du temps, à celles d'un camp de concentration, cf. à ce propos le chapitre 1.1

¹⁰³⁶ Voir ses articles : Cupa, D. (2002). Comment en sortir, s'en sortir. *Champ psychosomatique*, 28, 37-54 ; Cupa, D. (2006a). Cruauté de mort et survivance. In Cupa, D. (dir.), *Psychanalyse de la destructivité* (p. 51-89). Paris, France : Editions EDK, 2006. ; et réélaborés dans son livre : Cupa, D. (2007). *Tendresse et cruauté*. Paris, France : Dunod, p. 148-182.

¹⁰³⁷ Cupa (2007, chap. 5).

¹⁰³⁸ Cupa (2007, p. 173).

La création en général est issue de la dialectique réalité interne/externe dont la tension incessante conduit l'enfant au jeu et l'adulte à l'art. « Accepter la réalité est, selon Winnicott une tâche sans fin. La tension provoquée par l'incessante confrontation entre la réalité interne et la réalité externe conduit l'enfant au jeu et l'adulte à l'art. [...] c'est en jouant que l'enfant ou l'adulte est créatif et c'est en étant créatif que l'individu se découvre véritablement. »¹⁰³⁹ Plus près de la problématique des camps, c'est en jouant que l'enfant ou l'adulte est créatif et c'est en étant créatif que le sujet se découvre en tant qu'humain, de l'espèce humaine (Cupa, 2007, p.172). **Le dessin, en tant que création, peut alors s'inscrire, dans le sens de cette pensée, comme une découverte ou une redécouverte, une conservation, du statut d'humain et de la filiation à l'espèce humaine face aux attaques du camp**¹⁰⁴⁰.

Cupa fait par ailleurs un lien intéressant entre **la problématique de certains sujets dessinateurs qui souhaitent « laisser des traces », ou de certains sujets qui ont tenu à être dessinés pour que restent des traces d'eux.** Elle y montre comment, pour le sujet mourant ou voué à une mort proche, le pire est l'idée de l'anéantissement de sa vie « [...] sans que persiste une trace symbolique de lui-même comme effet et fruit de ses actes de filiation, de pensée, de création. »¹⁰⁴¹ et comment cette idée est maintenue par un mécanisme de clivage qui permet « [...] au moi d'accepter et de l'autre de dénier la réalité de la mort en particulier par des fantasmes d'omnipotence que sont les fantasmes d'éternité. »¹⁰⁴² Je ne peux que souligner la pertinence de ces remarques qui permettent une compréhension très éclairante sur le sens de l'activité picturale dans les camps, à la fois pour les dessinateurs et pour les dessinés qui, proches à tout moment de la mort, font trace dans ce fonctionnement fantasmatique clivé les uns par leur activité et les traces de cette activités, les autres par les traces que ces médiateurs ont pu laisser d'eux¹⁰⁴³.

Ces « traces » sont à penser tant dans leur nature que dans leur production par les sujets. Aussi, j'offre dans les chapitres suivants un abord de la problématique de la représentation dans les camps avant d'exposer un résumé des positions des principaux auteurs psychanalytiques sur la création et l'art en général.

¹⁰³⁹ Cupa, D. (2002). *Op. cit.*

¹⁰⁴⁰ Ce qui justifie une fois de plus une partie consacrée à la création et à l'art du point de vue psychanalytique, cf. 3.

¹⁰⁴¹ Cupa (2006b, p. 154).

¹⁰⁴² *Id.*

¹⁰⁴³ Cette problématique est à mon avis particulièrement présente dans les portraits réalisés dans les camps de concentration qui représentent une part non négligeable de ces représentations picturales. Tous les sujets que je présente en ont réalisé, Jeannette L'Herminier n'a même dessiné que cela. Cf. 10.

2.3.2.6. Représentation et camps de concentration

Dans ce chapitre, je rétrécis le champ d'investigation de cette revue de la littérature autour de la question de la représentation¹⁰⁴⁴ des camps.

Représentation du camp, pendant et après-coup, représentation dans le camp, représentabilité de l'univers des camps, une fois de plus, sur un point pourtant assez précis de l'univers concentrationnaire, complexité et diversité prédominante. La distinction Shoah/camp de concentration est ici très ardue. Ces difficultés vont m'amener pour mieux comprendre les rapports entre camps et représentation à faire appel une fois de plus ici à plusieurs auteurs issus de champs épistémologiques¹⁰⁴⁵ divers dans un premier temps pour ensuite resserrer ensuite cet examen dans une perspective bien plus psychanalytique.

Le problème de la représentation peut sembler concerner avant tout la Shoah et la question de trouver un langage qui puisse en rendre compte. Ainsi, un philosophe-écrivain comme Steiner (1987, p. 16-17) explique : « il n'est absolument pas évident qu'il puisse ou qu'il doive y avoir une forme, un style ou un code d'expression articulée intelligible qui convienne d'une façon ou d'une autre aux faits de la Shoah, Auschwitz pris comme exemple allégorique de la Shoah signifierait à l'échelle collective, historique, la mort de l'homme en tant qu'organisme parlant, rationnel. Ou alors, l'allemand, la langue des bourreaux, la langue de l'administration qui envoya les sujets à la mort atroce. L'éloquence après Auschwitz serait une sorte d'obscénité et tel est le sens de l'appel si souvent mal compris de T.W. Adorno, « pas de poésie après Auschwitz ». »

Pourtant, des écrivains ayant survécu dans les camps de concentration (et non d'extermination) comme Antelme ont pu « dire » après-coup combien l'expérience de ce type de camp pouvait relever de l'indicible et/ou¹⁰⁴⁶ de l'irreprésentable : « Et dès les premiers jours cependant, il nous paraissait impossible de combler la distance entre le langage dont nous disposions et cette expérience que, pour la plupart, nous étions encore en train de poursuivre dans notre corps... A peine commençons-nous à raconter que nous suffoquions. »¹⁰⁴⁷

¹⁰⁴⁴ Que je prends ici dans l'acception large de « Terme classique en philosophie et en psychologie pour désigner « ce que l'on se représente, ce qui forme le contenu concret d'un acte de pensée » et « en particulier la reproduction d'une perception antérieure » (Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., coll. Quadrige, 1997, p. 414).

¹⁰⁴⁵ Y compris littéraires et philosophiques.

¹⁰⁴⁶ « Et/ou » car est-ce qu'indicible signifie pour autant irreprésentable ? C'est un point tout à fait nodal dans la compréhension des représentations picturales des camps qui ne sont pas des mots.

¹⁰⁴⁷ Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 9.

Un autre philosophe, Lévy (1997, p. 61 et 62) abonde dans ce sens : le camp, **les camps**, qu'ils soient d'extermination ou de concentration, **organisent une mort déshumanisée**, désindividualisée, un crime contre la mort elle-même, **et c'est elle qui est source d'absence de représentations**. Il s'agit en effet dans le camp de produire des cadavres qui n'ont pas de signifiant, pas de tombe sur laquelle inscrire un nom, il s'agit de « forclore ces cadavres »¹⁰⁴⁸, mettre à l'écart les traces du meurtre. Il s'agit donc bien d'un « meurtre de la mort »¹⁰⁴⁹. « [...] c'est bien le sceau distinctif de la terreur que celui qui y est en proie ne puisse se défendre de la peur par l'énoncé de cette peur, c'est-à-dire par l'interposition entre la chose et lui-même d'objets institués, à la représentation desquels il aurait le recours de s'identifier » le sujet ne peut s'y arracher le plus souvent que par la mise en acte d'une violence personnalisée qui réinstaure la symbolisation. »¹⁰⁵⁰

Pour sa part, Nancy a consacré tout un ouvrage¹⁰⁵¹ autour des images où il met en lumière les grands axes d'une réflexion autour de la représentation des camps et de la Shoah¹⁰⁵² qui m'a paru très pertinente :

Est il impossible et/ou interdit de représenter les camps et la Shoah ?

Nancy résume la question en ces termes : « Il circule dans l'opinion, au sujet de la représentation des camps ou de la Shoah, une proposition mal déterminée mais insistante : on ne pourrait pas ou on ne devrait pas représenter l'extermination. Ce serait impossible ou interdit, ou encore ce serait impossible et d'ailleurs interdit (ou bien interdit et d'ailleurs impossible). [...] S'agit-il en effet d'une impossibilité ou d'une illégitimité ? Si c'est d'une impossibilité qu'il est question, à quoi tiendrait-elle ? Si c'est d'une impossibilité qu'il est question, à quoi tiendrait-elle (dès lors qu'on ne peut penser à des problèmes techniques) ? Serait-ce au caractère insoutenable de ce qui serait à représenter ? »¹⁰⁵³

Cet auteur **va avancer** (2003, p. 61) **une justification d'une représentabilité des camps et de la Shoah dans l'art** qu'il est possible de résumer ainsi :

Premièrement « L'interdit » de la représentation n'a rien (ou peu à voir) avec une défense de produire des œuvres d'art figuratives. Il a tout à voir, en revanche, avec la réalité ou avec la vérité les plus assurées de l'art lui-même, c'est-à-dire aussi, et en dernière instance, avec la

¹⁰⁴⁸ Lévy (1997, p. 62).

¹⁰⁴⁹ *Id.*

¹⁰⁵⁰ *Ibid.* p. 64.

¹⁰⁵¹ Nancy, J.-L. (2003). La représentation interdite. In *Au fond des images* (p. 57-99). Paris, France : Editions Galilée, coll. Ecritures/Figures. ; dont seront tirées toutes les citations suivantes.

¹⁰⁵² Nous retrouvons là cette indistinction relevée dans l'introduction de ce chapitre.

¹⁰⁵³ Nancy (2003, p. 58).

vérité de la représentation elle-même, que cet « interdit » met au jour sur un mode paradoxal. »

Deuxièmement, « la « représentation de la Shoah » n'est pas seulement possible et licite, mais elle est en fait nécessaire et impérative à la condition que l'idée de « représentation » soit comprise au sens strict qui doit être le sien. »

Troisièmement « Les camps d'extermination sont une entreprise de sur-représentation dans laquelle une volonté de présence intégrale se donne le spectacle de l'anéantissement de la possibilité représentative elle-même. »

La représentation est en effet une entité particulière, elle « n'est pas un simulacre : elle n'est pas le remplacement de la chose originale – en fait, elle n'a pas trait à une chose : elle est la présentation de ce qui ne se résume pas à une présentation donnée et achevée (ou donnée toute achevée, ou bien elle est la mise en présence d'une réalité (ou forme) intelligible par la médiation formelle d'une réalité sensible. Par conséquent, dire que la représentation de la Shoah est impossible et/ou interdit ne peut avoir un autre sens que l'impossibilité et/ou l'interdiction, soit de ramener la réalité de l'extermination à un bloc massif de présence signifiante (à une « idole »), comme s'il y avait là encore une signification possible, soit de proposer une réalité sensible, forme ou figure, qui renverrait à une forme intelligible, comme s'il devait y en avoir une. »¹⁰⁵⁴

Pour lui, **les camps ont provoqué un double écrasement : et de la représentation et de sa possibilité d'émergence** « de sorte que cela, en effet, ou bien n'est plus à représenter en aucune façon, ou bien met la représentation à l'épreuve d'elle-même : comment faire venir à la présence ce qui n'est pas de l'ordre de la présence. »¹⁰⁵⁵

La représentation dans l'usage psychologique et philosophique présente des spécificités : « [...] la représentation mentale, ou intellectuelle, à la croisée de l'image et de l'idée, n'est pas d'abord la copie de la chose, mais la présentation de l'objet au sujet (autant dire : la constitution de l'objet en tant que tel [...] la représentation est une présence présentée, exposée ou exhibée. Elle n'est donc pas la pure et simple présence : elle n'est justement pas l'immédiateté de l'être-posé-là, mais elle sort la présence de cette immédiateté, pour autant qu'elle la fait valoir en tant que telle ou telle présence. La représentation, autrement dit, ne présente pas quelque chose sans en exposer la valeur ou le sens – à tout le moins la valeur ou le sens minimal d'être là devant un sujet. Il s'ensuit que la représentation ne présente pas seulement quelque chose qui, en droit ou en fait, est absent : elle présente en

¹⁰⁵⁴ Nancy (2003, p. 68).

¹⁰⁵⁵ *Ibid.* p. 70, il s'agit bien, dirais-je, de « re »-présenter.

vérité ce qui est absent de la présence pure et simple, son être en tant que tel, ou encore son sens et sa vérité. »¹⁰⁵⁶

La représentation dans le régime nazi est une « surreprésentation ». Art monumental, parades, représentation du monde (« weltanschauung »), figure de l'« Aryen », sont autant de représentations du régime nazi qui posent un principe de vision présentable aux masses. « Au principe de cette vision, l'« Aryen » n'est lui-même rien d'autre que la présentation de l'homme régénéré en surhomme. Je propose de nommer « surreprésentation » ce régime où il s'agit non seulement de représenter l'humanité triomphante dans un type [...] mais de (re)présenter un type qui est lui-même le (re)présentant, non pas d'une fonction (faucille et marteau), mais d'une nature ou d'une essence (le corps aryen) dans laquelle consiste véritablement la présence de l'humanité créatrice de soi [...] . Le corps aryen est une idée identique à une présence, ou la présence sans reste d'une idée : assez exactement ce que l'Occident avait depuis des siècles pensé comme l'idole. [...] L'Aryen est le représentant de la représentation, absolument, et c'est en ce sens précis que je propose de parler de « surreprésentation ». [...] La surreprésentation ne consiste donc pas seulement dans un caractère colossal, démesuré de l'appareil de représentation [...] elle consiste bien plutôt dans une représentation dont l'objet, l'intention ou l'idée s'accomplit intégralement dans la présence manifestée. »¹⁰⁵⁷

L'exterminé, avant de mourir, est vidé de la possibilité représentative, c'est « celui qui, avant de mourir et pour mourir d'une mort conforme à la représentation de l'exterminateur, est lui-même vidé de la possibilité représentative, c'est-à-dire en définitive de la possibilité du sens, et qui devient ainsi, plus encore qu'un objet (qui aurait complètement cessé d'être un être humain, et qui serait un objet pour un sujet), une autre présence murée en soi en face de celle de son bourreau. »¹⁰⁵⁸

Ce qui interdit finalement la représentation c'est le camp, c'est la reproduction du geste du camp : « Montrer les images les plus terribles est toujours possible, mais montrer ce qui tue toute possibilité d'image est impossible, sauf à refaire le geste du meurtre. Ce qui interdit en ce sens la représentation, c'est le camp. »¹⁰⁵⁹

Plusieurs éléments me semblent à retenir des réflexions de ces quelques auteurs, dépassant les éventuels désaccords entre leurs propositions : la possibilité d'une représentation après-coup mais l'incertitude quant à une représentation représentant dans le camp lui-même ; le

¹⁰⁵⁶ Nancy (2003, p. 74).

¹⁰⁵⁷ *Ibid.* p. 78-80.

¹⁰⁵⁸ *Ibid.* p. 90.

¹⁰⁵⁹ *Ibid.* p. 95.

rapprochement entre l'irreprésentable et l'indicible, le langage dans les camps de concentration qui pose question concernant les représentations picturales concentrationnaires : ces dernières sont-elles pour partie du registre du langage, et par conséquent relèvent-elles de cette problématique de l'indicible ? Ou, du fait de leur particularité d'être visuelles, figuratives, y échappent-elles ? Si ce dernier cas est avéré, est-ce en partie ou en totalité, et selon quelles modalités qu'elles échappent à cet écrasement, non seulement de la représentation, mais aussi de la capacité à représenter dans le camp¹⁰⁶⁰, que ce soit la survie ou la mort déshumanisée ?

Pour délimiter maintenant un champ de réflexion psychanalytique autour de ce thème, je propose **un très bref rappel**¹⁰⁶¹ **des théories freudiennes de la représentation** et de quelques concepts gravitant autour. Cette assise théorique permettra ensuite quelques développements des auteurs qui ont travaillé cette question dans le cadre des camps de concentration et/ou du traumatisme.

A l'instar de nombreux concepts qu'il a pu dégager au cours de sa vie, la notion de représentation chez Freud a connu de nombreux remaniements et enrichissements. Il existe ainsi en psychanalyse de nombreux types de représentations et de nombreuses manières d'aborder la représentation (ce sans compter les apports successifs des autres auteurs...). La question de la représentation se pose chez Freud essentiellement dans le cadre de sa théorie de la vie pulsionnelle, mais pas uniquement, car elle intéresse aussi l'opposition conscient-inconscient, du moins dans sa dimension descriptive, le problème de l'inscription (trace mnésique), et celui de la pensée du rêve.

La pulsion se fait représenter psychiquement sous un mode idéationnel et sous un mode affectif qui subissent dans les processus psychiques des sorts distincts¹⁰⁶². Son représentant idéationnel, Freud le désigne par *Triebrepräsenz* le plus souvent, et quelquefois par *Triebrepräesentant* qui est pourtant d'un emploi plus courant en allemand. Il arrive cependant que ce *Triebrepräsenz* (ou *Triebrepräesentant*) réunisse parfois dans les propos de Freud, les deux modes de la représentation psychique du pulsionnel : dans ce cas, Freud peut se servir du terme plus général de « représentant psychique » (*psychische Repräsenz* ou *psychischer Repräesentant*).

¹⁰⁶⁰ Qui est à rapprocher des propositions de Chiantaretto pour qui la position même de témoin survivant disqualifie son témoignage du fait qu'il n'a pas la possibilité de se représenter et de véhiculer les représentations des sujets qui eux sont morts, cf. 2.3.2.4.

¹⁰⁶¹ Les ramifications, les liens qu'entretient le concept de représentation (et surtout ses différentes formes) avec beaucoup d'autres concepts psychanalytiques (la pulsion au premier chef mais aussi la figurabilité, le travail psychique...) étant extrêmement complexes et très vastes, cette partie ne pourra qu'être très partielle et condensée. Elle est largement inspirée de Delrieu (2008).

¹⁰⁶² Benslama (2001, p. 454) résume : La représentance est un travail imposé au psychique par la pulsion.

L'introduction du terme de *Vorstellungsrepräsentan(z)* ou (*t*), pallie cette imprécision, puisque celui-ci désigne uniquement **le représentant idéationnel de la pulsion** : à la lettre, ce mot composé se traduit en français par « représentant de la représentation », mais jusqu'ici c'est « **représentant-représentation** » qui a prévalu. Les traducteurs des Œuvres complètes, en cours de publication aux P.U.F., proposent maintenant l'usage de « **représentance de représentation** ». Ces trois traductions qui accolent des signifiants très proches dans la langue française, suppriment la différence existant en allemand entre *Vorstellung* et *Repräsentanz* (ou *Repräsentant*). Contrairement aux traditions philosophiques et psychologiques auxquelles il emprunta *Vorstellung*, Freud parle de **représentations inconscientes**. Pour justifier la possibilité de telles représentations, jugées paradoxales du point de vue de la tradition philosophique, il va distinguer **la représentation de chose** (*Sachvorstellung* ou *Dingvorstellun*) de nature visuelle, et **la représentation de mot** (*Wortvorstellung*) de nature acoustique. Dans le système inconscient il n'y a que des représentations de chose, alors que dans le système préconscient-conscient, à la représentation de chose est associée la représentation de mot. *Stricto sensu*, la représentation picturale relèverait alors de la représentation de chose. Reste le problème de la pulsion et de la représentation. En effet, si la pulsion est représentée, cela signifie-t-il que sa nature est essentiellement organique, autrement dit qu'elle n'est qu'une excitation somatique ? Freud le soutient parfois (y compris tardivement dans l'Abrégé¹⁰⁶³) mais il affirme aussi que la pulsion a un destin psychique précisément parce qu'elle est le représentant psychique de l'excitation somatique. Freud écrit aussi dans certains textes que c'est un concept limite entre le somatique et le psychique. Concept connexe de la représentation, **la trace mnésique** quant à elle désigne tout au long de l'œuvre freudienne la façon dont les évènements s'inscrivent dans la mémoire. Les traces mnésiques sont déposées, selon Freud, dans différents systèmes ; elles subsistent de façon permanente mais ne sont réactivées qu'une fois investie. Ainsi, tous les souvenirs seraient en droit inscrits mais leur évocation dépend de la façon dont ils sont investis, désinvestis, contre-investis. La trace mnésique est toujours inscrite dans des systèmes, en relation avec d'autres traces, dans un contexte associatif. **La figurabilité** quant à elle apparaît chez Freud comme l'exigence à laquelle sont soumises les pensées du rêve : elles subissent une sélection et une transformation qui les rendent à même d'être représentées ultérieurement en images, surtout visuelles. On peut relier cette notion à la nécessité, cette fois non plus des pensées du rêve mais des traces mnésiques du camp, de subir cette sélection et cette transformation, sous l'égide de facteurs à la fois conscients (le créateur est acteur conscient de sa création) et inconscients (il laisse filtrer, à son insu, le fruit de modifications

¹⁰⁶³ Freud (1940).

inconscientes défensives et fantasmatiques qui vont façonner la représentation), dans le travail de représentation picturale. La transformation étant achevée dans la représentation, uniquement visuelle, de chose si l'on reste dans une perspective strictement freudienne, couchée sur le papier, externalisée de l'appareil psychique.

Ces précisions conceptuelles psychanalytiques achevées, je reprends la problématique de la représentation dans le cadre du traumatisme extrême des camps de concentration et de l'activité picturale.

Selon Freud (1911, p. 136-137), si « L'activité psychique se retire des opérations pouvant susciter du déplaisir », elle doit néanmoins « se résoudre à représenter l'état réel du monde extérieur » : c'est l'instauration du principe de réalité. Winnicott souligne pour sa part qu'« accepter la réalité est une tâche sans fin »¹⁰⁶⁴ imposée au psychisme. Aulagnier y voit quant à elle une « condamnation à investir »¹⁰⁶⁵, une obligation de mise en sens, de penser de la réalité, et donc in fine de la représenter. Si on reprend cette problématique à propos de l'investissement de la réalité du camp, nous sommes confrontés à un paradoxe : le psychisme est « condamné » dans l'affirmation, ici prééminemment autoconservatrice (le risque du désinvestissement étant tout simplement la mort), du principe de réalité qui oblige le sujet à investir psychiquement la réalité du camp, par la représentation... Mais cet univers, ce réel¹⁰⁶⁶, plus que jamais, échappe, se dérobe au sujet. Le sens y est absent ou alors pris dans les rets de paradoxes incompréhensibles¹⁰⁶⁷, le temps y est distordu, tout y est mis en oeuvre pour défaire un travail de liaison qui aurait facilité ce travail de représentation, la dimension du déplaisir est omniprésente et mortifère¹⁰⁶⁸, bref, il s'agit d'un réel, d'une situation extrême¹⁰⁶⁹. D'où la question qui se pose psychiquement sans cesse au sujet à la fois dans l'évènementiel du camp et dans l'après-coup traumatique : comment représenter un univers irreprésentable ? Plusieurs auteurs ont composé avec cette dialectique dans différents cadres conceptuels.

¹⁰⁶⁴ Winnicott (1971), cité par Cupa (2002, p. 80).

¹⁰⁶⁵ Aulagnier, P. (1982). *Op. cit.*

¹⁰⁶⁶ Saturé de Réel au sens lacanien pour reprendre l'expression de Cupa.

¹⁰⁶⁷ Laval-Hygonencq (1999, p. 49) : « La littérature concentrationnaire nous révèle le travail d'élaboration qui permet de ne pas perdre le sens de la réalité dans une réalité qui n'a plus de sens, en maintenant l'objectif apparemment le plus humble, celui de « seulement survivre ». »

¹⁰⁶⁸ Comme j'ai pu à maintes reprises le souligner dans les dimensions les plus diverses du traumatisme extrême dans toute la partie 2.3.

¹⁰⁶⁹ Cf. 2.1.

Korff-Sausse, citée par Waintrater (2003, p.216), résume : « le traumatisme a ceci de paradoxal qu'il interrompt l'activité psychique tout en forçant l'esprit à la reprendre pour remettre de la pensée là où elle a fait défaut. »¹⁰⁷⁰ Janin (1996, p. 24) précise que le trauma met en échec le processus d'autohistorisation, car il « est un arrêt dans le travail de la figurabilité ». Waintrater reprend ces assertions à propos du témoignage dans les camps : « Dans sa majeure partie, cette activité consiste à trouver des représentations à des vécus intolérables qui dépassent les catégories habituelles de pensée : trouver des mots et des images aptes à rendre compte ce qui hante son esprit, c'est le travail qu'accomplit le témoin à chaque nouvelle narration. »¹⁰⁷¹ Le travail de représentation consiste donc ici à trouver non seulement des mots mais aussi des images, qui prennent ici le statut de représentations aptes à rendre compte au plus près d'états affectifs. La difficulté de la représentation réside alors dans un « au-delà du pensable »¹⁰⁷² de ces vécus qui les rend non-transmissibles (cf. à ce propos toute la problématique du témoignage selon cet auteur). Waintrater, très significativement, attire notre attention sur les dangers par ailleurs inhérents à la croyance d'une représentation possible par l'image : « **représenter l'irreprésentable** peut faire croire que l'on peut, par des images, annuler la distance infinie qui sépare l'évènement de sa représentation. Et le risque est grand d'ouvrir la voie à une jouissance de l'image, qui nie la dimension de l'horreur, comme Benigni dans son film *La vie est belle*. **Mais** souscrire entièrement à la perspective de l'irreprésentabilité comporte un autre risque, celui de faire de la mémoire un instrument froid et glacé, difficilement générateur d'identification. Or, c'est précisément parce que l'extermination nazie a tenté d'anéantir le cœur de l'humain que constitue la capacité à fantasmer, qu'il nous faut veiller à ne pas l'oblitérer à nouveau, sous peine de rester dans la sidération, dont seule la reprise des processus de pensée peut lever l'emprise mortifère. »¹⁰⁷³

L'irreprésentable du camp a tout à voir pour elle avec l'originare : « Le survivant, ce déjà-donné-pour-mort, est revenu d'un no man's land où toute frontière entre réalité et fantasme a été abolie, voire inversée. Cet espace-limite constitue un lieu hors pensée et hors représentation que les psychanalystes nomment l'originare, lieu en deçà de la parole, refoulé et destiné à le rester, hors de toute possibilité de métabolisation. Or, l'originare exerce une forte attraction sur le psychisme, en ce qu'il se présente comme le premier état, celui d'avant les mots, d'avant la séparation entre corps et psychisme. Monde de la première enfance, il est

¹⁰⁷⁰ Korff-Sausse, S. (2001). Le trauma : de la sidération à la création. In Marty, F. (dir.), *Figures et traitements du traumatisme*. Paris, France : Dunod, 2001.

¹⁰⁷¹ Garcia et Clancier (1995, p. 368) citent Bettelheim sur ce sujet : « Ceux qui n'ont pas vécu l'expérience ne sauront jamais, pas vraiment, pas complètement. Le passé appartient aux morts et le survivant ne se reconnaît pas dans les images et les idées qui prétendent le décrire. »

¹⁰⁷² L'expression est de moi.

¹⁰⁷³ Waintrater (2003, p. 45-46).

celui des sensations internes pures, mais aussi celui de l'adéquation absolue, qui méconnaît toute différence, donc toute altérité. Normalement, aucune rencontre directe ne doit se produire avec l'originare, sous peine de provoquer une sidération telle qu'on la voit à l'œuvre dans les psychoses. Or le savoir acquis dans les camps est un savoir issu directement de cette rencontre impensable avec l'originare, et devient, par-là même, comme le dit Aulagnier « incompatible avec le leurre qui nous permet de vivre ». Le survivant devra composer avec ce « savoir mortifère ». »¹⁰⁷⁴

En plus de ces remarques concernant le contenu même de ce qui devrait être représenté, le statut d'exclu du déporté ne lui permet par le travail de représentation : « La persécution a marginalisé le survivant, le transformant en un être à part, dont l'expérience n'a pas pu être intégrée dans le social ni donner naissance à aucune représentation structurante. »¹⁰⁷⁵ En effet, « la Shoah demeure paradigmatique d'une double catastrophe, à la fois psychique et sociale. Catastrophe psychique dans le rapport particulier entre la réalité interne et l'environnement, qui rend impossible toute mentalisation de l'expérience traumatique, elle est aussi sociale, au sens où Pujet et Kaës (1989) la définissent comme la destruction de la fonction intermédiaire destinée à gérer les rapports entre l'individu et le groupe, fonction assurée en temps normal par le contexte social. »¹⁰⁷⁶ Le fonctionnement des camps de concentration tel que je le décris en 1.4 me donne à penser que cette affirmation concerne aussi les déportés dans ce type de camp à ceci près que les rapports entre l'individu et le groupe me semblent moins économiquement « attaqués » que dans le cadre de la Shoah. La question et l'affirmation de l'irreprésentable me semblent ainsi plus présentes dans les travaux sur la Shoah que ceux concernant les camps de concentration fussent-ils mixtes¹⁰⁷⁷.

Borgel (1999, p. 68) rappelle que « L'expérience traumatique est ce qui ne se figure pas, même si elle laisse des traces mnésiques ineffaçables. La solitude qui accompagne tout trauma isole, même s'il s'agit d'expériences vécues collectivement. Isolement et désolation vont de pair selon H. Arendt. Il faut le raccordement à l'espace public pour qu'un sujet puisse sortir du trauma. »

Le travail de représentation dans l'activité picturale constituerait-il alors une mise en représentation (ou sa tentative par une figuration) de traces mnésiques, intriquée dans un autre travail, un travail de liaison, avec autrui, avec un « espace public », qu'il soit interne (le témoin interne de Chiantaretto par exemple) et/ou externe (le groupe des autres déportés ou

¹⁰⁷⁴ Waintrater (2003, p. 45-46 et p. 62-63).

¹⁰⁷⁵ Waintrater (1999, p. 203).

¹⁰⁷⁶ *Ibid.* p. 196-197.

¹⁰⁷⁷ Wilgowicz (1991, p. 188) : « L'imagination recule devant les visions d'horreur : les tombes creusées avant l'exécution, les chambres à gaz, les fours crématoires. », et p. 211 « Les images inimaginables de ces temps monstrueux ne sont pas représentables. »

des sujets dessinés par exemple) ? La question du statut de la représentation ainsi construite reste à définir. Son rapport avec le pulsionnel, et notamment l'autoconservation, l'est également.

Pour beaucoup d'auteurs, l'irreprésentabilité du camp est principalement liée à l'indicible, aux limites du langage, donc plutôt du côté de la représentation de mot au sens freudien plus que de la représentation de chose. Szafran, Thanassekos, Chaumont, et Fischler, par exemple, citent (1995, p. 106) Levi qui « dit dans « si c'est un homme » que les mots de la langue usuelle sont insuffisants pour raconter ce qui s'est passé. Cette incapacité à traduire en mots l'expérience concentrationnaire est unanimement exprimée par les rescapés. » Adelman (2000, p. 241) renchérit sur le fait que « le traumatisme affecte la capacité de verbaliser l'émotion. Les événements traumatiques et non-traumatiques sont encodés différemment dans la mémoire, en particulier pour ce qui a trait à l'expression de l'affect. » Plus près de la notion de situation extrême, Laub et Auerhahn (1993, p. 288) affirment qu'à cause de la fracture radicale entre le trauma et la culture, les victimes souvent ne peuvent trouver de catégories de pensée ou des mots pour caractériser leur expérience parce que ni la culture ni l'expérience de la vie ne fournissent de structure pour appréhender, pour cadrer, les actes d'agression massifs. De plus, savoir, au sens d'élaborer, d'analyser, de reformuler requiert la préservation d'une sensibilité détachée qui est détruite par la situation d'horreur. Trop proches du vécu, les survivants, et les observateurs prisonniers sont condamnés à la répétition. Ils ne peuvent pas lui attribuer de sens et peuvent ultérieurement à peine s'en souvenir à l'exception de fragments visuels, de perceptions qu'ils ne peuvent intégrer affectivement dans leur personnalité. Le dessin est-il alors une façon d'organiser ces fragments, ces perceptions pour les intégrer dans une représentation qui serait plus visuelle, plus de l'ordre de la représentation de chose, à l'extérieur de la psyché, sur le papier (hypothèse qui rejoindrait pour partie les propos de Guillaumin sur l'œuvre comme double extérieur du moi¹⁰⁷⁸)? Kaës à ce propos va plus loin en rappelant que la plus grande part des travaux sur les traumatisés font appel à la notion d'espace de jeu et de mise en figurabilité des « choses » et des événements traumatiques. Le jeu, le dessin, le modelage en sont des supports. Les ressources sont selon lui à trouver du côté de la culture, des mythes. Le fond culturel est une prolongation de l'objet transitionnel, la culture assurant le recours à des prédispositions signifiantes dont précisément le traumatisé est en défaut : en défaut de signifiant et en défaut de représentation.

2.4. Conclusion

Le traumatisme extrême du camp de concentration se singularise par la prééminence traumatogène d'une situation extrême qui entraîne des attaques massives, durables,

¹⁰⁷⁸ Cf. 3.8.

polymorphes contre des socles, multiples, profonds, archaïques de la psyché humaine, ce à la différence (relative) du traumatisme, dans son acception plus « classique », où le contexte pulsionnel du sujet prédomine. Son traitement psychique, « évènementiel », *in vivo*, par le sujet est par conséquent lui aussi très particulier dans ses différents aspects. Le travail de représentation, le dessin dans le camp s'insère dans ce contexte de résistance psychique extraordinaire comme une voie tout à fait unique en son genre tressant ensemble travail de culture et travail de représentation, témoignage et création. C'est maintenant à ce dernier aspect de l'activité picturale des camps que je vais m'intéresser.

3. LA CREATION ET L'ART DU POINT DE VUE PSYCHANALYTIQUE : DES AXES COMPLEMENTAIRES DE COMPREHENSION DU PHENOMENE PICTURAL DANS LES CAMPS

Comme je l'ai écrit précédemment¹⁰⁷⁹, il ne me semble pas du ressort de la psychanalyse de dire si les dessins réalisés dans les camps relèvent de l'art¹⁰⁸⁰ ou non. En revanche, un aperçu de quelques conceptualisations psychanalytiques autour de l'art et de la création m'a paru avantageux, ce à deux titres : **premièrement**, en lien avec le chapitre précédent, il s'agit pour les dessinateurs des camps de tenter une reconstruction face à la désorganisation traumatique. Celle-ci est passée, en partie du moins et pour ces sujets, par la création tout à fait réelle, palpable, la matérialisation par le média pictural de représentations externes à leur psyché, transmissibles, échangeables, par un travail de représentation, création dont il me semble intéressant d'en approcher les mouvements psychiques. Et, **deuxièmement**, la figure de l'artiste chez les déportés¹⁰⁸¹, avec son « pouvoir » créateur, sa dimension culturelle, son « aura » est très présente dans mon matériel clinique ce qui m'a poussé à aborder ce dernier selon cet axe. Je précise dès à présent que je ne traite la question de la sublimation que dans la mesure où elle est difficilement séparable de certaines conceptualisations psychanalytiques sur l'art et la création, à commencer par celles, princeps, de Freud. Sans nier le grand intérêt qu'il y aurait à travailler une telle clinique avec ce concept, la problématique de la sublimation dans le cadre du traumatisme extrême des camps de concentration nécessiterait à elle seule un immense travail de recherche qui dépasse de loin le cadre plus modeste de cette thèse.

« On sait à quel point la littérature et les œuvres d'art ont attiré l'attention des psychanalystes ; cet intérêt semble être essentiellement lié au **pouvoir révélateur de la création artistique** : très souvent, en effet, elle nous livre les secrets de fantasmes

¹⁰⁷⁹ Cf. 2.3.2.5.

¹⁰⁸⁰ Avec tout le flou conceptuel qui peut exister autour de cette notion d'« art ».

¹⁰⁸¹ Les dessinateurs comme les non-dessinateurs ayant été en contact avec les premiers.

inconscients qui finissent par s'avérer universels. Il n'est qu'à rappeler ce que le « complexe d'Œdipe doit à Sophocle... Mais la recherche psychanalytique s'attache en même temps à connaître **le processus créateur en tant que tel** [...] ». Cette citation¹⁰⁸² focalise l'attention sur les rapports étroits qu'entretient la psychanalyse avec l'art, et la création dans son développement, mais également sur l'étendue des théorisations qui en découlent. Les chapitres qui suivent résument quelques grandes conceptualisations majeures par auteur.

3.1. Premières élaborations psychanalytiques sur l'art, la création et la sublimation chez S. Freud

On trouve trace très tôt dans l'œuvre de Freud des références à l' « art » au sens large, d'abord dans sa correspondance, puis dans ses œuvres et articles. Si certaines considérations sont d'ordre assez personnel, on peut noter, dès 1897(a), le début d'un **rapprochement entre certains phénomènes psychiques et la création**, ainsi, Freud affirme que « Le mécanisme de la création poétique est le même que celui des fantasmes hystériques. »¹⁰⁸³ Plus tard, dans la *Traumdeutung*, il affirmera qu' « il y a entre nos rêves typiques et les contes, la poésie en général, des rapports fréquents et qui ne sont pas dus au hasard. »¹⁰⁸⁴ et trouvera dans Œdipe-roi de Sophocle, Hamlet, Timon d'Athènes et Macbeth de Shakespeare, les confirmations de l'existence universelle des désirs affectueux et hostiles de l'enfant à l'égard de ses parents¹⁰⁸⁵.

Un rapport entre rêve et arts plastiques sera même établi en ce que ni l'un ni les autres ne disposent de moyen pour représenter les relations logiques entre les pensées, ce sera « [...] à l'interprétation de rétablir les liens supprimés par ce travail [le travail du rêve]. »¹⁰⁸⁶

L'interprétation des dessins des camps peut se réclamer de cette démarche. Le concept de **sublimation** apparaît en 1905¹⁰⁸⁷ comme un détournement de la curiosité sexuelle en direction de l'art et de la culture, celle-ci « [...] intervient dans toutes les productions culturelles [...] »¹⁰⁸⁸, elle résulte de la période de latence et est citée comme une des trois issues possibles « [...] en cas de prédisposition constitutionnelle anormale », de dérivation d'excitations sexuelles excessives de différentes sources. Elle est « [...] une des sources de l'activité artistique. »¹⁰⁸⁹ Dans la « Gradiva » (Freud, 1907), l'œuvre est vue comme une suppression du refoulement, ignorée en tant que telle. En 1908, Freud affine sa position en définissant la sublimation comme « [...] cette capacité d'échanger le but qui est à l'origine sexuel contre un autre qui n'est plus sexuel mais qui est psychiquement parent avec le

¹⁰⁸² Anargyros-Klinger, A., Reiss-Schimmel, I., Wainrib, S. (dir.). (1998, p. 7).

¹⁰⁸³ Freud (1897a, p. 184).

¹⁰⁸⁴ Freud (1900, p. 215).

¹⁰⁸⁵ *Ibid.* p. 227-232.

¹⁰⁸⁶ *Ibid.* p. 269.

¹⁰⁸⁷ Le terme est utilisé plus tôt toutefois dans une acception différente.

¹⁰⁸⁸ Freud (1905, p. 100).

¹⁰⁸⁹ Freud (1905, p. 189-190).

premier. »¹⁰⁹⁰, capacité de l'appareil mental qui, résidant d'abord dans une « [...] constitution innée [...] »¹⁰⁹¹, peut toutefois être influencée par « [...] la vie et l'influence intellectuelle [...] »¹⁰⁹². Le jeu de l'enfant lui servira la même année à établir une comparaison avec le créateur littéraire : « Le créateur littéraire fait donc la même chose que l'enfant qui joue ; il crée un monde de fantaisie, qu'il prend très au sérieux, c'est à dire qu'il dote de grandes quantités d'affect tout en le séparant nettement de la réalité. »¹⁰⁹³ ; il notera que « [...] beaucoup de choses qui en tant que réelles, ne pourraient pas procurer de jouissance, le peuvent tout de même, prises dans le jeu de la fantaisie [...] »¹⁰⁹⁴. Laquelle fantaisie, comme la créativité, naissant de l'insatisfaction, est la continuation et le substitut du jeu de l'enfant, en tant que correctrice d'une réalité insatisfaisante. La résonance avec la réalité extrême du camp est profonde avec cette dernière affirmation... Le créateur littéraire se spécifie par « une prime de séduction ou un plaisir préliminaire »¹⁰⁹⁵ qu'il offre au lecteur en induisant chez lui un relâchement des tensions pulsionnelles grâce à ses transformations des rêveries diurnes et à l'esthétique. Un parallèle peut être établi entre le dessinateur des camps et les sujets dessinés et/ou les sujets regardant les dessins. Le don artistique permet à certains d'échapper à la névrose (Freud, 1910b), il est en corrélation étroite avec la sublimation, laquelle « [...] renvoie aux fondements biologiques du caractère actuellement inconnus [...] » mais « [...] l'essence de la réalisation artistique [...] » elle-même reste toutefois pour Freud « [...] psychanalytiquement inaccessible. »¹⁰⁹⁶ Poursuivant dans la même direction qu'en 1908, il affirmera que l'artiste réconcilie le principe de plaisir et le principe de réalité, par le détour de ses productions, qui lui permettent de donner « [...] forme à ses fantasmes pour en faire des réalités d'une nouvelle sorte, qui ont cours auprès des hommes comme des images très précieuses de la réalité. C'est ainsi que, d'une certaine manière, il devient réellement le héros, le roi, le créateur [...] »¹⁰⁹⁷. La protection dont bénéficieront les créateurs dans les camps relève-elle de cette même image de l'artiste ? En 1913, cette proposition sera réaffirmée : il existe dans l'art un « [...] apaisement de désirs inassouvis [...] »¹⁰⁹⁸, pour l'artiste et pour le spectateur, transformés par le créateur de façon à en éloigner les traits les plus choquants, « [...] les forces pulsionnelles à l'œuvre dans l'art sont les mêmes conflits qui poussent à la

¹⁰⁹⁰ Freud (1908a, p. 33).

¹⁰⁹¹ *Id.*

¹⁰⁹² Freud (1908a, p. 34).

¹⁰⁹³ Freud (1908b, p.34).

¹⁰⁹⁴ Freud (1908b, p. 35).

¹⁰⁹⁵ *Ibid.* p. 46.

¹⁰⁹⁶ Freud (1910c, p. 177).

¹⁰⁹⁷ Freud (1911, p. 141).

¹⁰⁹⁸ Freud (1913a, p. 210).

névrose d'autres individus, qui ont déterminé la société à ériger ses institutions. »¹⁰⁹⁹, le complexe d'Œdipe, et certaines intentions magiques entre autres se trouvent à l'origine de son essor (Freud, 1913b). Avec « Le Moïse de Michel-Ange », Freud (1914a) consacre un article à l'interprétation psychanalytique d'une œuvre d'art, introduit par ces mots : « Ce qui nous empoigne aussi puissamment ne peut pourtant être [...] que l'intention de l'artiste, pour autant qu'il a réussi à l'exprimer dans l'œuvre et à nous permettre de l'appréhender. », « Et pour deviner cette intention, il faut bien que je puisse préalablement dégager le sens et le contenu de ce qui est représenté dans l'œuvre d'art, que je puisse donc l'interpréter. Il est donc possible qu'une telle œuvre d'art nécessite une interprétation, et que ce soit seulement après l'avoir effectuée, que je puisse apprendre pourquoi j'ai été soumis à une impression d'une telle puissance. »¹¹⁰⁰ Cette interprétation se base sur le fait que l'art, tout comme les rêves, la langue, la religion, les mythes, est basé sur un symbolisme sexuel élucidé par la psychanalyse (Freud, 1916-1917). Entre temps, **Freud différencie la sublimation de l'idéalisation** : « La sublimation est un processus qui concerne la libido d'objet et consiste en ce que la pulsion se dirige sur un autre but, éloigné de la satisfaction sexuelle [...] » tandis que l'idéalisation « est un processus qui concerne l'objet et par lequel celui-ci est agrandi et exalté psychiquement »¹¹⁰¹, possible « [...] dans le domaine de la libido du moi et dans celui de la libido d'objet. »¹¹⁰² Avec l'avènement de la seconde topique, la sublimation est repensée, elle est initiée par le moi qui « [...] commence par transformer la libido d'objet sexuelle en libido narcissique [...] »¹¹⁰³ pour ensuite la rediriger vers un but non-sexuel. Elle prend alors place comme motion pulsionnelle inhibée quant au but aux côtés de la pulsion d'auto-conservation et de la pulsion sexuelle dans l'Eros¹¹⁰⁴. Une partie (la totalité ?) des pulsions, affirme Freud, travaille toutefois dans le sens de la pulsion de mort : « [...] en désexualisant ou sublimant la libido du ça, il [le moi] travaille à l'encontre des visées de l'Eros [...] »¹¹⁰⁵ (La question du rapport entre sublimation et dualisme pulsionnel sera reprise par Green, cf. *infra*). Ce rapport de la sublimation à la libido du moi sera étendu à l'art en général : « [...] les œuvres d'art exaltent les sentiments d'identification [...] en nous fournissant en commun de hautes réjouissances ; elles se mettent encore au service d'une satisfaction narcissique, lorsqu'elles figurent les œuvres d'une culture déterminée, lorsqu'elles lui rappellent de façon saisissante ses idéaux. »¹¹⁰⁶ On entraperçoit ici les enjeux narcissiques que les créations peuvent revêtir

¹⁰⁹⁹ Freud (1913a, p. 210).

¹¹⁰⁰ Freud (1914a, p. 88-89).

¹¹⁰¹ Freud (1914b, p. 98).

¹¹⁰² *Ibid.* p. 99.

¹¹⁰³ Freud (1923, p. 242).

¹¹⁰⁴ *Id.*

¹¹⁰⁵ *Ibid.* p. 260.

¹¹⁰⁶ Freud (1927, p. 20).

dans les camps, leur lien avec le travail de culture est aussi à souligner. En 1933, il émettra l'idée que le travail d'interprétation tel qu'il est pratiqué pour le rêve peut éclairer certains motifs des arts plastiques, dévoilant une matière première « [...] qu'on peut appeler bien souvent sexuelle au sens le plus large du terme [...] »¹¹⁰⁷

3.2. M. Klein : La sublimation sert la réparation

Klein, pour sa part, pense principalement **l'œuvre comme un mode de réparation** à partir de son expérience de psychanalyse des enfants.

Le dessin, par un geste magique, permet à l'enfant de réaliser la toute-puissance de sa pensée, c'est un signe d'adaptation sociale et d'amélioration de la relation d'objet (Klein, 1923a). **Le développement de la sublimation sert les tendances réparatrices** (Klein, 1933), la compulsion à réparer étant pour elle un facteur important de la créativité. Au cours du passage de la position schizo-paranoïde à la position dépressive, le sujet sublime les pulsions destructrices liées à l'expérience psychotique. Ce phénomène est concomitant de la formation des symboles (qui existaient toutefois sous une forme archaïque dans la position schizo-paranoïde), la position dépressive structure, par le deuil de l'objet, et le renoncement à la toute-puissance, l'identification à l'objet qui n'est plus totale, et permet, par l'écart entre le désir et la satisfaction que lui procure la réalité, l'émergence de ces symboles (Klein, 1923b).

3.3. J. Chasseguet-Smirgel : La création dépasse la sublimation

Chasseguet-Smirgel (1971) critique la thèse de Klein en ce que l'acte créateur et l'acte réparateur, dans cette perspective, s'apparentent beaucoup plus à des formations réactionnelles qu'à des sublimations. En effet s'ils sont dans cette dynamique de réparation, comme soutenu par Klein, ils sont commandés par le surmoi qui s'oppose aux pulsions sadiques et destructrices qui sont alors refoulées et contre-investies alors que « [...] quels qu'en soient le but, l'objet, voire même la direction, la pulsion sublimée se décharge. [...] Cette notion de décharge pulsionnelle oppose précisément la sublimation aux mécanismes de défense, et en particulier, à la formation réactionnelle. »¹¹⁰⁸ Elle va alors proposer de **séparer les actes créateurs suivant qu'ils prennent leur racine dans le désir de réparer l'objet ou dans le désir de réparation du sujet lui-même**. Ces deux catégories s'opposent radicalement (même si les deux types peuvent coexister à des moments différents chez le même individu) et seul l'acte créateur dont le but est la réparation de Soi implique la sublimation parce qu'il met en jeu une décharge des pulsions sadiques sur ce mode. L'acte créateur dont le but est la réparation de l'objet « [...] repose [...] sur le refoulement de ces

¹¹⁰⁷ Freud (1933a, p. 37).

¹¹⁰⁸ Chasseguet-Smirgel, J. (1971). Réflexions sur le concept de « réparation » et la hiérarchie des actes créateurs. In *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité* (p. 89-105). Paris, France : Payot, p. 91.

mêmes pulsions sadiques, et sur la mise en œuvre de formations réactionnelles »¹¹⁰⁹ et sera, à ce titre, moins salubre pour le sujet. Elle en tire une conclusion importante : « La création a donc une fonction dont la portée dépasse celle de la sublimation. »¹¹¹⁰, position qui sera réaffirmée par divers auteurs. L'hypothèse de tentatives de réparation de l'objet comme celle de réparation du sujet créateur lui-même face aux attaques narcissiques du camp dans le dessin me paraît tout à fait plausible.

3.4. La pulsion créatrice et l'œuvre issue de l'aire intermédiaire chez D.W. Winnicott

« **La pulsion créatrice peut être envisagée en elle-même** ; bien entendu, elle est indispensable à l'artiste qui doit faire œuvre d'art, mais elle est également présente en chacun de nous [...] »¹¹¹¹ invite à penser Winnicott. **La créativité** « [...] **permet à l'individu l'approche de la réalité extérieure** [...] » et, « [...] tout événement sera créatif, sauf si l'individu est malade ou s'il est gêné par l'intervention de facteurs de l'environnement capables de bloquer ses processus créatifs »¹¹¹², « [...] quand on lit des témoignages d'individus [...] qui ont passé toute leur existence dans des camps de concentration [...], on comprend très vite que seules quelques-unes de ces victimes parviennent à rester créatives et, bien entendu, ce sont celles qui souffrent. Tout se passe comme si tous les autres, ceux qui continuent d'exister (mais ne vivent pas) dans de telles communautés pathologiques, avaient si totalement renoncé à tout espoir qu'ils ne souffrent plus ; sans doute ont-ils perdu ce qui faisait d'eux des êtres humains : ils ne peuvent plus voir le monde de manière créative. »¹¹¹³ Ici la relation entre camp et créateur est posée directement par l'auteur : le dessinateur sera celui qui parvient à rester humain par sa capacité à ressentir la souffrance qui découle de cette condition d'où la possibilité de penser l'activité picturale comme une activité de conservation et/ou de recouvrer la subjectivité du dessinateur ... Pour Winnicott, **l'artiste et ses œuvres se situent dans l'aire intermédiaire qu'il décrit comme un espace où la nature interne ou externe des objets n'est pas contestée, lieu pour lui d'un intense travail psychique**. Les objets d'art ne seront donc ni réels, ni imaginaires, ni trouvés, ni créés, mais bien du côté du transitionnel, du paradoxe et de la symbolisation. L'éventualité d'un travail de représentation du camp, ou sa tentative, par le dessin, dans cette aire, mérite d'être examinée.

3.5. La pensée picturale, le travail de l'œil et de la main : P. Luquet

Luquet (1981), se penchant sur l'élaboration de la peinture, parle d'un travail de l'œil et d'un travail de la main qui réalisent une véritable « **pensée picturale** » : les «

¹¹⁰⁹ Chasseguet-Smirgel (1971, p. 99).

¹¹¹⁰ *Ibid.* p. 100.

¹¹¹¹ Winnicott (1971, p. 96-97).

¹¹¹² *Ibid.* p. 95.

¹¹¹³ *Ibid.* p. 95-96.

[...] phénomènes créateurs trouvent leur origine dans un jaillissement spontané évitant le langage [...]»¹¹¹⁴, ils se mettent en place à travers les processus primaires. Le tableau doit alors être comparé à un rêve, c'est à dire premièrement que l'activité fantasmatique y est maximale, deuxièmement qu'y dominent la figuration et l'évitement du déplaisir. La sublimation pour lui n'est pas tant un changement de but de la pulsion qu'« [...] un déplacement du but de la pulsion sur une fonction [...] »¹¹¹⁵ ce qui provoque une érotisation des fonctions du moi et une libération d'agressivité. L'activité picturale des camps s'inscrit-elle dans cet évitement du langage ? Peut-elle être la recherche d'un appareil autre que le langage, du domaine de la figuration, pour approcher la réalité du camp ou d'en éviter le déplaisir ?

3.6. A. Green : La sublimation comme fonction objectalisante et la réserve de l'incrédible, le texte ou l'œuvre comme objet trans-narcissique

L'œuvre pour Green s'élabore entre deux pôles inaccessibles qui sont d'une part **un noyau maternel** : « le noyau de la relation au corps de la mère » constituant ce qu'il appelle « la réserve de l'incrédible »¹¹¹⁶ et d'autre part « l'objet transnarcissique » qu'est l'œuvre elle-même, qui réalise **une captation imaginaire du récepteur par le créateur**. Ce transfert narcissique lui fait évoquer **une fonction transnarcissique de l'œuvre** qui la fait accéder au statut **d'un objet transitionnel culturel**. La référence à Winnicott se double d'un lien possible avec le travail de culture que représente la création dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises en me référant au travail de Zaltzman notamment. Revenant sur la sublimation à partir de Freud et de Klein, il éclaire la relation entre celle-ci et le dualisme pulsionnel : Freud « [...] conçoit la sublimation dans le champ de l'Eros, en raison de son action liante (même désexualisée) comme fondatrice de l'unification du moi. Puis cette action accomplie, il rappelle le cas où les investissements d'objet ont été abandonnés, leur libido étant recueillie dans le moi qui n'a consenti à cet abandon qu'en se modifiant par identification. »¹¹¹⁷ Ce retrait dans le moi provoque une désexualisation dans ses relations à l'objet et, par identification à lui, il se pose alors comme rival contre lui. « Mieux encore, il prétend être supérieur à l'objet par la désexualisation-sublimation [...] Il est devenu l'apologue de la mort par son détournement d'Eros, l'amour (substitutif) de lui-même, ne pouvant être équivalent à l'Eros dont sont investis les objets. »¹¹¹⁸ Si, pour Freud, il y a détournement de la libido

¹¹¹⁴ Luquet, P. (1981). L'œil et la main : tentative de métapsychologie du travail de la peinture. In Bessis, H. et Clancier A. (dir.), *Psychanalyse des arts de l'image* (p.235-248). Paris, France : Clancier-Guénaud, 1981, p. 237.

¹¹¹⁵ *Id.*

¹¹¹⁶ Green, A. (1982). La réserve de l'incrédible. In *La déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature* (p. 313-340). Paris, France : Société d'Éditions Les Belles Lettres, 1992, p. 321.

¹¹¹⁷ Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Paris, France : Les Éditions de Minuit, coll. « critique », p. 303.

¹¹¹⁸ Green (1993, p. 303).

entraînant une déssexualisation narcissisante, Klein, soulignant la capacité d'identification aux objets, verra plus la sublimation comme une transformation de la libido narcissique en libido objectale qui, ensuite, sera sublimée. La question qui se pose devient alors plus simplement : « [...] la sublimation est-elle un enrichissement dans les accomplissements de la vie psychique, un plaisir nouveau dont l'appareil psychique se rend capable, ou ne fait-elle que paver la voie du progrès de la pulsion de mort ? »¹¹¹⁹. Considérant les développements de Winnicott sur les objets transitionnels qui introduisent pour lui une nouvelle catégorie d'objet différente des objets internes ou externes, et partant du principe que les pulsions de vie ont pour fonction principale d'établir des liens, non seulement avec les objets mais aussi avec des processus ou des fonctions, il va penser la sublimation comme une fonction objectalisante : « La sublimation permet à une activité d'accéder au statut d'objet et d'être considérée comme une possession du moi. Ainsi dans la sublimation - pour revenir au cas considéré - il ne s'agit pas seulement de modifier par déssexualisation « l'oiseau » mais de faire de la pulsion d'investigation (observation du vol) un objet. »¹¹²⁰ Tout en rappelant que la théorie de la sublimation ne satisfait pas bon nombre de psychanalystes, il note que, si elle gagne à être pensée dans l'aire transitionnelle, la sublimation ne protège pas à elle seule le sujet contre les éventuelles catastrophes psychiques ; toutefois, « [...] son pouvoir permet peut-être, par sa fonction objectalisante, de se faire accompagner, sa vie durant, de quelques objets aimés qui ont l'avantage sur les autres de demeurer fidèles puisqu'ils ne peuvent disparaître que si nous les abandonnons. »¹¹²¹

3.7. Fonction de l'œuvre et phases de création chez D. Anzieu

La fonction principale de l'œuvre consiste, pour Anzieu (1996), à «[...] faire quelque chose non pas de rien mais de l'inemployé. Epuiser la part d'imagination, le potentiel d'affects qui n'ont point trouvé leur emploi [...] Fixer en une place ni trop ni trop peu décentrée, mais localisable le trop plein de ses pensées préconscientes. »¹¹²² **Cette opération est pour lui une invention de représentations de chose**¹¹²³, possible tant à travers les mots qu'avec les images plastiques, pour « [...] une partie de soi qui en est restée privée - zone libidinale, vécu corporel ou mental, moment de l'histoire infantile, secteur contaminé par un conflit défensif. »¹¹²⁴ : une partie inexprimée, inappropriée, inexploitée. Elle implique une baisse de la tension qui sera déplacée sur un lieu intermédiaire : « [...] l'œuvre héritant le statut propre à l'objet transitionnel puis au symbole, d'intermédiaire entre la réalité matérielle

¹¹¹⁹ *Ibid.* p. 320.

¹¹²⁰ Green, A. (1993). *Op. cit.* p. 319.

¹¹²¹ *Ibid.* p. 322.

¹¹²² Anzieu (1996, p. 27).

¹¹²³ Il propose ainsi une réponse quant au statut de la représentation picturale soulevé au chapitre 2.3.2.6.

¹¹²⁴ Anzieu (1996, p. 27).

et la réalité psychique. La différence étant toutefois que l'objet créé n'est plus trouvé mais produit (même s'il l'est à partir d'éléments trouvés tout faits) [...] »¹¹²⁵ Face à des expériences ou des ruptures violentes, non assimilables en tant que telles par le sujet sans une enveloppe, une présence contenant, l'œuvre « [...] autour de l'impensé, de l'innommable, de l'irreprésenté, de l'inéprouvable [...] compose une peau de mots, d'images plastiques ou sonores. Le dessin dans les camps peut à présent se penser comme une enveloppe psychique, une peau d'images contre les attaques qui visent à la trouer, face au dépeçage cruel que décrit Cupa¹¹²⁶... Anzieu poursuit en affirmant que l'oeuvre accomplit ainsi la restauration narcissique de l'auteur, et, par sa propriété transnarcissique, elle en prolonge l'effet parmi le public [...] »¹¹²⁷ La dynamique de réparation narcissique déjà proposée par Klein¹¹²⁸ se retrouve ici et, tout comme chez Green, se développe tant pour l'auteur que pour le spectateur de l'œuvre. Soulignant que **le travail de création est principalement centré autour de représentations inconscientes gravitant autour de la sexualité et de la mort**, il relève chez l'artiste une forme particulière de clivage du moi, clivage qui fait coexister la conscience qu'a le sujet de son échéance mortelle avec le déni de cette mort. L'œuvre lui semble toutefois, plus qu'un fantasme d'immortalité¹¹²⁹, « [...] l'accomplissement d'un désir d'omnipotence narcissique. »¹¹³⁰ Anzieu (1998) propose également une approche psychanalytique de la poétique de l'œuvre, **processus de création qu'il découpe en cinq phases**, chacune possédant son mode de fonctionnement psychique et son angoisse particuliers : **1/ phase d'inspiration**, de saisissement, crise psychologique individuelle avec angoisse de dépersonnalisation et découverte à l'intérieur de soi d'une inquiétante étrangeté ; **2/ phase de prise de conscience**, d'une donnée interne et/ou externe, d'une représentation, d'un affect avec angoisse « [...] d'avoir des idées folles [...] »¹¹³¹; **3/ phase analogue au délire** où le sujet, partant de certaines données, en tire toutes les conséquences possibles sans égard pour le principe de réalité, elle s'accompagne d'une angoisse de morcellement ; **4/ phase du travail de composition** qui met en jeu des capacités et des résistances obsessionnelles corrélatives d'une angoisse provenant essentiellement de sentiments de culpabilité, et enfin **5/ phase d'achèvement**, avec dimension hystérique et d'exposition de l'œuvre mettant en jeu l'angoisse de séparation. Tous ces passages dénotent chez le créateur une grande variabilité dans ses registres de fonctionnement psychique.

¹¹²⁵ Anzieu (1996, p. 27).

¹¹²⁶ Cf. 2.3.1.9.

¹¹²⁷ Anzieu (1996, p. 30).

¹¹²⁸ Cf. *supra*.

¹¹²⁹ Déjà évoqué avec Cupa en 2.3.1.8.

¹¹³⁰ Anzieu (1996, p. 37).

¹¹³¹ Anzieu (1998, p. 65).

3.8. L'œuvre comme double extérieur du moi de l'artiste : J. Guillaumin

Guillaumin voit entre le créateur, l'œuvre et son public, « [...] un rapport dynamique où entrent en jeu des forces de sens parfois contraires [...] »¹¹³², un espace intermédiaire, apparenté à l'aire transitionnelle de Winnicott « [...] où les frontières entre l'irrationnel et la logique, entre le conscient et l'inconscient, s'appréhendent de manière incertaine [...] »¹¹³³. Il soutient trois hypothèses principales : Tout d'abord, **l'œuvre d'art a une valeur topique** qui correspond à « [...] **une position d'extraterritorialité et d'extension périphérique de l'appareil psychique du créateur.** »¹¹³⁴ ensuite l'œuvre fonctionne comme « [...] un double que le Moi se donne, se construit consciemment par une technique réaliste, pour y déposer et y travailler ce qui demeure encore inconsciemment inopérable ou intraitable en lui. »¹¹³⁵, enfin, elle va, après séparation d'avec le sujet, chercher une validation auprès d'un tiers. Il note une « [...] laborieuse théorie générale de la sublimation dont le caractère en partie superficiel et à coup sûr incomplet a souvent plus tard frappé ses disciples [de Freud]. »¹¹³⁶ et en relève les contradictions. Un ensemble de propositions séduisantes en elles-mêmes pour comprendre une forme de projection dans le dessin de ce qui ne peut se travailler psychiquement de façon strictement interne et de comprendre les rapports que cette dynamique entretient avec le groupe des autres déportés, et qui sont, à mon avis, dans le cadre du traumatisme extrême des camps de concentration, à mettre en lien avec la théorie du témoin interne de Chiantaretto.

3.9. La création selon R. Roussillon

La procréation, et l'ensemble des processus psychiques qui l'entourent, apparaît à Roussillon (1998) comme le **prototype même de toute forme de création**. Rappelant que « [...] si la fantasmagorie originaire représente bien l'un des enjeux masqués du processus de création artistique, l'effacement de ses traces dans la création est tout aussi caractéristique du processus que sa présence inconsciente. »¹¹³⁷, avec le concept de trouvé/créé et la pensée de Winnicott, c'est la problématique de la création, qui ouvre celle du sexuel et non l'inverse. La libido fournit l'énergie avec laquelle le sujet, dans toute création, va tenter de réduire l'écart entre l'objet trouvé et l'objet créé¹¹³⁸. La création sera alors considérée soit comme désir, tentative de réduction de cet écart inévitable, par la symbolisation, soit comme nécessité de

¹¹³² Guillaumin, J. (1998a). Le jugement esthétique, un instrument logique étrange entre l'intime et l'universel. In Chouvier, B. (dir.), *Symbolisation et processus de création : sens de l'intime et travail de l'universel dans l'art et la psychanalyse* (p. 35-56). Paris, France : Dunod, 1998, p. 35.

¹¹³³ *Id.*

¹¹³⁴ Guillaumin, J. (1998b). *Le Moi sublimé. Psychanalyse de la créativité*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes, p. 2.

¹¹³⁵ *Id.*

¹¹³⁶ *Ibid.*, p. 5.

¹¹³⁷ Roussillon (1998, p. 159).

¹¹³⁸ Dont nous verrons qu'il est un enjeu majeur pour tous les sujets dessinateurs que j'ai pu rencontrer.

réduire une déchirure dans la trame de la subjectivité ce qui aboutit souvent, de par la faiblesse des liens organisateurs qu'elle produit en pareil cas, à une répétition compulsive.¹¹³⁹

Dans les deux cas toutefois **la création est au service de la fonction de synthèse du moi et de la subjectivité**, elle tente d'effacer « [...] la trace de la blessure qui la motive. »¹¹⁴⁰ Elle peut également « [...] viser une meilleure intégration de l'expérience vécue à partir du travail de mise en forme de celle-ci dans l'œuvre. »¹¹⁴¹ Pour le sujet créateur, « [...] l'activité créatrice le transforme et le produit dans la mesure même où, par l'activité créatrice, il transforme lui-même le monde qu'il rencontre. »¹¹⁴²

3.10. Les pouvoirs de l'image : M. Artières

Dans une perspective plus centrée sur l'image produite par l'artiste, Artières partant du fait qu' « **Il n'y a pas de psychique sans représentation.** » et que « L'homme a toujours forgé des représentations auxquelles nous donnons une valeur esthétique. »¹¹⁴³, montre comment l'image de l'artiste « [...] est une interprétation du monde de la même façon que la science. »¹¹⁴⁴ Elle est à l'origine d'une satisfaction narcissique proche du sentiment océanique d'un moi illimité et d' « [...] une satisfaction liée à un réinvestissement de l'objet possible grâce à l'accord découvert entre soi et le monde extérieur [...] »¹¹⁴⁵ L'artiste, dans la recherche d'une identité structurale entre soi et le monde, « [...] traite de la même façon réalité physique et réalité psychique, il les métabolise jusqu'à leur donner une identité structurale, trouvée grâce au travail d'unification opéré sur la toile [...] »¹¹⁴⁶ **L'art naît donc de la nécessité de rendre la réalité externe homogène à la psyché dans une élaboration esthétique** qui « [...] tend à augmenter l'autonomie de l'activité de représentation et nier les démentis à ses propres représentations que l'objet lui a imposé. »¹¹⁴⁷

3.11. Conclusion

Cet aperçu sur les rapports entre art, création et psychanalyse met en relief plusieurs points me paraissant importants pour cette recherche : la fédération, après l'apparition de ses théories, de beaucoup d'auteurs autour de la pensée de Winnicott qui permet de penser l'œuvre ou la création comme aire intermédiaire entre réalité et psychisme, aire transitionnelle, creuset de la représentation ; les enjeux pulsionnels et plus précisément

¹¹³⁹ Voir à ce propos la compulsion de répétition chez Jeannette L'Herminier, cf. 10

¹¹⁴⁰ Roussillon (1998, p. 164).

¹¹⁴¹ *Ibid.* p.166.

¹¹⁴² *Ibid.* p.169.

¹¹⁴³ Artières (1994, p. 19) pour ces deux citations.

¹¹⁴⁴ *Ibid.* p. 25.

¹¹⁴⁵ *Id.*, reprenant par là, sous d'autres termes plus généraux, la proposition de Roussillon de la réduction de l'écart entre objet trouvé et objet créé.

¹¹⁴⁶ *Id.*

¹¹⁴⁷ *Ibid.* p. 26.

narcissiques¹¹⁴⁸, exprimés différemment selon les auteurs, et, dans tous ces éléments, une problématique du lien avec la participation du tiers public ou spectateur de l'œuvre, tout à fait criante dans l'univers concentrationnaire.

4. CONCLUSION GENERALE

Tenter d'appréhender les représentations picturales et leurs créateurs dans les camps de concentration nazis durant la 2^{nde} guerre mondiale fait appel à de multiples champs conceptuels psychanalytiques¹¹⁴⁹. C'est ainsi que j'ai abordé les théories psychanalytiques du traumatisme pour cibler enfin sur le traumatisme extrême, décrire ses spécificités dans le cadre particulier des camps de concentration nazis, et enfin son traitement « en situation » par les sujets. Un abord d'une pensée sur la création et l'art du point de vue analytique m'a paru complémentaire, de même que toute la partie historique des représentations après-coup des camps, que j'ai placée en tête de cette première partie : le recours à une approche des données historiques à la fois explicative, et descriptive, pour mieux interpréter l'histoire des sujets pris dans la tourmente du moment, me semble une exigence découlant directement de la nature du traumatisme extrême où nous avons à comprendre une clinique du réel.

Cette revue de la littérature peut paraître longue, et pourtant loin d'être exhaustive. Elle se place à la fois comme rempart contre le débordement traumatique de la situation concentrationnaire par la pensée, comme tentative de comprendre ce traumatisme et l'activité picturale dans ce cadre, et comme conséquence nécessaire (inévitable ?) d'une recherche sur un sujet aussi vaste dans ses aspects fragmentés, touchant à des aspects aussi divers de la psychanalyse.

Ces développements importants, outre l'élaboration des hypothèses, permettront une riche discussion théorico-clinique qui suivra l'analyse des dessins, et des cas cliniques de sujets dessinateurs que je présente.

HYPOTHESES

5. HYPOTHESE GENERALE

Mon hypothèse générale est que le recours à « un travail de représentation »¹¹⁵⁰ dans des conditions de traumatisme extrême est spécifique et largement mis en place dans un processus d'autoconservation physique et psychique.

¹¹⁴⁸ Le « saut conceptuel » qui suit étant bien évidemment l'enjeu de la préservation des investissements narcissiques du sujet, dans une dynamique pulsionnelle qui relève cette fois-ci des pulsions d'autoconservation...

¹¹⁴⁹ Et gagne, par moment, à être enrichie par une pensée relevant de champs épistémologiques différents.

¹¹⁵⁰ Entendant par là une forme d'activité psychique constante destinée à maîtriser les excitations pulsionnelles dont la poussée permanente, et l'accumulation, pourraient être pathogènes. Le travail de représentation est, tout

6. HYPOTHESES DE TRAVAIL

A partir de cette hypothèse générale, toute une série d'hypothèses de travail peuvent se décliner.

- Certains déportés s'organisent dans une aire intermédiaire qui leur a permis de conserver une activité représentationnelle picturale. Cette aire intermédiaire se met en place contre l'écrasement de l'espace entre le sujet et la masse des autres déportés, entre le sujet et le réel concentrationnaire, qui freine voire empêche l'émergence de la représentation.

- Ce travail de représentation est une recherche d'un appareil de représentation autre que le langage, afin de transformer les traces mnésiques de la réalité extrême traumatique, de les traduire et les rendre transmissibles. C'est un processus d'appropriation subjectif (moïque) de cette réalité. Il s'adresse au regard des autres déportés pour s'assurer de la perception traumatique.

- Cette activité représentationnelle est une activité à visée auto-réparatrice : Elle renarcissise le sujet en lui permettant diverses identifications valorisées dans le camp, et dans la culture notamment autour de représentations de la figure de « l'artiste ».

- Elle peut être envisagée comme une lutte contre la désintringation pulsionnelle¹¹⁵¹.

- Elle se situe dans un mouvement de lutte contre la passivation¹¹⁵² du camp.

- Elle est une forme de lutte contre la honte. Vue sous l'angle de la théorie de Janine Chasseguet-Smirgel, qui développe l'idée selon laquelle, au désir d'exhibition narcissique phallique, se substituerait, dans la honte, le fantasme d'exhibition de l'anus ; le dessin constitue une inversion de cette substitution.

comme le travail du rêve, un travail de transformation, de liaison de l'énergie pulsionnelle par son association avec des représentations diverses, des affectss, dans une représentance au sens de Green (1988a). Cf. aussi annexes 15.2.1.

¹¹⁵¹ En tant que désunion, démixtion des pulsions de vie et des pulsions de mort dans le contexte métapsychologique du second dualisme pulsionnel freudien.

¹¹⁵² Passivation au sens de Green, c'est-à-dire l'état d'impuissance sans recours d'un sujet forcé à être passif. A distinguer de la passivité, dont les avatars – notamment la relation à la féminité – sont bien connus dans l'œuvre de Freud, qui est liée à un but de la libido érotique.

- L'activité de production de dessins est un « travail de culture »¹¹⁵³. Par l'appel au collectif qu'elle sous-entend, elle soutient une identification primaire et irréductible à l'espèce humaine, et vient soutenir le narcissisme primaire du sujet.

- Les dessins, en tant que représentations transmissibles constituent une tentative d'inscription dans l'histoire de l'humanité des camps de concentration. Ils sont une trace concrète, inscriptible par le média sur le support de la représentation (papier etc.), échangeable entre êtres humains, durable dans le temps. Ils sont à ce titre un témoignage, à la fois de la réalité des camps, et d'une tentative d'inscription, dans l'histoire, du sujet et des autres déportés, comme humains, qui y ont vécu ou y sont morts. Cette trace qui va rester est sous-tendue par un fantasme d'immortalité, ce fantasme est maintenu par un clivage entre une reconnaissance de l'acceptation de la mort, comme « homo sacer »¹¹⁵⁴ (homme tuable) coexistant avec un fantasme d'omnipotence, d'éternité.

- Le dessin est une modalité, utilisée par quelques sujets particuliers, d'investissement de la réalité déplaisante du camp. Il peut être un moyen d'obtention, dans une faible mesure, d'une certaine « prime de plaisir » qui relèverait dans un espace de jeu de sexualisation avec les autres déportés d'une coexcitation libidinale.

- Au travers de la pulsion anarchiste¹¹⁵⁵, et dans une visée autoconservatrice psychique, le sujet dessinateur, par son activité connue et reconnue dans le camp (et qu'il fait activement reconnaître), se différencie de la masse anonyme des autres déportés. Il lutte ainsi contre la désobjectalisation massive et s'assure pour partie une désidentification de la place qui lui est assignée par les SS de « vermine », de « déchet ».

¹¹⁵³ « Culture » au sens de Freud, repris par Zaltzman, cf. 2.3.2.3.

¹¹⁵⁴ Tel que défini par Zaltzman, cf. 2.3.1.2.

¹¹⁵⁵ Au sens de Zaltzman, cf. 2.3.2.2.

METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

7. POPULATION

7.1. Les sujets

7.1.1. Critères d'inclusion des sujets

Sujets des deux sexes.

Adultes¹¹⁵⁶ au moment de leur internement en camp de concentration¹¹⁵⁷ nazi pendant la seconde guerre mondiale¹¹⁵⁸.

Ayant effectué des productions graphiques (non exclusivement) au cours de leur internement (non exclusivement).

7.1.2. Critères d'exclusion des sujets

Sujets enfants au moment de leur internement en camp de concentration et/ou extermination nazi.

Sujets ayant été internés exclusivement dans des camps autres que de concentration (camps d'extermination, camps de prisonnier de guerre, prisons françaises par exemple).

Sujets internés dans des camps de concentration avant la seconde guerre mondiale ou dans d'autres types de camps (goulags...).

Sujets ayant effectué des productions autres que graphiques (exclusivement).

Sujets ayant effectué des productions graphiques exclusivement avant et/ou après leur internement.

7.2. Les représentations picturales

7.2.1. Critères d'inclusion

Représentations en deux dimensions effectuées sur tous supports avec tous types de médias¹¹⁵⁹.

Effectuées par les sujets inclus dans la partie « population ».

7.2.2. Critères d'exclusion

¹¹⁵⁶ Critère « adulte » retenu pour cibler la recherche sur des sujets disposant d'une certaine stabilité du fonctionnement psychique ce qui permet une comparaison plus aisée entre les sujets. Il autorise aussi un échantillon potentiel de sujets plus important pour une recherche où ce dernier point est capital.

¹¹⁵⁷ J'ai exclu les camps d'extermination du fait du nombre extrêmement faible de dessins retrouvés et de « l'abîme » de la sélection (Waintrater) qui sépare les camps de concentration des camps d'extermination.

¹¹⁵⁸ Critère retenu d'une part pour homogénéiser les variables des situations extrêmes (qui restent malgré tout comme je l'ai montré dans la partie 1 très disparates) rencontrées par les sujets dans les camps et, d'autre part, pour retrouver des sujets qui soient francophones (les premières déportations de sujets français ayant débuté de manière quasi-exclusive pendant la seconde guerre mondiale.).

¹¹⁵⁹ Des productions en trois dimensions, statuettes, poupées etc. ont existé (et sont notamment visibles au Musée de la Résistance Nationale de Champigny-Sur-Marne et dans les mémoriaux de certains camps), j'ai souhaité cibler mon propos sur les représentations picturales. De même qu'il existe une différence entre un témoignage écrit et un témoignage dessiné (si on accepte qu'il s'agisse d'un témoignage pour ce dernier), il me semble que la production d'objet en 3 dimensions met en jeu des mécanismes psychiques différents.

Représentations en trois dimensions.

Effectuées par les sujets exclus dans la partie « population ».

8. RECUEIL DES DONNEES

Il fut particulièrement ardu et a nécessité un long et lourd travail d'investigation des productions picturales des sujets et surtout de recherche de sujets qui entrent dans le cadre de cette thèse.

8.1. Recueil des dessins

La recherche des dessins, tout d'abord, a été rendue difficile compte tenu de leur spécificité et de l'éloignement temporel de leur production. Bien peu de livres sont consacrés de près ou de loin à cette question. Les informations bibliographiques furent de ce fait lentes à établir. Les dessins étaient souvent situés dans de vieux ouvrages, très peu connus, non réédités, peu ou pas accessibles. Toutefois, l'exploration bibliographique a été facilitée par des visites à la B.D.I.C.¹¹⁶⁰, aux librairies d'histoire, et fut rendue possible surtout grâce à l'apport des bibliothèques privées d'anciens déportés, des fonds documentaires d'associations d'anciens déportés¹¹⁶¹, des musées¹¹⁶², des sites internet les plus variés... Au total, au cours des quelques années de ce travail, j'ai pu me procurer plus d'un millier de ces dessins sous forme de photocopies de documents privés (parfois autobiographiques) ou publics (ouvrages historiques et/ou autobiographiques), parfois planches de dessins, livres réédités ou rachetés d'occasion, catalogues d'exposition, enregistrement de pages internet...

8.2. Recherche des sujets dessinateurs et recueil des témoignages

Cette partie de ma thèse a été une véritable gageure compte tenu du temps écoulé entre la fin des camps de concentration et le moment de la recherche.

Pour retrouver des sujets dessinateurs des camps entrant dans le cadre de cette étude, il m'a fallu effectuer un intense travail d'investigation avec le réseau des associations d'anciens déportés (F.N.D.I.R.P. et A.D.I.R., O.N.A.C.¹¹⁶³, Souvenir Français, Association Française Buchenwald Dora et Kommandos...). Il a consisté en de multiples visites aux sièges de ces associations en passant par des recommandations, des courriers. Il a pu confiner parfois à un véritable « jeu de piste » dans lequel un interlocuteur me renvoyait vers un autre qui aurait les coordonnées de tel ou tel sujet encore vivant... Le plus difficile fut de passer outre divers « barrages » de différentes personnes dans certaines associations, qui refusaient de me communiquer les coordonnées de certains sujets survivants, sur le prétexte bien souvent que

¹¹⁶⁰ Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine.

¹¹⁶¹ Notamment l'A.D.I.R. (Association nationale des anciennes Déportées et Internées de la Résistance) et la F.N.D.I.R.P. (Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes).

¹¹⁶² Musée de la Résistance Nationale de Champigny-Sur-Marne tout particulièrement.

¹¹⁶³ Office National des Anciens Combattants et victimes de guerre.

ces personnes étaient trop vieilles, sur le point de mourir, et ne supporteraient pas qu'on vienne « encore les embêter avec ça ». Ces interdits m'apparurent généralement comme des rationalisations défensives face à des fantasmes de mort autour de ma recherche, perçue comme traumatogène et/ou mortifère¹¹⁶⁴ et en résonance avec les dangers du témoignage¹¹⁶⁵.

Le recueil de données des sujets que j'ai retrouvés se fit quasi-exclusivement par entretiens non directifs enregistrés sur dictaphone puis retranscrits intégralement par écrit avec accord du sujet. « Quasi-exclusivement » car divers documents, outre les dessins du sujet¹¹⁶⁶, vinrent souvent enrichir ce matériel clinique : documents autobiographiques¹¹⁶⁷, ouvrages historiques, pages internet...

L'accord des sujets se fit oralement dans le cadre de mon D.E.A.¹¹⁶⁸ (cas de Jeannette L'Herminier) et les entretiens anonymisés. Une reconsidération après-coup, au cours de l'élaboration de la thèse, fit cependant apparaître d'une part la nécessité de ne pas redoubler un traumatisme où le sujet était justement devenu anonyme, et d'autre part le non-sens, la contradiction intrinsèque d'un témoignage qui serait anonyme. Dès lors, une fois que ces entretiens furent considérés comme relevant du témoignage¹¹⁶⁹, ils ne furent plus anonymes (ce dont furent informés les témoins) pour les deux sujets suivants : Boris Taslitzky et Walter Spitzer. Un formulaire de consentement formel écrit fut mis au point¹¹⁷⁰. Il ne fut signé que par Walter Spitzer, celui de Boris Taslitzky ayant fait l'objet d'un acte manqué de ma part¹¹⁷¹. Les difficultés de recrutement des sujets m'ont fait retenir les trois seules personnes que j'ai pu rencontrer, à savoir : Walter Spitzer, qui ne rentre pas tout à fait dans les critères d'inclusion que j'avais posés au départ (il fut interné en camps de concentration de 16 à 18 ans), Jeannette L'Herminier (dont le cas fut l'objet d'un début d'analyse dans mon mémoire de D.E.A.) et Boris Taslitzky. S'il s'agit d'un choix « forcé », relevant de la faisabilité de la thèse, ce sont au final, trois sujets très différents : différents dans leur trajectoire individuelle et les camps traversés, différents dans leurs opinions politiques, leur identité, différents dans leur rapport à la création picturale, des deux sexes. Ainsi, les contingences de la quantité et/ou de la qualité du matériel clinique furent compensées par la richesse de cette diversité.

¹¹⁶⁴ Reconnaissons toutefois qu'étant donné la nature du traumatisme subi et l'âge en effet très avancé des sujets, la crainte n'était pas dénuée de fondement.

¹¹⁶⁵ Cf. 2.3.2.4.

¹¹⁶⁶ Encore que, concernant Walter Spitzer, les dessins du sujet aient été perdus avant une Marche de la mort et que je ne dispose que de quelques esquisses faites de mémoire, quelques semaines après le camp par le sujet et tirés de son autobiographie.

¹¹⁶⁷ Cas par exemple de Walter Spitzer et son livre : Spitzer, W. (2004). *Sauvé par le dessin. Buchenwald*. Lausanne, Suisse : Favre.

¹¹⁶⁸ Mémoire de D.E.A. de psychologie, comportements, processus cognitifs et affectifs : « Psychanalyse appliquées aux représentations picturales de la déportation », sous la direction de Mme Le Pr. Dominique Cupa qui fut le prélude à cette thèse.

¹¹⁶⁹ Cf. à ce sujet la partie 2.3.2.4.

¹¹⁷⁰ Cf. 15.3.1 pour un exemple de ce formulaire de consentement.

¹¹⁷¹ J'ai oublié de le faire signer au sujet alors qu'il était dans mon sac.

Ainsi, le cas de Walter Spitzer est tout à fait exceptionnel : en tant qu'ancien Juif d'Europe de l'Est, il vécut les premières étapes de la Shoah, mais fut interné dans divers camps de concentration et non d'extermination. Devenu artiste-peintre, et sculpteur par la suite, il n'était pas encore reconnu comme tel dans les camps. Son autobiographie, si elle ne comporte que très peu de ses dessins de la période des camps, qui n'ont jamais été retrouvés, complète le seul entretien dont je dispose avec lui (il a refusé de me rencontrer à nouveau estimant qu'il m'en avait « dit beaucoup déjà »). En ce qui concerne Boris Taslitzky, communiste français, artiste déjà reconnu avant et après sa déportation, 111 dessins qu'il a faits à Buchenwald ont été publiés¹¹⁷². Je regrette de n'avoir eu qu'un long entretien avec lui¹¹⁷³, ainsi que quelques écrits le concernant. Sa mort a mis un terme prématuré à de possibles futures entrevues. Il fut le sujet le plus difficile à retrouver. Jeannette L'Herminier, résistance française, quant à elle, a découvert le dessin au camp. Elle est restée dessinatrice toute sa vie, sans chercher à faire connaître ses créations. C'est la seule personne pour qui je dispose à la fois d'une grande quantité de dessins photocopiés, qu'elle m'avait temporairement confiés dans ce but, et de quatre entretiens enregistrés¹¹⁷⁴. Ce dernier sujet montre toutefois cliniquement des signes de détérioration cognitive¹¹⁷⁵ (oublis multiples en mémoire épisodique antérograde et rétrograde, désorientation temporelle importante) qui amenuisent malheureusement la richesse de nos rencontres. Elle est décédée dans la maison de retraite où j'ai pu la rencontrer.

Il existe un risque de rouvrir sur les traumatismes, et particulièrement sur les traumatismes de mort. L'interrogation sur le passage au camp réactive le traumatique, et notamment les pertes qui y sont rattachées¹¹⁷⁶. Aussi ai-je posé, pour tous les sujets, un cadre de grande prudence, tant dans un grand respect des limites et des défenses que chacun a pu me donner, que dans mes interventions proprement dites.

8.3. Analyse des données

Le cadre épistémologique, à savoir celui de la psychopathologie psychanalytique, dans lequel s'inscrit ce travail, a déjà été précisé en introduction de la thèse.

Le protocole d'analyse des données de cette recherche relève pour une part de la psychanalyse appliquée telle que proposée par Green¹¹⁷⁷ et pour une autre part de l'étude de

¹¹⁷² Taslitzky (1946).

¹¹⁷³ De 2 heures environ.

¹¹⁷⁴ Environ 8 heures au total.

¹¹⁷⁵ Elle avait 95 ans quand je l'ai rencontrée en 2002...

¹¹⁷⁶ Freud (1926) mettait déjà en avant les liens entre traumatisme, perte et séparation. Les dangers du témoignage ont, par ailleurs, largement été décrits dans la partie 2.3.2.4.

¹¹⁷⁷ Dans Green, A. (1971). *Op. cit.* p. 19-23 et dans Green, A. (1973a). *Op. cit.* p. 43-67.

cas. Elle est subordonnée au but de tester les hypothèses¹¹⁷⁸ que j'ai pu émettre à propos des représentations picturales et de leur producteur/trice dans la situation extrême des camps de concentration.

En ce qui concerne les témoignages enregistrés, entièrement retranscrits par écrit, ils ont été découpés en thèmes manifestes, pour faciliter un dégagement des ressorts plus inconscients tant dans le contenu latent que dans la relation transféro-contre-transférentielle sans perdre de vue leur spécificité¹¹⁷⁹.

La particularité de ces études de cas est accentuée :

Premièrement, par la nécessaire prise en compte du contexte historique et de la réalité extrême des camps rencontrée par chaque sujet, d'où une mise en perspective avec différents contextes historiques.

Deuxièmement, par l'analyse de données extérieures aux entretiens avec les sujets, les concernant directement, lorsqu'elles sont disponibles. L'exemple-type étant l'autobiographie de Walter Spitzer qui constitue une vaste source complémentaire d'informations sur le sujet.

Enfin, par la mise en œuvre d'une psychanalyse appliquée aux représentations picturales des sujets¹¹⁸⁰. Cette démarche s'inscrit dans un mouvement beaucoup plus ancien d'analyses psychanalytiques d'œuvres artistiques les plus diverses, débutées par Freud lui-même et poursuivies par bien d'autres psychanalystes : associations libres autour d'une création, élaborations à l'aide des concepts psychanalytiques des mouvements inconscients qui les animent, compréhension de celle-ci dans la trajectoire de la vie de leur auteur etc¹¹⁸¹.

Au final, l'analyse du matériel, le rapprochement avec les hypothèses de travail se fait dans un croisement de ces différents niveaux de données cliniques qui s'enrichissent mutuellement, peuvent tout à la fois aller dans le même sens ou se contredire. Les interprétations sont alors possibles dans un aller et retour permanent entre ces champs.

8.4. Retour aux sujets

Prévu originellement sous la forme d'un résumé simplifié des résultats de la thèse, il ne pourra, de toute évidence, que s'adresser à Walter Spitzer, seul sujet encore en vie à l'heure actuelle, et ses modalités précises restent à définir.

Il est possible de poser d'ailleurs la question de savoir pourquoi deux des trois sujets que j'ai pu aborder sont-ils morts après mes entretiens. Outre bien évidemment leur grand âge (il s'agit précisément des deux sujets les plus âgés et peut-être me suis-je simplement heurté au

¹¹⁷⁸ Cf. 5 et 6.

¹¹⁷⁹ Il s'agit bien en effet, je le répète, de témoignages, non de retranscriptions de séances de psychothérapies ou d'entretiens de recherche, d'où la nécessité de la revue de la littérature sur la question, cf. 2.3.2.4.

¹¹⁸⁰ Dont finalement la problématique pourrait se résumer de la manière suivante : « comment faire parler, ou interpréter un matériel qui ne parle pas ? », question qui se pose beaucoup moins pour un écrit par exemple.

¹¹⁸¹ Cf. à ce sujet la partie 3 de la revue de la littérature.

roc du biologique...), est-ce qu'il n'y a pas eu, dans ce co-travail du témoignage un moment où ces sujets ont pu déposer quelque chose et penser qu'enfin ils pouvaient mourir ? Si l'interprétation est osée, elle met en relief les enjeux souvent très profonds du témoignage et surtout ses dangers¹¹⁸².

8.5. Aperçu des défenses et du contre-transfert

S'il n'est pas de sujet de recherche en psychopathologie psychanalytique qui ne fasse résonner, et raisonner le chercheur, force est de reconnaître que le traumatisme extrême des camps de concentration en est un qui met à rude épreuve tant le parexcitant face à la réalité traumatique que les mécanismes de défense tournés sur la problématique interne du même chercheur.

Il n'est pas question pour moi ici de dévoiler les redondances intimes de mon contre-transfert par rapport à mon histoire individuelle propre. Elles apparaîtront cependant çà et là en filigrane dans l'analyse des cas comme on peut évidemment s'y attendre.

Toutefois, il me paraît opportun, dans le cadre d'une recherche en psychopathologie psychanalytique de signaler quelques mouvements, pulsions, défenses, qui parfois ont grèvé, parfois inhibé, parfois aidé, dans tous les cas influencé, l'élaboration de mon travail sur ce thème.

La citation suivante de Waintrater me semble tout à fait appropriée pour résumer ces fluctuations psychiques : « Arrive le moment où, saturé de témoignages, le témoins se sent incapable d'en assimiler davantage : tout ce qui a trait au génocide provoque en lui un mouvement de recul, une sorte d'allergie au sujet. Ce moment [...] risque d'être pris à tort pour un manque ou une faiblesse du témoins, devenu incapable d'affronter sa mission. [...] il se reconnaîtra sûrement dans cette oscillation entre une recherche compulsive de tout ce qui a trait aux violences extrêmes et un rejet total qui le rend soudain incapable d'en entendre davantage. Après s'être ouvert aux multiples récits de la persécution, il ressent lui aussi le besoin de se reconstituer une enveloppe psychique, dans un réflexe protecteur de fermeture. »¹¹⁸³

J'ai pour ma part vécu cette « oscillation » dont parle cet auteur, tout au long de ma recherche en général dans des mouvements relevant d'une forme de sidération qui s'est souvent manifestée par l'incapacité de penser, d'imaginer, de me mettre en empathie avec le vécu que les sujets m'ont rapporté, d' « allergie » au sujet entraînant des conduites d'évitement de tout ce qui avait trait aux camps et, à l'inverse, dans des mouvements très « scopiques », dans une fascination de l'univers concentrationnaire, ce dans des fantasmes de

¹¹⁸² Cf. 2.3.2.4.

¹¹⁸³ Waintrater (2003, p. 229-231).

toute-puissance (certainement en contre de l'impuissance que je ressentais) où il m'a fallu tout lire, tout savoir, tout comprendre sur le sujet : une sorte de mouvement d'emprise intellectuelle, contre un mouvement d'emprise du réel, même passé, que je rencontrai...¹¹⁸⁴

Face à l'incompréhension, au morcellement de l'expérience traumatique, vint la volonté de faire sens, de chercher à mettre du sens là où il n'y en avait pas, de comprendre, faire des liens grâce aux concepts psychanalytiques. Là où il y a absence de représentation, ou, pire encore, absence de représentation d'absence de représentation, face à cette béance traumatique vint la nécessité psychique du chercheur de mettre de la représentation, quitte à tomber parfois dans une « surreprésentation » défensive.

Face aux sujets eux-mêmes, dans la dynamique de notre relation, vint très rapidement une problématique de réparation. Ce sont des sujets pour lesquels j'étais dans une ambivalence profonde, d'un côté mon rôle investigateur, « scopique », forçait, dans mon fantasme, le témoin à me « livrer » un savoir que je n'avais pas, quitte à ce que cela soit mortifère, d'un autre côté, mon rôle d'écouter/bienveillant venait conforter cette réparation où se jouait à la fois mes capacités de contenance du contenu traumatique que le témoin me transmettait, et le désir plus profond d'aider, de reconforter le sujet par rapport à ce qu'il avait vécu. Le tout pensé comme devant s'établir dans l'idéal d'un compromis d'une distance suffisamment juste, toujours précaire, qui pourrait satisfaire mon désir de recherche, et le souhait de témoigner du sujet.

Les remarques sur le transfert et le contre-transfert (dans la mesure où elles ne dépassent pas les limites de ma légitime intimité) seront au plus juste intégrées dans les cas cliniques.

¹¹⁸⁴ Mouvement encore présent dans l'écriture de cette thèse où la nécessité de résumer, de trier parmi tout ce « savoir », toutes ces « lectures » dans une épreuve de castration symbolique reste difficile à vivre.

ANALYSE DE TROIS ETUDES DE CAS

9. WALTER SPITZER : UN JEUNE ARTISTE JUIF EN DEVENIR DANS LES CAMPS

9.1. Trajectoire de Walter Spitzer de sa naissance jusqu'à la sortie des camps¹¹⁸⁵

Walter Spitzer est né en Pologne en 1927 à Cieszyn. En tant que Juif, il subit dès l'école communale un « antisémitisme permanent »¹¹⁸⁶. Avec la précipitation des évènements politiques, et l'invasion de l'Autriche par Hitler en 1938, un climat d'insécurité s'installe : sa famille reçoit une lettre de son demi-frère, qui, quittant l'Autriche pour l'Italie, les presse de « quittez ces lieux qui vont devenir dangereux »¹¹⁸⁷.

Le 1^{er} septembre 1939, l'armée allemande envahit Cieszyn. Le processus de ce qui deviendra la Shoah se met en place progressivement¹¹⁸⁸. La famille de Walter Spitzer décide de rester sur place malgré les actes antisémites en constante augmentation.

Début 1940, les rumeurs sur les rafles de jeunes gens pour les camps de travail commencent à courir, plusieurs membres de la famille Spitzer partent vers la Hongrie par une filière d'évasion. Walter Spitzer ne reverra jamais son frère, Harry, âgé de 15 ans.

Les dénonciations, les spoliations, le manque de nourriture, la détresse générale de la famille ont raison de la santé, déjà précaire, du père de Walter Spitzer en février 1940, ce dernier a alors 13 ans.

A cette même époque, Cieszyn est annexée avec toute la région au III^{ème} Reich et, à ce titre, se doit d'être « Judenrein, ville pure sans présence juive »¹¹⁸⁹. Les Juifs sont alors expatriés. Walter Spitzer et sa mère sont exilés en « train » par les allemands à destination de Strzemieszyce¹¹⁹⁰. Fin 1940, ils connurent divers logements, de plus en plus vétustes, changeant au gré des expropriations, évoluant vers une déchéance sociale complète.

Au cours de l'année 1941, les Juifs des alentours furent regroupés par les allemands à Strzemieszyce sans que quiconque sache pourquoi. Walter Spitzer est alors embauché chez un photographe qui l'exploite à merci et sans salaire. Ses grands-parents maternels lui apprennent par une carte postale la mort de son frère Harry, de sa demi-sœur et du fils de cette

¹¹⁸⁵ Reconstruction effectuée à partir des informations que j'ai recueillies auprès de Walter Spitzer lors d'un entretien mené le 16 juillet 2006 et de son livre autobiographique Spitzer, W. (2004). *Op. cit.*

¹¹⁸⁶ Toutes les expressions entre guillemets sont tirées de son ouvrage, cf. références *supra*.

¹¹⁸⁷ Spitzer, W. (2004). *Op. cit.* p. 32.

¹¹⁸⁸ Pour une présentation de la Shoah cf. 1.3 et suivants.

¹¹⁸⁹ Spitzer (2004, p. 41).

¹¹⁹⁰ Petite bourgade de Silésie (actuellement en Pologne), à la population à majorité juive à l'époque, située à 80 kms de Cieszyn.

dernière, fusillés dans les forêts de Slovaquie où ils se cachait. Un peu plus tard, une dernière lettre l'informe de leur départ pour un « camp de travail pour personnes âgées »¹¹⁹¹.

Quelque temps après, Walter Spitzer et sa mère sont regroupés avec les autres Juifs dans le ghetto de la ville nouvellement créé. Les rafles se succèdent. Ils y échappent, Walter Spitzer trouve différents emplois pour subsister, d'abord dans une tôlerie puis dans une usine métallurgique.

La peur est de tous les instants. Le 21 juin 1943, Walter Spitzer, alors âgé de 16 ans, est raflé dans l'usine en dépit de sa tentative de fuite. Rassemblé avec d'autres Juifs sur une place d'appel improvisée et entassé dans un wagon, il ne reverra jamais sa mère : le ghetto de Strzemieszyce est liquidé.

Walter Spitzer est déporté à Blechhammer¹¹⁹² où il devient un esclave au service de l'économie allemande.

C'est dans ce camp qu'il fait son premier dessin¹¹⁹³ : le portrait d'une sentinelle allemande (Blechhammer n'est pas encore en 1943 sous le contrôle des SS mais de la Wehrmacht). Il y apprend la mort de sa mère, fusillée au cours d'une tentative d'évasion du ghetto de Strzemieszyce. Début avril 1944, le camp de Blechhammer passe sous contrôle des SS et est rattaché à Auschwitz III. C'est une nouvelle étape vers le pire : « Encore plus de brutalité, plus de violence, plus de cris, plus de coups de gourdins distribués à tour de bras par les SS... Les cravaches remplaçaient les mots. »¹¹⁹⁴

Le 21 janvier 1945, à l'approche du front russe, le commandement SS décide l'évacuation du camp : c'est le début d'une première Marche de la mort¹¹⁹⁵ pour Walter Spitzer.

Approximativement vers le 1^{er} février de la même année, c'est l'arrivée au camp de Gross-Rosen¹¹⁹⁶. Un cran supplémentaire dans l'horreur est franchi. Il y restera 5 jours avant d'être transporté en « train », sans explication, pour un voyage de deux ou trois jours et nuits.

Le 10 février 1945, il découvre « Ce nouvel enfer »¹¹⁹⁷ qu'est Buchenwald. Protégé par les politiques en raison de ses talents artistiques mis au service de la résistance du camp, il travaille dans plusieurs kommandos « faciles » et se voit soustrait aux transports dangereux. A l'approche des américains, vers le mois d'avril 1945, Walter Spitzer est évacué en train (alors que la majorité des prisonniers restera sur place) avec les autres Juifs. Lorsque la locomotive

¹¹⁹¹ Spitzer, W. (2004). *Op. Cit.* p. 53.

¹¹⁹² Camps de travaux forcés, Blechhammer avait toutefois pour le sujet et les détenus « la réputation d'être un « sanatorium » » comparé à d'autres... Pour une brève présentation de ce camp cf. 9.2.1.

¹¹⁹³ Cf. 9.3.1.

¹¹⁹⁴ Spitzer (2004, p. 114).

¹¹⁹⁵ Les Marches de la mort sont décrites au chapitre 1.2.6.

¹¹⁹⁶ Pour une brève présentation de ce camp cf. 9.2.2.

¹¹⁹⁷ Spitzer (2004, p. 147).

du train est détruite par les alliés commence alors sa seconde Marche de la mort entre Weimar et Iéna.

En traversant Iéna, Walter Spitzer, encouragé à la vue de prisonniers américains, s'évade avec son camarade d'infortune, Coco. Après quelques jours d'errance, se nourrissant dans les champs de betterave et de pommes de terre, évitant les allemands, ils finissent par croiser une colonne de l'armée américaine qui les prendra en charge.

9.2. Les lieux d'enfermement concentrationnaires

9.2.1. *Blechhammer : kommando d'Auschwitz III*¹¹⁹⁸

Blechhammer était un ensemble complexe de camps de prisonniers, camps de travail, camps disciplinaires et camps de concentration construit en avril 1942, et rattaché en avril 1944 à Auschwitz III-Monowitz. On y fabriquait de l'essence synthétique à partir de charbon destinée à la Wehrmacht. Walter Spitzer fut ainsi d'abord affecté à la soudure à l'arc « d'énormes tuyaux d'un mètre de diamètre »¹¹⁹⁹, puis à divers postes dans les chantiers ou les bureaux. Le camp fut évacué, et partiellement incendié en janvier 1945, devant l'avancée de l'Armée rouge. La Marche de la mort de 12 jours qui s'ensuivit mena les survivants à Gross-Rosen le 2 février 1945. 5 jours plus tard, les déportés furent transportés par wagons à bestiaux vers Buchenwald (cas de Walter Spitzer) et Dachau.

9.2.2. *Gross-Rosen*¹²⁰⁰

Gross-Rosen fut construit en Pologne en août 1940 en tant que camp satellite de Sachsenhausen¹²⁰¹. Il s'agissait au départ d'un camp de travail dont la main-d'œuvre était employée dans les carrières des environs. Devenu indépendant en 1941, il fut libéré le 14 février 1945 par l'Armée rouge. Au plus fort de son développement, ce camp comptait au moins 97 sous-camps situés principalement en basse-Silésie. Un total de 120 000 prisonniers y furent internés et environ 40 000 d'entre eux y moururent, soit dans son enceinte, soit lors de son évacuation. Walter Spitzer écrira ces lignes à son propos : « En comparaison, Blechhammer nous apparaît comme un paradis perdu. »¹²⁰²

9.2.3. *Buchenwald*

¹¹⁹⁸ Sources : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Blechhammer> ; Spitzer, W. (2004). *Op. cit.* et <http://www.jewishgen.org/ForgottenCamps/Camps/BlechhammerFr.html>.

¹¹⁹⁹ Spitzer (2004, p. 79), probablement des conduites pour l'essence.

¹²⁰⁰ Sources : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Gross-rosen> ; Spitzer, W. (2004). *Op. cit.* et <http://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=202>.

¹²⁰¹ Cf. 1.1 pour la distinction camp satellite/camp de concentration.

¹²⁰² Spitzer (2004, p. 140).

Un des plus tristement célèbres camps de concentration en France pour avoir été une destination « privilégiée » des déportés français non-juifs à partir des premiers grands « transports » de 1943. Construit à partir de juillet 1937, il ne cessa de s'étendre de façon tentaculaire (120 kommandos extérieurs et 14 sous-kommandos) et reste une sorte d'icône incontournable du « camp de concentration type » tel que j'ai pu le décrire dans la partie 1. On y retrouve les activités économiques suivantes : usines d'armements, briqueterie, fabrication de pièces pour Messerschmitt et pièces aéronautiques, aciéries, fabrique de munitions ou encore construction automobile (BMW, Opel etc.). La libération de Buchenwald fut complexe : le 11 avril 1945, quelques heures avant l'arrivée des Américains, le commandant de Buchenwald et les SS abandonnent le camp aux prisonniers. Des unités des 4^{ème} DB et 80^{ème} DI américaines parviennent au camp déjà contrôlé par les déportés grâce à l'action décisive de l'organisation clandestine interne puissante et préparée au combat. Les groupes de choc libèrent le camp le 11 avril 1945, quelques heures avant l'arrivée des blindés américains.

9.3. Les dessins de Walter Spitzer

*9.3.1. Brève histoire du dessin chez Walter Spitzer*¹²⁰³

Premiers contacts de Walter Spitzer avec la peinture dans l'enfance : deux albums sur Rembrandt et sur Frans Hals que possédait son père et qu'il « admire »¹²⁰⁴.

D'après sa mère, elle-même dessinatrice, qui semble avoir fortement encouragé cette vocation, il a commencé à dessiner à partir de l'âge de 4 ans : « J'étais un grand consommateur de papier que je couvrais de dessins. »¹²⁰⁵

Premières reconnaissances de ses « dons de dessinateur » : le directeur de son école le charge « d'exécuter en grand format les portraits des dignitaires polonais tels que le maréchal Pilsudski, Rydz-Smigly, chef de l'armée, et même Beck, le ministre des Affaires étrangères. »¹²⁰⁶, ils seront affichés publiquement. Plus tard dans son enfance, il réalise un portrait de Masaryk¹²⁰⁷, et reçoit pour la première fois de l'argent en échange de son travail d'un militaire à qui il avait emprunté un billet de banque sur lequel apparaissait l'effigie de ce personnage qu'il copia : « Ce soir là, je vois combien mon père est fier de moi, mais surtout je comprends confusément que quelque chose d'essentiel pour ma vie future vient de se passer. Je détiens plus qu'un savoir-faire, je possède un don avec lequel je peux jouer pour mon plaisir et celui des autres : j'ai entre les mains un pouvoir, une arme de séduction, une

¹²⁰³ Réalisée d'après le livre du sujet et notre entretien. Elle porte principalement sur l'émergence de cette activité dans son enfance et surtout de son histoire dans les camps de concentration.

¹²⁰⁴ Spitzer (2004, p. 17).

¹²⁰⁵ *Ibid.* p. 19.

¹²⁰⁶ *Ibid.* p. 24.

¹²⁰⁷ Alors Président de la Tchécoslovaquie.

monnaie d'échange.»¹²⁰⁸ Son père commence à le « prendre au sérieux » en tant qu'artiste¹²⁰⁹. L'activité picturale prend ainsi très tôt racine et se développe dans le contexte oedipien où elle lui procure petit à petit le moyen d'une séduction infantile des deux parents. Un socle identificatoire narcissiquement fort¹²¹⁰ s'installe ici très tôt autour d'identifications plutôt maternelles, soutenues par le désir de la mère, un peu idéalisée¹²¹¹, doublées du soutien matériel¹²¹² et du regard étayant du père.

Une érotisation, de caractère plus adulte, du statut d'artiste commence à s'installer vers l'âge de 13 ans à l'observation d'autres peintres : « Comme il doit être merveilleux d'être artiste, pensais-je, de peindre des femmes nues et d'autres choses aussi belles... »¹²¹³

Au milieu de l'année 1941, alors que les Allemands commençaient à regrouper les Juifs des environs de Strzemieszyce, Walter Spitzer « eut la chance » d'être embauché chez un photographe polonais en raison de ses talents (pour les retouches des portraits notamment).

Alors que les Juifs sont de plus en plus persécutés, Walter Spitzer continue de dessiner, de peindre également : un ami de son père, Monsieur Roger, ancien homme d'affaire cultivé lui rend visite, ainsi qu'à sa mère régulièrement, et l'initie à l'art de la Renaissance : « C'est grâce à Monsieur Roger – ou à cause de lui – que j'ai attrapé le virus de la Renaissance »¹²¹⁴. Il envisage alors de faire des études à Paris pour devenir artiste¹²¹⁵.

Déporté à Blechhammer, il exécute au cours d'une pause déjeuner dans un kommando son premier dessin dans les camps. Le thème ? Un garde ensommeillé, dont la pose lui plaît, qu'il croque rapidement sur l'intérieur d'un sac à ciment à l'aide d'un morceau de charbon avec l'espoir qu'il lui donne un morceau de pain. Etonnement du garde : « Quoi, un petit Juif est capable de faire son portrait en quelques minutes, fusil compris ? »¹²¹⁶ et victoire de Walter Spitzer qui gagne une tranche tartinée de margarine : « l'avoir gagnée grâce au dessin me paraît plus important que le pain lui-même »¹²¹⁷. Ce même garde lui apportera le lendemain plus de nourriture, et un ensemble pour dessiner plus correctement son portrait.

¹²⁰⁸ Spitzer (2004, p. 30-31).

¹²⁰⁹ *Id.*

¹²¹⁰ Qui sera sans doute une source puissante d'investissement narcissique ultérieure supplémentaire dans l'évènementiel du camp ainsi qu'un fil identificatoire autoconservateur important.

¹²¹¹ Spitzer (2004, p. 20). Il ne cessera de l' « admirer » pour ses talents de dessinatrice, entre autres, selon ses propres termes.

¹²¹² *Ibid.* p. 19. Son père lui donnait des cahiers pour dessiner qu'il confectionnait lui-même.

¹²¹³ *Ibid.* p. 48.

¹²¹⁴ *Ibid.* p. 54-55.

¹²¹⁵ *Ibid.* p. 59.

¹²¹⁶ *Ibid.* p. 75-77.

¹²¹⁷ *Id.*

Affecté dans un bureau extérieur au camp lui-même grâce à des liens tissés dans le camp, il utilise ses talents de dessinateur comme monnaie d'échange avec un ingénieur allemand et dessine des plans¹²¹⁸.

Par l'intermédiaire d'un troc avec deux travailleurs civils tchèques, Walter Spitzer obtient par hasard une boîte de douze crayons de couleur, des gommes, une petite boîte d'aquarelle Pélikan : « Armé¹²¹⁹ des boîtes de crayons de couleurs et des aquarelles apportées par les Tchèques, je me sentais des ailes. J'ai dispersé mon matériel entre le chantier et le camp, en l'introduisant pièce par pièce. Enfin je pouvais faire des portraits et des dessins plus beaux et, par la même occasion me faire plaisir. » Il fait des croquis sur le vif et s'étonne que des artistes plus confirmés dans le camp peignent des tulipes¹²²⁰, des vues de Paris qui n'existent pas dans le camp. A l'occasion de spectacles organisés par les détenus, il fait valoir ses capacités de dessinateur et rencontre David Brainin : « C'est lui qui m'a enseigné la technique permettant d'exécuter rapidement des portraits d'après photo. Cette leçon fut déterminante pour ma survie au camp [...] Usant de cette technique, j'ai pu faire désormais, d'après photo, un portrait par jour en une demi-heure. C'était une fiancée, une épouse ou une mère, toujours des femmes. »¹²²¹ Le travail de mise en scène des spectacles rapporte au sujet du pain, de la joie, le sentiment d'être utile et de faire partie d'un groupe d'artistes¹²²².

Quand Blechhammer passe sous contrôle SS, toute activité picturale est subitement interdite. Prévenu juste avant les fouilles, Walter Spitzer dissimule, en les faisant sortir petit à petit, dessins et accessoires dans une cache qu'il avait aménagée dans le chantier où il travaillait, en dehors du camp¹²²³. Dessins et portraits restent, plus difficilement, une monnaie d'échange clandestine. Il les troque contre de quoi se protéger du froid, chaussures et chaussettes auprès de prisonniers anglais par un intermédiaire détenu.

Le 21 janvier 1945, c'est l'évacuation du camp à l'approche du front russe. Il cache ses dessins pensant pouvoir les retrouver plus tard. C'est sa première Marche de la mort. Là encore le dessin lui sauve la vie : il échange le dessin du cheval d'un paysan qui, le trouvant très ressemblant, lui donne quelques denrées alimentaires.

A son arrivée dans le camp de Buchenwald, interné dans le « petit camp »¹²²⁴, Walter Spitzer, devant les conditions de survie épouvantables, réussit à s'adresser au chef de la

¹²¹⁸ Spitzer (2004, p. 84).

¹²¹⁹ Le terme « armé » montre bien combien il lutte avec ses crayons devenus des armes. La possible symbolique phallique de ceux-ci lui donne de la puissance : « des ailes ».

¹²²⁰ Spitzer (2004, p. 87) : « C'était sans doute sa manière d'aider ses compagnons à rêver. »

¹²²¹ *Ibid.* p. 93 : « J'faisais des portraits commerciaux quoi, d'après photo » me dira-t-il.

¹²²² *Ibid.* p. 94.

¹²²³ *Ibid.* p. 115.

¹²²⁴ A propos des « petits camps », cf. 1.4.13.4.

résistance Tchèque¹²²⁵. Il lui prouve ses capacités de dessinateur : « le dessin est terminé et ressemblant, heureusement pour moi »¹²²⁶. Avec son camarade Coco rencontré à Blechhammer, il reçoit alors de précieuses informations sur le fonctionnement du camp¹²²⁷. Les deux compagnons sont dirigés vers un Block où Walter Spitzer est présenté comme un artiste, et obtient une paillasse de choix grâce au *Block Altester*¹²²⁸ allemand. Quelques jours plus tard, un résistant belge, en lien avec les autorités de la résistance du camp, lui fait part d'une demande pressante et singulière de témoignage : « Nous voulons que tu observes ce qui se passe ici, regarde partout, retiens ce que tu vois, et dessine ! Tu es notre appareil photo. » Cette demande étonne, flatte le dessinateur et le met en demeure de mériter cette confiance. La requête sera réitérée et le sauvera, contre sa promesse de témoigner par le dessin, d'un transport dans un kommando mortel. La réputation d' « artiste »¹²²⁹ de Walter Spitzer reproduisant fidèlement la réalité, ira jusqu'aux oreilles allemandes. Un médecin SS du camp lui demandera des aquarelles le représentant à son travail, et ira jusqu'à le vouvoyer, et s'enquérir de son histoire après quelques séances de dessin¹²³⁰. Il fera durant toute sa détention de nombreux portraits.

Avant son départ pour une seconde Marche de la mort, durant l'évacuation du camp de Buchenwald, Walter Spitzer laissera à nouveau ses dessins dans le bloc, sous sa paillasse dans un sac de ciment, ils ne seront également jamais retrouvés excepté, d'après lui, un portrait de Karl Straum, un résistant allemand, exposé au musée de Buchenwald¹²³¹. Peu après son recueil par l'armée américaine, il emporte un cahier à dessin, et des crayons de couleurs trouvés dans une maison abandonnée avec l'idée de dessiner ses souvenirs dans les camps pour les enfants allemands. Il parcourt une partie de l'Allemagne en ruines avec une unité radio de l'Armée américaine, et aura de nombreuses conversations à propos des camps avec les officiers. Il comprend alors qu'il ne sera pas possible de leur répondre avec des mots, mais avec le dessin¹²³². Un sous-lieutenant l'aidera en réquisitionnant tout un matériel de peinture avec lequel Walter Spitzer exécutera le portrait de deux officiers en couleurs puis de nombreux autres de soldats à l'encre de Chine. Ce même sous-lieutenant l'encourage

¹²²⁵ Jizi Zak. Les tchèques lui paraissent les moins antisémites de toutes les nationalités du camp.

¹²²⁶ Spitzer (2004, p. 149).

¹²²⁷ Gage de survie dans les camps, cf. 2.3.2.1.

¹²²⁸ « Doyen de block », cf. 1.4.2.2.

¹²²⁹ Terme utilisé *texto* tant par les détenus que les SS d'après Walter Spitzer.

¹²³⁰ Spitzer (2004, p. 151-152). Le sujet parle très bien l'allemand.

¹²³¹ Rapporté par un soldat américain. Je n'ai pu le retrouver qu'en toute fin d'écriture de ce chapitre, grâce au département « Exposition d'art » du Mémorial de Buchenwald (site internet : http://www.buchenwald.de/media_fr/index_ct.php?i=fotoarchiv), cf. 9.3.2.

¹²³² « Comment leur expliquer avec des mots que je n'avais pas ? [...] Ma promesse faite à Buchenwald revenait sans cesse au bout de mon crayon, j'ai compris que ce serait ma manière à moi de raconter. » in Spitzer, W. (2004). *Op. cit.* p. 171.

fortement, et régulièrement, à dessiner ses souvenirs du camp¹²³³. Ces dessins, Walter Spitzer les a offerts aux combattants du ghetto en Israël, en Galilée. Il m'expliquera qu'« ils sont là bas maintenant en dépôt, ils les montrent de temps en temps, enfin, ils circulent un petit peu quoi. Je voulais pas les garder chez moi parce que je voulais pas qu'ils courent un risque à nouveau de l'incendie. » Il en réalisera d'autres sur le même thème en France en 1946 et 1947 et d'autres encore un peu plus tard.

Suite à sa promesse faite aux détenus résistants de dessiner les camps, 10 ans plus tard, en 1955, il « fait des choses »¹²³⁴, pour reprendre son expression, qu'il répartit dans les musées. Il illustrera ensuite les oeuvres de Malraux, Sartre, Montherlant, Kessel et Kazantzákis, et poursuivra une carrière d'artiste. Il est l'auteur du monument du « Vél'd'hiv »¹²³⁵, place de Grenelle.

9.3.2. Analyse des dessins de Walter Spitzer

Ainsi que le précise le chapitre précédent, aucun dessin de Walter Spitzer fait dans les camps n'a jamais été retrouvé à l'exception d'un portrait (dessin n°11), regroupé avec les seuls actuellement en ma possession à la page suivante. Les aléas de cette recherche m'ont amené à proposer de tous une analyse succincte. Par commodité, ils sont numérotés de 1 à 10, en respectant l'ordre dans lequel ils sont présentés dans son ouvrage autobiographique¹²³⁶ d'où ils sont tirés. Le 11^{ème} est le seul retrouvé à Buchenwald et dessiné sur place. Cette numérotation s'explique par le fait que je n'ai pu l'acquérir que très tardivement, au cours de la rédaction de ce chapitre.

Toutes les photos et images insérées dans le *Portfolio* du livre qui contient les dessins sont en noir en blanc. Il n'est donc pas possible, avec ces seules informations, de déterminer si ces dessins sont, à l'origine, en noir et blanc ou en couleur (cf. 9.3.1.), selon la volonté de leur auteur. Exécutés dans l'après-coup des camps, sur l'insistance d'un sous-lieutenant de l'armée américaine pour une bonne partie, leur analyse sera la seule exception de cette recherche sur les représentations picturales faites pendant le camp, et restera du fait, précaire et hypothétique. L'analyse du témoignage de l'artiste (cf. 9.4.) fournira des éléments cliniques complémentaires.

¹²³³ « A vrai dire cela me barrait, j'avais le sentiment d'avoir mieux à faire, mais, après coup, je lui suis reconnaissant pour sa clairvoyance. Grâce à lui, j'ai témoigné dans l'immédiat, dessiné dans l'urgence ce que j'avais vu. » in Spitzer (2004, p. 180).

¹²³⁴ Un tirage d'eaux-fortes d'après ses dessins exécutés entre 1945 et 1947, in *Ibid.*, p. 198.

¹²³⁵ Quelques-unes de ses œuvres et en particulier ce monument sont visibles sur sa page internet personnelle <http://www.facebook.com/pages/Walter-Spitzer/336595269859?v=wall#!/album.php?aid=152732&id=336595269859>.

¹²³⁶ Spitzer (2004, p. 101-108) à l'exception du portrait.

9.3.2.1. Différences entre dessins réalisés pendant la situation extrême et dessins dans l'après-coup : remarques générales

11

Un simple coup d'œil permet de constater plusieurs différences entre **le dessin n°11** réalisé pendant la période du camp et tous les autres réalisés après-coup. Le premier est un portrait au crayon, réalisé sur un support de couleur jaunâtre, de mauvaise qualité, tacheté, vraisemblablement récupéré. On peut y imaginer une certaine urgence dans l'exécution des traits rapides. Le sujet est dessiné de trois quart, clairement identifiable¹²³⁷, à la manière d'une photo, par son visage très réaliste qui occupe toute la taille du cadre. Cette caractéristique, la volonté de fidélité, de ressemblance entre la perception du visage et sa réalité me semble à rapprocher de certaines positions de Cupa¹²³⁸ sur l'importance de laisser des traces de soi à l'approche de la mort. En effet, ce faible espace entre représentation et perception permet de laisser une trace forte, ici une trace de la personne dessinée, mais aussi du dessinateur, et du travail exécuté pour y arriver. A suivre Cupa, on peut tout à fait imaginer que ce dessin est pris inconsciemment dans les mouvements d'un fantasme d'omnipotence et d'éternité sous-jacent tel que cet auteur le décrit. Pari réussi pour partie : ce personnage, ou plus précisément la représentation de son visage, et son identité humaine, ont fait trace puisqu'exposés au Mémorial de Buchenwald. Ce dessin témoigne à la fois de l'existence passée de ses deux protagonistes (le dessinateur et le dessiné), mais également du travail de culture au sens de Freud, repris par Zaltzman¹²³⁹, qu'a été l'activité picturale mise en place pour que cette trace

¹²³⁷ Il a d'ailleurs été possible *a posteriori* d'identifier nommément ce sujet alors que son nom n'est pas mentionné sur le dessin grâce à cette ressemblance entre réel du visage et réalisme de la représentation. Il s'agit comme je l'ai déjà écrit, d'un résistant allemand : Karl Straum.

¹²³⁸ Cf. 2.3.1.8.

¹²³⁹ Cf. 2.3.2.3.

existe et perdure¹²⁴⁰. Toute marque distinctive de l'univers concentrationnaire tel que numéro, calot, uniforme rayé, scène d'arrière-plan d'un block par exemple, est absente comme si l'auteur, même dans un désir de réalisme exacerbé, avait souhaité effacer le monde du camp avec ces scotomes et ainsi préserver une part de rêverie, ce portrait aurait pu être fait n'importe où. Seules la signature et la date, 1945, permettent une inscription dans le temps et en indiquent l'auteur¹²⁴¹.

Les dessins réalisés après sont bien différents. A l'exception de la signature et de la date, bien souvent présentes, ce sont des scènes, parfois morcelées dans lesquelles aucun sujet n'est clairement identifiable¹²⁴² en dehors de son statut de déporté ou de SS. La demande testimoniale du sous-lieutenant américain semble poindre ici : il s'agit de décrire ce qu'il s'est passé, de transmettre de la façon la plus objective une vision générale, pas de survivre en faisant des portraits, les plus ressemblants possibles qu'on échange contre de la nourriture (alors même que la résistance du camp a explicitement demandé à Walter Spitzer de témoigner, d'être leur « photographe », mais un seul dessin n'est pas représentatif de sa production sur cette période). Une organisation du témoignage pictural est nécessaire d'où une mise en scène dans laquelle le phénomène de masse qu'est le monde concentrationnaire fait que nous perdons dans sa représentation, l'identité humaine¹²⁴³ de chaque personnage.

Une seconde remarque générale s'impose d'emblée en regardant ces dessins (je parle maintenant des dessins réalisés dans l'après-coup) : l'absence de couleur. Des estompages sont présents, suggérant des contrastes liés au mode de duplication des dessins, et/ou à la volonté de leur auteur. Le choix de la technique de l'eau-forte (en 1955) pour en reproduire certains¹²⁴⁴ suggère fortement la préférence du noir et blanc et des formes, des contours comme déterminants des figures des dessins, si ce n'est pour l'original, à tout le moins pour ses toutes premières reproductions. L'évitement de la couleur, les traits sombres, les teintes parfois noirâtres, plongent le spectateur de ces dessins dans la noirceur uniformisante d'un monde concentrationnaire, ou plus exactement d'instantanés du déroulement du processus

¹²⁴⁰ Je pense ici que le fait de « faire trace » dans le camp, par un portrait, est un travail de culture et/ou de civilisation en ce sens qu'il inscrit les individus, tant le dessinateur que le dessiné, dans l'histoire de l'humanité, par une action authentiquement et uniquement humaine (le dessin). De plus, un peu à la manière dont on érige une pierre tombale à la mémoire de quelqu'un (premier signe de civilisation humaine pour les anthropologues lors de fouilles) qui vient inscrire la vie d'une personne dans le sociétal et l'histoire.

¹²⁴¹ Ce type de dessin est très comparable à la série de portraits réalisés par Boris Taslitzky de certaines des grandes figures du camp. Cf. 11.3.2.3.

¹²⁴² Désidentification des sujets.

¹²⁴³ Désobjectalisation des sujets.

¹²⁴⁴ Pas tous, le n°9 est une lithographie, Walter Spitzer me précisera toutefois que ses reproductions des dessins des camps sont toutes des gravures en noir et blanc et me parlera de beaucoup d'œuvres qu'il a réalisées sur le camp dans des tons toujours très sombres ou en noir et blanc.

concentrationnaire, peuplés de formes interchangeables, non individualisés à la différence du portrait. La noirceur d'un monde anal est ainsi puissamment évoquée dans la représentation : les déportés sont bien pris dans ces mouvements de fécalisation mis en évidence par Grunberger¹²⁴⁵ et dans des affects de honte en relation avec l'analité tels que pensés par Chasseguet-Smirgel¹²⁴⁶. Il y a d'ailleurs une certaine évolution dans l'utilisation du noir dans la chronologie des dessins réalisés hors du camp. A partir du dessin n°5 le noir devient beaucoup plus présent, par contraste avec le blanc de la neige pour culminer dans le dessin n°6 où il représente, tout comme dans le dessin d'avant, la foule à la fois des déportés et des SS. Dans les derniers dessins, n°9 et n°10, les estompages de gris/noir remplissent même tout l'espace. La différence est très nette avec les premiers dessins n°1, 2, 3 et 4. Cette figuration du processus concentrationnaire au fil et à mesure du temps me semble à mettre en parallèle avec la trajectoire de Walter Spitzer dans le processus de la Shoah puis dans le processus concentrationnaire. Tombant de Charybde en Scylla, il basculera sans cesse vers un univers toujours plus « noir » et cette couleur dominera. Ces représentations montrent vraisemblablement comment Walter Spitzer est psychiquement pris dans cette fécalisation, combien il devient de plus en plus lui-même un déchet. Il n'y a qu'à Buchenwald où ce phénomène de surenchère du noir d'un côté, et du blanc de l'autre, s'atténuera, au moment où finalement le dessinateur acquiert une certaine stabilité et une certaine sécurité grâce à la résistance du camp.

Plusieurs points communs regroupent encore ces dessins : la majorité sont signés, quelques-uns datés, comme des œuvres d'art, des dessins... et/ou des témoignages. Tous ceux présents dans le livre sont sous-titrés, sans doute après-coup, dans une logique chronologique qui les organise et sous-tend une présentation au lecteur, une volonté de cohérence. D'abord la séparation des familles lors du départ de Strzemiesz en juin 1943 puis les camps traversés par Walter Spitzer, Blechhammer, la sélection pour Auschwitz à laquelle il échappe. Deux dessins sur la Marche de la mort de Blechhammer puis le travail forcé à Buchenwald et son évacuation. Le choix et l'ordre de ces scènes rappellent les « moments-clés » du témoignage isolés par Waintrater¹²⁴⁷. Ces dessins viennent organiser une mise en récit picturale de sa trajectoire spécifique dans l'univers concentrationnaire : les premiers relèvent plus d'une description du processus de la Shoah avec la séparation des familles lors du départ des Juifs vers les camps de concentration/extermination, la survie dans le camp de Blechhammer, et la terreur de la sélection vers les camps de la mort. Ensuite, la première Marche de la mort, à

¹²⁴⁵ Cf. 2.3.1.3.

¹²⁴⁶ *Id.*

¹²⁴⁷ Cf. 2.3.1.5.

laquelle il consacre deux dessins, vient mettre comme une séparation d'avec ce processus de la Shoah pour rentrer dans une description picturale plus typiquement concentrationnaire : arrivée dans le petit camp de Buchenwald¹²⁴⁸, travail dans le camp avec la corvée des briques puis l'évacuation du camp. A ce titre, il m'apparaît tout à fait pertinent de penser que, dans ce livre, ces dessins sont du registre du témoignage¹²⁴⁹, organisé, où Walter Spitzer s'adresse aux témoins¹²⁵⁰ que sont ses lecteurs en utilisant ces dessins. D'abord faits sous l'impulsion de ce sous-lieutenant américain, ces dessins inspirent, comme par procuration, une dynamique relationnelle où des ressorts pulsionnels tels que le voyeurisme et l'exhibitionnisme peuvent être à l'œuvre. Walter Spitzer donne à voir l'horreur, la douleur, la noirceur, nous voyons, nous cherchons à voir dans un désir, une attraction vers l'horreur, une fascination dans la sidération, à voir plus et plus loin.

Peut-on hasarder à partir de ces éléments une hypothèse, fondée en partie sur des éléments contre-transférentiels, qu'il y aurait là, dans ces mouvements entre le dessinateur et le témoin, comme un mode particulier de gestion de la honte par la mise en représentation de scènes de honte (sélection dans la nudité : dessin n°4, thématique autour de la défécation : dessin n°3), dans une exhibition active, érotisée qui se veut phallique ou en tout cas narcissisante pour le dessinateur dans un retournement d'une exhibition anale de la honte subie dans la passivation ?¹²⁵¹

Dans chaque dessin (hormis le portrait) on peut constater la présence conjointe des déportés et des SS (ou soldats ?), sans visage, mais nettement différenciés dans ces deux catégories. Même dans le dessin n°8, où cela peut ne pas sembler être le cas, le SS est suggéré dans le mirador à l'arrière plan à droite au coin de la tour. Je suggère ici l'hypothèse d'une représentation picturale d'un clivage kleinien déporté/SS, bon objet/mauvais objet. De plus, le SS (ou le soldat ?) est, à la différence du prisonnier, souvent pourvu d'un objet phallique et/ou mortifère ou persécutif¹²⁵² : fusil, schlague évoquant le rapport SS/déporté dans sa dimension persécutive, l'un possesseur du phallus, et exerçant sa puissance, l'autre non, et la subissant. Peut-on y voir cette relation économique anale telle que décrite par Grunberger¹²⁵³ où le

¹²⁴⁸ Cf. 1.4.13.4 pour plus d'informations sur les conditions de vie épouvantables des « petits camps ».

¹²⁴⁹ Le sujet me confirmera lors de notre entretien qu'il l'entend aussi comme tel.

¹²⁵⁰ Les « témoins du témoin » pour reprendre l'expression de Waintrater.

¹²⁵¹ Extrait de son entretien avec moi : « Parce que tous les artistes on a un côté pute quand même, on montre son cul comme on peut... Un artiste il montre son cul, c'est la même chose qu'une strip-teaseuse, elle montre son cul, bah moi je montre ce que je sais faire ».

¹²⁵² Une comparaison peut être faite avec l'attribut que portait ou détenait chaque Dieu ou Déesse de la Grèce ou de la Rome Antique et qui pouvait à lui seul permettre son identification par le peuple. L'idéologie nazie présentant la race aryenne comme supérieure à toutes les autres a toujours utilisé la symbolique romaine antique pour ce faire dans une « surreprésentation » selon Nancy que peut-être nous retrouvons ici. Cf.2.3.2.6.

¹²⁵³ Cf. 2.3.1.3.

persécuteur ne peut exister sans ses victimes ? Où il serait, pour l'auteur, sans sens, de représenter les deux séparément dans le témoignage après-coup ?

Tous les dessins sont figuratifs, y compris le portrait, et, s'il y a bien quelques symboles (une étoile, une croix...), pas de place pour l'abstrait : « le dessin a toujours été pour moi un véhicule de communication c'est pour ça que j'ai choisi des formes d'expression figurative [...] j'aime pas qu'il y ait une équivoque quelconque. [...] je les ai faits [les dessins après-coup sur la déportation] volontairement très très réalistes [...] parce que je veux pas qu'un quidam qui débarque interprète à sa manière ce que j'ai fait moi. » m'expliquera-t-il. Le dessin, que ce soit dans le camp ou en dehors du camp ne doit céder le pas à aucune représentation intermédiaire du témoin ou du spectateur. Seule la représentation interne, forgée puis figurée par le dessinateur dans le travail de représentation du dessin doit s'imposer et ne laisser place à aucune rêverie. La représentation doit être au plus proche du réel concentrationnaire, le travail de représentation doit être un travail de description, de traduction, de rapprochement asymptotique de celle-ci jusqu'au réel du camp : « Chez moi c'est le contenu qui donne la forme » et pas l'inverse comme chez d'autres artistes, une fois de plus la base de la représentation est le réel qui s'impose et détermine ensuite dans un second temps la figuration. La sidération, l'attraction de ce réel ressort profondément.

Comme je le suggère plus haut, selon Walter Spitzer, les dessins hors du camp racontent tous une histoire (d'où un côté scénique, une organisation qui cède un peu parfois à un morcellement¹²⁵⁴ notamment sur le dessin n°3) : « je raconte des histoires en peinture et puis les gens les regarde, et puis ça leur parle ou ça leur parle pas. » m'expliquera-t-il. La dimension du témoin interne¹²⁵⁵ en tant que précurseur intrapsychique du mouvement pictural ou de la peinture testimoniale semble ici prééminente. L'autre spectateur est présent d'emblée intrapsychiquement chez le dessinateur dans la construction du dessin comme un autre interne doué de langage qui, après la production, va, ou ne va pas, s'approprier le récit qu'est la représentation picturale dans un dialogue avec le dessin et sans lequel ce dernier perd son sens de « véhicule de communication » pour reprendre l'expression de Walter Spitzer. Notre mise en représentation passe par la mise en représentation de l'autre.

9.3.2.2. Les dessins dans l'après-coup

Après la présentation globale précédent, je propose de m'attarder plus spécifiquement à chaque dessin réalisé après le camp, l'analyse du portrait ayant déjà été abordée plus haut :

¹²⁵⁴ L'effet d'une fragmentation traumatique au sens de Fénénczi ? Cf. 2.2.

¹²⁵⁵ Telle que définie par Chiantaretto, cf. 2.3.2.4.

1

Le dessin n°1 me semble bien illustrer le clivage bon/mauvais objet ou bourreaux/victimes dont je parle plus haut. Il y a dans cette représentation picturale une opposition nette entre cette foule d'individus, non armés, porteurs de bagages, habillés en civil, portant chapeau, et veste pour certains en opposition avec les SS ou les soldats, habillés militairement, tous détenteurs d'un objet à connotation phallique dans une dimension mortifère ou persécutive : fouets pour les uns, fusils ou armes pour les autres (couteau très nettement dessiné voire même surdimensionné pour le soldat tout à droite, holster tout en noir pour celui situé tout à gauche). Les SS (ou soldats, la distinction n'est pas évidente) sont campés pour certains du côté du train, pour d'autres dans la foule, les uns semblant pousser les Juifs à coups de fouet vers les wagons à bestiaux aux fenêtres barbelées, les autres semblant au contraire paradoxalement interdire la montée par leurs fusils dirigés sur la foule. Ce paradoxe est peut-être à mettre en rapport avec le doute qui pouvait habiter Walter Spitzer et les autres Juifs qui allaient être déportés, sur leur destination et leur devenir. On peut peut-être également le retrouver dans le titre donné par l'auteur à son dessin, presque ironique : « La séparation – pour le « le départ » à Strzemieszyce juin 1943 »¹²⁵⁶. Les guillemets de « le départ » suggère d'une part un évènement bien particulier, un de ces organisateurs du « récit » du témoignage¹²⁵⁷ où il est possible de pointer peut-être un mécanisme là aussi de l'ordre du clivage du moi où le dessinateur, tout comme les personnages, se doutait du sort qui l'attendait et le concevait, intellectuellement, tout en s'en protégeant par le déni. Du côté des personnages Juifs, c'est, comme le dit le titre « la séparation ». La figuration porte ainsi beaucoup sur des visages, des gestes qui suggèrent des affects massifs de détresse, des positions d'effondrement comme les deux personnages au premier plan, l'un la figure dans ses mains, comme en pleurs, un autre tout à fait effondré sur sa valise. Figurent également des appels à la pitié qui demeurent sans réponse (les personnages au centre du dessin implorant avec leurs mains). La perspective dans laquelle est construite le dessin laisse deviner la locomotive fumante au centre, sans qu'il soit possible de déterminer la longueur du train, représentant peut-être la difficulté de donner des limites à

¹²⁵⁶ Le redoublement du « le » n'est pas une erreur de ma part, elle figure textuellement dans le *portfolio* du livre, Spitzer (2004, p. 101).

¹²⁵⁷ Dont parle Waintrater que je cite plus haut.

l'étendue de l'évènement dans son ensemble, même dans une organisation qui reste scénique : premier plan, arrière-plan, perspectives, le dessin reste construit.

2

Le dessin n°2 représente un autre moment-clé, souvent présent dans les témoignages écrits qui est, après le départ, l'arrivée au camp lui-même. Les personnages sont rasés par un prisonnier Juif reconnaissable à son matricule sous la surveillance d'un SS, pourvu d'un fouet. A l'arrière-plan deux prisonniers travaillent, l'un porte une brouette, l'autre un balai, rappelant l'analité, dans cette activité de nettoyage. Là encore le tout est élaboré dans une scène, avec une perspective, plusieurs plans. La représentation des juifs les montre abattus, la tête penchée en avant, dans l'attente de la tonte obligatoire (une façon de rendre, toujours dans l'analité, plus « propre », plus « acceptable » ce qui est « sale » et de l'ordre du « déchet » au regard nazi ?) assurée par le prisonnier Juif. La représentation de ce dernier est originale : une main dans la poche, vêtu négligemment, il semble accomplir un travail de routine qui va être une étape de la transformation des sujets, encore habillés de leur veste, en prisonniers numérotés, déshumanisés, uniformisés, et comme lui, abrutis par la routine du travail. Il semble pousser la tête du futur détenu vers le bas. Y a-t-il là une agressivité du dessinateur pour ce personnage qui, embarqué dans le processus concentrationnaire, va néanmoins y participer et y plonger les détenus ? Le SS regarde négligemment de côté, semblant surveiller cette transformation habituelle sans que cela ne l'affecte en aucune manière, mains dans le dos, il semble être épargné par l'abattement des Juifs que j'interprète comme de la honte et de la résignation, il conserve une posture droite et stable, militaire qui me semble figurer la discipline du camp.

Le dessin n°3 frappe tout de suite le regard par son caractère beaucoup plus morcelé, désorganisé par rapport aux autres dessins. Le titre « Instantanés Blechhammer », évoque tout à la fois la fragmentation férenczienne et la sidération traumatiques de l'« instantané » qui fige l'activité psychique. Ici les représentations sont beaucoup plus crues, le sensoriel visuel du traumatisme, le perceptif, l'emportent sur l'organisationnel et la mise en récit. On peut y voir, mélangés, des représentations de détenus dans diverses situations, relevant de différents thèmes. La mort, figurée par un pendu qui semble vouloir retenir la corde qui l'étrangle, dans un mouvement de survie, l'humiliation et la honte, en rapport avec l'analité, dans la défécation dans un sceau, l'entassement des détenus dans les châlits. La torture par les coups infligés sur les fesses, encore en rapport avec l'analité, des détenus par les SS, dont un en position manifestement voyeuriste et sadique. L'abattement, la fatigue de corps assis qui n'arrivent plus à tenir debout et qui, même dans cette position, sont obligés de se tenir les genoux sur les coudes. Une scène dessinée de loin en bas à gauche côtoie un SS debout qui regarde avec surprise ce qui ressemble à un papier, un journal... Figuration ou imagination, fantasme de la réaction d'un SS s'il découvrirait ces représentations et leur créateur ?

4

Le dessin n°4 est très clairement centré sur une figuration de la terreur sans nom¹²⁵⁸ des déportés Juifs sélectionnés pour Auschwitz ainsi que l'état cachectique des corps nus des détenus. Le premier personnage, situé au centre du dessin, porte l'intensité dramatique de la scène. C'est le seul dont le visage évoque clairement ces affects et le seul qui soit clairement sexualisé dans la scène. Un des déportés ne tient plus debout, représentant la fatigue intense de ces sujets sous-alimentés. Les postures des Juifs sont abattues et contrastent une fois de plus avec la droiture et la rigidité de celles des allemands. La double présence de la liste que tient à la fois le premier détenu et un personnage à l'arrière plan figure une partie de cet effroi qui finalement était d'abord représenté par un nom sur cette liste. Que ce soit pour une

¹²⁵⁸ D'après Waintrater, l'épreuve de la sélection en est moment-type, cf. 2.3.1.5.

sélection pour un gazage ou un kommando, la crainte du déporté est d'abord et avant tout centrée sur la peur d'« être sur la liste ». Walter Spitzer a été sauvé par la résistance à Buchenwald en étant ôté au dernier moment de « la liste » d'un Kommando où la survie ne dépassait pas une ou deux semaines.

5

6

Les dessins n° 5 et 6, tous deux sur le thème des Marches de la mort, sont précisément les dessins où le contraste noir/blanc est très fort, tout particulièrement le n°6.

Dans le n°5, le blanc est utilisé pour représenter à la fois le froid de la neige et l'aspect désertique du paysage que rien ne vient interrompre hormis un ciel très noir à l'horizon. Le blanc est aussi symboliquement l'immaculé, le « propre », ce qui sort du « sale » de l'analité. La route de la marche est à peine tracée dans ce désert blanc. Les SS sont trois, l'un précipite les prisonniers à coups de fouet sur le chemin, un autre, tout comme dans le dessin n°1 se tient à distance en menaçant le groupe d'un fusil. Sur la route un cavalier SS excentré (un officier, reconnaissable à sa casquette), observe la scène. Les visages, bouche ouverte d'un groupe de déportés reconnaissables à leur « rayé » donnent une ambiance de désespoir, d'épuisement, de souffrance. L'un d'eux est d'ailleurs à terre, dessiné le corps presque aplati, comme vidé de sa substance, dans une posture baroque au bord du chemin. L'impression générale est celle d'une absence de limites tant de la souffrance que de la route menant vers l'avenir incertain d'un ciel nocturne, ou obscurci de nuages qui laisse planer un avenir de mort sur le groupe. La tonalité persécutive est très présente, le groupe des déportés reste à l'écart de cette route que les SS veulent leur faire prendre par la force du fouet. **Le dessin n°6** figurera un pas de plus dans l'horreur. Les personnages sont tous aussi noirs que la nuit qui les surplombe et forment une masse de corps à peine discernables les uns des autres. Le terrain lui-même, même neigeux, est noirâtre, boueux. Le thème me paraît pluriel, le dessin dénonce à la fois la mort qui frappe ceux qui ne peuvent plus marcher et l'impuissance, la passivation de ceux qui souhaitent les aider, mais sont empêchés par les SS. Un SS au fouet s'apprête à frapper une

silhouette pratiquement deux fois plus petite que lui, de la taille d'un enfant je dirais, d'un(e) déporté(e) qui tente de venir en aide, les deux bras en avant à un autre tombé un peu plus loin. Ce dernier est représenté de manière étrange : une forme humaine, tombée sur le bord du chemin avec une main représentée à part, non reliée au reste du corps. Cette main peut paraître détachée, arrachée, ou peut laisser deviner une représentation de la mort, advenue ou sur le point d'advenir, de ce détenu pour qui une partie du bras gauche est déjà retournée à la terre ou recouverte de neige. Un parallèle me semble à faire avec les paroles fréquemment rapportées dans beaucoup de témoignages (dont celui de Walter Spitzer) à propos de la boue de la place d'appel dans laquelle ils pataugeaient : il fallait arracher chacun de ses pas de cette terre qui les retenait et fantasmatiquement venait les aspirer vers elle, vers la mort, ne pas laisser la terre engloutir le détenu qui, s'il tombait, savait qu'il ne se relèverait plus.

7

Le dessin n°7 est à la fois plus organisé en termes de scène que les précédents et plus morcelé. En effet, le décor d'arrière-plan vient mettre une assise à la représentation, il y a un fond avec une perspective, des bâtiments qui viennent soutenir en toile de fond les personnages qui y figurent. Toutefois, à y bien regarder, la scène condense les représentations de personnages très dispersés, une fois de plus dans les postures les plus diverses, laissant une profonde impression d'abandon. Au loin, les corps sont pareils à des pantins inarticulés éparpillés dans tout le dessin, d'autres sont figurés repliés sur eux ou morts par terre. Le SS persécuteur au fouet est toujours présent, seul au milieu de cette « cour des miracles » où on aperçoit un déporté l'air hagard marchant les bras en avant, peut-être un fou ou un Musulman ? D'autres sujets s'aident d'une canne, semblent porter quelque chose, un déporté est au premier plan à droite avec son matricule. Le tout laisse une impression paradoxale de non-sens, et de désorganisation dans ce qui au départ apparaît comme un lieu ordonné, presque militaire : lignes électriques bien droites, bâtiments disposés de manière rectiligne et répétitive, mais qui au fond se révèle être un mouvoir, un lieu d'errance et de folie. Il s'agit bien de la représentation d'un « petit camp »¹²⁵⁹, mais dans laquelle on a ce sentiment que l'auteur a voulu comme concentrer, condenser dans ce seul dessin l'ensemble des individus, des scènes qui ont pu se dérouler sous ses yeux.

8

¹²⁵⁹ Cf. 1.4.13.4.

Dans le **dessin n°8**, « le dernier voyage », la représentation de la mort au camp se fait dans la représentation du destin des corps, entassés sur une sorte de chariot mené par des détenus. C'est la représentation dessinée après le camp où le SS est le moins présent, tout au plus une silhouette en haut d'un mirador, et en même temps celle où il y a le plus de morts clairement désignés comme tels. Peut-on subodorer ici l'action d'un fantasme où le ou les SS disparus du dessin seraient les cadavres charriés par les détenus par le biais d'un mécanisme de l'ordre l'identification projective ?

9

Le dessin n°9 représente un des nombreux travaux forcés à Buchenwald. Une fois de plus on note, comme sur beaucoup de dessins, la présence conjointe d'un SS portant un fusil, ~~et~~ un autre portant un fouet. La persistance de ces deux marques du pouvoir nazi dans les camps me pose question quant à leur symbolique. J'ai déjà plus haut évoqué leur signification phallique, les fantasmes de toute-puissance du nazi dont ils sont sans doute issus, peut-être à mettre en parallèle avec des fantasmes de toute-puissance du dessinateur. Peut-être ce dessin, à la suite des autres, permet-il de dégager que, pour l'auteur, ces deux symboles sont à séparer. Ici, sans le secours de la parole du créateur, il est ardu d'en saisir clairement quelque chose. J'hasarderai à ce niveau qu'il y a dans la représentation du SS pour Walter Spitzer, un SS qui tue, qui interdit sous peine de mort et un SS qui torture, qui pousse vers le mouvement, vers le travail forcé en l'occurrence (tout comme il pousse la foule dans les autres dessins), qui frappe sans tuer. Il y aurait le SS, sadique, qui fait mal, et le SS cruel, qui tue.

Le dernier dessin est le plus tardif de tous.

Réalisé en 1947, le style diffère complètement des premiers dessins. Alors que dans les autres dessins le figuratif était dominant, parfois à l'extrême, ici on retrouve des traits plus abstraits, une figuration plus symbolique, un mouvement psychique de reprise du traumatisme a sans doute permis cette mise à distance par rapport à la réalité extrême du camp. La taille du SS au premier plan par exemple (toujours doté du fouet) est singulièrement et symboliquement disproportionné par rapport au reste des personnages comme pour montrer sa puissance, la dimension de ses mains est aussi quasi-caricaturale. La foule des déportés est beaucoup moins détaillée et plus abstraite là aussi, les traits sont moins précis, la masse est suggérée, dos courbé, moins précise, l'effet rendu me paraît accroître la figuration d'un mouvement de désobjectalisation tant les déportés sont là à peine esquissés, même en tant que foule. De même, l'arrière-plan qui forme la toile de fond du dessin avec notamment le portail, est plus stylisée, la recherche d'un aspect « photographique » du dessin, d'une précision nette des contours semble moins importante pour le dessinateur. Un détail attire l'œil : une croix sur le premier déporté. Evoque-t-elle la Croix-Rouge qui a envoyé beaucoup de colis à Buchenwald ? La croyance en une religion, pourquoi une croix plutôt qu'une étoile jaune étant donnée la judéité de Walter Spitzer ? La croix que porte symboliquement chaque déporté voûté de l'expression « porter sa croix » ? C'est aussi le seul dessin dont le titre est porté sur le support lui-même. Il s'agit là de rassembler, de condenser, dans la même représentation ce qu'a été pour lui l'évacuation de Buchenwald dans un dynamique de témoignage plus présente et plus à distance du traumatisme. La noirceur est toutefois encore omniprésente, les estompages de gris, l'univers noir/gris/blanc du camp où nulle couleur ne vient figurer un affect plus nuancé : tous se confondent dans la masse uniforme du camp qui rassemble une foule et non des individus.

9.4. L'entretien

J'ai pris rendez-vous avec Walter Spitzer, par l'intermédiaire de M. Fuchs de l'Association Française Buchenwald Dora et Kommandos, le 29 juin 2006, à son atelier de Paris. Il fut difficile de le convaincre de me rencontrer, m'expliquant que « tout était écrit dans le livre ». La recommandation de M. Fuchs fut à ce titre d'une aide précieuse. Le jour convenu, après avoir sonné à maintes reprises, aucune réponse. Le lendemain au téléphone, il s'en étonna,

m'affirmant qu'il était là. Il me dit alors sans doute ne pas avoir entendu la sonnette parce qu'il avait laissé la radio allumée. S'excusant, il convint avec moi d'un autre rendez-vous la semaine suivante à la même heure le jeudi. Reporté encore une fois par téléphone, il aura finalement lieu le dimanche 16 juillet 2006 à 16 heures à son atelier, et durera 2 heures. En rentrant dans son atelier de peinture, il m'accueille cordialement, et accepte de témoigner de façon nominative. Il signe le formulaire de consentement comme prévu par le protocole de recherche. Ces reports multiples me firent poser la question d'un éventuel évitement phobique face à l'épreuve souvent anxiogène, et émotionnellement très chargée, qu'est le témoignage sur les camps, ou plus simplement d'un acte manqué reflétant une certaine ambivalence à l'égard de cette rencontre que j'avais déjà « sentie » au téléphone lorsque j'ai réussi à le convaincre de me rencontrer. Walter Spitzer m'expliquera dans l'entretien qu'il voulait « être en forme ».

9.4.1. Climat relationnel de l'entretien

Je découvre en Walter Spitzer un homme âgé, d'assez petite taille, paradoxalement très énergique, agité dans la gestuelle, au débit verbal rapide, presque logorrhéique par moment, à l'accent roulant les « r », le rendant parfois difficile à comprendre. Cette dimension quasi-maniaque s'affirmera dans un côté très narcissique qui traversera tout l'entretien jusqu'à en devenir agressive pour moi. Provocateur et anxieux, il m'identifiera aux « psychanalystes » dont il « n'est pas client », et n'en est ni le « gibier » (à la manière d'un « gibier de potence » que je chasserais ?) et critiquera mon jeune âge : je serai donc « un genre particulier » d'interlocuteur dont il n'a pas l'habitude¹²⁶⁰.

Le cadre physique de la rencontre est déjà significatif de la relation qui va s'instaurer. Elle se déroule dans son atelier, rempli des toiles les plus diverses et, sur un guéridon, manifestement réservés à mon attention¹²⁶¹, à côté du fauteuil où il m'invite à m'asseoir, sont posés deux livres retraçant ses œuvres. La peinture m'entoure, envahit tout l'espace physique. Peut-être Walter Spitzer témoignera-t-il plus facilement de ses dessins dans un lieu de création, de protection par la culture, qui le rapproche d'eux, plutôt que dans un endroit plus impersonnel ou trop personnel comme chez lui par exemple. C'est un espace où il peut d'autre part m'assigner à une place auparavant choisie par lui dans une probable défense par le contrôle, où la culture et la peinture participent de ce mécanisme.

Au cours de l'entretien, il me débordera par ses connaissances artistiques tout comme le cadre dans lequel il m'installe me le laissait supposer, mais aussi par ses opinions politiques,

¹²⁶⁰ Suite notamment à mes propositions, çà et là, d'associer librement qui le déstabiliseront par rapport aux autres interlocuteurs qui ont déjà recueilli son témoignage.

¹²⁶¹ Ce qu'il me confirmera par la suite : « C'est prévu. Parce que là ça illustre un tout petit peu de votre thèse quoi. »

cherchant à m'ébranler (« C'est pas gai ce que je vous raconte hein ?! Ça vous dérange un peu hein ! Vous ne savez pas ça ! »), se faisant un plaisir, dans une toute-puissance, de me prendre en défaut dans mes ignorances, et de m'expliquer les choses les plus diverses, notamment les soubassements de la création artistique, comme un professeur à son élève : « Voyez, Vous suivez ? Vous n'avez pas vu l'art sous cet angle-là. ». Il fera un certain étalage de ses relations avec des personnages célèbres passés ou présents qu'il dénigrera parfois dans un discours très narcissique et méprisant¹²⁶², regonflant son narcissisme avec moi.

Ces éléments, plusieurs récentes opérations chirurgicales importantes mettant son pronostic vital en jeu dont il me parlera¹²⁶³, son âge avancé, me feront penser qu'il se défend en outre pour partie contre son vieillissement, et l'approche de la mort dans des défenses maniaques telles que décrites par Klein (dont le contrôle et le mépris déjà mentionnés font partie), ce d'autant plus qu'il est face à un homme jeune. La relation qui s'installe dans le champ transféro-contre-transférentiel et qui sous-tendra la dynamique de l'entretien dans toute sa durée paraît être celle d'un père qui s'adresse à son fils¹²⁶⁴, d'un père qui fait la leçon à l'élève que je suis, non sans m'attaquer régulièrement. Son livre m'éclairera après-coup sur cette répétition transférentielle dans l'entretien, et sur les deux livres posés devant moi : c'est son père qui l'introduit à la culture de la peinture¹²⁶⁵ en lui permettant de regarder deux ouvrages de sa bibliothèque, par ailleurs interdite pour les autres livres : l'un sur Frans Hals, l'autre sur Rembrandt¹²⁶⁶.

9.4.2. Réflexions autour des éléments cliniques majeurs de l'entretien

L'entretien que j'ai eu avec Walter Spitzer fut long et très riche¹²⁶⁷, il restera unique¹²⁶⁸. Je ne retiendrai donc dans cette analyse que les passages qui m'ont paru les plus pertinents pour ma recherche sans perdre de vue le champ transféro-contre-transférentiel dans lesquels ils s'inscrivent.

9.4.2.1. Garder les traces exactes du témoignage

¹²⁶² Il décrira un côté « insolent » selon ses termes avec les personnalités politiques et son absence de « sens hiérarchique : « Alors ça c'est quelque chose que j'ai jamais eu et j'aurai jamais. Et puis surtout envers les hommes politiques. J'ai déjà dit ça à des ministres, des gens qui se prenaient vachement au sérieux, je leur ai dit écoutez vous ne faites que passer, chaque jour qui passe vous serez moins connu et moi chaque jour qui passe je suis plus connu. »

¹²⁶³ Cf. chapitre suivant 9.4.2.

¹²⁶⁴ Il me proposera ainsi de m'aider en allant voir un autre artiste dessinateur des camps pour ma thèse : Josy Fausti.

¹²⁶⁵ L'activité picturale est beaucoup plus ancienne : « Depuis l'âge de 4 ans, j'ai toujours été le peintre officiel partout » dans les écoles en Pologne, ce malgré l'antisémitisme déjà très présent.

¹²⁶⁶ Spitzer (2004, p. 17) : « Depuis cette époque j'ai toujours été captivé par les œuvres de Rembrandt [...] »

¹²⁶⁷ De par le débit verbal très rapide de mon interlocuteur, la multitude des thèmes manifestes abordés et sa tendance à chercher à me déborder de références culturelles...

¹²⁶⁸ Après avoir recontacté le sujet pour un autre entretien, celui-ci refusera clairement de me parler à nouveau en m'expliquant : « Je vous en ai dit beaucoup déjà ».

Dès le début de notre rencontre apparaît dans le discours un thème très important : L'inscription parfaite de son témoignage sur mon dictaphone. Ce dernier doit être « testé » pour « voir si ça passe » : il doit rester des traces. Si la dimension du contrôle réapparaît ici et limite, je pense, l'anxiété sous-jacente de Walter Spitzer qui me semble pointer dans le « je suis un petit peu habitué à ces trucs là » qu'il dira ensuite, le contenu latent de ce début d'entretien semble être que mon écoute doit être parfaitement accordée à ce qu'il dit. Au plus proche de sa parole, et surtout sans déformation, sans interprétation, comme je l'ai déjà souligné plus haut. Il a besoin que le moins de choses possibles échappe à l'entretien, peur que ses paroles se perdent dans ce qui paraît pour partie interprétable comme des fantasmes de castration. Cette lutte contre la castration, et particulièrement la disparition complète, d'autant plus pénible que la perte réactive le traumatisme des camps, fréquente chez les personnes âgées, réapparaîtra plus loin à propos des dessins qu'il a préféré ne pas garder chez lui et risquer de les perdre, suite à un incendie qui fit naître cette inquiétude. Cette anxiété fera surface de façon récurrente au cours de l'entretien¹²⁶⁹, elle sera concomitante avec une crainte plus générale du « mauvais » témoignage¹²⁷⁰ : le débit verbal doit être « assez bon », le message doit passer certes sans interprétation, mais répondre à une figure idéale du témoignage¹²⁷¹.

9.4.2.2. Le transfert père/fils

Au cours de l'entretien, je dois l'accompagner en étant dans le transfert le « bon élève »¹²⁷² du « professeur », et je basculerai à certains moments dans un mouvement inverse, assez clivé, de « mauvais élève » dont il lui faudra refocaliser l'attention pour accéder au plus près à cet idéal. Après ce premier échange, il me laissera, en apparence seulement, une forme de maîtrise de l'entretien. Tout en se mettant en quelque sorte à ma disposition, il me fera paradoxalement une forte injonction de poser les questions auxquelles il répondra. C'est donc moi, qui introduis, par mes questions, le thème des dessins dans les camps à partir de son livre « Sauvé par le dessin ». La façon dont il me parlera de cet ouvrage renforce cette hypothèse d'un transfert père/fils qui, je pense, est aussi l'indice d'une façon plus globale de son fonctionnement psychique. Il me dira : « Mon éditeur, c'est un suisse, hein bah il a bien

¹²⁶⁹ Par exemple il m'expliquera que son témoignage a été enregistré par la Fondation du cinéaste Steven Spielberg, et conservé avec d'autres sur une bande magnétique, « parce que les cassettes classiques ça se détériore » dans une chambre forte.

¹²⁷⁰ Le témoignage est toujours source d'insatisfaction selon Waintrater (cf. 2.3.2.4) et sa disqualification proche (cf. dans *id.*, la pensée de Chiantaretto). Le sujet me demandera s'il peut revenir en arrière dans l'enregistrement par rapport à certaines paroles qui ne cadrent pas avec cet idéal du bon témoignage. Autre exemple, suite à ma question sur l'origine du titre de son livre, il me demandera immédiatement : « Pourquoi ? il est pas bon ? ».

¹²⁷¹ Il y a aussi une nécessité surmoïque et une urgence du devoir du témoignage, liée en partie à la proximité de la mort des témoins : « [Parlant de son livre et du témoignage en général] les gens sentent qu'il faut faire ça. »

¹²⁷² Comme je l'ai déjà souligné au chapitre précédent.

compris, c'est un type formidable hein. Je l'ai vu deux fois. Mais il a dit qu'il y a une leçon de vie. Mais moi j'ai pas fait exprès hein. J'savais pas que c'était une leçon de vie moi je voulais montrer seulement aux jeunes comment j'ai, quel était mon truc à moi. » Une fois de plus apparaît dans cet extrait la nécessité qu'il soit bien compris (et le statut de « bon objet » que l'interlocuteur acquiert si compréhension il y a), et un aspect plus exhibitionniste, toujours inscrit dans cette dynamique de transmission aux « jeunes », aux « enfants ». L'approche, en filigrane, de sa mort jouera un rôle important dans la motivation de la production de ce livre et de son envie de témoigner plus de 50 ans après ses derniers dessins sur les camps : « Il fallait une maturation, la disponibilité et puis probablement le sentiment que le temps qui passe trop vite maintenant. »

9.4.2.3. Risques et bénéfiques de l'activité picturale dans le camp

Walter Spitzer m'expliquera rapidement que dessiner dans les camps est un risque mortel. La représentation, sur quelque support physique que ce soit y est interdite, la seule détention des moyens de la créer (crayon, papier...) est passible de mort (risque qui laisse imaginer l'importance de ses enjeux tant psychiques que physiques, notamment autoconservatifs, pour le dessinateur). Pour lui, il est impératif que le dessin dans le camp attire le regard, séduise, ainsi, il donne une existence et une reconnaissance particulières qui l'isole, le désidentifie de la masse des déportés, qui individualise, crée du lien dans un registre libidinal, non mortifère : « Du fait que je dessinais, on me connaissait. », cela lui « donnait de la valeur »¹²⁷³. Cette place à part perdue à l'heure actuelle et le narcissisme : il est « persona grata » aux manifestations des anciens déportés de Buchenwald, il est « là bas quelqu'un de bien vu ». Ce registre du voir et du vu, de l'exhibition et du voyeurisme est d'ailleurs exacerbé par le fait qu'un de ses dessins, le seul qui ait été retrouvé, soit exposé au Mémorial de Buchenwald¹²⁷⁴.

9.4.2.4. Dessin et autoconservation

La valeur du dessin et des productions artistiques est avant tout autoconservatrice¹²⁷⁵ dans les camps, c'est une monnaie d'échange facile, « un moyen passe-partout », pour se procurer de la nourriture : « C'était ça, c'était pas autre chose, [...] je faisais beaucoup de portraits d'après photo que je vendais aux prisonniers anglais, aux prisonniers français, un petit peu moins aux français parce qu'ils avaient moins de choses à échanger, ils avaient moins de bouffe quoi, les anglais recevaient des colis de la Croix-Rouge et ils étaient considérés

¹²⁷³ Cette position s'affirmera narcissiquement avec sa progression dans ce milieu : « Moi je suis un artiste, je suis pas comme tout le monde puis c'est comme ça. »

¹²⁷⁴ Cf. 9.3.1.

¹²⁷⁵ Walter Spitzer mettra très fortement en avant l'autoconservation du corps : il échangeait pour manger, et beaucoup moins la dimension psychique, qui pourtant n'est pas tout à fait absente, cf. *infra*.

comme riches. ». Notons que les dessins étaient pour la plupart faits, « à la demande » des détenus, tout comme dans l'entretien c'est moi qui dois « faire la demande » et lui poser des questions. Le désir était placé dans l'autre, Walter Spitzer s'y inscrivait *a posteriori* dans un but autoconservateur, comme dans un paiement marchand du service rendu sur commande. Même son tout premier dessin au camp de Bleechhammer, qui était celui d'un ennemi, un soldat de la Wehrmacht, était dans l'attente d'une récompense en retour¹²⁷⁶. Son « statut » de jeune artiste provient pour lui du fait qu'il a surtout fait des portraits¹²⁷⁷ et peu de dessins qui soient de réels témoignages par opposition à quelques vrais artistes (il citera d'ailleurs Boris Taslitzky, déjà adulte et artiste reconnu, qui faisait des « dessins témoignages »). Là le discours se nuancera, au début le futur artiste ne « dessinait pas ça », il ne dessinait des portraits que « pour pouvoir bouffer », il n'avait ni la culture ni les capacités de le faire comparé à lui. Longtemps subordonnés au troc, ses dessins petit à petit se sont modifiés. « Je commençais à dessiner ce que je voyais autour de moi ».

9.4.2.5. Le dessin comme témoignage

Le dessin en tant que témoignage, du moins envisagé consciemment comme tel, n'advient pour lui qu'après la guerre. Ses dessins n'acquièrent une valeur de témoignage qu'après-coup sur demande de la résistance tchèque à Buchenwald¹²⁷⁸. L'impératif absolu de ressemblance entre le dessin et la réalité du camp, et même, là encore dans l'après-coup, en dehors du camp, avec les représentations de son parcours dans les camps réalisés sur l'insistance du militaire américain¹²⁷⁹ s'avère un des enjeux centraux de l'activité picturale : elle est un critère majeur de réussite et de prix du dessin pour le troc pendant les camps en particulier et, à ce titre, est tout à fait vitale. Au point par exemple, que c'est la ressemblance entre la réalité et la représentation picturale qui sera la preuve de sa compétence d'artiste, dans le travail de figuration picturale, qui fait que le chef de la résistance tchèque acceptera de protéger Walter Spitzer au camp de Buchenwald. C'est aussi le point de départ de sa mission de témoin par le dessin que lui confiera ce même groupe.

9.4.2.6. La recherche de la distance minimale réalité/représentation

Le caractère capital de cette distance minimale réalité/représentation de la réalité dans le dessin¹²⁸⁰ se retrouve pendant l'entretien, dans la relation, où je ne dois pas venir interpréter le

¹²⁷⁶ Type d'expériences qu'il avait eu plusieurs fois étant enfant, cf. 9.3.1.

¹²⁷⁷ « portrait d'après photo d'une fiancée ou d'une mère ou la femme du mec, petite photo comme ça et je faisais des portraits, un portrait en une demi-heure. »

¹²⁷⁸ Ce que j'explique au chapitre 9.3.1.

¹²⁷⁹ Cf. 9.3.1.

¹²⁸⁰ Peut-être pourrait-on, selon la terminologie winnicottienne (Winnicott, 1969), parler ici de la recherche de la coïncidence la plus parfaite entre l'objet créé et l'objet trouvé ?

contenu de ce qu'il me dit et rester au plus près, dans mon écoute et ma compréhension, des mots (des représentations de mot) qu'il me donne comme il devait être au plus près de la réalité avec ses « mots » qu'étaient ses dessins. Les ouvrages posés à mon attention sur le guéridon viennent renforcer cet aspect prééminent de sa production picturale dans les camps et sur les camps dans l'après-coup. Walter Spitzer reprendra d'ailleurs le fait que n'étant pas artiste ou, à tout le moins, artiste reconnu pendant le camp, il n'était pas « imbibé d'idéologie »¹²⁸¹, n'avait pas de « projet » comme les autres artistes, et il en fait un critère de plus pour mettre en avant l'objectivité de ses dessins et d'effectuer cet intervalle minimum entre réalité du camp et représentation dessinée du camp. Cette valeur de la représentation est pour Walter Spitzer à rechercher dans le fait que le dessin attribue (et là il rejoint une de mes hypothèses) une réalité au camp, il faut passer par la représentation du dessin pour accéder à la réalité du camp : « A partir du moment où c'est dessiné, ça existe. » dira-t-il à ce propos très exactement.

Parallèlement à cette dimension de vérité et d'investissement du réel du camp, révélée par le dessin, une dimension autoconservatrice plus psychique, dans une certaine régression contrôlée s'affirmera aussi dans un espace de jeu, de rêverie¹²⁸². C'est la possibilité par le dessin d'un retour vers un monde, normal, celui d'avant le camp, d'en dehors du camp qui permet de s'en distancer psychiquement provisoirement¹²⁸³ qu'il peut faire naître chez son destinataire et donne un autre statut au dessin, à la représentation. Walter Spitzer insistera beaucoup sur ce besoin, que vient compléter l'art, de pouvoir faire retourner dans la rêverie à un monde normal : « ça amène sans faire exprès vers l'arrière, vers un temps moderne, normal, vers une normalité qu'on a perdu, qu'on a plus ici, dans les camps y a plus de normalité ».

9.4.2.7. L'activité picturale contre la passivation et comme véhicule de communication

Ces différents aspects du dessin, entendu comme activité cette fois-ci, revêtent une telle importance dans le camp dans l'économie psychique de Walter Spitzer que son empêchement

¹²⁸¹ Pour lui, l'idéologie empêche l'objectivité, la compréhension du monde : « Il faut analyser clairement les choses, faut pas se mettre des trucs comme ça, de l'idéologie dans la tête, de gauche, de droite, d'extrême-droite, c'est de la connerie tout ça hein ! »

¹²⁸² Toujours parlant du dessin : « Parce que ça apporte un peu de poésie. Regardez moi un type qui un ptite photo puis s'est fait agrandir la photo de sa fille, de sa fiancée en plus grand, il accroche ça derrière ce, à côté de son châlit. C'est n'importe quelle chose. Le dessin ça vous emmène vers un monde normal. L'art est un luxe d'un monde normal et dans un monde qui n'est pas normal, l'art n'existe pas. » Plus loin : « Et si y a pas ça, il y a que cette réalité qu'on voit sous les yeux, quotidienne qu'on a sous les yeux qui est dramatique, enfin le mot « dramatique » ne convient pas, c'est pire que ça. Alors je pense par là que celui qui peut avoir de l'art, qui sait chanter, qui sait mimer, qui sait faire quelque chose qui vous donne un petit peu de poésie quoi. Ça vous ramène un petit peu en arrière, ça donne peut-être, il y a une part de rêve aussi qui intervient. »

¹²⁸³ « L'art met en valeur, c'est une, c'était et dans les camps à mon avis le dessin ça vous ramène un tout petit peu dans un monde qui existait avant ou qui existe ailleurs mais qu'on a pas. »

provoque des affects de détresse importants, des vécus de négation de son être, dans une expérience relevant de la passivation : « quand je me trouve en situation de pas pouvoir dessiner, exister par le dessin, je suis comme dépourvu, j'ai plus moyen... »¹²⁸⁴ Car, dessiner, ou même la simple pensée de savoir qu'il peut dessiner c'est effectivement avoir du pouvoir : un pouvoir de séduction (« montrer ce que je sais faire), une capacité d'érotisation et de liaison intra-et interpsychiques ainsi qu'une base narcissique, une confiance en soi par l'activité, le tout au service de la pulsion de vie et sans doute contre la désinhibition pulsionnelle : « on se sent plus sûr de soi puisqu'on sait qu'on peut agir ».

Quant au plaisir éventuel pris à cette activité dans le camp, question que je lui pose directement, il répondra qu'il ne sait pas s'il les a faits [les dessins] avec plaisir. Au premier chef, il s'agit plus d'« une lutte » : Le dessin en général est un véhicule de communication¹²⁸⁵, il est aussi du registre du mot, du langage, dans une dimension éventuellement agressive : c'est « une arme offensive » « puisque vous enfoncez quelque chose, vous donnez, vous transmettez un message qui n'est pas anodin ». C'est un combat au sens où c'est, en face de la page blanche, s'autoriser à dessiner, faire des traits qui ont été déjà faits 1000 fois avant, et mieux, par d'autres artistes, et, avec du « culot », en luttant, tenter de se surprendre soit même dans ce qui me semble un travail de culture : « Quand on est un lutteur, quand on veut se bagarrer avec la feuille blanche, avec le crayon, avec le média qu'on a sous la main quoi, ce n'est pas, on ne décide pas pour se faire plaisir, on peint pas pour se faire plaisir. » Ceux qui peignent pour le plaisir sont à son avis des artistes médiocres : « Rien ne vient avec facilité parce que ça se voit quoi... Alors moi quand je dessinais, je dessinais pas pour mon plaisir, je voulais faire ça bon bah et puis j'avais des moyens qui étaient médiocres, je savais pas comment faire. »

9.4.2.8. Dessin et culture

Dans le domaine des rapports entre dessin et culture va s'éclairer après-coup chez Walter Spitzer, comme un fil de culture qui relie Buchenwald, Weimar, Goethe et Schiller, un fil de sens qui organise toute sa vie : « Toute ma vie était finalement conditionnée par ces trucs-là ». [parlant des dessins dans le camp et après le camp]. C'est grâce à ses dessins des camps, qu'il lui a montrés, qu'André Malraux, qui cherchait un illustrateur peu connu pour illustrer une édition de ses œuvres complètes, l'a engagé : « Malraux savait que moi je peux comprendre le tragique de sa littérature ». La promesse de témoigner faite à Buchenwald, par un « juste

¹²⁸⁴ Dans la situation extrême, nous sommes dans une réalité de la castration, les effets n'en sont que plus forts par rapport à une « simple » castration fantasmée. Le dessin permet une lutte contre la passivation, il permet de retourner une passivité forcée en activité.

¹²⁸⁵ Les deux ouvrages posés à mon attention l'ont été aussi dans ce but.

retour des choses » lui a permis d'avoir « une carrière d'illustrateur formidable », l'éditeur de Malraux lui confiant l'illustration des œuvres complètes de Sartre, de Montherlant etc. « Et c'est toujours un lien comme ça ». Ce fil conducteur qu'est son activité artistique sur les camps l'amène aussi à renouer sans cesse des liens avec d'autres personnes ou d'autres lieux liés à l'univers du camp, il rencontrera outre des vétérans de l'armée américaine, la petite fille du Général Patton qui lui proposera d'ériger un monument en Normandie à la gloire de son grand-père. Un fantasme sous-jacent d'une source, d'une forme de destinée, de trajectoire de vie engendrée par son activité picturale dans les camps me semble résonner ici comme une répétition¹²⁸⁶ traumatique, un éternel retour de Buchenwald, mais dont il fera quelque chose par le dessin : « J'ai pas fait exprès pour rencontrer cette dame-là... Alors y a rien, y a rien à faire... Mais c'est si vous voulez ça dépasse largement les dessins faits au camp quoi ça devient toute une vie créative qui a un lien avec ça. ». Il profitera de cette occasion pour m'expliquer quantité de choses sur la peinture et la culture, soulignant mon ignorance, me noyant, me débordant dans le transfert dans une économie du trop plein, une économie du traumatisme qui me fera contre-transférentiellement revivre le trop-plein de son traumatisme, par le biais de la culture, comme les deux ouvrages posés à mon intention en étaient l'indice.

9.4.2.9. La réalité du camp : des violences physiques et psychiques indicibles

Autre thème essentiel apparaissant au fil de l'entretien, sur lequel je tiens à m'attarder : le discours sur les camps. Walter Spitzer me fait part de l'impréparation à de telles expériences, qui rappelle les propos de Freud (1920, p.74-76) sur les conséquences du manque de préparation sur le parexcitant face à une situation traumatogène (« une famille normale, on était pas du tout programmés pour ça »¹²⁸⁷) amplifiera la portée sidérante, traumatique, hors normes, de l'épreuve des camps. Il les décrira comme un espace hors réalité, hors langage, du registre de l'irreprésentable, de l'indicible¹²⁸⁸ : « Gross-Rosen, y a pas de mot pour décrire ça, c'est un mouiroir. ». La violence psychique de l'omniprésence de la mort d'autrui, et de la possibilité de sa propre mort est fréquemment rapportée : le petit camp de Buchenwald par exemple est un endroit où « on crevait » et où il pouvait « crever », ce qui motivera sa rencontre avec la résistance tchèque. Il a été d'ailleurs, comme son dessin n°3 le suggère, une

¹²⁸⁶ Répétition qu'il repèrera consciemment d'ailleurs : « [...] comme quoi comment tout tourne autour de Buchenwald, la roue tourne sans arrêt. Le monument que j'ai fait à Paris y avait aujourd'hui une manifestation enfin une cérémonie devant mon monument avec des ministres tout ça et bien ça a un lien direct avec la déportation, avec Buchenwald d'accord ? Alors ce qui fait que toute ma vie tourne autour, c'est, c'est pour ça que mon bouquin j'ai dit que voilà c'est c'est c'est c'est un fil d'airain comme ça qui me relie sans arrêt à Buchenwald. »

¹²⁸⁷ La déportation, le traitement des juifs de Pologne par les nazis est vécu comme une descente aux enfers : « ça va très bien puis fuit ça descend et ça descend plus bas qu'on puisse imaginer, qu'on puisse vraiment imaginer [...] ».

¹²⁸⁸ « cette réalité qu'on voit sous les yeux, quotidienne qu'on a sous les yeux qui est dramatique enfin le mot « dramatique » ne convient pas, c'est pire que ça. »

sorte de « gibier de potence »¹²⁸⁹. Cette proximité de la mort¹²⁹⁰ sera pareillement présente dans l'actualité de notre entretien, (et de notre relation où il n'est pas « gibier » pour psychanalyste, comme il a pu être « gibier de potence »), il sort d'une opération où il a failli « crever ». Il fera part à ce propos d'un fantasme cannibalique, probablement en rapport avec ses propres fantasmes cannibaliques, qu'il réexpérimentera à l'occasion de cette intervention chirurgicale, pour expliquer l'état cachectique dans lequel les déportés se trouvaient après un certain temps passé dans le camp : « ils mordaient dans les lèvres pour les manger, il y avait plus à manger, sur eux. Les photos que vous voyez des squelettes comme ça, c'est quoi ? Comment devient-on un squelette comme ça ? [...] il faut pas oublier que la nature humaine, quand il est privé de manger, il fait de l'autophagie, moi j'ai perdu 15 kilos à l'hosto, pourquoi ? Parce que je faisais de l'autophagie, je me mangeais moi-même. » Il centrera subséquemment beaucoup son discours sur le manque dramatique et la qualité exécrationnelle de la nourriture dans le camp¹²⁹¹ ainsi que la perte de ses repères habituels : perte du sens¹²⁹², perte du sentiment d'un monde normal¹²⁹³, perte des repères temporels allant de pair avec l'impossibilité d'envisager un futur¹²⁹⁴... Beaucoup d'éléments de notre entretien ont été rapportés par nombre d'autres auteurs à partir d'autres témoignages¹²⁹⁵, la déshumanisation par le travail, la déshumanisation de la mort¹²⁹⁶, le sentiment profond d'impuissance¹²⁹⁷ déjà effleuré à propos du dessin, la passivation provoque un « sentiment d'insécurité totale ». On comprend plus facilement ce versant maniaque, manifesté pendant l'entretien, Walter Spitzer, vieillissant, près de la mort, sortant d'une opération, se défend contre les pertes multipliées de l'âge par une suractivité, une « sur-vie », ce d'autant plus que ce vécu a déjà été prototypiquement expérimenté dans le camp. La perte d'énergie vitale dans le camp, aggravée

¹²⁸⁹ « A Blechhammer, les allemands avaient de bonnes raisons de me pendre : le commerce que je faisais avec les fusils anglais, avec les civils français, les civils surtout polonais, mais tous les jours il y avait une bonne raison de me pendre. Parce qu'on pendait presque tous les jours les déportés. »

¹²⁹⁰ « Je pensais que j'allais crever là-bas. »

¹²⁹¹ Parlant de Dora tout particulièrement : « ils leur donnaient pas à bouffer, ils les faisaient bosser c'est tout quoi. »

¹²⁹² Le camp était un monde à part, en dehors du monde réel, le sujet est tombé hors du monde réel : « C'était la planète Buchenwald ! »

¹²⁹³ « Dans les camps, il n'y a plus de normalité. »

¹²⁹⁴ « Il n'y a que des gens qui m'ont demandé de témoigner à si je m'en sors par le dessin qui avaient une vision d'avenir, à l'époque c'étaient des communistes qui pensaient à un mouvement, à un monde meilleur, un monde juste [...] »

¹²⁹⁵ Cf. toute la partie 2.3.

¹²⁹⁶ A Gross-Rosen, « là-bas [parlant des déportés qu'on achevait lors de l'appel], y avait même pas besoin de leur tirer dessus, un coup de matraque sur la tête, sur la nuque puis c'était, c'était fini. Le coup du lapin quoi. »

¹²⁹⁷ « Quand on ne peut pas agir, j'ai connu ça à Gross-Rosen [...] j'avais ce sentiment d'impuissance parce que je ne pouvais pas me débrouiller, je pouvais pas dessiner, je pouvais rien faire, je pouvais que subir et là je pensais que j'allais crever là-bas. »

par le manque de sommeil¹²⁹⁸, l'humiliation et la honte, aggravées là aussi par la passivation¹²⁹⁹, seront aussi décrites.

9.4.2.10. Survivre dans le camp : une autoconservation d'abord physique, ensuite psychique

Si l'activité picturale représente (ou peut être envisagée comme) une défense très rare et singulière dans l'univers concentrationnaire dont j'ai décrit plus haut l'intérêt pour l'autoconservation physique et psychique, Walter Spitzer, tout comme d'autres déportés, a développé d'autres capacités pour survivre dont il me fera part. Pour lui, la survie première était une survie du corps, avant la survie du psychisme : « Pour le reste je me suis toujours débrouillé pour le psychologique mais c'était le physique : ne pas être obligé de travailler dur, de ne pas être dans des kommandos où on cravachait sans arrêt les gens », « Et dans les camps pour survivre il y avait deux conditions qu'il fallait remplir : la bouffe et ne pas [faire] un travail trop harassant. C'était ça, c'était pas autre chose ». Dans les relations avec les autres déportés, certains moyens lui furent utiles. Le dessinateur exerçait une certaine « séduction » qui suscitait chez les autres déportés le désir de le protéger tout en le protégeant narcissiquement pour partie : il « était plutôt sympa comme garçon, beau gosse », ça et le fait qu'il dessinait : « les gens y protégeaient quoi ». Cette « séduction » revêt la nécessité absolue de capter le regard de l'autre, en particulier des grands de la résistance interne, pour exister en tant que personne, comme individu et protégé¹³⁰⁰, ce qu'il fit. Une fois connu et surtout comme artiste, il acquiert un statut de privilégié et sort d'une forme de désobjectalisation : il n'est plus un numéro anonyme, il avait tissé des liens, n'était plus « largué ». Le travail de liaison intersubjectif, travail de la pulsion de vie avait fait son œuvre... En outre, il faisait preuve, m'expliquera-t-il, d'un grand « culot », encore aujourd'hui dira-t-il, qui représentait un « plus » pour sa survie dans le camp, qu'il définit au sens familier par l'aplomb, l'audace excessive, voisins de l'effronterie qu'il attribut à sa jeunesse d'alors : « Moi je suis un type qui fonce comme ça instinctivement et puis c'est tout et à partir du moment qu'on se pose la question on devient un vieux con puis on fait plus rien. Quand on est jeune on est comme ça ! Et si on peut garder ça le plus longtemps possible c'est aussi bien. Y a un côté, faut être insolent... » Ce trait de personnalité sera bien évidemment très présent dans le champ transféro-contre-transférentiel où il cherchera à me « secouer », ébranler quelque chose de

¹²⁹⁸ « Vous avez pas la force pour décoller les pieds collés à la glaise par terre. »

¹²⁹⁹ « Là-bas [...] je ne pouvais pas agir, j'ai l'impression que je suis handicapé, que je suis nul quoi, un sdf trouvé sur la voie publique... » Notons le lapsus « je suis », au présent, qui conforte mon hypothèse précédente sur ses défenses maniaques actuelles.

¹³⁰⁰ Ressource inestimable pour un déporté, la « protection » le fit échapper à divers kommandos, lui donna accès à des soins lorsqu'il développa un furoncle etc.

mes convictions... La connaissance de la langue des SS lui servira beaucoup¹³⁰¹. Par ailleurs, survivre, comprit-il très vite, c'était échapper au maximum de dépendances contingentes de l'être humain : le tabac au premier chef¹³⁰². Ce dernier lui fournit des possibilités de troc supplémentaires pour se procurer une nourriture plus saine : flocons d'avoine, bols d'orge, soupes pour résister physiquement... Psychologiquement, j'ai souligné plus haut l'importance, dans la survie, du travail de liaison avec les personnages importants du camp, une partie plus affective du lien l'a également aidé à tenir : le soutien mutuel avec son camarade Coco, mais aussi le souvenir de Pola, un amour de jeunesse, dont il garda la photo pendant toute sa détention où on retrouve cette nécessité psychique pour le déporté de garder un ailleurs et un avant, protégé, caché, libidinalisé qu'il peut réinvestir ponctuellement (rappelons ici les dangers que pouvaient revêtir la régression, pourtant nécessaire, et les défenses mises en place contre elle¹³⁰³). La chance, la croyance dans la chance ou le fantasme de la chance en elle-même n'est pas un moyen de résistance ou de survie toutefois : comme il l'affirmera, il faut se « donner un drôle de coup de main pour la chance ». Walter Spitzer, de son propre aveu, en a eu « beaucoup »... Autre ressource psychologique dont il me fera part, qui me semble proche d'un fantasme de toute-puissance, qui vient lutter contre la passivation du camp et mettre du sens à la survie du sujet (sans doute contre une culpabilité du survivant¹³⁰⁴) et s'accorde avec le fantasme d'autophagie, la croyance dans le fait que les survivants avaient « un truc », tout comme lui avait une capacité particulière¹³⁰⁵. Ce « truc » permettait d'échapper à « l'autophagie »¹³⁰⁶. Il conclura : « Il y avait des combines comme ça et ceux qui avaient pas de combines alors là c'était très difficile. Alors ceux qui sont là actuellement vivants, à peu près en bonne forme, encore à peu près encore, ils avaient un truc. Boris [Taslitzky] il a vécu vieux parce qu'il avait un truc. »

9.4.2.11. Fin de l'entretien : retour du traumatisme et séparation

Une très grande partie de la fin de l'entretien sera consacrée à un discours sur la politique actuelle en France et les craintes de Walter Spitzer à propos de l'avènement d'un certain totalitarisme dans ce pays qui m'apparaissent en résonance avec la crainte d'un retour traumatique, comme remis à jour avec les données politiques du moment de notre rencontre.

¹³⁰¹ « Je connaissais parfaitement l'allemand ». Rappelons le « plus » indéniable qu'était ce savoir, cf. 2.3.2.1.

¹³⁰² : « je voulais pas fumer surtout parce que [...] la galère pour les fumeurs d'avoir à fumer c'était épouvantable de voir comment les gens crevaient littéralement de ne pas avoir de quoi fumer. »

¹³⁰³ Cf. notamment à ce propos 2.3.2.2.

¹³⁰⁴ « Souvent quand, après la guerre, on me regardait avec reproche, comment vous avez fait pour survivre ? C'est pas normal. Puisque tout le monde est mort. Alors j'étais un chancre vivant qui dérangeait ce qui fait que pendant des dizaines d'années on voulait pas parler aux gens. »

¹³⁰⁵ « Les trois quarts des déportés que vous voyez qui sont survivants actuellement, ils avaient tous un truc. »

¹³⁰⁶ « Parce que ceux qui avaient pas un truc c'était pas possible ou alors c'est que certains arrivaient tout à fait à la fin, à la fin de la guerre, quand elle s'est terminée, y avait des ressources, y avait encore de la chair à manger, il fait de l'autophagie [...] »

Les Etats-Unis représentent à ce titre dans ses paroles un pays idéal où la liberté d'expression et de religion existent toujours en contrepoint de ce qui se déroule en France où l'appartenance religieuse ne peut s'exprimer sans rétorsion. Cette représentation d'une nation salvatrice, encore aujourd'hui, me paraît faire écho avec le fait qu'il a été lui-même sauvé par l'armée américaine. Je m'étendrai peu sur ses propos, assez éloignés du thème de cette recherche. J'appuierai cependant sur le retour qu'ils ont occasionné à cet endroit, dans la relation, d'une dimension traumatique qu'il me fait vivre par un trop-plein de culture, politique cette fois-ci, débordante, et ce dans une tonalité très agressive. Les caractéristiques du champ transféro-contre-transférentiel du début de l'entretien, qui s'étaient légèrement estompées, refont surface par ce biais dans un rapport père/fils, professeur/élève qui me semblent là aussi révélateurs de la crainte du retour traumatique de la Shoah ou du moins de quelque chose qui s'en rapproche. Ce moment est une sorte de boucle sans fin où la pulsion de mort ramène sans cesse au traumatisme, travesti dans le discours dans les aléas d'évènements politiques récents (menaces du Proche-Orient, de l'immigration en France, etc...) « l'histoire se répète jamais de la même manière » me dira-il. Certes mais elle se répète tout de même...

La toute fin de l'entretien se fera d'abord sur l'initiative de Walter Spitzer : « Je crois qu'on a épuisé le sujet non ? » Je lui propose alors d'arrêter l'entretien, ce qu'il refuse. L'artiste est toujours dans le contrôle de la relation, et, dans la mesure où il s'agit d'un entretien de recherche et que le cadre, notamment temporel, est bien plus souple que lors d'un entretien psychothérapeutique par exemple, je me laisse entraîner dans ce mouvement. Il reviendra alors sur les camps et les dessins. C'est à ce moment qu'il m'expliquera, comme je l'ai relaté plus haut, que l'art ramène vers la normalité, et combien cette activité était importante dans le camp dans le sens où à la fois la représentation créée rappelait la réalité mais ce faisant elle témoignait paradoxalement de l'existence d'une autre réalité derrière celle qui était représentée : « Vous voyez ce que je veux dire ? Si je dessine des types qui sont en train de crever mais du fait que je les dessine... il y a pas que la réalité des gens qui sont en train de crever, il y a une autre réalité, c'est le truc-là que dépeint la main. ». En faisant cela il rassurait la personne qui regardait son dessin et prenait un rôle réparateur en la rassurant sur l'existence d'un monde meilleur. « C'est beau non ? » conclura-t-il. Pendant ces dernières minutes, il me livrera donc des détails cliniques très intéressants que j'ai rassemblés dans la partie concernant le dessin. Gardant le meilleur pour la fin dans une sorte de manipulation *a minima*, je garde, après-coup, là encore, le sentiment que Walter Spitzer souhaite garder le contrôle jusqu'au moment de notre séparation. La dernière phrase sera d'ailleurs très conforme au « credo personnel » qui conclut bien des témoignages selon Waintrater, en forme

de leçon, d'impératif surmoïque, là aussi « C'est pour ça qu'il faut leur rendre hommage quand même. ». La crainte du mauvais témoignage d'une part et de ce que je vais faire de ses paroles lâchées pendant l'entretien réapparaissent ultimement : « Alors vous avez de quoi faire avec ça ? »

10. JEANNETTE L'HERMINIER, DE LA MUSIQUE AU DESSIN DANS LES CAMPS

10.1. Trajectoire de Jeannette L'Herminier de sa naissance jusqu'à la sortie des camps¹³⁰⁷

Cette reconstruction a été très difficile, et reste parcellaire en raison de multiples contradictions et lacunes, tant dans les entretiens avec la dessinatrice, qui présentait des signes de détérioration intellectuelle (désorientation temporo-spatiale, troubles de la mémoire épisodique tant antérograde que rétrograde...), que dans les articles que j'ai pu collecter à son sujet.

Jeannette (ou Jeanne dans certains écrits) L'Herminier est née en 1908¹³⁰⁸ ou le 15 octobre 1913¹³⁰⁹ à Nouméa, de parents français. Son père est médecin colonial. Sa mère décède peu après sa naissance (4 mois après d'après elle) de la fièvre typhoïde, ce qui provoquera le retour très temporaire du père en France avec ses 3 enfants (un frère et une sœur plus âgés qu'elle). Il confiera la benjamine à sa tante, sœur aînée de la défunte.

Ce père me sera décrit comme un personnage tout à la fois absent (toujours en poste dans différentes colonies françaises lointaines de l'époque : Afrique, Indochine, ce qui explique qu'il ait confié sa petite fille à sa tante pour poursuivre sa carrière), admiré et redouté, issu d'une longue tradition paternelle médicale et/ou scientifique. Elle ne le verra plus fréquemment que bien plus tard, lors de sa nomination comme « directeur de médecine coloniale »¹³¹⁰ de Marseille pendant 5 ans, s'étant remarié entre-temps.

Jeannette L'Herminier sera donc élevée dès sa prime enfance par la sœur aînée de sa mère qu'elle dépeindra comme une merveilleuse pianiste¹³¹¹. Habitant dans le quartier de l'Ecole Militaire à Paris, elle trouvera là une « une seconde famille », d'adoption, « remarquable ». Elle insistera fortement sur la générosité de toutes les générations de cette partie de sa famille (ses oncles et autres tantes, ses cousins et cousines). De ses deux cousins germains, un mourra lors de la première guerre mondiale, tué accidentellement lors d'un entraînement avec une grenade, le second deviendra officier de marine, dans la tradition de la branche maternelle de

¹³⁰⁷ Basée sur les informations que j'ai recueillies auprès de Jeannette L'Herminier lors d'une série de quatre entretiens qu'elle m'a accordés entre le 19 mai et le 19 novembre 2003, du catalogue FNDIRP (1995). *Op. cit.* p. 97-100 et de la page web http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeanne_L%27Herminier.

¹³⁰⁸ D'après mes recoupements à partir de nos échanges.

¹³⁰⁹ Cette dernière date est indiquée sur la page web http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeanne_L%27Herminier. Le catalogue FNDIRP ne mentionne quant à lui aucune date.

¹³¹⁰ Toutes les citations entre guillemets de ce chapitre sont issues de nos entretiens.

¹³¹¹ Elle m'expliquera de manière générale que la branche maternelle de sa famille compte quelques artistes, en particulier un oncle maternel, officier militaire de carrière, aquarelliste dont certaines œuvres sont exposées au Musée de Lourdes.

sa famille. Regrettant de n'avoir pu étudier la médecine comme son père, arguant du fait que c'était impossible chez les femmes de sa génération, elle fréquentera une école catholique et m'assurera avoir été « bien élevée » et avoir eu « une enfance très heureuse » malgré une santé fragile qui occasionnera plusieurs séjours dans des pensions de famille médicalisées.

S'il est très difficile de reconstituer tout un pan de l'enfance de Jeannette L'Herminier, il semble qu'à l'occasion du remariage de son père, elle soit retournée vivre avec lui et sa belle-mère à Paris, ce jusqu'à l'avènement de la seconde guerre mondiale. La suite de son histoire est en revanche rendue plus claire par croisement avec les quelques écrits que j'ai retrouvés à son propos.

Peu après le sabordage de la flotte française à Toulon le 27 novembre 1942 (son frère¹³¹², Commandant du sous-marin Casabianca, qui y était basé, fit défection avec son équipage lors de cet évènement et rejoignit la Résistance), Jeannette L'Herminier entre dans le réseau « Buckmaster »¹³¹³. Elle est arrêtée par la Gestapo le 19 septembre 1943¹³¹⁴, avec sa belle-mère avec qui elle habite à Paris depuis la mort de son père, pour avoir hébergé un officier aviateur américain, et fut emprisonnée à Fresnes jusqu'à ce que les allemands décident d'employer les femmes prisonnières en France dans les usines en Allemagne. Elle fut alors déplacée avec sa belle-mère vers la prison de Compiègne puis, de là, après 3 jours de transport en « train », déportée au camp de concentration de Ravensbrück avec le « convoi des 27000 » le 31 janvier 1944. Elle fit partie le 15 avril 1944 d'un transport pour le camp-satellite d'Holleischen, dépendant de Flossenbürg, où elle était employée à l'emballage de cartouches pour avion dans un atelier de fabrication de munitions. Libérée le 5 mai 1945, elle fut rapatriée à Paris le 25 du même mois.

C'est dans ces camps que, sans n'avoir jamais pris de cours, ni même aimé dessiner auparavant, elle se mit subitement à produire un grand nombre de représentations picturales.

10.2. Les lieux d'enfermement concentrationnaires¹³¹⁵

10.2.1. Ravensbrück

Ravensbrück a été le premier camp de concentration pour femmes aménagé par les nazis. Construit à la fin de 1938, les premières détenues y sont enfermées le 13 mai 1939. Il

¹³¹² Jean L'Herminier, officier de marine français, est resté célèbre pour sa participation active à la résistance armée avec ce sous-marin avec lequel il ravitailla en armes de nombreux maquis et participa à la libération de la Corse en 1943.

¹³¹³ D'après le catalogue FNDIRP. (1995). *Op. Cit.* p. 97, le réseau « Buckmaster » était un réseau de résistance dépendant du Special Operations Executive, une branche des services secrets britanniques de l'époque.

¹³¹⁴ Le 19 avril 1943 d'après la nièce de la dessinatrice qui sera présente lors du premier entretien.

¹³¹⁵ Sources : Entretiens avec Jeannette L'Herminier ; Strelbel, B. (2005). *Op. cit.* ; A.D.I.R. (1965). *Op. cit.* ; et <http://moulinjc1.free.fr/Camps/800X600/sommaire.html>.

conservera, jusqu'à la libération par l'Armée rouge, le 30 avril 1945¹³¹⁶, cette particularité d'avoir détenu principalement, mais pas uniquement, des femmes de toutes conditions. Jeannette L'Herminier, déportée le 31 janvier 1944¹³¹⁷, y passa quelques mois, et fut rapidement transférée à Holleischen, le 15 avril 1944. Elle rencontra sur cette période des conditions de (sur)vie bien difficiles (sans pour autant connaître « le pire » de l'année suivante) : blocks surpeuplés où les détenues dorment tant bien que mal sur des paillasses couvertes d'excréments, par terre, dans les lavabos ; robinets et WC cruellement peu nombreux au regard du nombre de prisonnières ; envahissement par la vermine, la saleté ; développement des maladies ; des loques marquées d'une croix dans le dos pour tout vêtement ; nourriture extrêmement pauvre et repoussante ; sévices et tortures quotidiens tristement « classiques » des camps de concentration, mort possible à tout instant... La majorité des Françaises de Ravensbrück étaient des prisonnières politiques (au sens concentrationnaire du terme, cf. 1.4.1), en réalité principalement des résistantes (de toutes tendances politiques) dont l'activité allait de la rédaction et la diffusion de tracts, de transport d'information, à l'aide aux prisonniers de guerre voire à des opérations armées....

10.2.2. Holleischen

Jeannette L'Herminier est transférée¹³¹⁸ depuis Ravensbrück dans ce camp-satellite de Flossenbürg le 15 avril 1944.

Situé dans les Sudètes, Holleischen est peu connu, étant donné sa taille moyenne selon les standards nazis (entre 250 et 1000 détenues). Uniquement composé de détenues féminines, il est exploité par une société privée. Les femmes étaient principalement affectées à la production, majoritairement pour l'armement aérien, et la fabrication de munitions de toutes sortes. Les conditions de vie sur le lieu de travail dans ces camps satellites pour femmes étaient, de manière générale, très disparates et dépendaient : de la nature de l'emploi, de la place de la détenue dans la hiérarchie raciste SS¹³¹⁹, de l'attitude de la direction des entreprises, des équipes de surveillance SS, des contremaîtres et chefs d'atelier civils, ainsi que des *kapos*. L'organisation de ces camps suivait le modèle de Siemens : le contrôle du travail était confié à des chefs d'atelier et des contremaîtres civils, la discipline étant maintenue dans et en dehors des heures de travail par le personnel de surveillance SS.

¹³¹⁶ Certaines prisonnières furent libérées par convois d'échange suite à une série d'accords en Himmler et la Croix-Rouge avant cette date.

¹³¹⁷ Les premiers transports de françaises à Ravensbrück débutèrent en avril 1943. 1944 marque l'année la plus massive en termes de convois français vers ce camp (7000 détenues pour environ 80 convois).

¹³¹⁸ L'affectation dans un autre camp est une procédure uniformisée très fréquente à l'époque, au moins une détenue du camp de femmes de Ravensbrück sur deux fut transférée dans un camp-satellite.

¹³¹⁹ Cf. à ce sujet 1.4.1.

L'ambiance de travail pouvait ainsi se révéler considérablement différente suivant les secteurs de production.

En revanche, les descriptions des conditions de vie à la fin des années 1944-1945 dans ces camps-satellites font état de situations très similaires : camps encore plus rudimentaires que le camp principal marqués par l'improvisation ; nourriture insuffisante ; conditions sanitaires médiocres ; propagation importante de maladies¹³²⁰, en face desquelles il n'y avait aucun médicament ; travail épuisant de 12h ; sévices, coups et brimades continuelles...

En cas d'épuisement et de maladie grave, selon un accord passé entre les SS et l'exploitant, les détenues étaient renvoyées au camp principal. Cette mesure interdit presque toute conclusion sur le taux de mortalité des détenues dans les camps satellites.

Si le camp principal de Flossenbürg est évacué par les SS à partir du 16 avril 1945, et libéré par un régiment de la 3ème armée américaine le 23 avril 1945, il est très difficile de connaître précisément la date de libération d'Holleischen. Jeannette L'Herminier parle de mai 1945¹³²¹.

10.3. Les dessins de Jeannette L'Herminier

10.3.1. Brève histoire du dessin chez Jeannette L'Herminier¹³²²

Cette reconstitution butte sur les mêmes difficultés rencontrées au chapitre 10.1., et de ce fait se révèle plutôt succincte.

Avant le camp, Jeannette L'Herminier se présente comme une pianiste, adorant la musique et détestant le dessin, reliant ce dernier principalement à des activités scolaires : « je n'aimais pas le dessin, ça ne réussissait pas tellement, ça ne m'amusait pas puis vous savez quand on vous apprend le dessin on est en classe, on vous fait faire un pot à eau ou des choses comme ça, rien de passionnant »¹³²³. Je lui poserai plusieurs fois la question au cours de nos entretiens d'une éventuelle origine de cette activité dans le passé, avant la déportation, la dessinatrice attribuera toujours cette éclosion picturale au hasard, et au fait que ça lui est venu « tout seul »¹³²⁴.

C'est en effet au camp de Ravensbrück, entre le 3 février et le 14 avril 1944 approximativement, que Jeannette L'Herminier, trouvant un petit bout de crayon par terre, se surprend à croquer rapidement sa belle-mère (il s'agirait en fait d'une compagne du block 22

¹³²⁰ Typhus exanthématique et dysenterie principalement.

¹³²¹ Le 5 mai 1945 d'après le catalogue FNDIRP (1995). *Op. cit.* p. 97.

¹³²² Basée sur les informations que j'ai recueillies auprès de Jeannette L'Herminier lors d'une série de quatre entretiens qu'elle m'a accordés entre le 19 mai et le 19 novembre 2003, sur le catalogue FNDIRP. (1995). *Op. cit.* p. 97-100, et sur la page http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeanne_L%27Herminier.

¹³²³ Toutes les citations entre guillemets sont tirées de nos entretiens. Elle m'expliquera par ailleurs, suite à ma question qu'il était « autrement passionnant » de dessiner des silhouettes.

¹³²⁴ Elle fera toutefois une référence à son oncle maternel, aquarelliste, qui l'aurait intéressée à l'art pictural lors de la visite de plusieurs musées à Paris pendant la seconde guerre mondiale, donc peu avant sa déportation.

selon d'autres sources), déportée avec elle, appuyée contre un mur, sur un blanc laissé par la censure dans un vieux journal. Ce premier dessin va être l'occasion d'une rencontre avec une co-détenue, artiste-peintre dans « la vie normale », qui va valoriser cette activité, et la ressemblance de la silhouette obtenue avec la réalité. Cet échange sera le départ d'une chaîne de solidarité entre les détenues qui vont encourager Jeannette L'Herminier dans cette activité picturale et lui faciliter la production des dessins.

Au moment de son transfert pour Hollenschein, elle confia ses dessins à son amie Elisabeth Barbier qui, pendant les 13 mois suivants de sa détention, les cacha puis les rapporta à Paris en mai 1945. 66 dessins¹³²⁵ furent rapportés de déportation, le sujet les réunit à son retour dans des albums, y ajoutant elle-même des commentaires¹³²⁶.

Après les camps, Jeannette L'Herminier apprit à dessiner les paysages, puis les aquarelles, elle dessinera trois visages au cours de sa vie (à la date de l'entretien) : ceux de son frère, son oncle qui l'a élevée, et sa sœur. Elle m'expliquera que le dessin est alors devenu une des « meilleures parties » de sa vie.

Elle finira par confier ses dessins des camps au Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, et au Musée de l'Ordre de la Libération, à Paris en 1987. Pour la première fois, 71 de ces dessins¹³²⁷ feront l'objet d'une exposition en février 2011 à Strasbourg.

Quand je la rencontre en 2003 dans la maison de retraite où elle réside, Jeannette L'Herminier continue de dessiner : particulièrement la vue de sa chambre qu'elle peint différemment selon les éclairages, et qu'elle modifie tout comme elle a jadis modifié les silhouettes de ses camarades¹³²⁸.

10.3.2. Analyse des dessins de Jeannette L'Herminier

10.3.2.1. Origine, présentation des dessins, médias utilisés par leur auteur

Je dispose d'un total de 129 dessins¹³²⁹ qui m'ont tous été donnés par Jeannette L'Herminier sous la forme d'un document photocopié divisé en trois parties. La dessinatrice y présente elle-même ses dessins, les médias utilisés, les circonstances de leur production.

Une première partie, intitulée « Ravensbrück » (ci-contre à gauche) rassemble les 62 dessins¹³³⁰ réalisés dans ce camp. Une page de garde, ornée d'un dessin, précise qu'il s'agit de

¹³²⁵ D'après le catalogue de la FNDIRP. (1995). *Op. cit.* Ces chiffres sont différents suivant les sources.

¹³²⁶ Commentaires auxquels je n'ai pas eu accès.

¹³²⁷ D'après la page web la page http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeanne_L%27Herminier.

¹³²⁸ Cf. Chapitre suivant.

¹³²⁹ Ce en contradiction totale avec les informations issues d'autres sources pourtant très sérieuses pour certaines, notamment le catalogue de la FNDIRP. (1995). *Op. cit.*

¹³³⁰ Parfois difficiles à décompter, certains dessins, manifestement différents, étant concentrés sur un même support étant donnée la rareté des blancs utilisables.

« silhouettes » réalisées entre le 3 février et le 14 avril 1944 sur les blancs « constitués par la censure allemande dans les journaux de l'époque pendant la quarantaine du convoi des 27 000 entassées dans le bloc 22 de Ravensbrück. »¹³³¹. Le texte donne des explications supplémentaires : « Ils représentent mes premiers essais en dessin... d'où, par incapacité de ma part, l'absence de visages. Sur la plupart d'entre eux, les signatures de mes chers modèles confirment mon témoignage et nous concervont, vivantes, celles qui ne sont pas revenues. Papier et crayons m'ont été fournis par les larcins de mes camarades qui m'ont constamment aidée, à leurs risques et périls et par tous les moyens, à déjouer la surveillance S.S.¹³³² Au moment de mon départ « en transport » pour une destination alors inconnue, je les ai confiés à mon amie Elisabeth Barbier qui les a miraculeusement conservés pendant les treize mois suivants de sa dure détention à Ravensbrück et mes les a rapportés intacts à mon domicile parisien à la fin de mai 1945, après notre retour de déportation. » Suit la signature avec le prénom le nom et en face le numéro de matricule 27 459.

Une seconde partie « 15.4.44 HOLLEISCHEN 5.5.45 1 » présente une partie des dessins réalisés dans ce camp-satellite de Flossenbürg. Outre la vie quotidienne de Jeannette L'Herminier et le sabotage auquel elle et ses camarades se livraient dans les usines d'armement, elle écrit les informations suivantes sur les dessins que je reproduis *in extenso*. « Encouragée par mes essais de Ravensbrück, toute occasion m'était bonne pour croquer à la sauvette, les attitudes des chères « complices » qui me fournissaient inlassablement de matériaux les plus divers, en priorité de tous les crayons qui leur tombaient sous la main dans les ateliers de la poudrerie où nous étions employées. Les dessins de cet album ont été exécutés sans le secours de la moindre gomme... sur des morceaux de papier craft, de carton arraché aux caisses de munitions, de papier calque, habilement subtilisé dans le bureau d'un dessinateur. Peu à peu, j'affirmais davantage les contours de mes modèles et c'est à la faveur des bombardements américains, dans les abris où nous entassaient avec eux les SS terrorisés, que j'ai commencé à cerner d'ombres les silhouettes sans visages de toutes celles qui, par amitié pour moi, en dépit de leur épuisement et des terribles risques encourus, m'aidèrent à réaliser et à conserver NOTRE témoignage. » Suit uniquement la signature et non plus le numéro de matricule.

Enfin, une troisième division « 15.4.44. HOLLEISCHEN 5.5.45 2 » clôt la présentation de ces dessins et fournit de précieuses informations sur eux. « Les croix étrangement

¹³³¹ Texte de la page de garde.

¹³³² Le texte ainsi que l'orthographe originaux ont été respectés.

symboliques qui servent de support à la plupart des silhouettes sans visages de ce dernier album ne sont autres que les couvercles dépliés de petites boîtes destinées à contenir les cônes des balles de mitrailleuse. Le dernier dessin a été réalisé dans un wagon de train de marchandises qui nous ramenait chez nous. C'est dans la pièce réservée aux SS où ma compagne et moi-même partageons, en fin de chaîne, la vérification des petits obus de D.C.A. avant de les disposer dans les lourdes caisses qu'il nous fallait ensuite entasser les unes sur les autres, que, grâce à la complicité toujours en éveil de ma jeune camarade, j'ai réussi à surprendre dans leurs moments de sommeil ou d'inattention nos cruelles aufseherinen¹³³³ et nos meisters¹³³⁴ nazis. Enfin, j'ai voulu conserver le souvenir de trois moniteurs tchèques mobilisés d'office pour surveiller nos travaux, dont les timides élans de sympathie et de pitié nous ont parfois réconfortés. Par petits paquets, j'ai distribué mes trésors à mes sœurs de misère. Au mépris de tous les risques, elles ont accompli des miracles d'ingéniosité pour les soustraire aux fouilles de nos tortionnaires et me les ont tous rapportés après notre retour de déportation. Ils n'ont que le mérite de représenter des femmes qui ont réellement vécu le calvaire des camps de la mort. S'il peuvent sembler peu conformes à l'horreur du cauchemar concentrationnaire, c'est que je me suis toujours interdit de violer la souffrance des plus atteintes dans leur chair épuisée pour témoigner surtout du courage exemplaire de celles qui, luttant sans relâche contre la déchéance et l'avilissement, trouvaient encore pour moi la force de se redresser et de donner à leurs haillons rayés ce rien d'élégance, apanage des Françaises. » Ici, Jeannette L'Herminier signe de son prénom et de son nom avec un nouveau matricule, 50 412, qu'elle précise être celui qui lui a été attribué dans le camp de Flossenbürg.

10.3.2.2. Premières remarques générales à partir des présentations écrites de Jeannette L'Herminier

Les présentations écrites par Jeannette L'Herminier à propos de ses dessins permettent de cerner de nombreux traits saillants de sa production picturale. Je propose de suivre ainsi son découpage.

La première partie « Ravensbrück » commence par rappeler au lecteur combien les dessins ont été réalisés dans le cadre d'une situation extrême où toute représentation est interdite, et les moyens de contourner cet interdit dans le dessin, précaires. Les « larcins » qui fourniront les médias minimum du dessin renvoient au concept de la « zone grise » de Levi¹³³⁵ et au paradoxe de la loi dans le camp, « hybride de droit et de fait »¹³³⁶, où la déportée, si elle veut

¹³³³ Gardienne SS.

¹³³⁴ « maîtres » en allemand.

¹³³⁵ Cf. 2.3.2.1.

¹³³⁶ Selon Agamben (1997), cité par Zaltzman (1999, p. 21), cf. 2.3.1.7.

survivre, doit s'adapter aux règles de survie en abandonnant les règles de vie et les valeurs qui avaient auparavant été les siennes¹³³⁷. En l'occurrence, pour dessiner il a fallu accepter la transgression du vol. Ces contingences du réel permettent à l'auteur de mettre en avant la très grande valeur de ces représentations. Cet écrit précise une observation systématiquement repérable sur tous les dessins : les visages des personnes représentées ne sont jamais dessinés, seules le sont les silhouettes, et un décor en arrière-plan. L'auteur s'en explique par une incapacité due au fait qu'il s'agit de ses premiers dessins. Je soumettrai plus tard l'hypothèse d'une rationalisation après-coup (qui n'ôte pas pour autant la véracité des dires de la dessinatrice), et l'existence de soubassements inconscients à cette particularité. Ici la présence d'un fantasme d'omnipotence, d'éternité chez les personnes vouées à la mort, tel que le décrit Cupa¹³³⁸, est particulièrement saillante dans la phrase : « nous concervont, vivantes, celles qui ne sont pas revenue. »¹³³⁹ Les dessins acquièrent, dans ce fantasme, un statut de traces immortelles des déportées représentées. Les « signatures » des personnes figurant sur les dessins eux-mêmes soulignent la position particulière de témoin qu'occupe Jeannette L'Herminier dans son activité picturale : le témoignage est par définition¹³⁴⁰ toujours sujet à caution, particulièrement dans le camp où le réel échappe plus que jamais au sujet et où le simple fait d'avoir survécu peut disqualifier d'emblée le témoignage du sujet survivant¹³⁴¹. On comprend dès lors comment le fait que les déportées représentées sur le dessin l'aient de surcroît signé renforce la véracité du témoignage (en même temps qu'il soutient la dynamique fantasmatique omnipotente sous-jacente telle que mise en évidence plus haut). Il est par conséquent peu surprenant, au regard de cette analyse, de lire sur cette page de garde l'importance de sauver les dessins et de les rapporter. Une autre donnée clinique intéressante pour comprendre un sens autoconservatif psychique de ces représentations nous est fournie par l'utilisation du terme « modèles » pour désigner les femmes dessinées. Je pense qu'il y a là une trace tout à fait tangible de l'utilisation du dessin en tant que moteur renarcissant d'une protection contre l'identification à la place de déporté, de déchet que les bourreaux voudraient qu'il ou elle soit¹³⁴². Enfin, la signature attire l'attention sur cette même problématique de l'identification. Il est nécessaire pour survivre, tant psychiquement que physiquement, de s'accepter comme tuable, de s'identifier pour partie à l'image que le SS se fait du ou de la déporté(e) tout en maintenant paradoxalement cette protection contre

¹³³⁷ Cf. les propos de Zadjé au chapitre 2.3.2.1.

¹³³⁸ Cf. 2.3.1.8.

¹³³⁹ Je rappelle que j'ai ici conservé l'orthographe d'origine du document.

¹³⁴⁰ Cf. les définitions du témoignage au chapitre 2.3.2.4.

¹³⁴¹ Cf. la pensée de Chiantaretto à ce sujet au même chapitre que ci-dessus.

¹³⁴² Voir notamment en 2.3.1.3 la fécalisation du déporté par Grunberger et la pensée de Benslama au chapitre 2.3.2.2.

l'identification à cette place. Jeannette L'Herminier se place des deux côtés de ce paradoxe en signant de son nom et de son prénom et de son numéro de matricule. On peut aussi penser que le numéro de matricule « redouble » en quelque sorte la signature dans l'idée de renforcer cette véracité du témoignage pictural que j'ai pu décrire plus haut.

La page d'introduction de la première partie des dessins exécutés au camp-satellite d'Holleischen apporte des précisions supplémentaires pour cette recherche. La phrase « sans le secours de la moindre gomme », qui peut être interprétée de plusieurs manières, est intéressante dans la mesure où elle souligne le caractère irrémédiable du trait tracé. Ceci renforce une fois de plus la valeur de vérité des représentations de Jeannette L'Herminier, comme le serait un film tourné en une seule prise, tout en insistant sur l'idée qu'il n'y a, au camp, ni droit à l'erreur (potentiellement mortelle), ni secours possible. L'insistance faite plus loin sur l'affirmation des contours des silhouettes me paraît à mettre en rapport avec la réaffirmation d'un mouvement de résistance psychique, par le tiers d'une représentation picturale plus solide, moins effaçable, contre la cruauté de mort du camp. Il s'agit de renforcer fantasmatiquement les contours des silhouettes, la peau en quelque sorte, lieu par excellence des attaques cruelles, contre cette « machine à dépecer chacune des qualités du Moi-peau telles que définies par Anzieu »¹³⁴³. Cette insistance réinstaure une distance avec la masse des autres déportés et, par ricochet, individualise le sujet dessiné qui reste, tout comme il est écrit sur la page « Ravensbrück », un « modèle », non un déporté. Notons que cette possibilité a lieu lors des bombardements, qui fournissent certes une possibilité matérielle de faire ce travail, mais très certainement aussi une ouverture psychique dans le mouvement agressif qu'ils semblaient représenter pour la dessinatrice, et signent pour elle une progression dans ses capacités picturales. La note finale insiste sur la dimension prééminemment groupale du témoignage que sont ces dessins : il s'agit, écrit-elle, de « NOTRE témoignage », c'est une co-construction avec ses camarades, une naissance partagée entre femmes, dont elle souligne l'importance des liens pour son activité ainsi que les risques encourus et ainsi, de nouveau, sur cette valeur importante de ces représentations, réchappées elles-aussi des camps. Elle ne signe ici que de son nom, et pas de son matricule à la différence des deux autres pages de présentation de dessin pour une raison que j'ignore.

La troisième division introduite par Jeannette L'Herminier isole, dans leur immense majorité, tous les dessins réalisés sur des cartons de boîtes d'ogives pour mitrailleuses. L'auteur paraît ainsi y mettre une importance particulière dont on peut souligner quelques

¹³⁴³ Cf. toute la pensée de Cupa à ce sujet au chapitre 2.3.1.9.

enjeux psychiques : la symbolique de la croix comme pierre tombale se doit d'être évoquée (une marque de l'investissement de soi-même et des autres déportées comme « tuables » dans l'univers des camps ?¹³⁴⁴ Une façon de mettre en évidence la « sépulture symbolique » que pourraient être ces représentations ?), une dimension plus religieuse de ce symbole, autour du calvaire du Christ par exemple pourrait, être citée¹³⁴⁵. Une croix c'est aussi une cible, ce d'autant plus qu'il s'agit de couvercles de boîtes de mitrailleuse etc., les associations sont nombreuses, nous sommes dans le cadre de la psychanalyse appliquée... Je pense, toutefois, que le mouvement principal se situe dans une dimension symbolique d'un renversement de l'agressivité. Quel ironie, quelle satisfaction pulsionnelle en effet, de retourner l'utilisation du matériel de guerre allemand contre les SS afin d'assurer la production de dessins manifestant une résistance et rigoureusement interdits par eux ! L'accent renouvelé sur la complicité dans le méfait que cela constituait dans le règlement du camp confirme le dessin comme un acte de cette résistance avec une valence plus agressive. Ainsi, plus loin, la dimension voyeuriste de l'activité, toujours dans cette pulsionnalité agressive que Jeannette L'Herminier retourne contre les allemands, apparaît lorsqu'elle réussit à « surprendre » ses bourreaux dans leurs moments de passivité et de faiblesse : leur sommeil. Le sens, déjà mis en exergue plus haut, de conservation de la trace des individus dans un fantasme omnipotent réapparaît dans l'idée de « conserver le souvenir » à la différence près qu'une nouveauté apparaît à ce moment de l'histoire de la déportation. Alors qu'auparavant la dessinatrice faisait en sorte de sauver ses dessins, et de les rassembler en un lieu unique, elle choisit, dans ce camp, de les distribuer à ses compagnes d'infortune. Une certaine idéalisation généralisée des liens entre déportées semble par ailleurs assez présente dans ce témoignage écrit. Le statut conscient de la représentation est, une fois de plus, dans la ligne de pensée de Cupa. Il s'agit de garder la trace, d'affirmer l'existence, d'assurer une immortalisation de sujets ayant vécu les camps. L'expression « camp de la mort », habituellement réservée aux camps d'extermination, renforce cette interprétation. Le surmoi reste toujours un opérateur puissant de la survie en interdisant certaines représentations de la souffrance, ressentie alors comme un viol, du côté de la chair, du côté de la cruauté de mort. C'est bien de ce côté-là que la représentation devient interdite et/ou impossible. Là encore apparaît à l'arrière-plan une lutte contre la désintringation pulsionnelle, il s'agit d'investir le courage, le vivant, le pulsionnel de vie,

¹³⁴⁴ Cf. Zaltzman, 2.3.1.7, 2.3.2.2.

¹³⁴⁵ Strebel, B. (2005). *Op. cit.* p. 177 indique qu'à partir de 1942, toutes les détenues étaient marquées dans le dos d'une croix de couleur à la peinture à l'huile à Ravensbrück sans que cela apparaisse sur aucun dessin de Jeannette L'Herminier. J'ignore si cette consigne était toujours en vigueur lors du passage de la dessinatrice à Ravensbrück et encore plus si c'était une pratique courante à Hollenschein. Dans l'hypothèse où c'était le cas, il y aurait là une piste supplémentaire pour l'interprétation de la symbolique de cette croix, destinée au départ à éviter l'évasion des déportées.

d'éviter le mortifère, le pulsionnel de mort, et certains affects mortifères comme la honte (« l'avalissement »). Ainsi, le dessin faisait « se redresser », renarcissait, transformait les déportées en « modèles » (dans la page « Ravensbrück). Cette action psychique passe par un arrangement des vêtements, de l'enveloppe, du côté du Moi-peau, mais aussi par une certaine sexualisation des habits qui passe par la revendication de l'appartenance nationale : « l'élégance des françaises ».

10.3.2.3. Les dessins réalisés par Jeannette L'Herminier : analyse

Echantillon de dessins réalisés à Ravensbrück

Echantillon de dessins réalisés à Holleischen première partie

Echantillon de dessins réalisés à Holleischen seconde partie

Certaines caractéristiques des dessins de Jeannette L'Herminier ayant déjà été abordées au chapitre précédent, je n'aborderai ici que des réflexions nouvelles ou complémentaires. Celles-ci pourront être en rapport avec des observations éventuellement déjà relevées ou non, ou encore en rapport avec un dessin singulier.

Il ressort des représentations réalisées par la dessinatrice une dimension générale de répétition particulièrement marquée. Les échantillons présentés ci-dessus résument fort bien une production qui cède à une compulsion à répéter en même temps qu'elle tente de s'en dégager. Le thème des dessins est invariablement le même ou presque, les silhouettes de co-détenues posant seules ou en groupe, très rarement en activité (lorsque c'est le cas il s'agit beaucoup de scènes de conversations), ou alors arrêtées dans cette activité, et posant pour la dessinatrice. Tous les dessins en ma possession comportent comme sujet central de la représentation une camarade déportée. Cet aspect, révélateur de l'action psychique de la pulsion de mort, partiellement désintriquée, doit toutefois être tempéré dans cette compréhension. Le réel de la situation extrême impose une fois de plus ses lois et explique aussi pour partie cette ressemblance des dessins. Il est en effet bien difficile et dangereux de dessiner enfermée dans un block, dans la plus extrême promiscuité à Ravensbrück, les moyens du dessin sont précaires tant du point de vue du matériel que des capacités picturales.

Jeannette L'Herminier dessine ce qu'elle a sous les yeux tous les jours, selon ses capacités « artistiques », mais marquant par là aussi l'impossible dégagement du réel traumatique du camp, l'investissement du perceptif immédiat et les suites d'une possible sidération.

Pourtant, dans cette atmosphère mortifère, cette répétition traumatique, des manifestations beaucoup plus de l'ordre d'Eros peuvent être mises en évidence. Une certaine sexualisation des silhouettes, de plus en plus présente à mesure que Jeannette L'Herminier s'adapte psychiquement à l'univers du camp et développe ses capacités de dessinatrice (elle est beaucoup plus visible sur les dessins d'Hollenschein que de Ravensbrück par exemple¹³⁴⁶), est visible. Les femmes représentées possèdent majoritairement une silhouette indubitablement féminine, et très certainement féminisée consciemment ou inconsciemment par la dessinatrice. Ces représentations de silhouettes de femmes paraissent difficilement compatibles avec les représentations après-coup que nous avons des camps de concentration, fussent-ils des camps de femmes, où l'amaigrissement jusqu'à la cachexie était, en dehors de prisonniers(ères) privilégié(e)s, la règle¹³⁴⁷, ce d'autant plus que Jeannette L'Herminier, comme beaucoup de françaises, a été déportée à la fin de la période des camps de concentration nazis, où la situation tendait vers le pire¹³⁴⁸... Cette sexualisation porte aussi sur l'habillement, la coiffure... Dans beaucoup de dessins, les tenues rayées concentrationnaires font l'objet d'un travail particulier, soit dans une préparation du modèle avant sa représentation, soit dans le dessin lui-même (il est difficile de le savoir), autour d'un arrangement de l'habillement, de la coiffure, dans la recherche d'une féminisation de l'apparence, il s'agit bien de « donner à leurs haillons rayés ce rien d'élégance, apanage des Françaises »¹³⁴⁹ que revendique la dessinatrice, dans un mouvement de maintien du narcissisme.

Ce dessin (à gauche), réalisé à Hollenschein, donne un exemple assez parlant de cette sexualisation dans l'habillement, et la coiffure où la personne représentée est très nettement apprêtée, l'uniforme (reconnaissable aux rayures et au triangle apposé sur la manche gauche indiquant la catégorie de la détenue et son numéro de matricule) est arrangé comme s'il s'était agi d'un manteau avec col, posant sous différents angles sur ce couvercle de cartouches de balles.

¹³⁴⁶ Avec l'idée à toujours rappeler que le réel extrême est là aussi très prégnant. Il était peut-être plus aisé de dessiner à Hollenschein qu'à Ravensbrück.

¹³⁴⁷ Cf. 1.4.7.

¹³⁴⁸ Cf. 1.2.6.

¹³⁴⁹ Ecrit par Jeannette L'Herminier dans sa seconde page d'introduction aux dessins d'Hollenschein, cf. 10.3.2.1.

Éléments immédiatement repérables dans tous les dessins et déjà relevés¹³⁵⁰ : les « blancs » à la place des visages. Si l'explication écrite de la dessinatrice est tout à fait convaincante¹³⁵¹, il est possible de soutenir de surcroît une problématique psychique singulière sous-jacente à cette particularité. L'absence de visage limite l'identification de la personne au sens propre, et soustrait le regard qui soutient l'identification, au sens psychanalytique cette fois. Symboliquement, on peut penser ces blancs de maintes façons. Ils viennent comme marquer le défaut, l'impossibilité du regard empathique¹³⁵² dans le camp, la césure irréductible dans la relation à l'autre. L'impossibilité du recours à l'autre, à l'autre contenant, à un environnement suffisamment bon, se joue ici dans le registre du visuel, et rappelle l'organisation progressive de l'expérience de détresse, depuis l'hallucination jusqu'à la représentation de l'objet. Dans une autre perspective, ils peuvent être envisagés sous l'angle de l'hallucination négative, telle que la reprend Green¹³⁵³, en tant que représentation de l'absence de représentation. Ils rappellent ainsi les aléas de la représentation dans les camps de concentration¹³⁵⁴, et les moments de dépersonnalisation intense traversés par le sujet, symbolisés ici par ce dernier rempart de la représentation, tentative de liaison de ce type d'affects massifs. Le besoin ressenti par Jeannette L'Herminier d'identifier les sujets par leur signature ou par l'écriture de leur nom sur leur représentation picturale est plus compréhensible étant donné l'anonymat relatif que provoque l'absence de représentation du visage. La dessinatrice se place ici dans ce paradoxe de la nécessité de se désidentifier à la fois de la place assignée de déchet de la déportée, mais aussi de se désidentifier des autres, de l'agglutination mortifère du camp, tout en maintenant un lien, une identification possible, dans cette aire intermédiaire ou cette aire d'illusion qui autorise ce même paradoxe sous-tendant l'activité picturale.

Sur la plupart des dessins il est possible de repérer que les femmes sont représentées non seulement sexualisées, mais aussi prenant une pose, parfois coquette, étonnamment « vivantes », s'appuyant sur un meuble, un mur, ou une autre détenue. Ces postures particulières semblent mettre en relief un mouvement d'investissement libidinal de la part de Jeannette L'Herminier, une objectalisation au sens de Green, du sujet dessiné, lequel est mis en scène et pris en tant que « modèle » et désidentifié à son tour de la catégorie de « déportée »¹³⁵⁵. La dimension de l'étayage est également souvent présente, les femmes dessinées se soutiennent, se maintiennent, s'appuient sur des objets au sens propre (mobilier,

¹³⁵⁰ Cf. 10.3.2.1 et 10.3.2.2.

¹³⁵¹ *Id.*

¹³⁵² Mis en évidence par Benslama, et pensé sous d'autres formes par nombre d'auteurs, cf. 2.1.

¹³⁵³ Green (1993, p. 217-287).

¹³⁵⁴ Notamment l'écrasement de la représentation et de la possibilité représentative dans les camps, cf. entre autres, Nancy, 2.3.2.6.

¹³⁵⁵ Comme je l'ai déjà mis en évidence aux chapitres 10.3.2.1 et 10.3.2.2.

murs...) et, en poussant l'interprétation, au sens psychanalytique, mettant en relief la recherche renarcissisante de cette scénarisation tant dans la représentation obtenue que probablement dans la mise en place préalable à sa réalisation. L'autoconservatif prend donc « appui » sur de multiples aspects tant des représentations picturales que de l'activité picturale elle-même de Jeannette L'Herminier : sur la réparation, la sexualisation, l'objectalisation, la restauration narcissique, le travail de liaison/déliaison dans l'identification/protection contre l'identification.

Ces éléments amènent à penser ces représentations sous un autre angle qui est celui de la réparation. On peut poser l'hypothèse qu'il y a dans cette production de dessins, dans cette création, une tentative de réparation de l'objet telle que la décrit Chasseguet-Smirgel¹³⁵⁶ et donc, sous-jacente, l'émergence inconsciente de pulsions sadiques contrée par ce mouvement de contre-investissement. La question d'une éventuelle identification projective des mauvais objets persécuteurs se pose, et met en avant toute la dynamique très complexe de toute la pulsionnalité de l'agressivité dans le camp, et dans les dessins.

Ces dessins (à gauche), exécutés à Ravensbrück, exemples pris parmi beaucoup d'autres du même ordre, donnent un aperçu de la représentation de cet étayage sur les contenants du camp dans le baraquement que sont les murs, et le sol notamment, dans ce qui me paraît être le pendant réel d'un étayage psychanalytique.

Comparativement aux dessins de Ravensbrück, les dessins réalisés à Holleischen apparaissent de manière globale beaucoup plus travaillés¹³⁵⁷, avec notamment des arrière-plans plus nombreux et plus détaillés comme dans l'exemple ci-contre. La dimension de l'étayage est toujours bien présente ainsi que les visages en « blanc ». Plusieurs explications me semblent envisageables. Une progression des capacités picturales de Jeannette L'Herminier, et le fait que le camp-satellite d'Holleischen soit plus propice, pendant les bombardements notamment, peuvent ouvrir un espace dans cette réalité du camp où un travail de représentation plus approfondi tant en temps qu'en moyens est « réellement » possible. On peut y voir je pense également le reflet de manifestations psychiques plus profondes. Si Jeannette L'Herminier n'a passé que 2 mois et demi enfermée dans un block à Ravensbrück,

¹³⁵⁶ Cf. 3.3.

¹³⁵⁷ Comme l'écrit Jeannette L'Herminier dans sa première page de présentation de ses dessins réalisés à Holleischen, cf. 10.3.2.1 et 10.3.2.2.

elle est restée à Holleischen pendant pratiquement un an. Il est donc fort probable que les modifications psychiques essentielles à l'entrée dans un fonctionnement psychique de survie ont eu le temps de se mettre en place de manière plus organisée. A une certaine sidération et adaptation des premiers temps d'internement à Ravensbrück, potentiellement repérables dans une certaine pauvreté scénique des dessins réalisés dans ce camp, a pu succéder un investissement relatif de la réalité concentrationnaire, une acceptation pour partie du statut de déportée, matérialisés par un attardement plus important sur l'arrière-plan des dessins, sur la toile de fond que sont les baraquements. Cette nouveauté dans ses réalisations peuvent aussi refléter symboliquement l'investissement plus fort de certains contenants du camp comme les châlits, les pièces, contre la cruauté de mort de la machine à dépecer concentrationnaire, comme je l'ai déjà noté plus haut avec Cupa¹³⁵⁸. D'autre part, dans ce camp, Jeannette L'Herminier a pu, je pense, plus se poser narcissiquement, et s'opposer aux SS dans l'identité d'une personne résistante dans la mesure où elle y avait une fonction, un travail qu'elle sabotait. Ce mouvement de résistance a pu avoir de forts retentissements en terme d'attribution de sens, et influencer, affirmer une conceptualisation par la dessinatrice de son activité picturale dans une forme de résistance. Cette identification, et cette mise en sens, ont pu constituer le tremplin psychique à une activité de dessin plus complexe, et plus investie. L'hypothèse d'un développement de la coexcitation libidinale, d'un plaisir « en plus » pris à ce travail de représentation pictural dans le camp, cadre parfaitement avec ces mouvements. Les propos de Roussillon peuvent éclairer cette réflexion lorsqu'il affirme que la coexcitation libidinale est « plutôt une forme de sexualisation seconde d'une expérience n'ayant pas entraîné de satisfaction primaire. Face à l'impuissance vécue dans l'expérience traumatique, face à la défaite du moi dans le traumatisme, la psyché préfère ainsi se présenter comme l'agent, comme l'acteur, de ce à quoi elle ne peut se soustraire. »¹³⁵⁹

A ce propos, on constate aisément que Jeannette L'Herminier investit préférentiellement l'agréable (et/ou le moins désagréable) du camp. En dehors des quelques représentations des SS qu'elle investit autrement¹³⁶⁰, les représentations concernent principalement les co-détenues avec lesquelles elle entretient manifestement un lien (elle les fait poser ce qui ne peut se concevoir que dans une relation où existe un minimum de collaboration). Aucune représentation de torture ou de scènes d'horreur ou de mort chez cette dessinatrice¹³⁶¹. Certains dessins ressemblent presque à des « photos-souvenirs », avec le lieu et la date, de moments chaleureux et complices en groupe comme en témoigne le dessin suivant :

¹³⁵⁸ Cf. les deux chapitres précédents et le chapitre 2.3.1.9.

¹³⁵⁹ Roussillon (1999, p. 28).

¹³⁶⁰ Cf. 10.3.2.1 et 10.3.2.2.

¹³⁶¹ A la différence de Violette Rougier-Lecocq à Ravensbrück, par exemple, cf. au chapitre 11.3.2.2 un exemple de ses dessins.

10.4. Les entretiens

Les échanges que j'ai pu avoir avec Jeannette L'Herminier ont entièrement eu lieu dans le cadre de mon D.E.A. pour une recherche préliminaire à cette thèse. J'obtins ses coordonnées sans aucune difficulté par l'intermédiaire de l'A.D.I.R. (Association nationale des anciennes Déportées et Internées de la Résistance). Elle m'accordera 4 entretiens, sur une période de 6 mois, d'une durée très variable, dans sa chambre de la maison de retraite où elle a vécu jusqu'à sa mort.

10.4.1. Climats relationnels des entretiens

10.4.1.1. Le premier entretien

Il marque l'entrée dans une atmosphère particulière que je retrouverai systématiquement par la suite. Le cadre est très inhabituel pour moi, et plusieurs surprises vont éloigner encore plus cet entretien du cadre « idéal » que je m'étais représenté d'un témoignage, et me déstabiliser. Arrivant en retard, je découvre Jeannette L'Herminier, une femme très âgée, aux côtés d'une femme plus jeune dont j'apprendrai qu'il s'agit de sa nièce¹³⁶² (elle ne sera présente que lors du premier entretien au cours duquel elle glissera une remarque de temps à autre). La dessinatrice a oublié notre rendez-vous¹³⁶³. Je propose, avec son accord, de poursuivre l'entretien enregistré malgré ces circonstances singulières, loin de mon « idéal » dont la réalité s'est chargée de me rappeler la vanité : bruits des portes, son des télévisions en provenance des autres chambres, interruptions multiples du personnel de la maison de retraite...

Dans une relative surprise, et une certaine sidération qui iront en s'atténuant au fur et à mesure de nos rencontres, je fais la connaissance de Jeannette L'Herminier. Outre sa vieillesse très visible, je remarquerai très rapidement les indices d'une détérioration cognitive bien présente, dans la désorientation temporelle notamment, les troubles de mémoire épisodique tant rétrogrades qu'antérogrades, la réduction du champ lexical, qui occasionneront erreurs et oublis que sa nièce, lors du premier entretien, se chargera parfois de rectifier. La dessinatrice en a d'ailleurs une certaine conscience en m'expliquant au dernier entretien : « Quand même, j'ai beaucoup changé depuis ces derniers mois, depuis, depuis un an. » Je lui demanderai alors « Vous avez la sensation de baisser ? » [elle avait utilisé le mot « baisser » quelques instants plus tôt] ce à quoi elle répondra : « Oui...Pour situer les... les faits. Ca, j'ai du mal maintenant. [silence] Pour ça que j'aime les visites et tout ça parce que

¹³⁶² Coïncidence liée à l'oubli de notre rendez-vous ? Tentative de réassurance et/ou de contrôle par la présence d'un tiers... ?

¹³⁶³ Refoulement et/ou fruit de la détérioration ? Le second entretien ne sera pas oublié, lui...

j'entretiens, ça ça ranime les souvenirs. ». Ces obstacles à la recherche des souvenirs du témoin (qui peuvent aussi être interprétés comme une crainte de la remémoration¹³⁶⁴) vont grever mes désirs, là encore emprunts des idéaux, et de mes fantasmes de toute-puissance sous-jacents. Contre-transférentiellement, cela motivera une certaine agressivité de ma part face à ce « mauvais témoin » dont il faut que je complète les phrases, donne les mots qui manquent. Je ferai dans l'après-coup des associations sur cet entretien en le comparant avec un interrogatoire policier. Je m'y sentirai à la fois un intrus et une figure inquisitrice par mes questions, mes reprises inévitables de certaines tournures pour mieux les comprendre, souvent réitérées du fait de la mauvaise audition de la dessinatrice. J'interprète mon contre-transfert comme émanant d'un fantasme d'ordre kleinien où Jeannette L'Herminier prendrait la place du mauvais objet, réticent, frustrant, ou, dans des termes plus winnicottiens, une sorte de « témoin insuffisamment bon ». Face à ce qui peut ressortir comme étant d'origine neurologique et/ou défensive, je déciderai de prendre le parti de Roussillon¹³⁶⁵ dans cet entretien comme dans tous les autres.

Du côté transférentiel, je suis immédiatement frappé dès notre premier entretien par une tonalité générale d'immatunité émanant de Jeannette L'Herminier qui me rappellera certains transferts hystériques. Ses descriptions du camp, d'elle-même, auront pour moi un parfum assez « naïf », ses interventions la feront souvent rire. Toutefois, elles me donneront souvent le sentiment de l'existence sous-jacente d'autres défenses par la banalisation où coexistent tout à la fois des placages, des mises à distance plus de l'ordre du contrôle, d'un conformisme de surface. Les affects me paraîtront ainsi souvent plus « de circonstance » que réellement adaptés au contenu de l'entretien. Lors de ce premier entretien, Jeannette L'Herminier me mettra tout de suite dans une position d'activité (d'où ce vécu inquisiteur autour d'une dimension de curiosité, voire, dans quelque chose de plus sexualisé, de plus pervers, de l'ordre du voyeurisme) en face de laquelle elle se posera, dans le discours manifeste, dans une totale soumission que je ressentirai à la fois comme une répétition du vécu de la déportée soumise qu'elle fut, et une sorte de défi de résistance, un peu infantile, à l'encontre de ce même vécu : « Je répondrai à toutes vos questions » me dira-t-elle. Comme pour me dire « j'en suis capable », « vous pourrez tout essayer, j'y arriverai ». Ce premier entretien peut alors débiter dans cette atmosphère par le prétexte de mon désir de témoignaire, de chercheur

¹³⁶⁴ Cf. Waintrater à ce sujet au chapitre 2.3.2.4.

¹³⁶⁵ « S'il est bon en pratique de maintenir indéfiniment l'opposition déficit/défense, c'est afin de rendre le déficit interprétable comme un déficit subjectivement défensif. Et s'il est bon de pouvoir interpréter l'utilisation subjective du déficit, c'est bien pour pouvoir être en mesure d'en montrer l'objectivité et du même coup, l'impuissance historique du sujet confronté à la « réalité » de l'objet » [...] « La notion et la pensée du déficit sont nécessaires en psychopathologie et en pratique comme maillons d'un parcours dynamique qui vise au bout du compte à en rendre caduc l'intérêt. » in Roussillon, R. (1999). *Op. cit.* p. 157. En italique dans le texte.

qui rencontre son désir à elle de se placer, de façon excessive, caricaturale, et par là même dans quelque chose d'hystérique dans ce désir. Ce positionnement prendra appui sur une injonction surmoïque consciente de sa part, immédiatement après le début de notre échange : « c'est mon devoir de répondre ». Dans le déroulement de la relation, cet aspect bien « idéal » cédera la place à une réalité où les trous de mémoire, les confusions¹³⁶⁶, parfois soulignées et/ou rectifiées par sa nièce, viendront bien souvent rendre caduque cette intention de départ et nous remettront elle et moi dans cette relation « policière » où je tenterai de retrouver les souvenirs perdus et où elle fera de son mieux pour m'y aider sans y parvenir. L'entretien se terminera dans une boucle par rapport à son départ, où, après lui avoir demandé si elle était éventuellement disponible ultérieurement pour répondre à d'autres questions, elle répondra : « Je suis à votre disposition ».

10.4.1.2. Le second entretien

Jeannette L'Herminier ne l'aura pas oublié. Ce sera dans un mouvement identificatoire, comme dans un jeu entre elle et moi, à mon tour d'oublier... de mettre en route immédiatement le dictaphone au tout début de cet échange alors qu'elle me parlait de son enfance et de ses parents. Comme le sien, mon propre refoulement fait son œuvre... L'absence de sa nièce me donne un sentiment de liberté plus grande. Le cadre dans lequel se déroule l'entretien, en face à face, me semble plus intime et plus propice à mon écoute que « surveillé » par un tiers familial. Je m'y sens plus libre de me laisser aller dans mes questions, mes reformulations.

Cette entrevue, si elle relève d'une dynamique similaire, sera plus marquée dans le champ transféro-contre-transférentiel de son côté par des tentatives d'identification et de séduction. Jeannette L'Herminier qualifiera mon métier de « pas facile » et y verra fantasmatiquement une activité « pour faire donner aux gens le maximum intéressant de ce qu'ils peuvent raconter ». Là encore, la fantasmatique policière ou de l'ordre de l'accouchement d'un « bon enfant » que serait le témoignage, dans laquelle elle jouera avec moi dans l'entretien apparaîtra, mais laisse entrevoir derrière les craintes multiples liées au témoignage (crainte de la remémoration, de l'effondrement etc.), liées à cette co-construction vouée à la déception¹³⁶⁷. Cette spécificité du témoignage qui rassemble une personne qui parle au nom de ceux qui ont vécu l'expérience face à un « témoin du témoin » qui écoute au nom de ceux qui n'ont pas partagé l'expérience sera d'ailleurs bien plus présente dans le discours de Jeannette L'Herminier dans le fait qu'elle s'adresse à la fois à moi et/ou à un « tout le monde qui n'a pas partagé mon expérience ». Ce second entretien clôturera d'ailleurs sur la thématique de la

¹³⁶⁶ Là encore d'origine polyfactorielle vraisemblablement.

¹³⁶⁷ Dangers du témoignage repérés par de nombreux auteurs présentés en 2.3.2.4.

difficulté de la représentation du monde concentrationnaire, mais aussi, sur l'absence de regrets de Jeannette L'Herminier d'avoir vécu cette expérience enrichissante d'avoir connu « des gens [...] qui en valaient bien la peine », d'avoir connu l'amitié. Le champ transféro-contre-transférentiel se referme, et je me demande si, dans la relation, elle ne m'inclut pas inconsciemment dans ces amitiés, ces gens qui en valent la peine, prenant alors transférentiellement un rôle de mère suffisamment bonne, d'un témoins suffisamment bon.

10.4.1.3. Le troisième entretien

Notre troisième rencontre marque un revirement soudain tout à fait inattendu dans la relation naissante de cette co-construction testimoniale.

J'arrive ce jour-là à l'heure et la date convenue. Après avoir frappé et être entré dans sa chambre, je constate que la télévision est allumée, le son très fort. Je me dis qu'elle a encore oublié notre entretien et/ou qu'elle ne souhaite pas me parler, et me le manifeste par ce geste symbolique. Dans le doute, et devant son visage interrogatif, je lui rappelle qui je suis, son visage s'illumine. Je lui demande de lui emprunter ses dessins pour les reproduire, ce qu'elle accepte, avec réticence toutefois, il ne lui en reste plus beaucoup dit-elle. Je remarque cependant qu'il y a encore sur son meuble 7 exemplaires photocopiés. L'ambivalence¹³⁶⁸ vont donc marquer le début de cet entretien qui sera extrêmement bref. Je « troublerai » Jeannette L'Herminier dès les premières secondes de l'entretien selon ses termes. Malgré mes tentatives de compréhension avec elle de ce trouble que je relie d'abord au fait que je lui ai demandé d'emprunter ces précieux objets que sont les reproductions de ses dessins, cette sensation de « trouble » (le mot ne cessera d'être utilisé) prend toute la place dans l'entretien en même temps qu'un vécu de malaise que je partage avec elle devant un terme à la connotation libidinale forte. Ce que j'interprète comme une grande angoisse devant cette dépossession va se conclure sur un passage à l'acte où, malgré mes tentatives de verbalisation et de partage avec elle de ce vécu, elle rallumera la télévision, qu'elle avait entre-temps éteinte, à haut volume. Elle la regardera tout en parlant et en m'expliquant qu'elle est « désolée », que c'est la première fois que cela lui arrive, qu'elle ne comprend pas, que cet entretien, et son enregistrement, « ça ne servira à rien pour vous ». Je n'insiste évidemment pas, lui promettant de lui ramener ses dessins le plus vite possible pour la rassurer. S'il y a potentiellement dans cet entretien une dimension qui relève de la détérioration, je suis enclin à penser que le travail testimonial est à ce moment impossible avec elle, les dangers du témoignage, l'angoisse, peut-être une crainte de l'effondrement sont trop importants. Le fil

¹³⁶⁸ Ambivalence relevée par Waintrater comme structurellement constitutive du témoignage, cf. 2.3.2.4.

conducteur de ce vécu, outre bien évidemment la dépossession des dessins (pourtant reproduits), me semble donné par l'indice, en fin d'entretien, de l'inutilité de l'entreprise ce jour-là. L'ossature de nos échanges réside dans ce sens d'une utilité, du côté « intéressant », pour reprendre ses termes, avec toute la dimension libidinale qu'il sous-entend. Sans cette dimension centrale, cette sexualisation *a minima* de la relation, le cadre s'effondre... avec ses protagonistes. Mon désir d'en savoir plus sur son enfance ne se réalisera qu'à l'entretien suivant.

10.4.1.4. Le quatrième entretien

En arrivant à cet entretien, je souhaitais centrer cette entrevue sur l'anamnèse et la sphère familiale de Jeannette L'Herminier, voir quels liens pouvaient exister entre son activité artistique avant, pendant, et après l'internement en camp. Je pris soin cette fois-ci de bien lui expliquer le pourquoi de mon questionnement sur le contexte familial afin d'éviter la levée massive de défenses et le passage à l'acte du dernier entretien. Par erreur, le début de l'entretien a été effacé. La question de la mémoire, de la trace, réapparaîtra ainsi sans cesse au carrefour de ces entretiens, entre troubles mnésiques d'origine neurologiques, refoulements, défenses dans le processus testimonial entre le témoin et le témoins, comme un élément conscient et inconscient central, objet de tous les actes manqués, de toutes les défenses. Cet entretien sera sans contexte le plus riche de tous, dans une mouvance relationnelle, libidinalisée, proche du premier entretien mais plus psychiquement souple. Les associations seront plus fluides, le jeu des questions/réponses dont j'ai parlé plus haut plus aisé, les protagonistes plus en harmonie. Les dessins une fois rendus, la relation s'inscrira plus dans une conversation. La fin de l'entretien martèlera pourtant ce leitmotiv du témoignage chez Jeannette L'Herminier quand je la remercierai : « Si ça peut vous rendre service ». La formule est plus libidinalisée pourtant, le lien plus présent, il ne s'agit plus d'un important « devoir » de réponse, mais de me rendre un potentiel service. Le transfert est plus positif : je serai devenu une « visite » qui l'aidera à « ranimer » les souvenirs, chose qu'elle « aime ».

10.4.2. Réflexions autour des éléments cliniques majeurs des entretiens

Pour Jeannette L'Herminier, j'ai pris le parti de centrer beaucoup plus ma réflexion sur une analyse psychanalytique du contenu thématique manifeste que sur les aspects transféro-contre-transférentiels. Je rassemble ainsi les éléments cliniques majeurs récurrents des quatre entretiens dans les mêmes chapitres. En effet, même s'il y a dans nos entretiens une processualité inhérente à toute rencontre répétée entre deux mêmes personnes, ceux-ci n'ont pas été planifiés à l'avance, et l'analyse de la relation, si elle est bien présente et dont je dis quelques mots au chapitre précédent, n'occupe pas dans cette recherche la place qu'elle

occuperait dans un travail avec des données cliniques issues de psychothérapies par exemple où la question du transfert et du contre-transfert est bien plus prééminente. Ces entretiens relèvent du témoignage et s'il est nécessaire, comme je le fais plus haut, d'en relever le climat relationnel tout à fait particulier, je fais passer maintenant cette dimension à l'arrière-plan. Cela n'empêchera cependant en aucun cas des éclairages ponctuels sur une inscription relationnelle particulière de certains éléments du discours. Cela permettra enfin d'éviter d'alourdir la thèse.

10.4.2.1. Le témoignage : un impératif surmoïque

La question du dessin envisagé comme témoignage est abordée dans le chapitre 10.4.2.4 « Le dessin », il s'agit ici du thème rassemblant les propos de Jeannette L'Herminier concernant le témoignage en général et dans son actualité dans son échange avec moi. Ce thème est le tout premier thème à apparaître, ce dès le premier entretien. Il réapparaîtra au second et au dernier entretien.

Témoigner pour Jeannette L'Herminier, c'est d'abord une obligation surmoïque en lien avec la transmission d'une expérience particulière, extrême, qu'elle a vécue et que je n'ai pas vécue : « c'est mon devoir de répondre [...] puisque je l'ai vécu. » Ce « devoir », elle le réaffirmera à plusieurs reprises, y compris dans nos entretiens suivants, avec une nuance de défi dans la voix : « Je répondrai à toutes vos questions ». Comme si, au regard de l'indicible qu'elle a vécue, s'opérait chez elle un renversement défensif affirmé dans une capacité de tout dire en partant de mon désir... Au moment du départ, lorsque je la remercierai pour ce premier entretien, elle se mettra d'ailleurs à ma « disposition », renforçant l'idée de l'existence chez elle à ce moment d'une position de toute-puissance que j'imagine comme une défense, dans la relation, face aux dangers d'une possible réactualisation d'une position, inverse, de radicale impuissance, liée au vécu de la déportation. Elle terminera sur cette phrase qui résume très bien cette « mission » surmoïque du témoin qu'elle s'attribue : « J'ai toujours pensé que sur les questions comme celles de ma captivité puisque j'ai eu la chance que ça, qu'il, était restée sur terre, mon devoir était toujours de parler de ce moment-là, de répondre aux questions, en souvenir de celles qui y sont restées. » Apparaît ici ce lien groupal¹³⁶⁹ pressenti plus haut : Jeannette L'Herminier témoigne auprès de moi au nom du groupe des disparues, au nom du groupe de celles qui ont partagé l'expérience. Elle les représente en soulignant toute leur pluralité en tant que dernière survivante en capacité le faire : « Je suis seule de mon âge maintenant pour les représenter mais je vous assure que de

¹³⁶⁹ Mais aussi ce « tiers imaginaire » pensé par Waintrater, cf. 2.3.2.4.

tous les milieux [provenaient ses camarades]. » Sous-jacente, j'imagine une dynamique de la transmission dans un registre de toute-puissance, dans des fantasmes d'immortalité¹³⁷⁰, maintenus par le clivage : Jeannette L'Herminier va garder encore en vie, fantasmatiquement, dans le processus du témoignage avec moi, celles dont elle sait intellectuellement qu'elles sont mortes. Je serai le moyen de cette action. Elle le redira plus clairement au cours de notre second entretien : « je trouve que... le devoir ceux qui ont eu la chance de revenir de ce cauchemar, eh bien... c'est de faire connaître les autres qui ne sont pas rentrés. » Cette notion de devoir testimonial sera reprise à propos du témoignage que représente le dessin.

Jeannette L'Herminier a par ailleurs écrit un témoignage¹³⁷¹ qu'elle n'a pas donné à imprimer m'expliquant : « je ne pensais pas que ça intéresserait tant de personnes » rappelant ainsi combien le témoignage est indissociable de l'intérêt d'un groupe social par rapport à un évènement qu'il raconte¹³⁷².

Au cours de notre entretien, l'ancienne déportée éprouvera de nombreuses difficultés à retrouver la mémoire : « vous savez il y en a [parlant des souvenirs] qui vont me revenir [...] d'un autre côté moi je trouve que le témoignage faut pas les repousser. » Parle-t-elle des témoins ? Des souvenirs de son témoignage ? Toute l'ambivalence du témoin vis-à-vis de son/ de ses témoin(s) et vis-à-vis de ses propres souvenirs apparaît ici. On y entraperçoit les dangers du témoignage : peur d'être repoussé par les témoins, tout autant que de les intéresser, de les séduire tout autant que de les sidérer, de les tuer fantasmatiquement par le contenu de la mémoire, peur de ne pas arriver à repousser des souvenirs traumatiques non refoulés, à peine clivés, avec cette oscillation entre l'oubli et l'hypermnésie qui caractérise les attitudes, souvent opposées, des témoins face à leur passé qui amène avec lui diverses craintes, de la fragmentation, d'un effondrement winnicottien...¹³⁷³

Répondant à ma question, Jeannette L'Herminier m'expliquera que ce dont elle veut témoigner c'est de la déshumanisation : « de ce que les allemands avaient fait d'être humains pendant la guerre, de leur captivité, de ce que pouvait donner le caractère allemand à cette époque. On me fera difficilement encaisser qu'ils peuvent être autrement enfin parce que je les ai trop vus. » L'explication consciente met en évidence un clivage où le mauvais objet est projeté dans l'allemand, ou dans la personnalité allemande, qui sont à la source de cette déshumanisation.

¹³⁷⁰ Mis en évidence chez les mourants par Cupa, cf. 2.3.1.8.

¹³⁷¹ Que je n'ai pas en ma possession.

¹³⁷² D'après Waintrater, cf. 2.3.2.4.

¹³⁷³ Très bien décrits par Waintrater, cf. 2.3.2.4.

Au cours du second entretien, le thème du témoignage va une fois encore être évoqué d'emblée dans ce qu'il convoque de la relation entre nous, et surtout dans une identification, une recherche de compréhension de ma fonction de témoins dont j'ai déjà parlé plus haut. Ainsi : « C'est un métier qui n'est pas facile le vôtre... pour faire donner euh... aux gens le maximum intéressant de ce qu'ils peuvent raconter. » dira-t-elle.

Plus tard apparaîtra un échange un peu flou et contradictoire où réapparaîtra une anxiété, sous-jacente à l'activité testimoniale ambivalente, qui habitera sans cesse Jeannette L'Herminier : la peur que le témoignage soit inintéressant. Elle m'expliquera que finalement « c'est assez banal quand même... [silence] », tout en se contredisant juste après : « c'était un endroit dont personne... dont beaucoup ne sont... tellement ! ne sont pas revenues. Ca, c'est certain. Euh... c'est en cela, c'est en cela que c'est intéressant... de voir quand même jusqu'où les Nazis ont été. Comme témoignage si vous voulez. » Notons à quel point chez toute personne le souvenir des camps, dans son ampleur et son partage, peut être très désorganisant¹³⁷⁴. En même temps le discours, presque fragmenté parfois, tient par un fil associatif très ténu autour de la mort de ses camarades, et aboutira au côté « intéressant » des limites où sont arrivés les Nazis dans la déshumanisation et/ou la destruction. La peur se situe aussi vraisemblablement autour de la difficulté de constituer des images insupportables en contenus psychiques intégrables pour le témoin et la crainte permanente de ma surdité, de mes limites. Pour parer à cela, il y a un travail du témoignage, presque une forme de libidinalisation pour partie, pour susciter mon intérêt, le désir de l'interlocuteur, une mise en récit qui puisse m'intéresser, m'attirer dans quelque chose de voyeuriste peut-être, afin d'être entendue, tout en sachant que le but est ailleurs pour Jeannette L'Herminier. Elle mentionnera au passage que le témoignage était évidemment interdit dans le camp, et que cela en fait une activité transgressive, ce que je reprendrai plus loin à propos des dessins.

Toujours dans le registre du témoignage, je lui poserai directement une question sur la représentabilité du camp :

Thomas Lamquin : « On dit souvent que ce que vous avez vécu là-bas, vous et les millions d'autres personnes qui ont été déportées, était de l'ordre de l'inimaginable, du non-représentable. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Jeannette L'Herminier : C'est difficile. C'est difficile à représenter. D'abord parce que chacun l'a vécu à sa manière et à travers son propre tempérament. Et puis... parfois il y a des conditions d'humanité, de vie qui... qui le sont pour tout le monde. Enfin quoi qu'il arrive, moi... je dois dire que... que je ne regrette rien. »

¹³⁷⁴ Waintrater souligne une « crainte de la fragmentation » au moment de la remémoration, proche de la crainte de l'effondrement de Winnicott, cf. 2.3.2.4.

Si ma question est formulée avec hésitation quant aux mots choisis pour parler de l'indicible, la réponse de Jeannette L'Herminier, également hésitante¹³⁷⁵, un peu déstructurée, va dans le sens d'un accord relatif avec moi sur une difficulté à représenter les camps. Cela serait difficile à la fois en raison de la subjectivité de chacune des personnes qui ont vécu la situation des camps, preuve qu'une certaine subjectivité a pu survivre à cet univers aussi « désobjectivant »¹³⁷⁶, tout en étant dû aux conditions de vie, d'humanité, qui, elles sont les mêmes pour tout le monde. Nous sommes bien là dans la problématique du traumatisme extrême où on ressent très vite le besoin de prendre en compte le réel, tel qu'il s'impose au sujet dans toute sa « surréalité » déréalisante et traumatogène, sans pour autant, dans l'évitement d'un clivage causal linéaire, mettre le psychisme de côté qui continue à exister même dans ces situations extrêmes.

10.4.2.2. Un détail dans l'histoire de l'enfermement et de la déportation...

L'histoire de l'enfermement et de la déportation apparaît rarement spontanément. Elle est reconstruite et détaillée dans le chapitre 10.1.

Un détail m'a paru intéressant à relever au cours de nos entretiens : après son passage à Ravensbrück, Jeannette L'Herminier est envoyée en Tchécoslovaquie, dans les Sudètes, dans un kommando dépendant du camp de Ravensbrück : Hollenschein. Elle le décrira comme un « site merveilleux », à 800 mètres d'altitude, « dans une forêt, d'une rivière qui coulait au pied des ateliers, des ateliers de munitions. »... Emerveillement ou sidération ? Emotion esthétique ? Défense par un renversement dans son contraire ? Conséquences de la détérioration... ? Peut-être une subtile combinaison de tous ces éléments, je ne saurais le dire, toujours est-il que, dans la relation, l'association m'a paru assez surprenante.

10.4.2.3. Jeannette L'Herminier est déjà une résistante avant sa déportation

Au début de la 2^{nde} guerre mondiale, elle se dit à cette époque « simplement perturbée par la présence des allemands », ayant vécu la guerre de 14, elle en avait des « souvenirs ».

Son entrée dans la Résistance date, selon elle, du moment où une amie, elle-même résistante, lui apprend qu'elle abrite des aviateurs abattus : « ils tombaient avec leur avion et là il fallait bien qu'on les recueille, qu'on les dissimule jusqu'à qu'on puisse trouver un moyen quelconque pour les rapatrier en Espagne et de là ils étaient ramenés en Angleterre et

¹³⁷⁵ Toutes ces hésitations apparaissent de façon bien plus nette dans l'enregistrement.

¹³⁷⁶ Le terme est de moi.

ils repartaient à la bataille. » Elle dit n'avoir fait partie d'aucun réseau¹³⁷⁷, simplement avoir hébergé des aviateurs tombés au cours des bombardements pour, en quelque sorte, « dépanner » des amis, qui eux faisaient partie de la Résistance. « Chaque fois qu'on demandait de rendre service et que ça pouvait être fait en défi des allemands c'était avec joie que nous le faisons ».

Cette dimension du défi face aux allemands est encore actuelle, présentée de façon un peu infantile, dans l'idée que Jeannette L'Herminier est encore une survivante : « Oui j'ai... j'ai... j'ai eu mes 97 ans. Je les ai eus [semblant parler des allemands]. Mais j'ai quelque chose... justement après tout ce que j'ai vécu et toutes les prisons que j'ai faites, hein ! D'être encore là à 97 ans, je te trouve que... je les ai bien eus au tournant ! (rires) ». Si ces paroles révèlent une certaine position par rapport à sa propre mort, je trouve qu'elles éclairent l'attitude de défi, de toute-puissance de la dessinatrice dans la relation dont je parle plus haut¹³⁷⁸. Il est aussi très narcissisant d'avoir su et/ou pu survivre, dans ces conditions atroces. Finalement, je découvre que témoigner à l'heure actuelle est aussi à comprendre chez elle comme la continuation de son activité de résistance du passé, l'emprise traumatique inconsciente annihilant la distance temporelle entre la déportation, et le présent de notre entretien.

10.4.2.4. Le dessin : une activité complexe centrée autour de l'autoconservation mais qui condense des problématiques plurielles

L'histoire du dessin chez Jeannette L'Herminier est reconstituée au chapitre 10.3.1. Je la reprendrai par endroits pour apporter un éclairage sur certains aspects de sa production picturale dans le camp.

T.L. : « Et vous n'aviez jamais dessiné avant ?

J.L. : Non, Je n'aimais pas le dessin. J'ai été, j'adorais la musique [...] Je détestais le dessin si vous voulez savoir. »

Plus loin,

T.L. : « C'est comme si votre captivité avait fait éclore un don.

J.L. : Ah absolument, c'est ce qu'on peut dire. Si je n'avais pas été, si je n'avais pas eu cette captivité je n'aurais jamais essayé. Parce que je n'aimais pas le dessin, ça je ne réussissais pas tellement, ça ne m'amusait pas puis vous savez quand on vous apprend le dessin on est en classe, on vous fait faire un pot à eau ou des choses comme ça, rien de passionnant. »

Plus loin :

¹³⁷⁷ Information contradictoire avec d'autres sources où la dessinatrice est clairement identifiée comme faisant partie du réseau « Buckmaster », cf. 10.1.

¹³⁷⁸ Cf. 10.4.1.1.

J.L. : « Peut-être que j'aurais, si je n'avais pas été déportée, comme je me sentais pas douée pour le dessin, et surtout pas intéressée, je me serais beaucoup plus tournée vers la musique¹³⁷⁹ certainement qui était l'art qui de beaucoup m'intéressait le plus mais, là, il n'était pas question d'art. »

L'éclosion de l'activité picturale de Jeannette L'Herminier est ainsi le fruit de la déportation et s'inscrit contre ses goûts artistiques antérieurs. Elle précise bien que, pour elle, dans le camp, il n'était pas question d'art, et insistera à plusieurs reprises sur cette origine extérieure, comme dictée par les circonstances de la réalité, incompréhensible pour elle, de ses dessins :

T.L. : « Et ça vous est venu comme ça ?

J.L. : Comme ça, parce que j'ai trouvé un crayon. Que c'était défendu¹³⁸⁰. Que c'était mon tour d'être assise par terre et que c'était le moment où on nous a donné un peu de papier journal où il y avait un blanc. Voilà. »¹³⁸¹

Le commencement de l'activité picturale va être facilité par l'étayage d'une camarade, artiste-peintre dans « la vie normale », « en liberté », qui va valoriser cette activité et notamment la ressemblance des dessins avec la réalité : « [...] J'ai commencé à dessiner la silhouette de ma petite belle-mère qui était elle, c'était son tour d'être debout, elle était bien fatiguée, appuyée contre le mur, debout, j'ai commencé à dessiner etc. » et cette co-détenue lui dit : « mais Jeannette, c'est Marguerite que tu fais là », j'ai dit « bah oui, j'essaye, j'en sais rien », je lui ai dit, tu sais, « oh, elle me dit, écoute alors ça, confidence pour confidence, tu m'avais jamais dit que tu dessinais, moi je suis artiste-peintre, tu vois, dans la vie normale, comme..., bah je serais incapable de faire en 10 coups de crayon une silhouette aussi ressemblante, sans visage, sans rien, de Marguerite [...] » je suis étonnée moi-même tu sais. Elle m'a dit faut continuer. ». Cette rencontre sera le départ de la chaîne de solidarité pour faciliter la production des dessins du sujet : elle a « alerté toutes les camarades et leur a dit que les feuilles de papier journal qu'on vous donne tous les jours, tous les non-censurées chez moi pour Jeannette. » Apparaît ainsi la mèche duelle qui allume le feu de la dynamique picturale plurielle future. L'activité picturale chez Jeannette L'Herminier prend appui sur le regard narcissisant, et désirant d'abord de l'autre puis des autres. La figure de l'artiste, figure de culture par excellence, fournit le fil conducteur, (résistant !) et narcissisant de l'activité picturale dans la relation. Se présente à nouveau la valeur accordée à la ressemblance dessin/réalité, le collage représentation/réalité qu'on peut penser comme le résultat du

¹³⁷⁹ Jeannette L'Herminier jouait du piano.

¹³⁸⁰ Cf. *infra* sur l'interdit que représentait le dessin, et sa place possible dans la problématique psychique de la dessinatrice.

¹³⁸¹ « Je ne l'explique pas cher monsieur, je ne l'explique pas. » me répètera-t-elle à un autre moment.

surinvestissement de la réalité actuelle du camp¹³⁸². Pour aller plus loin, est-ce qu'il n'y a pas là, en plus de toutes les autres problématiques intriquées dans la dynamique picturale, un mouvement de défense contre la « surréalité » déréalisante du camp qui se manifeste par ce surinvestissement du réel pour s'assurer sans cesse de sa réalité et tenter d'en saisir le ou un sens¹³⁸³ ?

Thème introduit au cours du premier entretien par la nièce de Jeannette L'Herminier, la sauvegarde des dessins relevait d'une organisation à la fois individuelle et groupale, comme les pages qu'elle a écrites le laissait supposer : « on les cachait, les camarades ont caché tous les dessins et pour qu'ils reviennent, pour qu'ils sortent d'Allemagne après ça a été réparti dans des robes, dans les sous-vêtements des unes et des autres, les allemands ne les ont jamais trouvés. Lors de son transfert du camp de Ravensbrück au kommando de Hollenschein, Jeannette L'Herminier laisse des dessins à sa « meilleure camarade qui restait à Ravensbrück et qui y est toujours restée »¹³⁸⁴. Elle les lui rapportera par la suite malgré sa « trouille épouvantable » d'être découverte. La dessinatrice (et/ou ses camarades ?) cachait les dessins sur elle(s), sur la peau, sous sa/leur robe, en permanence (ou lors du transfert vers un autre camp ?), le discours du sujet est malheureusement assez flou à ce propos. Ces paroles appellent plusieurs remarques : l'activité picturale chez ce sujet est particulièrement inscrite dans des problématiques autoconservatives complexes, individuelles et groupales. A ce titre nous sommes bien ici, dans l'économie psychique de survie des camps de concentration, où il y a disparition de l'opposition freudienne autoconservation de l'individu/autoconservation de l'espèce, telle que la formule Cerf de Dudzeele¹³⁸⁵, et le combat qui s'y mène est bien un travail de culture¹³⁸⁶, manifeste dans cette « tendance culturelle », d'Eros contre Thanatos, qui réunit les individus dans des unités toujours plus grandes. J'ajoute une précision : ces « unités » forment bien ici un groupe qui fait sens¹³⁸⁷, avec des rôles définis pour chacune, des liens libidinalisés, et non une masse uniforme et indifférenciée. La survie de l'individu est en effet indissociable, dans les camps, de celle du groupe. Contre l'attaque des liens, et la négation de l'individu comme membre d'un groupe¹³⁸⁸, le dessin réinstaure du lien intersubjectif, et des identifications narcissisantes (des rôles dans un fil de résistance : dessinatrice, guetteuse, fournisseuse de papier, modèle, par exemple) au sein des membres du

¹³⁸² En référence à Laval-Hygonencq, cf. 2.3.2.2.

¹³⁸³ Cf. 2.3.1.7.

¹³⁸⁴ Probablement Elizabeth Barbier, cf. 10.3.1.

¹³⁸⁵ Cf. 2.3.2.3.

¹³⁸⁶ Tel que conceptualisé par Freud, et repris ici tout particulièrement par Zaltzman et Cerf de Dudzeele. Cf. *id.*

¹³⁸⁷ Sens appropriable subjectivement dans l'univers concentrationnaire déréalisant, et perverti au niveau du sens, cf. 2.3.1.7.

¹³⁸⁸ Cf. 2.3.1.4.

groupe qu'il relie par ces dernières. Contre la désorganisation du camp, le totalitarisme destructurant dont il est le fruit¹³⁸⁹, le dessin oppose progressivement une organisation intégrée subjectivement par chacun de ses membres. Relevons également que le dessin vient constituer comme une seconde peau, tout contre le corps (il est question à un moment de l'entretien de « sous-vêtements »), qu'il s'agit de cacher¹³⁹⁰, une sorte de « peau d'humanité »¹³⁹¹, mais qu'on imagine aussi à entourer de soins tout particuliers au vu du développement de stratégies aussi importantes de protection : il s'agit de maintenir, là encore de manière individuelle et collective, chacune des enveloppes du Moi-peau¹³⁹². Ces dimensions d'une relative indifférenciation, dans l'autoconservatif, entre individuel et collectif, réapparaissent à propos du transport de Jeannette L'Herminier pour Hollenschein, Les dessins du sujet devaient survivre à sa propre mort, elle explique : « Quand j'ai quitté Ravensbrück, je me suis dit « t'es foutue », on allait une fois de plus me changer, m'habiller, me mettre des vêtements complètement nouveaux tout ça, me fouiller, alors j'avais dit à une de mes camarades qui n'avait pas été désignée pour le départ, je lui ai dit écoute tu vas garder mes dessins le temps que tu pourras parce que moi ils vont me prendre maintenant, certainement que ce soir ils seront partis, elle me dit mais bien sûr et puis quand je l'ai retrouvée après on voyait bien qu'elle n'avait pas pu parce que c'est après le moment où on a envoyé les françaises en Allemagne par conséquent on étaient fouillées. Ca m'a mise complètement, la fouille était je vous assure parfaitement complète. » Si ces paroles décrivent particulièrement la violence, dans les fouilles, de l'arrachage des enveloppes que constituent les vêtements, le viol de l'intimité du corps, de ses limites, à mettre en parallèle avec l'arrachage des enveloppes psychiques du Moi-peau, elles mettent aussi en relief le risque mortel que constituait les dessins, et la difficulté de leur transmission. L'interdit qui les barre peut, à mon avis, se penser à double tranchant : certes, le risque mortel du franchissement de la limite¹³⁹³ fait du dessin une activité à haut risque tout autant que ce risque peut jouer paradoxalement positivement sur l'autoconservation psychique en tant qu'elle la place comme une activité dangereuse, interdite, punissable dans le camp, donc une activité qui relève *de facto* de la résistance, de la transgression et donc valorisable¹³⁹⁴. Le flou de cette phrase, la

¹³⁸⁹ Cf. 2.3.1.1 et notamment les observations de Vexliard à ce sujet.

¹³⁹⁰ « C'était souvent mes camarades qui... qui m'aidaient. Et qui cachaient... qui gardaient tous mes dessins... sur elles. Directement sur la peau. »

¹³⁹¹ L'expression est de Cupa. Cf. 2.3.1.9.

¹³⁹² Cf. la pensée de Cupa au chapitre 2.3.2.2.

¹³⁹³ Celle de l'interdit de la représentation, cf. 2.3.2.6.

¹³⁹⁴ Jeannette L'Herminier expliquera : le dessin « c'était interdit et donc tentant », « Ca c'est très dans le caractère français. Les français c'était toujours comme ça, les autres auraient été peut-être plus disciplinées mais nous non. Je n'ai pas connu de française disciplinée. Non. ». N'est interdit que ce qui est possible objet de désir... Relevons, au passage, que cette transgression du règlement du camp se fait dans une identification avec des traits de caractère du groupe d'appartenance nationale, dans une filiation.

difficulté de distinguer le passé du présent vient jeter un doute : est-ce la fouille qui l'a « mise complètement », on imagine « retournée » ou est-ce le fait que la camarade n'a pas pu garder les dessins ? Probablement les deux. L'entretien est malheureusement ainsi émaillé de ces moments de désorganisation du discours qui le rend par moment très difficile à comprendre. Peu après par exemple, Jeannette L'Herminier m'affirmera en riant s'être rendue compte par l'intermédiaire de quelqu'un qui les avait vus dans un musée qu'elle avait produit « quelque chose comme 1500 dessins » dans les camps, chiffre évidemment invraisemblable¹³⁹⁵. Elle ajoutera qu'elle souhaitait qu'ils aillent « dans un musée de la déportation mais ensemble ». Ce nombre inconcevable prend une dimension toute particulière avec cette idée d'un rassemblement de ses productions. Il est en rapport, dans ces déformations, avec l'énormité du phénomène concentrationnaire, il est irréaliste, surréaliste, tout comme l'est l'univers de Ravensbrück, et de Hollenschein emprunt de « surréalité ». Il faut, pour tenter de l'appréhender, une capacité de représentation gigantesque qui prenne en compte ces représentations simultanément puisqu'elles ne doivent pas être séparées, mais conservées « ensemble » dans un lieu de mémoire. Le lien avec un fil de culture est ici évident, la dimension testimoniale mérite d'être soulignée avec à nouveau ces fantasmes d'éternité dont parle Cupa¹³⁹⁶. Les dessins deviennent symboliquement comme les pierres tombales des disparues, et le « musée de la déportation » un immense mausolée où, à l'instar de certains cimetières militaires, on enterre ensemble les « frères d'armes »¹³⁹⁷ tombés au cours de la même bataille, comme pour souligner les liens qui les unissent jusque dans la mort, ce dont témoigne Jeannette L'Herminier qui parle au nom de toutes celles qui ont disparu. Cette idée de témoignage en commun paraît déjà présente dans le groupe des détenues sans qu'il soit possible de déterminer avec précision s'il s'agit d'un souvenir plus ou moins transformé et/ou d'une rationalisation après-coup : « elles [ses co-détenues] ont toutes dit « [...] ce serait un témoignage extraordinaire quand même tellement ressemblant, ce qui était vrai [...] les silhouettes elles avaient une ressemblance absolument extraordinaire, c'est vrai alors on les gardera et on les mettra si il y a un musée de la déportation, d'ailleurs il y en a beaucoup qui se retrouvent au Musée de Besançon. » Ces représentations picturales de déportées entretiennent aussi psychiquement un lien de filiation très fort à l'identité nationale française, et à la France qui va apparaître très idéalisée, presque omnipotente, englobant tout, dans un clivage France/ennemi : « Toutes ces femmes que j'ai dessinées, celles qui sont mortes, sont mortes pour la France. Ca, je peux vous le garantir. J'y ai assisté. Même pour celles qui sont

¹³⁹⁵ Un simple calcul montre qu'il signifierait que Jeannette L'Herminier aurait exécuté en moyenne un peu plus de 3 dessins par jour de captivité... Elle tempèrera en m'affirmant tout de même qu'elle ne pensait pas avoir pu dessiner tant que ça.

¹³⁹⁶ Cf. 2.3.1.8.

¹³⁹⁷ L'expression est de moi.

rentrées, c'est pas pour elles qu'elles ont travaillé. C'est pour le pays. Le pays avait quelque chose de tellement important à l'époque, où il était envahi par une... par un ennemi. J'étais très contente que ce pays soit la France, ça oui ! Parce que j'aime beaucoup la France en tant que, pas seulement mon pays, mais qu'ensemble, j'estime que la France est un pays qui est... qui est favorisé. Parce qu'il a tout... tous les paysages en lui. Il a tous les aspects possibles et inimaginables. » L'ennemi allemand, mauvais objet, vient comme contaminer, dans le fantasme, une France/mère toute-puissante bon objet. Ce fantasme, d'ordre kleinien, d'attaque des bons objets par les mauvais, va se retrouver, dans un aspect plus « contaminant »¹³⁹⁸, dans les seules paroles que Jeannette L'Herminier aura pour m'expliquer le fait qu'elle a effectué quelques représentations picturales de ses geôlières :

T.L. : « Vous aviez dessiné vos gardiennes oui... »

J.L. : Oui oui.

T.L. : Oui c'est intéressant.

J.L. : Polonaises mais ah mais allemandes de cœur et parce que les polonaises ont été les premières victimes et les premières incarcérées par les allemands alors avec le temps qui passe hé ben elles en ont pris un peu aussi... les mauvais côtés.

T.L. : Et vous et vous aviez réussi à en dessiner euh en dessiner quelques unes ?

J.L. : Ah oui, je, Manka la polonaise qui nous gardait dans le bloc je l'ai dessinée plusieurs fois et Kasimera...

T.L. : Et et et pourquoi vous l'avez vous les avez dessinées ?

J.L. : Oh bah parce que euh ça m'intéressait de garder un souvenir de sa silhouette, d'elle quoi, de... au milieu des autres. »

L'insistance sur les liens entre déportées va être réaffirmée à de très nombreuses reprises, de façon souvent assez idéalisée et caricaturale en ce qui concerne la solidarité des autres déportées pour la production du dessin. Par exemple, Jeannette L'Herminier me dira qu'à Ravensbrück « Tout le monde me les réservait [parlant des morceaux de carton, papiers avec blanc etc.] », « j'ai eu jusqu'à 15 crayons apportés par toutes mes copines », et à Hollenschein « [...] vous savez tout le monde me fournissait, tout le monde m'aidait. Ca, la camaraderie a joué d'une façon considérable. » « [...] tout le monde s'y mettait, tout le monde me portait du matériel qu'on cachait après dans nos matelas sur nos lits. » Cette dynamique groupale concerne ainsi non seulement la sauvegarde des dessins afin d'assurer leur transmission, mais aussi leur production avant la réalisation et pendant : « il y avait toujours une ou deux qui faisait le guet pour moi. Ah oui ça je le dois à toutes mes camarades. Nous avions pour ça des

¹³⁹⁸ *Id.*

liens remarquables. C'est une chose que je n'oublierai jamais. Nos camaraderies, nos amitiés, je n'ai jamais vu de trahison. Non. » Dans ces affirmations, aux tonalités un peu maniaques, toutes-puissantes, la défense contre la déliaison du camp et les attaques des liens¹³⁹⁹ s'érige sur un fantasme très idéalisé d'indestructibilité, et d'infaillibilité de ces mêmes liens autour de l'activité picturale.

Cette organisation permettra l'obtention des médias du dessin : morceaux de carton, papier hygiénique¹⁴⁰⁰ (en fait du papier journal) avec des « blancs » à Ravensbrück, et couvercles de boîtes de balles à Hollenschein : « j'ai dessiné sur n'importe quoi et sur tout. Sur les petits couvercles de boîtes que justement, de balles, des choses comme ça. » Ces « blancs » laissés par la censure ne sont pas sans rappeler symboliquement l'arrière-plan, l'écran blanc, nécessaire au déploiement de la représentation et la question des limites : pas de représentation possible sans un cadre contenant pour les contenir. L'aire intermédiaire dans le camp c'est aussi une aire de jeu fournie en quelque sorte par la réalité, cette « surréalité » qui conditionne tant les conditions d'émergence de la représentation par ses contingences : « Et sans gomme, on n'a jamais trouvé de gomme, j'ai eu jusqu'à 15 crayons dans l'ourlet de ma robe, apportés par toutes mes copines mais j'ai jamais pu trouver une gomme. » Les médias disponibles du dessin obligent ainsi à une inscription indélébile de la représentation. La valeur de vérité de qui y est attachée est dès lors démultipliée. Il y a là en effet, potentiel, comme « un prétexte du premier jet »¹⁴⁰¹ qui assure d'un collage maximal entre la représentation et la réalité, puisque cette représentation ne pouvait être reprise, modifiée par la dessinatrice, même si celle-ci en manifestait le désir. Un parallèle avec le témoignage écrit, tel que l'envisage Chiantaretto peut aussi être établi : comme lui, le « témoignage pictural »¹⁴⁰² renonce à la force de conviction du corps du témoin, et de sa présence, en séparant témoin et témoignage¹⁴⁰³. Par là-même il engage, sans retour possible (il n'y a pas de gomme), la responsabilité personnelle du témoin tout comme le témoignage judiciaire. Pour cet auteur, « l'écriture apparaît davantage susceptible de rendre présent tant le témoigné que le témoin »¹⁴⁰⁴. Je pense qu'il en va de même pour le dessin chez Jeannette L'Herminier.

¹³⁹⁹ Cf. 2.3.1.4.

¹⁴⁰⁰ Les supports du dessin rappellent leur proximité avec le règne l'animalité dans le camp dont parle notamment Grunberger (cf. 2.3.1.3). Dessiner sur du papier hygiénique peut à la fois apparaître comme une identification au déchet que les SS voudraient que la déportée soit et/ou comme une forme particulière de retournement de l'agressivité dans laquelle la dessinatrice utilise les propres armes SS pour leur résister.

¹⁴⁰¹ Cette dernière expression est de moi.

¹⁴⁰² *Id.*

¹⁴⁰³ Cf. la pensée de Chiantaretto, 2.3.2.4.

¹⁴⁰⁴ Chiantaretto, J.-F. (2001). *Op. cit.* p. 442.

Ainsi donc, à partir de cette première impulsion donnée par la rencontre avec l'artiste-peintre, Jeannette L'Herminier va, dans une aire de jeu avec ses camarades, exécuter de nombreux dessins dont, comme je l'ai déjà signalé en lien avec l'hallucination négative, la particularité sera de laisser les visages en blanc¹⁴⁰⁵. Il en sera évidemment beaucoup question dans nos entretiens. Jeannette L'Herminier, non sans me réitérer cette ressemblance de ses dessins avec la réalité des femmes représentées¹⁴⁰⁶, préférera utiliser le terme de « silhouette » quand je lui demanderai : « qu'est ce que vous dessiniez ? »¹⁴⁰⁷ : ce sont « des silhouettes sans visage ». Cette impossibilité de dessiner les visages, Jeannette L'Herminier la mettra dans notre premier entretien en lien avec une incapacité pure et simple de les faire et une ignorance de leur sens : « parce que je ne savais pas faire, je n'ai jamais su, je n'ai jamais appris, je ne savais pas ce que je faisais, je dessinais, ça me venait comme ça et je trouvais moi-même que c'était très ressemblant. » : c'était « automatique ».

Concernant les sujets représentés dans ses dessins, et répondant directement à ma question, la dessinatrice affirmera fermement n'avoir jamais dessiné de mortes ou de mourantes : « Ca, on n'aurait pas pu parce que on nous aurait vus immobilisés auprès de quelqu'un. C'est... c'était interdit, vous le pensez bien. [rires] Tout ce qui pouvait être un témoignage était totalement interdit. Fallait faire ça à la sauvette. » Ces mots appellent plusieurs commentaires. Derrière l'évitement de la représentation de la mort et les défenses apparaît dans l'association avec l'interdiction du témoignage, de manière latente, le fait que cette représentation serait elle-même, tout comme le témoignage, interdite ; ou encore que Jeannette L'Herminier se l'est elle-même interdite. Sous la tonalité très surmoïque¹⁴⁰⁸ de ces paroles, on devine l'existence d'un risque non seulement réel, mais psychique de s'attarder à représenter la mort¹⁴⁰⁹ : l'immobilité, la passivité à laquelle on se laisserait aller dans les camps signe l'entrée dans la passivation et le mortifère¹⁴¹⁰. Il faut à tout prix rester vivant, mobile pour se désidentifier du cadavre, éviter la représentation du cadavre inanimé : le risque est aussi celui de la désintrinsication pulsionnelle, et l'envahissement par la pulsion de mort, Eros est mouvement, Thanatos est arrêt du mouvement.

¹⁴⁰⁵ Cf. 10.3.2.3 à ce propos.

¹⁴⁰⁶ Dont j'ai proposé quelques interprétations plus haut. Cf. *supra*.

¹⁴⁰⁷ A ce moment de nos échanges je n'avais pas encore vu ses dessins.

¹⁴⁰⁸ Qui rejoint, une fois de plus, l'affirmation de Laval-Hygonencq qui pense le surmoi comme un opérateur majeur de l'autoconservation dans les camps par sa fonction de surveillance du fonctionnement psychique, cf. 2.3.2.2.

¹⁴⁰⁹ D'ailleurs possiblement réactualisé inconsciemment dans la relation actuelle avec moi qui est, elle aussi, un témoignage...

¹⁴¹⁰ L'activité contre la passivation fait partie des grands enjeux de l'autoconservation dans le camp selon Benslama, cf. 2.3.2.2.

Les silhouettes de personnes vivantes avec le visage laissé en blanc resteront donc les seuls objets de la représentation, ce dans un mouvement autoconservateur. Jeannette L'Herminier, au cours des entretiens suivants, m'en dira plus sur cette particularité.

Tout d'abord, il s'agit d'un investissement particulier de la réalité concentrationnaire quotidienne, particulièrement à Ravensbrück : « nous étions enfermés ensemble toute la journée. Alors vous savez... Je ne voyais qu'elles. [ses camarades] » Jeannette L'Herminier ne pouvait rien dessiner de mémoire : « C'est toujours la même chose, pour moi d'ailleurs. Moi, ce que je peux faire, il faut que je le voie. Il faut que je l'aie devant moi. » Cette limite explique probablement, pour partie, la dimension très répétitive de ses représentations. Elle met en relief l'intensité d'un travail de représentation basé, d'abord et avant tout, sur l'ici et maintenant du perceptif, et donc au service d'une vérité de l'immédiat au détriment d'un travail à partir de traces mnésiques où une subjectivité plus forte de la dessinatrice aurait pu s'infiltrer dans les déformations inévitables du souvenir par le fantasme par exemple.

Ensuite, son incapacité à dessiner les visages va lui servir de tremplin pour une objectalisation, une humanisation presque pourrait-on dire, des silhouettes : « Je ne pouvais pas ! J'étais pas capable ! J'étais pas capable du tout. Alors que je pouvais donner des expressions vraiment euh... une expression... presque humaine... presque de visage si vous voulez... » ; plus loin : « J'aurais aimé, j'aurais aimé mais j'étais pas capable, j'estimais que j'étais pas capable. Alors ça, je trouvais que c'est euh rater un visage, pas le faire ressemblant ça c'est trahir, c'est trahir l'être humain. J'aime mieux lui laisser son visage à lui mais mais mais pas le déformer. » Cette humanisation dont je parle plus haut se révèle alors être un déplacement du travail de représentation du visage sur la silhouette pour éviter la déshumanisation, avec un interdit très surmoïque là encore : la trahison vis-à-vis de la vérité que serait le dessin d'un visage non ressemblant. La moindre entorse faite à certains investissements de la « surréalité » du camp est ainsi prohibée pour des impératifs autoconservatifs psychiques puissants : celles d'aller dans le sens de la déshumanisation du camp. Ce surinvestissement du camp présente donc aussi des particularités, tout n'y est pas à investir.

Dans une dynamique similaire de déplacement (et d'évitement du regard éventuellement ?), dessiner le visage n'était, pour Jeannette L'Herminier, pas utile pour décrire et investir l'humanité de ses camarades, la silhouette suffisait pour condenser la traduction de leur subjectivité : « Arrivé au visage, c'était fini. Et j'ai tout exprimé par les gestes, par le maintien, par tout ça, mais je n'ai plus besoin du visage et je ne me, ça ne donne rien pour le visage. » Le signifiant « maintien » va prendre dans sa bouche une tournure très particulière comme en témoigne l'extrait suivant :

T.L. : « Le maintien ?

J.L. : La façon de se tenir est ce qui faisait la silhouette.

T.L. : La façon de se tenir.

J.L. : La silhouette n'était que le résultat de ce, de tout ce qui était en elle vous comprenez, qui provoquait son maintien. »¹⁴¹¹

Si on comprend que la silhouette était représentative, pour la dessinatrice, de la psyché, ou d'une forme d'intériorité de la personne dessinée, on conçoit que le « maintien » dont elle parle est à interpréter dans une dimension à la fois narcissique et autoconservatrice. Ce qui était à l'intérieur du modèle, le contenu se révélait dans le contenant de la silhouette, dans le corps et ses postures, qui à son tour donnait des informations sur l'état psychique de la personne¹⁴¹², et comment elle se maintenait ou, pour le traduire autrement, comment elle tenait, résistait psychiquement. Jeannette L'Herminier explique par là qu'elle s'identifie à ses camarades tout en maintenant une certaine distance face à une éventuelle détresse de celles-ci dans cet espace intermédiaire picturale qu'elle met comme un espace de travail entre la réalité de la perception qu'elle a de la psyché d'autrui et la sienne propre, un peu à la manière dont Guillaumin décrit l'œuvre dans sa position d'extension périphérique de l'appareil psychique du créateur¹⁴¹³. Les visages, Jeannette L'Herminier n'en dessinera que trois au cours de sa vie, tous en dehors du camp, et « très longtemps après ». Ce seront uniquement des visages d'êtres très chers, de sa famille : son frère, son oncle qui l'a « élevée » et sa sœur. Cette dernière information alliée au fait qu'elle me dise « A l'heure actuelle je sais toujours pas dessiner des visages. Enfin, j'ai l'impression que je ne sais pas. » ira dans le sens de mon hypothèse d'une impossibilité tout aussi psychique qu'artistique que j'indique plus haut.

Le dessin des silhouettes par ailleurs, même avec le visage en blanc, suffisait, pour Jeannette L'Herminier, à l'identification nominative des déportées représentées grâce, notamment, à ce même maintien¹⁴¹⁴, que ce soit par elle ou par ses camarades. L'absence de représentation du visage était donc psychiquement acceptable dans la mesure où, psychiquement, l'anonymat était levé par l'« expression » de la silhouette qui vient comme un corps parlant, remplacer l'« expression » du visage. On peut toutefois penser qu'à Ravensbrück comme à Hollenschein ce ne fut pas tout à fait aussi simple étant donné les noms des personnes dessinées apposées sur certaines de ces représentations picturales. Cette

¹⁴¹¹ La définition du mot « maintien » va d'ailleurs tout à fait dans le sens de Jeannette L'Herminier : « Manière d'être extérieure d'une personne (démarche, gestes, expressions) manifestant ses habitudes sociales, ses dispositions morales ou son caractère. » Tiré de <http://www.cnrtl.fr/definition/maintien>.

¹⁴¹² « Le maintien, le... le son de la voix, la... le... les gestes, ce qui accompagne le maintien. Ca... ça peut se comprendre ».

¹⁴¹³ Cf. 3.8.

¹⁴¹⁴ « Chaque personne, vous savez, vous avez vos... maintiens vous aussi. Tout le monde a son maintien personnel. Tout le monde. C'est ce qui donne la personnalité aux... gens. »

pratique aura toutefois tendance à disparaître au fur et à mesure du temps que Jeannette L'Herminier passera en déportation.

Un trait spécifique de son activité picturale, et un puissant moteur de sa poursuite dans les camps, réside dans la recherche de la ressemblance : « quand j'ai vu que ma foi c'était tellement ressemblant alors ça a commencé à me passionner mais je me suis toujours pas expliqué et je ne sais toujours pas ce que je fais quand je dessine. » Cette ressemblance est investie dans une pulsionnalité particulièrement vitale, contre le mortifère. « Jamais. Jamais. C'est la réalité qui m'intéresse. Ce qui vit », répondra-t-elle quand je lui demanderai si elle avait représenté des symboles ou dessiné des choses plus abstraites. Jeannette L'Herminier présente le rapprochement ainsi recherché entre représentation et réalité, dont les motifs restent pour elle inconscients, comme une reproduction¹⁴¹⁵ de la personne qu'elle avait en face d'elle. J'ai proposé plusieurs interprétations de cette recherche de la ressemblance, il est visible ici que ce mouvement est, entre autres, aussi à mettre en lien avec les fantasmes d'éternité dont je fais également mention avec Cupa¹⁴¹⁶, le tout restant tout à fait inconscient chez elle. Elle m'expliquera ainsi qu'elle donnait toujours « leur dessin » à chacun, c'est-à-dire leur représentation, à leur demande, se plaçant dans leur désir. « Eh oui, bah elles ont toutes voulu, ça c'était elles ». La proximité représentation/réalité de la personne représentée est ici maximale au point d'être confondues dans le discours. On peut aussi proposer une interprétation complémentaire en précisant qu'il n'y avait pas de miroir dans les camps de concentration¹⁴¹⁷ et que Jeannette L'Herminier occupait sans doute pour partie cette fonction particulière dans le groupe de ses co-détenues. En donnant à chacune son dessin, elle aidait ses camarades à se représenter elles-mêmes. C'est à ce titre que le dessin va présenter une caractéristique supplémentaire tout à fait prééminente chez la dessinatrice qui va, par son biais résister psychiquement de manière individuelle et collective.

En effet, si la ressemblance est présentée comme le but premier à atteindre¹⁴¹⁸ dans ses représentations, « une passion », Jeannette L'Herminier va la mettre au service, avec d'autres

¹⁴¹⁵ « Mais en essayant de reproduire si vous voulez quoi, la personne qui était en face de moi j'essayais de la reproduire. J'étais la première surprise de voir qu'elle était ressemblante. Alors ça a commencé à me passionner. » dira-t-elle.

¹⁴¹⁶ Cf. *supra*.

¹⁴¹⁷ Témoignage de Jacqueline Fleury : « Je voyais notre transformation dramatique par celle de ma mère. C'est au travers d'elle que je voyais ma misère. Dieu merci, nous n'avions pas de miroir. », in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 248.

¹⁴¹⁸ La recherche de la beauté était tout à fait secondaire entre autres, la recherche de la reconnaissance de la personne passe avant tout :

T.L. : « Et euh... je veux dire, ce sont des dessins qui sont beaux ?

J.L. : Je ne sais pas.

aspects de ses dessins, d'une autoconservation psychique, comme je l'ai déjà précisé, à la fois tournée vers elle-même, et vers le groupe, de manière tout à fait particulière.

« J'essayais de faire oublier l'endroit où nous étions » : affirmation en apparence paradoxale pour quelqu'un qui dit, dans le discours manifeste, ne cesser de chercher la ressemblance la plus étroite entre représentation picturale et représentation de la réalité quotidienne... Le dessin lui faisait à elle aussi « Oublier » sa captivité : « Parce que je, j'étais passionnée par ça, je regardais tout sans penser à ce qu'on me faisait faire pendant que je regardais [...] je dessinais en moi-même. » Si le dessin semble aller au premier abord dans le sens d'une pensée un peu opératoire¹⁴¹⁹, il se révèle en fait une modalité particulière, dans une aire intermédiaire entre le sujet et le réel, d'un surinvestissement de la réalité¹⁴²⁰ concentrationnaire.

Ainsi, Jeannette L'Herminier n'a jamais dessiné de scènes du camp, de travail, de torture ou de violences comme ont pu le faire d'autres artistes. Le dessin prend en fait une fonction bien particulière pour elle, et pour le groupe : l'investissement de la « surréalité » du camp se fait, comme nous le pressentions plus haut, sur des objets bien précis. L'espace de rêverie, d'évasion psychique du camp que la dessinatrice propose à ses camarades, et à elle-même finalement, se fait par un retour vers le camp dont il est impossible de se dégager de l'emprise mortifère. La subjectivité va emprunter alors un chemin particulier, s'éloigner de la recherche du rapproché représentation/représenté dans un but autoconservatif d'investissement du vivant, dans le camp, à l'écart du mortifère dans les silhouettes dont je parle ci-dessus. Ces mêmes silhouettes, Jeannette L'Herminier va les « arranger », pour maintenir le moral, dans un mouvement de réparation, des membres du groupe des déportées auquel elle appartient. Leur donnant le dessin qui les représente, elle va renarcissiser, et rassurer ses « modèles »¹⁴²¹ sur leur état somatique en modifiant leur représentation dans le sens d'une sexualisation du corps¹⁴²², qu'elle va « arrondir » et ainsi féminiser et réhumaniser : « En général elle ne sont pas terribles parce que comme je savais que j'allais les remettre, les donner le premier original à celle qui était modèle, je voulais pas l'effrayer par son apparence et je, en général, j'arrondissais un peu, et presque toutes quand je leur donnais disaient « oh bah on est encore comme ça ». A la remarque de ses camarades qui n'en croyaient pas leurs yeux d'être encore « comme ça », avec des formes féminines, Jeannette L'Herminier utilise le

T.L. : Vous ne savez pas ?

J.L. : Non. Je fais ce que je vois mais je ne sais pas si c'est bien ou pas. J'essaie que... qu'on puisse le reconnaître, ça oui. »

¹⁴¹⁹ Fréquente dans les camps, ainsi que le pense Cupa, cf. 2.3.1.9.

¹⁴²⁰ Tel que décrit par Laval-Hygonencq, cf. 2.3.2.2.

¹⁴²¹ Mot dont j'ai déjà souligné le mouvement désidentificateur et narcissisant qu'il portait, cf. 10.3.2.2.

¹⁴²² Ce qui confirme mon hypothèse présentée en 10.3.2.3.

prétexte de sa méconnaissance technique du dessin pour renforcer la véracité de la représentation de la personne : « Je disais, « je sais pas dessiner, je fais ce que je vois hein ». « Quelquefois je faisais des silhouettes moins dures pour rassurer quand je voyais que le moral tombait vraiment beaucoup chez eux, je disais tiens aujourd'hui je faire ton portrait tiens, quand on aura une minute. Si tu veux bien parce que je sais bien que c'est fatigant [...] mais moi je faisais la silhouette mais à ce moment-là je l'engraissais un peu si bien que souvent elles m'ont dit : « tu crois que je suis encore comme ça ? Je me reconnais oui mais tout de même je me croyais plus maigre bah je dis moi je sais pas dessiner, je fais ce que je vois. C'est comme ça. » [...] « Parce que je me disais qu'elles allaient voir le dessin et je ne voulais pas qu'elles se voient trop diminuées, trop... marquées par la captivité. » Alors... ce qu'elles étaient, bien sûr. Bien souvent, j'en ai... j'ai arrondi... les silhouettes. J'ai un p'tit peu changé ça et elles me disaient d'elles-mêmes tout d'un coup sous la douche : « Je suis encore comme ça, tu crois ? Je me sens tellement mal, tellement... tellement moche, tellement à plat. » Je lui ai dit : « Qu'est-ce que tu veux ? Moi, je n'ai jamais appris à dessiner. Je ne sais pas dessiner. Je fais ce que je vois. C'est tout. C'est tout ce que je peux te dire, c'est ce que je vois. »

Jeannette L'Herminier prenait ainsi une fonction particulière de soignante du groupe « [...] Quand le moral était trop mauvais, je leur disais « tiens aujourd'hui dimanche on aura ptêt un moment de libre là, maintenant que j'ai appris à dessiner et puis c'est sympa, ça t'ennuierait pas si je te, je te dérangerai pas beaucoup parce que mais il faudrait que tu sois debout un petit moment, si ça te fait plaisir » voilà alors je dessinais. » La symbolique du maintien dont j'ai parlé plus haut se précise, la dessinatrice faisait se tenir « debout » au sens littéral pour aider à rester debout, psychologiquement dans un sens plus symbolique.

« Je vais faire ton portrait » disait-elle à une camarade qui n'allait pas bien. La dimension renarcissisante et réhumanisante est vraiment là présente : on fait le portrait d'un être humain, pas d'un animal. Jeannette L'Herminier faisait ainsi poser ses sujets comme le ferait une artiste peintre dans un monde normal :

T.L. : « Et alors vous demandiez à vos camarades de poser...

J.L. (simultanément) : Oui.

T.L. : ... vous m'avez dit. Vous leur demandiez de se tenir debout ou vous aviez d'autre posture euh... ? Vous aviez envie de les dessiner de... de quelles façons ?

J.L. : Comme elles étaient. Normalement. Naturellement. Aussi naturelles que possible.

T.L. : Aussi naturelles que possible ?

J.L. : Aussi naturelles que possible. »

La représentation se devait d'être tout de même fidèle à la réalité tout en assumant ce paradoxe qu'est une « pose » devant un(e) artiste qui serait naturelle... Toutes les contradictions que j'ai pu relever ne sont acceptables psychiquement que dans une aire intermédiaire au sens de Winnicott, possiblement sous-tendue, groupalement, par un pacte dénégatif au sens de Kaës.

Les dessins de Jeannette L'Herminier ont une valeur de témoignage qu'elle a recherché dès le départ malgré l'interdiction qui pesait dessus et le risque qui en découlait¹⁴²³.

T.L. : « vous avez pensé à témoigner quand vous faisiez ces dessins ? »

J.L. : C'est ce qui m'a poussé.

T.L. : C'est ce qui vous a poussé.

J.L. : Oui. Puisque je fais quelque chose de ressemblant sans pouvoir m'expliquer pourquoi ni comment bah alors là ils en auront. »

Une fois de plus le caractère véridique, convaincant, de la réalité représentée du témoignage pictural s'étaye sur la ressemblance des représentations avec la réalité, mais ajoutée à l'absence de compréhension de l'origine du mouvement représentatif : « C'étaient des témoignages qui montraient ce qu'on avait fait de nous. » Il s'agit bien ici d'un mouvement autour du voyeurisme et de l'exhibitionnisme, il s'agit de voir pour faire voir, de représenter pour montrer, le tout étant pratiqué sous couvert de l'injonction surmoïque du devoir¹⁴²⁴ : « C'était mon devoir puisque j'avais appris le dessin là-bas et que je pouvais reproduire ce que nous visions. J'estimais que c'était mon devoir. » Le fait qu'elle ait « appris » à dessiner là-bas en renforce la légitimité de ce devoir. L'activité elle-même devient un objet au sens psychanalytique, qui vient du camp, et qu'il faut ramener en tant que témoignage¹⁴²⁵. Il faut témoigner non seulement en ramenant des représentations fidèles de la réalité, mais aussi témoigner qu'il y a eu activité de représentation, laquelle acquiert un bien-fondé encore plus grand du fait de son « origine concentrationnaire »¹⁴²⁶.

Répondant à ma question, Jeannette L'Herminier m'expliquera qu'elle a bien pensé écrire un témoignage sur place, mais a préféré le dessin, pensant pouvoir écrire après le camp. Le

¹⁴²³ « C'étaient justement des témoignages que je voulais rapporter. J'aime mieux vous dire que s'ils avaient été pris, mon compte était bon. Je passais à... à la chambre à gaz. » On mesure l'importance de l'autoconservation psychique que cela représentait pour Jeannette L'Herminier, autoconservation psychique qui passe même avant l'autoconservation physique étant donné le danger encouru. Je précise qu'il y eut effectivement une chambre à gaz provisoire à Ravensbrück installée au début de 1945, d'après Strebel (2005, p. 455-466), mais que la dessinatrice était déjà déportée à Hollenschein, plus de 6 mois avant son installation.

¹⁴²⁴ Le surmoi est ici encore repéré comme un agent puissamment à l'œuvre dans l'économie psychique de survie ainsi que le repère Laval-Hygonencq, cf. 2.3.2.2.

¹⁴²⁵ Cette objectualisation, au sens de Green, d'une activité élevée au rang d'objet, n'est pas sans poser l'épineuse question de la sublimation à cet endroit...

¹⁴²⁶ Cette dernière expression est de moi.

dessin est présenté comme moins fatigant parce qu'il nécessite seulement de copier la réalité et « plus amusant ». La délicate question de la différence entre le témoignage écrit et l'existence d'un éventuel « témoignage pictural » est ainsi posée. Pour la dessinatrice, il est clair que le témoignage écrit nécessite un travail psychique autrement plus difficile que le dessin : « Ecrire, oh, c'était déjà un effort... considérable. Là, j'essayais de... de... de faire ce que je voyais. C'est tout. » Elle sous-entend également la possibilité d'une mise à distance temporelle de l'écrit. Ne pouvant pas dessiner de mémoire, le dessin a dès lors pris la priorité, ne pouvant supporter une temporalité trop importante, sur un éventuel écrit, une fois de plus l'influence de la « surréalité » du camp¹⁴²⁷ et l'urgence autoconservatrice de l'investir s'imposent dans toute leur ampleur.

Affronter les dangers du témoignage et l'interdit de la représentation, sauvegarder les dessins, prend différentes justifications :

T.L. : « Comment expliquez-vous cette importance [de courir tous ces risques pour témoigner] ?

J.L. : Oui, c'était très important. Ça prouvait d'abord que nous y étions. Euh... c'était des dessins qui avaient été exécutés à Ravensbrück, sur du papier journal de Ravensbrück, etc., enfin... ou ailleurs, bref ; partout où nous sommes allées quoi. Ça allait... ça indiquait notre route. Ce que nous faisons. On se les est partagés, on se les... on se les gardés les unes pour les autres. De façon à ce que s'il y en avait quelques uns qui étaient pris, ils n'auraient pas tous (été mal ?). On se les partageait.

T.L. : C'était important de les garder.

J.L. : Ah bah bien entendu que c'était important ! Après quand on a su ce qu'étaient les camps, eh ben c'est important de savoir que les dessins étaient exécutés à Ravensbrück ou, ou à... Etc.

T.L. : Pour quelles raisons était-ce si important ?

J.L. : Eh ben pour montrer ce que les gens étaient capables de faire !

T.L. : Les silhouettes que vous avez faites montraient ce que les Nazis avaient pu vous faire à vous, en tant qu'êtres humains... ?

J.L. : (simultanément) Oui parfaitement. Et puis c'étaient des témoignages. Vous pouvez les interroger toutes celles-là. Pour ce qu'elles avaient subi. »

Plus loin :

T.L. : « Vous braviez la mort pour...

Odetta: (simultanément) Ah oui.

T.L. : ...pour effectuer ces dessins.

¹⁴²⁷ Avec en filigrane toutes les distorsions temporelles qu'elle suppose, cf. 2.3.1.5 à ce sujet.

J.L. : Absolument. Parce qu'il fallait que ce soit connu, ce que nous avons subi ; ce dont les gens étaient capables ! »

Si nous retrouvons, dans cet extrait de nos échanges, des spécificités déjà relevées (la trace des disparues notamment, l'insistance sur les preuves de la véracité du témoignage, sa dimension groupale...), nous y apprenons que les dessins en général, et les silhouettes en particulier font l'objet d'une recherche de transmission, d'exposition au grand jour des sévices subis, et de la barbarie des nazis. Il s'agit bien de montrer que c'est l'enveloppe du corps, la peau finalement, *topos* de la cruauté en général, et de la cruauté de mort du camp en particulier selon Cupa¹⁴²⁸, qui est atteinte. C'est elle, c'est la silhouette, qui va garder les traces de l'inscription des coups reçus, le corps, ses contours en sont le parchemin qui va porter et transmettre le témoignage des sévices. Jeannette L'Herminier va plus loin en s'incluant elle-même dans « ce que les gens étaient capables de faire », nous rappelant que la déshumanisation peut aussi bien se penser du côté des victimes que de leurs bourreaux, comme nous y invite Wardi¹⁴²⁹, avec tous les dangers psychiques que cela peut représenter. La fin de ce dialogue rappelle que dans cette recherche, dont on mesure la prééminence autoconservatrice psychique dans le danger qu'elle représente pour ses instigatrices, qu'il existe un certain mouvement exhibitionniste dans le témoignage pictural qui donne à voir à l'autre. C'est un appel au regard de l'autre (en cela le dessin est bien un témoignage), au regard de l'autre empathique que le camp a fait disparaître¹⁴³⁰. Cet aspect est particulièrement présent chez Jeannette L'Herminier avec, je le répète avec elle, ce besoin de s'assurer et d'assurer le tiers spectateur du dessin (tout comme l'ont fait les témoins qui ont écrit avec leur tiers lecteur) de la réalité, ce qui a eu lieu et de sa propre présence à l'évènement¹⁴³¹ ainsi que la présence de ses camarades. Toutes forment un groupe qui atteste, les unes pour les autres, Jeannette L'Herminier pour les autres et les autres pour elle, par le dessin, de l'existence de ce vécu.

L'activité picturale dans le camp fait l'objet d'un investissement libidinal « en plus »¹⁴³² source de plaisir : les expressions « passion » du dessin dans les camps, et même « plaisir » apparaîtront régulièrement au cours de l'entretien à son sujet. Jeannette L'Herminier ira même jusqu'à parler de « joie » avant une métaphore qui n'est pas sans rappeler l'accouchement :

¹⁴²⁸ Cf. 2.3.1.9.

¹⁴²⁹ Cf. 2.3.1.2.

¹⁴³⁰ Cf. Benslama au chapitre 2.1, Waintrater au chapitre 2.3.2.4.

¹⁴³¹ Voir à ce sujet Trevisan et Chiantaretto au chapitre 2.3.2.4. On pourrait y voir, dans la ligne de pensée de ce dernier, une défense contre la disqualification possible du témoignage du fait de la survie même du témoin.

¹⁴³² L'expression est de moi.

« je fais quelque chose qui me plaît et qui sort de moi. » Je pose l'hypothèse d'une coexcitation libidinale qui serait à l'origine de ces mouvements, tout en soulevant la question de la sublimation éventuelle que je ne traite pas toutefois, comme je l'ai bien précisé, dans ce travail de recherche¹⁴³³. Ces affects de plaisir liés à cette coexcitation libidinale chemineront, intriqués avec une pulsionnalité parfois beaucoup plus agressive, sadique. Jeannette L'Herminier m'expliquera que le plaisir de dessiner venait également du fait qu'elle se « vengeait comme ça ». La transgression de l'interdit de la représentation, et du témoignage qu'elle opérait par l'activité picturale lui permettait de se poser dans l'identification d'une résistante contre les allemands, et ouvrait une voie possible¹⁴³⁴ à une décharge pulsionnelle agressive contre eux.

Au moment où je la rencontre, Jeannette L'Herminier continue de dessiner, principalement la vue de sa chambre, qui certes, change avec l'éclairage et la saison, mais qu'elle modifie également dans un élan vital de mouvement. Elle continue d'animer cette vision assez répétitive tout comme elle modifiait jadis les silhouettes de ses co-détenues, grandissant quelques arbres « de temps en temps pour changer ». Elle ne dessine plus de sujets humains, leur préférant « la nature ».

10.4.2.5. Les conditions de vie dans les camps de Ravensbrück et Hollenschein : le travail forcé, les violences physiques et psychiques subies.

Au cours de nos entretiens, Jeannette L'Herminier décrira çà et là l'environnement dans lequel elle a (sur)vécu au cours de sa déportation de façon éparse. J'ai rassemblé ici ses propos sur ce « cauchemar » que furent les camps.

« [...] nous étions persuadées que, prisonnières de guerre etc., prises dans ces conditions-là, nous allions au contraire avoir une captivité extraordinaire ». Ayant eu le temps de parler durant les 3 jours de voyages : « nous avons même nommé notre bibliothécaire voyez, en nous disant comme nous allions avoir une captivité certainement un peu spéciale, en bien, on aura probablement une bibliothèque. On a déchanté, toute de suite. [...] nous tombions de très haut, pour tomber, entassées [...] » Ces propos introduisent fort bien la surprise, et la sidération de ce moment-clé¹⁴³⁵ des camps. Les fantasmes protecteurs s'appuyant certainement pour une bonne part sur le déni, d'appartenir à une catégorie « spéciale », la

¹⁴³³ Cf. 2.3.2.3.

¹⁴³⁴ Toute manifestation d'agressivité directe à l'égard des SS pouvant se révéler tout aussi mortelle... que le dessin, moins direct cependant.

¹⁴³⁵ Qu'individualise Waintrater, cf. 2.3.1.5.

protection du groupe, tout cela vole en éclat dans cette rupture brutale, cette chute hors du monde, « de très haut » que décrit Jeannette L'Herminier marque l'entrée immédiate dans l'économie psychique particulière du camp¹⁴³⁶. A relever par ailleurs l'introduction d'une note culturelle, de civilisation, dans l'imaginaire collectif de ce groupe de femmes, avant le camp, avec cette idée d'une bibliothèque...

Les travaux forcés seront plusieurs fois mentionnés dans nos entretiens, et soulignés dans leur absence de sens et leur aspect extrêmement fatiguant, mortifère, « tuant » : « Ah pour des travaux... oui ah... je... j'aime mieux vous dire qu'il fallait travailler justement. On était drôlement surveillées. Fallait piocher ou... ou ratisser. Enfin faire les travaux qu'il y avait à faire... pour qui... pour quoi [...] » En fait, il semble que Jeannette L'Herminier est d'abord restée enfermée dans les blocks au début de son passage au camp de Ravensbrück (« A Ravensbrück, mon pauvre ami, maintenant [me faisant signe qu'elle a du mal à se rappeler], non on a, à Ravensbrück on ne pouvait bouger du block... ») puis, avec ses co-détenues, « employées à l'extérieur à des travaux de terrassement voilà... à bêcher, etc., transformer le paysage... » A Hollenschein, il s'agira surtout de travail dans les « ateliers de munitions » : « c'étaient des cartouches pour avion et que nous envoyions par caisse directement au combat, j'étais à la fin de la chaîne, c'est-à-dire que j'étais au moment où on emballait et on on emballait les caisses. On triait, on regardait, on faisait des tas de petites épreuves pour savoir s'il y avait des bonnes cartouches et des mauvaises. [...] j'étais à la fin de chaîne pour l'emballage, on recevait le dernier contrôle de cartouches pour savoir s'il y avait rien qui clochait et puis bah la mise en caisse pour le départ. Et ça nous étions deux et nous étions dans la dernière salle de l'atelier qui était également la salle des surveillants et officiers allemands. »

Plus présents dans le discours, la promiscuité et l'enfermement débutent lors du voyage en « train » jusqu'au camp qui durera 3 jours : « On étaient entassées au possible. » Jeannette L'Herminier retrouvera ces conditions de vie à Ravensbrück « [...] entassées, tu sais parce que dans notre block, c'étaient des châlits à trois étages et il y avait deux côtés de block et on étaient 200 là dedans parce c'étaient des châlits à 3, 4 étages, les uns sur les autres, où on avait pas le droit d'aller d'ailleurs dans la journée, et on étaient entassées dans ce qui restait des deux autres pièces, assises par terre, sur les tables ou la porte [...] ». Le lapsus du tutoiement donne à penser que cet agglutinement se réactualise dans la relation. Les « uns sur les autres », autre lapsus oubliant le féminin, nous introduit dans une indifférenciation sexuelle que semble engendrer cette promiscuité... Je rappelle que Jeannette est restée enfermée pendant une durée probablement importante, et de manière continue à son arrivée

¹⁴³⁶ Déjà abondamment décrite par de nombreux auteurs dans toute la partie 2.3.

à Ravensbrück. Cet enfermement sera moins important par la suite lorsqu'elle sera affectée à un kommando extérieur puis, lors de son transfert à Hollenschein, lorsqu'elle travaillera dans l'usine de munitions. L'enfermement et la promiscuité à Ravensbrück seront d'ailleurs une des raisons conscientes qu'elle allèguera au fait qu'elle n'y a dessiné que des silhouettes de femmes : « Bah oui... parce que... c'était euh... nous étions enfermés ensemble toute la journée. Alors vous savez... Je ne voyais qu'elles. [ses camarades] »

La faim est indirectement évoquée dans la dimension du lien et de la solidarité quand Jeannette L'Herminier dira à propos de sa belle-mère, déportée avec elle, qu'elle se privait pour lui garder « un tout petit quelque chose au moment où la trop grande faim éclatait. »

L'interdiction d'accès à toute forme de culture sera mise en avant comme une forme de violence. Elle me dira à ce propos que ses dessins n'étaient pas de l'art, qu'il n'était pas question d'art dans le camp. La musique par exemple : « on pouvait pas de toute façon, dans toutes mes différentes captivités. »¹⁴³⁷

Une violence, aux résonances multiples, a fait l'objet d'un récit particulier chez la dessinatrice : les fouilles corporelles. Outre qu'elles étaient « complètes » selon ses mots, avec pour corollaire psychique l'intrusion dans l'intimité féminine, la dimension du viol, et de la honte, étaient particulièrement redoutées par la dessinatrice parce qu'elles pouvaient mener à la découverte des dessins, à sa mort, et à l'impossibilité de transmettre le témoignage. Elle les décrira en ces termes : « Quand j'ai quitté Ravensbrück, je me suis dit « t'es foutue », on allait une fois de plus me changer, m'habiller, me mettre des vêtements complètement nouveaux tout ça, me fouiller, alors j'avais dit à une de mes camarades qui n'avait pas été désignée pour le départ, je lui ai dit écoute tu vas garder mes dessins le temps que tu pourras parce que moi ils vont me prendre maintenant, certainement que ce soir ils seront partis, elle me dit mais bien sûr et puis quand je l'ai retrouvée après on voyait bien qu'elle n'avait pas pu parce que c'est après le moment où on a envoyé les françaises en Allemagne par conséquent on étaient fouillées. Ca m'a mise complètement, la fouille était je vous assure parfaitement complète. » A lire ces paroles on se prend à penser qu'il est bien difficile de décider s'il est plus important pour Jeannette L'Herminier de sauver ses dessins, ou de sauver sa vie, donnant ainsi une idée de leur immense valeur à ses yeux. Ce bref extrait de nos entretiens rappelle l'affirmation de Cerf de Dudzele qui soutient la disparition de l'opposition freudienne, dans les camps, entre les buts de l'autoconservation individuelle, et l'autoconservation de l'espèce.

¹⁴³⁷ Une musique « officielle », particulièrement pervertie dans son sens, a pourtant, dans quelques camps, pu exister aux côtés d'une musique plus clandestine, cf. 1.4.11 et 1.4.16.

Ce qui compte ici est bien « le combat vital de l'espèce humaine »¹⁴³⁸ à travers ce travail de culture des dessins¹⁴³⁹.

10.4.2.6. Humain et non-humain, déshumanisation, nationalité et rapport à l'humanité

Se rapportant tantôt aux violences psychiques et physiques, tantôt à des réflexions sur l'appartenance nationale et les rapports entre les êtres humains, Jeannette L'Herminier aura, de façon assez isolée dans son discours, des propos sur l'humain, la déshumanisation, ses rapports aux allemands dans, et en dehors des camps. Je suis allé dans son sens en leur consacrant ce chapitre un peu à part.

T.L. : « Qu'est ce qu'ils avaient fait de vous, les allemands ?

J.L. : (Silence) Comment vous expliquer, supprimer la personnalité¹⁴⁴⁰. (Silence)

T.L. : Supprimer la personnalité...

J.L. : Oui, oui... Tout ce qui était fantaisie ou personnalité encore plus art, fantaisie etc.

T.L. : Ce qui faisait de vous des êtres humains...

J.L. : Voilà, disciplinés avant tout. Des bêtes, ça a changé beaucoup Dieu merci. »

Si le « comment vous expliquer » peut rappeler l'indicible de la déshumanisation, chez Jeannette L'Herminier, on voit bien comment la déshumanisation est d'abord un mouvement destructeur « d'extirpation »¹⁴⁴¹ de l'humain en elle, l'humain étant pour elle, dans ce court dialogue, la personnalité c'est-à-dire, du moins l'entends-je comme tel, ce qui fait qu'une personne est, de façon stable dans le temps, différente d'une autre, qu'elle a ses caractéristiques propres. Cette destruction porte précisément sur tout ce qui est de l'ordre de l'imaginaire, de la rêverie d'une part, de la culture, de l'art d'autre part, toutes caractéristiques de l'humain, et la désinsère de l'humanité. Elle bascule alors dans un univers d'indifférenciation, dans cette « agglutination mortifère »¹⁴⁴² où la déportée n'est plus un individu singulier¹⁴⁴³. Le moyen de cette déchéance du statut d'humain est, pour Jeannette L'Herminier, d'abord et « avant tout » la discipline qui, du moins comme je l'imagine, indifférencie là aussi, rend les détenues conformes à l'image SS, uniformes et ordonnancées. L'aboutissement de ce processus est une transformation en « bêtes », en « bétail », dira-t-elle. La comparaison animale vient fournir ces mots qui manquent quand il n'y a plus d'être humain pour les dire. Ces représentations de mot permettent aussi finalement un

¹⁴³⁸ Cerf de Dudzeele (1999) reprenant Freud (1930).

¹⁴³⁹ Cf. 2.3.2.2.

¹⁴⁴⁰ Qu'on peut fortement rapprocher du concept de désobjectalisation de Green.

¹⁴⁴¹ L'expression est de moi.

¹⁴⁴² Expression de Cupa, cf. 2.3.1.9.

¹⁴⁴³ Cf. 2.3.1.2 à ce sujet notamment les propos de Wardi.

rassemblement *a minima*, une liaison psychique dans le règne de la déliaison du camp car, si être « du bétail » est extrêmement dénarcissant, si cela représente plutôt une foule qu'un groupe avec des liens constitués, cela n'en est pas moins encore une catégorie d'êtres vivants.

Autour de ces questions sur la déshumanisation vont apparaître dans l'entretien tout un ensemble de réflexion sur l'appartenance groupale, la nationalité, la représentation des autres êtres humains pour soi.

« Un allemand, un français, un espagnol etc. On est marqué par son pays, par son comportement, par le le climat, par des tas de choses, enfin, on est tous pareils. » L'affirmation de l'appartenance à l'espèce humaine passe chez Jeannette L'Herminier par l'identification d'un certain formatage, par une différenciation par la nationalité. On relève ici ce paradoxe qu'enseigne le camp que pour faire partie de l'humanité, du groupe des humains, il faut pouvoir se différencier les uns des des autres : former un groupe d'individus ayant des caractéristiques communes mais non une foule anonyme d'êtres indifférenciés pour reprendre mes propos ci-dessus. Nous sommes « tous pareils » dans ces déformations culturelles, tous indifférents dans la différence paradoxalement.

L'expérience des camps a amené Jeannette L'Herminier à reprendre à son compte, dans un renversement défensif de l'agressivité, un clivage entre « les allemands » et les autres nationalités, en miroir du clivage nazi race supérieure/races inférieures : « Tout ce qui était allemand était parfait, le reste valait rien. Et bah nous leur avons rendu la pareille, les allemands ça valait rien tout le reste était bien, on trouvait des gens bien dans toutes les, dans toutes les raaaaces [prononcé de façon caricaturale] dans, ça oui sur terre nous avons été élevé(e)s comme ça, d'abord avec la vocation médicale qui y avait en nous, cet cet (inaudible) cet amour de de de du genre humain si vous voulez... » Nous comprenons mieux ici, dans ce clivage, cette affirmation très caricaturale de Jeannette L'Herminier de la solidarité, de l'amitié, de toutes les qualités des personnes qu'elle a pu rencontrées en détention de toutes les conditions et de toutes les nationalités, dans ce lien qu'elle fait à sa filiation paternelle... exceptées pour les allemandes...

Le pardon, malgré toute la réflexion intellectuelle du monde, reste impossible : « je dois dire que j'ai pas rencontré beaucoup de fripouilles non, j'ai vraiment rencontré des gens tous épatants dans tous les milieux... sauf dans l'Allemagne nazie... Alors ça ceux-là, zéro ! Et j'ai du mal maintenant parce que je m'dis non c'est idiot ce sont des hommes comme les autres et des gens très très bien parmi les allemands voyons mais il y en a qui peuvent faire

des erreurs comme chez nous on peut faire des erreurs aussi c'est pareil mais j'y arrive pas, ça... »¹⁴⁴⁴

L'après-coup du camp a tout de même fait évoluer son opinion : « Les boches, vous savez les boches, pour nous...C'étaient des sales boches (silence). Maintenant quand je les vois, ça me ra... je vois des gens sympathiques et qui ont la même figure que nous et tout à fait, on pourrait, si on ne savait pas qui sont allemands on pourrait aussi bien dire qu'ils sont français, on évolue... C'est idiot d'ailleurs notre... euh, comme ça d'avoir l'esprit étroit et de ne pas considérer l'être humain comme un être humain justement, tout être humain en est un. » Jeannette L'Herminier effleure là une identification aux mouvements psychiques nazis envers les autres populations en soulignant qu'il peut être « humain » de ne pas considérer l'autre comme « humain », qu'au fond la désobjectalisation est un mouvement psychique commun aux être humains, qu'elle porte en elle comme nous tous : « on aurait pu naître allemand » et qu'ainsi elle n'encourageait pas à la haine, même dans le camp. Elle porte à ce propos un regret conscient, qui ne porte pas sur la déportation elle-même : « je regrette pas d'avoir vécu ça, puisque ça a existé, je regrette de penser que l'être humain a pu permettre ça. Ca oui. » Si on constate qu'il est toujours, dans l'après-coup, essentiel subjectivement de souligner un jugement d'attribution d'existence positif des camps à l'autre, la souffrance porte plus sur l'humanité entière dans une interprétation qui rappelle celle de Freud (1915a) quand il observe que la levée de certains interdits de la part de la collectivité légitime et entraîne un déchaînement de cruauté, de violences « qu'on aurait cru impossibles »¹⁴⁴⁵.

Elle mettra en avant chez elle l'existence d'un « esprit curieux » qui s'est toujours intéressé à l'être humain qui ne l'a jamais laissé indifférent, montrant par là que contre la désobjectalisation, l'objectalisation, la réintrication pulsionnelle et l'identification restent des moyens psychiques valables, qu'elle a mis en place pour parer à ces mouvements déshumanisants. Cette disposition particulière, qu'elle exprime comme un « sens des êtres humains », elle l'attribuera à sa filiation paternelle, ajoutant que son frère l'avait aussi :

J.L. : « Ah ça oui, de ce côté-là je devais tenir ça du côté de mon père.

T.L. : Ah oui ?

J.L. : Le côté médecin.

T.L. : Comment ça ?

J.L. : Bah j'sais pas, de trouver le sens des êtres humains.

T.L. : Le sens des êtres humains ?

¹⁴⁴⁴ Rappelant « L'imprescriptible » : Jankélévitch, V. (1996). *Op. cit.*

¹⁴⁴⁵ Cf. 2.1.

J.L. : Oui, ça j'ai toujours eu. »

Cette partie de notre échange, où une note transférentielle me semble à relever autour de ce côté « trouver le sens des êtres humains » qui est tout de même un des buts essentiels du psychologue, est à mettre en lien à son tour avec toute la dimension soignante que j'ai mise en relief¹⁴⁴⁶ dans les dessins de Jeannette L'Herminier. Ses dessins sont bien, dans un mouvement de réparation d'autrui qui n'est pas étranger à l'artiste selon Chasseguet-Smirgel¹⁴⁴⁷, une tentative de compréhension de l'humain dans la situation extrême du camp là où justement, dans l'inhumanité, elle nous échappe le plus.

10.4.2.7. Défenses et résistance (autres que manifestées par le dessin) du sujet

Si Jeannette L'Herminier s'est posée comme une résistante dans le dessin¹⁴⁴⁸, elle l'a été également dans diverses actions, notamment le sabotage du travail.

Chargée du contrôle des cartouches en fin de production, c'est-à-dire de décider si les cartouches étaient utilisables ou pas, Jeannette L'Herminier m'explique fièrement : « on faisait des tas de petites épreuves pour savoir si il y avait des bonnes cartouches ou des mauvaises et j'aime mieux vous dire qu'il y en a beaucoup de mauvaises qui sont parties. »

Le « j'aime mieux vous dire » touche, de part et d'autre de la relation, la corde sensible de la honte qu'il y a eu à avoir, forcée par le système nazi de production, laissé passer des cartouches qui étaient bonnes, dans un mouvement défensif où la dessinatrice préfère présenter « le bon côté de l'affaire »¹⁴⁴⁹ à mon regard.

Avec l'arrivée de la fin de la guerre, plusieurs officiers allemands fermaient les yeux sur ces activités de sabotage : « Nous étions les deux seules françaises avec les allemands. Et il se trouvait que j'étais pas là, il y a un officier allemand, un capitaine qui est arrivé. Car, la caisse ouverte qui était en train de mettre les cartouches dedans il en prend trois au début, il les regarde, trois mauvaises, alors ma petite compagne qui était beaucoup plus jeune que moi à l'époque a eu une des ces trouilles épouvantables et puis il les a regardées et puis euh il les a remises où je les avais mis dans la caisse de départ et il a rien dit. Ca devait être un anti-nazi probablement. Et nous étions déjà tout près de la fin de guerre. Ca allait très mal pour eux. »

L'expérience des camps a été l'occasion tout à la fois de tester les limites de sa résistance et de s'appuyer sur les côtés « solides » de sa personne me dira-t-elle.

10.4.2.8. Les relations du sujet dans le camp

¹⁴⁴⁶ Cf. 10.3.2.3 et 10.4.2.4.

¹⁴⁴⁷ Cf. 3.3.

¹⁴⁴⁸ Cf. 10.4.2.4.

¹⁴⁴⁹ L'expression est de moi.

Comme je l'ai déjà fait observer dans la partie « Les dessins réalisés par Jeannette L'Herminier : analyse », l'activité picturale se déploie très fortement dans une dynamique groupale¹⁴⁵⁰. La dessinatrice fera un grand éloge, dans une forte idéalisation, de ses « camarades », pourtant bien souvent parfaitement anonymes dans nos échanges¹⁴⁵¹, me rappelant la pensée de Waintrater qui, constatant fréquemment ce type de mouvement dans les témoignages, la rapportera à une défense contre des sentiments agressifs qui pourraient s'exprimer dans une évocation du fait de la honte qui interdit d'éprouver les affects comme la haine envers les parents ou les proches¹⁴⁵².

Ce sont d'abord deux personnes-clés de son histoire, l'artiste peintre qui l'encouragea à continuer à dessiner et sa belle-mère : qui était « une merveilleuse compagne de captivité se privant toujours du peu que nous avons pour me garder un tout petit quelque chose au moment où la trop grande faim éclatait. » C'est ensuite sa « meilleure camarade de captivité »¹⁴⁵³ dont elle a gardé la photo dans sa chambre, et avec qui elle continuera à entretenir des liens jusqu'à sa mort.

Les relations tissées dans le camp par Jeannette L'Herminier sont présentées comme indestructibles dans le temps, ce quelles que soient les origines sociales ou les croyances : « Ca vraiment, ces liens-là sont indissolubles. Je suis seule de mon âge maintenant pour les représenter mais je vous assure que de tous les milieux hein. Ca. J'avais une très très chère camarade qui ne savait ni lire ni écrire qui était communiste en plus de ça bah je vous assure que c'était une femme sensationnelle, la religion elle savait pas ce que c'était bien sûr, et bien à l'enterrement de mon frère, je l'ai su après, elle avait, elle était derrière un pilier. Elle y a assisté, elle était à toute la cérémonie. Bien longtemps après. » Nous sommes très loin de la solitude « féroce » dont fait état Levi¹⁴⁵⁴ et face à l'interdiction de tout lien social, du déni d'altérité¹⁴⁵⁵, on imagine, à lire cette retranscription, l'existence ici de traces d'un mouvement de liaison intersubjectif (vraisemblablement transformé dans l'après-coup) complètement inverse à celui du camp, économiquement très puissant, à la mesure de ce contre quoi il s'érige¹⁴⁵⁶. Il s'accompagne de ce mouvement d'idéalisation, qu'elle nuance parfois tout de même : « [...] j'ai rencontré des êtres d'exception voyez et tout de même beaucoup plus

¹⁴⁵⁰ « Voilà... c'est grâce à mes camarades si je suis venue au dessin... et que ça a continué. »

¹⁴⁵¹ Je soulève ici à nouveau le problème de ses troubles mnésiques dont l'origine plurielle a déjà été supposée : troubles neurologiques et/ou effets du traumatisme qui anonymisent sur une psyché rendue plus fragile par l'âge... ?

¹⁴⁵² Cf. 2.3.2.4.

¹⁴⁵³ Peut-être Elisabeth Barbier, cf. 10.3.1.

¹⁴⁵⁴ « Chacun est désespérément et féroce ment seul. » in Levi, P. (1958), *Op. cit.* p. 94.

¹⁴⁵⁵ Décrits par de très nombreux auteurs et rassemblés dans le chapitre 2.3.1.4.

¹⁴⁵⁶ Je relève au passage que cela soulève une autre question, qui sort toutefois du cadre de cette recherche, celle de savoir si cette efflorescence de liens est dépendante pour partie du sexe des détenu(e)s. Dans quelle mesure le lien intersubjectif et ses aléas était-il différent, ou pas, dans les camps de femmes ou les camps d'hommes par exemple ?

parmi les prisonniers d'êtres remarquables que de méprisables, de tous les milieux. » Je pense qu'il y a là, dans cette insistance et cette volonté consciente de dépassement des clivages sociaux un courant plus inconscient de se rattacher à la catégorie plus grande, dans un mouvement de vie, de l'humanité : une sorte de revendication d'appartenance à l'espèce humaine au-delà de ses différences¹⁴⁵⁷... Elle ira dans ce sens en me disant lors de notre dernier entretien : « J'ai vu des gens merveilleux ... oh je ne regrette pas d'avoir vécu tout ça parce que ça m'a permis justement de connaître, étant donné que on étaient séparées en castes, en milieux, etc., et que on ignorait euh beaucoup de l'humanité avant, mais là on a été mélangés tous alors on a appris à se connaître et à... à s'aimer, à se... »

Le ciment, le dénominateur commun de ces liens et de leur force se situe pour elle dans la solidarité dans la résistance et l'amitié :

T.L. : « Oui ce sont des travaux extrêmement fatigants [parlant des travaux forcés]...

J.L. : Oh oui très fatigants...

T.L. : ... et pourtant quand vous rentriez, vous...

J.L. : Oh oui alors, j'aime mieux vous dire que c'était tuant, surtout comme nous étions, dans l'état dans lequel nous étions...mais comme elles avaient pas tellement de gardiennes par rapport au nombre de détenues, en plus de ça y en avait qui aidaient les autres et qui faisaient leur partie en même temps pour qu'elles puissent se reposer un petit peu et s'arrêter.

T.L. : Il y avait comme ça une solidarité euh...

J.L. : Oh oui, ça, l'amitié a joué un rôle extraordinaire... dans le, toutes ces captivités, ça nous a aidées beaucoup... »

10.4.2.9. L'enfance, la famille

Ce thème, très peu présent lors des trois premiers entretiens, a largement été abordé lors de notre 4^{ème} entrevue où j'avais décidé à l'avance d'être un peu plus directif afin d'en savoir plus sur l'enfance de la dessinatrice¹⁴⁵⁸. Beaucoup d'éléments sont repris et organisés dans le chapitre « Trajectoire de Jeannette L'Herminier de sa naissance jusqu'à la sortie des camps »¹⁴⁵⁹. Sans pouvoir éviter certaines redites, je ne relèverai ici que les éléments cliniques notables qui entrent en résonance avec l'activité picturale dans les camps.

T.L. : « Je voulais savoir ce que faisaient vos parents. Vous m'avez dit que votre père était médecin.

¹⁴⁵⁷ Revendication quasi-biologique d'appartenance à l'espèce humaine que provoque le camp telle que la pensera Laval Hygonencq à partir des écrits d'Antelme, cf. 2.3.2.2.

¹⁴⁵⁸ Cf. à ce propos 10.4.1.4.

¹⁴⁵⁹ Cf. 10.1.

J.L. : Médecin colonial oui, et il a été le grand chef des troupes coloniales pour la fin de sa carrière. Et alors il a été en Indochine, il a été en Afrique, il a, il a fait des postes très intéressants il a dirigé l'hôpital de Saïgon pendant 5 ans, bref... seulement euh justement, moi j'ai perdu ma mère très jeune et j'ai été élevée par sa sœur aînée. (Silence) »

Je me permets d'insister, dans ce bref extrait de notre 3^{ème} entretien, sur la profession du père de Jeannette L'Herminier, médecin colonial, et sa position de dirigeant. Personnage admiré par la dessinatrice, j'ai pu relever à quel point il est un socle identificatoire important, narcissiquement valorisé¹⁴⁶⁰, dans la résistance psychique qu'elle va mettre en place consciemment, et inconsciemment, dans les camps. Ce qu'elle nomme « le côté soignant » est hérité de la longue lignée paternelle de médecins¹⁴⁶¹ qui lui donne cette compréhension, ce « sens de l'humain » qui lui permettra de se mettre à son tour, dans une identification à lui, dans un rôle de soignante, de réparatrice, du groupe des déportées dont elle fait partie¹⁴⁶².

Le 4^{ème} entretien fournira aussi des informations qui placeront les activités artistiques plutôt dans une filiation du côté maternel. L'oncle maternel de Jeannette L'Herminier est présenté comme un aquarelliste de renom, admiré également, qui l'initiera à l'art pictural juste avant la déportation de sa nièce : « Et quand pendant la guerre il a été blessé, nous habitons Paris à ce moment-là, alors euh, il est venu se faire soigner à Paris, pendant sa convalescence on allait dans les musées, il m'emmenait toujours et puis il se fichait pas mal des gens qui étaient autour de lui et il parlait, il était très volubile, très démonstratif, et alors il m'expliquait ce que nous voyions dans les musées d'une façon merveilleuse, nous avions toujours une foule autour de nous, tout le monde venait écouter ce qu'il disait. Il s'en apercevait même pas. » La tante maternelle, quant à elle, qui a élevé Jeannette L'Herminier, était « une merveilleuse pianiste » : « elle était une artiste extraordinaire, elle était capable voyez quand il y avait en province, à Rennes, où nous habitons quand j'étais toute petite, j'avais 4-5 ans, et bien je m'en rappelle qu'il y a eu un concert donné par un grand pianiste de Paris et qui a été malade et qui a pas pu venir au dernier moment et ben elle a pris tout son programme et elle l'a remplacé, ça été un succès. » Un côté « musical » sera ainsi présent pour elle chez son frère, pourtant Commandant de sous-marin¹⁴⁶³ : « il était cocasse parce que quand il nous parlait du matériel du sous-marin ou n'importe quoi pour nous faire une, une remontrance ou un, un il y avait quelque chose qui clochait etc. il parlait comme si, comme si ils avaient été, euh, comment dirais-je, une, une œuvre d'art enfin voyez, il avait le langage qui convenait à tout à tout autre chose, que nous comprenions très bien... « là y a des trémolos, voyez pas,

¹⁴⁶⁰ « C'était un médecin sensationnel, extraordinaire, extraordinaire. »

¹⁴⁶¹ « Les médecins, il y a eu 5 générations en ligne directe de médecins au dessus de lui. », parlant, évidemment, de son père.

¹⁴⁶² Cf. 10.4.2.4. Elle regrettera d'ailleurs ne pas avoir pu étudier la médecine.

¹⁴⁶³ Cf. 10.1.

dans ces tuyaux-là, y a des trémolos, y a » etc. » Il héritera aussi, pour elle et comme elle, d'une partie du côté « médical » de la branche paternelle : « Mais mon mon mon frère qu'était marin mais euh, ce talent de médecin, de sens du diagnostic, il voyait ses hommes au point de vue médical souvent et il était, en passant vite, il disait « toi tu vas aller consulter, il y a quelque chose qui va pas chez toi du côté du foie, tu as une façon de marcher qui me l'dit. ». »

La famille d'adoption de Jeannette L'Herminier¹⁴⁶⁴ fera globalement l'objet d'un discours légèrement idéalisé, un peu comme celui qu'elle aura à propos de ses relations dans le camp : « c'était des gens qui faisaient le bien autour d'eux, qui, qui, qui n'étaient pas si vous voulez...euh qui n'avaient pas de fortune ça non, il y a jamais eu beaucoup d'argent autour de moi. Mais... qui faisaient du bien aux autres, ça on nous a élevés comme ça. Nous sommes sur terre pour aider... les autres. Il y a toujours plus malheureux que soi et il faut savoir les trouver et les aider voilà, c'était dans cet esprit là que j'ai vu agir autour de moi les frères et sœurs de ma mère et leurs enfants. Enfin ils ont élevé leurs enfants comme ça, mes cousins et cousines. »

Ainsi, pour résumer, dans la perspective du dessin, les « tendances artistiques », du point de vue psychique de Jeannette L'Herminier, semblent venir plutôt de la lignée maternelle. Le côté paternel est marqué par les aspects soignants, médicaux. La famille adoptive, quant à elle, a promu une éducation tournée vers la générosité, l'aide à autrui. L'activité picturale peut alors représenter, de façon fantasmatique, le fruit, l'enfant, d'une union psychique entre les deux pans familiaux, entre les deux parents. La lutte contre la déshumanisation, la résistance dans les camps passe par la transmission et la filiation, la recherche de l'humanité dans l'humain, à commencer par ses parents ainsi que le propose D. Cupa¹⁴⁶⁵, ce dont Jeannette L'Herminier nous donne un exemple en conjuguant les ressources de son histoire avec la « surréalité » du camp.

¹⁴⁶⁴ Elle fut adoptée très jeune par sa tante maternelle, cf. 10.1.

¹⁴⁶⁵ Cf. 2.3.2.3.

11. BORIS TASLITZKY : UN ARTISTE COMMUNISTE RESISTANT A BUCHENWALD

11.1. Trajectoire de Boris Taslitzky de sa naissance jusqu'à la sortie des camps¹⁴⁶⁶

Boris Taslitzky naît en 1911 de parents russes émigrés à Paris après l'échec de la révolution de 1905. Son père, ingénieur, mourra en 1915 au cours de la première guerre mondiale, il deviendra pupille de la nation.

Il commence à peindre à l'âge de quinze ans et fréquente les académies de Montparnasse puis entre en 1928 à l'École des beaux-arts de Paris. En 1933 il adhère à l'A.E.A.R.¹⁴⁶⁷ et en 1935 au Parti communiste français. Il réalise en 1937 des dessins d'illustration pour le journal communiste « Ce soir » d'Aragon et Jean-Richard Bloch. Il est, en 1938, Secrétaire général des Peintres et Sculpteurs de la maison de la culture de Paris.

Mobilisé le 26 août 1939, le sujet rejoint le 101^{ème} d'Infanterie, à Meaux. Fait prisonnier à Gondreville (Loiret), il est évacué sur Melun, le 18 juin 1940. Il s'évade, gagne la zone libre et rejoint à Aubusson ses amis Jean Lurçat et Marcel Gromaire. Inquiété dans le courant de l'été 1941, il change de cachette et vit un mois chez Raoul Dufy dans les Pyrénées Orientales.

Le 13 novembre 1941, il est arrêté pour avoir effectué plusieurs dessins destinés à la propagande communiste au sein du Front National Pour la Libération de la France et est emprisonné d'abord à Guéret puis à la prison militaire de Clermont-Ferrand.

Suite à sa condamnation à deux ans de prison par un tribunal militaire de la 13^{ème} région en zone libre il est transféré à la prison civile centrale de Riom. Dans des conditions très pénibles, notamment de malnutrition (« plus de 150 morts sur une population de 600 »¹⁴⁶⁸) sur sa période d'incarcération, mélangé aux autres détenus de droit commun, il travaille comme balayeur : « ça consiste pas seulement à balayer mais à servir la soupe, à porter les morts à la porte etc.... ». Il y reste 17 mois.

Puis Boris Taslitzky est transféré à la prison militaire de Mauzac (« parce qu'au bout de 17 mois l'administration s'est aperçue que les condamnés militaires n'avaient rien à faire dans une prison civile ») où le régime de détention est plus souple : il peut y lire (sauf des ouvrages d'histoire et de philosophie) et dessiner.

¹⁴⁶⁶ Reconstituée à partir des informations recueillies auprès de Boris Taslitzky lui-même lors d'un entretien mené le 22 mars 2005, du site http://fr.wikipedia.org/wiki/Boris_Taslitzky, de « Créer pour survivre », *Op. cit.* p. 114-117, du résumé de « Boris Taslitzky, le Maître de Saint-Sulpice » de Jacky Tronel, à lire dans *Arkheia* n°11-13 (revue d'histoire, Montauban), avril 2004, visible sur le site <http://www.suret-canale.com/b/bio.htm>.

¹⁴⁶⁷ Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires, mouvement culturel de tendance communiste.

¹⁴⁶⁸ Toutes les citations entre guillemets à partir de ce point sont tirées de notre entretien, sauf indication contraire.

Le 15 novembre 1943, transfert au camp de Saint-Sulpice-La-Pointe, à trente kilomètres de Toulouse. Privé de sortie, Boris Taslitzky est toutefois libre de mener une vie culturelle et artistique : « on est privé de sortie c'est tout et là c'est une véritable académie avec des cours de tout ». Tout en poursuivant son œuvre, il y donne des cours de dessin.

Le 31 juillet 1944, Boris Taslitzky est conduit avec tous les prisonniers du camp vers le camp de concentration de Buchenwald qu'ils atteignent le 6 août¹⁴⁶⁹. Passant d'abord par le Petit Camp¹⁴⁷⁰, il est ensuite affecté au block 34, « un des centres importants de la vie culturelle française ». Comme tous les détenus, il travaille « 12 heures par jour » sauf le dimanche après-midi, affecté à divers kommandos¹⁴⁷¹ dans des usines d'armement. Il est libéré le 11 avril 1945 avec le reste des internés par l'armée américaine. Le camp était toutefois déjà contrôlé depuis plusieurs jours suite à l'insurrection organisée des déportés. Il y aura au total passé 8 mois.

11.2. Les lieux d'enfermement concentrationnaires

11.2.1. Le camp de concentration de Buchenwald

Si Boris Taslitzky fera une « traversée » tout à fait extraordinaire de différentes structures de détention françaises au cours de l'histoire de son enfermement¹⁴⁷² (où il dessinera d'ailleurs beaucoup), Buchenwald sera le seul camp de concentration au sens strict¹⁴⁷³ dans lequel il sera finalement détenu. Ce camp étant déjà rapidement présenté avec le cas de Walter Spitzer au chapitre 9.2.3., je me bornerai simplement à préciser que le peintre bénéficiera rapidement, par son statut antérieur de résistant communiste et sa détention tardive dans l'histoire de ce camp de concentration, de la protection d'une organisation clandestine française du camp bien implantée et structurée à cette époque où, dans ce camp, les « politiques »¹⁴⁷⁴ avaient pris le contrôle. Ses conditions de détention furent néanmoins précaires, comme elles le furent de façon généralisée dans tous les camps à la fin de la guerre¹⁴⁷⁵.

11.3. Les dessins de Boris Taslitzky

*11.3.1. Brève histoire du dessin chez Boris Taslitzky*¹⁴⁷⁶

¹⁴⁶⁹ Il s'agissait de l'avant-dernier convoi parti de France pour ce camp.

¹⁴⁷⁰ Cf. 1.4.13.4.

¹⁴⁷¹ Cf. 1.1.

¹⁴⁷² Emprunter différentes voies dans l'emprisonnement pour aboutir au camp de concentration n'était pas rare, cf. à ce propos 1.1.

¹⁴⁷³ Cf. 1.1.

¹⁴⁷⁴ Cf. 1.4.1.

¹⁴⁷⁵ Cf. à ce sujet 1.2.6.

¹⁴⁷⁶ Reconstituée essentiellement à partir des informations recueillies auprès de Boris Taslitzky lui-même lors d'un entretien mené le 22 mars 2005, de quelques données supplémentaires tirées du site http://fr.wikipedia.org/wiki/Boris_Taslitzky, de « Créer pour survivre », *Op. cit.*, p. 114-117, du résumé de « Boris Taslitzky, le Maître de Saint-Sulpice » de Jacky Tronel, à lire dans *Arkheia* n°11-13 (revue d'histoire, Montauban), avril 2004, visible sur le site <http://www.suret-canal.com/b/bio.htm>.

Quand je l'interroge sur les origines de sa vocation de peintre et d'artiste, Boris Taslitzky me fait spontanément une présentation organisée de façon quasi-chronologique de cette éclosion à partir de sa naissance.

Né en 1911, son père est tué en 1915 durant la Première Guerre Mondiale alors qu'il avait 4 ans. De ce fait, en tant que pupille de la nation, et en raison des difficultés de sa mère à le garder en raison de son travail, il est placé de 4 à 10 ans dans un pensionnat. Il se décrit rapidement durant cette période comme un enfant que j'imaginerai volontiers plutôt déprimé par cette double séparation précoce : très sage à l'école, « mais qui foutait rien »¹⁴⁷⁷, ne s'intéressant à rien (il ne fera pas mention du dessin ou de la peinture), avec pour seul désir : retrouver sa mère¹⁴⁷⁸. Le pensionnat qu'il me dépeint est d'ailleurs un lieu lointain géographiquement et socialement (« et surtout à la campagne », « chez les paysans »), un lieu d'enfermement d'où il sortira ne sachant ni lire ni écrire. Cet éloignement et cet aspect emprisonnant me semblent à comprendre dans ce contexte dépressif avec la détresse du vécu d'éloignement de sa mère et d'impuissance à la retrouver.

Lorsqu'enfin ce désir de retrouvailles s'accomplit, à l'âge de 10 ans, l'enfant qu'il était apprend à lire et à écrire en trois mois : « parce que j'étais protégé ». Cette dernière phrase laisse subodorer comment une forte anxiété liée à un vécu d'insécurité très fort¹⁴⁷⁹ pendant la période du pensionnat a pu inhiber largement le développement psychique et notamment ses capacités intellectuelles. On ne sera pas surpris que, les dispositions psychiques au sens large pouvant enfin se déployer, cet âge de 10 ans soit cité par lui comme la période de croissance de son intérêt pour le dessin. Le remariage de la mère n'est sans doute pas non plus étranger à cette efflorescence. Son beau-père, décrit comme « vraiment un mauvais mari » fut néanmoins pour lui « un très grand copain ». Je fais ici l'hypothèse que la configuration oedipienne ainsi formée permit un rapprochement fils/beau-père aisé. La rivalité a pu être largement atténuée du fait d'une part de ce statut de beau-père, non de père et de fait plus éloigné de la figure plus paternelle d'un père biologique, de la dévalorisation de sa fonction de mari auprès de la mère et enfin du fait du métier de mathématicien de ce personnage qui a pu également apporter une protection, ne serait-ce que financière, dont le manque fit tant souffrir Boris Taslitzky dans sa prime enfance. Toujours est-il que cette relation privilégiée avec son beau-père plongea Boris Taslitzky dans l'univers de sa belle famille qui formait pour lui « un milieu culturel ». Peuplée de musiciens et d'écrivains cette belle-famille fut un véritable terreau sur lequel a pu se développer, dans cette influence, un goût artistique. Cette

¹⁴⁷⁷ Dans cette partie, sauf indication contraire, les citations entre guillemets sont tirées de notre entretien.

¹⁴⁷⁸ « Je voulais que ma mère me reprenne c'est tout. »

¹⁴⁷⁹ Quels fantasmes la sous-tendent ? Mourir comme le père, à la guerre, dans un lieu lointain, « chez les paysans » ? L'exil des parents et l'absence de famille en France ont certainement aussi joué leur rôle. Les interprétations peuvent être multiples.

inscription consciente du futur peintre dans le fil d'une famille de culture peut aussi s'envisager de façon plus inconsciente comme une forme de structuration dans une problématique plus identitaire liée à son statut de fils d'immigrés, et de ce fait déraciné de sa culture et sa famille d'origine, s'appropriant une filiation culturelle auprès de cette belle-famille.

Boris Taslitzky citera également le milieu scolaire comme ayant favorisé cet attrait pour le dessin. Avec l'histoire, ce sont les « deux choses » qui l'y intéressaient¹⁴⁸⁰. A 14 ans, sur l'instigation de sa mère et « puisqu'il aime le dessin », il entre en apprentissage chez un architecte où il passe un an à « tirer des barres » sur des plans, avec tous les sous-entendus péjoratifs que prend cette tournure dans sa bouche : absence de créativité, d'expression de soi...

Sa mère, très insérée dans le milieu artistique de l'époque¹⁴⁸¹, sans que Boris Taslitzky ne précise pour quelles raisons, lui permet à 15 ans d'effectuer un autre apprentissage, moins répétitif et plus créatif, chez un affichiste. C'est ainsi qu'elle lui ouvrira la voie de l'expression de son désir : « je veux être peintre ». Elle s'avèrera dans son discours comme une source puissante tant psychique que matérielle pour sa passion : « tout ça c'est elle ». Non sans le mettre en garde sur le niveau de vie des peintres de l'époque¹⁴⁸², elle le soutiendra pendant tout son parcours : « Y a des moments où elle avait pas de travail mais je n'ai jamais manqué de couleur » me dira-t-il avec émotion. Elle l'inscrit dans une académie de dessin de Montparnasse mais « c'était 25 francs par semaine, c'était pas possible » alors, sur le conseil d'un des peintres qu'elle connaissait et qui fréquentait la maison familiale, Boris Taslitzky rentra comme élève libre à l'école des Beaux-Arts. Elève libre signifie sans faire de concours, ce qui entraîne l'impossibilité, d'une part d'assister à certains cours, et d'autre part la participation aux prix de l'école, ce dont il se « foutait pas mal » : l'important pour lui était d'avoir des modèles vivants toute l'année. Il y resta deux ans et fut notamment l'élève de Jacques Lipchitz¹⁴⁸³.

Plus tard, ses choix politiques le firent adhérer au Parti Communiste. Fin 1933, il rejoint l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires. Il se définit alors comme « peintre réaliste à contenu social ». Il participa à la scénographie des défilés du Front Populaire en 1936, et la même année, à l'occasion de la sortie de la pièce de Romain Rolland « Quatorze juillet »¹⁴⁸⁴, il expose aux côtés de Picasso, Léger, Matisse... dans le hall du théâtre de

¹⁴⁸⁰ Le goût pour l'histoire s'inscrirait-il dans une recherche de compréhension de ses origines ou de sa filiation culturelle ?

¹⁴⁸¹ « Y avait plein de peintres à la maison », des artistes russes aussi.

¹⁴⁸² « Tu vois comment ils vivent ? » lui demandera-t-elle, ce à quoi il répondra : « je m'en fous ».

¹⁴⁸³ Chaïm Jacob Lipchitz (1891-1973) fut un sculpteur naturalisé français puis américain.

¹⁴⁸⁴ Titre de la pièce.

l'Alhambra. Le 2 mars 1937 paraît le premier numéro du journal communiste « Ce soir »¹⁴⁸⁵. Louis Aragon et Jean-Richard Bloch chargent Boris Taslitzky d'en faire les dessins d'illustration. En 1938, il devient secrétaire général des Peintres et Sculpteurs de la Maison de la Culture de Paris, puis responsable du bulletin de l'association.

L'avènement de la seconde guerre mondiale, sa mobilisation puis ses incarcérations successives multiples¹⁴⁸⁶ virent se succéder différentes activités artistiques rendues aléatoires en raison des contingences matérielles offertes par les lieux où il se trouvait. Ainsi, les dessins et peintures de cet artiste réalisés dans les années 1939-1945 sont étroitement liés aux milieux de détention (prisons aux régimes de détention divers puis camp de concentration) où se trouvait Boris Taslitzky.

De 1940 à 1941, il dessina des cartons de tapisserie chez Jean Lurçat qui l'avait recueilli après son évasion.

En novembre 1941, suite à son arrestation et dans l'attente du procès pour son activité politique communiste, il put écrire et dessiner (droit réservé aux sujets non-condamnés), réussissant à se fournir en papier et en encre.

Emprisonné à la prison centrale de Riom, les informations divergent sur cet épisode de sa vie : selon « Créer pour survivre »¹⁴⁸⁷, cinq dessins ont pu être sauvés qui serviront quelques années plus tard au tableau « La Pesée »¹⁴⁸⁸. Boris Taslitzky au cours de notre entretien m'a affirmé quant à lui qu'il n'avait rien pu dessiner hormis un petit croquis qu'il avait gardé.

Transféré à la prison militaire de Mauzac où le régime de détention est plus souple, il put lire (sauf des ouvrages d'histoire et de philosophie) et dessiner. Les deux cents dessins qu'il y exécuta lui furent malheureusement confisqués.

C'est au cours de son emprisonnement au camp de Saint-Sulpice-la-Pointe, à partir du 11 novembre 1943, suite à une mesure d'internement administratif faisant elle-même suite à sa peine de deux ans de prison, que Boris Taslitzky fit preuve d'une intense activité artistique : Celle-ci lui vaudra le surnom de « Maître de Saint-Sulpice » sous la plume d'Aragon dans un article qu'il publie en 1945 dans la revue « Les lettres françaises »¹⁴⁸⁹.

En effet, dans ce camp où il n'était ni condamné, ni astreint au travail, Boris Taslitzky était libre tous comme les autres détenus d'y mener une vie culturelle et artistique : « On est privé de liberté de sortir c'est tout, et là, c'est une véritable académie avec des cours de tout. ». Seules l'histoire et la philosophie (enseignées discrètement dans un « cours de droit civique » et dans un « cours de lettres ») y sont interdites. Il y donne un cours de dessin, en exécute un

¹⁴⁸⁵ Titre du journal.

¹⁴⁸⁶ Cf. 11.1.

¹⁴⁸⁷ Catalogue FNDIRP. (1995). *Op. cit.* p. 114-115.

¹⁴⁸⁸ Titre du tableau.

¹⁴⁸⁹ Article d'Aragon intitulé « Les Lettres françaises » (1945) tiré de *Créer pour survivre*, *Op. cit.* p. 114-117.

grand nombre lui-même et peint de grandes fresques d'inspiration révolutionnaire sur les cloisons en planches de cinq des baraquements du camp. L'archevêque de Toulouse fournissant la peinture, il accepte même de décorer la chapelle, à la demande de certains de ses camarades. Il offrit des dessins à ses camarades et en fit sortir du camp par l'intermédiaire de sa femme.

Le 31 juillet 1944, Boris Taslitzky fut conduit avec tous les prisonniers du camp à la gare de Toulouse pour arriver au camp de Buchenwald le 6 août. Il dut à ce moment là laisser une boîte d'aquarelle de poche qu'il avait sur lui. Il est conduit au Petit Camp, pour la quarantaine. Une fois passée cette étape, à son arrivée dans le block, pris par le désir et/ou la nécessité de « traduire » le « spectacle extraordinaire » qui se présentait à lui, il s'adresse au secrétaire de son block, et se présente en tant que peintre. Celui-ci, dessinateur également, lui donne immédiatement du papier et un crayon mais sans le mettre en garde contre les dangers qu'il courait en dessinant. L'avertissement sera fait plus tard par Marcel Paul¹⁴⁹⁰, que Boris Taslitzky connaissait d'avant la guerre. Il lui explique qu'il met en danger « la communauté française toute entière » par cette action. Devant ce fait, Boris Taslitzky attend, suite à l'impulsion de Marcel Paul, que l'organisation clandestine française mette en œuvre des moyens de protection pour pouvoir enfin dessiner.

Grâce à cette organisation, il fait partie de « ceux qui peuvent récupérer des papiers, des bouts de crayon », générés par l'utilisation importante du papier dans la comptabilité du camp : il dessine dans les blancs, notamment ceux des circulaires d'usine périmées. Il dessine en cachette aidé par les autres déportés de différentes façons : surveillance et mise en garde contre les mouchards ; fourniture de matériel subtilisé dans des bureaux (papier de bordereaux administratifs), au bloc de sécurité, au champ de tir (morceaux de cible de tir non troués par les balles) ; partage du papier d'emballage et du carton des colis de la Croix-Rouge.

Il n'est d'ailleurs pas le seul à dessiner : une dizaine de dessinateurs de différentes nationalités s'entraident pour « grappiller du papier, des bouts de crayon ». Il faisait en cela partie d'un groupe solidaire, celui des artistes et parmi ceux-ci des artistes dessinateurs.

Il dessine à l'intérieur du block le dimanche après-midi, jour où les détenus ne travaillaient pas.

Il fait également quelques dessins dans des kommandos, en extérieur, où il faut faire particulièrement attention, car la protection de l'organisation française était moindre : « là le SS était présent et avec ses chiens ».

¹⁴⁹⁰ Militant communiste, élu du 14^{ème} arrondissement de Paris lors du Front populaire il est le chef de la résistance française internée à Buchenwald. Il sera le fondateur de la F.N.D.I.R.P. avec le Colonel Manhès auprès de qui je retrouverai quantité de dessins et d'informations... Il sera plusieurs fois ministre et député. Source Wikipédia http://fr.wikipedia.org/wiki/Marcel_Paul.

Une fois, un déporté français, travaillant à l'atelier de dessin industriel, lui procure quelques feuilles de papier Ingres¹⁴⁹¹ sur lesquels il dessina des portraits. Il semble intéressant de noter qu'il utilisa ce papier de grande qualité uniquement pour des portraits de sujets vivants et pas pour autre chose¹⁴⁹².

Plus tard, un déporté allemand, affecté à l'administration générale du camp, lui rend sa boîte d'aquarelle, suite à sa demande à l'organisation française et internationale, une autre fois il reçoit de l'encre de chine et une plume.

Dès qu'il a pu disposer de couleurs, il dessine autrement : 5 aquarelles du camp et, dans le camp, la maquette d'un tableau de 3 mètres sur 2, qu'il exécutera à son retour de Buchenwald, qui lui permettra de « cracher les prisons et la déportation »¹⁴⁹³.

Il a pu ainsi au total faire à peu près 150 dessins ramenés par Christian Pineau¹⁴⁹⁴ qui, rapatrié avant Boris Taslitzky, remet, à la demande de ce dernier, la plupart des dessins faits sur place par l'artiste à Aragon, lequel les réunit dans un album et les publie, en 1946, sous le titre : « Cent-onze dessins faits à Buchenwald »¹⁴⁹⁵.

En 1945, de retour du camp, Boris Taslitzky peint, de mémoire, plusieurs tableaux sur le thème des prisons et des camps de la seconde guerre mondiale. En s'aidant de ses dessins clandestins il produira notamment une vaste fresque représentant « Le petit camp de Buchenwald. » ; « La Pesée. », figurant l'épisode de la pesée mensuelle, sans aucun sens, des détenus mourants de faim, à la prison centrale de Riom et « Le wagon de la déportation. » à partir de 5 aquarelles produites au camp de Buchenwald.

En 1951, il exécute un tableau intitulé « La mort de Danielle Casanova. », femme arrêtée comme résistante et morte à Auschwitz. Ce dernier fut réalisé sur le conseil de Laurent Casanova, mari de la victime, pour intéresser les femmes françaises à la déportation à un moment où l'artiste était « en panne de sujet ». Le dernier tableau sur le thème des camps de la mort sera quant à lui élaboré pour le 20ème anniversaire de la déportation, et représente l'insurrection finale de Buchenwald.

Son engagement politique, comme « peintre réaliste à contenu social », est indissociable de son œuvre picturale. Au salon d'automne 1951, deux toiles de Boris sont décrochées, sur ordre du préfet de police Baylot, parce que jugées « politiquement incorrectes ». Son

¹⁴⁹¹ Papier de grande qualité avec une surface vergée, d'un blanc naturel, destiné au croquis qui convient à toutes les techniques sèches : mine de plomb, pierre noire, fusain, rendant particulièrement bien les contrastes clair/obscur.

¹⁴⁹² Cf. 11.3.2.3.

¹⁴⁹³ Mouvement qui n'est pas sans rappeler la dénégation de Freud ou de l'identification projective de Klein.

¹⁴⁹⁴ Homme politique français, militant à la C.G.T., résistant, il fut un des dirigeants de la résistance française interne à Buchenwald sous le pseudonyme de Grimaud. Sources : http://fr.wikipedia.org/wiki/Christian_Pineau et Boris Taslitzky.

¹⁴⁹⁵ Taslitzky, B. (1946). *Op. cit.*

opposition à la guerre le conduit en Algérie, juste avant le conflit et la lutte pour l'indépendance. Le Chili et le Zaïre attirent également son attention de peintre, « peintre de la réalité dans son devenir », exprimant cette réalité dans son histoire en mouvement.

En 1971, il est nommé professeur à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs, à Paris.

Le 7 mars 1997, Boris Taslitzky reçoit, des mains de Maurice Kriegel-Valrimont, les insignes de chevalier de la Légion d'honneur au titre de la Résistance et de la Déportation, sur la liste préférentielle du président de la République.

Il meurt le 9 décembre 2005.

11.3.2. Analyse des dessins de Boris Taslitzky

11.3.2.1. Origine des dessins, problématiques autour de leur présentation

Les dessins de Boris Taslitzky en ma possession et présentés ici sont ceux rassemblés dans l'ouvrage « 111 dessins faits à Buchenwald »¹⁴⁹⁶ préfacé par Julien Cain et Marcel Paul. Il s'agit d'une partie seulement des 150 (environ) dessins exécutés par l'artiste à Buchenwald, sélectionnés par Aragon, que ce dernier a choisi d'éditer en volume.

Dans cette édition, ils sont tous numérotés et portent un titre en rapport avec le contenu du dessin ou de l'aquarelle. Le titre et le numéro, en caractères d'imprimerie, sous la planche qui porte le dessin lui-même, jamais dessus, laissent à penser qu'ils ont été écrits après la période de l'enfermement. Par qui ? Leur auteur et/ou l'éditeur, Boris Taslitzky et/ou Aragon ?

Leur numérotation permet un repérage facile et il peut paraître évident pour un lecteur d'avoir recours à ce mode d'organisation... Mais la psychanalyse, depuis les études princeps sur ces petites erreurs de langage qui passaient inaperçues que sont les lapsus jusqu'aux symptômes névrotiques, nous réapprend sans cesse à nous méfier de ce qui peut apparaître comme évident de prime abord. La numérotation des dessins est-elle ici chronologique ? Rien n'est moins sûr, les aquarelles sont mises en toute fin d'ouvrage et datées février 1945 alors que Boris Taslitzky n'a été libéré qu'en avril 1945. Est-elle mise en place dans une tentative d'organisation ? On pourrait le comprendre et le soutenir devant tant de dessins. Plus généralement, j'incline à y voir une sériation qui s'impose comme nécessaire devant une relative désorganisation de beaucoup de ces dessins. Plusieurs sont toutefois reliés par un thème, sorte de contenu manifeste, que j'ai essayé d'isoler, ou encore par une particularité très saillante : les aquarelles pour y revenir sont les seules représentations picturales en couleur et sont isolées à part en toute fin d'ouvrage. Pourtant, pour la plupart (pas tous, certains sont très organisés scéniquement notamment), ils s'imposent comme des dessins pris sur le vif, parfois

¹⁴⁹⁶ Taslitzky, B. (1946). *Op. cit.*

jetés à la va-vite sur leur support, où je suis enclin à y voir l'empreinte de l'urgence qui s'impose dans ces coups de crayons rapides qui témoignent combien le travail de représentation a pu être tributaire des médias et des conditions du travail pictural en lui-même rencontrées par le peintre. Notons au passage que le nombre retenu de dessin qui fait le titre du recueil, « 111 », n'est certainement pas dû au hasard, puisque 150 environ ont été sauvés par Christian Pineau et transmis à Aragon à l'origine¹⁴⁹⁷. Mes associations me font penser que le nombre 111, 3 chiffres répétés, est proche de 666, 3 chiffres répétés également dans la symbolique chrétienne, comme étant le nombre du diable. Le recueil peut aussi se voir comme le fruit d'un travail (d'un « accouchement » ? un enfant symbolique ?) entre les 3 hommes (1-1-1) qui ont présidé à sa confection, etc. Bref, on peut pressentir dans ces nombres bien des ressorts inconscients qui restent obscurs sans le secours d'un discours pour valider ou invalider des hypothèses à leur sujet¹⁴⁹⁸.

Quant aux **titres**, les motivations conscientes et inconscientes qui ont présidé à leur apposition sous les dessins peuvent aussi être nombreuses. De façon générale, il me semble que le titre d'une œuvre, quel qu'il soit, condense bien des mouvements psychiques, bien des intentionnalités conscientes et inconscientes. Il peut venir à la fois préciser le contenu d'un élément par le média du langage, compléter, donner une signification, expliciter un contenu (pictural ou autre). Il peut aussi lui donner des limites, un contenant par le ou les mots, comme les représentations de mot viennent compléter, souvent résumer sous une même bannière, les représentations de chose, plus diversifiées. Il est possible, pourquoi pas, d'y voir une défense là aussi dans une démarche de contrôle du spectateur/lecteur: il s'agit de « ceci » et de rien d'autre, « n'allez pas plus loin » pourraient être sous-entendus dans le titre. Il s'agirait alors d'un enfermement voulu dans une signification qui incite le spectateur de la représentation à n'y voir que ce que le titre suggère et limiter son regard. Il peut tout aussi bien au contraire s'agir d'une volonté de communication, de séduction : « voici ce que vous pouvez voir ici », « voilà ce que vous allez voir » et une incitation au regard autour d'une représentation picturale dont le rôle de véhicule de communication serait soit absent, soit insuffisant et nécessiterait le mot. Les titres sont souvent très lapidaires : une expression : « nos outils », « repos dans l'allée centrale du camp », ils peuvent intriguer, susciter le désir du regard en ce qu'ils ne suffisent pas à comprendre, à saisir par les seules représentations de mot ce que la représentation picturale va compléter...

Après la question du « à quoi servent-ils ? » ou « quels motifs conscients et inconscients en sont la source ? », reste, entre autres, la question du « pour qui ? » « A qui ? » sont en effet

¹⁴⁹⁷ Cf. 11.3.1.

¹⁴⁹⁸ Ce qui reflète une bonne part des difficultés de la psychanalyse appliquée.

destinés ces chiffres et ces titres, reflets du psychisme de leur créateur ou de leur rassembleur ou encore de leur éditeur, et de son fonctionnement, conscient et inconscient. Ils semblent avant tout tournés vers leur spectateur et leur lecteur. En tout état de cause, cette problématique du numéro et du titre est bien intermédiaire entre le créateur ou son relais, l'éditeur, et le spectateur ; elle met en lumière, comment dans le conscient et inconscient qu'il peut exister un jeu entre ces deux pôles de l'œuvre que sont l'artiste d'un côté et son public de l'autre comme l'ont déjà suggéré beaucoup de penseurs psychanalystes sur la question de l'art¹⁴⁹⁹.

11.3.2.2. Remarques générales et points communs à propos des dessins de Boris Taslitzky

Un premier coup d'œil laisse voir que l'immense majorité des dessins est en noir et blanc, crayon papier sur papier blanc. Comme on peut le constater dans l'histoire du dessin dans le camp, ce fait est principalement dû aux contingences de la réalité concentrationnaire. Il est, et j'y reviendrai, intéressant de constater que lorsque les médias disponibles se diversifient (lorsque l'artiste a pu disposer de quelques planches de papier Ingres pour les portraits dont je parle plus loin, puis de sa boîte d'aquarelle¹⁵⁰⁰), les représentations picturales changent également. Seuls les 5 derniers dessins (107 à 111 inclus) sont des aquarelles en couleur. Ces 5 aquarelles lui serviront plus tard à faire le tableau « Le petit camp de Buchenwald »¹⁵⁰¹ dont il a fait la maquette au camp. Il y avait consciemment, déjà dans le camp, un désir préexistant d'organiser, de travailler (sur) une représentation après-coup dans un tableau à partir de représentations réalisées dans l'évènementiel, dans la situation extrême du camp. L'indication de notions de couleurs sur certains dessins¹⁵⁰² va d'ailleurs dans ce sens. Il y a l'idée, tout à fait consciente chez l'artiste, d'une utilisation possible, dans l'après-coup, de ces représentations, d'une reprise de la représentation dessinée, retravaillée, avec la couleur en l'occurrence. Il me semble qu'il y a là, dans la résistance psychique qu'étaye l'activité picturale, une dimension importante : l'organisation d'un sujet autour d'un tel travail l'aide à se replacer dans une temporalité, très attaquée dans le camp¹⁵⁰³, ne serait-ce que dans l'espoir d'un « après-camp », mais également dans le temps nécessaire à l'exécution du dessin. Elle vient par là soutenir une activité de pensée, contre la sidération, anti-traumatique. Une question reste en suspens, celle du *primum movens* : cette temporalité est-elle possible parce

¹⁴⁹⁹ Cf. à ce sujet la partie 3 de ce travail.

¹⁵⁰⁰ Le sujet a en effet pu récupérer, suite à sa demande auprès de l'organisation française de résistance, la boîte d'aquarelle 6 couleurs qu'il avait sur lui à son arrivée à Buchenwald, cf. 11.3.1.

¹⁵⁰¹ Présenté page suivante.

¹⁵⁰² Cf. dessin n°24 « Hongrois sortant des douches » au chapitre 11.3.2.3.

¹⁵⁰³ Cf. 2.3.1.5.

qu'elle est ouverte par l'activité picturale en elle-même ou préexiste-t-elle, intrapsychiquement chez Boris Taslitzky qui peut ensuite l'utiliser dans le dessin ? Plus probablement, dans une causalité non-linéaire et plurielle, ces deux éléments s'influencent-ils réciproquement dans des effets d'après-coup, de rétroactions bien difficiles à dégager.

1504

Autre point commun à tous les dessins : tous semblent être des représentations picturales de scènes réelles, d'individus en situation, de portraits, de la réalité du camp. Aucun ne semble à première vue fantaisiste, abstrait, relevant du registre de l'imaginaire, du fantasme ou à une réalité extérieure au cadre de « l'univers concentrationnaire ». Un lien peut être fait avec les affirmations de Laval-Hygonencq qui, à propos de la littérature concentrationnaire, pense que cette dernière révèle « le travail d'élaboration qui permet de ne pas perdre le sens de la réalité dans une réalité qui n'a plus de sens. »¹⁵⁰⁵. Je postule l'existence d'un travail psychique similaire, avec le même objectif, par le média cette fois-ci de représentations picturales, qui va traverser toute l'œuvre de Boris Taslitzky.

Notons également que tous les dessins sans exception, même ceux qui ne traitent pas, dans le titre ou dans le thème central du dessin, de sujets déportés, comportent une silhouette ou une représentation, partielle ou complète, d'un sujet, d'une personne. Même sur le dessin n°83, à droite¹⁵⁰⁶, pourtant peu claires, deux silhouettes humaines se profilent au centre du dessin, l'une de face, l'autre de profil, semblant porter un chapeau ou une capuche.

Autre exemple dans le dessin n°87 ci-contre à gauche. « Nos outils. » On note la présence morcelée d'un visage ébauché dans le coin supérieur gauche.

Cette omniprésence de l'humain, même morcelé, suggéré dans une silhouette, dans un monde où règne la déshumanisation et la mort, signe possiblement une tentative d'intrication pulsionnelle. Là où la pulsion de mort est omniprésente, les outils de travail signifiaient souvent la mort lente, une représentation de l'humain viendrait comme tenter de réintégrer la vie dans cette même représentation avec toute la difficulté que cela suppose.

¹⁵⁰⁴ Taslitzky, B. (1945). Le petit camp à Buchenwald.

¹⁵⁰⁵ Laval-Hygonencq, M.-F. (1999). *Op. cit.* p. 49 ; cf. 2.3.2.2.

¹⁵⁰⁶ Chantier dans le petit camp, près des tentes, tiré de Taslitzky, B. (1946). *Op. cit.* Tous les dessins suivants seront tirés de cet ouvrage. Le titre et le numéro cités du dessin sont ceux de cette édition.

D'ailleurs, la représentation de la mort ou plutôt les représentations de morts sont quasiment absentes. Dans notre entretien, il m'affirmera : « J'ai très peu dessiné de morts, je crois bien que j'en ai pas dessiné du tout, y en a pas. Il y a des mourants mais pas de morts. » On ne retrouve effectivement, du reste, presque aucun dessin de cadavre dans les 111 dessins. En tout cas, aucun dans les dessins en noir et blanc. Les aquarelles (voir paragraphe correspondant) sont une exception notable comme si la couleur permettait, peut-être par l'érotisation, l'affect qu'elle permet de réintroduire comme dans un test projectif, d'enfin dessiner la mort dans les camps, là aussi dans une intrication pulsionnelle suffisante pour permettre la représentation.

En toute rigueur toutefois, le doute subsiste concernant le dessin n° 82 ci-dessous. « Pendant une alerte, sur un chantier de Weimar » reproduit ci-dessous. Tel qu'il est dessiné, aucune identification n'est possible, est-ce un sujet qui se meurt ? Qui est déjà mort ? Qui, épuisé, s'est endormi pendant une alerte ?

C'est un aspect tout à fait singulier que cette quasi-absence de représentations de cadavres dans la production de Boris Taslitzky, par rapport à d'autres sujets déportés dessinateurs qui pour leur part ont inclus de façon importante la représentation du cadavre ou des tas de cadavres dans le camp de concentration.

Ci-contre, l'exemple d'un dessin d'un des plus célèbres d'entre eux, Zoran Music, tout à fait emblématique du style de dessins qu'il a réalisé à Dachau en 1945¹⁵⁰⁷.

Ou ci-contre à gauche, un dessin de Violette Rougier-Lecoq à Ravensbrück¹⁵⁰⁸.

¹⁵⁰⁷ Source : Clair, J. (2001). *Op. cit.* p. 53.

¹⁵⁰⁸ Source : bibliothèque privée de la F.N.D.I.R.P.

Autre similarité, commune à tous les dessins, l'absence dans les représentations picturales des SS ou de la hiérarchie concentrationnaire internée du camp (*studentbiests*¹⁵⁰⁹, *kapos*¹⁵¹⁰ etc.) En tout cas, il est quasiment impossible de les reconnaître dans les contours des sujets dessinés en masse, et ces figures ne sont jamais individualisées, tout juste en est-il fait mention parfois dans le titre de quelques dessins dans le fait qu'ils sont « absents » justement, comme si Boris Taslitzky avait, dans un mouvement agressif *a minima*, exclu ces individus de ses représentations qui sont d'abord celles d'êtres humains ou qu'il a voulu rendre humains. Ici est mise en exergue cette question posée par Wardi¹⁵¹¹ de savoir qui est déshumanisé dans le camp : les détenus et/ou les SS ? Peut-être le travail de représentation chez cet artiste est avant tout une sorte de travail de « ré-humanisation » dont les bourreaux sont agressivement exclus. Aucune représentation fantasmatique d'une agressivité à leur endroit de la part des détenus, ou même de la part de ces figures de persécuteurs du camp envers eux, n'a sa place dans ses dessins, comme si l'agressivité ne pouvait se déployer dans le camp autrement que dans l'absence. Autre hypothèse possible, qui me paraît toutefois moins pertinente : la violence de ces individus envers les déportés est, dans le camp en tout cas, du registre de l'irreprésentable pour Boris Taslitzky.



Exemple ci-contre du dessin 75. « Le S.S. fume quelque part une cigarette », qui représente non pas un SS fumant une cigarette mais deux déportés assis dont l'un semble fumer. Ce dessin présente la particularité de représenter la possibilité d'un certain plaisir dans le camp.

Enfin, et je terminerai sur cette observation, un certain nombre de dessins se présentent comme des croquis d'étude où apparaissent des morceaux de corps mêlés parfois en tous sens au sujet central, où l'artiste s'attarde sur un visage, une attitude comme pour l'analyser. Il y a ainsi toute une gradation de la scénarisation de l'organisation dans les 111 dessins depuis des dessins très peu organisés, morcelés, exécutés à la hâte jusqu'à d'autres extrêmement élaborés. Sont-ce des dessins « préparatoires », des esquisses pour une utilisation ultérieure ? Des dessins relevant de moments de désorganisation psychique¹⁵¹² ? Ou simplement des croquis dépendants des conditions de réalisation du moment pour les premiers ? Ou alors à l'autre extrémité de ce spectre, des dessins beaucoup

¹⁵⁰⁹ Cf. 1.4.2.2.

¹⁵¹⁰ *Id.*

¹⁵¹¹ Cf. 2.3.1.2.

¹⁵¹² Les deux pouvant tout à fait coïncider, Anzieu remarque par exemple, dans sa description des phases de la création une période, avec angoisse de morcellement, cf. 3.7.

plus élaborés, mûris, représentations relevant de moments d'élaboration psychique rendus plus aisés par des conditions externes (pauses dans le block par exemple) et/ou internes (renarcissisation, réinvestissements libidinaux divers par exemple) ? De représentations qui témoignent d'une réorganisation après-coup au sein même du camp, de construction de représentations beaucoup plus dans la temporalité et la pensée à partir de représentations créées antérieurement, dans l'idée d'un témoignage ultérieur d'un « après-camp » ?

En bref, n'y aurait-il chez Boris Taslitzky pas un *continuum* entre des dessins relevant d'un travail de représentation très proche de l'exigence psychique de représentation qu'impose la pulsion (ou plutôt les pulsions)¹⁵¹³ qui relèveraient d'un travail de représentation assez primaire par rapport à d'autres, psychiquement beaucoup plus avancés dans ce même travail qui relèveraient plus d'un travail de la représentation, déjà constituée ?

Exemple ci-contre du dessin n°8. « Un groupe de Français ». On y note la présence étrange, en bas du dessin principal, de deux têtes, sans doute deux faces du même sujet, avec un couvre-chef, vue de derrière et vue de profil qui viennent combler le « blanc » du bas de la feuille de papier ou du support de la représentation. Il est tout à fait possible que la rareté du papier commande d'utiliser toute la surface possible de celui-ci, ce ne sera pourtant pas le cas dans de nombreuses représentations où subsisteront des « blancs » importants, j'exclue donc cette hypothèse comme explication de la présence de ces deux têtes à cet endroit.

Exemple ci-dessous du dessin n°66. « Repos après les piqûres » où sont ébauchés des sujets dormant dans diverses positions sur des plans et selon des perspectives différentes, incompatibles avec une représentation qui se voudrait fidèle de la réalité...

Dans les chapitres qui vont suivre, j'ai pris le parti de regrouper les dessins de Boris Taslitzky en diverses catégories qui sont autant de thèmes, rassemblant diverses représentations, qui me semblaient pertinents pour mieux saisir l'ensemble de sa production¹⁵¹⁴. Ces divisions peuvent parfois se recouper et restent bien entendu très dépendantes de la vision que je me fais de ces dessins, de mes défenses psychiques et de mon fonctionnement, de mes hypothèses de recherche... Elles vont toutefois permettre une analyse plus fine de ces représentations à la fois dans un travail de déliaison, en les isolant les unes

¹⁵¹³ Plus proche d'une simple figuration au sens de Freud (1900) dans « L'interprétation des rêves », cf. 2.3.2.6.

¹⁵¹⁴ Dans l'ouvrage « Cent onze dessins faits à Buchenwald », les dessins ne sont divisés qu'en 3 parties : « dessins », n°1 à 98 inclus ; « portraits », n°99 à 106 inclus et « aquarelles », n°107 à 111 inclus.

des autres à partir d'un « thème » manifeste qui m'apparaît et dans un travail de liaison que va constituer le lien thématique, la trame commune que je perçois entre elles.

11.3.2.3. Les portraits : des figures anonymes aux figures de culture

C'est la première catégorie que j'ai souhaité dégager dans les 111 dessins pour la raison principale que Boris Taslitzky, au cours de notre entretien, se définira, artistiquement, comme « un portraitiste ». 26 dessins me paraissent relever peu ou prou de la définition du portrait tels que définie dans l'*Encyclopaedia Universalis*¹⁵¹⁵. A noter toutefois que seuls les dessins n°99 à 106 inclus sont regroupés par l'auteur et/ou l'éditeur sous cette appellation.

Ils m'apparaissent principalement en deux sous-catégories :

Les portraits anonymes, où le sujet du dessin est un déporté, représenté le plus souvent en pied, debout ou dans une attitude particulière, ou encore assis, visage ébauché, peu reconnaissable et non identifié par le sujet sur le dessin ou sur la planche. Les titres font ressortir cette absence d'identification « Un », « attitude », « petit » en réduisant le sujet du portrait à un parmi d'autres (souvent groupe de nationalité du sujet). Il s'agit des dessins suivants :

11. Un arrivant français.
24. Hongrois sortant des douches.
26. Petit Gitan de 14 ans.
28. Petit Gitan.
29. Petit français.
30. Cafard.
32. Un jeune français.
42. Un chapeau.
56. Dépression.
58. Attitude d'un camarade dont le moral baisse.
60. Un Espagnol.
82. Pendant une alerte, sur un chantier de Weimar.
91. La table de pansement.
93. Un blessé du bombardement.
94. Un malade.
95. Un malade.
96. Pansement.

¹⁵¹⁵ Article « Portrait » in *Encyclopaedia Universalis*. Paris, France : Encyclopaedia Universalis France S.A., 1995, Corpus 18, p. 751-756 ; cf. annexes 15.3.2.1.

Exemples : respectivement, n°11 Un arrivant français., n°94 Un malade., n°24 Hongrois sortant des douches.¹⁵¹⁶

24

Les portraits nominatifs contrastent avec l’anonymat des précédents. 10 dessins ne sont anonymes ni dans le titre ni dans la représentation du visage, qui est, en tout cas à mon sens, plus reconnaissable. Il s’agit des dessins suivants,⁹⁴ exécutés sur un papier qui m’apparaît sans particularité :

97. Le professeur Halbwachs (du Collège de France), attendant son tour de pansement.

98. Le professeur Halbwachs subit les soins, quelques jours avant sa mort.



Exemple du dessin n°97 Le professeur Halbwachs (du Collège de France), attendant son tour de pansement. Portrait en pied.

Et, spécifiquement isolés dans l’ouvrage « 111 dessins faits à Buchenwald » dans une catégorie « portraits », et vraisemblablement sur papier Ingres :

99. Roger Arnould.

100. Emile Chevallier.

101. Julien Caïn.

102. Le Docteur Frank.

103. Claude Vanbremersch.

104. Pierre Durand.

105. Christian Pineau.

106. Louis Ferrand.

¹⁵¹⁶ Dessin où sont portées les mentions de couleur suivantes, peu lisibles : « couverture vermillon fatigué et pantalon vert bouteille ».

Exemple du dessin n°101. Julien Caïn.

Exemple du dessin n°105. Christian Pineau.

Ici cette distinction dans les objets du travail de représentation pose plus généralement l'épineuse question du choix des objets (au sens psychanalytique) représentés. Si, en effet, tous les dessins en ma possession retracent l'univers du camp de façon un peu répétitive, il y a néanmoins, dans ce panel, sans doute dicté par la nécessité de l'investissement de la réalité du camp et la crainte de la régression¹⁵¹⁷, un choix, certes restreint mais bien présent, des objets (ou sujets au sens commun) représentés, un choix (là aussi très restreint, soumis aux aléas des médias disponibles et des capacités de l'artiste) de leur formalisation, une intentionnalité et une subjectivité bien présentes. Pour le dire plus simplement : si les conditions de (sur)vie du camp s'imposent tant réellement que psychiquement dans le travail de représentation, le psychisme du dessinateur, au sens très large, émerge, s'impose là où il peut s'immiscer dans cette trame complexe. L'œuvre, ou la représentation comme on voudra l'appeler, émerge alors de cette aire intermédiaire, de cet espace de jeu (et de « je ») entre réalité extrême et psychisme singulier que le sujet maintient par et dans son activité picturale.

Reprenons, pour revenir plus spécifiquement aux portraits de Boris Taslitzky, cette première observation évidente : la distinction entre portraits anonymes et portraits nominatifs.

Concernant ces derniers, il y a là je pense, très clairement, un désir de l'artiste d'isoler certains portraits, de « réserver », si j'ose dire, ce papier « de grande qualité » à des « personnes de qualité ». Par « personnes de qualité », j'entends deux choses : les sujets dessinés sont, dans le camp, à la fois des personnes proches de lui¹⁵¹⁸ et, à la fois, pour certaines, de grandes figures de la culture française et/ou de la résistance dans le camp et à

¹⁵¹⁷ Cf. 2.3.2.2 à ce propos.

¹⁵¹⁸ Il m'en fera part au cours de notre entretien pour certains d'entre eux notamment Christian Pineau.

l'extérieur du camp¹⁵¹⁹. Cette première réflexion peut être interprétée selon des axes pluriels dont les éléments suivants ne sauraient être prétendre à l'exhaustivité.

Tout d'abord, en suivant la pensée de Zaltzman (*et al.*)¹⁵²⁰, ces portraits m'apparaissent clairement comme un travail de culture au sens de ces auteurs. Il s'agit d'investir par la représentation des figures de culture, de civilisation dans le monde déshumanisant du camp. Il y a là un rapprochement, un investissement libidinal¹⁵²¹ avec ces hommes éminents du camp. L'activité picturale en tant que travail de culture vient ici renforcer le lien à l'autre, aller dans le sens d'Eros contre Thanatos, favoriser l'intrication pulsionnelle contre la désintrication engendrée par le camp. Elle signe un travail de liaison tant interne (tressage des pulsions de vie et de mort, « ré-affiliation » par la culture aux figures parentales, de culture d'ailleurs, que représentent sa mère et son beau-père notamment¹⁵²²) qu'externe (relations libidinales avec les sujets représentés dans le travail pictural).

Deuxièmement, quelques aspects de la pensée de Cupa sur le travail psychique à proximité de la mort me semblent ici particulièrement pertinents. La volonté de témoigner, de laisser des traces¹⁵²³ chez cet artiste est très certainement sous-tendue par le fantasme de toute-puissance, d'immortalité dont cet auteur nous fait part en telle situation. Il s'agit bien de s'assurer des meilleurs atouts picturaux pour « immortaliser »¹⁵²⁴ ces sujets tant investis. Le portrait est d'ailleurs très rattaché dans l'art à l'idée de la mort et de la survie : « qu'il s'agisse d'efficacité réelle ou de transmission d'un souvenir, de moyen de parvenir sans perte d'identité à la vie d'un monde ultra-terrestre ou du simple désir de léguer ses traits à la postérité, la pensée de la survie et de la conjuration de l'état éphémère préside toujours à l'exécution d'un portrait. »¹⁵²⁵

Ces deux premiers points me paraissent très en lien avec la question du témoignage, du dire dans l'après-camp, de garder des traces à retravailler éventuellement comme je l'ai déjà souligné. Ce désir s'applique probablement pour partie aussi aux portraits anonymes mais avec une intensité moindre.

¹⁵¹⁹ Cas de Julien Caïn, de Christian Pineau, par exemple.

¹⁵²⁰ Cf. chapitre 2.3.2.3.

¹⁵²¹ D'ailleurs présent à nouveau dans l'entretien : au moment d'évoquer ces dessins, Boris Taslitzky fera le lapsus de me tutoyer, confirmant ce rapprochement dans la relation qu'opère l'activité picturale.

¹⁵²² Cf. 11.1 où Cupa affirme que la lutte contre la déshumanisation passe par la transmission et la filiation, cf. 2.3.2.2.

¹⁵²³ Dont on a pu constater qu'elle est très présente chez Boris Taslitzky qui s'inscrit dans une temporalité et dans l'idée d'un possible après-camp, qui donne ses dessins à Christian Pineau pour les faire parvenir à Aragon etc.

¹⁵²⁴ Comme on le dit dans le langage courant d'une photo.

¹⁵²⁵ Article « Portrait » in *Encyclopaedia Universalis*, *Op. cit.* p. 751.

Troisièmement les enjeux narcissiques et autoconservatifs sous-jacents pointent ici. Il s'agit dans le portrait, et dans ces portraits particulièrement, de « tenir une pose »¹⁵²⁶. Dans les camps, le signifiant « tenir » est symboliquement très lourd de sens et le lien avec l'autoconservation évident... L'échange du regard entre l'artiste et le sujet dessiné n'est pas sans évoquer la fonction transnarcissique de l'œuvre évoquée Green ou encore la double réparation, et du créateur et du représenté, pensée par Chasseguet-Smirgel¹⁵²⁷. Cette dimension réparatrice est plus précisément présente dans la représentation du visage qui va dans le sens d'un « arrangement », d'un travail de transformation de la réalité, qui donne à ces portraits l'apparence de personnes plutôt bien portantes, bien nourries¹⁵²⁸.

Le travail de représentation vient ici à mon avis soutenir, à la fois, dans une aire de jeu, le narcissisme, et du créateur et du sujet représenté, narcissisme primaire, qui prend ici sa source dans ce commun entre les humains qu'est la culture déjà évoquée plus haut et dans la revue de la littérature, dont ce travail de représentation semble ici relever. L'importance de la conservation et d'un certain « entretien » du narcissisme primaire dans les camps permet d'établir à nouveau le lien très fort de cette activité avec l'autoconservatif.

Une éventuelle coexcitation libidinale, une « prime de plaisir » prise à l'exécution de ces portraits manifestement très « travaillés »¹⁵²⁹ pourrait également être envisagée.

Les portraits anonymes, tels que je les ai isolés, s'ils participent sans doute peu ou prou des mouvements et problématiques psychiques que j'ai isolés ci-dessus me semblent appeler des commentaires supplémentaires :

Une première question, en apparence tout à fait triviale mais finalement centrale, autorise une certaine voie de compréhension : pourquoi les faire ?

Une réponse rapide pourrait résider dans la nécessité psychique interne et/ou externe (demande émanant d'un groupe de résistants par exemple comme chez Walter Spitzer¹⁵³⁰) et/ou le désir de dessiner ces personnes. La dimension testimoniale étant à mon avis assez présente dans les œuvres de Boris Taslitzky, je pense qu'ici il y a, pour partie (mais pour partie seulement), un mouvement psychique qui tient de la volonté de témoigner de la vie dans le camp¹⁵³¹ et la vie dans c'était d'abord et avant tout les personnes qu'il voyait autour de lui.

¹⁵²⁶ Article « Portrait » in *Encyclopaedia Universalis*. *Op. cit.* p. 751.

¹⁵²⁷ Cf. 3.6 pour le premier et 3.3 pour la seconde.

¹⁵²⁸ De manière assez proche de celle de Jeannette L'Herminier, cf. 10.3.2.3 et 10.4.2.4.

¹⁵²⁹ Je repose, à propos de ces dessins précis, la question d'un travail non plus « de représentation » mais d'un travail, plus avancé, plus élaboré, « de la représentation ».

¹⁵³⁰ Cf. 9.3.1.

¹⁵³¹ Dans notre entretien : « j'ai dessiné ce qui était la vie là-bas » dira-t-il.

Toutefois, il me paraît intéressant de compléter cette idée avec la question groupale. En effet, il est surprenant de voir à quel point les titres de ces dessins font référence à un groupe d'appartenance (nationalité, ethnique mais aussi groupe des « blessés », des « camarades ») du sujet dessiné. C'est déjà faire du lien que de relier un individu anonyme à un groupe, quel que soit le critère qui relie les membres de ce groupe. J'émetts l'hypothèse qu'il y a là une recherche d'identité de ces personnes qui vient en miroir d'une recherche et/ou d'une conservation de la propre identité de Boris Taslitzky. Appartenir à un groupe dans le camp, c'est le dernier rempart contre la désinsertion totale du sujet, contre la « chute hors du monde »¹⁵³². Quand on est français comme lui (avec sous-jacente la problématique de filiation et de culture particulière qu'il ne faut pas oublier chez Boris Taslitzky : ses parents sont russes, émigrés en France avant sa naissance), on appartient à un groupe, on est narcissiquement porté et relié, il y a un regard possible. Est-ce qu'il ne donne pas fantasmatiquement dans son travail ce regard qu'il attend aussi des autres dans un rapport de projections mutuelles ? Est-ce qu'il n'y a pas là comme une sorte de tentative de se convaincre lui-même de son appartenance au groupe des français avec, sous-jacente, la problématique angoisse de son identité de fils, français, d'immigrés russes, qu'il porte ?

L'existence des ces portraits anonymes pourrait se penser encore autrement : Est-ce que dessiner ces sujets est une tentative de faire du lien même avec des sujets anonymes, ou au contraire de mettre de la distance ? Dans le camp, le risque est proche entre désinsertion du groupe de l'humanité et ensevelissement dans la masse anonyme et uniformisante des déportés¹⁵³³. N'est-il pas plausible de penser ces dessins particuliers comme des efforts, par un travail de représentation et peut-être par la position si particulière de l'artiste, de rester dans une aire intermédiaire au sens de Winnicott où Boris Taslitzky pouvait à la fois, dans le paradoxe, faire partie de cette masse tout n'en faisant pas partie ? L'activité picturale apparaîtrait alors aussi comme un travail de liaison/déliation permanent qui sous-tend l'affiliation complexe à un groupe d'appartenance, quel qu'il soit, pourvu qu'il soutienne le narcissisme du sujet, dans une problématique identitaire de survie face aux attaques déshumanisantes et déliantes du camp¹⁵³⁴.

11.3.2.4. Les dessins de groupes de déportés : problématique de l'appartenance

¹⁵³² Cf. 2.3.1.4 et 2.3.2.2, et notamment dans ce dernier chapitre la pensée de Waintrater qui souscrit à l'idée que dans le camp la seule conscience d'appartenance à un groupe suffit à inscrire un sujet dans la résistance.

¹⁵³³ « L'agglutination mortifère » visée par la cruauté de mort délogée par Cupa, cf. 2.3.1.9.

¹⁵³⁴ Cf. à ce propos 2.3.1.4.

Les dernières lignes du chapitre précédent peuvent tout aussi bien s'appliquer à cette catégorie singulière de dessins, probablement portée par des enjeux psychiques et autoconservatifs similaires.

De nombreux dessins représentent ainsi, non plus des individus isolés mais des groupes de déportés, en masse ou moins nombreux, plus ou moins identifiables, parfois juste ébauchés dans l'anonymat relatif quant à la représentation mais rassemblés (après-coup ?) sous l'étiquette d'une nationalité ou d'un groupe ethnique dans leur immense majorité, ou encore d'un trait commun comme les « invalides ». Ces dessins sont regroupés dans ces termes sans qu'il soit fait mention d'une activité particulière dans le titre ou dans la représentation picturale comme c'est le cas dans d'autres dessins. Il s'agit des dessins suivants :

6. Juifs polonais et hongrois.
8. Groupe de Français.
9. Groupe de Juifs hongrois.
13. Quelques Français.
15. Groupes de Français et d'Espagnols.
18. Russes et Français.
19. Invalides français.
21. Français et Gitans.
22. Le coin des vieux Russes.
27. Invalides.
44. Espagnols.
53. Groupe d'Espagnols.
61. Quelques Français, après l'arrivée du convoi de Saint-Sulpice.
67. Jeunes Gitans.

Exemple (à gauche) du dessin n°44. Espagnols. Où le titre relie les individus par la nationalité, le dessin, un peu désorganisé et morcelé traduisant sans doute la masse anonyme de ce groupe pour le dessinateur.

Exemple (à droite) du dessin n°67. Jeunes gitans. Où les individus sont reliés par l'ethnie.

Exemple, ci-dessous (catégorie) du dessin n°27. Invalides. Dans lequel le groupe est celui des individus handicapés.

Dans ces représentations, il est frappant de constater à quel point ces sujets sont, si je puis m'exprimer, « encore plus » anonymes, inconnus. Noyés dans la masse, souvent indistincte des autres sujets, pas de repères sur les vêtements, pas de marque distinctive comme le numéro de matricule ou le triangle¹⁵³⁵... Les dessins sont en noir et blanc, peu détaillés, seuls parfois les visages pourraient permettre une différenciation d'avec les autres détenus, pour qui les connaîtrait. Ces dessins sont souvent désorganisés, embrouillés, comme si le contenant représentatif ne pouvant embrasser le contenu de la masse représentée. La représentation picturale semble atteindre ici ses limites devant le nombre et seul le titre du dessin vient, sans doute dans l'après-coup, permettre, par la représentation de mot qui englobe, au sens de contenir et de délimiter, un repérage dans ces groupes d'individus, en tout cas pour le néophyte. Un concentrationnaire y aurait peut-être saisi une attitude, un détail qui m'aurait échappé, quelque chose pour dire « oui ce sont bien des espagnols »... Les remarques du

¹⁵³⁵ Cf. 1.4.1.

chapitre précédents me semblent tout à fait, je le répète, s'appliquer à ce type de représentations. Remarquons toutefois que cette masse peut aussi être celle de la foule qui anonymise. Elle peut être une protection¹⁵³⁶, une modalité défensive, dans la mesure où elle permet au sujet de ne pas être seul...

11.3.2.5. Les activités quotidiennes : de la vie à Buchenwald

De loin les plus nombreuses, les représentations des activités ou des outils de l'activité commune des camps¹⁵³⁷, ses médias, occupent la majeure partie des 111 dessins. Boris Taslitzky me le dira d'ailleurs : il dessinait « ce qui était la vie là-bas et surtout la vie à l'intérieur du block aussi pour des raisons de sécurité » (on est pourtant surpris du nombre de dessins qui semblent avoir été faits en extérieur ou représentant des scènes de l'extérieur du block). Il fait de cette manière, dans son œuvre, une véritable fresque des activités quotidiennes du camp : nourriture, lavage, toilette, repos, sommeil, appel, travail, arrivée et départs de convois d'autres camps ou de lieux de travail. Cette quasi-mise en récit, ce témoignage, met cependant toujours en scène des déportés, jamais absents des scènes qu'il dessine, et toujours comme sujets centraux du dessin, souvent « au détriment » en quelque sorte du thème annoncé par le titre. Ce sont les dessins :

2. Groupement avant l'appel.
3. Repos après les piqûres, à l'arrivée en quarantaine.
4. Retour des camarades russes et polonais, après un mois au Kommando « S, 3 » (construction d'une usine souterraine).
5. Après l'arrivée du dernier convoi de Français (août 44).
7. Rassemblement pour la soupe.
10. Conversation aux barbelés, entre ceux du grand et du petit camp.
11. Un arrivant français.
12. Arrivants regardant passer un mort.
14. Retour du lavabo.
20. En attendant la soupe.
23. Sur les rangs pendant l'appel.

¹⁵³⁶ Zadjé liste d'ailleurs la capacité à se fondre dans la masse et à ne pas se faire remarquer comme un « facteur positif » pour la survie. Cf. 2.3.2.1.

¹⁵³⁷ Cf. 1.4.4, 1.4.5, 1.4.7, 1.4.11, 1.4.12 pour un aperçu historique des représentations après-coup de ces activités.

24. Hongrois sortant des douches.¹⁵³⁸
25. Le long des barbelés.
31. Jeunes Français attendant la soupe.
33. La soupe des Gitans.
34. Les « box ».
35. Le sommeil dans les « box ».
36. Le sommeil dans les « box ».
37. La soupe dans les « box ».
39. Couture.
41. Conversation.
43. En attendant l'appel des matricules pour les mines de sel.
45. Après la distribution de pain.
46. La soupe.
47. La soupe.
48. La soupe après l'appel du soir.
49. Après la soupe.
50. Conversation.
52. Repos médical au block.
54. Dimanche après-midi au block.
57. Camarades fatigués attendant l'appel.
61. Quelques Français, après l'arrivée du convoi de Saint-Sulpice.
62. Repos dans l'allée centrale du petit camp.
68. Le travail pendant que le S.S. regarde ailleurs.
69. Ceux de la « quarantaine » rôdant autour des chantiers pour récupérer du bois sec.
70. Durant la demi-heure de repos, un peu de cuisine.
71. Demi-heure de repos.
73. En attendant la distribution des pelles et des pioches.
74. Un peu de feu.
75. Le S.S. fume quelque part une cigarette.
76. Repas pendant la demi-heure de repos.
77. Repas pendant la demi-heure de repos.
78. Repas pendant la demi-heure de repos.
79. Après l'appel au Kommando, en attendant l'heure du retour au camp.

¹⁵³⁸ Déjà référencé dans la partie « portraits anonymes », il m'a paru important de le replacer dans cette catégorie par le titre, d'une part, qui renvoyait à l'activité des douches, et pour bien souligner, d'autre part, le caractère simplement facilitateur pour l'analyse des dessins de ma classification.

- 80. Dans le wagon, retour du travail à Weimar.
- 81. Pendant une alerte, sur un chantier de Weimar.
- 82. Pendant une alerte, sur un chantier de Weimar.
- 83. Chantier dans le petit camp, près des tentes.
- 85. Chantier dans le petit camp. Construction des nouveaux blocks.
- 86. Chantier du petit camp, en face d'un mirador.
- 87. Nos outils.
- 88. L'orchestre officiel du camp.

Exemple, à droite, (repas, nourriture) du dessin n°48. La soupe après l'appel du soir.

Exemple, à gauche, (Sommeil) du dessin n°35. Le sommeil dans les « box ».

Exemple, à droite, (appel) du dessin n°23. Sur les rangs pendant l'appel.



Exemple, à gauche (travail) du dessin n°85.
Chantier dans le petit camp. Construction
des nouveaux blocks.

Il est intéressant de constater, dans cette série, combien Boris Taslitzky, ainsi qu'il l'annonce dans notre entretien, se pose comme un observateur, un rapporteur, un témoin du camp. Ces dessins « racontent » une histoire, dépeignent le camp. Ils ne le font bien entendu pas au hasard. Pas une seule représentation de SS ou de violence physique directe (les représentations figurant la promiscuité dans les blocks comme le dessin n°35¹⁵³⁹ pouvant apparaître comme tout à fait violentes, mais dans une violence « passive » liée aux conditions matérielles du camp, pas à une violence plus « active » de coups ou de tortures) dans ces dessins. Seule une intense activité de « vie », de vie de tous les jours parfois, pas d'activité de « mort ». Je suis enclin à y entrevoir plusieurs lignes de compréhension.

Tout d'abord, il me semble qu'il y a de façon générale dans cette série comme une tentative de mise en récit picturale, une structuration, une organisation (les dessins sont beaucoup moins morcelés, les traits plus sûrs dans leur majorité, plus précis, plus conformes à la réalité qu'ils reproduisent dans leur forme¹⁵⁴⁰ possiblement du ressort du témoignage qui apparaît plus ici qu'ailleurs. L'artiste sembler « raconter », en images qu'il construit, l'activité quotidienne du camp comme le ferait un auteur avec des mots dans un récit. Il a là comme une tentative d'utilisation des représentations de chose comme des représentations de mot : « dire », en images, ce qui se passait là-bas.

A propos du contenu de ces représentations, comme je l'ai déjà distingué, la dimension vitale est omniprésente. Il y a très généralement dans ces dessins un évitement des représentations de la mort, du mortifère du camp, de ses agents possibles. Nous sommes avec l'artiste dans une dynamique de vie, dans un fil de vie délibérément choisi et investi pulsionnellement. Une fois de plus, la lutte contre la désintrication me semble centrale ici avec, comme principale modalité défensive, l'évitement des représentations des violences. On peut tout à fait penser ici à une dynamique groupale sous-jacente : le sujet ferait, pour ses camarades de détention, des dessins qui rappellent la vie, l'activité, non la passivité et la mort, dans un mouvement autoconservatif d'évacuation du mortifère.

Un autre axe de mise en sens de ces dessins s'articule autour de la dimension activité/passivité dont il a été montré l'importance dans le camp¹⁵⁴¹. Boris Taslitzky met en scène des représentations d'activité et de passivité mais bien peu de passivation. Il se met d'ailleurs lui-même dans une position d'activité, ce faisant, comme « témoin pictural ». Ce

¹⁵³⁹ Cf. reproduction *supra*.

¹⁵⁴⁰ Avec, en toute rigueur, la dimension de l'interdit de la représentation propre à la situation extrême du camp qui empêchait probablement de s'attarder trop sur la reproduction d'une scène en extérieur par exemple. On peut néanmoins penser que si Boris Taslitzky avait souhaité donner plus de détails sur tel ou tel dessin, il aurait pu, avec ses habiletés artistiques, le faire de mémoire dans l'après-coup comme il l'a fait par ailleurs...

¹⁵⁴¹ Cf. 2.3.1.6.

mouvement évite pour partie la confrontation à la honte liée au mouvement passivant du camp, l'artiste se pose comme regardant actif et non comme regardé passivé. Son statut d'artiste, de créateur, d'acteur de représentations lui rend possible cette place si particulière, à la fois déporté, à la fois témoin extérieur, toujours dans ce paradoxe, cette aire intermédiaire du jeu dont je parle plus haut.

Enfin, le contenu même des représentations mérite qu'on s'y attarde. Sur le fond, qu'est ce que l'artiste choisit de représenter là encore ? Il ne se situe pas que dans un évitement de « la violence active » du camp. Il couche sur le papier des scènes qui sont souvent de l'ordre du quotidien d'une situation de groupe dans un mouvement de banalisation, là aussi défensive me semble-t-il, ou à tout le moins il ne met pas en relief dans ses représentations le potentiel souvent mortel de certaines activités comme l'appel par exemple.

11.3.2.6. Les dessins des lieux : une recherche de contenants psychiques ?

Comme sujet central de la représentation, les dessins afférents sont relativement peu nombreux et toujours représentés avec des personnages humains, au moins ébauchés comme je l'ai déjà indiqué¹⁵⁴². Ce sont, toujours selon ma classification, les dessins suivants :

1. Vue du petit camp.
16. Le block 51 et le block des « cobayes humains ».
17. L'allée centrale du petit camp.
22. Le coin des vieux russes.
34. Les « box ».
38. La porte de sortie du petit camp.
72. Le rail des wagonnets.
83. Chantier dans le petit camp, près des tentes.
84. Fondations de la nouvelle maison du Commandant après le bombardement du 24 août 1944.
85. Chantier dans le petit camp. Construction des nouveaux blocks.
86. Chantier du petit camp, en face d'un mirador.

Exemple ci-dessous du dessin n°1. Vue du petit camp.

¹⁵⁴² Cf. 11.3.2.2.

Exemple du dessin n°16, à gauche. Le block 51 et le block des « cobayes humains ». Seul dessin de toute la production de Boris Taslitzky où sont sous-entendus, dans le titre, les tortures éventuelles subies par les détenus.

J'ai déjà mis en exergue au chapitre 11.3.2.2 la particularité de cet artiste qui n'exclut jamais la représentation, même fragmentée ou ébauchée, parfois de façon tout à fait incongrue, de l'humain ou d'une partie d'un corps humain dans ses dessins quand bien même il s'agit de représentations de secteurs du camp¹⁵⁴³. Rappelons toutefois la réalité de la surpopulation des camps de cette époque : la promiscuité y est sans doute pour quelque chose, chaque zone du camp étant dans l'évidence fourmillante de détenus, notamment les « petits camps »¹⁵⁴⁴ mais, là encore, il y a un choix possible, un désir de l'artiste, qui aurait fort bien pu exclure ces représentations de figures humaines de ces représentations particulières. Je ne reprendrai pas ici toutes les réflexions exposées plus haut sur cette volonté de Boris Taslitzky de donner comme une priorité absolue à une représentation de l'humain, d'introduire ou de réintroduire l'humain par une représentation d'une partie de son corps (en général la tête, support princeps du regard et de l'identification) dans tous ses dessins.

L'ensemble de ces dessins de bâtiments particuliers et de vues d'ensemble du camp (et très certainement de beaucoup d'autres représentations) me paraît pouvoir être compris, de façon globale, comme une tentative générale d'investissement de la réalité du camp¹⁵⁴⁵ par un travail de représentation et, dans ce cas précis, comme l'investissement d'une représentation, travaillée de façon à faire du camp ce qu'il n'est, paradoxalement, *a priori* pas : un contenant. Je me réfère en cela à la pensée de Cupa¹⁵⁴⁶ qui décrit l'environnement du camp comme « une machine à dépecer chacune des qualités du Moi-peau »¹⁵⁴⁷. La représentation de chose¹⁵⁴⁸ des limites du camp participerait selon moi à conserver, à maintenir *a minima* la seconde fonction du Moi-peau : la contenance psychique. Il s'agit d'investir le camp dans un mouvement pulsionnel qui va à l'encontre de la cruauté de mort et de son but : « décontenancer le

¹⁵⁴³ Revoir à ce propos l'exemple particulièrement intéressant du dessin n°87. « Nos outils. » au même chapitre 11.3.2.2.

¹⁵⁴⁴ Cf. à ce sujet 1.4.3 et 1.4.13.4.

¹⁵⁴⁵ Investissement pointé par Laval-Hygonencq comme à la fois « travail de civilisation » et comme « surinvestissement de la réalité du camp » pour ne pas « tomber hors du monde » dans le but d'une autoconservation psychique. Rappelons également que pour Winnicott la créativité (reste à déterminer s'il s'agit là de « création », cet auteur semblait penser que dans les camps elle pouvait être possible pour quelques élus...) permet à l'individu l'approche de la réalité extérieure. Cf. 3.4.

¹⁵⁴⁶ Et comment elle pense l'univers concentrationnaire et la survie psychique dans ses liens avec la cruauté de mort et le Moi-peau d'Anzieu, cf. 2.3.1.9 et 2.3.2.2.

¹⁵⁴⁷ Cf. 2.3.1.9.

¹⁵⁴⁸ La création étant une invention de représentations de chose d'une partie de soi inexprimée, inexploitée, victime d'un conflit défensif selon Anzieu, cf. 3.7.

sujet »¹⁵⁴⁹, il s'agit de redonner des parois, un intérieur et un extérieur à ce qui n'en a plus, restaurer des contenus psychiques en dessinant ces mêmes parois, ces mêmes contenants (les bâtiments, les barbelés) et leurs contenus : des hommes impersonnels qui restent le plus souvent là encore des ébauches, des corps vides, des enveloppes à peine délimités par le crayon de l'artiste comme dans le dessin n°1 présenté ci-dessus.

11.3.2.7. Le travail de représentation de la vie psychique

Toute une suite de dessins se focalise beaucoup plus précisément sur les relations entre les déportés et/ou leur intimité psychique. Les sujets représentés s'y dégagent plus comme ayant un monde intérieur, une vie psychique, ce au cours d'échanges ou seuls, de figurations de souvenirs, d'états d'âme... On sent que le sujet a cherché à y saisir quelque chose de la vie intérieure chez d'autres déportés dans une démarche d'empathie et non plus seulement leur activité, leur appartenance à un groupe ou leur portrait. J'ai ainsi isolé :

30. Cafard.

40. Evocation de Paris.

41. Conversation.

50. Conversation.

51. Souvenirs.

56. Dépression.

58. Attitude d'un camarade dont le moral baisse.

59. Fatigue.

Exemple, à droite, du dessin n°30. Cafard

Exemple, ci-dessous, du dessin n°56. Dépression.

Ces représentations témoignent chez l'artiste, je pense, de multiples identifications où il a tenté de représenter picturalement sa perception du vécu psychique d'autres déportés,

¹⁵⁴⁹ Selon les termes de Cupa (2007, chap. 5).

principalement négatif (les titres sont évocateurs : dépression, cafard...) dans le camp ou les baraquements.

La régression (le passé par exemple concernant notamment les dessins « souvenirs. » ou « Evocation de Paris. »), l'inconscient sont dangereux dans le camp¹⁵⁵⁰, le déni de réalité pouvant se révéler mortel. Toutefois, une coupure radicale avec l'inconscient peut, quant à elle, entraîner une « mort psychique »¹⁵⁵¹ ou, à tout le moins, la survenue de la honte d'être vivant, honte d'avoir accommodé son psychisme à la situation de survie. Est-ce qu'il n'y aurait pas ici chez Boris Taslitzky comme une formation de compromis entre ces deux abîmes de la mort physique et de la mort psychique ? L'activité picturale, dans la mesure où elle est surmoïquement acceptable¹⁵⁵², valorisée narcissiquement (mais non sans danger), permettrait, dans une voie médiane, par le travail de représentation du vécu psychique d'autrui dans des mouvements d'identification, l'accès à une certaine régression par l'opération du préconscient vers l'investissement d'un vécu psychique personnel, de la subjectivité ?

Nous sommes encore là, je suppose, dans cette problématique paradoxale où il faut pour le déporté savoir se « désidentifier », s'éloigner, non seulement du statut de déchet qu'on voudrait qu'il soit¹⁵⁵³, mais aussi des états émotionnels mortifères portés par ses camarades (tels que représentés), tout en gardant un lien avec l'autre, avec le groupe¹⁵⁵⁴, pour préserver son identité et garantir sa survie tant physique que psychique. Dans cette aire intermédiaire picturale, le groupal, l'autre, déporté, comme objet de la représentation, est un support psychique qui va autoriser par le média de la représentation picturale, tout à la fois l'autoconservation psychique par le maintien de cette assise identitaire et l'accès à une certaine possibilité régressive, très contrôlée, chez le dessinateur, le dessin venant mettre des remparts nets à cette dernière, notamment en raison des nécessités matérielles (feuille « contenante », limitée ; moyens limités eux-aussi).

La pensée de Guillaumin sur la création¹⁵⁵⁵ peut tout autant nous éclairer sur la nature de ces dessins : représentations extraterritoriales de l'appareil psychique de leur créateur, ils viendraient permettre à l'artiste de déposer ce qui est intraitable en lui dans une séparation d'avec le sujet. Les vécus dépressifs, les souvenirs intolérables, les affects de honte de Boris Taslitzky peuvent alors être isolés, projetés, représentés dans l'œuvre, chez les autres déportés, à défaut d'être psychologiquement supportables, de façon interne sans l'effondrement.

¹⁵⁵⁰ Laval-Hygonencq, cf. 2.3.2.2.

¹⁵⁵¹ Cf. *Id.*

¹⁵⁵² Je rappelle, toujours avec Laval-Hygonencq, combien le surmoi est un opérateur puissant de l'autoconservation psychique dans le camp.

¹⁵⁵³ Cf. notamment comment Grunberger pense la fécalisation du déporté en 2.3.1.3 et 2.3.2.2.

¹⁵⁵⁴ Je rappelle une fois de plus avec Waintrater combien l'appartenance à un groupe, la conscience seule de cette appartenance était, dans le camp, une résistance. Cf. 2.3.2.2.

¹⁵⁵⁵ Cf. 3.8.

Enfin, sans que cela close les innombrables possibles de la réflexion sur ces représentations, une lecture plus « greenienne » de ces dessins singuliers y verrait sans doute une forme d'objectalisation, tant de l'objet représenté, que de l'activité représentative en elle-même. Là encore, la lutte contre la désintringation pulsionnelle, toujours à craindre dans le camp, ferait son œuvre...

11.3.2.8. Les malades, les blessés et les soins : autoconservation physique et psychique

Avant-dernière division, celle-ci m'a paru légitime du fait d'une part des attaques dont le corps fait l'objet dans les camps de concentration et, en miroir, de l'extrême attention portée aux besoins du corps, aux « comportements d'autoconservation »¹⁵⁵⁶ physiques dont il fait l'objet dans un rapport très étroit avec l'autoconservation psychique¹⁵⁵⁷.

3. Repos après les piqûres, à l'arrivée en quarantaine.
27. Invalides.
52. Repos médical au block.
63. Dans l'attente des premières piqûres antityphiques.
64. Repos en quarantaine.
65. Repos après les piqûres.
66. Repos après les piqûres.
89. En attendant de passer la visite.
90. En attendant de passer la visite.
91. La table de pansement.
92. Le pansement.
93. Un blessé du bombardement.
94. Un malade.
95. Un malade.
96. Pansement.
97. Le professeur Halbwachs (du Collège de France), attendant son tour de pansement.
98. Le professeur Halbwachs subit les soins, quelques jours avant sa mort.

¹⁵⁵⁶ Signalée par de nombreux auteurs, entre autres : Zaltzman, Laval-Hygonencq etc., cf. 2.3.2.1, 2.3.2.2.

¹⁵⁵⁷ Lien plus précisément établi par Cupa qui voit dans beaucoup de ces gestes la capacité à maintenir chacune des enveloppes du moi, cf. 2.3.2.2.

Exemple, à gauche, du dessin n°91. La table de pansement.

Exemple, en bas, à droite, du dessin n°93. Un blessé du bombardement.

Une observation s'impose ici. Si Boris Taslitzky évite *a priori*¹⁵⁵⁸ toute représentation de la mort, il choisit¹⁵⁵⁹ également de représenter plutôt la maladie, les malades et les blessés dans la thématique du soin. La dimension d'une possible mort prochaine¹⁵⁶⁰ ou les représentations plus directes, même reconstruites après-coup comme le bombardement de Buchenwald¹⁵⁶¹ des événements causant ces blessures sont absentes dans un mouvement d'évitement du mortifère déjà souligné au chapitre 11.3.2.2. Chez l'artiste, la pulsion de vie s'exprime ici clairement dans ce mouvement d'évitement et, j'ajouterai, dans un investissement de l'objet qui s'effectue principalement dans la réparation.



¹⁵⁵⁸ Je rappelle ici qu'il subsiste toujours un doute quant au dessin n° 82. Pendant une alerte, sur un chantier de Weimar., cf. 11.3.2.2 d'une part et d'autre part les 111 dessins à ma disposition ne reflètent pas l'entière production de Boris Taslitzky qui s'élèverait à quelques 150 réalisations.

¹⁵⁵⁹ Les dessins d'autres artistes à Buchenwald montrent qu'il s'agit bien d'un choix dans la mesure où d'autres représentations des malades et des blessés sont tout à fait possibles sur un plan « matériel ».

¹⁵⁶⁰ Avec pour exception le dessin n° 98, encore que, comme je l'ai pointé, il est fort probable que ces titres aient été apposés après le camp et que leur auteur reste incertain.

¹⁵⁶¹ Bombardement du 24 août 1944 du camp de Buchenwald qui fut particulièrement meurtrier pour les détenus : officiellement 450 détenus tués, 2005 blessés, d'après Durand (1991, p. 134) : « La mortalité parmi les blessés transportés au Revier fut effroyable. »

Nous avons pu finalement constater combien les pulsions sadiques, cruelles, destructrices sont particulièrement contre-investies, défendues dans les dessins que Boris Taslitzky a réalisés au camp. Tout ce qui de l'ordre d'un pulsionnel de l'agressivité ne peut s'y déployer (sous peine d'un retournement tout autant défensif que réel contre le sujet ? de l'envahissement de la pulsion de mort ? du risque de la désintringation pulsionnelle ?). Il apparaît alors qu'une voie possible d'une décharge pulsionnelle de cet ordre peut se dégager par l'activité picturale dans un acte créateur qui serait de représenter la pulsion dans son renversement : un désir de réparation de l'objet comme Chasseguet-Smirgel le soutient¹⁵⁶². Le mouvement se situe alors dans un refoulement, un contre-investissement fort, une sorte de formation réactionnelle contre les pulsions destructrices dans lequel la représentation créée va prendre racine.

Rien n'empêche ici d'autre part d'imaginer à nouveau une défense de l'ordre de d'identification projective kleinienne où les mauvais objets, les SS par exemple, seraient projetés dans ces représentations de sujets malades, blessés, abîmés.

11.3.2.9. Les aquarelles : des moteurs d'une activité représentative différente

Isolées dans l'ouvrage des « 111 dessins » sous ce titre, ce sont les seuls dessins en couleur parmi ceux-ci. Ils restent chez cet artiste, et dans la création concentrationnaire en général, tout à fait rares et exceptionnels. Les 5 aquarelles ont été réalisées grâce à la boîte d'aquarelle 6 couleurs que l'artiste avait à son arrivée au camp, dont il a été dépossédée, puis qu'il s'est vue restituée, à sa demande, 2 mois après son arrivée, grâce à l'organisation de résistance clandestine du camp.

Ces représentations appellent de nombreux commentaires. Leur petit nombre laisse présumer de la rareté et du prix attaché à la couleur, outil quasi-introuvable dans les camps, mais aussi très certainement du travail de représentation tant en terme de temps, qu'en terme d'investissement par le sujet (par les autres déportés ?), de la valeur, du prix de la représentation qu'elles portent.

Il est tout à fait remarquable de constater à quel point le fait de disposer de moyens supplémentaires, de ce média habituellement si porteur de l'affect qu'est la couleur en l'occurrence, modifie considérablement l'activité picturale de l'artiste dans le type de représentations effectuées par celui-ci. Les 6 couleurs (et leurs déclinaisons par leur mélange bien évidemment) offrent à Boris Taslitzky une sorte de « langage pictural » plus étendu et l'autorisent ainsi à la fois de traduire la réalité concentrationnaire de façon différente et d'y infiltrer beaucoup plus de sa subjectivité.

¹⁵⁶² Cf. 3.3.

Toutes les aquarelles se présentent comme des fresques, des vues globales du Petit camp de Buchenwald, avec une exception cependant : le dessin n°107 Le wagon plombé., qui représente la vision d'un wagon de la déportation que pourrait avoir un observateur à l'intérieur du wagon.

Ce sont les seuls dessins où des morts sont représentés. Remarquons au passage tout de même cette constante de l'absence de représentation du SS ou d'une figure persécutrice (*kapo* ou autre). Cette représentation sera présente (possible pour le sujet ?) dans le tableau qu'il fera après-coup à partir de ces aquarelles¹⁵⁶³. Ces dernières me seront présentées par Boris Taslitzky dans notre entretien comme une base d'études pour celui-ci.

Leur singularité par rapport aux autres dessins fait que je les reproduis toutes ici.

Dessin n°107. Le wagon plombé.

Cette aquarelle est tout à fait singulière à plusieurs titres. La représentation de l'intérieur du wagon fait en effet l'objet d'un dégageant de l'emprise de la réalité concentrationnaire tout à fait inhabituel à la fois dans l'art concentrationnaire et dans la production de Boris Taslitzky¹⁵⁶⁴ à Buchenwald. Le travail de la représentation¹⁵⁶⁵ semble s'être effectué ici beaucoup plus avec le souvenir alors que tous les autres dessins apparaissent beaucoup plus comme des instantanés, des clichés de la réalité que l'artiste avait sous les yeux tous les jours, comme hors temporalité. Ici, la régression au souvenir de ce moment précis de la déportation, éminemment traumatique¹⁵⁶⁶, a été supportable, acceptable et... représentable. La compulsion de répétition opère cependant.

La couleur permet, ainsi, manifestement, l'expression d'affects et de représentations supplémentaires, elle donne une palette affective additionnelle qui permet d'entrer dans des jeux de représentations plus complexes. Les représentations sont plus vivantes (et permettent de représenter les morts), les connotations affectives différentes. On observe en effet que le souvenir, les traces mnésiques de ce moment sont passées à un statut supérieur de représentation, au prix d'un travail psychique intense dans la mesure où il existe de façon prééminente une dynamique d'imagination vers une scénarisation, une dramatisation, une

¹⁵⁶³ Cf. 11.3.2.2. Un SS est visible à gauche du tableau, comment observant la scène, la schlague à la main.

¹⁵⁶⁴ Cette aquarelle est la seule représentation qui ne soit pas une représentation du camp à proprement parler. On sait à quel point le désinvestissement de la réalité concentrationnaire peut être dangereux, cf. 2.3.2.2. Ce dégageant est très rare dans la production concentrationnaire, pour cela cf. catalogue FNDIRP. (1995). *Op. cit.*

¹⁵⁶⁵ Je pense que concernant ces aquarelles, le travail psychique du sujet a été plus loin qu'un simple « travail de représentation » pour aller jusqu'à un « travail de la représentation » comme je l'explique.

¹⁵⁶⁶ Et très repéré comme tel par Waintrater pour qui l'arrivée au camp est toujours une rupture brutale qui provoque une prostration brutale physique et psychique qui signe l'entrée dans l'économie psychique d'urgence, cf. 2.3.1.5.

fantasmatisation. La scène représentée ne peut être une vision réaliste de ce qui s'est passé dans ce wagon, elle est au contraire très infiltrée, formatée par le fantasme (probablement autour d'une crainte de l'effondrement en ce qui concerne ce dernier) et la subjectivité, ce qui contraste intensément avec le rapprochement très fort entre réalité et représentation picturale auquel Boris Taslitzky nous avait habitué, en dehors de certains dessins très morcelés (cependant se voulant souvent copies de la réalité), jusque là.

Les autres aquarelles témoignent du même type de travail psychique, avec la réserve toutefois qu'il s'agit plus de scènes de la vie quotidienne du camp, plus proches du système perception-conscience actuel, que de traces mnésiques plus lointaines comme celles du wagon de la déportation. Si la dimension de la régression vers le passé est beaucoup moins présente, on y retrouve globalement des éléments semblables : les morts sont représentés, fréquemment de façon indistincte dans un amoncellement qui là encore rappelle (fantasme très présent chez Jeannette L'Herminier notamment, cf. 10) une crainte de l'effondrement¹⁵⁶⁷.

On pourrait soutenir dans ces représentations l'hypothèse d'une sorte de « clivage pictural » entre des hommes présentés debout (avec un glissement de ce symbole, souvent phallique, de la position de puissance, debout, à celle de vivant dans le camp¹⁵⁶⁸) et les hommes présentés couchés signifiant symboliquement l'agglutination mortifère dans la masse et la mort. Fantasmatiquement, nous pouvons pousser plus loin l'interprétation et penser un clivage entre une activité-vie symbolisée par la position debout et une passivité-mort par la position allongée. Il n'y a qu'un pas entre passivité et passivation et il peut être mortel. Le clivage est toutefois une défense qui tient peu dans la représentation picturale : les vivants, debout, sont dessinés quasiment « morts-vivants », décharnés, au visage cachectique, presque squelettique, bien proches de la mort... L'omniprésence de la mort prochaine dans la représentation rappelle l'obligation pour le déporté de s'investir paradoxalement comme « homo sacer », homme tuable¹⁵⁶⁹, s'il veut survivre dans le camp.

La représentation est ici aussi très travaillée et scénarisée, dramatisée. La distance réalité/représentation picturale est plus grande que dans les dessins en noir et blanc. Sans doute cette « distance » est-elle à la fois cause et conséquence de ce « dégageant » de l'emprise de la réalité concentrationnaire dont je parle plus haut, à la fois grâce à la couleur et aux capacités psychiques et artistiques de Boris Taslitzky à en tirer parti. Cette prise de distance, dans l'aire intermédiaire du dessin dans le camp¹⁵⁷⁰, autorise un « agrandissement »

¹⁵⁶⁷ Rappelons toutefois l'existence dans nos représentations après-coup de l'existence de ces amoncellements de cadavres dans les camps de concentration.

¹⁵⁶⁸ Et toute la valence narcissique sous-jacente à cette station debout.

¹⁵⁶⁹ Cf. la pensée de Zaltzman à ce sujet en 2.3.2.2.

¹⁵⁷⁰ Le tableau de René Magritte : « Ceci n'est pas une pipe » (1928 ou 1929) propose (picturalement !) une illustration de la problématique de cette aire intermédiaire où « ceci » n'est pas la réalité du camp que propose

en quelque sorte de cette aire, et, par ricochet, élargit les possibilités représentatives et notamment leur travail par le fantasme, le coup de pinceau de l'artiste. Il est alors possible pour lui de représenter ce qu'il n'a pu représenter jusque là : les morts dans le camp, et son propre rapport à eux.

Quant au choix du sujet des aquarelles, hormis Le wagon plombé. (cf. *supra*), le Petit camp de Buchenwald est, comme la majorité de ces divisions des camps de concentration¹⁵⁷¹, l'endroit de toutes les horreurs visibles. Il n'est pas le lieu des expérimentations ou des tortures les plus abjectes mais surtout un lieu de promiscuité, d'entassement, d'étalement de la mort lente par la faim et la maladie, une « cour des miracles »¹⁵⁷². Très clairement il y a un désir de l'artiste de représenter l'horreur du camp dans ce qu'elle a de plus imposante, de plus impressionnante. Traiter enfin psychiquement cette horreur qu'il a sous les yeux grâce au travail pictural et partager ce travail avec autrui me semblent deux mouvements présents dans ces dessins.

Dessin n°108 (à gauche). Le petit camp en février 1945.

109. Le petit camp en février 1945.

110. Le petit camp en février 1945.

111. Le petit camp en février 1945.

l'artiste mais sa représentation et pourtant « ceci est bien le camp » selon lui, à un moment donné... L'opposition réalité « objective »/réalité « psychique » est bien présente ici, en filigrane, même penser si une dimension exclusivement interne ou externe de la représentation dans une aire intermédiaire est, par définition, aporique. Cette réflexion s'insère bien dans la problématique du traumatisme et de la réalité traumatogène, particulièrement aiguë dans le traumatisme extrême, que je présente aux chapitres 2.1 et 2.2.

¹⁵⁷¹ Cf. 1.4.13.4.

¹⁵⁷² L'expression est de moi.

Ici la théorie du témoin interne de Chiantaretto, ainsi que les différentes pensées des auteurs sur la création, m'apparaissent tout à fait appropriées pour penser plus avant ces aquarelles. Je ne les reprendrai pas toutes par souci de concision, chacun pouvant apporter un éclairage intéressant, se déclinant ensuite en de multiples ramifications qui déborderaient le cadre de cette recherche. J'insisterai sur le fait qu'outre le fait que l'artiste a vraisemblablement déposé dans ces représentations, de façon projective, ce qui demeurerait le plus intraitable en lui¹⁵⁷³ en conférant à ces œuvres une position d'extraterritorialité périphérique psychique¹⁵⁷⁴, il me paraît qu'à l'évidence leur mise en scène cherche à frapper (dans une compulsion de répétition de la sidération et du choc traumatique vécu par leur auteur ?), à toucher, attirer le regard¹⁵⁷⁵. Les couleurs teintent d'affect et de contenu, de fond, ce qui était auparavant beaucoup plus de l'ordre de la forme, du contour, dans le noir et blanc des autres dessins. Ces représentations s'adressent bien plus fortement à quelqu'un, spectateur anonyme ou ami de Boris Taslitzky¹⁵⁷⁶, ce quelqu'un peut tout à fait, sans que cela soit antithétique, se penser comme le témoin interne de Chiantaretto¹⁵⁷⁷. L'aspect relationnel de ces représentations, leur appel implicite à l'autre, peut-être à une validation de leur réalité tant « objective » que psychique par lui, me semblent ici prédominant. La dimension testimoniale point ici et avec elle, la dimension de la temporalité.

En effet, comme je l'ai déjà remarqué plus haut et notamment avec le dessin *Le wagon plombé*, il y a plus spécifiquement dans ces aquarelles une introduction ou une réintroduction (objectivée après-coup dans notre entretien) de la temporalité, creuset indispensable de la pensée¹⁵⁷⁸. La couleur, la palette de moyens représentatifs a donné à Boris Taslitzky un accès plus facile à la régression dans le temps mais également à une pensée tournée vers un « après-camp ». L'idée d'un tableau futur à partir de ces esquisses dont il me fera part était déjà présente au camp. Forts de ces informations, nous comprenons mieux comment tous ces éléments ont concouru à appuyer l'éclosion de la représentation de scènes plus traumatiques, restées jusque là psychiquement enkystées, clivées, par la facilitation de la pensée : « les activités de pensée et de perception sont des moyens de lier (à des représentations) les représentants des pulsions, et ainsi de limiter leur violence. »¹⁵⁷⁹

11.4. L'entretien

¹⁵⁷³ Il s'agit, à mon sens, tant dans le fond que dans la forme, des pires scènes d'horreur de toute l'œuvre picturale des camps de Boris Taslitzky dont je dispose.

¹⁵⁷⁴ Me référant aux thèses de Guillaumin, cf. 3.8.

¹⁵⁷⁵ L'utilisation des couleurs dans le tableau de 1951 ne laisse aucun doute à ce sujet, criardes, percutantes, elles envahissent l'œil de l'observateur. Boris Taslitzky m'expliquera qu'il y a « craché » la déportation, la violence pulsionnelle sous-jacente perceptible est bien présente chez leur auteur en tout cas...

¹⁵⁷⁶ Je pense à certaines figures de culture du camp ou à Aragon par exemple.

¹⁵⁷⁷ Cf. 2.3.2.2 et 2.3.2.4.

¹⁵⁷⁸ Bertrand, M. (1997). *Op. cit.* p. 43 : « La pensée est par définition, l'élément de la temporalité », cf. 2.2.

¹⁵⁷⁹ Bertrand, M. (2004). *Op. cit.* p. 20, cf. 2.2.

Après être passé outre le barrage opposé par la F.N.D.I.R.P. qui avait estimé l'artiste « trop fatigué » pour répondre à mes questions, je réussis à contacter finalement Boris Taslitzky par l'intermédiaire d'un de ses anciens camarades de l'association des déportés de Buchenwald. Je le rencontre le 22 mars 2005 après deux semaines d'attente, l'artiste reportant chaque fois à la semaine suivante notre rencontre. L'annonce, à peine voilée, de sa mort prochaine, attendue par la première association, les reports que j'imaginai pour raisons de santé ou dans des évitements calculés, vont m'installer avec lui dans un climat d'urgence et de précautions rappelant les dangers du témoignage (pour le témoin comme pour le témoins) et ce n'est pas sans une certaine anxiété que je rencontre cet homme avec qui je serai particulièrement prudent dans mes interventions. Je recueille son témoignage dans son atelier du 13^{ème} arrondissement découvrant alors une personne très âgée, fatiguée, au sens propre cette fois, qui semble souffrir de problèmes respiratoires. A plusieurs reprises au cours de l'entretien, des difficultés respiratoires et des phénomènes de tachypnée se manifesteront non sans rapport parfois avec le thème abordé d'ailleurs. Ce témoignage est, comme prévu par le protocole de consentement de la recherche, enregistré, et non anonyme, Boris Taslitzky me donnant « une heure »¹⁵⁸⁰ pour le faire. Il me rappellera d'ailleurs très exactement à la fin de cette heure : « on vient me chercher dans 20 minutes ». Un questionnement se soulève d'emblée autour du cadre temporel de cette rencontre : Boris Taslitzky enferme l'entretien (et moi avec) dans une heure (en réalité l'entretien durera approximativement 1h20), spatialement je suis dans son atelier, chez lui, si c'est un lieu habituel pour un témoignage d'après Waintrater¹⁵⁸¹, je n'en suis pas moins non plus dans un cadre fermé, sécurisant pour le témoin. Quel en est le sens ? : Les interprétations peuvent être nombreuses : Est-ce une tentative de contrôle (on enferme ce qui paraît dangereux en liberté, délié de ses chaînes...) ? Une formation défensive mise en place mais contre quoi ? Si l'anxiété sous-jacente à la démarche testimoniale mise en évidence par de nombreux auteurs est très certainement à l'œuvre de façon générale dans cet entretien¹⁵⁸², je trouve qu'il apparaît dès la mise en place du cadre quelque chose de l'ordre du besoin d'un contenant solide, à mettre autour d'un contenu débordant, potentiellement traumatogène pour lui (pour moi aussi ?) contre lequel il se (me ?) protège. Dans un fil de pensée contradictoire, ce cadre n'est peut-être pas si sécurisant qu'il le paraît, Boris Taslitzky nous enfermant, de façon régrédiente, dans le camp symbolisé par son atelier. L'aide-ménagère qui viendra le chercher au bout d'une heure représentant une aide extérieure pour le sortir de cet enfermement... Prolongeant ces associations, sachant son état de santé très précaire (il mourra d'ailleurs quelques mois plus

¹⁵⁸⁰ A partir de ce point précis, toutes les citations entre guillemets sont tirées de l'entretien.

¹⁵⁸¹ Cf. 2.3.2.4.

¹⁵⁸² *Id.*

tard), est-ce que parler de sa déportation à Buchenwald ne rappelle pas à Boris Taslitzky une mort qu'il a déjà frôlée de près et dont il se sent bien proche dans un télescopage passé/présent¹⁵⁸³ ? Au fond, comme nous tous, mais particulièrement à l'approche de la fin de sa/la vie, il compte un temps qui est compté...

11.4.1. Climat relationnel de l'entretien

Le champ transféro-contre-transférentiel marquera notre relation dans le vaste registre du paradoxe et de l'ambivalence.

Plus précisément, l'entretien débute sur ce que je percevrai d'abord à la fois comme une réalité, une attaque et une forme de bienveillance à mon égard : « C'est le 60^{ème} anniversaire¹⁵⁸⁴, c'est de tous les côtés qu'on se précipite sur ceux qui sont encore vivants... [...] » Boris Taslitzky va me mettre à une place très délicate d'opportuniste, de journaliste inquisiteur, qui, dans mon fantasme et peut-être dans le sien, vient se nourrir des survivants, des presque-morts¹⁵⁸⁵ des camps de concentration.

Il me signifiera, tout au long de l'entretien, combien je ne peux être qu'un interlocuteur imparfait puisque le monde concentrationnaire : « c'est mal compris par ceux qui n'ont pas partagé notre expérience »¹⁵⁸⁶. Il m'apparaît qu'il s'agit pour lui d'un devoir, un devoir presque scolaire. C'est une leçon qu'il va devoir rabâcher une énième fois dans une répétition dont il connaît déjà la vanité. Il va lui falloir instruire le mauvais élève que je suis (et que je resterai), qui fait partie de ceux qui n'ont pas partagé cette « expérience »¹⁵⁸⁷. Je pense qu'il y a là une identification avec le mauvais élève, délaissé et abandonné par sa mère, qu'il a été dans toute la première partie de son enfance¹⁵⁸⁸. Et, de la même manière que dans cette enfance et jeunesse, un peu marginales, il a été finalement accueilli par un beau-père bienveillant, figure de culture et repris par sa mère, il voudra bien répondre à quelques questions, dans une même ambiance bienveillante, en me laissant l'initiative : « Bon, allons, posez vos questions... » me dira-t-il sur un ton très doux. Paradoxalement, cette initiative du questionnement qu'il me laissera sera très relative, Boris Taslitzky se révélant finalement prolix, très pédagogue même, mais suivant son propre fil de pensée à partir de ses associations ou d'un simple mot de ma part. Je prendrai alors encore plus le parti d'une écoute extrêmement peu directive, relançant de temps à autre l'entretien sur quelques points pour

¹⁵⁸³ Dont un indice clinique sera repérable dans son discours dans une confusion fréquente et des hésitations entre l'utilisation des temps du passé et du présent.

¹⁵⁸⁴ De la libération des camps, nous sommes en 2005.

¹⁵⁸⁵ Ce dernier néologisme est de moi.

¹⁵⁸⁶ Je me réfère une fois de plus au chapitre 2.3.2.4 où Waintrater montre bien comment le témoignaire n'est jamais la bonne personne, souvent déçu d'être imparfait dans son écoute. La pensée des différents auteurs qui y est résumée s'y montre extrêmement féconde pour penser ce témoignage et ses mouvements.

¹⁵⁸⁷ C'est très précisément d'ailleurs le trait central qui définit le témoignaire selon Waintrater. Je renvoie encore une fois au chapitre 2.3.2.4 consacré au témoignage.

¹⁵⁸⁸ Cf.11.1.

moi obscurs, me laissant aller à une écoute plutôt libre sans être tout à fait flottante. Le transfert me semble, après-coup, se situer autour de cette figure un peu ambivalente du beau-père « mauvais mari » pour sa mère mais « un très grand copain » pour lui, avec qui il est possible de partager quelque chose de la culture sans que la menace de l'interdit soit trop pesante. C'est un personnage étayant, même si imparfait dans le contexte oedipien, qui sera alors repris dans la dynamique relationnelle si particulière du témoignage en général et de celui-ci en particulier.

Contre-transférentiellement, en face de cet artiste célèbre sur le déclin, je me sens dans un rôle persécuteur, intrusif, un rôle de « chercheur-fouineur »¹⁵⁸⁹ face à cette personne manifestement en fin de vie qui me rappelle mon grand-père. Un vécu d'une grande ambivalence va alors s'installer en moi : un investissement de l'ordre de la tendresse envers cette figure, pour moi grand-paternelle¹⁵⁹⁰, touchante dans le présent de la relation, qui va coexister aux côtés de tendances destructrices, d'un certain sadisme (ou cruauté ?) anxieusement contre-investies. Ces manifestations seront très visibles dans l'entretien, notamment dans mes précautions verbales, avec, pour soubassement, les désirs de réparation contre mes attaques et celles que Boris Taslitzky a subies pendant le camp et qu'il me fera naturellement subir en ricochet. L'oubli du formulaire de consentement, pourtant très consciencieusement préparé dans mon sac, constitue le point d'orgue de cet incessant compromis entre ces tendances contradictoires plus ou moins inconscientes qui m'agitent¹⁵⁹¹.

Cette dynamique relationnelle se poursuivra peu ou prou suivant ces axes pendant tout notre entretien. Après « l'heure » donnée au départ par l'artiste, je continue à poser des questions, à chercher de la substance pour ma recherche¹⁵⁹², même après cette limite posée par le sujet qui me rappellera pourtant au bout d'une heure qu'on vient le « chercher dans 20 minutes. ». Il n'est pas surprenant, dans cette proximité tant réelle que fantasmatique de la mort, que l'entretien se clôturera sur une question de ma part autour de l'absence de représentation de la mort dans les dessins de Boris Taslitzky effectués au camp. En réponse, la thématique de laisser des traces installera un certain malaise chez Boris Taslitzky que je

¹⁵⁸⁹ L'expression est de moi. On retrouve dans ce rôle une dimension anale de « fouille-merde ».

¹⁵⁹⁰ Qui manifeste de ma part un mouvement défensif autour d'un éloignement temporel ?... Il est plus facile de considérer quelqu'un comme son grand-père que son père lorsqu'on est habité par une forte agressivité envers une figure d'ordre paternel... et aussi moins inconfortable d'écouter un vécu et des faits relevant du traumatisme extrême si on les considère comme distants de deux générations plutôt qu'une...

¹⁵⁹¹ Beaucoup d'interprétations me semblent possibles à cet acte manqué, par exemple le fait qu'en n'actant pas par l'écrit cet entretien, je refuse de l'inscrire comme témoignage, j'annule une certaine validité, une valeur de cet échange. Il y a aussi je pense dans cet oubli quelque chose de l'action silencieuse de la pulsion de mort : nos noms sont inscrits sur ce document, je nous anonymise tous les deux dans une répétition parallèle à celle de la déshumanisation des sujets déportés dans les camps.

¹⁵⁹² Je soulève l'hypothèse d'une circulation fantasmatique vampirique dans cet entretien assez compatible avec son déroulement avec, en arrière plan le fantasme contre-transférentiel, déjà présent à mon esprit alors, et encore plus dans l'après-coup d'avoir contribué à la mort du témoin qui, je le rappelle, a eu lieu quelques mois plus tard.

verrai regarder sa montre et s'agiter sur sa chaise, se lever. Je proposerai alors au sujet de s'arrêter ce qu'il acceptera, visiblement soulagé et conforté par l'idée de l'aide extérieure de « l'assistante ménagère » qui viendra le chercher sous peu. L'espace relationnel se referme alors sur cette note, révélatrice à nouveau, de la fragilité de cet homme, de son besoin physique (mais également psychique à ce moment selon moi) d'étayage, dans une position me rappelant fantasmatiquement celle d'un enfant qui attend qu'on vienne le chercher à la fin de l'école.

11.4.2. Réflexions autour des éléments cliniques majeurs de l'entretien

11.4.2.1. Le témoignage est une douloureuse coïncidence de l'impossibilité du partage et de l'indicible

Premier thème à apparaître dans l'atmosphère relationnelle dont je fais état dans le chapitre précédent, la question du témoignage va traverser tout notre entretien et se décliner sur différents plans.

L'impossible partage de l'expérience concentrationnaire en sera le leitmotiv : « On a beau faire attention, ce qu'on dit... c'est mal compris par ceux qui n'ont pas partagé notre expérience » Il y a chez Boris Taslitzky cette idée fréquemment présente dans beaucoup de témoignages d'anciens déportés que le témoignage de l'expérience vécue par les anciens déportés reste vaine quels que soient les efforts de transmission, de transformation, qui sont faits par les acteurs, ce des deux côtés de la relation. La dynamique transféro-contre-transférentielle s'inscrit tout à fait dans cette problématique d'une rencontre vécue comme un devoir impératif par l'artiste, qui m'expliquera n'avoir jamais refusé de témoigner, tout en étant par avance vouée à l'échec. D'où cet aspect paradoxal d'une relation surmoïquement imposée, avec probablement un espoir sans cesse déçu d'un partage, d'une compréhension mutuelle, dans une répétition traumatique *ad vitam aeternam* douloureuse mais pourtant vécue comme indispensable. L'inscription de celle-ci dans un cadre très contrôlé par le sujet dans une dimension assez anale, temporelle s'en trouve éclairée.

« Je sais pas si ça peut s'exprimer avec des mots... ». Les difficultés, les impossibilités de la mise en mot se repèrent dans tout l'entretien, plus spécifiquement lorsque Boris Taslitzky aborde le thème du dessin dans le camp et de l'objet du dessin. Parlant de la « beauté esthétique de l'horreur » il dira par exemple : « Alors là... je ne sais pas si ça peut s'exprimer avec des mots », ou plus loin « on était tous des gens pour lesquels ne pas dessiner c'était impossible. Bon, je ne sais pas si les mots... »... Les mots sont insuffisants comme outils de représentation, l'expérience reste de l'ordre de l'indicible, et par conséquent de

l'incommunicable. La relation qu'il établit avec le dessin pose la question de ce dernier comme étant une alternative représentative aux représentations de mot dans ce contexte.

Autre notion fortement soulignée par l'artiste : ce sont les représentations préconçues du groupe de ceux qui n'ont pas partagé l'expérience concentrationnaire qui empêchent son appréhension correcte. Cette incompréhension se situe en particulier du côté de la déshumanisation dans ce qu'elle a de plus charnel, de plus corporel. L'exemple qu'il m'en donne est celui de La pesée mensuelle à la prison centrale de Riom¹⁵⁹³, dont une coquille dans un livre d'art qu'il me montre, la transforme en « pensée mensuelle » est éloquent : « C'est tout comme ça » se désolera-t-il. Le sens de ces erreurs se situe pour lui dans le fait que « les gens viennent avec une idée préconçue, ils font en sorte que ce qu'on leur dit ressemble à ceux qu'ils pensent ». Les représentations des témoins déforment les représentations que leur font parvenir les témoins pour que ces dernières « collent »¹⁵⁹⁴ avec les représentations que ceux-ci ont de l'expérience du témoin. Cette mise en perspective illustre les efforts de pédagogie que Boris Taslitzky devra mettre en œuvre pour en quelque sorte « corriger »¹⁵⁹⁵ mes représentations.

Il va donc y avoir, en rapport avec ce vécu très intense d'incompréhension, un travail de mise en forme particulier du témoignage pour en assurer la transmission. Boris Taslitzky va ainsi faire un véritable « cours »¹⁵⁹⁶ sur les camps au mauvais élève que je suis, non sans un certain plaisir d'ailleurs parfois. Ce cours est un préalable nécessaire pour appréhender ce que les anciens déportés ont vécu et au nom de qui il parle¹⁵⁹⁷ : Il « faut d'abord comprendre comment fonctionne un camp » « Faut voir comment ça s'organise ». Ici quelques commentaires s'imposent :

Est-ce que cette « mise en forme »¹⁵⁹⁸ est une tentative de défense par le contrôle ? : il s'agirait d'enfermer, de cantonner le témoignage de l'expérience à un cours¹⁵⁹⁹ ; une tentative d'organisation de l'expérience dans le souci de mieux la transmettre ?

Nullement contradictoires, ces hypothèses peuvent finalement se rassembler dans une nécessité d'un travail de culture dans le camp autour de la transmission¹⁶⁰⁰ par des « cours ». Se rejoue dans l'actuel de la relation, l'histoire de Boris Taslitzky et ce qu'il a pu tenter de

¹⁵⁹³ Il s'agit d'un tableau dont il a fait la maquette au camp.

¹⁵⁹⁴ Le terme est de moi.

¹⁵⁹⁵ *Id.*

¹⁵⁹⁶ *Id.*

¹⁵⁹⁷ En tant que représentant du groupe de ceux qui ont vécu l'expérience en face de moi qui suis le représentant de ceux qui ne l'ont pas vécue.

¹⁵⁹⁸ L'expression est de moi.

¹⁵⁹⁹ La dangerosité du témoignage, rapportée par bien des auteurs, perçue ici. Cf. 2.3.2.4.

¹⁶⁰⁰ Avec en filigrane, comme le souligne Cupa (cf. 2.3.1.8), certainement quelque chose de la filiation mais aussi un désir de laisser des traces à l'approche de la mort dans cette transmission.

mettre en place comme prisonnier puis comme déporté¹⁶⁰¹. Cette « mise en ordre »¹⁶⁰² semble une tâche psychique particulièrement fatigante pour le sujet, aléatoire, le vécu émerge et désorganise çà et là la trame didactique voulue par le sujet. Elle échoue de plus partiellement, semble-t-il dans l'idée du sujet, dans son but de transmission de l'expérience. Ainsi, après m'avoir brossé le portrait du camp il dira, signifiant probablement cet échec : « bah je suis fatigué, je vous ai dit ça mais...j'aurais dû vous le dire dans un ordre... »

11.4.2.2. Organisation du camp et analité

En lien avec le thème précédent, et sans aucun doute dans la continuité de son organisation défensive, le sujet attache une grande importance à la description de l'ordonnement du camp : « il faut d'abord comprendre comment fonctionne un camp » dira-t-il dès les premières minutes.

Le camp est organisé dans une prodigieuse minutie. La délégation d'une partie du pouvoir des SS aux détenus¹⁶⁰³ occasionne « une comptabilité quotidienne » pour l'exécution des tâches du camp : décompte des morts, décompte des rations, des détenus envoyés à l'épouillage, organisation et classification des récupérations effectuées sur les nouveaux arrivants... Tout cela : « C'est dans un ordre fantastique ! ». La marque de l'analité, particulièrement mise en relief par Grunberger dans les camps¹⁶⁰⁴ trouve ici sa défense matérialisée dans la caricature d'une formation réactionnelle à très grande échelle, reprise à son compte par Boris Taslitzky dans la relation.

Il existe, dans le camp, une organisation détenue reposant sur une hiérarchie complexe des internés. Ce sont les SS qui donnent les ordres mais ce ne sont pas eux qui en assurent l'exécution. Cette tâche revient aux internés : chefs de block et *stubendiestes*¹⁶⁰⁵ allemands. Notons dès à présent que Boris Taslitzky circonscrit le terme « internés » aux seuls détenus allemands « qui sont sur leur territoire », ils sont internés depuis 12 ans, pas déportés, à la différence des autres détenus. On retrouve fréquemment une primauté de l'ancienneté et parfois de la nationalité du détenu à propos de la place qu'il occupe dans la hiérarchie. Une police intérieure du camp est constituée par des déportés principalement allemands, quelques français, italiens et espagnols, et protège les autres détenus.

¹⁶⁰¹ Dans une compulsion de répétition dans la relation et une formation défensive, Boris Taslitzky donnait des cours au camp de Saint-Sulpice-La-Pointe juste avant d'être envoyé à Buchenwald où il a continué d'organiser, cette fois-ci clandestinement, ces activités.

¹⁶⁰² L'expression est de moi.

¹⁶⁰³ Cf. 1.4.2.2 pour toute cette partie, Boris Taslitzky décrit dans cette partie de l'entretien très précisément ce que j'ai pu rassembler dans les représentations historiques après-coup des camps.

¹⁶⁰⁴ Cf. 2.3.1.3.

¹⁶⁰⁵ « Services de chambrée ».

De multiples réseaux de résistance clandestine existent et sont intégrés dans des organisations de détenus plus ou moins « officielles ». L'univers du camp est un enchevêtrement très complexe de groupements, factions, organisations, réseaux, dont les membres sont recrutés selon les critères les plus divers : appartenance politique, ethnique, block... Ces groupes, plus ou moins connus et reconnus par les SS, oeuvrent principalement dans un but de résistance et de protection de leurs membres. Ils communiquent entre eux, s'imbriquent les uns dans les autres, parfois s'opposent ou encore s'associent dans la lutte pour la survie. Un « comité international », composé principalement d'allemands en raison de leur ancienneté, effectue des tentatives de liaisons avec tous ces groupes. Boris Taslitzky évoquera aussi des réseaux d'inspiration politique et nationale française : Comité des Intérêts Français, groupements gaullistes ou communistes... Il s'étendra tout particulièrement sur le block 34 qui était « l'un des centres importants de la vie culturelle française », plus particulièrement la table 2 (on retrouve ici dans cette numérotation ce qui a été dit plus haut concernant l'ordre qui régnait dans le camp) où « on [sans doute l'organisation de la résistance française] avait regroupé à peu près tous les intellectuels français qui se trouvaient dans ce block ».

L'organisation de Buchenwald, le décompte incessant, la comptabilité permanente, génèrent d'énormes quantités de papier et donc également la nécessité de l'utilisation de crayons et de ciseau. C'est la récupération de ces papiers, notamment les circulaires périmées des usines SS qui présentent des blancs, et de ces fournitures qui va permettre à plusieurs détenus de dessiner.

On retrouve dans ces descriptions au cours de l'entretien, outre une réalité historiquement attestée dans l'après-coup (cette rigueur extrême du camp avec tout ce qu'elle a de perverse et paradoxale par rapport à son extrême désordre, au règne de l'arbitraire¹⁶⁰⁶, tous sujets que l'artiste évite par ailleurs), l'absolue nécessité d'intégrer cette organisation dans le désordre, son fonctionnement pour s'affilier (ce dernier terme sous-entendant une fois de plus toute la problématique identificatoire, narcissique, primaire principalement, qui s'y greffe) à un groupe qui va être un facteur de résistance tant physique que psychique non négligeable¹⁶⁰⁷. La question de la place occupée (block 34, table 2) est fortement soulignée Boris Taslitzky. Elle garantit une identité, une appartenance, comme une sorte d'adresse au sens commun, en même temps qu'elle l'insère dans le groupe des intellectuels français. Ces liens tissent le tissu identitaire et narcissique groupal sur lequel l'artiste pourra s'appuyer psychiquement pour

¹⁶⁰⁶ Cf. à ce propos tout le chapitre 2.3.1.7.

¹⁶⁰⁷ Cf. à ce propos en particulier Zadjé au chapitre 2.3.2.1 et Waintrater au chapitre 2.3.2.2.

développer tout un travail de culture, dont il sera question plus loin. Les dessins en forment la majeure partie.

11.4.2.3. Le dessin : à la jonction de problématiques psychiques multiples

Boris Taslitzky me brossera au cours de l'entretien toute l'histoire du dessin dans le camp de Buchenwald et dans les différentes prisons, et camps français qu'il a traversés avant sa déportation, je ne la reprends pas dans la mesure où ces données de l'entretien sont reprises et enrichies au chapitre 11.3.1. Le dessin fera l'objet de plusieurs thèmes manifestes dans notre échange.

Le dessin peut faire l'objet d'un trafic dans le camp, il est un objet de grande valeur pour les internés. Il peut, au camp, constituer une monnaie d'échange, contre du tabac par exemple. Ce type d'échange, Boris Taslitzky se l'est surmoïquement « sévèrement interdit ». Il n'a d'ailleurs donné aucun de ses dessins au cours de la période d'enfermement (depuis les prisons françaises jusqu'à Buchenwald). Il n'y a qu'au retour, et une fois ceux-ci reproduits¹⁶⁰⁸ (et Boris Taslitzky insistera là-dessus), que le sujet les a donnés très vraisemblablement (il ne me l'a pas précisé) à d'anciens camarades du camp. Je pense que plusieurs problématiques complexes s'intriquent ici. La valeur de trace des représentations picturales s'avère ici prééminente, rappelant les propos de Cupa sur leur soubassement fantasmatique omnipotent d'immortalité¹⁶⁰⁹. Dans un lieu où la mort est imminente pour tous¹⁶¹⁰, où beaucoup sont déjà morts, les représentations picturales acquièrent cette valeur de trace symbolique tant du sujet représenté, quand il s'agit d'une personne qui est dessinée, que du sujet représentant, dans tous les cas, d'où les efforts à fournir pour leur préservation. Outre cette dimension qui traverse l'actuel et l'après-coup des camps, je soutiens qu'il y a, particulièrement dans cet interdit du trafic, une tentative d'évitement de la honte. Le trafic d'objets de valeur rappelle la « zone grise » de Levi¹⁶¹¹, celle des compromissions avec la morale, dans une économie psychique d'urgence¹⁶¹². Là encore le surmoi est un acteur incontournable de la survie psychique. L'interdit semble ici découler directement d'un idéal du moi à sauvegarder, sans quoi la honte surgit¹⁶¹³, qui s'explique par le fait que, dans la situation extrême du camp, la valeur de ces représentations est telle qu'elles ne se

¹⁶⁰⁸ Chiantaretto pense, à propos du témoignage écrit, que sa reproductibilité accroît sa crédibilité. Je pense, comme je l'ai déjà fait remarquer au chapitre 2.3.2.4, que l'activité picturale s'inscrit dans cette même conjecture ainsi que Boris Taslitzky nous invite.

¹⁶⁰⁹ Cf. 2.3.1.8.

¹⁶¹⁰ Le déporté doit s'investir comme tuable, cf. N. Zaltzman 2.3.2.2.

¹⁶¹¹ Cf. 2.3.2.4.

¹⁶¹² Selon l'expression de Waintrater, cf. 2.3.2.2.

¹⁶¹³ Peut-être, dans l'hypothèse d'une mort prochaine, s'agit-il de mourir fier de ce qu'on a fait à l'opposé d'un affect de honte comme le soutient Cupa, cf. 2.3.1.8.

monnayent¹⁶¹⁴ pas pour Boris Taslitzky, même contre de la nourriture. J'irai jusqu'à dire qu'en ce qui concerne précisément cet aspect de l'activité picturale, l'autoconservation psychique prend le pas sur l'autoconservation physique et qu'ainsi, dans la mesure où un conflit peut naître entre elles, il y a bien là deux courants pulsionnels à distinguer. Autre remarque, concernant cette fois-ci plus précisément les représentations picturales en elles-mêmes : on ne reproduit par définition que des représentations, que ce qui peut être représenté. Or il est bien nécessaire qu'il y ait un psychisme capable de faire naître ces représentations et des mains, un corps, pour les créer dans la réalité externe. En cela il y a, dans ces représentations picturales, un témoignage, non seulement du camp vu par l'artiste, mais aussi de sa capacité représentative elle-même mise en oeuvre¹⁶¹⁵ d'où cette valeur attribuée par Boris Taslitzky à ses représentations picturales : il s'agit de sauvegarder à tout prix ce témoignage dans sa double valeur et de représentation et de représentation d'activité de représentation.

Autour de cette question de la valeur représentative du dessin dans le camp, l'artiste m'expliquera que la représentation par le dessin était interdite au même titre que toutes les activités culturelles : « dessiner, écrire ». Les dessins étaient, pour certains, un équivalent testimonial de la photographie : ainsi, dans l'esprit de Marcel Paul, un des dirigeants de la résistance intérieure du camp, « C'était ceux qui dessinaient qui pouvaient remplacer le photographe. [...] ça pouvait être des choses utiles si on en sortait. » Ce n'est que plus tard que, selon le sujet, ce sont eux « qui dans l'artiste finissaient par comprendre à quel point la culture pouvait être une arme contre la déshumanisation c'est-à-dire contre la mort » confirmant ainsi les théories de Zaltzman sur le potentiel autoconservatif psychique, notamment dans sa valence narcissique, comme « garant narcissique minimal »¹⁶¹⁶ du travail de culture tel que Freud l'a défini.

Pour l'immense majorité des autres déportés, le sujet affirmera penser après-coup qu'il s'agit finalement de laisser une trace d'eux mêmes : « ce qui m'a frappé c'est à quel point les camarades qui regardaient les dessins avaient l'exigence que ce soit ressemblant [...] bah on sait jamais, peut-être c'est ce qu'il restera d'eux... ». Rejoignant la problématique de la trace avant la mort telle que l'analyse que Cupa et dont j'ai déjà mis en relief la pertinence plus haut, on retrouve également dans ces propos l'importance, moindre pour l'artiste mais

¹⁶¹⁴ Avec la symbolique anale sous-jacente de l'argent, du troc, surmoïquement interdit, dont il faut se défaire. L'adhérence de l'artiste à l'idéologie communiste renforce peut-être cet interdit.

¹⁶¹⁵ Ici Boris Taslitzky montre, en rapport avec les propos de Nancy, la lutte contre le double écrasement de la représentation et de sa possibilité d'émergence dans les camps. Cf. 2.3.2.6.

¹⁶¹⁶ L'expression est de Zaltzman, cf. 2.3.2.3.

cruciale pour les déportés dessinés¹⁶¹⁷, d'une distance minimale entre, selon la terminologie winnicottienne, l'objet trouvé et l'objet créé, ou entre la réalité et la représentation picturale pour le dire autrement.

Mais, pour Boris Taslitzky, dessiner était bien plus que cela : « c'était une analyse, une analyse d'un caractère, d'une attitude », dans sa « tête c'était autre chose » que ce que les autres sujets internés pouvaient bien penser. Ces paroles sont, à mon sens, à mettre en parallèle avec l'analyse que je propose des portraits notamment et des dessins de groupes de déportés¹⁶¹⁸. Entre tentative d'identification et distanciation nécessaire avec les autres que sont les co-détenus de l'artiste, entre liaison et déliaison avec l'autre ou sa représentation, le dessin s'avère un média qui permet un ajustement de cette distance dans une aire intermédiaire. « L'analyse » dont parle Boris Taslitzky me semble ici proche d'une identification, d'une recherche d'empathie, éventuellement dans un mécanisme de renversement où il donne l'empathie qu'il ne reçoit pas, dans un univers où celle-ci était soit absente, soit dangereuse quand elle était (rarement)¹⁶¹⁹ présente. L'activité picturale intercale, dans cet espace intermédiaire, la représentation entre soi et l'autre pour permettre ce mouvement pulsionnel libidinal, cet investissement de l'autre, si risqué dans le camp, de façon plus sécurisée. On peut aussi penser plus globalement le dessin chez cet homme comme une tentative de découpage¹⁶²⁰ de la réalité concentrationnaire, si pervertie au niveau du sens, qui va lui autoriser l'ouverture d'un espace où une recherche de sens peut se déployer. En cela j'imagine, dans un premier mouvement une déliaison, une déconstruction de la réalité, en représentations par le dessin, puis un second mouvement de liaison entre les unités décomposées pour mieux en saisir les relations qui les animent.

Plus tard dans l'entretien reviendra la question de la sauvegarde des dessins. Elle prendra un aspect très groupal. C'est grâce à la solidarité des autres déportés, dont on imagine également qu'ils y attribuent une valeur forte, que Boris Taslitzky put sauver la centaine de dessins et les cinq aquarelles faites à Buchenwald. Ce mouvement s'est matérialisé d'abord par l'obtention de diverses cachettes dans la baraque puis d'un rouleau en carton pour y glisser les dessins qu'il confiera, à la libération du camp, à Christian Pineau pour les rapporter en France. Celui-ci les confia à Aragon qui, plutôt que de les utiliser dans son journal « Le Soir » pour illustrer des articles épisodiques, les réunit en un album publié en 1946 et préfacé

¹⁶¹⁷ Très certainement dans les fantasmes d'immortalité mis en évidence par Cupa, dont les déportés qui comparaient le dessin à une photographie ne sont pas probablement pas exempts, ne dit-on pas que le photographe « immortalise » une scène ou un sujet ?

¹⁶¹⁸ Cf. à ce sujet 11.3.2.3 et 11.3.2.4.

¹⁶¹⁹ Cf. 2.3.1.4.

¹⁶²⁰ Découpage, décomposition d'un tout qui correspond d'ailleurs à la définition d'une « analyse » au sens commun.

par Julien Caïn¹⁶²¹. Voici comment Boris Taslitzky présente cela : « J'ai dit [à Christian Pineau] porte mes dessins à Aragon, ça peut peut-être servir à ce qu'on en publie quelques-uns dans le journal, c'est, quand je suis rentré chez moi, 3 semaines après, je suis allé le voir [Aragon], je lui ai dit : « tu t'es servi de mes dessins ? » Il a dit « non mais je les édite en volume ». Voilà c'est comme ça que ce livre est né. » Le discours manifeste du sujet à propos de ce livre qui rassemble une grande partie des dessins du camp laisse à penser fantasmatiquement ce livre comme un bébé dont la naissance est le fruit de la collaboration entre deux hommes (voire trois), une sorte de fruit vivant issu de ce lien entre eux qui a perduré avant, pendant et après le camp.

Répondant à ma question sur le fait qu'il semble avoir été beaucoup plus « portraitiste » dans le camp, Boris Taslitzky me dira : « Moi j'ai toujours adoré ça les portraits ». Le portrait est bien pour lui une forme de peinture particulière qui met en relation plusieurs éléments : « ça se fait à trois... Le modèle... L'artiste et la matière. Que ce soit le crayon ou que ce soit la peinture et c'est un duel. [...] Il y a un duel entre le modèle et moi. » C'est un travail de liaison, qui, même médiatisé par le tiers des instruments du dessinateur, est un combat. Si au camp, comme en général pour le sujet, et de la même manière que je l'ai rappelé ci-dessus « dessiner c'est une analyse, l'analyse d'un caractère, d'une attitude », le portrait se montre dans une dynamique plus spécifique. Boris Taslitzky essaye de « comprendre » son modèle. Je me permets de souligner à nouveau cette mise en sens et ce travail identificatoire que représente l'activité picturale, même en dehors du camp. Le sujet représenté dans le portrait, pour l'artiste, « fait tout pour se cacher ». « Ca le gêne, tout le monde a quelque chose à cacher » et ainsi, du point de vue du peintre, tous les modèles se défendent contre ses « attaques ». Lorsque les modèles triomphent, le portrait est raté, « les traits sont ressemblants mais ils n'ont pas de caractère. » Apparaît ici une fantasmatique qui me paraît relever plus du registre du voyeurisme et d'un de ses corollaires : le secret. La peinture est l'outil d'une investigation particulière¹⁶²², sous-tendue par des mouvements voyeuristes (probablement sadiques également, les deux étant proches) ou dans un « désir de savoir », quelque chose d'une emprise sur le modèle et contre laquelle ce dernier résiste. Le prix obtenu par la satisfaction pulsionnelle est la révélation du ou des secrets dans leur représentation qui va, dans un mouvement plus exhibitionniste, les exposer au grand jour. Surmoïquement, ces mouvements sont autorisés par l'aspect personnel, la personnalité, de la représentation picturale ainsi réalisée qui pourra ainsi être admirée en masquant le travail effectué au préalable.

¹⁶²¹ Lui aussi interné à Buchenwald et sujet du portrait n° 101.

¹⁶²² L'art naît de la nécessité de rendre la réalité externe homogène à la psyché dans une élaboration esthétique. Cf. les propos d'Artières au chapitre 3.10.

Concernant plus précisément le contenu des représentations picturales, Boris Taslitzky m'expliquera que l'aspect général des détenus en était venu à représenter pour lui une « beauté plastique de l'horreur ». Il me précisera : « [...] j'étais émerveillé par ce que je dis être la beauté plastique de l'horreur. Quand je dis ça ça a l'air de l'esthétisme, on comprend pas comment l'horreur peut être belle. Je veux dire l'accent, la beauté plastique de l'horreur. [...] ça a un accent phénoménal alors je comprends bien ceux qui sont pas artistes, peut-être ça les tou... peut être ça les atteint pas mais moi, traduire ça... ». « La beauté plastique de l'horreur » donne lieu de maintenir l'horreur dans un cadre défini, de la contrôler, la lier tant bien que mal avec des représentations antérieures artistiques de la beauté (ces modalités défensives par le contrôle se retrouvent d'ailleurs dans le champ relationnel). Mettre de la beauté dans l'horreur autorise aussi son maintien à l'extérieur de soi, l'horreur internalisée signant la mort, dessiner l'horreur, dessiner de l'horreur va dans un mouvement vital d'externalisation du mortifère. L'œuvre acquiert à ce moment cette position d'extraterritorialité et d'extension périphérique de l'appareil psychique du créateur pensée par Guillaumin¹⁶²³, ce qui se révèle par ce dépôt, dans le dessin, de ce qui demeure intraitable psychiquement de façon interne. Est aussi présente cette idée aussi qu'il faut être artiste pour être touché par l'esthétisme de l'horreur, sa beauté plastique et que les autres sujets déportés entre eux ne peuvent pas ressentir cette atteinte, ce vécu face à l'horreur et sa transformation dans le dessin. « alors... je comprends bien ceux qui sont pas artistes, peut-être ça les atteint pas... mais moi... ». Ici un mouvement de déliaison s'opère, un clivage entre artistes et non/artistes dans le camp, entre ceux qui peuvent effectuer ce mouvement et acquérir cette compréhension et ceux qui ne le peuvent pas. Celui-ci est réactualisé dans la relation, Boris Taslitzky me rappelle l'existence de cette douloureuse incommunicabilité, redoublée, entre lui et moi : non seulement je fais partie du groupe des témoins des témoins qui n'ont pas partagé son expérience indicible mais, de plus, je ne suis pas un artiste et ne peux comprendre cet « accent phénoménal » qui atteint le peintre. Autre élément à souligner, la façon dont, pour Boris Taslitzky, l'artiste dans le camp est un traducteur (« mais moi, traduire ça ») de cette horreur, un transformateur en quelque chose de plus partageable (mais dont les limites sont vite atteintes), un travail de représentation, du vécu s'opère ici, sous une forme plus élaborable, extérieure à soi qui peut chercher ensuite une validation auprès d'un tiers¹⁶²⁴.

Je terminerai ce chapitre par une phrase de Boris Taslitzky qui résume bien les enjeux de résistance que constituait l'activité picturale dans le camp pour cet homme : « On était tous des gens pour lesquels ne pas dessiner c'était impossible. » Sous-entendant une identité

¹⁶²³ Cf. 3.8.

¹⁶²⁴ *Id.*

d'appartenance au groupe, narcissiquement reconnu dans le camp et valorisant, des artistes « picturaux »¹⁶²⁵ (les différenciant d'autre part d'une agglutination mortifère avec les autres déportés), cette affirmation par la négative porte l'accent sur l'insupportable passivation du camp et sa conséquence évidente : la défense par l'activité. A noter enfin que si les dessins ont pu valoir à Boris Taslitzky le reproche de le mettre en danger, ainsi que ses « complices »¹⁶²⁶, ils ont pu, une fois cet exercice encadré en quelque sorte par le groupal de la résistance interne du camp, l'y insérer et ainsi l'identifier comme acteur de résistance à part entière¹⁶²⁷. Enfin, dans la même thématique, rester un artiste dans les pires conditions, c'est « rester lui-même », « si j'avais pas dessiné je sais pas si je serais encore vivant, peut-être, je sais pas. Mais je justifiais mon existence. » La dimension autoconservatrice psychique passe par la conservation de l'identité antérieure autant que justifier son existence c'est-à-dire mettre du sens à sa vie, à son activité, à son identité, dans un univers qui en était dépourvu.

11.4.2.4. Défenses et résistances autres que manifestées par le dessin : continuité du travail de culture

Outre le dessin, Boris Taslitzky a exercé un certain nombre d'autres activités relevant peu ou prou d'une forme de résistance au sein du camp de Buchenwald, majoritairement dans un fil de culture française.

Il me fera ainsi part au cours de l'entretien du fait qu'il a participé, dans le block 34, au regroupement des intellectuels français qui s'y trouvaient, particulièrement à la table 2¹⁶²⁸, ce qui a participé grandement au développement d'une forte résistance par le travail de culture : « ça a été un des centres de la vie culturelle française ». Cette résistance au travers des activités de ce groupe constitue un fil rouge qui va traverser tout le système de défense de Boris Taslitzky par lequel il va renouer avec la culture et le groupe des artistes avec tout ce que toutes les conséquences psychiques déjà pointées par Zaltzman, dont j'ai déjà beaucoup parlé¹⁶²⁹.

Ce regroupement a donné lieu, avec sa participation, à la mise en place, le dimanche après-midi, de conférences clandestines ayant pour thème « la poésie de français de Charles d'Orléans à Aragon ». Une de celles-ci a, par exemple, nécessité un important travail de 3 mois au cours desquels ces personnes, par l'intermédiaire des réseaux de résistance, ont recherché dans le camp, qui ne possédait pas de livres en français, les déportés qui pouvaient

¹⁶²⁵ Ce dernier terme est de moi.

¹⁶²⁶ *Id.*

¹⁶²⁷ L'importance accordée aux représentations picturales par les autres déportés, quelle qu'en soit l'origine, justifiant cette résistance.

¹⁶²⁸ A laquelle il a été fait allusion dans le chapitre précédent.

¹⁶²⁹ Cf. 2.3.2.3.

se souvenir de poèmes français. La dimension groupale du travail de culture et la filiation sont à nouveau à l'arrière-plan de ces activités. Le choix du thème de la conférence a aussi une signification plus pragmatique, illustrant le poids de la réalité concentrationnaire qui fait la spécificité de ce type de traumatisme : « Pourquoi tellement d'importance en ce qui concerne la poésie ? Parce que c'est l'arme la plus commode dans la clandestinité, ça demande pas beaucoup de matériel ». Remarquons au passage la valence agressive de ce travail de culture : il s'agit d'une « arme ». Ce dernier autorise le déploiement de l'agressivité dans la mesure où il est d'abord et avant tout un travail de civilisation, avec tous les interdits qu'on imagine : un cadre temporo-spatial, un cadre groupal, empêchant le débordement d'un trop-plein pulsionnel dans le contexte du camp où il menacerait l'autoconservation tant physique que psychique. Ces limites du travail permettent aussi la régression, là aussi très contrôlée, au souvenir, intellectuel. En cela il est possible de comprendre en quoi réciter un poème en groupe peut être une « arme » et un acte de résistance. Le sujet y participe en récitant le poème d'Aragon sur Gabriel Péri : « La légende de Gabriel Péri ». Les conséquences sont quasi-immédiates contre la déshumanisation et dans un travail de liaison des individus entre eux : à la suite de ces conférences, « des gens [et non plus des « déportés » ou des « internés » dans le discours de Boris Taslitzky] qui n'avaient jamais pensé à rimailier se mettent à le faire ».

Dans le même cadre, des concerts seront organisés le dimanche après-midi. Une pièce de théâtre sera même écrite par Christian Pineau et jouée pour la Noël. Les décors, souvent attribués à Boris Taslitzky dans la littérature historique du camp ont en fait, selon ses dires, été réalisés par Paul Gogua, un décorateur de théâtre avec qui le sujet avait déjà travaillé avant-guerre.

Ces mouvements représentent pour le sujet « une lutte contre la déshumanisation »..., que j'ai soulignée déjà plus haut, et plus spécifiquement une volonté particulière : « D'abord c'est qu'on voulait dans n'importe quelle situation rester des artistes ». Il y a là un socle identificatoire de culture, une assise narcissique avec la figure de l'artiste, une affiliation à cette lignée de personnages capables de création, un lien avec un groupe valorisé, qui vient psychiquement assurer la lutte contre les attaques narcissiques multiples du camp¹⁶³⁰. Plus spécifiquement chez Boris Taslitzky, cette figure de l'artiste le ramène à son enfance, à la place très étayante de la mère et au du beau-père comme figure de culture plus large, donnant une tonalité plus subjective à cette affiliation au groupe des artistes.

Ces activités de résistance intellectuelle et culturelle nécessitent un travail de communication permanent avec les différents mouvements de résistance français et étrangers

¹⁶³⁰ Cf. 2.3.1.2 et 2.3.1.3.

du camp auxquels va se lier Boris Taslitzky. Parmi ces réseaux, « le Comité des Intérêts Français » présidé par le colonel Manhès, dont Marcel Paul, à son arrivée dans le camp, devient le principal responsable, profitant de sa notoriété auprès des allemands (c'est un ancien élu du Front Populaire), protège les intellectuels français. Ces derniers étaient auparavant prioritairement envoyés dans les plus mauvais kommandos extérieurs du camp. Dans ce cadre, Boris Taslitzky participe activement à une résistance plus directe. Il aide à faire rentrer des fusils dans le camp après le bombardement au mois d'août 1944 des usines d'armement du camp, en les faisant passer sous les cadavres des détenus. Ces armes serviront plus tard à l'insurrection des déportés quelques heures avant l'arrivée des troupes américaines.

11.4.2.5. Violences physiques et psychiques subies rapportées dans l'entretien

L'artiste, au cours de l'entretien, va faire un tableau des brimades et maltraitements subies aux niveaux physique et psychique, tant en prison qu'au camp de Buchenwald.

De façon générale, les conditions de vie dans les prisons françaises (dans lesquelles il a tout de même passé pratiquement 3 ans avant d'être interné à Buchenwald) ont été pour Boris Taslitzky « en pratique presque aussi abominables » que celles rencontrées dans le camp.

Au premier plan de ces violences on trouve la privation de la liberté sous ses multiples formes. En effet, toutes les situations d'enfermement rencontrées par le sujet consistent bien sûr d'abord en la perte de la liberté de mouvement, mais provoquent aussi la perte d'autres libertés, chacune de façon quantitativement variable selon le lieu de détention.

La restriction de la liberté de mouvement commence avec la simple interdiction de sortir de l'espace de la prison (au camp de Saint-Sulpice-la-Pointe le sujet pouvait aller et venir dans les limites du camp, sortir de sa cellule...) aux règles plus particulières de circulation des prisons civiles (cantonnement à la cellule avec sorties journalières et travaux forcés) et du camp de Buchenwald où la liberté de mouvement était variable en fonction des circonstances (interdiction de sortir du block la nuit mais circulation plus libre le dimanche, jour de repos, par exemple).

La liberté d'expression, sous toutes ses formes (paroles, écrits, dessins...), est atteinte de façon très inégale suivant les lieux et le temps. Avant sa condamnation, Boris Taslitzky pouvait dessiner, avait le droit d'écrire et disposait de papier pour cela. Une fois à la prison centrale de Riom, l'interdiction s'élevait jusqu'au silence obligatoire (le dessin et l'écrit étaient évidemment interdits également). De la prison militaire qui suivra au camp de Saint-Sulpice-La-Pointe, cette dimension ne cessera de s'améliorer jusqu'à la possibilité de suivre et donner des cours, peindre etc. L'arrivée à Buchenwald marque par contre l'interdiction quasi-totale de cette liberté par la nécessité nazie de faire disparaître toute possibilité de

témoignage. Ceci étant, à la différence de la prison civile, la parole restait autorisée entre détenus, là aussi en fonction des circonstances (parler pendant l'appel pouvait signifier la mort mais les échanges de parole le soir dans les blocks étaient plus ou moins autorisés par exemple).

Les travaux forcés, en tant que perte de la liberté d'occupation de son temps en détention, varient en fonction des lieux de détention. A la prison civile, après sa condamnation (prison centrale de Riom), Boris Taslitzky fut astreint à la fonction de balayeur : « Balayeur ça consiste pas seulement à balayer mais à servir la soupe, à porter les morts à la porte etc.... J'ai porté, en 17 mois, plus de 150 morts sur une population de 600 droits communs » dira-t-il. A la prison militaire et au camp de Saint-Sulpice, l'occupation du temps est libre. Le camp de Buchenwald verra, avec le fonctionnement des kommandos, un retour dramatique au travail forcé, « 12 heures pour jour », 6 jours par semaine, sous la houlette des *kapos*, l'artiste travaillera dans les usines d'armement du camp. Notons que ce kommando n'était pas parmi les plus « durs » du camp, certains comme celui de Dora équivalaient à une mort certaine en quelques semaines¹⁶³¹.

Ce thème de la privation de liberté fera retour vers la fin de l'entretien quand le sujet me relatera, suite à une association d'idée autour de la mort de sa femme, et le déclin de ses forces un épisode de sa vie où, privé de sonotone et de ce fait n'entendant rien, il était « emprisonné » derrière les murs du silence.

Au cours de ses séjours en prison puis à Buchenwald, Boris Taslitzky va rencontrer diverses situations plus ou moins humiliantes qui sont autant d'attaques narcissiques.

La détention dans une prison civile suite à sa condamnation lui vaudra d'être considéré comme un détenu de droit commun et à ce titre astreint au même régime, les travaux forcés en tant que balayeur participent à cette humiliation. La pesée mensuelle quant à elle rappelle régulièrement au prisonnier sa détérioration physique. La prison militaire qui suivra le revalorisera narcissiquement en le restituant dans son identité de soldat en uniforme mais à qui on a tout de même ôté toutes les distinctions de grade et les bretelles : un « soldat puni » résumera-t-il.

A Buchenwald, Boris Taslitzky ne fera pas état de moments manifestes d'humiliation au cours de l'entretien mais elle transparait systématiquement dans son discours par les moyens que le sujet met en œuvre pour lutter contre la « dénarcissisation » et la déshumanisation du camp. Ce fait rappelle l'évitement des représentations des tortures, des violences subies dans

¹⁶³¹ Pour des représentations historiques de cet aspect des camps cf. 1.2.5, 1.2.6, 1.4.4 et 1.4.5.

les dessins du sujet (en dehors des aquarelles) et renforce l'hypothèse que j'ai posée de l'existence de défenses de ce type.

En revanche, si Boris Taslitzky ne s'étend pas sur les conséquences psychiques des humiliations et des brimades, il insistera sur le délabrement physique. Nous retrouvons là encore ce même aspect dans les dessins où le corps est souvent présent, principalement dans sa maigreur.

Les conséquences physiques des différentes conditions de vie rencontrées par le sujet sont rapportées plus ou moins directement dans l'entretien dès l'emprisonnement dans la prison centrale de Riom et jusqu'au camp de Buchenwald.

La nourriture de la prison civile de Riom amène le sujet en 17 mois à un état d'amaigrissement dramatique : 35 kilos, attesté chaque mois par le moment de la pesée. Pesée que Boris Taslitzky a peinte à son retour de déportation dans un tableau dont il a fait la maquette au camp « La pesée mensuelle à la prison centrale de Riom »¹⁶³².

La faim est indirectement évoquée, dans un élan plus vital que mortifère, à Buchenwald à propos de la comptabilité des rations de pain par les nazis et plus directement dans le passage suivant : « des fois avec un morceau de sucre on pouvait prolonger la vie de quelqu'un pendant 3, 4 jours ».

Il évoquera encore l'épouillement systématique des déportés qui donne une idée du degré d'hygiène corporelle dans lequel sont plongés les prisonniers, la mortalité par maladie, notamment le typhus ainsi que l'épuisement général évoqué quand, à la proposition du sujet d'organiser une conférence sur la poésie, un camarade lui répond « écoute on est assez fatigué, vous allez nous crever encore plus ».

L'emprise de l'appareil nazi est quant à elle présente à l'arrière-plan ou plus directement dans chaque description du camp de Buchenwald chez l'artiste, elle traverse véritablement tous les aspects de la « vie » au camp dans ses différentes dimensions : « Les SS donnent des ordres, faut les exécuter », ils sont en cela relayés par la hiérarchie internée¹⁶³³. L'emprise SS se matérialise plus particulièrement dans l'entretien à deux reprises : par la comptabilité (voir plus haut) qui envahit toute la « vie » du déporté, qui est compté, re-compté, réifié, désobjectalisé dans les différents aspects de sa vie au camp : nourriture, rations de pain, morts, convois etc. Le SS a tout pouvoir de vie et de mort sur le déporté. Il citera comme exemple le bombardement des usines du camp par les alliés : « les SS, au lieu de faire sortir

¹⁶³² Tableau qui fera précisément l'objet de la coquille « pensée mensuelle à la prison centrale de Riom » du livre dont il me parlera en début d'entretien.

¹⁶³³ Cf. 11.4.2.2.

tout le monde, les ont enfermés, les ont bouclés et puis eux ils se sont taillés et y a eu beaucoup de morts. »

En ce qui concerne la déshumanisation, le terme est utilisé *texto* par le sujet à de nombreuses reprises dans l'entretien, chaque fois de façon défensive, indirectement, pour mettre en relief l'activité de résistance psychique, culturelle des déportés et du sujet contre elle : « pourquoi une grande activité culturelle ? Parce que c'est considéré par la résistance internationale à l'intérieur du camp comme une lutte contre la déshumanisation. », « une arme contre la déshumanisation c'est-à-dire contre la mort ». Beaucoup de questions demeurent quant aux reconstructions après-coup que sont ces réflexions, le « cliché de la déshumanisation » de Wardi¹⁶³⁴ risquant de devenir le pôle d'attraction de rationalisations qui éloignent d'une compréhension plus fine et profonde de ce qu'il a vraiment été d'une résistance de l'humain dans le camp.

11.4.2.6. Boris Taslitzky est un survivant

Comme je l'ai signalé à plusieurs reprises plus haut, le tableau de la maltraitance fait par Boris Taslitzky est très souvent en miroir avec les défenses qui ont contrecarré les persécutions. Dans la même veine, le thème de la survie est présent à plusieurs moments dans l'entretien.

Boris Taslitzky se présente d'emblée comme un survivant. C'est un des tout premiers thèmes de notre échange : en effet lors du 60^{ème} anniversaire (2005) de la libération des camps « on se précipite sur ceux qui sont encore vivants ». Boris Taslitzky fait partie du groupe des survivants des camps de concentration, des survivants qui ont survécu jusqu'à maintenant et qui sont selon lui bien mal compris... Il est aussi un survivant politique : « un vieux communiste, sûrement un des plus vieux vivants ». Cette double appartenance fonde une partie du témoignage dans sa légitimité, il fait partie du groupe des survivants des camps de concentration et il témoigne devant moi, qui suis son témoins. Cet aspect de notre entretien est plus précisément abordé au chapitre 11.4.2.1.

D'autre part, si les activités de résistance¹⁶³⁵ sont pour le peintre des formes de lutte contre la déshumanisation, elles participent aussi d'une forme de survie : « un truc comme ça [la récitation du poème d'Aragon sur Gabriel Péri par le sujet lors d'une conférence] ça permet de vivre encore un peu plus... »

Ensuite, apparaît l'idée que dans l'autoconservatif, la survie est d'abord une survie du corps. La pénurie de nourriture donne toute son épaisseur à cette notion dans l'univers du

¹⁶³⁴ Cf. 2.3.1.2.

¹⁶³⁵ Cf. 11.4.2.4.

camp : « Des fois, avec un morceau de sucre, on pouvait prolonger la vie de quelqu'un pendant 3, 4 [jours]. »

Enfin, la survie passe par la protection des détenus entre eux. L'attention portée aux autres détenus demande le « désir de vivre de plus, de pas se laisser mourir. », cette préoccupation de l'autre est également une nécessité de survie, elle passe par la solidarité¹⁶³⁶ et par un respect des croyances de l'autre « faire attention de ne pas démolir la croyance de l'autre dans quelque chose parce que si vous faites ça, peut-être que vous participez à le tuer. Voyez, en protégeant les autres on s'est tous protégés soi-même. » Cet aspect très groupal de la survie rappelle les réflexions de Waintrater et de Zaltzman sur la portée autoconservatrice tant physique que psychique du groupe, sur les destins liés dans les camps de concentration de l'individu et du groupe¹⁶³⁷.

11.4.2.7. La mort, omniprésente et toujours possible

Corrélatrice à la notion de survie et de survivant, et parfois un peu artificielle à distinguer de cette première, la mort est omniprésente, parfois indirectement dans le discours, parfois au contraire très manifeste.

La mort de l'artiste lui-même, dans la possibilité suicidaire, est effleurée lorsqu'il me raconte qu'à la prison militaire on enlève aux détenus les bretelles : « ce avec quoi on pourrait se pendre ». Plus tard dans notre échange, s'englobant dans la masse des déportés, il témoignera de « l'ordre de nous passer au lance-flammes » donné par les SS pour liquider le camp de Buchenwald avant l'arrivée des américains ce qui déclenchera l'insurrection armée des détenus. La culture est une « arme contre la déshumanisation, c'est-à-dire contre la mort et sa propre mort. De surcroît, le fait d'être surpris à dessiner est sanctionné par la mort, l'activité représentative étant interdite. Je souligne à nouveau combien les ressorts psychiques pulsionnels y sont prééminents étant donné le danger encouru par l'exercice de cette pratique. Il terminera, à la fin de notre entretien, à propos des épidémies qui sévissaient dans le camp par m'expliquer : « les SS avaient dit que si y avait du typhus rien ne rentrerait ni ne sortirait de camp, on en crèverait tous ».

La thématique de la mort des autres, au sens large, est plus présente avec successivement :

Les morts à la prison centrale de Riom. Boris Taslitzky, en tant que balayeur servait la soupe mais aussi portait « les morts à la porte » avec au total plus de 150 morts sur une population de 600 personnes.

¹⁶³⁶ Cf. 11.4.2.11.

¹⁶³⁷ Cf. 2.3.2.2 et 2.3.2.3.

Le « carnage des intellectuels » parmi les premiers détenus arrivés au camp de Buchenwald, les intellectuels « avaient le droit prioritairement d'aller dans les kommandos extérieurs les plus mauvais. »¹⁶³⁸.

Christian Pineau, un des dirigeants de la résistance française internée dans le camp, ne pouvait porter son nom, étant un des fondateurs du mouvement Libération Nord et le chef du réseau Phalanx avant d'être arrêté, sous peine d'être reconnu et mis à mort : « si ça avait été sous son nom véritable, il aurait pas vécu » ; la mort de Danièle Casanova : En 1951, Laurent Casanova propose au sujet de faire un tableau qui intéresse les femmes françaises, ce sera « La mort de Danièle Casanova », sa femme.

La mort de déportés au cours du bombardement des usines du camp. Au mois d'août 1944, Buchenwald est bombardé par l'armée anglaise et ces dernières sont visées « mais le camp lui a été épargné ». « Les SS, au lieu de faire sortir tout le monde, les ont enfermés... les ont bouclés et puis eux ils se sont taillés et y a eu beaucoup de morts, je dirais pas le chiffre mais c'est de l'ordre de 600 ».

La mort récente de sa femme : « toute ma vie j'ai toujours eu de quoi dessiner dans mes poches [...] depuis 2, 3 mois j'ai pas dessiné, les derniers dessins que j'ai fait, c'est les dessins de ma femme à l'hôpital, elle est morte il y a trois mois et j'ai pas pu dessiner depuis. »

La mort de son père : mort en 1915 lors de la première guerre mondiale en tant qu'engagé volontaire, Boris Taslitzky avait 4 ans.

En toute fin d'entretien, répondant à ma question s'il avait cherché à peindre la mort, le sujet hésitera, affirmant qu'il a très peu dessiné de morts, sans doute même pas du tout : « y a des mourants mais pas de morts [...] on s'habitue aux morts ». Cette observation a déjà été faite et confirme l'hypothèse présentée au chapitre 11.3.2.2. La déshumanisation de la mort s'insinue dans cette habitude de voir des morts : « Le spectacle des morts ça... on s'y habitue, c'est plus personne ».

Il me décrira lors des dernières minutes avant la fin de l'entretien le « spectacle des morts » les « tas invraisemblables » de cadavres que les SS ne jugeaient pas digne d'être enterrés et sur qui on jetait de la chaux vive ainsi que son échange avec un autre déporté, croyant, qui, regardant avec lui s'élever la fumée depuis le four crématoire, l'interrogea sur la possibilité d'une « résurrection de la chair » s'ils étaient brûlés. Notre échange s'achèvera peu après cette note. Un rapprochement symbolique est peut-être à initier entre la fin de l'entretien et la mort,

¹⁶³⁸ Repérés souvent de façon très arbitraire et caricaturale par le port de lunettes, cf. 1.4.5.

notre séparation jouant dans le transfert, la séparation, qui se révélera tout aussi définitive, de la mort récente de sa femme ainsi que de la mort, moins récente, de ses camarades et laisse présager la question de la sienne... ou de la mienne...

11.4.2.8. La population concentrationnaire : diversité des détenus, morcellement et agglutination

Les descriptions du camp de ce point vont être, dans l'entretien, très fortement marquées par le morcellement et l'agglutination, à la fois mortifères et vivantes, comme grouillantes de vie, des individus sur tous les plans : origines, langues, affiliations politiques, religions et croyance...

Boris Taslitzky, dans sa « leçon »¹⁶³⁹ va me faire part d'une impression formulée de manière très picturale, visuelle, où il me décrit là aussi quasiment un tableau. La vue du camp est « [...] un spectacle extraordinaire de formes, de couleurs, de variété, c'est abominable... ». L'antiphrase souligne toute la dimension paradoxale du camp dans son énormité. J'y vois dans un premier abord très global une volonté de recherche de sens par le dessin chez cet artiste. Pour aller plus loin, j'ajoute qu'on peut être constater, à la lumière de cette phrase, combien le perceptif¹⁶⁴⁰, qu'on sent tout de même du côté d'une sidération face au gigantisme du camp, est à l'origine de certains affects qu'il peut tout de même lier, une sorte d'émotion artistique (« spectacle extraordinaire ») qui accompagne un affect plus vers l'effroi freudien. La phrase indique aussi possiblement comment ce même perceptif va être chez lui, organisé (c'est un « spectacle ») de manière scénique (tout comme dans ses dessins), sans doute au service du parexcitant : toute l'effraction économique que représente l'horreur du camp est morcelée et ainsi atténuée par une fragmentation dans les différentes modalités visuelles de la couleur, des formes etc. Je pense qu'on touche ici au *primum movens* du travail de représentation de Boris Taslitzky face à la réalité traumatique du camp. Il s'agit d'un travail de liaison, face à l'exigence du pulsionnel d'investir la réalité¹⁶⁴¹ concentrationnaire déplaisante, entre les prémisses de la représentation que sont les affects (déjà en eux-mêmes des représentants pulsionnels) et les percepts, visuels en l'occurrence. Ce travail peut s'effectuer grâce à ses capacités artistiques de découpage de la réalité perçue (qui n'est pas sans rappeler « l'analyse » dont il parle à propos du portrait¹⁶⁴²) et de rassemblement, avec un affect qu'à défaut je qualifierais de l'ordre de l'esthétique, dans une forme organisée en référence à un tiers interne ou externe. La scène ainsi obtenue est en effet

¹⁶³⁹ Le terme est de moi, cf. 11.4.1.

¹⁶⁴⁰ A propos duquel on note la dimension traumatique.

¹⁶⁴¹ Le « condamné à investir » d'Aulagnier.

¹⁶⁴² Cf. 11.4.2.3.

structurée, de façon particulière, comme un « spectacle », quelque chose donc que le sujet peut pour partie contempler comme un observateur/spectateur qui n'y participerait pas, mise à distance dans ce qui n'est pas sans rappeler le clivage « auto-narcissique » férenczien¹⁶⁴³ ou encore la figure du témoin interne de Chiantaretto si on se place dans la perspective du témoignage¹⁶⁴⁴.

La dimension du morcellement ou de la déliaison est soulignée plus loin dans l'entretien dans la multiplicité des langues et des origines qui est une source de chaos et de division : « c'est la Tour de Babel ». Il y a « toutes les nationalités mêlées, on se comprend, on se comprend pas ». La référence biblique vient lier dans une métaphore quelque chose qui, ainsi que le sous-entend la suite de ses paroles, me paraît de l'ordre de l'indicible ou de la vanité des mots dans l'univers des camps, « trop de mots tuent les mots »¹⁶⁴⁵. Il donnera l'exemple de la police intérieure du camp, « faite par les déportés », et qui les protège : « il y a quelques Français, il y a des italiens, y a des espagnols, surtout des allemands ».

La pluralité des déportés se manifeste de même dans les appartenances politiques des uns et des autres. On y retrouve pêle-mêle : gaullistes, communistes, partisans d'extrême droite de divers pays et divers partis. Le chapitre suivant rappelle l'importance de cette affiliation pour l'artiste.

Les croyances religieuses sont également des plus diverses : « puis tout ça ça vit ensemble ».

Face à cette hétérogénéité, Le « comité international », « où figurent surtout les allemands » aide « dans la mesure du possible toutes les nationalités » et cherche à maintenir une certaine cohésion de l'ensemble dans un mouvement d'entraide. La solidarité dont Boris Taslitzky fait ainsi état s'inscrit dans l'incessante dynamique de la liaison face à la déliaison du camp, dans les efforts d'une « organisation phénoménale » d'un secours face à l'agglutination mortifère des individus dans la promiscuité et les différences qui font, paradoxalement, le lit de l'indifférenciation des détenus entre eux.

11.4.2.9. La politique : de l'engagement communiste, la résistance, à la survie du groupe dans le camp

Elle représente un aspect très important de l'histoire de Boris Taslitzky avant, pendant et après Buchenwald. Il adhère au Parti Communiste vers 1933 et rejoint l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires. Son activité de dessinateur est étroitement liée à ce groupe, et lui vaudra plus tard une arrestation politique très tôt au cours de l'Occupation, dès

¹⁶⁴³ Cf. 2.2.

¹⁶⁴⁴ Cf. 2.3.2.4.

¹⁶⁴⁵ Cette dernière expression est de moi.

novembre 1941, pour propagande communiste au sein de l'organisation « Front National Pour la Libération de la France. ». La question de cette appartenance et de ce militantisme politique apparaît au tout début de l'entretien, elle inscrit Boris Taslitzky comme résistant, politique, dès le début de la guerre¹⁶⁴⁶. Elle conduit l'artiste à se définir dans une idéologie, à s'insérer dans un groupe qui détermine pour lui une certaine identité, une filiation qui, je le rappelle, est psychologiquement complexe. Fils d'immigrés russes révolutionnaires francophiles (mais non communistes, il s'agit de la révolution de 1905), né en France, avec un père mort au Champ d'Honneur pour la France lors de la première guerre mondiale, le parti communiste lui permet de s'inscrire à la fois dans un fil de pensée politique et dans un fil de culture franco-russe qui me paraît réunir fantasmatiquement ses deux parents (au travers de la culture de sa patrie d'adoption, plutôt du côté artistique, et de sa patrie d'origine, lieu de réalisation de l'idéologie communiste) puisque chez lui politique et art sont étroitement intriqués. Je pose par ailleurs l'hypothèse qu'il y a, pour partie dans ce choix, une recherche inconsciente d'une filiation paternelle, que l'artiste retrouvera dans diverses figures paternelles de substitution, à commencer par son beau-père, mathématicien puis par d'autres intellectuels comme Aragon notamment. Il est possible d'interpréter de surcroît certains dessins réalisés au camp comme une matérialisation de ce lien, dont le fruit sera le livre des « 111 dessins faits à Buchenwald »¹⁶⁴⁷, enfant né de ces relations, principalement avec Aragon¹⁶⁴⁸. En même temps, il y a là très certainement un appui, dans cette « filiation intellectuelle »¹⁶⁴⁹, sur la filiation « tout court »¹⁶⁵⁰ comme nous y invite à le penser Cupa : la lutte contre la déshumanisation passe par la transmission et la filiation : « L'humain déshumanisé recherche son humanité en l'humain, dans sa filiation [...] La transmission est centrale dans la vie psychique, pour la survie, elle inscrit, elle s'oppose à l'oubli et à la vengeance, assure l'inscription dans les mémoires. Elle construit une histoire. »¹⁶⁵¹

A côté de l'allégeance communiste, alors qu'il s'apprête à me parler du camp de Buchenwald, le sujet associe dès le début de l'entretien sur les prisons françaises sous l'occupation et de là va me faire part de son vécu intense de trahison de la part des français d'extrême droite de l'époque et du gouvernement de Vichy : « [...] Vichy ça vaut rien, c'est une abomination de pure collaboration... Vous savez ce que [...] les gens d'extrême droite disaient avant la guerre ? Plutôt Hitler que le Front Populaire. Ils ont réalisé ça pleinement

¹⁶⁴⁶ Cf. La trajectoire de Boris Taslitzky, 11.1.

¹⁶⁴⁷ Titre du livre.

¹⁶⁴⁸ Cf. 11.4.2.3.

¹⁶⁴⁹ L'expression est de moi.

¹⁶⁵⁰ *Id.*

¹⁶⁵¹ Cupa (2007, p. 174-175), cf. 2.3.2.2.

dans la collaboration. » C'est d'ailleurs un « tribunal militaire vichyste, pas allemand, vichyste » en zone libre, « dite libre », qui l'a condamné.

En toute fin d'entretien, associant sur les morts auxquels on « s'habitue », cette affiliation au communisme se réaffirmera dans la dimension de survivant, montrant par là combien ces deux identités, de communiste et de survivant, sont liées dans l'autoconservatif : « moi qui suis un vieux communiste, un des... sûrement... un des plus vieux vivant. » On imagine sans peine combien la chute de l'U.R.S.S., et l'effondrement du communisme a pu être un coup très dur pour certains anciens déportés qui ont pu résister psychiquement aux effets à long terme du traumatisme extrême des camps de concentration jusqu'alors par l'adhésion à cette idéologie...

11.4.2.10. La religion et les croyances : une nécessité autoconservatrice de les respecter

Thématique qui apparaît peu dans l'entretien, il m'a paru pertinent d'en dire quelques mots cependant.

Si Boris Taslitzky ne différencie pas les différentes religions monothéistes dans ses propos, il semble souligner en filigrane, outre l'hétérogénéité des individus sur ce plan¹⁶⁵², que la question de la possibilité de croire pouvait être mise à mal par la réalité concentrationnaire rappelant par là le sentiment d'abandon de la part du monde (voire « la chute hors du monde ») qui pouvait habiter les déportés. La croyance religieuse pouvait, ou pas, être influencée par le camp. « Y a pas mal de gens qui ont cru en Dieu dans le camp, et puis y a ceux qui y croyaient depuis toujours et qui ont continué et y a ceux comme moi qui n'y croyaient ni avant ni après ni pendant ».

Pour sa part, Boris Taslitzky n'a jamais été croyant, pourtant il y avait à Buchenwald une nécessité vitale de respecter la croyance d'autrui : « Faut faire attention de pas démolir la croyance de l'autre dans quelque chose parce que si vous faites ça, peut-être que vous participez à le tuer ». Le risque de l'identification à l'agresseur est, dans le camp, potentiellement mortel... Cette importance est soulignée par l'exemple de l'artiste qui, pourtant athée, dira à un camarade que la vision de la fumée noire qui s'échappe de la cheminée d'un four crématoire fait douter du salut dans l'au-delà, ce qu'il estime, par rapport à ses convictions, être un colossal mensonge : « Dieu est tellement puissant qu'il te tirera de là ». Le commandement impératif, même au prix du mensonge, de prendre soin des uns des autres dans le camp rappelle, entre autres, la pensée de Cerf de Dudzele¹⁶⁵³, lorsqu'elle affirme qu'il y a disparition dans l'économie psychique de survie, de l'opposition freudienne entre les buts de l'autoconservation individuelle et les buts de l'autoconservation de l'espèce.

¹⁶⁵² Cf. 11.4.2.8.

¹⁶⁵³ Cf. 2.3.2.2.

Prendre soin de soi, s'autoconserver, c'est aussi prendre soin des autres dans le rassemblement identificatoire de la revendication d'une humanité commune entre déportés.

11.4.2.11. Les relations du sujet dans et hors du camp : absence relative de solitude, solidarité, relations privilégiées et réflexions sur les liens et l'amitié

Globalement, il semble, d'après notre entretien, que Boris Taslitzky, tant au cours de ses temps en prison qu'au camp, n'était pas dans l'état d'isolement ni physique, ni psychique tel qu'ont pu en témoigner d'autres déportés¹⁶⁵⁴. Il fera ainsi état pendant l'entretien des nombreux liens qu'il a pu tisser dans le camp.

Ceux-ci sont essentiellement basés sur la solidarité. Celle-ci est premièrement portée par l'activité commune de résistance et deuxièmement par cette attention aux autres dont le sujet me fera part à deux reprises et qui constitue pour lui « une grande protection », « un désir de vivre de plus, de pas se laisser mourir ». Elle est caractérisée par une extrême attention aux autres : « il faut aussi faire attention à ceux dont on voit qu'ils sont sur la fin, c'est à eux qu'il faut donner de préférence tout de suite quelque chose, ça demande une grande attention à tous les autres et l'attention à tous les autres ça demande, ça constitue pour soi-même... une grande protection, pas seulement de nourriture mais aussi de désir de vivre en plus, de pas se laisser mourir voilà ». L'intense souci de l'autre dans sa valence autoconservatrice a déjà été rencontrée et explorée au chapitre précédent¹⁶⁵⁵.

Au cours de l'entretien, le sujet m'exposera les relations plus privilégiées qu'il a pu entretenir avant et pendant la période d'enfermement tant dans les prisons françaises qu'au camp.

C'est tout d'abord sa femme. Parvenue à venir lui rendre visite au Camp de Saint-Sulpice-La-Pointe, elle l'aidera à sauver les dessins qu'il y a exécutés. Boris Taslitzky me racontera comment, depuis sa mort (trois mois à la date de l'entretien) il n'a plus dessiné, ses derniers croquis étant ceux de sa femme à l'hôpital. On peut imaginer comment l'artiste s'est appuyé dans l'actuel des prisons françaises sur ce lien libidinal privilégié. A Buchenwald, la question demeure plus incertaine, Cerf de Dudzele mettant l'accent, avec beaucoup d'autres auteurs, sur les dangers de la régression au souvenir, aux liens libidinaux d'avant le camp : « Tout ce

¹⁶⁵⁴ Citons comme exemple Levi : « Chacun est désespérément et féroce ment seul. » in Levi, P. (1958). *Op. cit.* p. 94, ou encore Laks : « Chacun d'entre nous se trouvait dans l'alternative suivante : ou bien battre et torturer son prochain, ou bien être battu et torturé par lui. » in Laks, S. (1979). *Mémoires d'Auschwitz*. Paris, France : Les Editions du Cerf, 1991, p. 32-33.

¹⁶⁵⁵ J'ajoute que Ferenczi (1934, p. 57) rapporte que: « Par le choc [traumatique], des énergies jusqu'alors au repos ou utilisées pour la relation d'objet se trouvent éveillées soudain sous la forme de sollicitude, des précautions et de préoccupations narcissiques. »

qui éloigne du camp est dangereux »¹⁶⁵⁶. En revanche, il me paraît intéressant de noter que, tout comme au camp il a pu dessiner de façon prééminente des sujets mourants mais non morts, l'artiste a dessiné sa femme mourante mais n'a pu la dessiner morte. Le même évitement de la représentation de la mort opère, avec ici la différence notable que la mort de sa femme a entraîné l'arrêt total de l'activité picturale du peintre.

Ensuite, c'est avec les grands noms de la culture et/ou de la résistance intérieure française du camp que finalement le sujet nouera des amitiés. Il s'agit entre autres de Christian Pineau, (« un homme avec qui je partageais la même couverture et les mêmes mégots »), alors un des dirigeants de la résistance française internée dans le camp qui ramènera ses dessins à Aragon, 3 semaines avant la libération de Boris Taslitzky et écrira une pièce de théâtre pour Noël. Ce dernier en fit le portrait au camp¹⁶⁵⁷. C'est aussi Paul Gogua, décorateur de théâtre, qui fit les décors de cette même pièce. Il s'agissait en fait d'une connaissance d'avant-guerre du sujet qui l'a fréquenté au cours de l'élaboration en commun des décorations de la fête de l'Humanité entre 1935 et 1939. Ses liens avec des personnages comme Marcel Paul et le colonel Manhès sont plus flous. Il semblerait que le sujet les a côtoyés dans la mesure où il participait aux activités de groupements de résistance dont ces deux sujets étaient les principaux représentants.

Enfin, à propos d'Aragon, Boris Taslitzky me précisera qu'il avait travaillé au journal « Ce soir » avant-guerre (qu'Aragon dirigeait), comme dessinateur et le connaissait « très personnellement parce que c'est lui qui dirigeait la Maison de la Culture ». Il était en effet par ailleurs, à l'époque, le secrétaire général des peintres et sculpteurs de cette structure.

Boris Taslitzky, associant sur le fait qu'il y avait tout un trafic sur le dessin dans le camp que le sujet s'est sévèrement interdit avec ses oeuvres¹⁶⁵⁸, me fera part de la réflexion suivante : « l'amitié est fonction du lieu ». Elle n'est la conséquence, dans sa réflexion, que du fait d'être rassemblé dans un même lieu et d'avoir des préoccupations communes, de se protéger les uns les autres. « Si vous vous trouvez plus dans ce même lieu, il reste des souvenirs mais c'est pas la même chose ». Ce discours ramène de façon générale à l'attaque généralisée des liens dans les camps de concentration¹⁶⁵⁹. Y sont perceptibles, de façon latente, plus spécifiquement, différents aspects de ces atteintes : la négation de l'individu comme membre d'un groupe, les déportés forment en effet une masse d'individus rassemblés dans un même lieu, non un groupe ; le sentiment d'abandon de la part du monde, avec ce

¹⁶⁵⁶ Cerf de Dudzeele, G. (1999). *Op. cit.* p. 111, cf. 2.3.2.2.

¹⁶⁵⁷ Portrait n°105.

¹⁶⁵⁸ Cf. à ce propos 11.4.2.3.

¹⁶⁵⁹ A propos de tout cet axe de l'entretien cf. le chapitre 2.3.1.4.

sentiment que malgré toute la solidarité et les liens du camp, Boris Taslitzky est seul au monde, privé à jamais du recours du semblable (et son corrélatif la perte de la croyance en un environnement secourable¹⁶⁶⁰). On sent dans ces paroles combien, même 60 ans plus tard, il y a chez l'artiste un désenchantement, une perte définitive de ces sentiments d'attache qui constitue selon beaucoup d'auteurs une part non négligeable de la violence extrême des camps. Une lecture plus « férenczienne »¹⁶⁶¹ pourrait interpréter ces paroles comme le reflet des effets traumatiques « en creux »¹⁶⁶² de l'absence (ou la défaillance) des réponses de l'environnement par rapport aux besoins affectifs d'un sujet qui fait face à ce qui n'a pas été vécu sur le plan des affects ni inscrit dans les représentations¹⁶⁶³. D'autres interprétations, suivant des axes proposés par divers auteurs ayant pensé le traumatisme seraient tout aussi pertinentes (je pense aux théories de Winnicott notamment). On conçoit dans cette réflexion de l'après-coup, combien les attaques (indélébiles) du camp ont pu mobiliser dans l'actuel de la situation extrême une nécessité autoconservatrice d'un travail intense et incessant de maintien du lien avec les autres déportés dont le dessin a pu être un des médias pour Boris Taslitzky. Cette pensée du peintre ramène également à souligner à nouveau les spécificités des liens dans le camps : il s'agit de relations fondées sur l'autoconservation, sur des « préoccupations communes », une fois de plus la survie de l'individu passe par la survie du groupe auquel il s'affilie comme l'affirment plusieurs auteurs, où l'opposition entre l'autoconservation de l'individu et l'autoconservation de l'espèce freudienne disparaît¹⁶⁶⁴. Une fois la situation extrême disparue, ces liens n'ont plus de raison d'être pour Boris Taslitzky et disparaissent ou s'atténuent, laissant place au souvenir. Subsistent aussi les « souvenirs » traumatiques qui rappellent sans cesse cette fracture irréductible de ce qui s'est effondré dans le camp : un commun entre les hommes. Il est probable que ceci se rejoue dans ma relation avec Boris Taslitzky : nous ne pourrons jamais rétablir cette confiance en l'autre malgré tous nos efforts respectifs.

11.4.2.12. Le plaisir « en plus » : une coexcitation libidinale

S'ils sont le lieu des horreurs les plus abjectes, les camps de concentration ne sont pas des lieux d'où le plaisir est totalement absent¹⁶⁶⁵. Il apparaît en effet çà et là dans ce tableau très noir que me dépeindra Boris Taslitzky comme « un en-plus »¹⁶⁶⁶ dans le camp, surajouté,

¹⁶⁶⁰ Cf. tout particulièrement la pensée de Waintrater dans le chapitre ci-dessus.

¹⁶⁶¹ L'expression est de moi.

¹⁶⁶² Expression utilisée par divers auteurs psychanalytiques et non l'artiste.

¹⁶⁶³ Cf. la théorie du traumatisme chez Férenczi en 2.2.

¹⁶⁶⁴ Ce sur quoi j'ai déjà insisté au chapitre 11.4.2.10.

¹⁶⁶⁵ Cf. historiquement à ce propos notamment les chapitres 1.4.11 et 1.4.16.

¹⁶⁶⁶ L'expression est de moi.

deviné dans le rapport à divers évènements ou activités, peu exprimé dans le discours manifeste.

Le plaisir « en plus » existe dans le travail de culture et la résistance : c'est d'abord le plaisir de dessiner, de peindre. Présent dès l'enfance chez le sujet et plus tard à l'école des Beaux-Arts (« je me suis bien amusé »), il pointe également dans l'activité picturale dans les prisons et au camp, pris dans une sorte d'affect, d'émotion esthétique comme je l'ai déjà signalé. Buchenwald est un « spectacle extraordinaire », Boris Taslitzky dira : « j'étais émerveillé par ce que je dis être la beauté plastique de l'horreur »¹⁶⁶⁷. Le plaisir se situe aussi, sous-jacent, le plus souvent concomitant à leur valeur autoconservatrice, dans les activités culturelles au camp : la poésie française, « riche », « phénoménale », « la meilleure » ; les concerts ; la pièce de théâtre : « un grand succès », « tout le monde ravi », « un truc comme ça ça permet de vivre encore un peu ».

Le plaisir est de même sensible dans les propos du peintre à propos du bombardement de Buchenwald, plus dans le ton du discours : « Au mois d'août 44, les usines du camp ont été bombardées... je crois que c'est par l'armée anglaise, je sais pas exactement, c'est, peu importe... mais le camp a été épargné mais c'est les usines ». Sa rareté dans les thèmes manifestes n'empêche en aucun cas sa perception plus latente dans le discours. Le concept de coexcitation libidinale peut légitimer pour partie une compréhension de ce plaisir de surcroît par une excitation sexuelle indirecte surajoutée à des activités qui relèvent, dans le camp, de l'autoconservatif et/ou de la pensée. Il ne s'agit pas en effet d'une recherche de plaisir véritable mais plutôt un certain plaisir, trouvé, sous une forme potentiellement sublimatoire¹⁶⁶⁸, dans un mouvement de résistance psychique contre la déshumanisation et les attaques du camp.

11.4.2.13. L'enfance de l'artiste

Les propos de Boris Taslitzky sur son enfance ont été intégralement repris pour reconstruire sa trajectoire de sa naissance jusqu'à la libération du camp de Buchenwald. Ces données cliniques sont également utilisées tout au long de l'analyse de notre échange pour en éclairer tel ou tel aspect, c'est pourquoi je ne les reprendrai pas ici, me contentant d'indiquer que ce thème a été abordé dans le témoignage mais uniquement à la fin de celui-ci et suite à mes questions.

¹⁶⁶⁷ Cf. 11.4.2.3 concernant la « beauté plastique de l'horreur ».

¹⁶⁶⁸ Je rappelle que je laisse de côté la problématique de la sublimation dans les camps, aussi passionnante soit-elle, les investigations qu'elle nécessiterait déborderaient largement le cadre de cette thèse.

SYNTHESE DES RESULTATS ET DISCUSSION THEORICO-CLINIQUE

12. SYNTHESE DES RESULTATS

L'analyse des trois études de cas permet de dégager un certain nombre de points communs à tous les sujets, ainsi que des divergences, cliniquement significatives. Ceux-ci peuvent concerner tout aussi bien les représentations picturales elles-mêmes que l'activité picturale, le psychisme des dessinateurs dans son ensemble, ou même leur environnement au sens de Winnicott¹⁶⁶⁹. Beaucoup seront repris dans la discussion. J'en propose un bref résumé dans les deux chapitres suivants.

12.1. Points communs et invariants principaux dans les dessins et chez les sujets dessinateurs

Tous les sujets ont exercé une activité picturale dans un environnement¹⁶⁷⁰ qui relève d'une situation extrême, celle des camps de concentration nazis, telle que je l'ai circonscrite, psychanalytiquement, au chapitre 2.1. Le déploiement de cette activité a pu être subordonné à des aléas psychiques, mais aussi lié à l'évènementiel du réel de ces mêmes camps.

Le dessin y permet la conservation d'une activité représentationnelle dans une « aire de l'illusion », plus qu'une aire intermédiaire au sens de Winnicott¹⁶⁷¹. Cette « aire de l'illusion » autorise, et débouche sur un travail de représentation : investissement particulier de la réalité du camp, sous forme d'un travail de liaison psychique principalement, mais aussi de déliaison (protection contre l'identification à certaines figures mortifères notamment), il révèle, de ce fait, et par certains mouvements comme l'objectalisation, une lutte contre la désintrication pulsionnelle.

Les dessins participent d'un processus d'autoconservation à la fois psychique et physique. Certains thèmes des représentations de ceux-ci sont très présents et soulignent le surinvestissement absolument inconditionnel, pour la survie psychique, de la réalité du camp ainsi que l'impossibilité de s'en dégager. Ainsi, dans leur quasi-totalité, ceux-ci représentent l'univers du camp¹⁶⁷².

On y relève souvent une forte dimension de l'analité visible quant à la noirceur, la saleté, tant en ce qui concerne leurs supports, que dans leurs contenus. Les portraits ou les

¹⁶⁶⁹ Que j'inclus ici en raison des spécificités du traumatisme extrême, déjà décrites et expliquées dans toute la partie 2, qui nécessitent sa prise en compte pour la compréhension de la clinique.

¹⁶⁷⁰ Toujours au sens de Winnicott.

¹⁶⁷¹ Ce point est discuté au chapitre 14.1.

¹⁶⁷² La seule véritable exception est le dessin « Le wagon plombé. » de Boris Taslitzky. Les dessins de Walter Spitzer que je possède, à l'exception d'un portrait, ont été exécutés après le camp, et tout porte à croire qu'il n'a fait, dans le camp, que des représentations du camp. Jeannette L'Herminier fait mention d'un dessin fait dans le train du retour mais, là encore, tous ses dessins sont des représentations du camp.

représentations d'autres déportés sont par ailleurs très majoritaires. On observe de rarissimes représentations de mort(e)s ou de cadavres¹⁶⁷³.

En tant que moyen de lutte contre la passivation, le dessin est particulièrement utilisé par tous les sujets. Il permet un maintien du narcissisme, une renarcissisation pour le dessinateur et pour les autres déportés acteurs, moteurs, de l'activité picturale

Il ouvre la porte d'une différenciation autoconservatrice psychique contre l'agglutinement mortifère de la masse des déportés.

Le jeu de représentations ainsi obtenu s'inscrit dans un fil de culture et d'histoire des camps, d'histoire du monde, il historicise ce qui est déshumanisé.

Le dessin se place dans une filiation, où les figures parentales apparaissent plus ou moins idéalisées dans le discours, et s'avère un moyen très efficace pour l'établissement de liens intersubjectifs d'une protection groupale. A ce titre, les dessinateurs, que j'ai pu rencontrer, font globalement preuve d'une forte insertion dans des groupes divers de déportés, souvent en lien avec une résistance intérieure au camp, où ils prennent souvent une part active.

Les dessins font, par ailleurs, l'objet d'actions de sauvegarde importantes, individuelles et collectives, dans un but général de laisser des traces. Cet objectif se place dans un fantasme omnipotent d'éternité.

L'activité picturale est, enfin, la source d'un plaisir que j'interprète, pour partie, comme relevant de la coexcitation libidinale.

12.2. Divergences principales dans les dessins et chez les sujets dessinateurs

En dehors de ces points communs, beaucoup de différences existent, tant concernant les dessinateurs que les dessins eux-mêmes.

Une partie est liée aux variables de la situation extrême du camp¹⁶⁷⁴. Ainsi, il y eut pour les sujets une disposition très inconstante de certains médias du dessin : Jeannette L'Herminier n'a jamais eu la moindre gomme, Boris Taslitzky, en revanche, a pu aller jusqu'à récupérer une boîte d'aquarelle qu'il avait à son arrivée à Buchenwald. Le rôle des groupes des autres déporté(e)s a aussi pris une place prépondérante : Walter Spitzer et Boris Taslitzky ont pu disposer d'une protection très puissante des groupes de résistance organisés internes du camp de Buchenwald, qui leur ont permis une plus grande liberté dans leur production picturale.

¹⁶⁷³ Là aussi, les seules exceptions concernent quelques dessins de Walter Spitzer, mais exécutés après la période dans le camp, et Boris Taslitzky dans ses aquarelles. Cette remarque, je le note au passage, n'est pas valable pour l'ensemble des autres dessins qu'il m'a été donné de voir, beaucoup de dessinateurs et de dessinatrices, Zoran Music en est un exemple chez les hommes, Violette Rougier-Lecocq chez les femmes, un autre, ont représenté morts, cadavres et bourreaux.

¹⁶⁷⁴ Je me permets d'insister sur cet aspect très pathognomonique du traumatisme extrême qu'est l'emprise du réel.

L'organisation interne des camps où Jeannette L'Herminier a été emprisonnée a été beaucoup moins efficace dans ce sens¹⁶⁷⁵. Les rapports entre les sujets et ces groupes ont joué sur leur insertion, et leur rôle : Walter Spitzer a été clairement « sauvé par le dessin »¹⁶⁷⁶ et identifié dans un rôle de « photographe »¹⁶⁷⁷, Jeannette L'Herminier a été beaucoup plus dans une position « soignante », de réparation par rapport aux co-détenues, et ses dessins peu remis en question, à la différence de Boris Taslitzky, qui a été d'abord perçu, par son activité picturale, comme une menace pour la communauté française du camp, puis accepté mais dans un certain encadrement par la résistance interne.

Des différences biographiques importantes existent. Il s'agit de deux hommes âgés respectivement de 33 ans pour Boris Taslitzky (adulte), et de 16 à 18 ans pour Walter Spitzer (adolescent et très jeune adulte). Jeannette L'Herminier est une femme de 31 à 34 ans¹⁶⁷⁸ lors de sa déportation.

Les « motifs » de la déportation divergent également : résistance dans deux cas (Jeannette L'Herminier et Boris Taslitzky) et Shoah pour Walter Spitzer, sujet Juif¹⁶⁷⁹.

Dans les dessins, plusieurs écarts, plusieurs différences sont notables. Tout d'abord, la recherche de la proximité entre représenté et réalité diffère. Indispensable pour Walter Spitzer dans ses portraits et en tant que « photographe » de la résistance intérieure, elle est « passionnante », et recherchée au tout premier chef par Jeannette L'Herminier (mais cette dernière modifie sciemment ses représentations pour féminiser et renarcissiser ses co-détenues, tout en les déclarant « conformes » à la réalité), tandis que Boris Taslitzky semble dans un mouvement où il va raconter et élaborer une fresque picturale de la vie du camp, sans faire de cette proximité un objectif à tout prix. Les fantasmes d'immortalité, autour des traces que sont les portraits de sujets, ne sont pas partagés de la même manière par les sujets et les personnes qu'ils représentent. Chez Walter Spitzer, certains fantasmes semblent être principalement repris à partir de ceux de la résistance interne, qui voit dans le dessin un moyen « d'immortaliser », et de transmettre les traces du camp en tant que témoignage, alors que lui ne partage pas particulièrement cette vision, sauf dans l'après-coup du camp, quand il

¹⁶⁷⁵ Cela implique beaucoup de différences dans les représentations picturales : Jeannette L'Herminier a énormément dessiné « à la sauvette », a vécu dans des conditions peu compatibles avec un travail plus appuyé des représentations effectuées (au point de profiter des bombardements à Hollenschein pour ce faire). Walter Spitzer et Boris Taslitzky ont pu bénéficier de circonstances plus favorables, grâce à l'organisation détenue, parfois même grâce à la complicité SS pour Walter Spitzer.

¹⁶⁷⁶ Titre de son livre autobiographique.

¹⁶⁷⁷ Par le chef de la résistance tchèque, qui a vu dans ses dessins une possibilité de témoignage comparable à la photographie.

¹⁶⁷⁸ Je rappelle qu'une incertitude subsiste quant à sa date de naissance, cf. 10.1.

¹⁶⁷⁹ Il reste complètement différent psychologiquement (et d'ailleurs « réellement » souvent : dans les camps, être Juif n'était jamais un atout, même dans un camp uniquement de concentration) je le répète, d'être déporté pour ce que l'on a fait (cas de Boris Taslitzky et Jeannette L'Herminier), pour un groupe auquel on appartient idéologiquement ou pour ses convictions politiques (cas de Boris Taslitzky, partisan communiste), ou pour ce que l'on est (cas de Walter Spitzer).

en comprendra la nécessité. Chez Jeannette L'Herminier, ces mêmes fantasmes d'immortalité sont très actifs. Boris Taslitzky manifeste une conscience intellectuelle de cette possibilité de faire trace, mais un certain désaccord face à un tel but des dessins¹⁶⁸⁰.

Les capacités artistiques « préalables » de chacun autorisent très nettement un travail de représentation différent : pour Jeannette L'Herminier, la progression dans ces capacités au cours du temps enrichit considérablement les représentations picturales (arrière-plans, précision du dessin, détails...), Boris Taslitzky, quant à lui passe, pour moi, d'un travail de représentation, à un travail de la représentation à certains moments, notamment lorsqu'il dispose de sa boîte d'aquarelle, où une véritable scénarisation, avec un début de fantasmatisation va se mettre en place. Cette dimension est plus difficile à évaluer chez Walter Spitzer dans la mesure où je n'ai en ma possession qu'un seul dessin de lui effectué au camp. De grandes capacités artistiques au moment de l'internement dans le camp, comme celles de Boris Taslitzky, semblent ainsi permettre, par l'étendue de la palette de possibilités disponibles, un plus grand déploiement de la subjectivité, notamment affective, dans les représentations, mêmes très proches de la réalité.

La représentation des SS et des bourreaux n'est bien présente que chez Walter Spitzer, qui n'hésitera pas à faire le portrait d'une sentinelle de la Wehrmacht, de certains SS, voire de médecins SS à leur demande. Elle est omniprésente dans ses dessins d'après-coup. Jeannette L'Herminier a réalisé moins d'une dizaine de dessins de ses gardiennes. Boris Taslitzky n'en a réalisé aucune, sauf dans quelques tableaux d'après-coup.

Si la dimension autoconservatrice est omniprésente chez tous les sujets, elle se manifeste selon des modalités diverses. Chez Jeannette L'Herminier comme chez Boris Taslitzky, il y a un conflit possible entre autoconservation psychique et physique, par les risques mortels que leur fait encourir leur activité, et l'existence des dessins. Walter Spitzer affirmera quant à lui une autoconservation quasi-exclusivement physique procurée par son activité, utilisée pour le troc, et pour rester inséré dans le réseau de résistance tchèque qui le protège. L'utilisation « physique » des dessins est d'ailleurs très variable : Walter Spitzer a, dès le départ, utilisé ses dessins pour leur valeur comme objets d'échange, Boris Taslitzky se l'est surmoïquement « sévèrement interdit »¹⁶⁸¹, Jeannette L'Herminier, bien que cela reste un peu flou, semble beaucoup en avoir fait don à ses camarades, tout en gardant une partie.

Dans la perspective du témoignage, la préoccupation testimoniale est quasiment absente du discours de Walter Spitzer. Elle ne devient présente qu'après-coup, notamment grâce à l'aide

¹⁶⁸⁰ Pour lui, le dessin est plus une « analyse », il expliquera aussi, éclairant ce point : « ce qui m'a frappé c'est à quel point les camarades qui regardaient les dessins avaient l'exigence que ce soit ressemblant... et pourquoi je disais, je me suis posé la question qu'est ce que ça pourrait leur foutre, et bah on sait jamais, peut-être c'est ce qu'il restera d'eux... »

¹⁶⁸¹ Ce sont ses mots.

d'un G.I. américain, qui l'encouragera à dessiner ce qu'il a vu. Il cherchera, tout de même, à sauvegarder quelques dessins réalisés au camp. Jeannette L'Herminier, quant à elle, posera le témoignage comme une préoccupation centrale dans son activité picturale. Boris Taslitzky sera plus nuancé. Pour lui, une tentative très subjective d'appropriation de la réalité coexistera avec la volonté affirmée de montrer ses dessins, chose qu'il réalisera avec la publication d'un livre, en collaboration avec Aragon

Les actions de préservation des dessins, et leur devenir, varient également. Pour Walter Spitzer, ces mouvements semblent très individuels. Il donnait les portraits qu'il faisait et cachait certains dessins dans des rouleaux, qui ont tous été perdus. Je ne sais ce qu'il est advenu des dessins qu'il a exécutés pour la résistance tchèque. Un seul dessin de lui fait au camp subsiste au Musée de Buchenwald, en Allemagne, alors que les dessins des autres sujets sont soit exposés, soit réunis, dans des ouvrages publiés, ou non. Boris Taslitzky a, quant à lui, tout mis en œuvre pour sauver ses dessins, avec une aide très privilégiée de certains sujets avec qui il entretenait des relations étroites : Christian Pineau et Aragon. Pour Jeannette L'Herminier, il semble qu'il y ait eu à la fois une très forte cohésion du groupe pour cacher et lui ramener ses dessins, et la complicité d'une forte amitié au camp pour sauver ceux de Ravensbrück. Elle a fait don de ses dessins en 1987 au Musée de Besançon. Beaucoup de ses dessins seront d'ailleurs prochainement exposés.

La dimension de l'historicité est très manifeste chez Walter Spitzer, mais principalement dans des dessins d'après-coup qui racontent véritablement une histoire. Mes informations sur ses dessins dans le camp laissent à penser que cette dimension y était beaucoup moins patente. Elle est présente chez Boris Taslitzky mais là aussi après-coup, dans son livre, comme c'est le cas chez Jeannette L'Herminier, qui la manifeste dans les écrits de présentation de ses dessins, qu'elle réalisera après le camp.

13. QUESTIONNEMENTS AUTOUR DES HYPOTHESES DE LA RECHERCHE

Je propose de m'attarder ici sur ce qui, à la lumière de l'analyse clinique, m'apparaît discutable dans les hypothèses que j'ai proposées¹⁶⁸².

L'hypothèse générale de départ de ce travail, qui présente les représentations picturales des camps de concentration comme issues d'un « travail de représentation », spécifique, mis en place principalement dans un processus d'autoconservation physique et psychique, me semble pleinement justifiée par la clinique. Sa double valence, autoconservatrice physique et psychique, me semble tout à fait pertinente dans ce contexte. Ces deux dimensions de

¹⁶⁸² Cf. 5 et 6.

l'autoconservation apparaissent nettement, soit concourantes, soit conflictuelles. Je réprecise, par ailleurs, à ce propos, que beaucoup de travaux d'auteurs vont dans ce sens, ou ont déjà fait ressortir cette distinction d'une autoconservation physique/psychique, et ce notamment dans les camps de concentration¹⁶⁸³.

Ma première hypothèse de travail, qui voit dans l'activité picturale une forme d'organisation psychique qui permet la conservation d'une activité représentationnelle dans une situation où celle-ci est écrasée, me semble pertinente. L'expression « aire intermédiaire », au sens de Winnicott, me paraît toutefois à repenser, ce que je me propose de faire dans la discussion¹⁶⁸⁴.

Le fait que le travail de représentation, effectué par l'intermédiaire de l'activité picturale, soit un processus d'appropriation subjectif qui vise à laisser des traces transmissibles de la réalité traumatique du camp, et, ajouterai-je, des sujets qui y ont vécu, se montre congruente avec la clinique. Je pense que des précisions et une réflexion plus approfondies sont à mener concernant le fait que ce travail est une recherche d'un appareil de représentation autre que le langage, tel que je le formule¹⁶⁸⁵.

L'hypothèse d'un mouvement renarcissant, et auto-réparateur, de la place du sujet dessinateur autour d'une figure valorisée de « l'artiste », tant individuellement dans un fil de culture, que groupalement, me semble parfaitement cadrer avec les résultats.

En revanche, envisager l'activité picturale comme une lutte contre la désintrinsication pulsionnelle appelle plusieurs commentaires. En effet, si la pulsion de vie est convoquée au premier plan dans le mouvement pictural, la pulsion de mort reste proche dans beaucoup de fonctionnements. Certaines données laissent à penser que la pulsion de mort est reprise dans une visée autoconservatrice, au sens de Freud (1920)¹⁶⁸⁶. De plus, la question, que j'ai volontairement mise de côté et que j'évoquerai dans la conclusion, de l'éventuelle sublimation, source potentielle de désintrinsication pulsionnelle, se pose¹⁶⁸⁷.

Le combat contre la passivation du camp, dans l'activité picturale, se dégage nettement de toutes les analyses de cas.

Les rapports entre la honte et le dessin ressortent bien comme une lutte par le dernier contre la première : l'activité picturale reste clairement un travail promouvant le lien social, convoquant un regard bienveillant de l'autre. Si la honte n'est jamais loin, la renarcissisation

¹⁶⁸³ Cf. entre autres, Laval-Hygonencq, Cerf de Dudzeele, Zaltzman, Cupa... Chapitres 2.3.2.2, et 2.3.2.3.

¹⁶⁸⁴ Cf. 14.1.

¹⁶⁸⁵ Cf. à ce sujet 14.3.2.

¹⁶⁸⁶ Freud (1920, p. 110-111, note de bas de page n°16).

¹⁶⁸⁷ Cf. à ce propos 14.2.4.

que procure l'identification à des figures d'artiste, et/ou des figures parentales valorisées, en font clairement une activité orientée contre cet affect particulier.

Mon hypothèse selon laquelle tous les dessins sont un travail de représentation effectué dans un fil de culture et de civilisation se montre parfaitement confirmée par les multiples appels aux représentations de l'Humanité, de l'histoire, du collectif, de la civilisation auxquels ils se réfèrent, implicitement ou explicitement.

L'idée que les dessins sont une tentative d'inscription, dans l'Histoire de l'humanité, des camps de concentration, et acquièrent de ce fait une valeur testimoniale, est inconstamment retrouvée chez les sujets dessinateurs que j'ai approchés. Si Jeannette L'Herminier fonctionne beaucoup dans ces fantasmes d'immortalité dont parle Cupa¹⁶⁸⁸, particulièrement en ce qui concerne la constitution d'une trace de ses camarades déportées, les autres sujets semblent, même s'ils en tiennent plus ou moins consciemment compte dans les désirs des autres déportés, travailler psychiquement différemment dans cette dynamique testimoniale, tout particulièrement Walter Spitzer.

Si le dessin, en tant modalité particulière d'investissement de la réalité déplaisante du camp, et d'obtention d'un plaisir « en plus », lié à une coexcitation libidinale, se présente dans tous les cas cliniques, il me semble qu'on peut aller plus loin en y voyant une sorte de surinvestissement de la « surréalité » du camp.

L'hypothèse d'un soubassement pulsionnel chez le sujet dessinateur, de l'ordre de la pulsion anarchiste telle que décrite par Zaltzman¹⁶⁸⁹, est une pensée qui explique pour partie la protection contre l'identification, présente dans les dessins dans le maintien d'une distance relative, et souvent l'évitement de représentations de zones du réel concentrationnaire potentiellement mortifères.

14. DISCUSSION THEORICO-CLINIQUE

14.1. L'activité picturale se construit dans une « aire de l'illusion », contenant, permettant une organisation psychique, intra- et intersubjective, pour la conservation d'une activité représentationnelle

L'activité picturale semble bien, dans le cadre du traumatisme extrême, faire partie de ces « dispositifs de protection animiques déterminés » évoqués par Freud dans les cas de « souffrance extrême »¹⁶⁹⁰. Elle met en place, dans la durée¹⁶⁹¹, une organisation¹⁶⁹² qui est à

¹⁶⁸⁸ Cf. 2.3.1.8.

¹⁶⁸⁹ Cf. 2.3.2.2.

¹⁶⁹⁰ Freud (1930, p. 32), cf. 2.1.

¹⁶⁹¹ A ce titre aussi, elle réintroduit une temporalité.

¹⁶⁹² Dans un complexe d'organisation croissante.

la fois intra- et intersubjective. Elle débouche sur la conservation d'une activité représentationnelle.

Le réel du camp, l'horreur, est déréalisante, et dicte pour une large part, un « travail » psychique du sujet, qui doit l'investir, ainsi que les moyens par lesquels il va le combattre, pris entre l'étau de cette « surréalité » et la pression pulsionnelle interne. Toutefois, une part de subjectivité et un « choix » sont possibles pour certains sujets qui gardent une activité de représentation par le dessin dans une aire psychique particulière. Ce n'est pas un réel brut qui façonne un sujet, mais bien la rencontre d'un réel très fort avec ce même sujet, qui a une histoire, et qui peut, malgré le peu de moyens dont il dispose, faire quelque chose par le média qu'est le dessin en l'occurrence.

Sauf que le dessin vient aussi, paradoxalement, mettre un espace de jeu, de rêverie dans l'univers du camp. Il est, à la fois, instrument de vérité, dans le fait que la représentation qu'il offre se veut au plus proche de la réalité représentée, mais, en même temps, il s'en éloigne en créant une « aire de l'illusion » chez tous les sujets : l'illusion d'un monde normal dans un monde anormal, « un peu de poésie » dans le camp. Cette illusion procède d'un double mouvement : un certain déni de la réalité, de la « surréalité » dans laquelle le sujet est plongé en situation extrême, dont il a besoin, mais qui devient dangereux s'il persiste ; et, en contrepoint, un surinvestissement de cette même « surréalité ». Le dessin réalise ce « balancement » des déportés entre ces deux positions psychiques.

L'activité picturale ne peut être pensée (et ne peut ouvrir d'espace de pensée) sans le groupe dans lequel ou dans lesquels elle s'inscrit. Dans le camp, le dessin va être ainsi être un intermédiaire, au sens commun cette fois-ci, entre le/la dessinateur/trice¹⁶⁹³ et les autres déporté(e)s¹⁶⁹⁴. J'ai souligné à plusieurs reprises cette particularité. L'activité picturale s'installe progressivement comme une organisation, autour du sujet, à part des autres organisations du camp, et surtout contre la désorganisation de ce dernier. Il s'agit d'une organisation particulière, plus acceptable subjectivement, dans la mesure où elle est, tout comme le dessin qu'elle produit, en elle-même, une création du dessinateur avec la collaboration des autres déportés, dans un espace de jeu groupal qui n'est pas celui, imposé, mortifère et déstructurant, du camp. Le dessin y devient un objet intermédiaire entre le sujet et

¹⁶⁹³ Je mets le substantif au masculin et au féminin uniquement ici, profitant de l'occasion pour préciser que, sauf indication contraire, lorsque je parlerai du ou des « dessinateur(s) », j'engloberai les deux sexes.

¹⁶⁹⁴ Même remarque que précédemment, j'utiliserai désormais, sauf indication contraire, le terme « déporté » pour parler des hommes et des femmes déportés.

ses co-détenus, au sens commun. Il est troquable, transmissible, peut entrer dans diverses stratégies d'autoconservation physique¹⁶⁹⁵ et de secours, promouvoir des liens entre déportés¹⁶⁹⁶... Ce dernier point, dans un contexte de situation extrême où les liens sociaux sont très attaqués¹⁶⁹⁷, où l'autoconservation physique est convoquée au plus haut degré, ne doit pas être négligé. Il marque encore une fois l'importance de prendre en compte la réalité dans le traumatisme extrême, et d'intégrer qu'il y avait, dans les camps de concentration, une valeur tout à fait exceptionnelle du dessin, véritable monnaie d'échange¹⁶⁹⁸. Il s'agit aussi d'un objet au sens psychanalytique, investi (voire surinvesti) en tant que tel, aussi bien par le sujet dessinateur que par les autres déportés, dans des mouvements pouvant être totalement différents voire conflictuels¹⁶⁹⁹.

Les trois sujets que j'ai présentés montrent tous, également, comment le dessin vient poser un intermédiaire entre réalité externe et psychisme. Cet intermédiaire est d'abord réel, extérieur au sujet : le cadre de la feuille, ou les « blancs » disponibles, délimitent un espace de représentation¹⁷⁰⁰, un contenant, où elle peut se déployer, les médias singuliers (crayons, feuilles, couleurs...), les particularités de l'activité, technique, artistique, du dessin s'imposent au dessinateur. Celles-ci vont exiger un travail du sujet pour passer de la réalité au dessin qui relève, pour partie, d'une réalité des impératifs de l'activité picturale « technique » mais pas seulement. Cette réalité va rencontrer, chez ces sujets dessinateurs, une certaine disposition psychique, très en lien avec l'histoire infantile, à constituer une aire de l'illusion grâce à l'activité picturale, dans sa globalité.

Il va s'agir d'un espace de jeu, individuel et groupal, qui va autoriser un travail de représentation dont il est le creuset, sous l'égide du paradoxe : à la fois moi et non-moi, réalité externe et réalité psychique, les sujets vont pouvoir l'utiliser pour reproduire et transformer, *a minima* pour certains¹⁷⁰¹, la réalité écrasante du camp. Il va permettre (Cupa, 2006a, p. 81) de

¹⁶⁹⁵ Comme ce fut beaucoup le cas pour Walter Spitzer qui échangea beaucoup ses dessins contre de la nourriture.

¹⁶⁹⁶ C'est le cas pour les 3 sujets que je présente. Même s'il se présente dans des contextes internes et externes différents, le dessin est un puissant opérateur du lien dans les camps.

¹⁶⁹⁷ Cf. 14.3.1.

¹⁶⁹⁸ Avec la dimension anale que cela suppose, que j'ai déjà relevée au chapitre 12.1.

¹⁶⁹⁹ Boris Taslitzky s'en étonnait, ne comprenant par l'intérêt de ses camarades pour la ressemblance entre ses dessins et la réalité. Walter Spitzer troquait ses dessins, alors que leur valeur, vraisemblablement qualitativement autre, était si grande pour Boris Taslitzky qu'il se l'est « sévèrement interdit ». Les risques mortels encourus pour les cacher par les déportés, et les sujets eux-mêmes, révèlent en partie l'importance économique de cet investissement objectal.

¹⁷⁰⁰ Qui sera respecté par tous les sujets. Là encore, la réalité extérieure au sujet impose des limites qu'il investit et/ou est obligé d'investir s'il veut survivre.

¹⁷⁰¹ Boris Taslitzky a pu beaucoup plus « s'extirper » de l'attraction de la « surréalité » du camp dans ses dessins que Walter Spitzer ou Jeannette L'Herminier. Les capacités artistiques, le psychisme de l'artiste y entrent sans doute pour quelque chose, Alemany-Dessaint (2.3.2.5) nous invite à distinguer d'ailleurs les œuvres d'artistes

relancer le préconscient et de reprendre une activité fantasmatique, limitée puisque potentiellement toujours menaçante.

Bertrand rappelle combien, dans le traumatisme lié à une situation extrême, la réalité externe met hors jeu la temporalité et impose une urgence de penser¹⁷⁰². Or cette « aire de l'illusion » délimite, pour le sujet, et pour les tiers spectateurs aussi, un espace de rêverie¹⁷⁰³, évoquant un « ailleurs » du camp, une existence passée¹⁷⁰⁴, tout en ramenant au camp¹⁷⁰⁵ par l'intermédiaire du dessin. Elle va introduire, de ce fait, tant bien que mal, dans l'interstice de entre psychique et « surréalité » du camp, un espace minimal d'historicité et de représentation, qui vont être les moteurs d'une activité de pensée autoconservatrice psychique.

Le dessin apparaît, en outre, comme un contenant (dont les sujets respectent les limites), sorte de double extérieur du moi, à suivre Guillaumin¹⁷⁰⁶, destiné à recevoir ce qui est inélaborable chez le sujet, où il va pouvoir traiter, par la projection, un certain nombre de mouvements, agressifs par exemple. A ce titre, le dessin pourrait être pensé comme un objet s'appuyant sur les vestiges psychiques de l'objet transitionnel au sens de Winnicott : objet chéri, source de toutes les attentions, investi pulsionnellement, devant survivre tant à l'amour qu'à la haine, à la fois dehors et dedans, interne/externe ou entre les deux, seule possession moi/non-moi dans l'univers concentrationnaire où les déportés sont dépossédés de tout. Rappelons à ce sujet le lien que Winnicott faisait entre l'aire transitionnelle et le développement de la créativité, de l'art et de la culture, et son rôle dans l'acceptation de la réalité. Citons à nouveau Cupa (2006a, p. 81) : « L'aire intermédiaire [au sens de Winnicott] peut, comme creuset de la symbolisation, relancer le fonctionnement psychique de l'aire intermédiaire intrapsychique constitué par le préconscient. Le fonctionnement de cette topique psychique permet la reprise d'une activité fantasmatique quoique toujours menaçante, car dans les camps fantasme et réalité mortifères coïncident. »

14.2. Activité picturale, travail de représentation et pulsions dans la situation extrême du camp

L'incessante poussée pulsionnelle impose au psychisme un travail de représentation permanent. Freud parle ainsi régulièrement d'une « exigence de travail » dont les pulsions

professionnels de celles d'artistes amateurs. L'amateur ayant, pour elle, agi de façon neutre par rapport aux artistes, qui ont pu regarder l'horreur comme un objet de beauté à transcrire.

¹⁷⁰² Cf. 2.2.

¹⁷⁰³ Très affirmé consciemment par Walter Spitzer et par Jeannette L'Herminier.

¹⁷⁰⁴ Les silhouettes des femmes dessinées par Jeannette L'Herminier, féminisées, engraissées font, par exemple, référence à leur silhouette passée.

¹⁷⁰⁵ Qu'il est très dangereux de désinvestir, cf. 2.3.2.2.

¹⁷⁰⁶ Cf. 3.8.

sont porteuses¹⁷⁰⁷. Le travail psychique, prenant sa source dans le corps, est comme « une sorte de nécessité » (Freud, 1900, p. 161), une exigence de transformation psychique créatrice. En effet, la pulsion ne peut être évitée, car elle correspond à un besoin que seule sa satisfaction peut supprimer. La question des affects, en tant que représentants de la pulsion, se pose également.

Nous tous sommes « condamnés à investir »¹⁷⁰⁸ d'un côté mais, de l'autre, accepter la réalité est une tâche sans fin selon Winnicott, et qu'en dire quand celle réalité est un Réel qui échappe plus que jamais au sujet ? Que penser du travail qu'est la production de représentations picturales dans ses rapports avec le pulsionnel ?

14.2.1. L'existence d'un travail de représentation dans le camp se suffit pour partie à lui-même en tant que travail de représentance

Dans le traumatisme primaire de Roussillon, repris par Bertrand en lien avec les situations extrêmes¹⁷⁰⁹, nous sommes devant une faillite de l'organisation représentative.

A la lumière de ma clinique, je pense que le dessin dans les camps nous montre comment, devant un tel échec, le travail de représentation par ce média est d'abord de représenter, de façon très élémentaire, qu'il existe un travail de représentation possible pour représenter l'absence traumatique de représentation. En ce sens, il est urgent, dans une autoconservation psychique, et face au bouillonnement pulsionnel, de représenter qu'il y a une représentance possible et à l'œuvre en tant qu'elle est « l'exercice pluriel des différentes modalités représentatives »¹⁷¹⁰, c'est-à-dire la capacité d'un mouvement pulsionnel à animer des représentations, en passant d'une représentation de chose à une représentation de mot, bref d'effectuer un travail de liaison psychique, contre la déliaison du camp.

Le dessin comme travail de représentation est, de ce fait, une adresse à soi et à l'autre, aux autres¹⁷¹¹. De même que la perception reste très suspecte dans le cadre du traumatisme, selon Férenczi, l'activité picturale, pour être reconnu comme travail de représentation, nécessite l'appel au groupal, qui doit la reconnaître comme telle. Ceci se matérialise dans une place, un rôle particulier attribué par les autres déportés au dessinateur.

14.2.2. *Travail de la représentation et pulsions d'autoconservation*

Tous les déportés dessinateurs dont j'ai présenté une analyse clinique font état de leur activité picturale comme d'une activité hautement autoconservatrice. Dans la mesure où je pose avec d'autres l'existence de pulsions d'autoconservation physiques d'une part, et

¹⁷⁰⁷ Cf. à ce titre les annexes 15.2.1.1.

¹⁷⁰⁸ Aulagnier, P. (1982). *Op. cit.*

¹⁷⁰⁹ Cf. 2.2.

¹⁷¹⁰ Green (1988a, p. 569-593).

¹⁷¹¹ Objets internes tels le « témoin interne » de Chiantaretto (cf. 2.3.2.4) et/ou objets externes tels les autres déportés par exemple.

psychiques d'autre part, potentiellement intriquées bien sûr, je vais maintenant examiner les rapports entre le dessin et les pulsions d'autoconservation physiques puis psychiques.

Concernant l'autoconservation physique, le dessin n'est évidemment pas un objet pouvant satisfaire directement les pulsions d'autoconservation physiques, ni dans camp, ni ailleurs. Il est, en rapport avec le chapitre 14.1., un objet intermédiaire, un détour possible par la réalité, pour arriver aux objets satisfaisant plus directement à leur tour les pulsions d'autoconservation physiques, liées aux fonctions corporelles, dans le cas d'un troc contre de la nourriture par exemple¹⁷¹². Le dessin est aussi une voie possible de conservation de l'existence de l'individu, par l'appel au collectif qu'il sous-tend. Il mobilise la solidarité et la protection des groupes de résistance du camp, et/ou des autres déportés, comme ce fut le cas pour tous les sujets de cette recherche.

L'autoconservation psychique est, à mon avis, à séparer de l'autoconservation physique, dans la mesure où, dans les camps, l'activité picturale pouvait entraîner un conflit important entre les deux courants pulsionnels, suffisant à en démontrer l'existence, et les possibles divergences. Pratiquer le dessin pouvait mettre en danger de mort, non seulement l'individu qui l'exécutait, toute activité de représentation étant sévèrement interdite¹⁷¹³, mais également son éventuelle communauté d'appartenance¹⁷¹⁴, ou ses « complices ». Il fallait donc d'impérieuses nécessités pour dessiner dans les camps de concentration, et, si celles-ci étaient parfois en lien avec l'autoconservation physique¹⁷¹⁵, c'est dans une dynamique d'autoconservation psychique qu'elles semblent principalement se situer.

En effet, le dessin dans les camps répond à de nombreuses exigences autoconservatrices psychiques et empêche, entre autres, le sujet de basculer vers un état de mort psychique que représente le Musulman¹⁷¹⁶. Il permet : la conservation d'une activité de représentation dans une « aire d'illusion » et un fonctionnement *a minima* du préconscient, sans lequel le risque de la pensée opératoire menace ; la possibilité de réaliser l'exigence pulsionnelle de représentation et l'investissement de la réalité déplaisante du camp (et donc de parer pour partie au danger de la régression hors du camp, de mettre un peu de sens dans l'insensé, un

¹⁷¹² Cette voie a été très utilisée par Walter Spitzer pour se nourrir et obtenir des biens de première nécessité, mais quasiment pas par les deux autres sujets.

¹⁷¹³ Encore que, dans l'hybride de droit et de fait qu'étaient les camps, Walter Spitzer a pu dessiner des SS à leur demande...

¹⁷¹⁴ Ce qui fut reproché à Boris Taslitzky, très peu aux autres sujets, qui pourtant ont tous relevé le danger qu'il y avait, pour leurs différents groupes d'appartenance, à dessiner.

¹⁷¹⁵ Tel Walter Spitzer, allant trouver la résistance tchèque de Buchenwald, et dessiner pour leur montrer sa valeur comme une sorte de « témoin pictural », de « photographe », pour être extrait du Petit Camp, et ainsi protégé.

¹⁷¹⁶ Cf. 2.3.1.10.

début de compréhension et de symbolisation); l'exercice d'un travail de liaison intrapsychique et la promotion de liens intersubjectifs contre la déliaison du camp ; l'identification à des figures narcissisantes¹⁷¹⁷, dans une filiation de culture et une filiation parentale ; la protection contre l'identification, dans un mouvement cette fois-ci de déliaison, au déchet qu'on voudrait qu'il soit¹⁷¹⁸ et une différenciation contre l'agglutination mortifère de la foule du camp¹⁷¹⁹, et enfin une lutte contre la passivation et la honte.

Notons que le dessin est une activité qui se déroule dans un équilibre psychique à maintenir entre deux dangers extrêmes du même ordre. Il doit faire l'objet d'une surveillance dont le surmoi me semble l'acteur principal : l'activité contre la passivation peut tourner à la suractivité et à l'épuisement mortel ; la déliaison et la protection contre l'identification peuvent amener une coupure radicale d'avec les autres et l'envahissement par la pulsion de mort ; le surinvestissement de la réalité du camp peut interdire toute régression, couper le sujet de son histoire, et aller vers une pensée opératoire mortifère etc.

Globalement, le dessin manifeste l'acharnement du détenu à donner un sens, à comprendre la réalité du camp¹⁷²⁰, un travail dans lequel les pulsions d'autoconservation forcent le passage au principe de réalité par rapport au principe de plaisir grâce au système Perception-Conscience. L'activité picturale « profite » également, en quelque sorte, de façon autoconservatrice psychique¹⁷²¹, aux autres déportés, dans la mesure où elle peut leur donner une place, également valorisée, dans la chaîne de production picturale (fournisseur de papier, guetteur, modèle etc.), les aider à faire eux-mêmes un travail de représentation dans un espace de jeu avec le dessinateur, et enfin se faire représenter sur le dessin dans des fantasmes omnipotents d'éternité¹⁷²².

S'il me semble heuristique de penser une séparation entre une autoconservation physique et une autoconservation psychique, il me paraît de même établi que le dessin, dans le contexte des camps de concentration, se place tout à fait dans la disparition de l'opposition freudienne entre les buts de l'autoconservation de l'individu et de l'autoconservation de l'espèce, telle

¹⁷¹⁷ Mouvement très proche de « l'identification survivante » de Zaltzman, cf. 2.3.2.3.

¹⁷¹⁸ Cf. La fécalisation du déporté de Grunberger, et toutes les attaques narcissiques du camp en général, 2.3.1.3.

¹⁷¹⁹ Avec, en toute rigueur, le risque que cela représentait de se couper définitivement des autres, et le rappel que, parfois, il pouvait se révéler au contraire protecteur de s'anonymiser dans la masse des autres déportés, comme le relève Zadjé au chapitre 2.3.2.1.

¹⁷²⁰ Dans le même sens de la pensée de Laval-Hygonencq, cf. 2.3.2.2.

¹⁷²¹ Mais pas forcément physique, l'opposition psychique/physique est aussi présente pour les autres déportés proches du dessinateur.

¹⁷²² Cf. 14.4.2.

que la pense Cerf de Dudzeele¹⁷²³, dans la mesure où il s'agit d'un travail de culture, d'un combat vital de l'espèce humaine à mener sous une égide groupale d'humanité.

14.2.2.14.2.3. Travail de représentation et pulsions sexuelles dans le cadre du traumatisme extrême du camp

Les investissements libidinaux sont très problématiques dans le cadre d'une situation extrême qui, telle que je la décris¹⁷²⁴, met hors jeu l'Eros¹⁷²⁵, détruit ou tend à détruire le narcissisme. On imagine tout à fait le repli de tous les investissements dans un mouvement, une carapace, autistiques¹⁷²⁶. L'activité picturale va se placer de façon tout à fait spécifique dans ce contexte.

Tout d'abord, l'activité picturale, même en tant que travail *a priori* non-sexuel, peut faire l'objet d'un plaisir « en plus ». Même si je suggère qu'elle est à considérer d'abord et avant tout dans ses aspects autoconservateurs (cf. *supra*), elle va faire l'objet, chez les dessinateurs que j'ai pu approcher¹⁷²⁷, d'une relative coexcitation libidinale¹⁷²⁸. Bertrand (2006, p. 221) va dans ce sens, en affirmant, dans le cadre du traumatisme extrême, que « toute création, même modeste, procure un plaisir comparable à la création esthétique. Le plaisir, la satisfaction, est ce qui va remettre en route le processus de la vie. » Cerf de Dudzeele (1999, p. 115-116) tempère quant à elle : « l'enjeu des investissements n'est pas un gain de plaisir mais un gain de vie », et les plaisirs « sont toujours liés à des éprouvés de sécurité corporelle ou à la satisfaction de besoins vitaux. »¹⁷²⁹ Certains dessins entrent indirectement dans ces catégories. On imagine volontiers ce plaisir, « en plus », indirect, de Walter Spitzer qui, constatant la réussite de son portrait dans le camp, anticipe (là encore dans une temporalité) sur ce qu'il lui rapportera à manger.

Deuxièmement, les dessins, en tant qu'investissements de la « surréalité » du camp, réalisent un investissement libidinal du vivant, du vif : nous sommes dans le noyau de l'autoconservatif. Jeannette L'Herminier dessine ses « camarades » au premier chef, Boris Taslitzky, les grandes figures de culture du camp avec qui il entretient des relations privilégiées. Walter Spitzer, quant à lui, m'expliquera que dessiner c'est avoir un pouvoir de séduction. Tous éviteront, dans l'immense majorité des cas, de représenter des morts et

¹⁷²³ Cf. 2.3.2.3.

¹⁷²⁴ Cf. 2.1.

¹⁷²⁵ J'aborde la problématique de la désintringation pulsionnelle dans le chapitre suivant.

¹⁷²⁶ Telle que Cupa la décrit, cf. 2.3.1.9.

¹⁷²⁷ Sous différentes formes : « passion » de la ressemblance chez Jeannette L'Herminier, dissimulé sous une émotion esthétique chez Boris Taslitzky, beaucoup plus dans une « lutte » chez Walter Spitzer.

¹⁷²⁸ Freud (1905, p. 138) : « Rien d'important ne se passe dans l'organisme sans fournir sa contribution à l'excitation de la pulsion sexuelle. »

¹⁷²⁹ Cf. 2.3.2.2.

préféreront les vivants. Tous représenteront principalement d'autres déportés plutôt que des bâtiments, des choses, ou encore des paysages. L'objectalisation, au sens de Green, sera le *leitmotiv* puissant de beaucoup de ces représentations¹⁷³⁰. L'activité du dessin elle-même peut être objectalisée, posant clairement la question de la sublimation.

Troisièmement, les dessins peuvent relativement être pensées dans un couple libidinal voyeurisme/exhibitionnisme. L'activité picturale peut ainsi représenter le berceau d'un mouvement pulsionnel libidinal, partant du sujet dessinateur, investissant la réalité qui se présente à lui, de manière visuelle, l'œil étant la zone érogène concernée, pour, le plus souvent, partager ensuite la représentation, montrer le fruit de cette investigation, d'une manière ou d'une autre. Un exemple particulièrement significatif à cet égard peut être retrouvé chez Boris Taslitzky. Il parle du dessin comme étant une « analyse », particulièrement dans le portrait¹⁷³¹, qu'il affectionne, où le travail du peintre va être d'aller chercher ce que cache le sujet¹⁷³². Il y a, je pense, derrière cette coexcitation libidinale, une dimension, non exclusive, de plaisir scopique qui peut aussi, potentiellement, entrer un autre mouvement, une pulsion d'emprise, qui expliquerait une certaine « pulsion de savoir » ce que l'autre cache. Jeannette L'Herminier montrera également cette même « pulsion de savoir ». Ses silhouettes lui seront de précieux indicateurs, extérieurs, de l'état intérieur de ses co-détenues, qu'elle ira activement observer pour ensuite les réparer fantasmatiquement dans ses dessins. Cette dynamique pulsionnelle s'appuie-t-elle sur un mécanisme d'identification à l'agresseur où il va s'agir, pour les déportés, de s'approprier pour partie des mouvements de la constellation de la haine, de l'emprise, du sadisme et de la cruauté, pour ensuite s'en défendre en les renversant dans une activité réparatrice qui va atténuer leurs effets ? On imagine en effet quelle haine destructrice permanente habite les déportés¹⁷³³, et quelles défenses il faut mettre en place pour la contenir, la maîtriser. L'activité picturale me semble condenser ces problématiques et y apporter une forme de réponse par le contre-investissement des mouvements pulsionnels mortifères, sans pourtant, bien entendu, y échapper totalement.

L'analité, pour sa part, est bien présente dans les représentations : la noirceur des dessins est préférentiellement allouée aux représentations des déportés¹⁷³⁴, leur saleté est, en outre, là encore, une réalité tout à fait tangible du camp, à mettre en lien avec la relation objectale

¹⁷³⁰ En rappelant toutefois qu'un certain nombre de dessinateurs ont beaucoup représenté de morts. Cf. Catalogue FNDIRP. (1995). *Op. cit.*

¹⁷³¹ Plusieurs représentations relèvent de cette catégorie, cf. 11.3.2.3.

¹⁷³² L'*Encyclopaedia universalis* écrit à ce propos que la nature même du portrait suppose l'opposition d'un individu donné à et existant au monde qui l'entoure, in *Encyclopaedia Universalis*. Paris, France : Encyclopaedia Universalis France S.A., 1995, Corps 18, p. 756. Cf. annexes 15.3.2.1.

¹⁷³³ A suivre Benslama. Cf. 2.3.2.2.

¹⁷³⁴ Dans l'après-coup, cette dimension sera très présente dans les dessins de Walter Spitzer, notamment par le contraste entre la blancheur immaculée de la neige et la noirceur intense des représentations de déportés pendant les Marches de la mort. Cf. 9.3.2.2.

anale qui existe entre SS et déportés, telle que la théorise Grunberger¹⁷³⁵. Les dessinateurs n'ont d'autre choix que de se soumettre pour partie à ces mouvements de fécalisation et d'éjection dont ils sont l'objet, ce qui pose enfin la question principale qui est celle du narcissisme.

En effet, un des premiers enjeux libidinaux de l'activité picturale est bien celui du narcissisme. Difficile à distinguer d'avec la libido objectale, il s'agit du narcissisme primaire, du narcissisme de l'humain, non plus seulement de l'amour qu'on porte à soi-même, dont il est question dans les camps selon Laval-Hygonencq¹⁷³⁶. Je ne peux qu'abonder dans son sens, dans cet univers où les jeux de miroir sont si fréquents qu'il en est difficile parfois de distinguer dans les dessins et dans le discours des entretiens, ce qu'il en est du dessinateur ou de ce qu'il en est du dessiné, ou encore de l'humain en chacun. A suivre Cerf de Dudzeele¹⁷³⁷, on peut imaginer l'investissement du dessin comme l'investissement d'un objet de besoin qui va assurer le « maintien de la référence narcissique primordiale »¹⁷³⁸ à l'être humain. Cette référence sera anté-objectale, et sera celle du narcissisme primaire, sur lequel s'appuiera l'autoconservation. Valorisée par le surmoi en tant que révélatrice du fil de culture qui relie tous les Hommes, l'activité picturale pourra être investie libidinalement, dans cette mouvance particulière. Il s'agit bien, comme le suggère Benslama¹⁷³⁹, de mobiliser le narcissisme primaire dans l'activité, et la protection contre l'identification de ce qui pouvait, en soi et chez les autres, entraîner un basculement vers le « non-homme ».

14.2.3.14.2.4. Travail de représentation, intrication/désintrication, pulsions de vie/pulsions de mort

Ainsi que je l'ai précisé à plusieurs reprises dans les chapitres précédents, le dessin met en jeu la pulsion de vie et la sexualisation. Il promeut en grande partie un travail de liaison intrapsychique et l'édification de liens intersubjectifs, dans « cette tendance culturelle »¹⁷⁴⁰, ce combat d'Eros contre la mort, à réunir les individus dans des unités toujours plus grandes. Tous ces mouvements vont bien évidemment à l'encontre de la désintrication pulsionnelle.

Pourtant, je tiens à signaler plusieurs éléments qui modèrent cette affirmation. Freud, dans une note de bas de page de *Au-delà du principe de plaisir*¹⁷⁴¹, déjà indiquée, classe les pulsions d'autoconservation parmi les pulsions de mort. Et, en effet, dans l'activité picturale,

¹⁷³⁵ Cf. 2.3.1.3.

¹⁷³⁶ Cf. 2.3.2.2.

¹⁷³⁷ *Id.*

¹⁷³⁸ *Id.*

¹⁷³⁹ *Id.*

¹⁷⁴⁰ Que pointe Cerf de Dudzeele, cf. 2.3.2.2.

¹⁷⁴¹ Freud (1920, p. 110-111, note de bas de page n°16). Cf. 13.

un certain nombre de mouvements, déjà relevés pour la plupart, paraissent être tressés avec celles-ci.

La désidentification¹⁷⁴², pour préserver son identité, est une tendance présente dans les dessins. Par la distance qu'ils apportent par rapport au sujet représenté, et à certaines réalités, par l'évitement marqué de certaines représentations comme le cadavre (dans les cas cliniques que je présente), ils préservent de façon tout à fait autoconservatrice, psychiquement, l'identité du sujet, mais se font dans un mouvement de désinvestissement, de déliaison salvatrice qui m'apparaît comme du ressort de la pulsion de mort.

Cette particularité rappelle les propos de Zaltzman sur la pulsion anarchiste¹⁷⁴³, catégorie particulière des pulsions de mort qui va travailler à une « poussée libertaire » contre les normes sociales. Pour cet auteur, c'est à cette pulsion que « l'esprit humain emprunte la force de ne pas se réfugier dans le déni, l'illusion, la dénégation ». On retrouve beaucoup de ces aspects chez les dessinateurs, par exemple chez Walter Spitzer qui a beaucoup insisté, lors de notre entretien, sur son « culot » (*sic*), sur son absence de conscience des conventions sociales... Jeannette L'Herminier et Boris Taslitzky étaient des résistants avant de rentrer au camp, ils s'inscrivaient aussi (et ont continué au camp) dans cette dynamique pulsionnelle « libertaire ». Les positions que chacun prennent, en tant que dessinateurs dans les camps, sont des positions souvent très individuelles, très narcissisantes certes, mais contre l'organisation, même désorganisée du camp, et parfois même à l'encontre des organisations de résistance internées dans lesquelles ils sont pourtant inscrits (cas de Boris Taslitzky par exemple).

Ainsi, si l'activité picturale peut être, dans l'ensemble, envisagée comme une lutte contre la désintrinsication pulsionnelle, l'analyse plus détaillée montre que certains rouages peuvent, sous couvert de l'autoconservation, faire le lit de la pulsion de mort. La question de la sublimation peut aller dans le même sens.

14.2.4.14.2.5. Travail de représentation et affects

Le travail de représentation issu de l'activité picturale place le sujet dessinateur dans une position particulièrement narcissisante. L'insertion dans un groupe de résistance, ou le lien fait avec une résistance familiale ou nationale, tous ces éléments me semblent concourir à faire du dessin une lutte contre la honte, affect typique du traumatisme et des camps de

¹⁷⁴² Prise dans l'acception proposée par Borgel, et non par Green, cf. 2.3.2.2 pour caractériser ces mouvements. Reprise par Benslama qui en décrit les dangers : laisser périr une part de soi pour maintenir une identification avec d'autres.

¹⁷⁴³ Toute cette ligne de pensée est résumée au chapitre 2.3.2.2, avec les références bibliographiques sur lesquelles elle s'appuie.

concentration¹⁷⁴⁴. Il permet une diminution, par ces moyens, de la distance entre l'instance de l'idéal du moi et du moi. Il autorise une position de sujet, actif, dans un travail (au sens commun) non humiliant, et non passivé¹⁷⁴⁵, par les identifications à des figures de culture, des figures de la filiation des dessinateurs, auxquelles il fait référence implicitement. Ces identifications vont à l'encontre de la honte éprouvée au fur et à mesure des attaques désobjectalisantes des bourreaux et, en miroir, de la désobjectivation de la part des déportés. Jeannette L'Herminier, par exemple, à rebours de l'avilissement du corps, des attaques contre le Moi-peau telles que décrites par Cupa¹⁷⁴⁶, de la mise à nu du corps à la vue de tous, des fouilles corporelles, va représenter, dans ses dessins, les silhouettes de ses camarades, avec des « enveloppes raccommodées », des vêtements, arrangés et féminisés. Elle va arrondir les silhouettes de ses co-détenues dans un espace de jeu¹⁷⁴⁷ avec elles, les modifiant, les réparant, et ainsi les renarcissant, dans un traitement, nécessairement groupal, de la honte, affect social par excellence. Recréant du lien dans ces jeux de miroir, elle atténue la douleur d'une honte née de la destruction du pacte narcissique minimal qui permet aux êtres humains de se tenir pour semblables les uns aux autres¹⁷⁴⁸. Mes entretiens avec elles sont scandés par l'idée que, quelles que soient nos origines sociales ou nationales, nous sommes tous(tes) pareils(les)... à l'exception des nazis.

Représenter le camp par le dessin est aussi un travail qui va à l'encontre de l'inquiétante étrangeté freudienne¹⁷⁴⁹. La disparition des repères, l'infiltration de l'horreur confronte le sujet à une étrangeté absolue, avec une double contrainte paradoxale : oublier le monde d'avant, au risque de sombrer dans la douleur nostalgique mortelle, et s'étayer sur les souvenirs d'avant. L'activité picturale vient comme former un compromis paradoxal entre ces deux nécessités. Elle réinstalle une « aire d'illusion » où les sujets (tant dessinateurs que dessinés, ou simples « spectateurs » du dessin) replongent dans un monde normal, un monde passé : le dessin est une marque de ce monde habituel, banal, antérieur au camp, qui s'inscrit dans un fil culturel, et de temporalité. Il autorise, de ce fait, un appui relatif sur les souvenirs d'avant parce que c'est une activité, là aussi, « normale », ou issue d'un monde « normal », d'avant, et d'en dehors du camp. Quant aux dessins eux-mêmes, les représentations qu'ils portent sont toujours celles du camp, qu'il est trop dangereux de désinvestir. Mais ces représentations s'étaient là aussi sur les moments, les activités du camp qui relèvent, presque,

¹⁷⁴⁴ Cf. chapitre 2.3.1.6.

¹⁷⁴⁵ La passivation étant source d'agonies, d'angoisses de morts, l'activité picturale est aussi une lutte contre l'envahissement par ces affects. Voir la pensée de Cupa à ce sujet, 2.3.1.6.

¹⁷⁴⁶ Cf. chapitre 2.3.1.9.

¹⁷⁴⁷ Cf. 14.1.

¹⁷⁴⁸ Cf. Villa, 2.3.1.6.

¹⁷⁴⁹ Cf. Les propos de Waintrater, 2.3.1.6.

d'un monde normal. Ainsi, nombre de dessins représentent des moments de la vie de tous les jours¹⁷⁵⁰ dans le camp, dans un télescopage passé/présent, une illusion de temps normaux dans un monde anormal¹⁷⁵¹.

La terreur sans nom est peu représentée dans les dessins pendant le camp. Elle l'est, en revanche, me semble-t-il, dans certains dessins de Walter Spitzer, dans l'après-coup notamment, dans une scène de sélection pour un camp d'extermination¹⁷⁵².

Le dessin est un travail de représentation qui, potentiellement, vise à éviter l'agonie primitive winnicottienne. C'est un travail de survie face à la mort psychique, et une tentative de ne pas se retirer de l'expérience pour l'éviter¹⁷⁵³.

L'expérience de « terreur agonistique »¹⁷⁵⁴, telle que la conceptualise Roussillon, pouvant survenir dans les situations extrêmes, est « un état de souffrance psychique extrême mêlé à une terreur de cet éprouvé ou de la violence réactionnelle qu'il mobilise. »¹⁷⁵⁵ Non intégrée, elle est sans issue et sans représentation, sans possibilité de satisfaction, même latérale ou secondaire, sans fin. Le dessin étant un travail de représentation où une possibilité de « plaisir en plus » apparaît çà et là, j'imagine qu'il peut consister une relative tentative d'évitement d'une telle expérience.

14.3. Statut de la représentation picturale dans l'univers extrême du camp

14.3.1. Représentations picturales, représentations de mot, représentations de chose et figurations

La représentation prise en tant que « ce que l'on se représente, ce qui forme le contenant concret d'un acte de pensée » et « en particulier la reproduction d'une perception antérieure »¹⁷⁵⁶ correspond parfaitement à la représentation picturale dont j'ai tenté une définition dans l'introduction de cette recherche.

Le statut de la représentation telle qu'elle est définie par Freud est un statut interne. Ici je me pose la question du statut de la représentation picturale telle qu'elle apparaît dans les camps.

¹⁷⁵⁰ Boris Taslitzky a beaucoup dessiné les activités quotidiennes (conversations, sommeil, repas...) qui s'apparentaient à des activités d'un monde « normal » prises dans l'univers du camp, il a dessiné « ce qui était la vie là-bas », dans ce qui n'était pas qu'un évitement du mortifère, mais un investissement d'une certaine normalité, je pense. Cf. 11.3.2.5.

¹⁷⁵¹ Jeannette L'Herminier a, pour sa part, par exemple, dessiné un rassemblement de détenues pour une fête de Noël.

¹⁷⁵² Cf. 9.3.2.2.

¹⁷⁵³ Cf. La pensée de Roussillon, 2.2.

¹⁷⁵⁴ *Id.*

¹⁷⁵⁵ *Id.*

¹⁷⁵⁶ Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (1967). *Op. cit.* p. 414.

La représentation picturale est, à première vue, externe au sujet, projetée au dehors de lui, et n'a donc pas le statut d'une représentation interne, en tout cas au sens freudien.

Le statut de ces représentations particulières se complexifie avec la pensée de Winnicott¹⁷⁵⁷ ou de Guillaumin¹⁷⁵⁸. Ces représentations se construisent dans une aire intermédiaire, ni interne, ni externe au sujet, et font l'objet d'un travail psychique, et technique, particuliers eux-aussi. Doit-on considérer ces représentations picturales comme des figurations, donc des représentations extériorisées issues des représentations psychiques internes, dans la mesure où elles sont des objets de perception de la part d'autrui et du sujet lui-même ? Il y aurait alors non pas travail de représentation mais travail de figuration, ce qui serait peut-être nier pour partie le travail de représentation qui constitue la souche de l'éclosion des représentations picturales. Peut-être est-il préférable d'y voir un double travail : à la fois un travail de représentation, interne, et un travail de figuration, externe, les deux s'influençant réciproquement dans cette « aire de l'illusion » que je propose dans ma réflexion, où la question des frontières internes/externes ne se pose plus avec autant d'acuité.

Les représentations picturales ne seraient pas des représentations de chose, n'étant pas des inscriptions complètement « psychiques » d'images directes de choses, ou du moins de leurs traces mnésiques¹⁷⁵⁹, relativement à un investissement pulsionnel¹⁷⁶⁰. Elles ne relèveraient pas davantage de la représentation de mot, plus élaborée que la représentation de chose, qui correspond plus au langage verbal, comme image sonore de l'image visuelle¹⁷⁶¹.

Je pense que le dessin, dans le cadre spécifique du traumatisme extrême des camps de concentration nazis, est le fruit d'un travail psychique qui produit des représentations que j'appellerai « intermédiaires », à défaut d'un autre terme, au statut à la fois interne et externe. Issues de l'aire de l'illusion telle que je la pense plus haut, elles sont des représentations externes de la réalité psychique interne, et, tout à la fois, inversement et paradoxalement, les représentations de l'investissement d'une réalité externe par un travail interne. Le mécanisme de la figurabilité me paraît en être l'opérateur principal en tant que « faculté sensible de l'appareil psychique permettant de rendre présent en images l'objet absent »¹⁷⁶². Il s'agit de retrouver la trace sensorielle de l'objet absent, l'autre déporté, la scène du Petit camp par

¹⁷⁵⁷ Cf. 14.1.

¹⁷⁵⁸ Cf. 3.8.

¹⁷⁵⁹ Freud (1915d, p. 116-117).

¹⁷⁶⁰ De Mijolla, A. (dir.). (2005). *Op. cit.* p. 1530 et Freud (1915d).

¹⁷⁶¹ Freud (1923, p. 232).

¹⁷⁶² De Mijolla, A. (dir.). (2005). *Op. cit.* p. 637.

exemple, dans la représentation picturale, comme c'est le cas dans les processus hallucinatoires ou le rêve¹⁷⁶³, dans une régression formelle vers l'image.

Benslama¹⁷⁶⁴ nous fournit un indice de ce statut particulier, quand, partant du témoignage, il affirme que la représentation à laquelle nous donne accès le témoin n'est pas une représentation de chose, car elle est composée de plusieurs temps, strates de mémoire et niveaux d'élaborations. A bien les observer, tant individuellement que dans leur succession chez chaque dessinateur, il y a dans les représentations picturales des camps de concentration, un travail de représentation qui fait qu'il y a en elles, dans le fait qu'elles racontent une histoire, « quelque chose » de la représentation de mot et, dans le fait qu'elles nous racontent cette histoire en images, « quelque chose » de la représentation de chose...

14.3.2. Le travail de représentation : une recherche d'un appareil de représentation autre que le langage pour traduire et transmettre la réalité du camp ?

La situation extrême¹⁷⁶⁵ du camp attaque les capacités de penser, et de représenter du sujet, en lui imposant une réalité qui relève du registre de l'irreprésentable, de l'indicible. L'investissement inconditionnel de cette réalité, tâche sans fin pour tout sujet, est d'autant plus difficile qu'une urgence (qui laisse peu ou pas de place au creuset de la pensée qu'est la temporalité) à investir ce réel (qui échappe plus que jamais au sujet dans son non-sens, son atemporalité) s'impose, dans un processus autoconservatif physique et psychique. La double poussée du pulsionnel et des contingences du réel pousse à l'investissement à tout prix. Le dessin est susceptible d'être une de ces modalités particulières d'investissement du réel dans cette double autoconservation.

Si Férenczi¹⁷⁶⁶ avait déjà mis, dans le traumatisme, l'accent sur la capacité de l'analyste à pouvoir rendre figurable et symbolisable ce qui n'était pas vécu sur le plan des affects, ni inscrit dans les représentations, cette problématique de la représentation est évidemment au premier plan dans le contexte extrême des camps de concentration. Roussillon¹⁷⁶⁷ abonde dans ce sens en affirmant qu'au fond, le point commun à toute définition du traumatisme est l'absence de représentation, et que, dès lors c'est la question des modes de représentations de cette absence de représentation qui vient au premier plan. Korff-Sausse insiste très justement :

¹⁷⁶³ Cette particularité s'accorde particulièrement bien avec la présence sous-jacente de fantasmes d'omnipotence, d'éternité, sur lesquels j'ai déjà à maintes reprises attiré l'attention, dans beaucoup de dessins, à la suite de Cupa. Cf. 14.4.2 et *infra*.

¹⁷⁶⁴ Cf. 2.3.2.4.

¹⁷⁶⁵ Cf. 2.1.

¹⁷⁶⁶ Cf. 2.2.

¹⁷⁶⁷ *Id.*

« le traumatisme a ceci de paradoxal qu'il interrompt l'activité psychique tout en forçant l'esprit à la reprendre pour remettre de la pensée là où elle a fait défaut. Dans sa majeure partie, cette activité consiste à trouver des représentations à des vécus intolérables qui dépassent les catégories habituelles de pensée : trouver des mots et des images aptes à rendre compte ce qui hante son esprit, c'est le travail qu'accomplit le témoin à chaque nouvelle narration. »¹⁷⁶⁸

Face à l'énormité, à l'horreur, au gigantesque du camp, à l'effraction économique que cela représente pour l'appareil psychique, les sujets ont cherché, par l'intermédiaire du dessin, à traduire cette réalité dans un contenant. Les représentations picturales qui sont nées de ces tentatives ont pour but, tout comme les représentations de chose et les représentations de mot, de rendre l'expérience « liable » intrapsychiquement, transmissible intersubjectivement, tout comme une traduction d'une langue à une autre, pour pouvoir l'échanger avec d'autres et échanger sur elle. Je pense ainsi que le dessin a pu se proposer comme un appareil alternatif (mais non exclusif) de penser la réalité du camp par l'image, un peu comme l'inconscient nécessite une traduction, une censure par le préconscient avant d'accéder au conscient. Le processus est simplement à rebours dans ce cadre, allant dans le sens de la perception vers le conscient¹⁷⁶⁹. Restant précaires, étant donné leur statut intermédiaire, peu symbolisées (moins que des représentations de mot par exemple), proches du réel (comme le seraient plus des représentations de chose mais moins intériorisées), les représentations issues de l'activité picturale peuvent prétendre à une certaine représentance de la pulsion, et être une sorte d'alternative représentative à un appareil de langage pour représenter et traduire la réalité du camp : rendre cette dernière transmissible, partageable, pour des sujets n'ayant pu utiliser des mots.

Le dessin va permettre l'inscription de l'évènement dans le champ des représentations, même si cette inscription reste précaire. Il y a trace, même dans une compulsion de répétition au-delà du principe de plaisir-déplaisir. Là où les représentations de mot et de chose échouent, je propose de penser que le dessin va tenter, par un autre média de représentation, d'être un appareil de langage, moins élaboré, moins mentalisé, d'inscrire la trace des évènements, et des sujets, pour pouvoir la « travailler », au sens psychanalytique du terme.

14.4. Réel du camp et activité picturale : enjeux de la rencontre entre l'extrême, l'autre et la subjectivité

¹⁷⁶⁸ Korff-Sausse (2001).

¹⁷⁶⁹ Bertrand (2004, p. 20) insiste sur le fait que les activités de pensée et de perception sont des moyens de lien à des représentations les représentant des pulsions, et ainsi de limiter leur violence dans une dimension économique.

14.4.1. Travail de représentation et surinvestissement d'une « surréalité » déréalisante : réobjectivation et resubjectivation

Nombre d'auteurs, au sujet de la réalité des camps de concentration, font finalement apparaître celle-ci comme une « surréalité » déréalisante. La clinique du dessin, telle que je l'ai présentée, insiste sur les efforts intenses des dessinateurs pour l'investir.

La rencontre de cette « surréalité » déréalisante avec l'absolue nécessité de l'investissement pulsionnel trouve une possible voie de dégagement devant ces deux « maîtres »¹⁷⁷⁰ dans un collage de la représentation à la réalité. L'exigence est celle de l'autoconservation psychique (quête de sens, nécessité de compréhension et d'historicisation...) et de l'autoconservation physique : maîtriser le détour par la réalité, la connaître pour assurer la subsistance physique, assurer des liens avec des groupes de résistance par le dessin. Plus cette réalité est déréalisante et débordante, empreinte de « surréalité », et plus cette exigence s'impose, la compulsion de répétition suit ce mouvement économique de surenchère, dans l'exigence représentative d'une réalité envahissante échappant sans cesse plus au sujet

Il est impératif de penser cette « surréalité », et surtout de la représenter telle qu'elle est, tout en sachant, par clivage, que les représentations que les sujets en font, picturales notamment, ne la sont pas tout à fait, dans « l'aire de l'illusion » que je théorise. Il existe donc un espace de travail intermédiaire, un espace de subjectivité où un certain « collage » de la représentation à la réalité va avoir lieu, mais un « collage » qui va s'intéresser à la réalité « vivante » de l'individu¹⁷⁷¹, pour ne pas en voir l'envers, la réalité mortifère.

Ainsi, grâce au dessin, le sujet peut exister parce qu'il dessine « comme » ce qu'il voit. Il se subjectivise en objectalisant l'autre dessiné dans un retournement de la pulsion. La subjectivation est paradoxalement au prix d'un surinvestissement de la perception, dans un « suraccrochage » au principe de réalité, à l'horreur déréalisante. Il s'agit d'une réobjectivation au sens de Roussillon¹⁷⁷² : donner une valeur réelle au traumatique, par le biais du dessin ou par un autre, donner une existence à cette « surréalité », dans ses aspects les plus détaillés, est un outil thérapeutique que les sujets ont mis en place dans une dynamique auto-réparatrice et/ou auto-thérapeutique.

Cette démarche se réalise de façon groupale : là encore le rôle de l'objet se révèle fondamental.

¹⁷⁷⁰ Au sens des « maîtres » du moi que sont le ça, le surmoi, et la réalité freudienne.

¹⁷⁷¹ Tous les sujets ont insisté sur ce point majeur : l'évitement autant que possible des représentations mortifères.

¹⁷⁷² Cf. 2.2. Réobjectivation que j'ai sentie très rapidement comme un besoin. Je l'ai réalisée, inconsciemment à l'origine, en détaillant les camps, leur histoire, et l'environnement dans lequel ils plongeaient le sujet... et moi-même.

14.4.2. *Le rôle central des objets, se représenter soi-même, représenter les autres*

Comme je le fais remarquer au chapitre précédent, toute l'activité de représentation picturale passe, à un moment ou à un autre, par une personne ou par un groupe de personnes, y compris dans l'après-coup¹⁷⁷³. C'est, par exemple, l'artiste-peintre qui confirme Jeannette L'Herminier dans ses talents de dessinatrice, ce sont tous les sujets représentés (du déporté à certains SS pour Walter Spitzer), toutes les organisations clandestines qui encadrent et promeuvent les représentations de Boris Taslitzky, de Walter Spitzer... Chez chaque sujet, l'objet aide à représenter l'irreprésentable, il est une sorte de « passage obligé ». Férenczi a bien montré comment le sujet, dans le traumatisme, est en proie à une confusion qui sème le doute dans sa propre perception : il doit se tourner vers l'autre pour s'assurer que ce qu'il perçoit est bien ce qu'il perçoit¹⁷⁷⁴.

Les sujets s'organisent beaucoup autour des portraits, ou dans la représentation d'autrui, qui forment ainsi une grande proportion des représentations picturales en ma possession. La présence de miroirs dans les camps de concentration est généralement purement accidentelle, et motive les réactions les plus diverses¹⁷⁷⁵. L'être humain éprouve, de façon générale, et à l'approche de sa mort tout particulièrement, ou lorsque celle-ci est vécue comme imminente, comme c'est le cas dans la situation extrême du camp, le besoin de se raconter, de faire trace¹⁷⁷⁶. On peut penser qu'il en va de même d'un besoin de se représenter physiquement. Le dessinateur remplit alors une fonction particulière dans laquelle il va s'organiser avec le dessiné. Tous deux se structurent dans des jeux de miroir où chacun fait en quelque sorte le portrait de l'autre, ou donne quelque chose de sa subjectivité à l'autre : le dessinateur révèle sa subjectivité dans sa manière de traiter la représentation de l'autre, l'autre en lui prêtant sa réalité, sa perception qui sera reprise, « analysée » (selon le terme de Boris Taslitzky) ou transmise, après la réalisation du portrait. Ce qui paraît important dans cette dynamique, c'est l'existence d'un autre désirant qui va sortir de la détresse (psychique, et physique, la double polarité de l'autoconservation se retrouve encore ici) dans laquelle se trouve le sujet.

¹⁷⁷³ Les dessins d'après-coup du camp de Walter Spitzer ont été réalisés sur l'injonction d'un sous-lieutenant de l'armée américaine.

¹⁷⁷⁴ Roussillon s'inscrit dans la même direction en posant la réobjectivation du traumatisme comme un temps thérapeutique incontournable, cf. 2.2 et chapitre précédent.

¹⁷⁷⁵ Par exemple, Antelme, R. (1947). *Op. cit.* p. 57 : « René possède un morceau de miroir qu'il a trouvé à Buchenwald après le bombardement d'août. Il hésite à le sortir parce que, aussitôt, on se précipite et on le lui réclame. On veut se regarder. » A l'inverse, J. Fleury : « Je voyais notre transformation dramatique par celle de ma mère. C'est au travers d'elle que je voyais ma misère. Dieu merci, nous n'avions pas de miroir. », in FNDIRP, UNADIF, Fillaire, B. (1997). *Op. cit.* p. 248.

¹⁷⁷⁶ Cf. 2.3.1.8.

Cette dynamique est à replacer dans une dimension ontogénétique : si ces trois sujets ont pu résister et survivre dans ce type de fonctionnement, c'est bien parce qu'ils ont pu constituer dans leur enfance un objet interne suffisamment bon, suffisamment présent, pour retrouver, dans l'actuel des camps, un objet substitutif qui va aider, en quelque sorte, à retracer ce parcours psychique inconscient. L'autre du camp, l'Autre, comme miroir maternel, à la fois intrigant et intriquant, va ainsi être le support d'une relance de l'appareil psychique.

Dans ces relations objectales libidinalisées, le don à l'autre de « son » dessin, ou du droit de regarder la ou les représentations produites, entrent dans un jeu relationnel du « voir » et du « montrer » déjà entrevu précédemment.

14.5. Représentations picturales et témoignage : le dessin, un « témoignage pictural » ?

Tous les sujets que j'ai rencontrés ont, à un moment ou à un autre de nos échanges, parlé non seulement du témoignage que représentait notre entretien, mais aussi du témoignage qu'étaient leurs dessins, tant pour eux-mêmes (dimension très présente chez Jeannette L'Herminier, moins chez Boris Taslitzky et Walter Spitzer), que pour le ou les groupes dans lesquels ils s'inséraient.

Benslama¹⁷⁷⁷ affirme que, dans le témoignage, existe « assurément » un travail de la représentation. La question des rapports entre les dessins et le témoignage me semble donc un axe de réflexion tout à fait pertinent à discuter. Toujours à suivre cet auteur¹⁷⁷⁸, le travail de la représentation, dans le témoignage, transmet non seulement un contenu, mais aussi le fait que ce contenu a été travaillé, qu'il y a eu « représentance »¹⁷⁷⁹. Dans la mesure où, d'une part, je pense avoir montré qu'un travail de représentation a bien au lieu dans les dessins, qu'il peut prétendre relever de la « représentance » au sens psychanalytique¹⁷⁸⁰, et que, d'autre part, les dessinateurs que j'ai rencontrés l'affirment en tant que telle, s'ouvre dès lors la question de considérer l'activité picturale comme une activité de témoignage. Les dessins sont-ils à considérer comme les résultats, les inscriptions concrètes d'un travail psychique de témoignage particulier¹⁷⁸¹ ?

A en référer aux définitions « générales » du témoignage¹⁷⁸², bien des points concordent entre dessin et témoignage. Les dessins cherchent bien (très explicitement dans le discours de

¹⁷⁷⁷ Cf. 2.3.2.4.

¹⁷⁷⁸ *Id.*

¹⁷⁷⁹ *Id.*

¹⁷⁸⁰ Cf. 14.2.1.

¹⁷⁸¹ Tel que le définit Waintrater au chapitre 2.3.2.4.

¹⁷⁸² Résumées au début du chapitre 2.3.2.4.

Jeannette L'Herminier, de façon plus indirecte chez Boris Taslitzky et chez Walter Spitzer où ils ont pris cette aspect plus par délégation d'un rôle de témoin par le groupe de résistance auquel ils appartenaient) à confirmer une véracité de ce qui a été vu, entendu, perçu, vécu¹⁷⁸³.

Ils attestent également publiquement de cette authenticité : toutes les personnes que j'ai rencontrées ont, soit pendant l'internement, soit après-coup, mis en place des moyens de montrer ces dessins à un groupe restreint (autres déportés notamment) ou, souvent plus tard, à un groupe beaucoup plus étendu, en les éditant, ou en en faisant don à des associations, des bibliothèques, des musées¹⁷⁸⁴.

Dans une perspective beaucoup plus psychanalytique, il est possible de penser les dessins comme un témoignage. Ils représentent bien cet « engagement devant les autres » dont parle Waintrater¹⁷⁸⁵. Ils rencontrent des problématiques similaires : la question de leur intelligibilité par exemple, qui renvoie à leur aspect non-verbal. Ils sont une recherche du semblable, une adresse à l'autre, mettant en jeu toute la problématique de l'objet¹⁷⁸⁶ et, s'il ne sont tout à fait des mots, se placent dans un travail de séparation complexe entre réalité et représentation en passant par cet autre. Waintrater considère le témoignage comme un espace intermédiaire entre l'individu et l'interpersonnel, comme un travail de culture, toutes particularités que j'ai relevées à maintes reprises dans l'activité picturale des dessinateurs, avec également ce refus de l'irreprésentable. Boris Taslitzky, par exemple, cadre l'horreur psychiquement en lui donnant une dimension esthétique, plastique, qui va l'autoriser à la contenir, puis à la représenter dans ses dessins.

A suivre Chiantaretto (2004b, p. 100), dans la définition du témoignage qu'il propose¹⁷⁸⁷, les dessins ne peuvent être des témoignages dans la mesure où ils ne sont pas véritablement un « récit en première personne authentifié par celui qui raconte et qui garantit par l'acte même le constituant comme témoin, l'existence de l'évènement raconté. » Pourtant, d'autres éléments de sa pensée entrouvrent cette possibilité. Par exemple, le fait que les dessins témoignent bien de la résistance de l'espèce humaine au projet nazi d'une radicale déshumanisation, en tant qu'ils sont justement un travail de culture, de civilisation. Ils sont un travail particulier de subjectivation en ranimant une capacité à être affecté¹⁷⁸⁸. L'interlocuteur

¹⁷⁸³ Cette « confirmation » va même jusqu'au surinvestissement d'une « surréalité », cf. 14.4.1.

¹⁷⁸⁴ Waintrater (2003, p. 24-25) pense plus avant cette observation, en affirmant que le témoignage est indissociable de l'intérêt d'un groupe social par rapport à l'évènement qu'il raconte. Cf. 2.3.2.4.

¹⁷⁸⁵ Cf. *Ibid.*

¹⁷⁸⁶ Cf. à ce sujet 14.4.2.

¹⁷⁸⁷ Cf. 2.3.2.4.

¹⁷⁸⁸ Cf. 14.4.2, Jeannette L'Herminier explique bien comment elle ranimait sa capacité à être affectée en tentant de comprendre l'état psychique de ses camarades, en dessinant leur silhouette, révélatrice de leur psyché, cf. 10.4.2.4. et cf. 14.4.1.

qu'est le témoin interne, concept de cet auteur, maintien d'un regard de l'autre et de celui de soi vers soi-même, est tout à fait présent dans l'activité picturale, et permet bien cet espace psychique contre l'agglutination mortifère. Le dessin partage, de plus, avec le témoignage écrit, la particularité d'être inscrit sur un support en deux dimensions, et sa reproductibilité augmente son pouvoir de conviction en séparant le témoin de son témoignage.

Wilgowitz (1991, p. 208) voit dans la recherche des mots pour dire l'indicible, l'irreprésentable, comme un processus vampirique à rebours. L'activité picturale s'inscrit tout à fait dans la ligne de pensée de cet auteur en tant que tentative d'instaurer une symbolisation, de donner sens à l'ensevelissement des souvenirs, de délimiter un temps et un lieu¹⁷⁸⁹.

Bertrand (1997, p. 45) va penser le récit, dans le traumatisme, comme un processus inverse du trauma par la mise en forme qu'il impose. En effet, il permet la mise à distance de la réalité perceptive, et rend ainsi possible la représentation, réinstaura une temporalité, et se fait dans un univers commun de pensée partagé. Ce récit est adressé à un interlocuteur, à la fois imaginaire et externe. Toutes ces dimensions se retrouvent peu ou prou dans les dessins exécutés dans les camps de concentration.

Ainsi, le dessin partage avec les autres formes de témoignages beaucoup de points communs. Il me paraît tout à fait pertinent de penser l'activité picturale, y compris dans l'évènementiel de la situation extrême, comme une modalité, particulière, de « témoignage pictural ». Celle-ci présente quelques spécificités par rapport au témoignage oral ou écrit :

Les représentations construites dans le travail de représentation sont des représentations intermédiaires, qui ne sont ni des représentations de mot ni des représentations de chose¹⁷⁹⁰.

Elle organise une temporalité plus difficile à mettre en relief, mais présente dans la succession des dessins, des scènes, leur datation éventuelle...

Le dessinateur, tout comme le témoin dans l'écriture, est celui qui « assume » l'impossibilité de faire coïncider, non plus le « dit et dire » (Chiantaretto, 2001, p. 447), mais le « dessiné et dessiner », c'est-à-dire qui assume l'écart irrémédiable entre la représentation picturale et l'existence.

La difficulté de mise en forme visuelle (liée à la figurabilité) dans la représentation, de toute sortes d'éléments, par exemple les liens logiques (tout comme cela est rendu difficile dans le rêve), fait toutefois qu'elle condense de multiples mouvements psychiques souvent délicats à dégager. Cette dimension souligne la particularité d'un « témoignage pictural ».

¹⁷⁸⁹ Jeannette L'Herminier et Boris Taslitzky ont manifesté de manière tout à fait patente cette préoccupation en signant, ou en faisant signer, et en datant, un certain nombre de dessins.

¹⁷⁹⁰ Les représentations de chose ne sont d'ailleurs pas le type de représentation auquel nous donne accès le témoin, selon Benslama (2001), cf. 2.3.2.4.

14.6. Représentations picturales et temporalité

Dans ce chapitre, je rappelle que, entre autres, pour Bertrand (2000a, p. 185)¹⁷⁹¹, toute situation extrême, et donc *de facto* celle du camp, met hors jeu la représentation d'une temporalité parce que l'imminence d'un danger de mort rend cette représentation invalide.

Je soutiens que l'activité picturale, autant que le dessin en lui-même, visent à réinstaurer une temporalité, précurseur indispensable de la pensée. En effet, dessiner une scène c'est déjà entrer dans une temporalité d'un après-coup : il faut du temps pour la tracer, la reprendre éventuellement. Il y a tout un travail pictural (technique et psychique), depuis le perceptif jusqu'à la représentation picturale achevée sur le support du dessin.

La clinique met bien en valeur aussi l'existence de la représentation d'une temporalité chez les dessinateurs : Boris Taslitzky a, par exemple, annoté certains de ses dessins avec des indications de couleur, anticipant un futur où il disposerait de ce média technique supplémentaire pour achever sa représentation. Jeannette L'Herminier a daté et retravaillé ses dessins lors des bombardements, Walter Spitzer les a surtout datés (du moins après sa déportation). Ce dernier témoigne, dans ses dessins d'après-coup¹⁷⁹² beaucoup plus de cette tentative d'inscription dans le temps, d'historicisation en représentant (et en choisissant dans son livre) notamment les moments-clés de l'histoire de la Shoah et de la déportation¹⁷⁹³.

Comme je l'ai déjà constaté plus haut¹⁷⁹⁴, dans toute une partie des dessins il y a la question de la trace, du don. Tous ont laissé des dessins à d'autres. Les efforts de sauvegarde des dessins, sous des modalités diverses, sont présents chez tous, et souvent partagés par leur(s) groupe(s) d'appartenance. Il était nécessaire que les autres conservent ce qui apparaît comme des trésors de vie pendant la guerre, et spécialement pendant les camps, pour qu'ils en fassent quelque chose (notamment chez Boris Taslitzky). Cette question de la trace se complexifie par un maintien vivant de cette trace qu'ils laissent, dans un héritage qu'il faut transmettre aux générations futures.

Enfin, en plus de ces derniers éléments, l'aspect transgénérationnel est absolument central dans les rapports entre dessins et temporalité. La filiation intrafamiliale, avec des identifications à des figures de culture, la filiation culturelle ; avec des identifications à la figure de l'artiste ou du dessinateur ; la filiation à l'espèce humaine par l'exercice d'une

¹⁷⁹¹ Cf. 2.1.

¹⁷⁹² Cf. 9.3.2.2.

¹⁷⁹³ Mis en évidence par Waintrater, cf. 2.3.1.5 et cf. 9.3.2.

¹⁷⁹⁴ Cf. 14.4.2.

activité issue d'un monde « civilisé » ; l'inscription des dessins dans l'Histoire du monde, font du dessin dans les camps une activité à visée historicisante, psychiquement structurante.

CONCLUSION GENERALE DE LA THESE ET OUVERTURES

L'achèvement de cette recherche, portant sur les représentations picturales issues de trois sujets ayant dessiné dans les camps de concentration nazis, montre combien, même au cœur d'une problématique relevant du traumatisme extrême, dans une surréalité, déréalisante et écrasante, il peut exister des enjeux psychiques multiples.

La compréhension de l'activité picturale dans les camps, en tant que travail de représentation, ouvre de multiples perspectives, analysables à la fois dans un cadre classique d'analyse de cas, et dans une vision épistémologique relevant de la psychanalyse appliquée telle que conceptualisée par Green.

Les résultats montrent que les dessins de ces sujets ouvrent, dans un espace de jeu avec les autres déportés, une aire de l'illusion où ces sujets peuvent investir la réalité du camp, tout en y maintenant un certain pouvoir de modification qui laisse la possibilité à une part de subjectivité de s'y introduire. Les représentations « intermédiaires », obtenues dans cet espace de travail psychique, inscrivent les sujets dans un fil de culture, et de civilisation, tout autant que dans une filiation. Elles ouvrent les prémisses d'un travail de liaison, d'une temporalité, d'une historicisation, et participent à l'éclosion d'une pensée anti-traumatique. Une fantasmatique omnipotente d'éternité centrée autour de la conservation de traces immortelles de la vie au camp, ou des déporté(e)s, est à l'œuvre dans une transmission du témoignage que représentent ces dessins. L'activité picturale s'inscrit, par ces biais, dans une très forte dimension autoconservatrice, individuelle et groupale, affirmée dans deux courants différenciés, physique et psychique, souvent enchevêtrés, parfois conflictuels.

La participation de ce travail de représentation à une lutte contre la désinhibition pulsionnelle, où pointent cependant des éléments relevant de la pulsion de mort, et la coexcitation libidinale qu'on peut y observer, ouvre, à propos de cette activité, sur la question de la sublimation dans les camps.

Cette dernière a, chez Freud, rapidement été pensée comme un des mécanismes possibles, un moteur puissant des grandes œuvres de la civilisation¹⁷⁹⁵ et, si la question de savoir si les dessins dans les camps sont de l'art reste à investiguer (et n'est d'ailleurs peut-être pas du ressort de la psychanalyse), il me semble en revanche tout à fait pertinent de les considérer comme un travail de culture, de civilisation au sens de Freud, et donc, partant de là, comme des activités relevant éventuellement de la sublimation. Cette dernière est en effet posée tout au long de son œuvre¹⁷⁹⁶ comme intervenant dans toutes les productions culturelles de l'être humain. Les pulsions partielles, telles que celles de l'emprise, ou la pulsion scopique (sous-

¹⁷⁹⁵ Freud (1905, p. 36).

¹⁷⁹⁶ Freud (1905, p. 100), Freud (1908a, p. 33), Freud (1910c, p. 163) etc.

jacentes à certains dessins, tel que j'ai pu le décrire), sont particulièrement propices à être sublimées. De plus, ainsi que le pense Green¹⁷⁹⁷, la sublimation permet de conserver des activités investies qui ne nous quittent jamais, à la différence d'objets au sens plus commun du terme : dans l'univers du camp, où la dimension de la perte est particulièrement centrale, la sublimation est donc, pour ces raisons, fortement convoquée à cet endroit. Il y a, de ce fait, à mon avis, tout un pan très large de la compréhension des représentations picturales des camps qui gagnerait à être pensé du point de vue de la sublimation. Une telle recherche aurait d'autant plus d'intérêt que les rapports entre sublimation, et pulsion de mort, ainsi que son rôle dans la désintringation pulsionnelle du fait de la déssexualisation qu'elle engendre, sont très complexes, et qu'elle est probablement, de ce fait, impliquée avec toute une problématique autour des pulsions d'autoconservation.

Un autre champ métapsychologiquement intéressant s'ouvre également si on considère, de façon plus large, comme je me suis parfois laissé aller à le faire, le dessin comme de l'ordre de la création. Cela est d'autant plus approprié qu'il n'y a pas eu que des dessins de créés dans les camps, au sens de « matérialisés », mais également des réalisations en différentes dimensions (objets sculptés, taillés...). J'ai pu souligner dans ce fil de pensée, entre autres, à plusieurs reprises, l'importance accordée au statut d'artiste comme figure de culture par les déportés, les différences¹⁷⁹⁸ qu'on pouvait relever entre les dessins d'un artiste en devenir, tel Walter Spitzer, par rapport à celles d'un artiste déjà confirmé comme Boris Taslitzky etc. Tous ces éléments peuvent se révéler des éléments de réflexion féconds et enrichissants sur les rapports entre le traumatisme extrême et la création avec toutefois la barrière de la faisabilité liée à l'ancienneté des événements, et à la rareté des sujets dessinateurs.

Beaucoup d'autres problématiques du traumatisme extrême peuvent toutefois être encore éclaircies malgré ces limitations de la réalité. Les dessins d'enfants dans les camps de concentration peuvent aussi être analysés, leurs auteurs retrouvés et comparés avec les dessins d'adultes, éclairant un peu plus comment un psychisme en gestation a pu organiser quelque chose ou représenter quelque chose de la situation extrême du camp par rapport à un psychisme d'adulte.

Cette recherche, à l'instar de nombreuses autres, en ne s'attardant que sur quelques questions précises autour du traumatisme extrême des camps de concentration nazis, en suscite évidemment bien d'autres :

Pourquoi certains artistes n'ont pas dessiné dans les camps de concentration nazis ?

¹⁷⁹⁷ Cf. 3.6.

¹⁷⁹⁸ A suivre Alemany-Dessaint, cf. 2.3.2.5.

Que penser des dessins effectués par des déportés uniquement après leur déportation, ou encore des dessins effectués par des sujets non-déportés, ou en élargissant encore, de membres de familles de déportés ?

Comment penser et comparer ces dessins avec d'autres réalisés dans d'autres types de camps, par exemple dans le système soviétique du goulag ?¹⁷⁹⁹

Quelles comparaisons peut-on faire avec des dessins, éventuellement réalisés dans d'autres situations extrêmes ?¹⁸⁰⁰

¹⁷⁹⁹ L'exemple de Jacques Rossi, qui a dessiné dans les camps soviétiques, et certains de ses ouvrages comme Rossi, J. (1997). *Le manuel du Goulag*. Paris, France : Le Cherche-Midi, coll. Documents. peut être évoqué

¹⁸⁰⁰ Bertrand (2000a, p. 185) rappelle que beaucoup de traumatismes psychiques à l'heure actuelle semblent reliés à des expériences vécues de situations extrêmes, il serait étonnant qu'il n'y ait pas eu de dessins réalisés, par des adultes ou par des enfants...

Références bibliographiques

Abalan, F. et Bourgeois, M. (1995). Les conséquences neuropsychiatriques de la déportation. *Synapse*, 119, oct., 45-55.*¹⁸⁰¹

Adelman, A. (2000). Mémoire traumatique et transmission intergénérationnelle des récits de l'Holocauste. *Revue française de psychanalyse*, 64, n°1, 241-253.

Agamben, G. (1997). *Homo sacer*. Paris, France : Editions du Seuil, coll. L'ordre philosophique.*

Aisenstein, M. et Troisier, H. (1996). Argument. *Revue française de psychanalyse*, 60, n°1, 5-6.

Alemany-Dessaint, V. (1995). L'expression plastique dans les prisons et les camps de concentration nazis. Problématique. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 191-201). Reims, France : FNDIRP.

Altounian, J. (2000). *La survivance. Traduire le trauma collectif*. Paris, France : Dunod, coll. Inconscient et culture.

Améry, J. (1966). *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*. Arles, France : Actes Sud, 1995.*

Amicale de Ravensbrück (AR) et Association des Déportées et Internées de la Résistance (ADIR). (1965). *Les Françaises à Ravensbrück*. Paris, France : Gallimard.

Anargyros-Klinger, A., Reiss-Schimmel, I. Et Wainrib, S. (dir.). (1998). *Créations, psychanalyse*. Paris, France : Monographies de la Revue française de psychanalyse, P.U.F.

André, J. et Fédida, P. (dir.). (2007). *Humain/Déshumain*. Paris, France : P.U.F.

Antelme, R. (1947). *L'espèce humaine*. Paris, France : Gallimard, 1957.

Antelme, R. (1996). *Textes inédits sur l'espèce humaine ; Essais et témoignages*. Paris, France : Gallimard.*

Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes, 1995.

Anzieu, D. (1996). *Créer, Détruire*. Paris, France : Dunod.

Anzieu, D. (1998). Approche psychanalytique du processus créateur. In *Créations, psychanalyse* (p. 55-72). Paris, France : Monographies de la Revue française de psychanalyse, P.U.F.

American Psychiatric Association (APA). (2003). *DSM-IV-TR. Manuel de diagnostic et statistique des troubles mentaux* (Guelfi, J. D., Trad.). Paris, France : Masson.*

¹⁸⁰¹ Les astérisques « * » situées après certaines références indiquent des références bibliographiques secondaires, citées par les auteurs.

Arendt, H. (1972). *Les origines du totalitarisme ; Le système totalitaire*. Paris, France : Editions du Seuil, coll. Points.*

Artières, M. (1994). L'image, construction de la réalité. *Topique*, 53, 19-28.

Aubert, J.-L. (1998). *Introduction au droit et thèmes fondamentaux du droit civil*. Paris, France : Dalloz.

Aulagnier, P. (1974). A propos de la réalité : savoir ou certitude. In *Un interprète en quête de sens* (p. 202-218). Paris, France : Petite bibliothèque Payot, 1991.*

Aulagnier, P. (1979). *Les destins du plaisir. Aliénation, amour, passion*. Paris, France : P.U.F.

Aulagnier, P. (1982). Condamné à investir. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 25, 309-330.

Barrois, C. (1988). *Les névroses traumatiques*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes, 1998.

Bayle, G. (1987). Traumatisme d'origine qualitative. *Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris*, 12, 85-90.*

Benslama, F. (2001). La représentation et l'impossible. *L'évolution psychiatrique*, 66, n°3, 448-466.

Bensooussan, G. (1996). *Histoire de la shoah*. Paris, France : P.U.F., coll. « Que sais-je ? », 1997.

Bensooussan, G., Dreyfus, J.-M., Husson, E. et Kotek, J. (2009). *Dictionnaire de la Shoah*. Paris, France : Larousse, coll. A présent.

Bernadac, C. (1967). *Les médecins maudits*. Paris, France : Editions Michel Lafon, 1996.

Bernadac, C. (1974). *Les 186 marches. (Mauthausen I)*. Paris, France : Editions France-Empire.

Bertrand, M. (1996). *Pour une clinique de la douleur psychique*. Paris, France, Montréal, Canada : L'Harmattan.

Bertrand, M. (1997). Les traumatismes psychiques, pensée, mémoire, trace. In Doray, B. et Louzoun, C. (dir.), *Les traumatismes dans le psychisme et la culture* (p. 37-46). Toulouse, France : Erès, 1997.

Bertrand, M. (2000a). Les enfants dans les situations extrêmes : l'exemple des Grands Lacs africains. *Cliniques méditerranéennes*, 61, 175-186.

Bertrand, M. (2000b). La mélancolie des personnes ayant vécu des situations extrêmes. In Weil, D. (dir.), *Mélancolie : entre souffrance et culture* (p. 9-17). Strasbourg, France : Presses Universitaires de Strasbourg.

Bertrand, M. (2002). Psychologie et psychanalyse devant les traumatismes de guerre. *Champ psychosomatique*, 28, 97-112.

- Bertrand, M. (2004). *Trois défis pour la psychanalyse. Clinique, théorie, psychothérapie*. Paris, France : Dunod.
- Bertrand, M. (2006). Résilience et traumatismes. Un point de vue psychanalytique. In Cyrulnik, B. et Duval, P., *Psychanalyse et résilience* (p. 205-222). Paris, France : Odile Jacob, 2006.
- Bertrand, M. (2007). Situations extrêmes : le difficile chemin de la subjectivation. In Aubert A. et Scelles, R., *Dispositifs de soins en regard des situations extrêmes* (p. 25-32). Toulouse, France : Erès, 2007.
- Bettelheim, B. (1952). *Survivre*. Paris, France : Editions Robert Laffont, 1979.
- Bettelheim, B. (1960). *Le cœur conscient*. Paris, France : Robert Laffont, 1972.*
- Billig, J. (1973). *Les camps de concentration dans l'économie du Reich hitlérien*. Paris, France : P.U.F.
- Bion, W. R. (1983). *Réflexion faite*. Paris, France : P.U.F.*
- Blanchot, M. (1969). *L'entretien infini*. Paris, France : Gallimard.*
- Blechhammer. (Non daté). Dans *Wikipédia* [en ligne]. Récupéré en juin 2010 de <http://fr.wikipedia.org/wiki/Blechhammer>.
- Bloch, M. (1949). *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*. Paris, France : Colin, 1999.*
- Borgel, M. (1999). Témoignages. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 53-74). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.
- Bourdin, D. (2000). *La psychanalyse de Freud à aujourd'hui. Histoire, concepts, pratiques*. Rosny, France : Bréal.
- Brette, F., Emmanuelli, M. et Pragier, G. (dir.). (2005). *Le traumatisme psychique. Organisation et désorganisation*. Paris, France : P.U.F., Monographies de psychanalyse de la Revue française de psychanalyse.
- Caplan, J., Wachsmann, N., Orth, K., Pingel, F., Fings, K., Wagner, J.-C., ... et Marcuse, H. (2010). *Concentration camps in Nazi Germany. The New Histories*. Londres, R.U. et New York, U.S.A. : Routledge.
- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL du CNRS) [En ligne]. Récupéré de <http://www.cnrtl.fr/> (site consulté à plusieurs reprises entre mars 2009 et mai 2010).
- Cerf de Dudzele, G. (1999). Se maintenir en vie dans l'humaine barbarie. Le narcissisme primaire corporel. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 107-130). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.
- Chafai-Sahli, H. (2003). Les traumatismes psychiques, sens et non-sens. In Bompert-Porte, M., *Les traumas psychiques* (p. 187-196). Paris, France : L'Harmattan.*

Chasseguet-Smirgel, J. (1971). Réflexions sur le concept de « réparation » et la hiérarchie des actes créateurs. In *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité* (p. 89-105). Paris, France : Payot.

Chaumont, J.-M. (1995). L'univers concentrationnaire : une défaite pour l'homme ?. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 27-36). Reims, France : FNDIRP.

Chiantaretto, J.-F. (2001). Le témoignage et la figure du témoin survivant. Une approche plurielle : réflexions à partir de Primo Levi. *L'évolution psychiatrique*, 66, n°3, 436-447.

Chiantaretto, J.-F. (2004a). Le témoignage et la cure, une question faussée dès l'origine. In Chiantaretto, J.-F. (dir.), *Témoignage et trauma : implications psychanalytiques* (p. XV-XXIV). Paris, France : Dunod.

Chiantaretto, J.-F. (2004b). Le témoin interne. In Chiantaretto, J.-F. (dir.), *Témoignage et trauma : implications psychanalytiques* (p. 99-135). Paris, France : Dunod.

Chiantaretto, J.-F. (2005). *Le témoin interne. Trouver en soi la force de résister*. Paris, France : Editions Flammarion, département Aubier, coll. « La psychanalyse prise au mot ».

Ciccone, A. et Ferrant, A. (2009). *Honte, culpabilité et traumatisme*. Paris, France : Dunod.

Clair, J. (2001). *La barbarie ordinaire. Music à Dachau*. Paris, France : Gallimard.

Clit, R. (2003). La terreur comme « passivation ». *Topique*, 81, 141-154.

Cochet, F. (1995). L'historien face au témoignage artistique : une journée très ordinaire dans les camps de concentration. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 37-47). Reims, France : FNDIRP.

Crémieux, R. (2000). Stücke or not Stücke. *Revue française de psychanalyse*, 64, n°1, 47-51.

Crocq, L. (1999). *Les traumatismes psychiques de guerre*. Paris, France : Editions Odile Jacob.

Cupa, D. (2002). Comment en sortir, s'en sortir. *Champ psychosomatique*, 28, 37-54.

Cupa, D. (2006a). Cruauté de mort et survivance. In Cupa, D. (dir.), *Psychanalyse de la destructivité* (p. 51-89). Paris, France : Editions EDK, 2006.

Cupa, D. (2006b). Mourir. *Revue française de psychosomatique*, 2, n°30, 147-156.

Cupa, D. (2007). *Tendresse et cruauté*. Paris, France : Dunod.

Danziger, N. (2009). *Neurologie*. Paris, France : Estem, coll. Med-Line.

De Mijolla, A. (dir.). (2002). *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris, France : Hachette Littérature, coll. Grand pluriel, 2005.

De Wind, E. (1968). The confrontation with Death. *International Journal of Psycho-Analysis*, 49, 302-305.

Decrop, G. (1995). Préface à l'édition de 1995. In Hoess, R. (1959), *Le commandant d'Auschwitz parle* (p. 5-28). Paris, France : Editions La découverte/poche, 2005.

Dejours, C. (2001). *Le corps, d'abord*. Paris, France : Editions Payot et Rivages, Petite Bibliothèque Payot, 2003.

Delrieu, A. (2008). *Sigmund Freud : index thématique*. Paris, France : Economica, coll. Psychanalyse.

Durand, P. (1991). *La résistance des français à Buchenwald et à Dora*. Paris, France : Messidor.

Encyclopaedia Universalis. Paris, France : Encyclopaedia Universalis France S.A., 1995.

Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP). (1995). *Catalogue de l'exposition « Créer pour survivre » au Musée des Beaux-Arts de Reims du 21 septembre au 26 novembre 1995*. Paris, France : FNDIRP.

Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP), Union Nationale des Associations de Déportés Internés et Familles de disparus (UNADIF) et Manson, J. (dir.). (1995). *Leçons de ténèbres. Résistants et déportés*. Paris, France : Plon.

Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP), Union Nationale des Associations de Déportés Internés et Familles de disparus (UNADIF) et Fillaire, B. (1997). *Jusqu'au bout de la résistance*. Paris, France : Stock.

Felman, S. (1990). A l'âge du témoignage, Shoah de Claude Lanzmann. In Lanzmann, C., Deguy, M., Ertel, R., Felman, S. et De Fontenay, E., *Au sujet de Shoah. Le film de Claude Lanzmann*. Paris, France : Belin, coll. L'extrême contemporain, 1990.*

Férenczi, S. (1923). Le rêve du nourrisson savant. In *Psychanalyse III* (p. 203). Paris, France : Payot, Œuvres complètes, tome 3, 1974.

Férenczi, S. (1924). Les fantasmes provoqués (Activité dans la technique de l'association). In *Psychanalyse III* (p. 237-244). Paris, France : Payot, Œuvres complètes, tome 3, 1974.

Férenczi, S. (1931). Analyses d'enfants avec les adultes. In *L'enfant dans l'adulte* (p. 125-153). Paris, France : Payot, 2006.

Férenczi, S. (1932a). Notes et fragments. In *Psychanalyse IV* (p. 310). Paris, France : Payot, Œuvres complètes, tome 4, 1982.

Férenczi, S. (1932b). *Journal clinique : janvier-octobre 1932*. Paris, France : Payot, 1990.

Férenczi, S. (1933). Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion. In *Psychanalyse IV* (p. 125-138). Paris, France : Payot, Œuvres complètes, tome 4, 1982.

Férenczi, S. (1934). Réflexions sur le traumatisme. In *Le traumatisme* (p. 31-49). Paris, France : Petite bibliothèque Payot, 2006.

Ferry, L. (2002). *Qu'est ce qu'une vie réussie ?* Paris, France : Grasset, Le livre de poche, n°30244.

Freud, S. (1892). Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la « contre-volonté ». In *Résultats, idées, problèmes* (p. 31-43). Paris, France : P.U.F., tome 1, 1984.

Freud, S. (1893). Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques. In *Résultats, idées, problèmes* (p. 45-59). Paris, France : P.U.F., tome 1, 1984.

Freud, S. (1895). Esquisse d'une psychologie scientifique. In *La naissance de la psychanalyse : lettres à Wilhelm Fliess : notes et plans (1887-1902)* (p. 307-396). Paris, France : P.U.F., 1956.

Freud, S. (1897a). *La naissance de la psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., 1973.

Freud, S. (1897b). Lettre à Fliess n°69 du 21.9.1897. In *La naissance de la psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., 1973.

Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris, France : P.U.F., 1967.

Freud, S. (1901). *Sur le rêve*. Paris, France : Gallimard, coll. Folio, 2000.

Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris, France : Gallimard, 1987.

Freud, S. (1907). *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*. Paris, France : Gallimard, 1987.

Freud, S. (1908a). La morale sexuelle « civilisée » et la maladie nerveuse des temps modernes. In *La vie sexuelle* (p. 28-46). Paris, France : P.U.F., 1995.

Freud, S. (1908b). Le créateur littéraire et la fantaisie. In *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (p. 33-46). Paris, France : P.U.F., 1985.

Freud, S. (1910a). Le trouble de vision psychogène dans la conception psychanalytique. In *Névrose, psychose et perversion* (p. 167-174). Paris, France : P.U.F., 1973.

Freud, S. (1910b). *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Paris, France : Gallimard, 1990.

Freud, S. (1910c). *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Paris, France : Payot, 1992.

Freud, S. (1911). Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques. In *Résultats, idées, problèmes* (p. 135-143). Paris, France : P.U.F., tome 1, 1984.

Freud, S. (1913a). L'intérêt de la psychanalyse. In *Résultats, idées, problèmes* (p. 187-213). Paris, France : P.U.F., tome 1, 1984.

Freud, S. (1913b). *Totem et tabou*. Paris, France : Gallimard, 1993.

Freud, S. (1914a). Le Moïse de Michel-Ange. In *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (p. 87-125). Paris, France : P.U.F., 1985.

Freud, S. (1914b). Pour introduire le narcissisme. In *La vie sexuelle* (p. 81-105). Paris, France : P.U.F., 1995.

Freud, S. (1915a). Considérations actuelles sur la guerre et la mort. In *Essais de psychanalyse* (p. 7-40). Paris, France : Petite Bibliothèque Payot, 1981.

Freud, S. (1915b). Deuil et mélancolie. In *Métapsychologie* (p. 145-171). Paris, France : Gallimard, Coll. Folio, n°30, 1968.

Freud, S. (1915c). Pulsions et destins des pulsions. In *Métapsychologie* (p. 11-43). Paris, France : Gallimard, Coll. Folio, n°30, 1968.

Freud, S. (1915d). L'inconscient. In *Métapsychologie* (p. 65-121). Paris, France : Gallimard, Coll. Folio, n°30, 1968.

Freud, S. (1915e). *Pulsion et destin de pulsions*. Paris, France : P.U.F., OCF-P (p. 163-185), tome XIII, 1988.*

Freud, S. (1919a). Introduction à « La psychanalyse des névroses de guerre ». In *Résultats, idées, problèmes* (p. 243-247). Paris, France : P.U.F., tome 1, 1984.

Freud, S. (1919b). L'inquiétante étrangeté. In *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (p. 213-263). Paris, France : Gallimard, coll. Folio, n°93, 1985.

Freud, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. In *Essais de psychanalyse* (p. 41-115). Paris, France : Petite Bibliothèque Payot, 1981.

Freud, S. (1921). Psychologie des foules et analyse du moi. In *Essais de psychanalyse* (p. 117-217). Paris, France : Petite Bibliothèque Payot, 1981.

Freud, S. (1923). Le Moi et le Ça. In *Essais de psychanalyse* (p. 221-275). Paris, France : Petite Bibliothèque Payot, 1981.

Freud, S. (1925). Note sur le « Bloc-note magique ». In *Résultats, idées, problèmes* (p. 119-124). Paris, France : P.U.F., tome 2, 1985.

Freud, S. (1926). *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris, France : P.U.F., coll. Quadrige, 1999.

Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion*. Paris, France : P.U.F., coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1971.

Freud, S. (1930). *Le malaise dans la culture*. Paris, France : P.U.F., coll. Quadrige, 2007.

- Freud, S. (1933a). Révision de la théorie du rêve. In *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (p. 13-44). Paris, France : Gallimard, coll. Folio, n° 126, 1984.
- Freud, S. (1933b). 31^{ème} leçon : *La décomposition de la personnalité psychique*. Paris, France, P.U.F., OCF-P (p. 140-163), tome XIX, 1995.*
- Freud, S. (1937a). Constructions dans l'analyse. In *Résultats, idées, problèmes* (p. 269-281). Paris, France : P.U.F., tome 2, 1985.
- Freud, S. (1937b). L'analyse avec fin et l'analyse sans fin. In *Résultats, idées, problèmes* (p. 231-268). Paris, France : P.U.F., tome 2, 1985.*
- Freud, S. (1939). *L'homme Moïse et la religion monothéiste. Trois essais*. Paris, France : Gallimard, coll. Folio essais, n°219, 1986.
- Freud, S. (1940). *Abrégé de psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 1978.*
- Friedman, P. (1949). Some aspects of concentration camp psychology. *American Journal of Psychiatry*, 150, 601-605.*
- Gampel, Y. (1995). Penser la mémoire impensable de l'extermination. In Gillibert, J., Wilgowicz, P. et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 171-181). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.
- Garcia, A., Clancier, A. (1995). L'écriture de l'ange exterminateur. In Gillibert, J., Wilgowicz, P. et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 367-373). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.
- Geve, T. (2009). *Il n'y a pas d'enfant ici, dessins d'un enfant survivant des camps de concentration*. Paris, France : Gawsewitch Jean-Claude.
- Green, A. (1971). La déliaison. In *La déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature* (p. 11-42). Paris, France : Société d'Editions Les Belles Lettres, 1992.
- Green, A. (1973a). Le double et l'absent. In *La déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature* (p. 43-67). Paris, France : Société d'Editions Les Belles Lettres, 1992.
- Green, A. (1973b). *Le discours vivant. La conception psychanalytique de l'affect*. Paris, France : P.U.F., coll. Quadrige, 2004.
- Green, A. (1982). La réserve de l'incroyable. In *La déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature* (p. 313-340). Paris, France : Société d'Editions Les Belles Lettres, 1992.
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris, France : Editions de Minuit.*
- Green, A. (1988a). Vue de la Société psychanalytique de Paris. Une conception de la pratique. *Revue française de psychanalyse*, 52, n°3, 569-593.*

- Green, A. (1988b). Pourquoi le mal ? In *La folie privée* (p. 427-464). Paris, France : Editions Gallimard, coll. Folio essais, n°424, 1990.*
- Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Paris, France : Les Editions de Minuit, coll. « critique ».
- Green, A. (1999). Passivité-passivation : jouissance et détresse. *Revue française de psychanalyse*, 63, n°5, 1587-1600.
- Gross-Rosen. (non daté). Dans *Wikipédia* [en ligne]. Récupéré en juin 2010 de <http://fr.wikipedia.org/wiki/Gross-rosen>.
- Grunberger, B. (1960). Etude sur la relation objectale anale. *Revue française de psychanalyse* « 80 ans de psychanalyse » *Textes 1926-2006*, n°spécial 80 ans RFP (1926-2006), 163-181.
- Grunberger, B. (1989). *Narcissisme et Anubis : études psychanalytiques 1954-1986*. Paris, France : Des femmes.*
- Guillaumin, J. (1998a). Le jugement esthétique, un instrument logique étrange entre l'intime et l'universel. In Chouvier, B. (dir.), *Symbolisation et processus de création : sens de l'intime et travail de l'universel dans l'art et la psychanalyse* (p. 35-56). Paris, France : Dunod, 1998.
- Guillaumin, J. (1998b). *Le Moi sublimé. Psychanalyse de la créativité*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes.
- Hilberg, R. (1988). *La destruction des Juifs d'Europe*. Paris, France : Librairie Arthème Fayard.
- Hoess, R. (1959). *Le commandant d'Auschwitz parle*. Paris, France : Editions La découverte/poche, 2005.
- Hurvy, D. (1999). Primo Levi et la question du meurtre. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 131-161). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.
- Jaffe, R. (1968). Dissociative phenomena in former concentration camp inmates. *International Journal of Psycho-Analysis*, 49, 310-312.
- Janin, C. (1996). *Figures et destins du traumatisme*. Paris, France : P.U.F., coll. Le fait psychanalytique.
- Janin, C. (2007). *La honte, ses figures et ses destins*. Paris, France : P.U.F., coll. le fil rouge.
- Jankélévitch, V. (1996). *L'imprescriptible*. Paris, France : Le Seuil.
- Jeanne L'Herminier. (Non daté). Dans *Wikipédia*. Récupéré en septembre 2010 de http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeanne_L%27Herminier.
- JewishGen. (non daté). *Blechhammer (Pologne) camp annexe d'Auschwitz III Monowitz*. [En ligne]. <http://www.jewishgen.org/ForgottenCamps/Camps/BlechhammerFr.html>. (Page consultée en juin 2010).

- Kaës, R. (1989). Ruptures catastrophiques et travail de mémoire : notes pour une recherche. In Puget, J. et Kaës R. (dir.), *Violence d'Etat et psychanalyse* (p. 169-204). Paris, France : Dunod, 1989.*
- Kestemberg, J. et Brenner, I. (1998). Le narcissisme comme moyen de survie. *Revue française de psychanalyse*, 6, 1393-1407.*
- Klein, M. (1923a). Le rôle de l'école dans le développement libidinal de l'enfant. In *Essais de psychanalyse* (p. 90-109). Paris, France : Payot, 1968.
- Klein, M. (1923b). L'analyse des jeunes enfants. In *Essais de psychanalyse* (p. 110-141). Paris, France : Payot, 1968.
- Klein, M. (1933). Développement précoce de la conscience chez l'enfant. In *Essais de psychanalyse* (p. 296-306). Paris, France : Payot, 1968.
- Kogon, E. (1946). *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*. Paris, France : Editions de la Jeune Parque, coll. Points histoire, H158, 2002.
- Kolle, K. (1958). Die Opfer der national sozialistischen Verfolgung in psychiatrischer Sicht (Les victimes de la persécution nazie du point de vue psychiatrique). *Nervenarzt*, 20, 29, 4, 148-158.*
- Korff-Sausse, S. (2000). La mémoire en partage. *Revue française de psychanalyse*, 64, n°1, 97-110.
- Korff-Sausse, S. (2001). Le trauma : de la sidération à la création. In Marty, F. (dir.), *Figures et traitements du traumatisme*. Paris, France : Dunod, 2001.*
- Korff-Sausse, S. (2006). Férenczi, de l'enfant terrible au nourrisson savant. In Férenczi, S., *L'enfant dans l'adulte* (p. 8-29). Paris, France : Payot, 2006.
- Krystal, H. (1978). Trauma and affects. *The psychoanalytic Study of the Child*, 33, 81-115.*
- Krystal, H. (dir.). (1968). *Massive Psychic Trauma*. New York, U.S.A. : International Universities Press.*
- La Fondation des Mémoires de Buchenwald et de Mittelbau-Dora. (non daté). [En ligne]. Récupéré de http://www.buchenwald.de/media_fr/index_ct.php?i=fotoarchiv. (Page consultée en juillet 2010).
- Lagache, D. (1986). *Œuvres t.6 : 1964-1968 : la folle du logis ; la psychanalyse comme science exacte*. Paris, France : P.U.F.*
- Laks, S. (1979). *Mélodies d'Auschwitz*. Paris, France : Les Editions du Cerf, 1991.
- Langfus, A. (1960). *Le sel et le soufre*. Paris, France : Gallimard.*
- Langfus, A. (1981). *Les bagages du sable*. Paris, France : Gallimard, coll. Folio.*
- Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., coll. Quadrigue, 1997.

Laub, D. et Auerhahn, C. (1993). Knowing and not knowing massive psychic trauma : forms of traumatic memory. *International Journal of Psycho-Analysis*, 74, 287-301.

Laval, G. (2004). Psychanalyse du meurtre totalitaire. *Cahiers de psychologie clinique*, 1, Bruxelles, Belgique : De Boeck.*

Laval-Hygonencq, M.-F. (1999). Du fonctionnement psychique de survie dans l'univers concentrationnaire. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 25-52). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.

Levi, P. (1958). *Si c'est un homme*. Paris, France : Julliard, 1987.

Levi, P. (1986). *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*. Paris, France : Gallimard, coll. Arcades, n°15, 1989.

Levy, P. (1997). Violence, mort collective et effets d'exclusion des enjeux subjectifs. In Doray, B. et Louzoun, C. (dir.), *Les traumatismes dans le psychisme et la culture* (p. 61-66). Ramonville Saint-Agne, France : Editions Erès, coll. Etudes, Recherches, Action en santé mentale en Europe, 1997.

Levy-Hass, H. (1979). *Journal de Bergen-Belsen, (1944-1945)*. Paris, France : Le Seuil, 1989.*

Lifton, R. J. (1967). *Death in Life. Survivors of Hiroshima*. New York : U.S.A. : Oxford University Press, 1993.*

Loroux, P. (2001). Les disparus. In Nancy, J.-L. (dir.), *L'art et la mémoire des camps. Représenter, exterminer* (p. 41-57). Paris, France : Seuil, coll. Le genre humain, 2001.

Luquet, P. (1981). L'œil et la main : tentative de métapsychologie du travail de la peinture. In Bessis, H. et Clancier A. (dir.), *Psychanalyse des arts de l'image* (p. 235-248). Paris, France : Clancier-Guénaud, 1981.

Maffre Castellani, F. (2005). *Femmes déportées. Histoires de résilience*. Paris, France : Des femmes – Antoinette Fouque.

Marcel Paul. (non daté). Dans *Wikipédia* [en ligne]. Récupéré en avril 2010 de http://fr.wikipedia.org/wiki/Marcel_Paul.

Marty, P. (1990). *La psychosomatique de l'adulte*. Paris, France : P.U.F., coll. Que sais-je ?, 2000.

Masson, J.-M. (1984). *Le réel escamoté : le renoncement de Freud à la théorie de la séduction*. Paris, France : Aubier.*

Minkowski, G. (1946). L'anesthésie affective. *Annales Médicales Psychologiques*, 104.*

M'Uzan, M. de. (1976). Le travail du trépas. In *De l'art à la mort : itinéraire psychanalytique* (p. 182-199). Paris, France : Gallimard, 1976.*

- Nancy, J.-L. (2003). La représentation interdite. In *Au fond des images* (p. 57-99). Paris, France : Editions Galilée, coll. Ecritures/Figures, 2003.
- Niederland, G. (1968). Clinical observations on the « survivor syndrome ». *International Journal of Psycho-Analysis*, 49, 313-115.
- Paroles de déportés. Témoignages et rapports officiels.* (2009). Paris, France : Bartillat, coll. Omnia.
- Pastwa, E. (1995). Jean Daligault. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 211-217). Reims, France : FNDIRP.
- Pedron, P. (1993). *La prison sous Vichy*. Paris, France : Les Editions de l'Atelier – Les Editions ouvrières, coll. Champs pénitentiaires.
- Peschanski, D. (2002). *La France des camps : l'internement, 1938-1946*. Paris, France : Gallimard, coll. La Suite des temps.
- Pilven, P. (2002). *Survivre en camp de concentration. Dora – un monde de pitres tristes*. Paris, France : Editions du Rochet.
- Pollak, M. (1991). La dynamique du dire. *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*. Bruxelles, Belgique : 27, mars 1991.*
- Racamier, P.C. (1992). *Le génie des origines : psychanalyse et psychose*. Paris, France : Payot, coll. Science de l'homme.*
- Rancière, J. (2001). S'il y a de l'irreprésentable. In Nancy, J.-L. (dir.), *L'art et la mémoire des camps. Représenter, exterminer* (p. 81-102). Paris, France : Seuil, coll. Le genre humain, 2001.
- Richet, C. (1946). Troubles neuropsychiatriques observés à Buchenwald. *Le progrès médical*, août, 16, 355-356.*
- Rossi, J. (1997). *Le manuel du Goulag*. Paris, France : Le Cherche-Midi, coll. Documents.
- Rousset, D. (1965). *L'univers concentrationnaire*. Paris, France : Hachette Littératures, coll. Pluriel.
- Roussillon, R. (1991). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., coll. Le fait psychanalytique.
- Roussillon, R. (1998). Désir de créer, besoin de créer, contrainte à créer, capacité de créer. In Chouvier, B. (dir.), *Symbolisation et processus de création : sens de l'intime et travail de l'universel dans l'art et la psychanalyse* (p. 158-171). Paris, France : Dunod, 1998.
- Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris, France : P.U.F., coll. Le fait psychanalytique, 2004.

Sand, S. (2008). *Comment le peuple juif fut inventé : De la Bible au sionisme*. Paris, France : Fayard.

Sandler, J. (1987). Trauma, strain and development. In *From safety to superego : selected papers of Joseph Sandler* (p. 127-141). Londres, Royaume-Uni : Karnac Books.*

Silvestre, C. (1998). Dans la tourmente du traumatique. *Topique*, 67, 101-126.

Spitzer, W. (2004). *Sauvé par le dessin. Buchenwald*. Lausanne, Suisse : Favre.

Spitzer, W. (non daté). Page personnelle Facebook. [En ligne]. Récupéré de <http://www.facebook.com/pages/Walter-Spitzer/336595269859?v=wall#!/album.php?aid=152732&id=336595269859>. (Page consultée en juin 2010).

Stegmann, R. (2009). *Le camp de Natzweiler-Struthof*. Paris, France : Editions du Seuil.

Steinberg, M. (1993). Auschwitz ou la différence du génocide juif. In Gillibert, J., Wilgowitz, P. et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 207-209). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.

Steiner, G. (1987). La longue vie de la métaphore : une approche de la Shoah. *L'écrit du temps*, 14/15, 15-33.

Strebel, B. (2005). *Ravensbrück. Un complexe concentrationnaire*. Paris, France : Librairie Arthème Fayard, coll. Pour une histoire du XXème siècle.

Szafran, A.W., Thanassekos, Y., Chaumont, J.-M. et Fischler, B. (1995). Le deuil chez les rescapés d'Auschwitz : un processus interminable. In Gillibert, J., Wilgowitz, P. Et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 105-118). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.

Tapié, A. (1995). La peinture et la Déportation. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 219-223). Reims, France : FNDIRP.

Targowla, R. (1954). La pathologie neuropsychique postconcentrationnaire. In *Rapport de psychiatrie, Congrès international La pathologie des déportés*. Paris, France, 4-5 oct. 1954 : comptes rendus, RMF, 177-189.*

Taslitzky, B. (1946). *Cent onze dessins fait à Buchenwald*. Paris, France : Association française Buchenwald-Dora, Editions Hautefeuille, 1989.

Taslitzky, Boris. (non daté). Dans *Wikipédia* [en ligne]. Récupéré en janvier 2010 de http://fr.wikipedia.org/wiki/Boris_Taslitzky.

Ternon, Y. (1999). Le sens des mots. De mal en pis (« camps », « génocide », « crimes contre l'humanité »). In Coquio, C. (dir.), *Parler des camps, penser les génocides* (p. 97-110). Paris, France : Albin Michel, coll. Idées, 1999.

- Tisseron, S. (1992). *La honte. Psychanalyse d'un lien social*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes, 2007.
- Trevisan, C. (2004). Se rendre témoignage à soi-même. In Chiantaretto, J.-F. (dir.), *Témoignage et trauma : implications psychanalytiques* (p. 1-25). Paris, France : Dunod.
- Tronel, J. (2004). Résumé de « Boris Taslitzky, le Maître de Saint-Sulpice. *Arkheia*, 11-13, Avril 2004. [En ligne]. Récupéré de <http://www.suret-canal.com/b/bio.htm>. (Page consultée en décembre 2008).
- United States Holocaust Memorial Museum. (non daté). *Gross-Rosen* [En ligne]. Récupéré de <http://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=202>. (Page consultée en juin 2010).
- Vexliard, H. (1999). Sous l'emprise totalitaire d'Agota Kristof. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 75-106). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.
- Villa, F. (2004). A propos de l'ordinaire et extraordinaire détermination humaine à rester en vie. *Champ Psychosomatique*, 35, 105-129.
- Waintrater, R. (1999). Ouvrir les images : les dangers du témoignage. In Ménéchal, J. (dir.), *Le risque de l'étranger : soin psychique et politique* (p. 195-209). Paris, France : Dunod, 1999.
- Waintrater, R. (2003). *Sortir du génocide. Témoigner pour réapprendre à vivre*. Paris, France : Editions Payot et Rivages.
- Waintrater, R. (2004). Le pacte testimonial. In Chiantaretto, J.-F. (dir.), *Témoignage et trauma : implications psychanalytiques* (p. 65-97). Paris, France : Dunod, coll. Inconscient et culture.
- Waintrater, R. (2005). Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires. *Topique*, 92, 95-110.
- Wardi, C. (1995). Le cliché de la « déshumanisation » des victimes de la Shoah ou la fascination du mal. In Gillibert, J., Wilgowicz, P. et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 91-104). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.
- Weyssow, D. (1995). Reflets d'un univers. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 225-239). Reims, France : FNDIRP.
- Widlöcher, D. (1986). *Métapsychologie du sens*. Paris, France : P.U.F., coll. Psychiatrie ouverte.*
- Wierviorka, A. (2005). *Auschwitz. La mémoire d'un lieu*. Paris, France : Hachette Littératures, coll. Pluriel Histoire.
- Wilgowicz, P. (1991). *Le vampirisme : De la Dame Blanche au Golem : Essai sur la pulsion de mort et sur l'irreprésentable*. Meyzieu, France : Césura Lyon Edition, coll. Psychanalyse.

- Wilgowicz, P. (1997). Un demi-siècle après la Shoah, la survie toujours devant soi ? In Doray, B. et Louzoun, C. (dir.), *Les traumatismes dans le psychisme et la culture* (p. 73-80). Toulouse, France : Editions Erès, 1997.
- Winnicott, D. W. (1961). La théorie de la relation parents-nourrisson. In *De la pédiatrie à la psychanalyse* (p. 358-378). Paris, France : Payot, 1989.
- Winnicott, D. W. (1962). Intégration du moi au cours du développement de l'enfant. In *Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement* (p. 9-18). Paris, France : Payot, coll. Science de l'homme, 1970.
- Winnicott, D. W. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, France : Payot, 1975.*
- Winnicott, D. W. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, France : Payot, 1989.
- Winnicott, D. W. (1971). *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, France : Gallimard, 1975.
- Winnicott, D. W. (1975). La crainte de l'effondrement. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 11, 35-44.
- Winnicott, D. W. (1990). *La nature humaine*. Paris, France : Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient.
- Winnicott, D. W. (2006). *La mère suffisamment bonne*. Paris, France : Payot.
- Wormer-Migot, O. (1968). *Le système concentrationnaire nazi (1933-1946)*. Paris, France : P.U.F.
- Zadje, N. (1993). *Souffle sur tous ces morts et qu'ils vivent. La transmission du traumatisme chez les enfants des survivants de l'extermination nazie*. Paris, France : Editions La Pensée Sauvage.
- Zaltzman, N. (1989). Tomber hors du monde. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 40, 233-250.*
- Zaltzman, N. (1998). *De la guérison psychanalytique*. Paris, France : P.U.F., coll. Epîtres, 1999.
- Zaltzman, N. (1999a). Préface. In *La résistance de l'humain* (p. 1-4). Paris, France : P.U.F, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.
- Zaltzman, N. (1999b). *Homo sacer : l'homme tuable*. In *La résistance de l'humain* (p. 5-24). Paris, France : P.U.F, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.
- Zarka, J. (1995). Récit de vie et témoignage. In Gillibert, J., Wilgowicz, P. et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 119-127). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.
- Zarka, J. (2002). La transgression dans les camps d'extermination nazis. Perdre son âme – Sauver la vie. In Halfon, O., Ansermet, F., Laget, J. et Pierrehumbert, B., *Sens et non-sens de la violence* (p. 129-140). Paris, France : P.U.F., coll. Le fil rouge, 2002.

Références bibliographiques thématiques

Art, dessin et création concentrationnaires

Aleman-Dessaint, V. (1995). L'expression plastique dans les prisons et les camps de concentration nazis. Problématique. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 191-201). Reims, France : FNDIRP.

Chaumont, J.-M. (1995). L'univers concentrationnaire : une défaite pour l'homme ?. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 27-36). Reims, France : FNDIRP.

Clair, J. (2001). *La barbarie ordinaire. Music à Dachau*. Paris, France : Gallimard.

Cochet, F. (1995). L'historien face au témoignage artistique : une journée très ordinaire dans les camps de concentration. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 37-47). Reims, France : FNDIRP.

Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP). (1995). *Catalogue de l'exposition « Créer pour survivre » au Musée des Beaux-Arts de Reims du 21 septembre au 26 novembre 1995*. Paris, France : FNDIRP.

Geve, T. (2009). *Il n'y a pas d'enfant ici, dessins d'un enfant survivant des camps de concentration*. Paris, France : Gawsewitch Jean-Claude.

Jeanne L'Herminier. (Non daté). Dans *Wikipédia*. Récupéré en septembre 2010 de http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeanne_L%27Herminier.

Pastwa, E. (1995). Jean Daligault. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 211-217). Reims, France : FNDIRP.

Spitzer, W. (2004). *Sauvé par le dessin. Buchenwald*. Lausanne, Suisse : Favre.

Spitzer, W. (non daté). Page personnelle Facebook. [En ligne]. Récupéré de <http://www.facebook.com/pages/Walter-Spitzer/336595269859?v=wall#!/album.php?aid=152732&id=336595269859>. (Page consultée en juin 2010).

Tapié, A. (1995). La peinture et la Déportation. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 219-223). Reims, France : FNDIRP.

Taslitzky, B. (1946). *Cent onze dessins fait à Buchenwald*. Paris, France : Association française Buchenwald-Dora, Editions Hautefeuille, 1989.

Taslitzky, Boris. (non daté). Dans *Wikipédia* [en ligne]. Récupéré en janvier 2010 de http://fr.wikipedia.org/wiki/Boris_Taslitzky.

Tronel, J. (2004). Résumé de « Boris Taslitzky, le Maître de Saint-Sulpice. *Arkheia*, 11-13, Avril 2004. [En ligne].Récupéré de <http://www.suret-canal.com/b/bio.htm>. (Page consultée en décembre 2008).

Weyssow, D. (1995). Reflets d'un univers. In Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes (FNDIRP), *Créer pour survivre. Actes du colloque international « Ecritures et pratiques artistiques dans les prisons et les camps de concentration nazis » du 20, 21 et 22 septembre 1995* (p. 225-239). Reims, France : FNDIRP.

Droit

Aubert, J.-L. (1998). *Introduction au droit et thèmes fondamentaux du droit civil*. Paris, France : Dalloz.

Histoire, témoignages

Améry, J. (1966). *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*. Arles, France : Actes Sud, 1995.*

Amicale de Ravensbrück (AR) et Association des Déportées et Internées de la Résistance (ADIR). (1965). *Les Françaises à Ravensbrück*. Paris, France : Gallimard.

Antelme, R. (1947). *L'espèce humaine*. Paris, France : Gallimard, 1957.

Antelme, R. (1996). *Textes inédits sur l'espèce humaine ; Essais et témoignages*. Paris, France : Gallimard.*

Arendt, H. (1972). *Les origines du totalitarisme ; Le système totalitaire*. Paris, France : Editions du Seuil, coll. Points.*

Bensoussan, G. (1996). *Histoire de la shoah*. Paris, France : P.U.F., coll. « Que sais-je ? », 1997.

Bensoussan, G., Dreyfus, J.-M., Husson, E. et Kotek, J. (2009). *Dictionnaire de la Shoah*. Paris, France : Larousse, coll. A présent.

Bernadac, C. (1967). *Les médecins maudits*. Paris, France : Editions Michel Lafon, 1996.

Bernadac, C. (1974). *Les 186 marches. (Mauthausen I)*. Paris, France : Editions France-Empire.

Billig, J. (1973). *Les camps de concentration dans l'économie du Reich hitlérien*. Paris, France : P.U.F.

Blechhammer. (Non daté). Dans *Wikipédia* [en ligne]. Récupéré en juin 2010 de <http://fr.wikipedia.org/wiki/Blechhammer>.

Bloch, M. (1949). *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*. Paris, France : Colin, 1999.*

Caplan, J., Wachsmann, N., Orth, K., Pingel, F., Fings, K., Wagner, J.-C., ... et Marcuse, H. (2010). *Concentration camps in Nazi Germany. The New Histories*. Londres, R.U. et New York, U.S.A. : Routledge.

Decrop, G. (1995). Préface à l'édition de 1995. In Hoess, R. (1959), *Le commandant d'Auschwitz parle* (p. 5-28). Paris, France : Editions La découverte/poche, 2005.

Durand, P. (1991). *La résistance des français à Buchenwald et à Dora*. Paris, France : Messidor.

Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP), Union Nationale des Associations de Déportés Internés et Familles de disparus (UNADIF) et Manson, J. (dir.). (1995). *Leçons de ténèbres. Résistants et déportés*. Paris, France : Plon.

Fédération Nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP), Union Nationale des Associations de Déportés Internés et Familles de disparus (UNADIF) et Fillaire, B. (1997). *Jusqu'au bout de la résistance*. Paris, France : Stock.

Felman, S. (1990). A l'âge du témoignage, Shoah de Claude Lanzmann. In Lanzmann, C., Deguy, M., Ertel, R., Felman, S. et De Fontenay, E., *Au sujet de Shoah. Le film de Claude Lanzmann*. Paris, France : Belin, coll. L'extrême contemporain, 1990.*

Gross-Rosen. (non daté). Dans *Wikipédia* [en ligne]. Récupéré en juin 2010 de <http://fr.wikipedia.org/wiki/Gross-rosen>.

Hilberg, R. (1988). *La destruction des Juifs d'Europe*. Paris, France : Librairie Arthème Fayard.

Hoess, R. (1959). *Le commandant d'Auschwitz parle*. Paris, France : Editions La découverte/poche, 2005.

JewishGen. (non daté). *Blechhammer (Pologne) camp annexe d'Auschwitz III Monowitz*. [En ligne]. <http://www.jewishgen.org/ForgottenCamps/Camps/BlechhammerFr.html>. (Page consultée en juin 2010).

Kogon, E. (1946). *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*. Paris, France : Editions de la Jeune Parque, coll. Points histoire, H158, 2002.

La Fondation des Mémoires de Buchenwald et de Mittelbau-Dora. (non daté). [En ligne]. Récupéré de http://www.buchenwald.de/media_fr/index_ct.php?i=fotoarchiv. (Page consultée en juillet 2010).

Laks, S. (1979). *Mélodies d'Auschwitz*. Paris, France : Les Editions du Cerf, 1991.

Levi, P. (1958). *Si c'est un homme*. Paris, France : Julliard, 1987.

Levi, P. (1986). *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*. Paris, France : Gallimard, coll. Arcades, n°15, 1989.

- Levy-Hass, H. (1979). *Journal de Bergen-Belsen, (1944-1945)*. Paris, France : Le Seuil, 1989.*
- Maffre Castellani, F. (2005). *Femmes déportées. Histoires de résilience*. Paris, France : Des femmes – Antoinette Fouque.
- Marcel Paul. (non daté). Dans *Wikipédia* [en ligne]. Récupéré en avril 2010 de http://fr.wikipedia.org/wiki/Marcel_Paul.
- Paroles de déportés. Témoignages et rapports officiels*. (2009). Paris, France : Bartillat, coll. Omnia.
- Pedron, P. (1993). *La prison sous Vichy*. Paris, France : Les Editions de l'Atelier – Les Editions ouvrières, coll. Champs pénitentiaires.
- Peschanski, D. (2002). *La France des camps : l'internement, 1938-1946*. Paris, France : Gallimard, coll. La Suite des temps.
- Pilven, P. (2002). *Survivre en camp de concentration. Dora – un monde de pitres tristes*. Paris, France : Editions du Rochet.
- Pollak, M. (1991). La dynamique du dire. *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*. Bruxelles, Belgique : 27, mars 1991.*
- Rossi, J. (1997). *Le manuel du Goulag*. Paris, France : Le Cherche-Midi, coll. Documents.
- Rousset, D. (1965). *L'univers concentrationnaire*. Paris, France : Hachette Littératures, coll. Pluriel.
- Sand, S. (2008). *Comment le peuple juif fut inventé : De la Bible au sionisme*. Paris, France : Fayard.
- Stegmann, R. (2009). *Le camp de Natzweiler-Struthof*. Paris, France : Editions du Seuil.
- Steiner, G. (1987). La longue vie de la métaphore : une approche de la Shoah. *L'écrit du temps*, 14/15, 15-33.
- Strebel, B. (2005). *Ravensbrück. Un complexe concentrationnaire*. Paris, France : Librairie Arthème Fayard, coll. Pour une histoire du XXème siècle.
- Ternon, Y. (1999). Le sens des mots. De mal en pis (« camps », « génocide », « crimes contre l'humanité »). In Coquio, C. (dir.), *Parler des camps, penser les génocides* (p. 97-110). Paris, France : Albin Michel, coll. Idées, 1999.
- United States Holocaust Memorial Museum. (non daté). *Gross-Rosen* [En ligne]. Récupéré de <http://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=202>. (Page consultée en juin 2010).
- Wierviorka, A. (2005). *Auschwitz. La mémoire d'un lieu*. Paris, France : Hachette Littératures, coll. Pluriel Histoire.
- Wormer-Migot, O. (1968). *Le système concentrationnaire nazi (1933-1946)*. Paris, France : P.U.F.

Littérature

Langfus, A. (1960). *Le sel et le soufre*. Paris, France : Gallimard.*

Langfus, A. (1981). *Les bagages du sable*. Paris, France : Gallimard, coll. Folio.*

Neurologie

Danziger, N. (2009). *Neurologie*. Paris, France : Estem, coll. Med-Line.

Philosophie

Agamben, G. (1997). *Homo sacer*. Paris, France : Editions du Seuil, coll. L'ordre philosophique.*

Blanchot, M. (1969). *L'entretien infini*. Paris, France : Gallimard.*

Ferry, L. (2002). *Qu'est ce qu'une vie réussie ?* Paris, France : Grasset, Le livre de poche, n°30244.

Jankélévitch, V. (1996). *L'imprescriptible*. Paris, France : Le Seuil.

Levy, P. (1997). Violence, mort collective et effets d'exclusion des enjeux subjectifs. In Doray, B. et Louzoun, C. (dir.), *Les traumatismes dans le psychisme et la culture* (p. 61-66). Ramonville Saint-Agne, France : Editions Erès, coll. Etudes, Recherches, Action en santé mentale en Europe, 1997.

Loroux, P. (2001). Les disparus. In Nancy, J.-L. (dir.), *L'art et la mémoire des camps. Représenter, exterminer* (p. 41-57). Paris, France : Seuil, coll. Le genre humain, 2001.

Nancy, J.-L. (2003). La représentation interdite. In *Au fond des images* (p. 57-99). Paris, France : Editions Galilée, coll. Ecritures/Figures, 2003.

Rancière, J. (2001). S'il y a de l'irreprésentable. In Nancy, J.-L. (dir.), *L'art et la mémoire des camps. Représenter, exterminer* (p. 81-102). Paris, France : Seuil, coll. Le genre humain, 2001.

Psychanalyse

Adelman, A. (2000). Mémoire traumatique et transmission intergénérationnelle des récits de l'Holocauste. *Revue française de psychanalyse*, 64, n°1, 241-253.

Aisenstein, M. et Troisier, H. (1996). Argument. *Revue française de psychanalyse*, 60, n°1, 5-6.

Altounian, J. (2000). *La survivance. Traduire le trauma collectif*. Paris, France : Dunod, coll. Inconscient et culture.

Anargyros-Klinger, A., Reiss-Schimmel, I. Et Wainrib, S. (dir.). (1998). *Créations, psychanalyse*. Paris, France : Monographies de la Revue française de psychanalyse, P.U.F.

- André, J. et Fédida, P. (dir.). (2007). *Humain/Déshumain*. Paris, France : P.U.F.
- Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes, 1995.
- Anzieu, D. (1996). *Créer, Détruire*. Paris, France : Dunod.
- Anzieu, D. (1998). Approche psychanalytique du processus créateur. In *Créations, psychanalyse* (p. 55-72). Paris, France : Monographies de la Revue française de psychanalyse, P.U.F.
- Artières, M. (1994). L'image, construction de la réalité. *Topique*, 53, 19-28.
- Aulagnier, P. (1974). A propos de la réalité : savoir ou certitude. In *Un interprète en quête de sens* (p. 202-218). Paris, France : Petite bibliothèque Payot, 1991.*
- Aulagnier, P. (1979). *Les destins du plaisir. Aliénation, amour, passion*. Paris, France : P.U.F.
- Aulagnier, P. (1982). Condamné à investir. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 25, 309-330.
- Barrois, C. (1988). *Les névroses traumatiques*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes, 1998.
- Bayle, G. (1987). Traumatisme d'origine qualitative. *Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris*, 12, 85-90.*
- Benslama, F. (2001). La représentation et l'impossible. *L'évolution psychiatrique*, 66, n°3, 448-466.
- Bertrand, M. (1996). *Pour une clinique de la douleur psychique*. Paris, France, Montréal, Canada : L'Harmattan.
- Bertrand, M. (1997). Les traumatismes psychiques, pensée, mémoire, trace. In Doray, B. et Louzoun, C. (dir.), *Les traumatismes dans le psychisme et la culture* (p. 37-46). Toulouse, France : Erès, 1997.
- Bertrand, M. (2000a). Les enfants dans les situations extrêmes : l'exemple des Grands Lacs africains. *Cliniques méditerranéennes*, 61, 175-186.
- Bertrand, M. (2000b). La mélancolie des personnes ayant vécu des situations extrêmes. In Weil, D. (dir.), *Mélancolie : entre souffrance et culture* (p. 9-17). Strasbourg, France : Presses Universitaires de Strasbourg.
- Bertrand, M. (2002). Psychologie et psychanalyse devant les traumatismes de guerre. *Champ psychosomatique*, 28, 97-112.
- Bertrand, M. (2004). *Trois défis pour la psychanalyse. Clinique, théorie, psychothérapie*. Paris, France : Dunod.
- Bertrand, M. (2006). Résilience et traumatismes. Un point de vue psychanalytique. In Cyrulnik, B. et Duval, P., *Psychanalyse et résilience* (p. 205-222). Paris, France : Odile Jacob, 2006.

- Bertrand, M. (2007). Situations extrêmes : le difficile chemin de la subjectivation. In Aubert A. et Scelles, R., *Dispositifs de soins en regard des situations extrêmes* (p. 25-32). Toulouse, France : Erès, 2007.
- Bettelheim, B. (1952). *Survivre*. Paris, France : Editions Robert Laffont, 1979.
- Bettelheim, B. (1960). *Le cœur conscient*. Paris, France : Robert Laffont, 1972.*
- Bion, W. R. (1983). *Réflexion faite*. Paris, France : P.U.F.*
- Borgel, M. (1999). Témoignages. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 53-74). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.
- Bourdin, D. (2000). *La psychanalyse de Freud à aujourd'hui. Histoire, concepts, pratiques*. Rosny, France : Bréal.
- Brette, F., Emmanuelli, M. et Pragier, G. (dir.). (2005). *Le traumatisme psychique. Organisation et désorganisation*. Paris, France : P.U.F., Monographies de psychanalyse de la Revue française de psychanalyse.
- Cerf de Dudzele, G. (1999). Se maintenir en vie dans l'humaine barbarie. Le narcissisme primaire corporel. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 107-130). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.
- Chafai-Sahli, H. (2003). Les traumatismes psychiques, sens et non-sens. In Bompert-Porte, M., *Les traumas psychiques* (p. 187-196). Paris, France : L'Harmattan.*
- Chasseguet-Smirgel, J. (1971). Réflexions sur le concept de « réparation » et la hiérarchie des actes créateurs. In *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité* (p. 89-105). Paris, France : Payot.
- Chiantaretto, J.-F. (2001). Le témoignage et la figure du témoin survivant. Une approche plurielle : réflexions à partir de Primo Levi. *L'évolution psychiatrique*, 66, n°3, 436-447.
- Chiantaretto, J.-F. (2004a). Le témoignage et la cure, une question faussée dès l'origine. In Chiantaretto, J.-F. (dir.), *Témoignage et trauma : implications psychanalytiques* (p. XV-XXIV). Paris, France : Dunod.
- Chiantaretto, J.-F. (2004b). Le témoin interne. In Chiantaretto, J.-F. (dir.), *Témoignage et trauma : implications psychanalytiques* (p. 99-135). Paris, France : Dunod.
- Chiantaretto, J.-F. (2005). *Le témoin interne. Trouver en soi la force de résister*. Paris, France : Editions Flammarion, département Aubier, coll. « La psychanalyse prise au mot ».
- Ciccone, A. et Ferrant, A. (2009). *Honte, culpabilité et traumatisme*. Paris, France : Dunod.
- Clit, R. (2003). La terreur comme « passivation ». *Topique*, 81, 141-154.
- Crémieux, R. (2000). Stücke or not Stücke. *Revue française de psychanalyse*, 64, n°1, 47-51.
- Cupa, D. (2002). Comment en sortir, s'en sortir. *Champ psychosomatique*, 28, 37-54.

- Cupa, D. (2006a). Cruauté de mort et survivance. In Cupa, D. (dir.), *Psychanalyse de la destructivité* (p. 51-89). Paris, France : Editions EDK, 2006.
- Cupa, D. (2006b). Mourir. *Revue française de psychosomatique*, 2, n°30, 147-156.
- Cupa, D. (2007). *Tendresse et cruauté*. Paris, France : Dunod.
- De Wind, E. (1968). The confrontation with Death. *International Journal of Psycho-Analysis*, 49, 302-305.
- Dejours, C. (2001). *Le corps, d'abord*. Paris, France : Editions Payot et Rivages, Petite Bibliothèque Payot, 2003.
- Férenczi, S. (1923). Le rêve du nourrisson savant. In *Psychanalyse III* (p. 203). Paris, France : Payot, Œuvres complètes, tome 3, 1974.
- Férenczi, S. (1924). Les fantasmes provoqués (Activité dans la technique de l'association). In *Psychanalyse III* (p. 237-244). Paris, France : Payot, Œuvres complètes, tome 3, 1974.
- Férenczi, S. (1931). Analyses d'enfants avec les adultes. In *L'enfant dans l'adulte* (p. 125-153). Paris, France : Payot, 2006.
- Ferenczi, S. (1932a). Notes et fragments. In *Psychanalyse IV* (p. 310). Paris, France : Payot, Œuvres complètes, tome 4, 1982.
- Férenczi, S. (1932b). *Journal clinique : janvier-octobre 1932*. Paris, France : Payot, 1990.
- Férenczi, S. (1933). Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion. In *Psychanalyse IV* (p. 125-138). Paris, France : Payot, Œuvres complètes, tome 4, 1982.
- Férenczi, S. (1934). Réflexions sur le traumatisme. In *Le traumatisme* (p. 31-49). Paris, France : Petite bibliothèque Payot, 2006.
- Freud, S. (1892). Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la « contre-volonté ». In *Résultats, idées, problèmes* (p. 31-43). Paris, France : P.U.F., tome 1, 1984.
- Freud, S. (1893). Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques. In *Résultats, idées, problèmes* (p. 45-59). Paris, France : P.U.F., tome 1, 1984.
- Freud, S. (1895). Esquisse d'une psychologie scientifique. In *La naissance de la psychanalyse : lettres à Wilhelm Fliess : notes et plans (1887-1902)* (p. 307-396). Paris, France : P.U.F., 1956.
- Freud, S. (1897a). *La naissance de la psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., 1973.
- Freud, S. (1897b). Lettre à Fliess n°69 du 21.9.1897. In *La naissance de la psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., 1973.
- Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris, France : P.U.F., 1967.

- Freud, S. (1901). *Sur le rêve*. Paris, France : Gallimard, coll. Folio, 2000.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris, France : Gallimard, 1987.
- Freud, S. (1907). *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*. Paris, France : Gallimard, 1987.
- Freud, S. (1908a). La morale sexuelle « civilisée » et la maladie nerveuse des temps modernes. In *La vie sexuelle* (p. 28-46). Paris, France : P.U.F., 1995.
- Freud, S. (1908b). Le créateur littéraire et la fantaisie. In *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (p. 33-46). Paris, France : P.U.F., 1985.
- Freud, S. (1910a). Le trouble de vision psychogène dans la conception psychanalytique. In *Névrose, psychose et perversion* (p. 167-174). Paris, France : P.U.F., 1973.
- Freud, S. (1910b). *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Paris, France : Gallimard, 1990.
- Freud, S. (1910c). *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Paris, France : Payot, 1992.
- Freud, S. (1911). Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques. In *Résultats, idées, problèmes* (p. 135-143). Paris, France : P.U.F., tome 1, 1984.
- Freud, S. (1913a). L'intérêt de la psychanalyse. In *Résultats, idées, problèmes* (p. 187-213). Paris, France : P.U.F., tome 1, 1984.
- Freud, S. (1913b). *Totem et tabou*. Paris, France : Gallimard, 1993.
- Freud, S. (1914a). Le Moïse de Michel-Ange. In *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (p. 87-125). Paris, France : P.U.F., 1985.
- Freud, S. (1914b). Pour introduire le narcissisme. In *La vie sexuelle* (p. 81-105). Paris, France : P.U.F., 1995.
- Freud, S. (1915a). Considérations actuelles sur la guerre et la mort. In *Essais de psychanalyse* (p. 7-40). Paris, France : Petite Bibliothèque Payot, 1981.
- Freud, S. (1915b). Deuil et mélancolie. In *Métapsychologie* (p. 145-171). Paris, France : Gallimard, Coll. Folio, n°30, 1968.
- Freud, S. (1915c). Pulsions et destins des pulsions. In *Métapsychologie* (p. 11-43). Paris, France : Gallimard, Coll. Folio, n°30, 1968.
- Freud, S. (1915d). L'inconscient. In *Métapsychologie* (p. 65-121). Paris, France : Gallimard, Coll. Folio, n°30, 1968.
- Freud, S. (1915e). *Pulsion et destin de pulsions*. Paris, France : P.U.F., OCF-P (p. 163-185), tome XIII, 1988.*

- Freud, S. (1919a). Introduction à « La psychanalyse des névroses de guerre ». In *Résultats, idées, problèmes* (p. 243-247). Paris, France : P.U.F., tome 1, 1984.
- Freud, S. (1919b). L'inquiétante étrangeté. In *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (p. 213-263). Paris, France : Gallimard, coll. Folio, n°93, 1985.
- Freud, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. In *Essais de psychanalyse* (p. 41-115). Paris, France : Petite Bibliothèque Payot, 1981.
- Freud, S. (1921). Psychologie des foules et analyse du moi. In *Essais de psychanalyse* (p. 117-217). Paris, France : Petite Bibliothèque Payot, 1981.
- Freud, S. (1923). Le Moi et le Ça. In *Essais de psychanalyse* (p. 221-275). Paris, France : Petite Bibliothèque Payot, 1981.
- Freud, S. (1925). Note sur le « Bloc-note magique ». In *Résultats, idées, problèmes* (p. 119-124). Paris, France : P.U.F., tome 2, 1985.
- Freud, S. (1926). *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris, France : P.U.F., coll. Quadrige, 1999.
- Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion*. Paris, France : P.U.F., coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1971.
- Freud, S. (1930). *Le malaise dans la culture*. Paris, France : P.U.F., coll. Quadrige, 2007.
- Freud, S. (1933a). Révision de la théorie du rêve. In *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (p. 13-44). Paris, France : Gallimard, coll. Folio, n° 126, 1984.
- Freud, S. (1933b). 31^{ème} leçon : *La décomposition de la personnalité psychique*. Paris, France, P.U.F., OCF-P (p. 140-163), tome XIX, 1995.*
- Freud, S. (1937a). Constructions dans l'analyse. In *Résultats, idées, problèmes* (p. 269-281). Paris, France : P.U.F., tome 2, 1985.
- Freud, S. (1937b). L'analyse avec fin et l'analyse sans fin. In *Résultats, idées, problèmes* (p. 231-268). Paris, France : P.U.F., tome 2, 1985.*
- Freud, S. (1939). *L'homme Moïse et la religion monothéiste. Trois essais*. Paris, France : Gallimard, coll. Folio essais, n°219, 1986.
- Freud, S. (1940). *Abrégé de psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 1978.*
- Gampel, Y. (1995). Penser la mémoire impensable de l'extermination. In Gillibert, J., Wilgowicz, P. et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 171-181). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.
- Garcia, A., Clancier, A. (1995). L'écriture de l'ange exterminateur. In Gillibert, J., Wilgowicz, P. et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 367-373). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.

- Green, A. (1971). La déliaison. In *La déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature* (p. 11-42). Paris, France : Société d'Éditions Les Belles Lettres, 1992.
- Green, A. (1973a). Le double et l'absent. In *La déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature* (p. 43-67). Paris, France : Société d'Éditions Les Belles Lettres, 1992.
- Green, A. (1973b). *Le discours vivant. La conception psychanalytique de l'affect*. Paris, France : P.U.F., coll. Quadrige, 2004.
- Green, A. (1982). La réserve de l'incroyable. In *La déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature* (p. 313-340). Paris, France : Société d'Éditions Les Belles Lettres, 1992.
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris, France : Éditions de Minuit.*
- Green, A. (1988a). Vue de la Société psychanalytique de Paris. Une conception de la pratique. *Revue française de psychanalyse*, 52, n°3, 569-593.*
- Green, A. (1988b). Pourquoi le mal ? In *La folie privée* (p. 427-464). Paris, France : Éditions Gallimard, coll. Folio essais, n°424, 1990.*
- Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Paris, France : Les Éditions de Minuit, coll. « critique ».
- Green, A. (1999). Passivité-passivation : jouissance et détresse. *Revue française de psychanalyse*, 63, n°5, 1587-1600.
- Grunberger, B. (1960). Étude sur la relation objectale anale. *Revue française de psychanalyse* « 80 ans de psychanalyse » *Textes 1926-2006*, n°spécial 80 ans RFP (1926-2006), 163-181.
- Grunberger, B. (1989). *Narcissisme et Anubis : études psychanalytiques 1954-1986*. Paris, France : Des femmes.*
- Guillaumin, J. (1998a). Le jugement esthétique, un instrument logique étrange entre l'intime et l'universel. In Chouvier, B. (dir.), *Symbolisation et processus de création : sens de l'intime et travail de l'universel dans l'art et la psychanalyse* (p. 35-56). Paris, France : Dunod, 1998.
- Guillaumin, J. (1998b). *Le Moi sublimé. Psychanalyse de la créativité*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes.
- Hurvy, D. (1999). Primo Levi et la question du meurtre. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 131-161). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.
- Jaffe, R. (1968). Dissociative phenomena in former concentration camp inmates. *International Journal of Psycho-Analysis*, 49, 310-312.
- Janin, C. (1996). *Figures et destins du traumatisme*. Paris, France : P.U.F., coll. Le fait psychanalytique.
- Janin, C. (2007). *La honte, ses figures et ses destins*. Paris, France : P.U.F., coll. le fil rouge.

Kaës, R. (1989). Ruptures catastrophiques et travail de mémoire : notes pour une recherche. In Puget, J. et Kaës R. (dir.), *Violence d'Etat et psychanalyse* (p. 169-204). Paris, France : Dunod, 1989.*

Kestemberg, J. et Brenner, I. (1998). Le narcissisme comme moyen de survie. *Revue française de psychanalyse*, 6, 1393-1407.*

Klein, M. (1923a). Le rôle de l'école dans le développement libidinal de l'enfant. In *Essais de psychanalyse* (p. 90-109). Paris, France : Payot, 1968.

Klein, M. (1923b). L'analyse des jeunes enfants. In *Essais de psychanalyse* (p. 110-141). Paris, France : Payot, 1968.

Klein, M. (1933). Développement précoce de la conscience chez l'enfant. In *Essais de psychanalyse* (p. 296-306). Paris, France : Payot, 1968.

Korff-Sausse, S. (2000). La mémoire en partage. *Revue française de psychanalyse*, 64, n°1, 97-110.

Korff-Sausse, S. (2001). Le trauma : de la sidération à la création. In Marty, F. (dir.), *Figures et traitements du traumatisme*. Paris, France : Dunod, 2001.*

Korff-Sausse, S. (2006). Férenczi, de l'enfant terrible au nourrisson savant. In Férenczi, S., *L'enfant dans l'adulte* (p. 8-29). Paris, France : Payot, 2006.

Krystal, H. (1978). Trauma and affects. *The psychoanalytic Study of the Child*, 33, 81-115.*

Krystal, H. (dir.). (1968). *Massive Psychic Trauma*. New York, U.S.A. : International Universities Press.*

Lagache, D. (1986). *Œuvres t.6 : 1964-1968 : la folle du logis ; la psychanalyse comme science exacte*. Paris, France : P.U.F.*

Laub, D. et Auerhahn, C. (1993). Knowing and not knowing massive psychic trauma : forms of traumatic memory. *International Journal of Psycho-Analysis*, 74, 287-301.

Laval, G. (2004). Psychanalyse du meurtre totalitaire. *Cahiers de psychologie clinique*, 1, Bruxelles, Belgique : De Boeck.*

Laval-Hygonencq, M.-F. (1999). Du fonctionnement psychique de survie dans l'univers concentrationnaire. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 25-52). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.

Luquet, P. (1981). L'œil et la main : tentative de métapsychologie du travail de la peinture. In Bessis, H. et Clancier A. (dir.), *Psychanalyse des arts de l'image* (p. 235-248). Paris, France : Clancier-Guénaud, 1981.

Marty, P. (1990). *La psychosomatique de l'adulte*. Paris, France : P.U.F., coll. Que sais-je ?, 2000.

Masson, J.-M. (1984). *Le réel escamoté : le renoncement de Freud à la théorie de la séduction*. Paris, France : Aubier.*

M'Uzan, M. de. (1976). Le travail du trépas. In *De l'art à la mort : itinéraire psychanalytique* (p. 182-199). Paris, France : Gallimard, 1976.*

Racamier, P.C. (1992). *Le génie des origines : psychanalyse et psychose*. Paris, France : Payot, coll. Science de l'homme.*

Roussillon, R. (1991). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., coll. Le fait psychanalytique.

Roussillon, R. (1998). Désir de créer, besoin de créer, contrainte à créer, capacité de créer. In Chouvier, B. (dir.), *Symbolisation et processus de création : sens de l'intime et travail de l'universel dans l'art et la psychanalyse* (p. 158-171). Paris, France : Dunod, 1998.

Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris, France : P.U.F., coll. Le fait psychanalytique, 2004.

Sandler, J. (1987). Trauma, strain and development. In *From safety to superego : selected papers of Joseph Sandler* (p. 127-141). Londres, Royaume-Uni : Karnac Books.*

Silvestre, C. (1998). Dans la tourmente du traumatique. *Topique*, 67, 101-126.

Steinberg, M. (1993). Auschwitz ou la différence du génocide juif. In Gillibert, J., Wilgowicz, P. et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 207-209). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.

Szafran, A.W., Thanassekos, Y., Chaumont, J.-M. et Fischler, B. (1995). Le deuil chez les rescapés d'Auschwitz : un processus interminable. In Gillibert, J., Wilgowicz, P. Et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 105-118). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.

Tisseron, S. (1992). *La honte. Psychanalyse d'un lien social*. Paris, France : Dunod, coll. Psychismes, 2007.

Trevisan, C. (2004). Se rendre témoignage à soi-même. In Chiantaretto, J.-F. (dir.), *Témoignage et trauma : implications psychanalytiques* (p. 1-25). Paris, France : Dunod.

Vexliard, H. (1999). Sous l'emprise totalitaire d'Agota Kristof. In Zaltzman, N. (dir.), *La résistance de l'humain* (p. 75-106). Paris, France : P.U.F., coll. Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.

Villa, F. (2004). A propos de l'ordinaire et extraordinaire détermination humaine à rester en vie. *Champ Psychosomatique*, 35, 105-129.

Waintrater, R. (1999). Ouvrir les images : les dangers du témoignage. In Ménéchal, J. (dir.), *Le risque de l'étranger : soin psychique et politique* (p. 195-209). Paris, France : Dunod, 1999.

Waintrater, R. (2003). *Sortir du génocide. Témoigner pour réapprendre à vivre*. Paris, France : Editions Payot et Rivages.

Waintrater, R. (2004). Le pacte testimonial. In Chiantaretto, J.-F. (dir.), *Témoignage et trauma : implications psychanalytiques* (p. 65-97). Paris, France : Dunod, coll. Inconscient et culture.

Waintrater, R. (2005). Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires. *Topique*, 92, 95-110.

Wardi, C. (1995). Le cliché de la « déshumanisation » des victimes de la Shoah ou la fascination du mal. In Gillibert, J., Wilgowicz, P. et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 91-104). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.

Widlöcher, D. (1986). *Métapsychologie du sens*. Paris, France : P.U.F., coll. Psychiatrie ouverte.*

Wilgowicz, P. (1991). *Le vampirisme : De la Dame Blanche au Golem : Essai sur la pulsion de mort et sur l'irreprésentable*. Meyzieu, France : Césura Lyon Edition, coll. Psychanalyse.

Wilgowicz, P. (1997). Un demi-siècle après la Shoah, la survie toujours devant soi ? In Doray, B. et Louzoun, C. (dir.), *Les traumatismes dans le psychisme et la culture* (p. 73-80). Toulouse, France : Editions Erès, 1997.

Winnicott, D. W. (1961). La théorie de la relation parents-nourrisson. In *De la pédiatrie à la psychanalyse* (p. 358-378). Paris, France : Payot, 1989.

Winnicott, D. W. (1962). Intégration du moi au cours du développement de l'enfant. In *Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement* (p. 9-18). Paris, France : Payot, coll. Science de l'homme, 1970.

Winnicott, D. W. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, France : Payot, 1975.*

Winnicott, D. W. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, France : Payot, 1989.

Winnicott, D. W. (1971). *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, France : Gallimard, 1975.

Winnicott, D. W. (1975). La crainte de l'effondrement. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 11, 35-44.

Winnicott, D. W. (1990). *La nature humaine*. Paris, France : Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient.

Winnicott, D. W. (2006). *La mère suffisamment bonne*. Paris, France : Payot.

Zadje, N. (1993). *Souffle sur tous ces morts et qu'ils vivent. La transmission du traumatisme chez les enfants des survivants de l'extermination nazie*. Paris, France : Editions La Pensée Sauvage.

Zaltzman, N. (1989). Tomber hors du monde. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 40, 233-250.*

Zaltzman, N. (1998). *De la guérison psychanalytique*. Paris, France : P.U.F., coll. Epîtres, 1999.

Zaltzman, N. (1999a). Préface. In *La résistance de l'humain* (p. 1-4). Paris, France : P.U.F, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.

Zaltzman, N. (1999b). *Homo sacer : l'homme tuable*. In *La résistance de l'humain* (p. 5-24). Paris, France : P.U.F, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2002.

Psychiatrie

Abalan, F. et Bourgeois, M. (1995). Les conséquences neuropsychiatriques de la déportation. *Synapse*, 119, oct., 45-55.*

American Psychiatric Association (APA). (2003). *DSM-IV-TR. Manuel de diagnostic et statistique des troubles mentaux* (Guelfi, J. D., Trad.). Paris, France : Masson.*

Crocq, L. (1999). *Les traumatismes psychiques de guerre*. Paris, France : Editions Odile Jacob.

Friedman, P. (1949). Some aspects of concentration camp psychology. *American Journal of Psychiatry*, 150, 601-605.*

Kolle, K. (1958). Die Opfer der national sozialistischen Verfolgung in psychiatrischer Sicht (Les victimes de la persécution nazie du point de vue psychiatrique). *Nervenarzt*, 20, 29, 4, 148-158.*

Lifton, R. J. (1967). *Death in Life. Survivors of Hiroshima*. New York : U.S.A. : Oxford University Press, 1993.*

Minkowski, G. (1946). L'anesthésie affective. *Annales Médicales Psychologiques*, 104.*

Niederland, G. (1968). Clinical observations on the « survivor syndrome ». *International Journal of Psycho-Analysis*, 49, 313-115.

Richet, C. (1946). Troubles neuropsychiatriques observés à Buchenwald. *Le progrès médical*, août, 16, 355-356.*

Targowla, R. (1954). La pathologie neuropsychique postconcentrationnaire. In *Rapport de psychiatrie, Congrès international La pathologie des déportés*. Paris, France, 4-5 oct. 1954 : comptes rendus, RMF, 177-189.*

Psychologie sociale

Zarka, J. (1995). Récit de vie et témoignage. In Gillibert, J., Wilgowicz, P. et Nysenholc, A., *L'ange exterminateur* (p. 119-127). Bruxelles, Belgique : Editions de l'université de Bruxelles, 1995.

Zarka, J. (2002). La transgression dans les camps d'extermination nazis. Perdre son âme – Sauver la vie. In Halfon, O., Ansermet, F., Laget, J. et Pierrehumbert, B., *Sens et non-sens de la violence* (p. 129-140). Paris, France : P.U.F., coll. Le fil rouge, 2002.

Dictionnaire et encyclopédies

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL du CNRS) [En ligne].
Récupéré de <http://www.cnrtl.fr/> (site consulté à plusieurs reprises entre mars 2009 et mai 2010).

De Mijolla, A. (dir.). (2002). *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris, France : Hachette Littérature, coll. Grand pluriel, 2005.

Delrieu, A. (2008). *Sigmund Freud : index thématique*. Paris, France : Economica, coll. Psychanalyse.

Encyclopaedia Universalis. Paris, France : Encyclopaedia Universalis France S.A., 1995.

Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, France : P.U.F., coll. Quadrigue, 1997.

ANNEXES

15. ANNEXES CAMPS DE CONCENTRATION, TRAUMATISME EXTREME, CREATION : REVUE DE LA LITTERATURE

15.1. Annexes Traumatisme des camps de concentration : traumatisme extrême, représentabilité et figurabilité

15.1.1. Le syndrome du survivant

Le « syndrome du survivant » (Niederland, 1968) explicite le fait que face aux survivants des camps de concentration (et des situations semblables) nous avons affaire (il insiste bien sur l'intensité et la durée, la sévérité) à un type de traumatisme d'une telle intensité, d'une telle durée, d'une telle sévérité qu'il donne lieu à une entité clinique particulière, distincte de la névrose traumatique : le « *survivor syndrome* ».

Il consiste en la persistance des symptômes suivants : anxiété (phobies multiples, cauchemars répétitifs ayant le camp pour thème, insomnies, peur de nouvelles persécutions), troubles cognitifs et mnésiques (amnésies, hypermnésies, désorientation et confusion entre l'actuel et la période des camps), états dépressifs chroniques (corrélés avec la culpabilité du survivant), tendance à l'isolement, au repli sur soi, manifestations psychotiques ou quasi-psychotiques (sentiments de persécution, hallucinations à thème persécutif...), altérations de la personnalité (sentiments de dépersonnalisation, distorsion de l'image du corps...), symptômes psychosomatiques (troubles gastro-intestinaux, ulcères, hypertension...).

Il pointe déjà un fait commun très présent chez ces patients : l'incapacité à verbaliser les événements traumatiques : (*ibid.* p.314) « in fact, the experience is of such a nature that it frequently cannot be communicated at all »¹⁸⁰². Soulignant déjà que la réalité traumatique du camp est d'une nature de l'ordre si ce n'est de l'irreprésentable, de l'incommunicable.

15.1.2. Le syndrome des déportés

Après la libération, Targowla (1954)¹⁸⁰³ isole pour la première fois un inventaire exhaustif de ce qu'il nomme le « syndrome des déportés » ou bien « l'asthénie des déportés », ou encore le « syndrome résiduel des camps ». Il y retrouve des symptômes de névrose traumatique, une asthénie intense, motrice, mentale et neurovégétative. Au fur et à mesure du temps, la névrose traumatique et l'asthénie sont complétées par l'hyperémotivité, l'angoisse, le pessimisme, la perte d'intérêt pour le monde extérieur, l'extinction du désir sexuel, l'irritabilité, le sentiment d'impuissance et d'infériorité, la souffrance morale. Ce « syndrome

¹⁸⁰² « En fait, l'expérience est d'une telle nature que, fréquemment, elle ne peut être communiquée du tout. »

¹⁸⁰³ Cité par Crocq, L. (1999). *Op. cit.*

résiduel » évoluait, pour lui, sur un mode chronique avec des périodes d'atténuation et des périodes aiguës.

15.1.3. Sémiologie de l'état traumatique des déportés suivant le moment-clé du processus concentrationnaire selon Crocq

Selon Crocq (1999, p. 174-177), il est nécessaire de bien distinguer la pathologie manifestée **pendant** la déportation de celle manifestée **après**.

Dans la période d'internement, il distingue, à partir notamment des travaux de Richet (1946) et d'Abalan et Bourgeois (1995), plusieurs périodes successives dans la pathologie du déporté.

A l'arrivée au camp : état d'angoisse, de déréalisation, de désespoir

Suivi de près par une période dépressive avec ralentissement cognitivo-moteur, anorexie, nostalgie et activité imaginative de compensation, par un refuge dans les souvenirs de la vie heureuse.

En parallèle, se développe, un état d'indifférence par rapport aux horreurs et misères du camp.

Une 3^{ème} phase inaugure la baisse progressive de la résistance du déporté, qui se caractérise par l'effondrement des dernières barrières morales, un état d'apathie et d'indifférence vis-à-vis du monde extérieur, et de l'avenir immédiat.

Les névroses préexistantes s'atténuent ou disparaissent, montrant, j'ajoute, la prééminence finale de l'actuel sur l'infantile.

Crocq (1999) rapporte également la rareté des dépressions réactionnelles et des suicides, une faible adaptation des débilés, qui moururent rapidement, tandis que les sujets psychopathes surent plus facilement s'adapter.

L'étiopathogénie psychotraumatique du camp, depuis l'arrestation jusqu'à l'internement lui-même, se situe pour cet auteur autour des causes suivantes :

Privation brutale de liberté, brutalités lors des interrogatoires des résistants, caractère incompréhensible de la déportation pour les Juifs raflés, perte de l'identité à l'arrivée au camp (spoliation des biens, un numéro à la place d'un nom...), la déshumanisation (sujets considérés comme du bétail etc.), la dénutrition (qui entraîne une altération de l'image du corps), l'humiliation, la culpabilité de sacrifier la morale pour survivre, l'appréhension de la mort dans des conditions inhumaines, le vécu de dépersonnalisation.

Je cite, pour mémoire, les étapes ultérieures de l'évolution du tableau clinique :

A la libération étaient observés chez les anciens déportés : l'anesthésie affective, se caractérisant par une voix monocorde, un sujet figé, sans affect, des altérations cognitives de

l'attention et de la concentration, des crises d'agressivité, une labilité émotionnelle, enfin une asthénie globale, physique et psychique.

15.1.4. Résumé du concept de passivation selon Green

Green (1999, p. 1587-1600) propose de réserver le terme de passivité à ce que Freud décrit sous ce terme, et d'utiliser le mot « passivation », repris par d'autres (Penot notamment), à (*ibid.* p. 1587) « ce qui contraint à subir et non simplement un mode de jouissance recherché. » En effet, « La passivité, dont les avatars – notamment la relation à la féminité – sont bien connus dans l'œuvre de Freud, est liée à *un but de la libido érotique*. Spontanément installée, ou à la suite d'une séduction de l'autre, elle établit un mode de jouissance à but passif. Dans tous les cas, il s'agit essentiellement d'une modalité de plaisir recherchée par la libido. »¹⁸⁰⁴

Il précise sa définition (*ibid.*, p. 1588-1589) : « le changement de paradigme me semble devoir être situé avec la description de l'Hilflösigkeit¹⁸⁰⁵. La détresse psychique nous montre que la réaction hallucinatoire du désir est non seulement totalement inopérante, mais peut-être impossible. Celle-ci plonge le sujet dans un état d'impuissance sans recours, c'est ce que j'appelle la passivation, qui rend l'idée de forcer quelqu'un à être passif. »¹⁸⁰⁶

15.2. Annexes des hypothèses

15.2.1. Résumé des conceptions psychanalytiques freudiennes autour du travail psychique

Lorsqu'il est question de « travail » ou d'« élaboration » en psychanalyse, il s'agit de travail et d'élaboration « psychique ». Le terme de « travail » apparaît dans un article de Freud en 1893, où il énonce : « Chaque événement, chaque impression psychique est muni d'une certaine valeur affective dont le moi se délivre par la voie de réaction motrice ou par un travail psychique associatif » (Freud, 1893, p. 58). Par la suite, Freud va développer différents types de travail psychique comme le travail du rêve, le travail du deuil, le travail de déplacement, le travail analytique, etc.

Tout à fait centrale pour la compréhension du fonctionnement psychique du sujet, la notion de travail psychique est constitutive de la théorie énergétique au sein de laquelle elle représente le point de vue dynamique et économique. Le travail, sous toutes ses formes, est étroitement lié aux pulsions. En effet, produit par la poussée de la pulsion, le travail s'efforce de contrôler et de maîtriser les excitations qui lui parviennent, et dont l'accumulation risque d'être pathogène. Pour ce faire, il transforme le flux des excitations en les intégrant dans le psychisme, et en établissant des connexions associatives entre elles. L'élaboration secondaire

¹⁸⁰⁴ C'est moi qui souligne.

¹⁸⁰⁵ « Etat de détresse ».

¹⁸⁰⁶ C'est moi qui souligne, les italiques sont de l'auteur.

en est la forme la plus aboutie. Emergent du ça, le travail psychique concerne tout d'abord le moi, et plus particulièrement ses relations avec la réalité et les autres instances.

15.2.1.1. Travail et pulsion

Freud précise la notion de pulsion par les quatre références de la source (la localisation somatique de l'excitation), de la poussée (le facteur moteur), de l'objet (le moyen pour atteindre le but), et du but (la satisfaction qui met fin à l'état de tension). « Le concept de « pulsion » nous apparaît comme concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en raison de sa liaison au corporel » (Freud, 1915c, p. 17-18).

Freud parle régulièrement d'une « exigence de travail » dont les pulsions sont porteuses. Le travail psychique prenant sa source dans l'activité biologique, il est comme « une sorte de nécessité » (Freud, 1900, p. 161), une exigence de transformation psychique créatrice. En effet, la pulsion ne peut être évitée car elle correspond à un besoin que seule sa satisfaction peut supprimer.

15.2.1.2. Travail du rêve

En 1900, Freud développe et approfondit la notion du « travail psychique » à partir de l'élaboration du travail du rêve. Le rêve, phénomène psychique se produisant durant la nuit, est une formation de l'inconscient dont le contenu manifeste renvoie à un contenu latent. Ce dernier est susceptible d'interprétations à partir du récit du rêve, et des associations du rêveur. Selon la théorie de Freud, le rêve est compris comme la tentative de réalisation de désirs, il permet d'accéder aux fantasmes inconscients, et à l'infantile refoulé. Le travail du rêve est caractérisé par quatre mécanismes : la condensation, le déplacement, la figurabilité et l'élaboration secondaire. Le travail de condensation réduit le volume du rêve alors que le travail de déplacement remplace un élément latent par un autre plus éloigné, de manière à faire passer l'accent sur un élément sans importance. Le travail de figuration visuelle consiste à transposer les pensées en images visuelles. Enfin, l'élaboration secondaire tente de conférer un semblant de sens relativement cohérent, et compréhensible, mais assez éloigné du sens véritable original. Le travail du rêve préserve la qualité des affects au-delà de la transposition du latent au manifeste. La censure ne peut que réprimer partiellement le traitement des affects, et donc l'atténuer, ou le mettre en rapport avec une représentation par contraste pour le déplacer.

C'est ainsi que, pour Freud (1901, p. 60), le travail du rêve ne crée pas, ni ne pense, mais il transforme : « Je nommerai « travail du rêve » le processus de transformation du contenu

latent du rêve en contenu manifeste. Le pendant de ce travail, qui opère la transformation inverse, je l'ai déjà nommé travail d'analyse ». Ainsi, pour déduire le contenu latent du rêve manifeste, il est nécessaire de recourir au travail d'interprétation qui permet de rétablir les chaînons intermédiaires.

Le travail du rêve, qui consiste en une élaboration inconsciente de pensée préconsciente, est le modèle de tout travail psychique.

15.2.1.3. Le travail de deuil

Le deuil désigne la réaction affective « normale » à la perte de l'objet. Cette réaction se caractérise par un affect douloureux, une suspension d'intérêt pour l'extérieur, une inhibition.

L'expression « travail du deuil » est introduite par Freud, en 1915, dans son article « Deuil et mélancolie ». Il définit le deuil comme la réaction à la perte d'une personne aimée, ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc. C'est en s'interrogeant sur la douleur du deuil, manifestée à travers le manque d'intérêt pour le monde extérieur, que Freud introduit cette notion de travail de deuil. Elle traduit un processus intrapsychique, consécutif à la perte d'un objet d'attachement, et par lequel le sujet réussit progressivement à se détacher de celui-ci. Le travail de deuil est déclenché quand l'épreuve de réalité a montré que l'objet aimé n'existe plus et édicte l'exigence de retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet.

Le travail de deuil implique alors un travail d'élaboration psychique conçu comme une nécessité pour l'appareil psychique de lier les impressions traumatisantes associées à cet objet perdu. En effet, toute l'énergie du sujet est accaparée par sa douleur et les souvenirs associés à la disparition de l'objet, jusqu'au moment où le moi se détermine à rompre son lien avec l'objet perdu. Pour que de nouveaux investissements puissent avoir lieu, un travail psychique s'avère nécessaire afin que se réalise le détachement d'avec l'objet d'attachement. Désinvestir l'objet permet de ramener la libido au moi afin de pouvoir ensuite être capable de désirer un autre objet. Freud insiste sur le fait qu'il faut du temps, et de l'énergie, pour que ce travail psychique puisse s'accomplir en détail. Dans un premier temps, il y a un surinvestissement de l'objet perdu où les souvenirs, les espoirs et les désirs qui liaient la libido à l'objet sont repris, travaillés, surinvestis, jusqu'au moment où s'opère un détachement libidinal progressif.

Freud a également montré la gradation entre le deuil dit « normal », le deuil dit « pathologique », et la mélancolie. Dans certains cas, l'activité du processus intérieur peut échouer, on parle alors de deuils pathologiques où le sujet est conduit à se sentir coupable de la mort de l'objet en la niant ou en se croyant influencé par le défunt, ou encore en se croyant être atteint de la maladie qui a entraîné la mort de celui-ci.

Enfin, dans la mélancolie, le moi s'identifie à l'objet perdu dans le sens où la suspension d'intérêt pour l'extérieur est marquée par une profonde dépression douloureuse avec la diminution de sentiment d'estime de soi et la perte de la capacité d'aimer.

15.3. Annexes de la méthodologie de la recherche

15.3.1. Exemple de formulaire de consentement

Formulaire de consentement

Monsieur, Madame X atteste, par la présente, accepter de témoigner de sa vie auprès de M. Thomas Lamquin, étudiant à Paris-X-Nanterre.

Fait à Paris, le JJ MM AAAA

Signature

Thomas Lamquin

Etudiant en thèse

Université Paris X NANTERRE

Ecole Doctorale Connaissance et Culture

Equipe d'Accueil CLIPSY – E.A. 3460

Psychologie clinique et Psychopathologie

Corps, Liens, Culture

Laboratoire de psychopathologie psychanalytique

Des Atteintes Somatiques et Identitaires (LASI)

Directrice : Pr. Dominique CUPA

15.3.2. Annexes du cas Jeannette L'Herminier

15.3.2.1. Article de l'Encyclopaedia Universalis (1995) sur le portrait

(p. 751-756) « Autrefois, le mot « portrait » évoquait une personne – homme, femme ou enfant -, figée dans une pose qu'il avait fallu « tenir »¹⁸⁰⁷ devant un artiste prenant des croquis

¹⁸⁰⁷ C'est moi qui souligne.

dont ensuite il faisait soit une peinture, soit une sculpture ou une gravure ressemblant autant que possible au « modèle ». Le subtil Littré qui habituellement nuance à souhait put ainsi écrire tranquillement que le portrait était « l'image d'une personne faite à l'aide de quelqu'un des arts du dessin ». Trahi par ce souci de la précision du moyen, il n'inclut pas dans sa définition le portrait littéraire et la photographie. Le Larousse, plus moderne et qui pense à la photographie emploie à propos de cette « image de la personne » (qu'il reprend) le mot « reproduite », tout en ajoutant un second sens à la définition, celui de la description. Mais s'il embrasse ainsi la totalité des moyens capables de produire un portrait, il rétrécit par l'usage des mots « reproduite » et « description » le sens même du portrait, en le réduisant à la notion d'une image nécessairement fidèle, ce sont Littré a su se garder. Tout un domaine de portraits imaginaires, parmi lesquels se classent les portraits historiques et les portraits d'auteurs placés à la tête de leurs écrits, tel Virgile ou Saint Grégoire, désignés par une iconographie fixée arbitrairement, échappe, de nouveau, à la définition proposée. Quant à la fidélité ou à la ressemblance, elle est largement infirmée de nos jours par la conception du portrait moderne, et elle l'a été d'ailleurs maintes fois, également, à des époques plus anciennes. Il vaut donc sans doute mieux s'abstenir de chercher une formule globale, valable pour tous les temps et pour tous les styles. Car, suivant la civilisation dans laquelle il s'insère et qu'il contribue à créer, le portrait assume des fonctions qui diffèrent profondément, de même que se modifie sa nature, suivant les milieux sociaux au service desquels il se met. [...] Malgré la différence du contexte social, certaines fonctions du portrait restent constantes. Celles notamment qui, sous des formes très diverses, rattachent cette branche particulière de l'art à l'idée de la mort et de la survie. Qu'il s'agisse d'efficacité réelle ou de transmission d'un souvenir, de moyen de parvenir sans perte d'identité à la vie d'un monde ultra-terrestre ou du simple désir de léguer ses traits à la postérité, la pensée de la survie et de la conjuration de l'état éphémère préside toujours à l'exécution d'un portrait. Par ailleurs, le plaisir de contempler ses traits tels qu'ils apparaissent à l'autre a, de tout temps, constitué un puissant facteur de succès pour ce genre d'art, un des plus stables de l'histoire du monde. [...] La nature même du portrait suppose l'opposition d'un individu donné et existant au monde qui l'entoure. »¹⁸⁰⁸

¹⁸⁰⁸ C'est moi qui souligne.

Psychanalyse appliquée aux représentations picturales des camps de concentration nazis

Ce travail de thèse porte sur la question de l'existence de représentations, sous forme picturale (dessins, peintures...), exécutées par trois sujets pendant leur internement dans des camps de concentration nazis, donc dans un contexte de traumatisme extrême, considéré comme de l'ordre de l'irreprésentable. A partir de l'étude de cas de ces trois sujets, et de leur production picturale, abordée selon la méthode de la psychanalyse appliquée, une réflexion peut s'amorcer autour de l'hypothèse d'un processus d'autoconservation physique et psychique. Dans un premier temps est proposé un résumé des descriptions historiques des camps nazis, puis est cernée la problématique du traumatisme extrême dans les camps de concentration, et enfin la création d'un point de vue psychanalytique. Les résultats conduisent à valider l'hypothèse générale d'un processus autoconservatif psychique et physique particulièrement à l'œuvre chez ces trois personnes. Ensuite, on constate chez ces sujets l'existence d'« une aire de l'illusion » qui leur a permis de conserver une activité représentationnelle particulière. Celle-ci constitue un travail de représentation de la « surréalité » déréalisante du camp. Inscrit dans un fil de culture, de filiation et d'historicisation, ce travail de représentation participe d'un travail de liaison intrapsychique, et intersubjectif, ainsi que d'une lutte contre la désintrinsication pulsionnelle. Ces dessins sont porteurs de fantasmes omnipotents d'éternité. Ils vont de pair avec un processus de coexcitation libidinale qui ouvre sur la question d'une éventuelle sublimation.

Psychoanalysis applied to pictorial representations of nazi concentration camps

This thesis is about the existence of pictorial representations (such as drawings or paintings...) made by three subjects while imprisoned in nazi concentration camps, *i.e.* in a massive trauma context, usually thought of as non-representable. The study of these three cases of drawers and their drawings, using the applied psychoanalysis method, was the starting point of our reflection leading to the hypothesis of a physical and psychic self-preservation process in that context. First, we present an abstract of historical nazi concentration camps descriptions. Secondly, focus is put on the massive trauma problematic in these camps. Thirdly and finally, creation from the psychoanalytic point of view is investigated. Results validate the general hypothesis insofar as there is an important physical and psychic self-preservation process acting within these three subjects. We suggest the existence of an "illusion space" that enabled them to keep a specific representational activity. This mainly consists in representating the camp's derealizing "overreality". This type of representation work participates in creating an internal and external connection, as well as in linking culture and filiation, and in struggling against drive defusion. Eternity and omnipotent fantasies, as well as libidinal coexcitation underly drawings and pictorial activity ; hence questioning the possibility of sublimation.

Psychopathologie Psychanalytique

Mots clés : traumatisme extrême, représentation picturale, psychanalyse appliquée, autoconservation physique et psychique, travail de représentation, culture.

Keywords : massive trauma, pictorial representation, applied psychoanalysis, physical and psychic self-preservation, representation work, culture.



LASI

Laboratoire de psychopathologie des Atteintes Somatiques et Identitaires
200, avenue de la République – 92001 Nanterre Cedex